



LE

TROISIÈME DESSOUS

LIBRAIRIE DE E. DENTU, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR

LA MAISON VIDE, 1 vol. 3
LE TRAIN 17, 1 vol 3
LE RENÉGAT, 1 vol. 3
LES MUSCADINS, 2 vol. 7
LE BEAU SOLIGNAC, 2 vol 7
LES BELLES FOLIES, 1 vol. 3
LES PRUSSIENS CHEZ EUX, 1 vol. 3
NOEL RAMBERT, 1 vol. 3
MADEMOISELLE CACHEMIRE, 1 vol. 1
PIERILLE, 1 vol. 1

EN PRÉPARATION :

LA FUGITIVE, 1 vol. 3
LA TZIGANE, 1 vol.

F. Aureau, — Imprimerie de Lagny.

LE

TROISIÈME DESSOUS

PAR

JULES CLARETIE



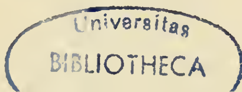
PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 15-17-19, GALERIE D'ORLÉANS

1879



A

M. Adrien HÉBRARD,

Directeur du TEMPS.

Souvenir tout dévoué de son ami

Jules CLARETIE.

LE
TROISIÈME DESSOUS

I

Le vieux Roquevert l'avait toujours dit : « Mon fils fera ce qu'il voudra, il sera soldat, avocat, commerçant, peintre, notaire, marin, peu m'importe, mais il ne sera jamais acteur. »

Et lorsqu'on lui répondait avec ce sourire flatteur qui double le prix d'un compliment : « Mais vous seul au monde, monsieur Roquevert, vous, le grand comédien acclamé et respecté, applaudi comme un inimitable artiste et salué comme un honnête homme, vous, oui, vous seul, encore une fois, n'avez point le droit de fermer à votre fils la carrière du théâtre s'il a la vocation et le talent » ; alors le vieux Roquevert haussait ses épaules, hochait la tête et, passant ses doigts maigres sur son vaste front, aux longs cheveux drus et blancs :

— On voit bien, répondait-il, que vous ne savez pas ce que c'est que cette vie de galérien ! Je ne la regarde pas, entendons-nous, comme impie et comme damnable, ainsi que le pense ma pauvre brave femme de femme, depuis qu'elle s'est mis en tête des idées de dévotion qu'elle pousse terriblement loin ! Mais cette vie, vraiment je la trouve stupide, — atroce et écœurante, voilà ! Le théâtre ? Une machine qui vous broie un homme comme un engrenage le mettrait

en bouillie. La vie la plus folle et la plus fausse ! Des efforts de chaque jour, des dégoûts de toutes les heures. Toute création nouvelle mettant l'homme arrivé dans la situation d'un débutant qui claque des dents devant un coup de sifflet. Vingt ans de succès, anéantis par une défaillance. La faveur du public, la vogue, l'autorité, toutes ces espèces de petites fumées s'évanouissant comme ça, pft ! en un jour, à la première ride bien marquée ou au premier gros rhume. Non, ne me parlez pas de ce bagne. J'ai eu là, dans ma vie, je puis le dire, tout ce qu'un comédien peut ambitionner : les acclamations, les soirées célèbres, chaudes et grisantes, les explosions de bravos, avec toute une salle debout, des milliers d'yeux pleins de larmes et des mains agitant des chapeaux ! J'ai éprouvé toutes les jouissances d'amour-propre que peut espérer le plus avide; eh bien, ma parole, de tout ce bruit il ne reste rien depuis longtemps dans ma mémoire. C'est fini. C'est éteint. Il me semble que c'est un autre que moi qu'ont secoué toutes ces fièvres. Et je me demande si vraiment, employée à tout autre chose qu'à faire rire ou pleurer mes contemporains, cette existence qui va finir n'eût pas été cent fois plus utile, et — qui sait ? — plus heureuse ! Certainement non... non certainement mon fils ne sera jamais acteur !

Jacques Roquevert était alors un homme de soixante-cinq ou soixante-six ans, mais courbé, miné et amaigri et beaucoup plus vieux que son âge. Il n'avait point quitté le théâtre; c'est le théâtre qui l'avait quitté. Ce vieillard qu'on apercevait maintenant longeant à pas lents les boulevards extérieurs, voûté, toussant, mais superbe encore avec sa chevelure de lion et ses moustaches blanches, l'œil noir et merveilleusement vivant dans son visage maigre, ce passant que coudoyait la foule qui l'avait oublié, avait pourtant, durant des années, tenu sous sa puissance toute une ville, — et quelle ville ! — Paris qu'il charmait ou terrifiait à son gré, aux orageuses soirées des grands drames romantiques. Il avait incarné tour à tour les amoureux affolés et les poëtes dévorés d'une flamme fatale. Il avait été

le sombre Hamlet et le pâle Werther. Il avait fait rêver bien des jeunes fronts aujourd'hui ridés comme le sien. Et il y avait, çà et là, de par le monde, des grand'mères qui l'avait aimé, de loin, tout bas, furtivement mais passionnément, et qui, jeunes filles, avaient caressé ce songe que l'époux idéal lui ressemblerait à *lui !*

Roquevert ! C'était maintenant ce vieux, menant en laisse un petit épagneul, — son chien *César*, — descendant du petit logis, artistiquement meublé, qu'il habitait à Montmartre, ses Invalides, et s'arrêtant, curieux en apparence, las en réalité et essoufflé, devant les vitrines des marchands de curiosités ou de vendeurs de bric-à-brac pour regarder,— de ses prunelles profondes, — des tableaux, des bibelots, des gravures où il retrouvait parfois, lithographiée vers 1833 par Deveria ou Tony Johannot, une scène d'un drame qu'il avait joué, des brochures décousues parmi lesquelles il rencontrait quelque pièce de théâtre dont il avait créé le principal rôle jadis... Il y avait longtemps, si longtemps !...

Souvent, dans sa promenade quotidienne, il apercevait, au milieu d'un grand cadre poudreux, appendu à la porte d'un photographe, — entre un collégien, roide et riant niaisement, son brassard de satin frangé d'argent, le brassard du premier communiant au bras gauche, et une fillette, quelque ballerine, les épaules nues, montrant son dos, — il retrouvait, s'étalant, se carrant avec une majesté bouffonne qui sentait l'emphase du cabotin et la fatuité du bellâtre, un grand diable de garçon d'une trentaine d'années, sous deux poses et deux costumes : d'un côté Buridan, de l'autre Méphisto. C'était celui précisément qui interprétait maintenant les rôles de Roquevert, et le vieillard, interrogeant le front étroit, les yeux beaux et bêtes, la face empâtée de ce grand gars superbe, se disait :

— Ce sont pourtant mes rôles qu'il joue ! Ce costume a été dessiné pour moi par Louis Boulanger ! Comme il va mal à ses épaules ! *Il* ne sait même pas s'habiller ! *Il* ne doit pas savoir marcher ! *Il* est stupide, quoique beau, sur cette

photographie ! Ah ! par exemple, pour m'amuser un peu, je voudrais bien le voir en scène !

Mais haussant les épaules :

— Après ça, disait-il, qu'a besoin Roquevert d'aller écouter Marchenoir ?

Et il remontait chez lui, doucement, tristement, regardant son chien courir.

Il habitait place Dancourt, au bas de la colline de Montmartre, une petite maison particulière, à deux étages, très-blanche, très-coquette et dont les murs, d'une propreté flamande, apparaissaient derrière une grille où du lierre vert grimpait. Deux ou trois marches très-basses, formant perron, conduisaient à la porte d'entrée, donnant sur un couloir au fond duquel on apercevait la pomme de cuivre et la rampe luisante de l'escalier, et, comme dans les tableaux de Peter de Hoogh, un fond de lumière, un bout de jardin, — des fleurs et des branches d'arbres.

Le vieux Roquevert vivait là, entre sa femme et son fils. Il avait acheté ce logis, à proximité du petit théâtre qui avance doucement au milieu de la place, semblable à une boîte de carton, avec son fronton qui a l'air d'un découpage, son balcon, ses colonnettes et ce mot en relief, d'un ton bleu gris : *Théâtre*.

Le comédien se sentait plus à l'aise, à la fois attristé et consolé, à l'ombre de l'humble bâtiment. Il respirait encore vaguement l'atmosphère des coulisses. Il regardait les deux grandes affiches de bois qui s'étalaient des deux côtés de la porte, accrochées aux piliers et qui, toutes les semaines, variaient de couleurs. Pendant le jour, la place était à peu près déserte. Des passants allaient et venaient. D'un poste de police, placé tout près, des gardiens de la paix, en costume sombre, sortaient en causant. Des jeunes gens, très-pâles, vêtus de longs *ulsters* ou de pardessus garnis d'astracan faux, allaient et venaient en riant : des acteurs du théâtre. On soulevait quelquefois les rideaux blancs du grand café ou l'on venait sur le pas de la porte pour les voir passer. Des fillettes les contemplaient respectueusement.

Le soir, entre les doubles barrières de bois qui menaient aux bureaux dont le guichet s'ouvrait extérieurement, Roquevert regardait les spectateurs faisant *queue*, fouettés par la pluie, parfois à peine abrités sous une étroite marquise. La place alors se peuplait, s'animait. A la lueur des lanternes, des marchandes criaient leurs oranges ou leurs fruits, et Roquevert revivait ces beaux soirs du boulevard du Temple où, vers l'entassement des théâtres: *Gaîté*, *Cirque*, *Folies*, *Funambules*, *Théâtre-Historique*, les spectateurs se pressaient, n'ayant qu'à choisir entre les larmes et le rire, entre la farine de Pierrot et les haillons de Robert-Macaire, et s'étouffaient entre les barrières de bois, tandis que, dans l'air plein de poussière, l'aigre sonnette du marchand de coco faisait entendre son tintement grêle...

— Tu es toujours à la fenêtre! disait parfois madame Roquevert à son mari; tu y prendras des douleurs!

— Au contraire, répondait-il, ça me rajeunit.

C'était donc là son spectacle de chaque soir. Et, le matin, Roquevert avait sa promenade.

Irréprochablement vêtu dans sa redingote longue, boutonnée sur sa poitrine un peu creuse, l'ancien acteur, avec sa tournure militaire, eût ressemblé à un officier supérieur en retraite, si sa boutonnière n'eût pas été cousue et noire. On le prenait plutôt pour un rentier philosophe humant le frais ou se chauffant au soleil. Tranquille dans cette promenade quotidienne qu'il accomplissait réglementairement par le froid ou la pluie, Roquevert paraissait heureux. C'est qu'on ne voyait pas, sous ses paupières baissées, la flamme de son regard, flamme mal assoupie, brûlante encore, mais tristement mélancolique, comme un charbon près de s'éteindre. Ses yeux plongeaient dans un passé plein de visions; ses lèvres, sous sa moustache, répétaient parfois, doucement, des phrases autrefois applaudies, des vers qu'il jetait ardemment au public, et qu'un autre maintenant, un autre qui ne le valait pas, faisait entendre à la foule.

Ah! cet autre! Ce rival qu'il ne connaissait que par la

photographie lourde du cadre de bois, il avait décidément éclipsé le vieil artiste.

Qui se souciait de Roquevert tandis qu'on applaudissait Marchenoir? Peut-être de vieux amateurs qui louaient le temps passé et qu'on n'écoutait plus; des critiques chercheurs, rappelant au public qu'en telle année, trente ou quarante ans auparavant, Jacques Roquevert avait créé ce rôle. Ces bonnes gens-là ne comptaient guère. Des radoteurs! Et, lorsqu'il ouvrait un journal, cherchait le feuilleton, parcourait les nouvelles des théâtres, le pauvre Roquevert ne rencontrait jamais que le nom d'un autre. Il s'était, à la fin, résolu pourtant à le voir jouer, ce Marchenoir. Par discrétion ou par dédain, il n'en voulait rien dire. Mais quelle pitié! Aussi bien depuis quelque temps Roquevert ne lisait-il plus de journaux, les journaux ne parlant pas de lui. A peine regardait-il vaguement, et comme un naufragé sur la grève regarderait la mer, les affiches de théâtre, le long des colonnes! Ces titres de pièces inédites, ces noms d'acteurs nouveaux, à lui inconnus pour la plupart, l'étonnaient, lui faisaient l'effet de quelque chose de bizarre, d'incompréhensible et d'effrayant. Qu'était-ce que toutes ces choses qu'on représentait maintenant? Roquevert hochait la tête. Il n'avait même pas la tentation d'aller voir ces nouveautés. Il avait bien assez de ses beaux et cuisants souvenirs.

Quelquefois aussi, il devenait plus pâle encore que d'habitude. Il rencontrait, par hasard, sur ces affiches, le nom d'un de ses camarades d'autrefois qui reparaissait (chose surprenante), dans une représentation extraordinaire, dans un bénéfice :

— Comme c'est drôle, songeait amèrement Roquevert. Il est plus vieux que moi, pourtant!

Et il avait voulu, lui aussi, — malgré sa femme qui l'en empêchait, — reparaître, jouer encore, se retrouver face à face avec le public. Un de ces nouveaux venus, dont il ignorait même le nom, jouait avec succès, paraît-il, sur son ancien théâtre, à la Porte-Saint-Martin, son rôle le plus célè-

bre, le rôle qu'il avait rendu fameux. Son triomphe! Roquevert s'était senti frappé, cette fois, en plein cœur, comme humilié et insulté, et dût-il en mourir (on lui défendait les émotions), il avait voulu montrer à ceux d'aujourd'hui ce que lui, l'oublié, avait été autrefois.

C'est sur un théâtre de banlieue, sur le théâtre dressé à sa porte, qu'il avait reparu. Après avoir été le roi des grandes scènes, il n'avait trouvé que ce coin pour protester contre les ingrats par une apparition dernière. Son nom sur une affiche avait soulevé quelque curiosité parmi les gens de théâtre. Il n'y avait point de *première* ailleurs ce soir-là. Quelques critiques avaient donc pu se déranger, par curiosité ou par désœuvrement. C'était en été. On avait fait de cette représentation un prétexte à partie de plaisir. On avait dîné chez Lathuile avant de se rendre à Montmartre, où sur les écriteaux des planches servant d'affiche, le nom de *Roquevert* réapparaissait, pour une fois encore, imprimé en grosses lettres, *en vedette*, comme jadis.

Il y avait eu d'abord un peu d'ironie et de fatigue dans l'attention qu'on avait prêtée à celui qu'on appelait en manière de gouaillerie, tout bas, le *vieux lion*. Plusieurs, étouffant par politesse un bâillement naissant, songeaient à s'en aller. C'était une soirée manquée. Les journalistes calculaient en interrogeant leur montre, le temps dont ils faisaient encore crédit à Roquevert, ou regardaient avec un sourire railleur et légèrement stupéfait les spectateurs des hautes galeries. Il y avait là, au «poulailler», — fidèles à la gloire tombée, — des auditeurs à barbe grise ou des vieilles femmes qui, sans s'inquiéter s'ils étaient suivis, applaudissaient bravement ce vieillard, leur contemporain, qui était toujours *leur Roquevert*.

Lui s'était senti glacé et effrayé, le pauvre grand artiste, en se retrouvant devant une salle pleine, avec la houle étrange de ces visages et l'interrogation avide de tout ces yeux. La sueur collait sa chemise à son torse amaigri. Jamais une émotion pareille ne l'avait saisi à la gorge. Il se demandait, dans la coulisse où il attendait immobile, s'il

aurait le courage ou plutôt la force de marcher. Ses pieds, dans leurs souliers à la poulaine, se collaient à ce plancher comme, par les jours torrides, ils se fussent enfoncés dans le bitume presque liquifié par la chaleur. Et puis il se trouvait gauche, et vieux, et ridicule, et laid dans ce même costume qu'il avait autrefois porté glorieusement et dont le velours usé, la soie défraîchie, les galons roussis et montrant la trame étaient le spectre de ses vêtements de jadis, comme il était lui-même le fantôme de Roquevert.

Quelle idée sotte et quel fol amour-propre l'avaient donc poussé à revêtir encore cette souquenille, et à venir, vieillard en cheveux blancs, faire le baladin devant une foule qui se souciait de lui comme d'un journal fripé de la veille? Il était si bien chez lui, au coin du feu, dans ses pantoufles, contemplant *César* qui le regardait avec ses bons yeux confiants !...

Une idée !... S'il disait à cette foule qu'un malaise soudain l'empêchait d'entrer en scène ? S'il priait le régisseur de faire une annonce?

S'il reculait?... S'il désertait ?

Oui, c'eût bien été une désertion, et ce seul mot dictait au vieux comédien son devoir, le devoir absolu. Le cœur serré comme dans un étau, la gorge sèche et des bourdonnements dans les oreilles, Jacques Roquevert était donc entré en scène, et les bravos qui l'avaient accueilli, lorsqu'on avait revu dans son vêtement de velours ce grand vieillard, maigre et fier, lui avaient rendu un peu de courage. C'était le cordial d'autrefois, une liqueur dont le parfum lui remontait, plus capiteux, comme un vin vieilli, au cerveau et aux lèvres.

Il ne songeait déjà plus à la fuite éperdue de tout à l'heure. Et pourtant il semblait aux spectateurs, — et il lui semblait à lui-même, — que ses bras, ses jambes étaient devenus comme ankylosés. Roquevert ne savait plus marcher. Ce petit théâtricule lui paraissait immense, à lui qui, autrefois, d'un bond, pour sauver une femme ou souffleter un traître, traversait la large scène et emplissait tout un

théâtre de ses grands gestes passionnés, menaçants ou éperdus. Chaque minute d'ailleurs, chaque parole nouvelle rendaient à Roquevert sa confiance et son aplomb. Il oubliait tout, et le public qui était là, et la peur qui l'angoissait un moment auparavant, et les efforts pénibles que lui coûtait un élan ou un cri. Il n'était plus le vieillard, il était le Roquevert de 1830. L'âge avait disparu. Toute la furie, toute la passion, toute la foi du temps jadis lui remontaient aux lèvres. Son cœur battait, sa voix chantait ou grondait; il avait la fièvre, et cette fièvre superbe rendait la souplesse à ses membres, la force à son corps et doublait l'éclat de ses grands yeux, électriques comme la foudre.

Nul maintenant ne songeait à partir. Le public avait retrouvé son maître. Ah! la belle soirée! Et comme le souvenir de cette bataille nouvelle allait éclipser, pour le vieux Roquevert, la mémoire des victoires de ses vingt ans! Il l'avait donc revu et senti de nouveau frémir sous sa volonté et sa voix, cet ingrat public qui tressait pour d'autres les couronnes triomphales et lui marchanderait peut-être, à lui Roquevert, les couronnes mortuaires ! Il l'avait vu pleurer, il l'avait soulevé de ses bancs, il l'avait conquis, il l'avait aperçu tel qu'autrefois, debout, applaudissant, acclamant, plus fiévreux, plus ému que l'artiste lui-même ! Et lorsque les anciens fanatiques et les nouveaux juges s'étaient précipités vers l'étroite loge réservée au vieux comédien, ils avaient salué, comme on salue un maître, cet homme à demi évanoui, brisé, le pourpoint dégrafé, la poitrine creuse, soulevée par un souffle pénible, la voix éteinte, la joue maigre sillonnée de ravines qui coupaient son fard comme les gouttes de pluie coulant sur une vitre fouettée par l'orage; et devant ce triomphateur écrasé, muet, mais dont le sourire profond disait éloquemment la joie, ils s'étaient inclinés, frappés d'admiration et effrayés aussi de toute la vitalité stupéfiante que ce vieillard presque mourant, avait dépensée en un soir...

Pâle et la lèvre frémissante, le fils de Roquevert avait assisté, du fond d'une baignoire, à cette dramatique et

poignante soirée. C'était lui, un grand jeune homme, mâle et beau, qu'on avait aperçu debout, derrière le fauteuil où Roquevert était tombé, comme écrasé, après la représentation.

Il se tenait droit et essayait, en mordillant sa moustache, de dissimuler l'émotion qui l'étreignait; mais sur la peau mate de ce jeune garçon de vingt-deux ans, une blancheur nouvelle s'étendait comme un voile. Sa bouche tremblait, ses joues étaient blêmes et ses paupières battaient vivement pour écraser les grosses larmes qui roulaient devant ses prunelles.

Il avait d'ailleurs hâte de se trouver seul avec son père pour le serrer ardemment contre sa poitrine et lui crier son admiration de spectateur en lui donnant le cher et dévoué baiser du fils. Tous ces gens accourus, ces courtisans du succès, qui eussent pouffé de rire si le vieux Roquevert eût été sifflé, lui semblaient terriblement longs à débiter leurs banalités, à rabâcher leurs compliments et leurs éloges, à pousser leurs exclamations enthousiastes qui plaisaient cependant au fils comme elles brisaient de joie le père enorgueilli. Mais pouvoir dire seul à seul, à ce grand artiste, combien lui, son Henri, son enfant, avait été remué jusqu'aux entrailles, emporté et conquis, voilà ce que voulait le jeune homme, et il eût volontiers poussé hors de la loge, par les épaules, tous ces gens qui formaient comme une haie vivante entre son père et lui.

Une pensée inquiète se mêlait aussi à cet égoïste désir. Roquevert souffrait depuis longtemps d'une maladie de cœur. Est-ce que tout ce monde ne le tuait pas un peu sans le savoir, en prolongeant une crise qui pouvait étouffer le vieillard? Haletant dans son fauteuil, le comédien, sous la lumière dansante du bec de gaz qui éclairait la loge, était aussi livide que son fils, et Henri, effrayé par cet aspect de cadavre, se pencha vers lui, disant tout bas:

— Ils te fatiguent, n'est-ce pas? Je vais leur dire que...

Mais Roquevert l'interrompit du geste, et sur son visage osseux un sourire profond et heureux passa qui disait à ce

fils combien, au contraire, une telle émotion, si pénétrante et si puissante, apportait de joies.

Au dehors, la foule s'écoulait, secouée encore par l'enthousiasme ressenti. La petite place du théâtre fourmillait de silhouettes noires et, dans la ruelle où s'ouvre l'étroite porte d'entrée des artistes, on stationnait pour attendre la sortie de Roquevert et le saluer encore une dernière fois d'une magnifique acclamation.

La loge cependant s'était lentement vidée; un à un les admirateurs s'éloignaient, emportant leurs derniers bravos. Le père et le fils se trouvaient enfin seuls, et dans un élan, où débordait toute l'ardeur d'une vocation virile et la plus dévouée des affections filiales :

— Laisse-moi te dire, s'écria alors Henri, tout ce que j'ai ressenti ce soir. Ah! tu es le maître, toi, père! On ne t'a pas égalé! On ne te remplacera pas! Comme tu as pétri nos cœurs dans ta main! Quelle puissance! Quelle vérité! Que c'était beau! Et quelle vie attirante que celle-là! Et quelle belle folie que la folie du rêve et de l'idéal!

Le vieux Roquevert ôtait doucement, presque avec tristesse, et en se regardant une dernière fois dans la glace, le pourpoint qu'il avait endossé. Il mettait à se dépouiller de ces oripeaux de théâtre la mélancolique lenteur d'une coquette qui voudrait garder un moment encore une parure qu'elle ne portera peut-être plus jamais. Il avait éprouvé la volupté intense du grognard qui revêt, après des années, l'uniforme des grandes revues éblouissantes de soleil : il ressentait maintenant l'amertume de l'invalide qui enfouit pour toujours, au fond d'une malle, comme dans un cercueil, les plumets et les broderies auxquels il ne touchera plus.

Et cependant, tandis qu'il dégrafait ses habits de théâtre, il répondit à Henri d'un ton paternel qui n'était pas sans une sorte d'inquiétude :

— Tu es bien gentil, mon cher enfant, mais ne te monte pas la tête si vite! Evidemment, c'est beau, et c'est bon, une soirée pareille! Mais ce que ça coûte, Dieu merci, tu

ne le sauras jamais ! Et puis, va, la morale de tout ça est bien simple, c'est : — beaucoup de bruit pour rien !

Le vieux Roquevert revenait vite à sa crainte habituelle et il redoutait que sa propre griserie enfiévrât le cerveau du jeune homme. Il dissimulait donc l'immense volupté éprouvée. Il essayait d'étouffer ce frémissement de plaisir qui lui courait par tout le corps, ses oreilles étant pleines encore du grand bruit joyeux des bravos.

Mais Henri était là ! Le vieil acteur savait que son fils ambitionnait, lui aussi, ces chauds succès du théâtre. Lui laisser voir tout ce que son cœur contenait de joie, depuis que le rideau était tombé sur le dernier rappel, c'était le pousser, éperdu, vers la Chimère.

Et Roquevert rejetant son costume, ses dentelles, sa coiffure, ses plumes et son épée sur une chaise de paille, disait à Henri :

— Si tu veux voir ce que c'est que le théâtre, mon enfant, descends sur la scène maintenant. Tout y est morne, sombre, éteint. Plus de bruit. Personne. De la poussière et des rats. Cela n'est beau que pour les fous comme moi qui usent leur vie à ce métier qui n'en est pas un !

— Non certes, dit Henri, car c'est un art. Et le plus grisant de tous peut-être. Animer un personnage, faire vivre, respirer, parler, agir, palpiter l'idée même du poëte. Faire ce que tu viens de faire, tiens, père, redonner la vie à une œuvre oubliée, morte, et cela devant toute une salle qui écoute, pleure, crie, sanglote, ah ! tu diras ce que tu voudras, ni l'écrivain qui livre sa pensée au papier, ni le peintre qui jette la sienne sur la toile n'éprouve autant d'électriques jouissances dans une vie entière que toi en un soir, en une heure !

Roquevert ne répondit pas. Il fermait les yeux : il se retrouvait comme tout à l'heure, devant la foule. Le souffle ardent de la rampe lui donnait encore la fièvre. Il songeait.

— Comment va ta mère? demanda-t-il brusquement à Henri en rouvrant les yeux et en voulant évidemment dé-

tourner par cette question une conversation qui l'embarrassait.

— Ma mère va bien, dit Henri.

— Es-tu allé prendre de ses nouvelles pendant la représentation ?

— Sans doute.

— Eh bien ?

— Elle s'était retirée dans sa petite chambre... la porte close... et là, elle a pleuré et prié !

— Oui. Prié pour moi, qui me voue à toutes les flammes et tous les tourne broches de l'enfer en remontant sur les planches ! Si je l'avais écoutée pourtant, dit Roquevert avec brusquerie, je n'aurais pas eu une telle soirée, qui est une des grandes joie de ma vie !

— Allons donc ! fit Henri joyeusement. Tu vois bien, père, que ton métier,— ou ton art,— est de ceux qui vous fouettent le sang et vous font flamber la gaieté dans les yeux ! Regarde-toi. Tu as quinze ans de moins que ce matin !

— Et demain j'aurai dix ans de plus qu'hier, dit Roquevert. Je suis brisé.

— Es-tu malade ?

— Non... Un peu las !... Que veux-tu ? On devient patraque !

— Tu cherches un compliment, grand homme, fit Henri qui riait, mais tu n'en auras pas. Seulement, il y a maintenant dans ta chambre le tas de fleurs et de couronnes dont tu as été bombardé... Oui, j'ai dit qu'on portât tout cela chez nous.

— Les dernières couronnes ! murmura Roquevert.

Il se reprit, un sourire un peu amer relevant sa moustache blanche :

— Je me trompe : les avant-dernières !

Et il songeait tout bas, il ajoutait bravement, se parlant à lui-même : — Qu'importe ? Ce n'est pas mourir qui est triste, c'est se survivre ! Et Roquevert vient de prouver qu'il est toujours vivant !

Il descendit de la loge, les jambes un peu faibles et nerveusement tremblantes, appuyé sur le bras de son fils.

L'habilleur pliait déjà, dans un drap blanc comme un suaire, les vêtements que Roquevert venait de quitter et qu'on allait bientôt, en les rangeant, saupoudrer de poivre, comme d'une pelletée de terre.

Au bas de l'escalier, et au bout d'un petit corridor étranglé, la porte de sortie s'ouvrait sur la ruelle. On apercevait dans l'encadrement étroit qui se découpait nettement sur la pénombre du dehors, un énorme tas humain, mouvant et bruyant, où des voix exigeantes, avides, répétaient ardemment le nom de Roquevert.

— Roquevert ! Roquevert !

Le vieil acteur était habitué à ces applaudissements de la rue qui étaient comme le *post-scriptum* de la représentation. On se bousculait, rue de Bondy ou sur le boulevard, pour le voir passer. On le reconduisait jusqu'à sa voiture. Des mains fébriles se tendaient pour baisser, toutes tremblantes, le marchepied de son fiacre. En retrouvant à la porte du petit théâtre ce même groupe pressé de fidèles, il se sentit plus rajeuni encore que sur la scène même.

Il saisit instinctivement la main d'Henri et, tout bas avec une expression d'orgueil profond et d'étonnement ému, pénétré de joie :

— Ils m'attendent, dit-il. On m'attend !

Et Henri tout bas, à l'oreille du grand artiste :

— Eh bien ! père, tu vois ! Tu vois ! C'est bon, n'est-ce pas ?

Roquevert ne disait plus rien, mais ses doigts nerveux et secs pressaient plus fortement la main d'Henri.

Lorsque, sur le seuil, le vieillard apparut avec sa taille haute et ses traits sévères qu'on distinguait mal, une grande acclamation l'enveloppa, lui monta au visage comme une bouffée d'air chaud. Des bravos partaient dans la nuit comme des hurrahs de victoire, et ces frappements clairs de paumes battues éclataient plus joyeux sous les étoiles. Le plein air donnait à ce bruit, aux acclamations de ce triomphe grossissant, plus de poésie encore et d'enivrement. Roquevert maintenant sentait comme des sanglots le

prendre à la gorge. On l'entourait, on le saluait, on l'étouffait. Il se pressait contre son fils dont le grand geste puissant lui ouvrait, à travers la foule, un passage, et il répétait d'une voix serrée, ce seul mot qu'il jetait çà et là avec un signe de tête brisé :

— Merci ! merci !

Comme un souverain saluant son peuple, l'acteur acclamé avait envie d'ajouter : *Mes amis !*

Henri n'était pas rassuré. Il redoutait que cette émotion nouvelle et intense ne déterminât chez son père quelque crise aiguë et, toujours suivi de la foule qui se grisait elle-même de ses vivats, il se hâtait de traverser la place du théâtre pour arriver jusqu'à la maison que Roquevert habitait.

En quelques pas on atteindrait le logis, mais ces gens le laisseraient-ils entrer sans le retenir encore, faisant du triomphateur une proie, ne lâchant plus celui qu'ils voulaient revoir encore et toucher presque, avec l'égoïsme étrange et le fétichisme de l'admiration ? Les garçons du théâtre, qui venaient de porter chez le grand comédien les bouquets et les couronnes jetés sur la scène, avaient comme deviné l'insistance de ces acclamations et ils se tenaient, laissant la porte à demi ouverte, derrière la petite grille qui défendait l'accès du logis. Dès que, guidé ou porté par Henri, Roquevert eut franchi la grille, les garçons en poussèrent vivement la porte, et le vieillard put rentrer librement chez lui, tandis que, devant la maison, les bravos et les cris continuaient. Les gens restaient là, stationnant, comme si le drame n'était point fini, comme si on leur devait une émotion encore. Mais des agents du poste voisin firent circuler cette foule et bientôt comme le théâtre éteint, maintenant vide et noir, la place Dancourt fut déserte. On n'apercevait plus, sur le ciel pâle, que la silhouette rectiligne du fronton encore illuminé une heure auparavant et, dans la maison de Roquevert, des ombres indistinctes qui allaient et venaient derrière les rideaux des fenêtres.

II

Le vieil acteur s'était laissé tomber, écrasé, sur un canapé en arrivant dans un petit salon du rez-de-chaussée, et là, essoufflé, la voix prise, cherchant autour de lui quelqu'un qui n'y était pas et qui l'inquiétait :

— Va voir si ta mère est couchée, avait-il dit à Henri.

Il ressemblait maintenant à un être brisé et tombé plus qu'à un vainqueur. On eût dit un athlète terrassé, ne pouvant reprendre ses forces. Et l'athlète ici était vieux, malade.. Ces dernières acclamations, l'effort fait pour traverser la place, cette grappe humaine traînée derrière et criant, avaient achevé de lui ôter ses forces. Maintenant, courbé en deux, ses mains entre-croisées et appuyées sur son cœur qui palpitait dans sa poitrine comme le battant d'une cloche lancée à toute volée, Roquevert payait par une atroce souffrance toute l'acuïté de la joie éprouvée.

Et pourtant, — chose bizarre, — quoique à demi anéanti, il se sentait, à l'estomac, un tiraillement violent. Un désir lui venait : il avait faim.

Le souvenir des modestes soupers pris autrefois, au retour du théâtre, en tête à tête avec sa femme, tandis que l'enfant dormait à côté, dans sa chambre ; la saveur même de ces poulets froids du temps jadis, lui revenait. C'était comme le mirage de la santé, de la jeunesse aussi. Lui qui, depuis des années, avait perdu l'appétit, vivant de peu et sans goût, il se fût, — que c'était curieux ! — volontiers mis à table maintenant.

Et Lorsque madame Roquevert, roide et silencieuse dans sa robe de laine traînant sans bruit, entra dans le petit salon, suivie d'Henri qui l'amenait, Roquevert demanda, avec l'espèce de désir âpre et de mauvais aloi des malades :

— Y a-t-il quelque chose à manger, Geneviève?

Madame Roquevert ne répondit pas. Elle regardait le vieillard avec une sévérité triste. Une sorte de lutte intérieure donnait à ses yeux une expression difficile à saisir. Il y avait là beaucoup de pitié et un peu de colère. Grande, frêle, pâle comme une statue de cire, les yeux d'un bleu atone, sans sourcils, et presque sans cils, rouges et comme gonflés par des larmes, quoique personne ne vît jamais Geneviève pleurer, madame Roquevert, dans son éternelle robe de cachemire noir, sur laquelle un col plat et des manchettes étroites découpaient leurs blancheurs raides comme la coiffe d'une religieuse, gardait devant son mari brisé de fatigue, comme devant toutes les complications de la vie, une muette et correcte attitude où on ne savait quelle bienveillance latente, assez confuse, — qu'on devinait plutôt qu'on ne sentait, — était comme étouffée sous une couche épaisse de froideur voulue.

Glaciale, au lieu de répondre à Roquevert, elle ouvrit la porte qui, du petit salon où le comédien était entré, donnait dans la salle à manger, et, sous une suspension à abat-jour d'opale, à la lumière de la lampe en porcelaine, en forme de gourde et d'un bleu foncé, Roquevert aperçut la nappe mise, et trois couverts attendant, autour de plats servis d'avance.

Il y avait dans ce souper tout apprêté quelque chose de riant et de coquet, avec les fruits sur l'assiette, savoureux et frais, et le vin vieux montrant son bouchon plein de poussière et sa calotte de toiles d'araignées, cette perruque des vieilles bouteilles.

— Allons, dit joyeusement le comédien, je vois que tu ne m'en veux pas trop, Geneviève, d'avoir sacrifié à Satan, à ses pompes et à ses œuvres ! Et tu t'es souvenue, ma pauvre vieille amie, des soupers d'autrefois, où nous mangions à belles dents, les soirs de *premières !*...

Il s'était levé, oubliant son mal et prenant dans ses mains qui brûlaient les froides mains de cette femme qui, à quarante-cinq ans, avait l'air d'en avoir soixante; il l'avait attirée à lui, mettant sur le front d'un jaune d'ivoire de Geneviève un baiser où il y avait encore sous la cendre de l'âge et de l'amitié un peu de la flamme des heures d'amour. Mais elle resta encore muette et raidie, se dégagea lentement et fit d'un geste bref à Roquevert et à Henri signe de la suivre.

— Elle ne me pardonnera pas facilement cette représentation, dit alors le comédien tout bas, en se penchant à l'oreille de son fils.

Il haussa gaiement les épaules et s'assit, dépliant sa serviette en poussant un *ah !* de satisfaction, en face de Geneviève, à côté d'Henri. Tout en découpant une tranche de roastbeef, il regardait sa femme. Elle avait l'air d'une de ces pleureuses de marbre qu'on voit, drapées de vêtements aux plis droits, sur les vieux tombeaux. Elle avait une transparence nacrée, une chair molle et exsangue, aux reflets bleuâtres, comme si la mort l'eût déjà frappée, et où il semblait que les doigts, en l'effleurant à peine, eussent marqué leur empreinte. L'œil aussi avait, dans sa clarté pénétrante, le même éclat métallique et dur. Il ne livrait rien de la pensée intérieure et il allait au fond du regard d'autrui, comme un stylet d'acier se fût enfoncé en pleine chair. Le nez long, aux narines légèrement rosées, et qui, busqué, laissait se dessiner sous l'épiderme transparent les lignes blanchâtres des cartilages, descendait net et coupant, les arêtes sculptées vivement, sur une bouche aux lèvres minces, à peine colorées, tirées aux coins, tristes et languissantes, surmontant un menton ferme et volontaire malgré les longs plis des joues qui, pourtant maigres, tombaient le long de cette figure. Des deux côtés du front osseux, d'un ton de vieil ivoire veiné de jaune, les cheveux, dont le blond passé et incolore se plaquait de longues mèches blanches, s'aplatissaient en deux larges bandeaux formant l'encadrement naturel et comme la coiffure de cette tête

pensive, implacable et désolée. Le cou nu sortait, avec des sillons tracés dans la mollesse de la peau, du grand col plat sur lequel apparaissait un cordonnet de cuir tressé s'enfonçant dans la poitrine creuse et supportant sans doute quelque médaille, un reliquaire bénit ou un scapulaire.

Elle demeurait toujours silencieuse pendant que Roquevert racontait, en mangeant et en s'animant, ses impressions de la soirée. On eût dit que madame Roquevert n'écoutait point, n'entendait pas.

— Tu ne manges rien, mère? lui demanda Henri au bout d'un moment.

Elle répondit par un signe de tête.

— Tu as tort, fit Roquevert, ce roatsbeef froid est excellent. Je le dévorerais tout entier avec un appétit de collégien ! Donne-moi ton assiette, Geneviève, et tiens-moi compagnie ! Voyons ! Il me semblera que nous revenons du théâtre, comme il y a quinze ans, tu t'en souviens?

— Je m'en souviens, dit froidement madame Roquevert, et le ton qu'elle donnait à ces paroles tombant de ses lèvres, lentes comme les heures d'une pendule rouillée, signifiait : « M'en souvenir est une de mes douleurs. »

Henri fronça légèrement le sourcil. Il eût voulu que sa mère fêtât du moins le triomphe du grand artiste. Le père avait été si surprenant et si beau ! Roquevert, plus philosophe, et qui semblait ne point comprendre, se mettait à évoquer le passé, les fièvres, les folies de jadis. Il devenait bavard. Ce vieux vin de Château-Larose qu'avait monté tout exprès pour lui Geneviève, réchauffait doucement sa mémoire. Les histoires d'autrefois renaissaient, rajeunies. Les visages évanouis de camarades oubliés, enterrés, revivaient. Il entendait leur voix, il racontait leur façon de jouer, de sentir; les jugements se pressaient, les vieux *mots* usés le faisaient rire. Il les répétait gaiement, avec une pointe de fièvre. On eût dit qu'il feuilletait un vieux livre retrouvé. Et, pendant qu'il s'interrompait, ses doigts laissant sur la nappe sa fourchette et son couteau et ses grands yeux comme fixés sur le bahut de chêne, les assiettes de

faïence, ou les vieux Rouen du dressoir, qu'il ne voyait pas, — regardant au delà, — Henri le contemplait avec une admiration muette, ardente et grave, tandis que Geneviève, ses paupières jaunies, baissées sur ses yeux dont il semblait qu'on entrevît les prunelles à travers la peau, pinçait ses lèvres blanches, agitées cependant de petits mouvements à peine perceptibles qui ressemblaient aux marmotteries d'une prière.

A la fin, Roquevert revint à la charge et, tendant à sa femme un morceau de bœuf d'un beau rouge :

— Voyons, voyons, dit-il, nous n'avons dîné, ni toi ni moi. Prends donc !

— Impossible, fit Geneviève, en relevant ses paupières lourdes et en regardant froidement Roquevert.

— Comment impossible ?

— Il est minuit trois quarts, répondit-elle avec sa lenteur sèche. C'est maintenant vendredi.

— Alors, c'était bien la peine de mettre trois couverts ! dit Henri qui écoutait.

— J'avais donné ordre à Suzanne d'en mettre seulement deux !...

Le jeune homme laissa échapper un geste de dépit et repoussa violemment son assiette, en faisant claquer sa langue contre son palais ; mais un coup d'œil de Roquevert le ramena bien vite au calme et au respect dû à la mère, et le repas s'acheva silencieusement, toute la verve et toute la joie du vieux comédien étant brusquement tombées.

Ce n'était pas la première fois que l'étroite et sévère piété de Geneviève enlevait à Roquevert sa gaieté. Sous le fond mélancolique de cet artiste de génie dont la vieillesse avait fait une épave, un peu de souriante humeur se cachait encore, toute furtive. Il avait été spirituel et « en train » comme on dit, autrefois. Passionné et terrible sur la scène, il se montrait plus volontiers alerte et bon enfant dans la coulisse et chez lui. Il y avait du sang gaulois chez ce grand acteur romantique. Il disait parfois en riant, et tout en jouant Dumas, Mallefille ou Hugo :

— J'étais né pour jouer Molière !

Lorsqu'il avait rencontré Geneviève, aujourd'hui si pâle, l'air si usé, et portant sur son visage fatigué quinze ans de plus que sur son extrait de naissance, elle avait vingt-deux ou vingt-trois ans, et lui un peu plus de quarante. Il l'avait épousée, las de la solitude et sentant la jeunesse lui manquer, avec une sorte de reconnaissance. Dégoûté des amours passagères, avide d'un foyer, d'un coin sacré, d'un asile sûr, de cette joie inconnue et nouvelle : la paternité, Roquevert s'était senti le cœur pris tout entier par cette Geneviève, alors si jolie avec ses cheveux d'un blond doux et ses yeux tendres, timides et tristes. Elle était pauvre, et la situation qu'elle occupait la rendait particulièrement intéressante. Nièce d'un certain Pesquidoux, qui tenait alors le café du théâtre où Roquevert attirait la foule, elle avait perdu, à Périgueux, où elle était née, sa mère et son père l'un après l'autre, et, orpheline avec trois ou quatre milliers de francs pour toute fortune, elle était venue auprès de son oncle, son seul parent maintenant. Pesquidoux ayant depuis bien des années quitté le pays périgourdin pour chercher fortune à Paris n'avait jamais vu sa nièce, et depuis que son *aîné* lui en avait annoncé la naissance, il s'en était inquiété fort peu. Mais pour le café qu'il venait d'acheter avec l'argent laissé par sa défunte femme, en son vivant marchande à la toilette, il avait besoin d'une dame de comptoir. Sa nièce était là, toute trouvée. Il faisait à la fois, en sa qualité de tuteur naturel, une bonne action d'une bonne affaire. Geneviève, appelée par lui, arriva donc à Paris, frissonnante, peureuse, regrettant Périgueux, mais se disant qu'après tout, là-bas, elle était seule, et qu'à Paris l'oncle Pesquidoux la protégerait.

Elle ne connaissait de Pesquidoux que ce que lui en avait dit son père. « C'est un homme intelligent puisqu'il a fait fortune. Moi, je n'étais qu'une bête, il paraît, puisque j'aurai travaillé toute ma vie pour ne te rien laisser, ma pauvre Geneviève. » Le cafetier Pesquidoux répétait souvent, en effet, en parlant de l'*aîné*, demeuré à Périgueux, où il tenait

une pauvre misérable boutique de mercerie : « Il n'est pas *malin.* » Lui qui avait, à Paris, depuis bien des années, brassé et maquignonné tant d'affaires, connaissait à fond la *malice.* Il avait fait, honnêtement sans doute, un peu de tous les métiers avant d'épouser la veuve Godard, qui l'avait enrichi et dont l'argent, ramassé au Temple, gagné dans les détritus et les défroques de la halle aux haillons, lui permettait d'acheter le *Café Périclès.*

L'oncle Pesquidoux avait trouvé sa nièce charmante. Jolie fille, grande, agréable, bien élevée et bien mise. Il l'installait rapidement au comptoir, toute confuse de se voir entourée, interrogée, et se sentant un peu gauche et troublée sous bien des yeux ardents. Elle était fraîche, souriante, avec ses dix-huit ans sur la joue, et son petit accent périgourdin même plaisait. Ignorante d'ailleurs, regardant tout d'un air surpris; subitement transportée du fond de son humble boutique de province au milieu d'un café de Paris, et d'un café de comédiens, plein de propos bizarres et fous pendant le jour, puis tout retentissant de bruit et de fièvre le soir, durant les entr'actes où elle n'entendait, dans le brouhaha des conversations, parler que de scènes de drames, de meurtres ou d'amour, la jeune fille se sentait étourdie et comme perdue. Elle avait besoin de regarder sa robe, noire encore du deuil de son père, pour se bien prouver que c'était elle qui, un mois auparavant, se promenait encore doucement, ne rêvant à rien, dans les allées de Tourny, au bras de Pesquidoux l'aîné.

Et sa vie nouvelle continuait surprise, lente et enivrée à la fois, dans ce milieu capiteux, dont la porte donnait, en quelque sorte, sur le monde plein de vertiges du théâtre. Geneviève se croyait comme dans une nuée. Elle étouffait, et pourtant éprouvait des sensations étranges, inconnues et confuses dans cette atmosphère où l'odeur aigre de la bière et le parfum chaud de l'alcool montaient dans la fumée des cigares, le bruit des voix, le choc des verres posés sur le marbre des tables, le son des dominos roulés sous les doigts, les appels des clients et les cris gutturaux des garçons. Mais

que de fois, — assise là, entre les deux vases de plaqué où des cuillers attendaient, le manche en l'air, — elle revoyait des journées heureuses et enfuies des voyages à Bergerac ou des parties de campagne au Bugue, des promenades le long de la Dordogne ou de la Vézère, — ou sous les châtaigniers avec leurs *pelons* verts tout hérissés et les oronges jaunes crevant la terre brune! Et des après-midi d'été, le long des blés prêts à tomber et à devenir des *ratoubles!* Et des matinées d'automne avec les côteaux couverts de vignes pleines de vendangeurs et de vendangeuses qui chantaient!...

Les habitués du *Café Périclès* trouvaient la jeune fille un peu silencieuse. La demoiselle de comptoir du prédécesseur de M. Pesquidoux, une belle brune au profil hébraïque, avec du duvet à la lèvre, des yeux de velours, des lèvres rouges et un œillet dans les cheveux, — une Bordelaise ou une Espagnole, — était moins timide et savait causer. Lorsque l'oncle Pesquidoux faisait à Geneviève cette observation, « dans l'intérêt de l'établissement », comme il disait, elle devenait écarlate d'abord, puis très-pâle.

— Si tu crois, lui répétait-il souvent, que c'est en ouvrant tes grands yeux bleus et en restant bouche close que tu trouveras un mari!...

Elle ne répondait rien. Les jours passaient. On crut s'apercevoir, une fois, qu'elle montrait plus d'empressement à répondre aux assiduités d'un très-aimable homme, un acteur du théâtre, artiste médiocre mais beau garçon et dont la réputation était mauvaise. Le bellâtre la courtisait visiblement. On remarquait l'émotion qu'elle laissait paraître quand il était là. Les habitués se disaient qu'après tout si Monnerol, qui n'était plus très-jeune et qui n'avait pas grand talent, épousait la nièce de Pesquidoux, dût-il un jour acheter le café et mettre la serviette sur le bras, il ferait une bonne affaire. Puis, tout à coup une visible antipathie apparut entre Monnerol et Geneviève. Elle lui répondait à peine lorsqu'il lui parlait, et très-sèchement. Lorsqu'elle le regardait, par hasard, ses jolis yeux bleus, ordinaire-

ment doux, prenaient une étrange expression, presque féroce. Quant à Monnerol, malgré son aplomb, il avait l'air gêné, mécontent. Sur ces entrefaites, engagé en province, il quitta Paris, revint à la fin de la saison, repartit, reparut et disparut enfin sans laisser de regrets, à peine des souvenirs.

Quand on demandait au *Café Périclès:*

— Où est donc Monnerol, qui jouait un peu de tout, vous savez, et tout médiocrement, «Monnerol à tout faire,» comme disait Bocage?

Il se trouvait presque toujours quelqu'un pour dire :

— Monnerol? Il est en Amérique. On dit qu'il a fondé un café chantant à New-York. On prétend qu'il a fait naufrage avec l'*Evening Star*. On assure qu'il vend des peaux de buffle à Chicago. On ne sait pas.

Ou, ce qui était plus fréquent, on ne répondait rien. Qu'était cela, Monnerol? Un oublié. Autant valait dire un mort.

Ce n'était certainement pas la disparition de Monnerol, puisqu'elle le détestait visiblement ; mais, depuis que le comédien était parti, Geneviève était fort triste et très-pâle. Ses jolies couleurs avaient disparu presque tout à coup. L'air de Paris, murmurait Pesquidoux cadet. Il trouvait, au surplus, que sa nièce était mieux ainsi. « Rien n'est laid, disait-il, comme la fraîcheur sotte d'une provinciale. » Geneviève avait déjà ce teint pâle qui devait de si bonne heure la faire paraître vieille. Comme elle s'était tout à coup fanée ! « Un déjeuner de soleil. » Ce n'était point naturel. On assurait que la jeune fille ne devait pas être très-forte de la poitrine. Sa pâleur, sa langueur, son air triste lui donnaient, il est vrai, un charme plus pénétrant. L'oncle Pesquidoux avait presque raison : Geneviève était cent fois mieux ainsi.

Elle n'allait pas souvent au théâtre, quoiqu'elle en entendît chaque soir la sonnette du haut de son comptoir. Elle avait comme une terreur secrète de ces drames qui la bouleversaient, la remuaient jusqu'aux entrailles, à lui donner des attaques de nerfs. Tout le roman, tout le rêve qu'il y

avait sur la scène l'attirait; aussi en avait-elle peur comme d'un gouffre. Elle s'était surtout sentie émue et comme déchirée par le jeu poignant de Roquevert, ce « monsieur Roquevert» qu'elle voyait de temps à autre,— rarement, — dans la grande salle du café, et qui la saluait avec tant de politesse. Que c'était étrange pourtant! Si poli, si peu bruyant lorsqu'il venait, entre deux actes de répétition, pendant le jour, comme « monsieur Roquevert » était superbe le soir, et comme il était effrayant! Etait-ce bien le même homme? Il jouait, dans la pièce où elle le vit pour la première fois, le rôle d'un amoureux qui tue en duel un séducteur. Il était terrible, hautain, implacable comme un justicier. Son œil brûlait lorsqu'il regardait le misérable en face. Geneviève sortit du théâtre avec la fièvre et, dès lors, Jacques Roquevert resta toujours pour elle le type de l'honneur vivant et comme la statue de chair de la justice.

Elle ne lui avait jamais parlé. Elle ne se doutait guère que cet homme qui la regardait à peine, ou seulement à la dérobée, lorsqu'il entrait au *Café Périclès*, l'aimait déjà profondément. C'était l'air pensif, doux et accablé de Geneviève qui l'avait séduit tout d'abord, puis l'énergie même qui passait quelquefois dans les yeux bleus de la jeune fille. Il se sentait attiré par cette timidité doublée de résolution, et sous cet alanguissement quasi-maladif, il devinait une volonté capable de se changer en dévouement.

C'était bien la compagne rêvée! Sans être riche, le comédien, fort bien appointé, et tenant du chef de sa mère une assez large aisance, pouvait offrir à Geneviève une existence heureuse et libre. Mais, — elle l'avait répété bien des fois à l'oncle Pesquidoux, — elle ne voulait pas se marier.

— Et pourtant, disait l'oncle, je me rappelle bien, mais très bien, que du temps où Monnerol te débitait des sornettes, tu ne parlais pas du tout ainsi. Ma parole, tu aurais épousé Monnerol! Un beau merle, Monnerol!

Geneviève, impassible, laissait tomber le nom de Monnerol dans un silence dédaigneux.

— Et si tu ne te maries pas, qu'est-ce que tu feras?

— Que font celles qui ne trouvent point de maris?

— Ainsi tu veux rester fille?

— Peut-être.

Alors Pesquidoux haussait les épaules; mais Roquevert, sachant par lui la résolution de Geneviève, était désolé et ne parlait pas. Il adorait Geneviève de loin, silencieusement, comme un amoureux de vingt ans, lui, ce comédien qui jouait avec les passions humaines et qui ne comptait déjà plus les fils d'argent de ses tempes. Et Geneviève qui frémissait doucement, fermant les yeux, lorsqu'elle entendait le son mâle et caressant de la voix de Roquevert, ne lui parlait presque jamais, ou seulement de choses indifférentes, inutiles. Et c'était pourtant ainsi qu'ils s'étaient aimés, tous deux timides, tous deux muets, tous deux profondément émus et rêvant l'un de l'autre.

Il avait fallu une catastrophe pour les rapprocher. L'oncle Pesquidoux, malgré son habileté, laissait, depuis quelque temps, aller à vau-l'eau le *Café Périclès*. Il ne payait plus régulièrement les traites de Cognac ou les livraisons de sucre. Un jour même, il avait laissé protester un billet fait à son marchand de liqueurs. Les uns prétendaient qu'il se ruinait avec des actrices du boulevard du Temple, les autres assuraient qu'il jouait. Ce qui était certain, c'est que l'argent de la veuve Godard filait terriblement vite. Pesquidoux, si serré jadis, devenait prodigue. Il y avait une passion sous roche, quelque femme qu'on ne connut jamais. Un jour, Pesquidoux, le teint pourpre d'habitude, se présenta à sa nièce, très-pâle, et lui demanda si elle avait toujours les quatre mille francs autrefois rapportés de Périgueux, tout l'héritage de l'*aîné*. Il avait toujours laissé à sa nièce la libre disposition de cette somme, lui donnant, de temps à autre, un bracelet ou une bague; en outre, sa toilette, qui était, à vrai dire, les seuls appointements de la demoiselle de comptoir. En l'entendant parler de ces quatre mille francs, Geneviève devint plus blême que lui. Elle répondit qu'elle ne les avait plus. Elle le jura. Mais qu'en avait-elle fait? Elle mentait certaine-

ment. Pesquidoux, persuadé que c'était là un subterfuge, cria à l'ingratitude, laissa sa colère jaillir en paroles amères, durement ignobles, et parla avec une rage brutale de ces nièces qu'on ne connaît ni d'Ève ni d'Adam, et qui viennent un beau jour, du fond de leur province, manger le pain des pauvres braves gens d'oncles...

— Mais pourtant si je n'ai plus cet argent? dit Geneviève, les lèvres toutes blanches.

— Où est-il?

— Je l'ai donné.

— A qui?

— A de plus pauvres!

— Allons donc! Est-ce qu'il y a quelqu'un de plus pauvre qu'un homme qui aura demain les huissiers à ses trousses? Le garçon de banque a laissé ce papier que tu vois pour que j'envoie payer... Et si je n'envoie pas...

Il montrait d'un geste le café tout entier, les tables, les chaises, le comptoir, les becs de gaz, les plateaux de métal, les carafes et les verres, puis la rue, pour indiquer que tout cela serait saisi, emporté, vendu sur le trottoir, à la criée.

Geneviève le regarda dans les yeux, bien en face, monta dans sa chambre, ouvrit ses tiroirs, ramassa tout ce qu'elle avait de bijoux, descendit et courut les vendre. On prit son nom chez le bijoutier pendant qu'on pesait dans des balances ces boucles d'or et ce bracelet qu'elle avait tout à l'heure encore au poignet et aux oreilles.

Au bout d'un moment, Geneviève revint au *Café Périclès* où il n'y avait personne. Devant la porte, un garçon se tenait debout, sifflotant un air de valse, tout en montrant, du coin de l'œil, avec un ricanement muet, à un camarade qui bâillait d'un air ennuyé, le patron, M. Pesquidoux, assis et comme écrasé devant une table de marbre dont il regardait les veines et les taches sans les voir.

Geneviève alla droit à son oncle et lui dit tout bas, en lui mettant dans la main quelque chose de lourd qu'un papier enveloppait:

— Tenez. Voilà !

— Oh ! dit Pesquidoux avec un gros sourire. Ma pauvre Geneviève ! Tu es une brave fille !

Puis il ajouta presque aussitôt :

— Combien ?

— Sept cent deux francs !

Le visage de l'oncle, subitement éclairé, redevint sombre. Ce n'était pas assez. Il fallait deux mille trois cents francs. Avec sept cents francs, on n'évitait pas la ruine. Où les trouver, ces seize cent francs qui manquaient?

— Je n'en sais rien, dit froidement Geneviève. Ces bijoux vendus, je les tenais de vous. Maintenant je n'ai plus rien que je vous doive... rien que les vêtements que je porte. Encore les ai-je bien gagnés, et puis-je partir avec eux, mais rien qu'avec eux !

— Partir ! fit Pesquidoux. Pourquoi partir?

— Parce que je mange votre pain et que ce pain devient trop dur !

— Ta ! ta ! ta ! dit l'oncle. Est-ce qu'on va faire de l'amour-propre maintenant... en famille ?

Et il conjura Geneviève de rester, au moins quelques jours. Il se faisait câlin, il implorait. On eût dit que le départ de la jeune fille l'effrayait plus que la ruine.

Geneviève ne partit pas. Roquevert la revit encore le soir, assise à sa place habituelle, toute pâle. Il y avait peu de monde dans le café. Un des garçons, qui avait de l'esprit, venait de répondre à un consommateur lui demandant du curaçao : « Monsieur, on n'en tient plus ici ! Mais au *Café de l'Ambigu*, il y en a d'excellent ! »

Le lendemain, Geneviève était seule au *Café Périclès*. L'oncle Pesquidoux, à bout de ressources, avait quitté Paris par un train de nuit. Les sept cents francs de sa nièce allaient lui servir à chercher fortune autre part.

La malheureuse fille fut atterrée en se voyant ainsi isolée, en butte aux réclamations hautaines et aux insolences des créanciers. Ceux-là étaient nombreux. Peu au courant des affaires de l'oncle, Geneviève ignorait tout ce que devait ce

« malin » qui trouvait son *aîné* trop naïf. La nouvelle du départ de Pesquidoux fut connue bien vite. Les garçons eux-mêmes, qui avaient vu, vers une heure du matin, Pesquidoux partir avec des malles, annonçaient dans les environs que le patron avait *levé le pied*. Et c'étaient aussitôt comme une germination de créanciers, une trombe de fournisseurs faisant pleuvoir brusquement comme un déluge de plaintes et de criailleries. La pauvre Geneviève était au milieu, livide, regardant cette inondation, cette invasion avec de grands yeux effarés. Elle regrettait de n'avoir plus ses pauvres bijoux pour les jeter à terre, au milieu de ces hurlements et dire, pour répondre quelque chose :

— Ramassez, prenez, partez !

On avait, au dehors, fermé les volets du café pour que la foule n'entendît pas. Geneviève se trouvait dans la pénombre de la grande salle, — le jour filtrant à travers les verrières du haut et les jointures, — comme au milieu d'une meute.

— Ce n'est pas tout ça, lui disait-on. Vous n'ignorez pas où se cache Pesquidoux. Dites-nous où il est. Il nous le faut. On ne laisse pas ainsi les gens dans la peine. Ah ! vous savez, vous répondez pour lui, vous ! Pas de ces airs-là. On parle quand les gens vous interrogent. Où est-il ? où est-il? où est-il ?

— Dites-le moi, répétait Geneviève, toute droite, regardant ces gens qu'elle ne connaissait pas.

A la fin, l'un d'eux fut plus violent, haussa la voix, menaça et injuria :

— Laissez donc ! dit-il. Elle est là pour ne rien dire, parbleu ! Vous ne voyez pas que c'est canaille et compagnie ?

Mais il avait à peine parlé que la main nerveuse d'un homme s'abattait sur sa cravate et la lui tordait autour du col. C'était Roquevert, entré par hasard, étonné des volets fermés, et qui écoutait, le cœur bondissant. Il secoua l'homme avec une vigueur telle que le malheureux avait à

peine la force de crier, d'une voix râlante : « Voyons, voyons, donc, mais vous m'étranglez! »

Le comédien, son beau visage blanc comme un linge et coupé hardiment par sa rude moustache noire, rappelait à Geneviève cette scène de drame où il regardait son adversaire dans les prunelles.

Elle se sentit sauvée.

Roquevert venait de lâcher l'homme qui, portant la main à son cou, cherchait s'il ne saignait point, et les autres se taisaient.

— Est-ce que vous allez rendre une femme innocente responsable de la conduite d'un autre? dit le comédien de sa voix qui vibrait. Patientez, on vous payera.

— Qui nous payera? fit un des plus furieux.

— Moi, tout le premier, répondit Roquevert. Oui, au besoin, moi! Mais allez vous-en! dit-il encore de ce ton de maître qui dominait les masses.

Ils reculèrent. On le laissa seul dans la grande salle avec Geneviève. Alors, pour la première fois, dans le flot débordant des questions et des confidences, il laissa échapper son secret; il dit tout ce qu'il nourrissait d'amour pour elle, il combattit cette résolution où elle était de ne point se marier, il lui fit entendre que, seule maintenant, plus que jamais elle avait besoin d'un appui. Il s'était tu si longtemps parce qu'il avait peur de ne pas être aimé! Il commençait à vieillir. Elle avait peut-être un autre idéal. Un comédien, cela l'effrayait sans doute. Mais il y avait des comédiens aussi bons époux, aussi fidèles, aussi dévoués (il souriait, tout en tremblant un peu), aussi timides que d'autres hommes. Plus que d'autres, au contraire, ils avaient besoin d'une compagne affectueuse et sûre, d'un logis paisible, d'une vie calme, laborieuse! Ah! si elle savait tous les beaux projets qu'il avait ébauchés en songeant à elle! Jamais, peut-être, il n'en aurait rien dit, mais le sort le voulait. Il ne s'acharnait contre elle que pour les rapprocher l'un de l'autre. Hier, il la croyait heureuse : il se taisait. Aujourd'hui, il la savait isolée, menacée : il accourait et il parlait.

Et il parlait si bien que Geneviève se sentait troublée et comme défaillante sous les chauds accents de cette voix grave, enveloppante et douce. Elle aussi elle l'aimait. Elle devinait en lui une telle bonté sous la supériorité éclatante que tous saluaient ! Grand artiste, elle savait bien qu'il l'était et la foule le savait aussi ; mais bon, et tendre et généreux, elle seule pouvait dire peut-être, magnétiquement et par instinct, combien il était tout cela. Pourtant, au lieu d'être ravie, elle était effrayée maintenant. Cette voix qui la charmait lui donnait en même temps des frissons de terreur. Qu'allait-elle répondre à cet homme, aimant tout bas, tout bas aimé ? Lui dire qu'elle ne voulait pas être sa femme, — car elle ne le voulait pas, — c'était le frapper tout droit au cœur, le chasser aussi, peut-être. l'éloigner, pour toujours. Lui répondre qu'elle consentait?... Elle tremblait, éperdue, à cette idée seule. Et pourtant, lui dire *non*, c'était le perdre.

Il y eut, à cette époque, dans la vie de Geneviève, des luttes sinistres que Roquevert ne soupçonna jamais, et qui, peut-être, influèrent sur la transformation étrange de cette âme féminine. Elle se sentit si profondément et si complétement aimée, condamnée à l'isolement, à la misère, à la lutte amère, sourde et quotidienne, si elle n'épousait pas Roquevert. Puis elle se vit entrant toute droite dans le chemin tracé, si elle devenait sa femme. Et, se jurant avec une ferveur ardente de le rendre heureux et de l'aimer toujours, elle laissa tomber alors dans la main vaillante de cet homme sa petite main fiévreuse et qui tremblait.

— Je cherchais, j'attendais, j'ai trouvé, lui dit Roquevert.

Geneviève songeait que c'était une dette qu'elle payait. Elle devait et elle tint. Elle fut la compagne et l'amie, la femme idéale, portant sa part du fardeau, doublant les joies, diminuant les peines, réconfortant ce grand enfant qui était un grand homme, souriant à ses amertumes pour les dissiper, raillant ses désespoirs pour les vaincre, prête à boire le sang de ses blessures pour les cicatriser et à ef-

facer de ses lèvres la trace de ses larmes. Un enfant naquit. C'était Henri. Il apportait au logis un rayon de lumière, un chant d'oiseau, un babil d'ange. Roquevert était fou de joie. Geneviève, plus grave, contemplait parfois le petit avec des yeux tristes. Elle était toujours très-pâle, l'air fatigué, quoique si heureuse.

Roquevert lui reprochait de temps à autre de ne pas aimer Henri. Elle lui répondait :

— Tu es bête!

— Oh! tu sais bien ce que je veux dire. Tu aurais mieux aimé une fille !

Alors sa peau devenait plus blanche encore. Un jour que Roquevert lui répétait cette plaisanterie éternelle, elle eut comme une crise de nerfs terrible.

Il lui demanda pardon et ne parla plus jamais de cela.

Henri grandissait. Il avait douze ans lorsque Geneviève espéra, une fois encore, devenir mère. Elle était alors très-faible, un peu anémique, disait le docteur. Mais, à l'idée qu'elle pouvait avoir (et elle disait ces mots tout bas, comme une prière) *une fille*, elle souriait d'un sourire ineffable, où il y avait de l'infini.

— Voyons, disait Roquevert, sois calme. Et si c'était un garçon ?

— Non, non ; ce sera une fille !

— Pourquoi ?

— Parce que.

Elle répétait souvent : « Je mourrais avec joie si c'était une fille et si j'avais le temps de l'embrasser dans son berceau ! »

— C'est gentil pour Henri, ce que tu dis là ! faisait Roquevert. Tu ne l'aimes décidément pas, ton garçon! Il est pourtant beau, beau...

— Comme toi, répondait-elle, et je vous adore tous les deux !

Les mois s'écoulaient. Lorsque l'enfantement survint, Geneviève se laissa aller, avec un pâle et profond sourire, sur l'oreiller blanc, et dit doucement, tendrement, tout bas :

— C'est elle !

Le médecin était inquiet. Il redoutait une terrible crise si l'enfant était un garçon. L'enfant naquit, c'était un fille, mais elle vint au monde étouffée, rendant le dernier soupir avant la première aspiration de la vie, et malgré les soins, les frictions de vinaigre, les coups rapides pour ramener la circulation du sang, la petite créature était morte.

On l'avait emportée dans une chambre voisine, et de sa voix douce, Geneviève l'appelait, la demandait. On la lui montrerait tout à l'heure. Pourquoi tout à l'heure ? Ce n'était donc pas une fille ? Si, une fille. Jolie ? Jolie. Alors où était-elle ? Là, tout près. Un peu de patience. Ah ! du sommeil d'abord. Elle verrait sa fille quand elle aurait dormi.

Geneviève sourit. Elle serait bien sage. Elle dormirait. Voyez. Et, en s'endormant, elle répétait : « Ma fille. »

Le soir tombait. Moins d'une heure après, Geneviève assoupie, s'éveilla. Eh ! bien, voilà : elle avait dormi. Où était sa fille maintenant ? Elle interrogeait, du fond de son lit, avec sa petite voix faible. Comme on ne répondait pas et qu'on était là, elle se dressa à demi, roulant autour d'elle des yeux agrandis et dont le bleu paraissait noir dans sa figure pâle, et elle dit, impérativement cette fois :

— Eh ! bien ! ma fille ?

Le silence que gardaient Roquevert, et ce médecin debout près du lit, lui fit par tout le corps courir un frisson. Cette chambre tiède, où des moiteurs traînaient, lui parut glacée comme si, sur ses épaules, lui tombait le froid suintant d'un caveau.

— Ma fille ! ma fille ! Où est ma fille ?

— Ah ! je comprends, dit-elle, vous m'avez menti. Elle est morte ! Ma fille est morte ! Ah ! les misérables qui m'ont tué ma fille !

Elle se prenait la tête dans les mains, puis se frappait le front de ses poings fermés ou se tordait les doigts avec rage, follement. On put craindre longtemps un transport au cerveau, et ce fut miracle si la fièvre n'emporta pas la malheureuse. Après des jours et des nuits de crise, aussi ef-

frayants qu'une agonie, le calme survint pourtant, ou plutôt l'abattement, une sorte de farouche hébétude. Le médecin répondait de la malade, mais non pas de sa raison. Roquevert était désespéré.

Geneviève devait pourtant revenir tout entière à la vie, lentement, et pour garder toujours une pâleur mortelle. Ses lèvres, qui souriaient si peu auparavant, semblaient maintenant comme tragiquement scellées. Elle avait au fond de ses yeux bleus une sourde douleur, la souffrance d'une plaie cachée. Cette âme, déjà mystérieuse, parut s'envelopper plus étroitement encore de silence.

Henri grandissait et elle n'avait pas pour lui ces effusions tendres de la mère glorieuse de l'épanouissement de l'être né d'elle. Elle lui parlait sévèrement parfois, sans qu'il le méritât, et si l'enfant, au lieu d'avoir l'exubérante et virile activité de son père, fût né avec la sensibilité maternelle, presque maladive, il en eût cruellement souffert. Mais, tout action, mouvement, volonté, à peine Henri avait-il le temps de réfléchir, et Geneviève d'ailleurs, comme prise de remords, corrigeait bientôt par des élans de caresses, violents jusqu'à l'exaltation, ses implacables froideurs.

A ces étrangetés de caractère, que Roquevert attribuait à la douleur éprouvée, à l'ébranlement nerveux d'une atroce déception, venait se joindre, avec les années, un sentiment tout nouveau, d'une impérieuse puissance. Toujours croyante, Geneviève était devenue étroitement dévote. Elle éprouvait, dans l'atmosphère glaciale de l'église, un apaisement profond et grave et comme un soulagement physique. Agenouillée, priant, tout son être s'élançant vers l'idéale consolation, elle se sentait plongée dans une béatitude étrange, pleine d'oubli, pareille au *nirvanâ* hindou. C'était un envahissement lent, une sorte d'infiltration qui lui faisait courir dans les veines un sang plus frais. Cette sorte de dévotion rassérénée allait devenir bientôt, sous l'influence d'un directeur austère, un sentiment plus ardent et plus dur.

Le premier confesseur de Geneviève, un bon vieux prêtre doux, souriant et un peu sourd, étant mort, son successeur

s'était trouvé être un desservant, venu à Paris après avoir passé un certain nombre d'années dans un petit village des environs d'Etampes où, au milieu d'une population de campagnards sceptiques et de carriers dangereux, il avait voulu implanter, de par son énergie, la pratique sévère du culte. Fils de paysans, rudement taillé, sanguin et violent comme un prédicateur de la Ligue, l'abbé Ronchat s'était fait remarquer, en haut lieu, par cette sorte de guerre déclarée à ses paroissiens qu'il foudroyait littéralement du haut de sa chaire, malgré des menaces souvent proférées au fond des débits de vin. L'abbé Ronchat, qui n'était point sans un talent vigoureux et âpre, ne s'était même pas contenté de discourir; il avait pris la plume et, du fond de son presbytère de village, nu comme une chaumière, il avait écrit tout un volume, d'un style audacieux, heurté, brutal, mais d'une séve sauvage et forte, sur l'incrédulité des campagnes née de la corruption des villes. Ce travail l'avait décidément mis en lumière et on l'avait appelé à Paris, pour l'avoir sous la main. L'abbé Ronchat était une réserve.

Une église nouvelle, l'église de Saint-Clément, formant paroisse, venait d'être construite sur les confins de Montmartre et de la Villette, et le curé, M. Poparel, fort aimable homme, très-parisien, spirituel, accommodant et mondain, avait été invité à accueillir, comme un espoir de l'église, cet abbé Ronchat, encore jeune et qui faisait, à côté du curé, l'effet d'un inquisiteur espagnol mis sous les ordres d'un fin abbé du dix-huitième siècle.

L'abbé Ronchat, avec ses préjugés terribles et sa foi embrasée, militante et profonde, avait bientôt pris sur madame Roquevert une influence décisive. Elle se sentait dominée par cet homme comme par une force occulte. Il était pour elle la Vérité vivante, la volonté divine revêtue de la robe noire du prêtre. Ses impératives admonestations, elle les recevait comme des ordres. La grande voix menaçante de l'orgue ne la troublait pas plus que l'accent ferme et acéré de cet homme qui lui parlait derrière les barreaux du confessional comme du fond de l'ombre. Et, tout enflammé de

son zèle, l'abbé avait entrevu une conquête superbe, une œuvre éclatante à accomplir, lorsqu'il avait appris que cette pénitente, éperdue et troublée, qui venait s'agenouiller devant lui, était la femme d'un comédien.

Il avait, pour cette race des histrions, maudite depuis des siècles, tout le mépris terrible que leur avait voué la vieille Eglise. L'acteur était pour lui l'être souillé et damné, l'homme ayant, comme en plein moyen âge, signé quelque pacte avec le diable. Il haïssait ces bâtiments orgueilleux qui étaient des théâtres et qui lui semblaient comme les temples d'un autre culte où l'on célébrait, il ne savait quels mystères hideux, quelque chose comme une *messe noire.* On eût proposé de porter, dans ces antres voués aux œuvres du démon la flamme purificatrice, que l'abbé Ronchat n'eût pas dit non. Tous les préjugés, toutes les rancunes, toutes les colères passées du prêtre contre le comédien se concentraient, farouches, dans cette tête volontaire et dure de paysan croyant.

Et aussi avec quelle volupté d'apôtre avait-il vu venir à lui la compagne d'un de ces maudits ! Par elle, il pouvait l'atteindre, lui. Par la femme, il pénétrait dans la famille et jusque dans la coulisse empoisonnée de ce théâtre ! S'il pouvait ramener, s'il pouvait racheter cet homme qui ne croyait pas et qui, chaque soir, barbouillant le visage qu'il tenait de Dieu, parodiait, devant la foule, les passions humaines ?...

La pauvre Geneviève était toute préparée, par la douleur, à l'expérience que l'abbé Ronchat allait tenter sur elle. Superstitieuse autant que crédule, elle n'eut pas grand'peine à croire que tous les malheurs qu'elle avait subis venaient de cette œuvre d'enfer qui était le théâtre. Et dès lors, elle n'eut qu'un but, elle ne poursuivit qu'un rêve : arracher son mari à ces planches, le ramener au foyer, le convertir et le sauver. Jadis, elle était si heureuse des succès de Roquevert! Elle les partageait, elle en était fière. Elle s'en enivrait avec des larmes joyeuses. Maintenant, chose étrange, elle les redoutait. Elle avait peur que Jacques ne ressentît ja-

mais le dégoût de ce métier de réprouvés. Lorsqu'il était envahi par ces rancœurs sinistres qui torturent tant de fois tout ce qui vit de l'existence énervante de la pensée, loin de le consoler à présent, elle lui exprimait, goutte à goutte, l'éponge de vinaigre sur les lèvres. Elle lui retournait le couteau dans la plaie. Elle barbouillait les bords de la coupe de l'amère lie cachée au fond du vase.

Et, souffrante de le voir souffrir, — femme désolée mais dévote fervente prise entre deux sentiments complexes: la pitié et le devoir, — elle se répétait à elle-même, au fond de sa chambre transformée en oratoire :

— Je lui saigne le cœur, soit; mais je sauve son âme!

Ah! si elle pouvait l'arracher, l'arracher pour toujours au théâtre!

Mais la passion était trop forte chez Roquevert. Chaque déboire ne faisait que lui donner, plus violent encore, l'appétit de la revanche. Et qu'était-ce que de petits ennuis à côté des grandes joies du succès, emportant les soucis médiocres comme un ouragan enlèverait des fétus de paille?

Geneviève avait beau répéter (n'osant aborder nettement la question religieuse) que c'était effrayant une telle vie, qu'il se fatiguait, qu'il était pâle, qu'on se trouvait bien assez riche, que doué, paraît-il, d'un vrai talent de peintre, Henri se tirerait certainement d'affaire, Jacques Roquevert ne prêtait aucune attention à ses avis. Quitter le théâtre! Quelle folie! Il en mourrait. Ne valait-il pas mieux y mourir?

L'âge seul, et les cruelles leçons que donnait parfois l'implacable public pouvaient influer sur les décisions de Roquevert. Il était fier. Il ne voulait pas traîner sur le théâtre une gloire vieillie. Lorsqu'il sentit la foule lui échapper, il se retira. Ce fut une heure terrible. Il sembla au grand comédien qu'il descendait tout vivant au cercueil, comme le conquérant lassé et maniaque. Il s'enferma dans son artistique logis de la place Dancourt, ne voulant plus voir personne, ruminant son passé, pareil à un prisonnier volontaire. Et il pâlissait, il devenait maigre, il vieillissait.

— Mieux valait cela que d'entendre, — qui sait? — un coup de sifflet jeté à ses rides.

Un coup de sifflet! Il en serait mort de rage et de honte.

Si Roquevert se rongeait silencieusement, en tisonnant son feu ou en caressant son chien *César* Geneviève était heureuse et soulagée. Elle n'eût pas éprouvé une joie plus intense en arrachant son mari à une mort avilie. L'abbé Ronchat la félicitait. Elie n'éprouverait donc plus désormais ce crève-cœur de voir le nom de Roquevert, — son nom à elle, — étalé sur une affiche. Tout ce monde d'acteurs, d'auteurs, de costumiers, de musiciens, de claqueurs, de copistes, elle en était donc délivrée! Elle respirait. Elle se sentait comme allégée d'un poids énorme, comme à demi pardonnée.

Pardonnée! Y avait-il donc une heure de sa vie qui avait besoin de pardon?

— C'est bien, c'est bien, lui répétait l'abbé Ronchat. Mais ce n'est que la première étape.

La seconde étape, c'était la conversion de Roquevert, libre-penseur, disait-on dans ce monde des théâtres qui est si étrangement religieux et pratiquant. Quelle que fût son ardeur de prosélytisme, Geneviève hésitait à poursuivre son œuvre. Elle savait que Jacques, la laissant libre de ses idées, entendait demeurer maître des siennes propres. Mais tout arrive à qui sait patienter et saisir l'occasion. Elle attendrait et elle verrait.

— En vérité! lui disait l'abbé Ronchat, ce serait superbe!

Et le prêtre rêvait à ce puissant miracle de la grâce descendue dans l'âme du comédien Saint Genest.

Geneviève, recueillie, silencieuse, sévère, vivait ainsi très-calme dans la maison de la place Dancourt, tandis que son fils étudiait la peinture, la grande peinture, — la peinture religieuse, se disait-elle — et dans son égoïsme naïf, elle ne se doutait guère de ce que souffrait Jacques Roquevert, le cœur gonflé par l'amertume des souvenirs. Lorsqu'un beau soir, le vieil acteur lui avait déclaré que Marchenoir jouan

un de ses rôles, et le plus beau, comme un *massacre*, il voulait, lui, Roquevert, montrer aux Parisiens de quelle façon on devait rendre un tel personnage, Geneviève faillit tomber à la renverse. Elle devint pâle à faire peur, et ses mains de cire tremblaient.

Mais ce fut en vain qu'elle essaya de résister à la ferme volonté de Jacques. Toutes ses objections, ses raisons, ses récriminations, ses reproches, ses larmes, ne firent pas vaciller la volonté du vieillard. C'était une folie, il était malade; le médecin s'alarmait de sa maladie de cœur; le théâtre était petit, misérable, la troupe mauvaise; c'était, après avoir plané si haut, vraiment descendre et tomber trop bas. Rien n'y fit. Dût-il en mourir, tomber foudroyé au milieu du drame par la rupture d'un anévrisme, Roquevert jouerait. Il jouerait une dernière fois. C'était dit, c'était juré.

L'abbé Ronchat devint rouge comme une braise en apprenant l'aventure. Il parla tout haut des feux de l'enfer. Il en parla même si haut, marchant à grands pas devant la sacristie, que le curé, M. Poparel, qui sortait, lui demanda avec son joli sourire :

— Eh! mais, bon Dieu, qu'y a-t-il?

Et quand Geneviève, confuse, eut avoué l'équipée future :

— Tiens, tiens, tiens, fit M. Poparel, M. Roquevert consent à reparaître une fois encore? Ah! mais ce sera une jolie soirée pour les amateurs!... Il y a au moins sept ans... oui, il y a bien sept ans qu'il n'a pas joué... On le constatait encore lundi dernier, dans le dernier feuilleton... Et il joue!... Tiens, tiens, tiens!... Je regrette bien que mon état ne me permette pas d'aller l'entendre!

L'abbé Ronchat, cette fois, était non plus rouge, mais livide. La belle humeur du curé lui faisait vaguement l'effet d'un blasphème.

Geneviève, désolée de se sentir impuissante devant la résolution de son mari, avait du moins protesté pendant les répétitions, par le mutisme le plus complet. Et main-

tenant, la représentation finie, Roquevert sorti tout pâle et tout frémissant de cette bataille, elle protestait encore en ne demandant pas au comédien des nouvelles de la soirée.

Il était là, ses grands yeux noirs incendiés de fièvre, la main ardente, mangeant, comme autrefois, sous la même lampe, et évoquant le passé avec l'enfantine joie d'un convalescent qui se sent revivre; et elle le laissait parler, et on eût dit qu'elle était sourde, et, posant sur la table ses deux mains longues, qui mettaient comme un ton jaune entre la nappe et les manchettes empesées, le buste raide dans sa robe puritaine, elle demeurait, les yeux sans regards, contemplant, elle aussi, des choses invisibles.

A la fin, un peu gêné ou piqué par cette attitude, Roquevert lui dit doucement :

— Au fait, tu ne me demandes pas comment ça a marché?...

— C'est vrai, dit-elle, en sortant de sa contemplation muette. Eh bien?...

— Eh bien! je suis satisfait, Geneviève!

— Le père a été admirable, s'écria Henri. J'étais trop jeune pour le bien juger la dernière fois, mais aujourd'hui... Ah! parbleu, je n'ai pas jugé, j'ai pleuré! Dieu de Dieu, que c'est beau le génie!

Geneviève s'était levée toute droite. Pas un muscle de son visage n'avait bougé.

— Où vas-tu? fit Roquevert. Tu n'es pas contente? tu ne m'embrasses pas?

Elle lui tendit ses mains froides.

— Va, tu peux me pardonner, dit-il, je n'en suis pas mort; le feu du ciel ne m'a pas frappé et je te jure bien que j'aurai mis du rouge pour la dernière fois. Je crois, ma parole, que je n'aurais plus la force de recommencer, quand il faudrait sauver la vie à quelqu'un. Seulement, ah! seulement, je leur ai montré comment on s'y prenait de mon temps. Ça me suffit. Et si tu me crois damné pour cela, va prier pour moi, Geneviève. La prière d'une honnête femme fait toujours du bien.

Elle sourit doucement, comme si ces derniers mots, dits pour l'apaiser, l'eussent consolée un peu. Elle inclina son front vers Henri qui, debout, l'embrassa en disant tout bas :

— Ah! si tu l'avais vu, mère!

Puis, après avoir allumé la bougie d'un chandelier de cuivre, d'un pas lent qu'on n'eût point deviné, un pas assourdi comme un frôlement, elle alla vers le seuil du salon en disant :

— Au moins couche-toi, repose-toi, Jacques!

Et, tournant silencieusement le bouton de la porte, elle s'enfonça dans la pénombre du petit salon, s'effaça, disparut, et monta au premier étage où était sa chambre, sans qu'on entendît plus de bruit que si c'était un souffle qui passait...

III

Roquevert et Henri étaient demeurés seuls, un peu attristés par cette froideur de Geneviève. Henri surtout, qui adorait son père, se sentait irrité vivement. Cette affectation que mettait la mère à ne point parler d'une soirée dont il gardait, lui, les vibrations et le charme dans les oreilles et l'enthousiasme dans la poitrine, le mordait au cœur comme une criante injustice.

Roquevert devinait bien la pensée de son fils.

— Bah! que veux-tu? fit-il. Je l'ai blessée... Mais ces blessures-là, fort heureusement, se cicatrisent vite! A ta santé, Henri! A tes succès de peintre, mon enfant!

Il avait peut-être tout exprès parlé de l'avenir du jeune homme. Au fond, sa pensée secrète était là. Depuis longtemps le père voulait avoir avec Henri une de ces conversations décisives, à cœur ouvert, où deux êtres se livrent tout entiers l'un à l'autre. Les hésitations d'Henri l'inquiétaient. Apte à toutes choses, avec des enthousiasmes irrésistibles et des dégoûts subits et profonds, Henri pouvait bien, — s'il se laissait aller à une certaine humeur capricieuse que Roquevert remarquait en lui,— n'être après tout qu'un de ces amateurs qui encombrent toutes les carrières et obstruent le passage aux vocations vraies, souvent écrasées dans la foule. Il en avait tant vu, le vieux comédien, de ces demi-artistes, de ces demi-savants, de ces incomplets qui se croient des élus et qui semblent gâcher

volontairement des dons supérieurs, dévorant le blé en herbe, le fruit en fleur et cueillant la vendange en verjus! Il répétait souvent, quitte à tomber dans le rabâchage, que c'était la plaie de ce temps, ces caprices regardés comme des passions profondes et ces velléités prises pour des vocations! Aussi entendait-il combattre chez Henri tout ce qui lui semblait attraction fausse, enthousiasme de rencontre et feu de paille, et, en particulier, cet amour du théâtre qui le frappait chez son fils et le chagrinait, mais qui lui paraissait tout au plus, à vrai dire, un goût passager et comme une juvénile fantaisie.

— Oui, tes succès de peintre! répéta le comédien en voyant que le jeune homme, — volontairement sans doute, — ne répondait point. J'ai causé, l'autre jour, avec ton maître. Il est content de toi; il croit en toi. Tu n'es pas content?

— Philippe Marsy est indulgent. C'est moins un professeur qu'un ami. Il a pour moi l'affection d'un compagnon plus âgé, et sa bienveillance habituelle voit dans mes ébauches des qualités qui n'y sont pas. A vrai dire, la peinture n'est guère mon lot. Ma vocation n'est pas là!

— Ah! ah! fit Roquevert. Te voilà lancé! Le *dada!*

— Non, dit Henri, mais la passion la plus absolue, l'ardeur la plus complète. J'ai soif de jouer la comédie, non comme toi, cher maître, mais après toi, m'inspirant de toi, m'échauffant à ta flamme et marchant sur tes traces avec fièvre, comme un conscrit qui suit son général.

— Parle plus doucement, dit Roquevert avec tristesse Si ta mère t'entendait!

Il avait froncé ses sourcils sur ses yeux d'aigle et il secouait la tête d'un air contrarié, comme si, tout à coup, la joie de son triomphe lui parût trempée d'amertume.

C'était sa constante inquiétude, cette fascination qu'exerçait le théâtre sur Henri. Après en avoir savouré les joies, Roquevert en connaissait assez les déceptions et les lendemains pour redouter que son fils donnât comme lui, la chair de sa chair à cette vie fébrile. Il ressemblait à ces voyageurs qui, malgré la volupté du retour, ne se souve-

nant que des lenteurs de la traversée, des mélancolies de la route, des périls de l'expédition, déconseillent le départ à ceux qui parlent de marcher sur leurs traces. En supposant que Henri réussît, — ce qui était douteux, — à quelle existence lamentable il se condamnait!

Roquevert cherchait des arguments, appelait toutes les raisons à son aide pour détourner de ces tentatives ce garçon de vingt ans que les applaudissements de tout à l'heure grisaient encore.

— Voyons, disait-il, il faut être raisonnable. Faire de la nuit le jour, pleurer de douleurs chimériques, essayer, en se condamnant à une névrose quotidienne, de galvaniser une foule ennuyée, est-ce une existence?

— Ç'a été la tienne et je n'en vois pas de plus glorieuse.

— Celle du boulanger du coin est plus heureuse cent fois!

— Soit! Mais, dis-moi, est-ce que le bonheur est la fin, le but de la vie?

A chaque objection de son père, Henri avait ainsi une réponse toute prête et concluante. Roquevert plaidait mal, il est vrai, la cause soutenue. Il y avait en lui le vague amour de cette fièvre même qui lui brûlait le sang quand il s'y abandonnait tout entier, et qui le rongeait lentement lorsqu'il s'en éloignait. Après tout! si Henri avait, comme lui, la vocation? Si l'âpre, l'irrésistible attrait du théâtre, l'aimant des planches l'appelaient?

Et le père essayait encore de lutter, regardant son fils devenu très-pâle, et qui comprenait bien que l'entretien était grave. Le silence autour d'eux s'était fait. Depuis longtemps la place Dancourt était déserte. Une vague lueur de claire nuit d'été pénétrait dans la salle à manger que la lampe éclairait plus doucement. Les heures passaient; et Roquevert tentait de détourner de ce théâtre, dont il avait hier la nostalgie désespérée, ce grand jeune homme dont le regard buvait son regard.

— Réfléchis bien, Henri, songes-y bien. Le théâtre peut être un art, ce n'est pas une carrière. Est-ce que la prison

est un métier? Le comédien a contre lui, quoi qu'il fasse, les vieux préjugés. Vois ta mère : c'est l'Église vivante se dressant contre l'œuvre même de Satan à laquelle j'ai sacrifié ! Et, à côté de l'Église, il y a le monde, pour qui le comédien est un homme à part (ce qui est vrai, en somme), une exception, à la fois idole et ilote, frère ou cousin des saltimbanques et des baladins de foire, et qu'on invite avec des supplications à venir réciter quoi que ce soit dans une soirée, tout en méprisant consciencieusement ce même invité dans le for intérieur !

— Allons donc ! répondait Henri, s'animant. C'était bon autrefois. Nous avons changé tout cela, comme dit Molière. Il n'est plus question, tu le sais bien, de gens pareils à ce Melchior Zapata, dont parle *Gil-Blas*, et qui, trempant des croûtes de pain dans un ruisseau, portait un pourpoint rapiécé, doublé de vieilles affiches de théâtre. Les comédiens aujourd'hui sont tous propriétaires et maires de leur commune ! Ils font des mariages matin et soir, le matin avec une écharpe et le soir devant la rampe. On leur ouvre tous les salons, non pas en les méprisant, comme tu dis et comme on le faisait peut-être jadis, mais en les sollicitant comme des ministres et en les adulant comme des coquettes. On se dispute leur présence. On les fête, on es choie. Ils ont la boutonnière fleurie de tous les ordres étrangers, et avant peu ils porteront le ruban rouge ! Mon pauvre père ! Mais ces parias sont tout simplement les rois d'une societé écrasée sous l'industrialisme, l'utilitarisme, la science et les machines, ce que tu voudras, et qui incarne naïvement en eux le rêve, la poésie, l'idéal, toutes choses dont on ne peut pas plus se passer que de l'air respirable. Oui, l'éthéré et le songe, elle les voit réellement vivre dans ces comédiens et ces comédiennes qui représentent pour elle Polyeucte ou Ruy-Blas, Pauline ou Carmosine, Hamlet ou don Carlos, l'Ophélie de Shakespeare ou la Mignon de Gœthe ! En vérité, mais une femme de théâtre passe, par exemple, à travers le monde absolument comme une Muse qui respirerait, ressuscitant le génie du poëte

mort, prêtant sa beauté matérielle à la vision fugitive du poëte vivant! Et tu ne veux pas qu'on s'éprenne du théâtre quand il est le refuge de toute chimère et de toute fiction? La puissance du théâtre, c'est que c'est le rêve, je te le répète! Et le rêve, vieux comme le monde, survivra au monde comme le parfum d'une fleur coupée et jetée à la borne embaume encore la chambre où le bouquet a passé!

— Oui-dà, fit Roquevert, qui écoutait Henri avec plus d'attention. Et n'arrive-t-il pas aussi très-souvent, — dix fois sur vingt, — qu'on regarde le théâtre comme à travers les beaux yeux d'une actrice? C'est toujours le vieux mot: *Cherchez la femme*. Sois franc avec moi, Henri. Tu es amoureux d'une comédienne, et toute cette poésie que tu me débites là pourrait se réduire à cette simple petite phrase: *J'aime telle femme!*

— Non, sérieusement et sincèrement, non, répondit Henri de sa belle voix vibrante, qui avait le chaud accent de celle de son père. J'aime le théâtre, voilà la vérité.

— Et il n'y pas à l'horizon une passion, une amourette, un caprice, un désir?

— Une amitié tout au plus!

— Très-bien. Voilà la femme trouvée. Le chemin de l'amitié est une grande route. C'est une actrice, ton amie?

Roquevert appuyait sur le mot en souriant.

— Oui, une actrice, répéta Henri; mais, du fond du cœur, je n'éprouve pour elle que de l'amitié.

— C'est entendu. Est-ce que je la connais?

— Non, vous ne pouvez pas la connaître. Elle n'a pas encore paru en public.

— Où l'as-tu donc rencontrée?

— Chez M. Marsy. A l'atelier.

— Un modèle? fit Roquevert.

— Pas du tout. Je ne sais dans quelle soirée où mademoiselle Hélène Gervais avait été invité pour dire des vers, Philippe Marsy, qui cherchait un type tout particulier, d'un caractère à la fois très-pur et très-doux, pour sa figure de la *Charité*, s'est enthousiasmé du visage de cette jeune fille,

et il l'a si bien suppliée et s'y est si adroitement pris, que mademoiselle Gervais a consenti à lui *poser* la tête de ce tableau. Rien n'est plus charmant que la jeune fille tenant dans ses bras, à l'atelier, le petit André silencieux, étonné et regardant son père qui travaille, tandis que madame Marsy...

Henri s'arrêta. A bien l'écouter, Roquevert eût deviné, aux intonations différentes que mettait, involontairement sans nul doute, son fils à prononcer les noms, il eût, en scrutant et sondant, clairement lu la pensée du jeune homme. Henri parlait de cette demoiselle Gervais avec une sorte de respect attendri ; le nom de Philippe Marsy résonnait sur ses lèvres, comme le nom même de l'amitié la plus mâle et la plus dévouée. Il avait souri doucement en parlant du petit André et tout à coup le nom de madame Marsy lui venant, ce sourire était tombé brusquement, et il y avait eu, dans la façon même dont il s'interrompait, un léger trouble, rapide, inconscient, et comme l'éclair vite étouffé d'une sorte de colère.

Mais la pensée du père ne s'arrêtait ni sur Philippe ni sur madame Marsy, qu'il connaissait. Elle allait tout droit, — l'inconnu devant naturellement être le danger, — à cette Hélène Gervais dont Henri parlait pour la première fois. Les détails que pouvait donner le jeune homme sur cette femme étaient d'ailleurs fort simples. Hélène devait avoir vingt-trois ou vingt-quatre ans, mais elle semblait beaucoup plus jeune. Elle était la fille d'une brave femme qui habitait du côté de Belleville, et, lors des premières études d'Hélène, la conduisait chaque jour au Conservatoire du Faubourg-Poissonnière. Mais madame Gervais ne reparaissait plus ; la jeune fille venait seule maintenant. La pauvre femme était morte sans doute. Hélène, fort convenablement vêtue, ne semblait pas riche. Mélancolique d'ordinaire, mais s'efforçant volontiers de sourire comme elle eût jeté un voile sur sa pâleur, elle ne semblait ni lasse ni même attristée d'une situation qui devait être évidemment médiocre et difficile. Elle attirait tout de suite à elle la sympathie

et faisait naître un sentiment de respect attendri qui n'était point de la compassion, car Hélène Gervais se fût révoltée fièrement si elle eût senti que quelqu'un avait pour elle de la pitié lorsqu'elle exigeait seulement, mais sincèrement du moins et de tous, de l'estime. Bref, c'était une nature délicate et d'une intelligence haute en même temps que d'une valeur morale bien au-dessus de la moyenne, et cette jeune fille, harmonieuse de voix et de corps, charmante dans sa démarche et dans sa parole, était à coup sûr, — affirmait Henri, — destinée aux plus grands succès dramatiques.

— Eh ! bien mais, fit le père en souriant, voilà, pour un peintre qui se dispose à jeter sa palette aux orties, un petit portrait pas mal esquissé !

Roquevert écoutait, persuadé qu'il tenait là le secret des velléités de son fils. Il était presque satisfait de tout savoir; il eût voulu connaître cette Hélène Gervais ; il pourrait désormais mieux faire entendre raison à Henri. Une vocation qui a pour cause un amour de tête peut facilement s'envoler comme lui. Roquevert le savait bien. Il n'essaya pas de prouver à Henri qu'il se trompait sans doute, et que cette jeune femme, mélancolique et résignée en apparence, avait toutes les fièvres de luxe et toutes les ambitions de celles qui cherchent au théâtre la fortune, le tapage, le bruit, le piédestal de la mode. C'eût été peine perdue. Il y avait du respect dans le ton que mettait Henri à parler de cette Hélène. Mieux valait étudier, analyser et attendre.

Mais, du moins, Roquevert voulut-il une fois encore faire toucher du doigt à son fils toutes les misères de cette vie d'orage, dont le sinistre mot de *cabotin*, où semble se peindre un navire désemparé, livré aux flots, battu de l'écume, est comme l'image cruelle. Il évoquait ses souvenirs amers, ses écœurements, ses lugubres rancœurs; mais, par une étrange transformation, comme les maux d'autrefois laissent une sorte de souvenir ironiquement doux, les douleurs du passé se coloraient de la printanière clarté du

temps jadis. Une lumière de jeunesse baignait ces tristesses métamorphosées soudain, et en voulant montrer à Henri ce qu'il avait supporté, Roquevert se laissait involontairement aller à sourire, et son roman tragique avait comme des lueurs d'illuminations joyeuses et des éclats de rire qui semblaient partir du fond de ses vingt ans oubliés.

Il parlait, il contait, il évoquait toute sa jeunesse, et, dans la maison silencieuse, sa voix éveillait des échos étonnés.

L'aurore naissait, toute rose, donnant aux vitres des fenêtres des nacrures fines de coquillages, lorsque Roquevert songea au repos. Il oubliait sa fatigue en laissant aller son esprit, comme à la dérive, vers le passé. Et Henri, ne songeant pas lui-même que le vieillard devait être harassé, l'écoutait, comme si le grand artiste eût été un étranger et lui eût parlé de ce monde réservé, inquiétant, et attirant de cette terre inconnue et promise où il voulait lui, à son tour, poser le pied. A la fin, Roquevert s'arrêta. Il était fort pâle, et Henri, qui lui prit la main, s'aperçut avec une angoisse soudaine qu'il avait la fièvre.

— Une fièvre heureuse, dit le comédien à son fils inquiet. Il n'est pas étonnant que mon pouls batte plus vite. Tout cela m'a fouetté le sang !

Henri l'examinait maintenant à la lueur pâlie de la lampe, avec une muette interrogation dans les yeux. Il se reprochait d'avoir si longtemps prolongé l'entretien! Le père était souffrant! Il lui fallait tant de soins ! Par quel égoïsme cruel, lui, son fils, avait-il profité de l'exaltation passagère de l'artiste? Pourvu que demain l'accablement de Roquevert ne l'en fît pas durement repentir.

Ils se quittèrent après une dernière poignée de mains, Roquevert regagnant sa chambre, suivi de *César* tout à l'heure endormi et qui venait de s'éveiller, se tirant et se secouant, au bruit des pas de son maître, Henri, montant à l'étage supérieur du petit hôtel où une large pièce tapissée et meublée de bahuts en vieux chêne, couverts de bibelots, lui servait à la fois de chambre et d'atelier. Le lit s'en-

fonçait dans une alcôve assez grande et que dissimulaient deux tapisseries à verdures. Des toiles, un chevalet, un meuble à tiroirs pour les couleurs s'étalaient au milieu de la chambre. La lumière de la lampe que tenait Henri s'accrochait à l'angle d'une crédence, à l'or d'un cadre, aux aciers d'une panoplie, tandis que le jour naissant, entrant là comme par bouffées, éclairait vaguement quelque figure pâle se dessinant, confuse, sur la tapisserie des murs.

Au lieu de se mettre au lit, Henri se laissa aller sur le grand divan qui courait, le long de la pièce, en face d'une haute cheminée vide, et regardant la lueur de la lampe, pâlissant de minute en minute, il essaya de concentrer un moment ses idées éparses, comme emportées dans la confusion et la fièvre de ces dernières heures.

Que d'impressions, d'émotions, de réflexions aussi, en un temps si court! Comme Roquevert avait été beau ! Quel art admirable que celui du comédien recevant en face les bravos, s'exposant, poitrine en avant, comme le soldat dans la mêlée! — Puis, peu à peu, la pensée de Henri se détournait de cette magnifique soirée pour revenir à cette conversation intime et profonde avec son père. Quelques mots de Roquevert prenaient, entre tous maintenant, un sens, une valeur inattendus.

Henri songeait surtout à cette préoccupation de son père. « Il y avait une femme dans sa vie ! On se mettait au théâtre, dix fois sur vingt, par amour d'une femme ! » Cette Hélène Gervais, dont il parlait tout à l'heure avec une si chaleureuse sympathie, Henri l'aimerait-il? Quelle folie! Il n'avait pas besoin de s'interroger longtemps pour répondre : *Non*. Elle avait fait sur lui, évidemment, la première fois qu'il l'avait vue, une impression singulière où il y avait de l'admiration et, encore une fois, du respect. Elle était si artistiquement belle, et mieux que cela, jolie ! Une tête sculpturale avec un air de bonté profonde. Jamais peut-être Henri n'avait rencontré un aussi complet modèle de beauté calme, tendre et séduisante. Il la trouvait adorable, certes. Mais l'aimer ! Assurément non.

Puis, une autre image de femme se présentait à lui, et cette fois Henri éprouvait, devant sa propre pensée, un sentiment bizarre de trouble, de mécontentement et de crainte. Celle-ci était blonde, d'une beauté fine et capiteuse avec des airs railleurs et provoquants qui irritaient. C'était madame Marsy, « *Sabine*, » comme disait parfois lui-même Henri, involontairement et tout bas. Et cette image-là chassait l'autre bien vite, comme une réalité eût chassé une vision. Et Henri, en revoyant cette figure de femme qui semblait se glisser auprès de lui, ironique et d'un charme inquiétant, paraissait attristé comme par l'obsession d'un rêve de malade. Son beau visage s'était contracté, son front se coupant tout à coup d'une ride profonde. Il se leva brusquement, fit quelques pas dans sa chambre, et, debout alla regarder, à travers la fenêtre, la place encore déserte et qu'il ne voyait pas.

Il ne voyait que cette Sabine, la femme d'un homme qu'il aimait comme un frère aîné. Le visage élégant et pâle de madame Marsy ne quittait plus sa prunelle. Machinalement, Henri alla à son chevalet, et, regardant avec brusquerie une toile retournée, il fixa sur une peinture à peine ébauchée un regard presque dur.

C'était un portrait de celle à qui il pensait, fait, loin d'elle, de souvenir, la main comme emportée par l'obsession de la pensée.

Henri haussa les épaules, saisit brusquement une large brosse qui traînait, et, la trempant dans du bitume, couvrit d'une violente couche brune l'ébauche qui disparut sous ce frottis rapide. Après quoi, sans se rendre compte de ce qu'il faisait, occupant ses doigts pour distraire son cerveau, Henri éteignit la lampe, ouvrit la fenêtre et, tête nue, but à pleins poumons l'air matinal, l'air frais qui se posa sur son front, sur sa joue comme un grand baiser.

Cette caresse emporta un moment l'image de Sabine. La brise de mer balaye ainsi la poussière des falaises. Mais la songerie d'Henri Roquevert n'en fut que plus cruelle. Il se sentait décidément mécontent de lui. Ce matin d'été, si

calme, lui paraissait maintenant comme un de ces réveils lassés, hideux, des débauchés, aux lendemains d'orgies. Pourquoi? Il avait déjà, n'ayant point vécu pourtant, habitant là entre ses parents, la nausée de la vie. Il sentait, eût-on dit, qu'il allait mal l'employer cette existence qui s'ouvrait devant lui toute grande. Henri avait instinctivement peur de sa faiblesse, cachée sous des dehors superbes de force physique et d'énergie. Il redoutait ses hésitations, ce caractère sollicité par toutes choses qui était le sien, ce besoin fébrile qu'il se sentait de quitter, avec une sorte de hâte, ce qu'il possédait pour ce qu'il souhaitait. Il était follement, entièrement attiré aujourd'hui par le théâtre. Tout son être aspirait à une soirée comparable à celle de la veille. Mais ce même enthousiasme exalté, ne l'avait-il point ressenti déjà pour la peinture, dédaignée maintenant, et qui l'enfiévrait, il y avait peu de temps encore?

Tout homme qui s'examine et s'ausculte ainsi moralement a pour lui-même, quelle que soit sa volonté préméditée de justice, des indulgences inconscientes. Jamais sa maladie ne lui paraîtra mortelle. Henri cherchait une excuse à ce besoin de changement, à cet impossible amour des terres nouvelles qui était son vice. Il la cherchait et la trouvait bien vite.

Si la peinture n'avait plus le même attrait pour lui, c'est que Sabine en avait trop. La femme du maître l'éloignait de cet art, comme peut-être involontairement Hélène Gervais le rapprochait de l'autre. Roquevert ne se trompait peut-être pas. Il y avait là l'influence d'une femme.

Pour mieux dire, il y avait deux femmes.

A cette heure, l'influence calme, tendre et exquise d'Hélène Gervais était plus puissante sur Henri que le charme irritant et bizarre de madame Marsy. L'amitié, — car c'était bien de l'amitié qu'éprouvait le jeune homme pour la future comédienne, — était réellement plus forte que la séduction étrange contre laquelle il se défendait. Placé entre ces deux vivantes antithèses Henri éprouvait pour Hélène une profonde estime, un sentiment grave et dévoué,

et se sentait pris d'une sorte de rage nerveuse lorsqu'il songeait à Sabine.

Il était bien décidé à ne plus reparaître chez Philippe Marsy. Il s'y sentait mal à l'aise, comme tenté et enfiévré. La loyale et confiante poignée de main du mari lui faisait trouver plus coupables et plus lâches certains sourires de la femme, perfides et troublants, des regards glissants, des paroles à double entente, telles attitudes qui raillaient et provoquaient à la fois. Il sentait, de jour en jour, couler en lui comme un poison doux qui lui causait déjà une sorte de torpeur morale, une jouissance malsaine dont il avait le remords et qu'il voulait secouer brusquement, virilement. Jadis, c'était pour Philippe seul qu'il se rendait à l'atelier, pour écouter ses conseils, suivre ses leçons, travailler, admirer, se donner tout entier à la joie du peintre. Maintenant, — et depuis longtemps, il fallait bien avoir la franchise de se l'avouer, — c'était dans l'espoir de revoir Sabine, de l'entendre, de chercher à savoir la pensée secrète qui faisait briller ses petits yeux d'un bleu gris. Elle avait un parfum à elle qui embaumait étrangement. Sa main, lorsqu'elle donnait à Henri le *shake-hand* sans façon de la camaraderie, semblait parfois frémir électriquement dans les doigts qui la pressaient. Entre madame Marsy et Henri, une familiarité toute naturelle était née des rencontres et des causeries quotidiennes. Elle savait que Philippe, son mari, aimait profondément ce jeune homme. Henri était charmant d'ailleurs, spirituel et gai d'ordinaire, et cette mélancolie irritée ne lui venait que depuis qu'il ressentait comme le remords de certains sentiments éprouvés. Sabine avait tant de fois profité de l'absence de Marsy pour entrer dans l'atelier, à l'heure où Henri travaillait, et là, étendue à demi sur le divan, dans un de ces négligés savants qui sont la vraie parure des femmes, en robe de chambre de satin noir ou de soie japonaise, elle avait si doucement et si habilement contraint le jeune homme, — fort peu préoccupé, au début, de tant de séductions, — à admirer sa beauté, à subir l'attrait tout-puissant de sa

grâce piquante, grisante, à s'étonner de son esprit, de ses saillies un peu folles, d'on ne savait quelle mousse montante et étourdissante où la retenue soudaine de la femme du monde n'apparaissait, à la fin, que pour aviver, par des réticences bizarres et inquiétantes, la coquetterie pimentée d'un brio de grisette en belle humeur!

Et après être sorti tant de fois comme enivré et étourdi de ces entretiens, Henri maintenant sentait bien qu'à l'espèce d'amusement d'abord éprouvé à écouter cette femme, à voir partir ces fusées d'esprit dont la poudre montait au cerveau, un état d'âme plus grave et plus dangereux avait succédé en lui. Cette Sabine, qu'il trouvait d'abord originale, d'une excentricité peut-être un peu voulue et cherchée, il en était à se demander à présent non plus si elle lui était sympathique, mais si vraiment il ne l'aimait pas. L'aimer? Et Marsy? Et le maître, l'ami, l'homme, qu'après Roquevert, Henri vénérait le plus au monde? En vérité, malgré cette affection dévouée de plus jeune frère qu'il éprouvait pour Philippe, Henri ne pouvait se faire illusion. Oui, cent fois oui, il aimait Sabine. Il l'aimait d'un amour irrité, secret, combattu, colère, mais il l'aimait. Et voilà bien pourquoi il était décidé à fuir, pourquoi il se répétait que sa place n'était pas chez Philippe Marsy, pourquoi il voulait quitter l'atelier et pourquoi aussi, indépendamment de la passion éprouvée pour le théâtre, il se répétait avec joie que cette voie nouvelle, s'il se décidait à la suivre, l'éloignait de Sabine, l'arrachait à Sabine et le sauvait.

Ce n'était point cependant sans un déchirement qu'il renoncerait à ses pinceaux et qu'il abandonnerait, avec Sabine, Philippe Marsy, son maître. Il avait eu la fièvre chaude de l'art comme il avait maintenant celle du théâtre, et quant à Philippe, il lui tenait au cœur. Après tout, avec le temps, il oublierait Sabine, le trouble profond ressenti maintenant s'effacerait. Ne pourrait-il pas alors retrouver, sans crainte, l'amitié et presser sans remords la main de Philippe?

En attendant, il voulait prendre congé de son maître. Sous quel prétexte? Une raison valable lui viendrait en route. Mais sur-le-champ, dès sa première sortie, il tenait à se rendre à l'atelier et à annoncer à Philippe Marsy qu'on le verrait moins souvent, qu'il étudierait désormais chez son père, que peut-être il allait faire un voyage. De bonnes excuses ne lui manqueraient point sans doute, chez Marsy même, quand il serait entré.

Autour de la petite maison de Roquevert, tout s'était réveillé pendant ces réflexions d'Henri. Ce populaire quartier était plein de bruit. Le soleil animait la place et les rues grimpantes qui montent vers Montmartre, de sa grande clarté chaude. La vie courait, débordant de là-haut, vers Paris, comme un ruisseau roulant vers un grand fleuve. Henri, après s'être plongé le front dans l'eau fraîche, descendit et demanda à la vieille Suzanne, la servante, des nouvelles du père. *Monsieur* dormait encore, ou du moins *madame* avait donné l'ordre de ne point pénétrer dans la chambre. Après une telle nuit, il devait avoir besoin de repos.

— Tu le soignes!... dit Henri à sa mère, qui entrait justement et qui écoutait.

Geneviève regarda son fils d'un air froid et, tandis que le jeune homme la baisait sur son front jaune, elle murmura sèchement :

— Ne faut-il pas réparer le mal que lui a fait cette représentation maudite?

Un petit sourire vint aux lèvres d'Henri, mais ce fut tout. Il n'entendait ni répondre ni discuter.

— Tu sors? dit la mère en lui voyant prendre son chapeau à une patère dans l'antichambre.

— Je vais à l'atelier.

— Tu n'as pas déjeuné. Tu n'as rien pris.

— Non, je n'ai pas faim. Je déjeunerai en rentrant, avec le père.

Il salua encore d'un sourire Geneviève, qui lui fit un signe de tête imperceptible, puis, respirant avec volupté l'air du dehors qui lui rafraîchissait le sang, il se diri-

gea, par les boulevards extérieurs, vers l'atelier de son maître.

Philippe Marsy habitait, dans cette avenue de Villiers qui est comme une cité nouvelle, une terre spéciale conquise par les peintres, un hôtel élégant, s'ouvrant sur l'avenue même avec un jardin poudreux par derrière et encaissé dans les constructions hautes des hôtels voisins. De cet hôtel, achevé d'hier, le peintre avait fait un réduit coquet et luxueux où il aimait à vivre. L'atelier, tout en haut placé, s'ouvrait, par une large baie, sur l'avenue et la lumière entrait, claire, joyeuse, avec ses bouffées de vie, dans la vaste pièce, aux murs couverts d'études et de toiles, de plâtres, d'esquisses, d'œuvres inachevées ou de tableaux anciens.

On parvenait chez le peintre par un grand escalier de chêne à la rampe large, luisante et brune, qui ressemblait, avec ses colonnettes sculptées, aux degrés d'une vieille maison flamande. Cet escalier, aux murailles çà et là égayées de faïences et de gravures accrochées, menait tout droit à l'atelier de Philippe, le rez-de-chaussée et les premiers étages étant réservés aux appartements. Sabine se tenait d'ordinaire dans le salon du bas, meublé par elle avec un goût charmant, par elle changé en un nid somptueux où, comme à pleines mains, elle avait prodigué les coquetteries, les meubles de soie écrasés, les divans, les tapis et les poufs, donnant à cette pièce délicieusement ornée, qui lui appartenait, qui était son domaine et son *retiro*, l'apparence d'un boudoir. Des fleurs placées là, de tous côtés, dans des vases du Japon ou de Venise, des sachets invisibles, des plis tombants des rideaux de soie brochée, de tous ces mille riens choisis qui couraient sur les tables, la cheminée ou les étagères, une odeur capiteuse montait, comme d'un parterre de tubéreuses, et grisait.

Tout au contraire, l'atelier de Philippe gardait volontairement un aspect presque sévère et les seuls ornements de cette vaste salle ouverte au travail, étaient ces projets, ces ébauches ou ces tableaux d'amis qui faisaient là, sur les

murs blancs, comme une couche multicolore d'œuvres d'art.

Henri savait que Philippe se mettait de fort bonne heure à l'œuvre. Il était donc certain de le rencontrer. L'entrevue allait être émouvante, douloureuse aussi, sans nul doute. Quelle réponse le maître allait-il faire à l'adieu presque brutal de l'élève ? Et si Sabine était là, que dire ? Que répondre si elle se mêlait à la conversation, avec ces sourires et cette voix qui pénétraient si avant dans le cœur ?

— Je trouverai ! se répétait encore Henri, et il tira l'anneau du timbre-cuivre de l'hôtel.

Un domestique vint ouvrir, saluant le jeune homme de cet aimable et officiel rictus qu'ont les serviteurs pour ceux qui sont les bienvenus au logis.

Henri s'informa rapidement. M. Marsy n'était pas encore au travail. Il prenait, dans la petite pièce qui s'ouvrait au fond de son atelier, sa leçon d'armes. M. Marsy allait avoir séance dans un moment, mais M. Roquevert pouvait entrer à toute heure dans l'atelier, où il était chez lui.

Henri monta rapidement jusqu'à cet atelier. Il poussa la porte entr'ouverte derrière la tapisserie qui la masquait et vaguement jeta un coup d'œil rapide sur les toiles éparses. Au centre de l'atelier, sous un rayon de jour, et placée sur le chevalet comme l'œuvre de prédilection du peintre, la *Charité*, déjà fort avancée semblait sourire. Comme elle ressemblait à Hélène Gervais !

On entendait venir du fond de la pièce d'un cabinet étroit et clair, dont Marsy avait fait une salle d'armes, un bruit de fer froissé, de fleurets croisés, avec des chocs de sandales sur le parquet, des appels du pied, des éclats de voix très-brefs, mêlés de rires.

Henri fit quelques pas vers la petite salle et entra.

Philippe Marsy, qui se fendait sur une parade du maître d'armes, s'arrêta, salua gaiement son élève en portant son poignet ganté et le pommeau de son fleuret à la hauteur du masque qui lui couvrait le visage. Puis parlant à son professeur d'escrime :

— Un peu de repos, monsieur Merlin, dit-il.

Et, enlevant de la main gauche le gros gant d'armes jaune à crispin de cuir rouge qui couvrait sa main droite, il tendit cette main à Henri en lui disant :

— Voilà une surprise ! Et par quel hasard ? Vous vous faites bien rare, mon cher Henri !...

Ces premiers mots et le ton d'affectueux reproche qui les accompagnaient firent mieux sentir au jeune homme quelle peine il aurait, tout à l'heure, à déclarer à Philippe Marsy que cette visite était une visite d'adieu.

Il s'était trop pressé de compter sur l'invention d'un prétexte. Une bonne raison était difficile à trouver.

Philippe était vraiment si heureux de revoir son élève, et Henri se sentait si à l'aise devant cet homme simple et bon, malgré une véritable gloire naissante ! Quelle idée aussi de venir lui-même prendre congé de Marsy quand il était si facile de boucler sa malle, d'aller en Italie ou en Hollande et d'envoyer ses excuses du fond de quelque auberge de là-bas ? Henri était vraiment furieux contre lui-même. Toute la fausseté de la situation où il se trouvait lui apparaissait plus criante et le mécontentait davantage.

Philippe ajouta bien vite qu'ils avaient à causer, lui demanda la permission d'achever sa leçon d'armes, et se tournant vers Merlin :

— Une petite reprise, dit-il, et ce sera tout.

Le maître d'armes se remit en garde, demandant s'il s'agissait d'un assaut.

— Soit, un assaut !

— En cinq ?

— En cinq, dit Philippe, fixant le nombre des points à faire, des coups à porter.

Henri s'était assis sur un escabeau de forme italienne et regardait ces deux hommes, tous deux classiquement campés sous les armes et leurs yeux se cherchant, clairs et profonds, à travers les mailles serrées de leurs masques.

Philippe Marsy se plantait hardiment devant son maître, dans son costume d'escrime, le plastron de veau jaune

bien serré à la taille et une ceinture de cuir fauve, assez étroitement sanglée, faisant apparaître un léger embonpoint qui ne lui enlevait rien de sa rapidité. Ses pieds, dans leurs sandales jaunes traversées d'une bande de cuir marron, s'appuyaient tour à tour au parquet avec une solidité absolue ou l'effleuraient avec une vivacité singulière. Sa main nerveuse maniait l'épée avec la légèreté qu'elle eût mise à manier le pinceau, et on en sentait l'élégance et l'adresse sous le gros gant disgracieux comme une énorme main gonflée qui serrait la poignée du fleuret.

Le bras allongé, sans roideur, la pointe en face de l'œil du maître d'armes et le poignet à la hauteur de la garde, il rasait la terre du pied droit, étendait avec la puissance d'un ressort d'acier sa jambe gauche, le pied à plat fortement appuyé sur le talon, et se fendait, développant son corps tout entier, droit et d'aplomb, avec une foudroyante prestesse.

Merlin, le maître d'armes, avait fort affaire avec son élève. Il serrait son jeu, et, tout en lui, le jarret et l'œil, le regard et les muscles était comme tendu vers un seul but. De temps à autre, il laissait échapper, tout en ferraillant, quelque mot rapide, devant un coup très-correct ou une riposte hardie.

— Ah! bien paré! dit-il tout à coup avec une expression oyeuse.

Le professeur venait de porter un coup droit, bientôt paré par un contre de quarte, et Philippe, relevant la pointe de son épée en ployant le bras, la baissa rapidement, la portant en ligne droite, et, l'épée, avec un double sifflement rapide, alla droit au corps du maître, Philippe se fendant et maintenant l'opposition du fer, la main haute.

— Coupé après la parade du contre! Bien riposté! dit Merlin.

L'assaut continuait avec son bruit de fer froissé, de talons heurtant le parquet. A un moment, devant un coup superbe, Merlin cria *bravo!* enchanté d'avoir été touché. Puis, s'interrompant dans la bataille pour donner un avis à Philippe :

— Sur la feinte d'*une*, *deux*, sur les armes, dit-il, le mieux est de tromper le contre de quarte par le coupé sur les armes. Vous parez quarte, contre de quarte et tierce, ou quarte double contre de quarte, — ou quarte, contre de quarte et primes. Ripostez toutes. La leçon est du vieux Cordelois, mon maître.

Henri écoutait et regardait ces deux hommes, dont l'un était pour lui le meilleur et le plus solide des amis. Il admirait Philippe Marsy dans son escrime, dans son art. L'assaut fini, le peintre ôta son masque et se laissa tomber, un peu las, sur un escabeau.

— Mais vous êtes très-fort ! dit Henri.

Philippe souriait.

— Vous êtes même redoutable ! ajouta le jeune homme.

— Sur le terrain, dit Merlin, M. Marsy aurait un jeu terrible. Il a des coups droits foudroyants, des détentes irrésistibles. Je les pare difficilement, quand je les pare.

— C'est un bruit qu'il faut répéter, dit Henri gaiement; ça fait tenir droit les ennemis.

— Bah ! je n'ai pas d'ennemis, fit Marsy.

— Eh bien, et vos amis?

— Sceptique, dit Philippe. Il ne croit pas à l'amitié !

Puis, tout à coup, changeant de ton :

— D'ailleurs, les armes pour moi constituent simplement une hygiène. Je ne me suis jamais battu, je ne me battrai jamais et je me moque bien d'être une mazette ou un tireur de première force. L'important est de combattre l'embonpoint naissant et de donner du jeu aux muscles. On fait ensuite de la peinture meilleure, et tout est pour le mieux.

Henri, involontairement et par une soudaine et étrange réflexion avait, au moment même où Philippe Marsy disait : « Je ne me battrai jamais » songé à Sabine qui était là, dans l'hôtel, et que tout à l'heure il allait rencontrer sans doute.

Le sourire bizarre de la jeune femme avait tout à coup comme illuminé cette scène d'un reflet inquiétant, et Sabine

était bien certainement assez folle pour contraindre Marsy à mettre, quelque jour, pour elle une épée à la main.

Cette Sabine! Aimait-elle son mari? N'avait-elle point sa responsabilité ou sa part dans les tristesses qui venaient souvent assombrir le loyal visage de Philippe? Il était cependant bien fait pour être aimé, ce jeune maître dont tout Paris louait le talent, et Henri, en se disant que cette femme devait être fière vraiment de porter le nom d'un tel homme, le contemplait avec une sorte d'admiration dévouée.

Encore animé par l'assaut, l'œil ardent, le front en sueur, Philippe semblait rajeuni par l'activité déployée. A quarante ans, à peine eût-on dit qu'il avait dépassé la trentaine. Quelques cheveux de moins sur le haut du crâne; à la tempe de rares fils blancs qui ne sont point de soie, quoique les poëtes disent, car c'est de ces fils-là qu'est tissée la toile du linceul. Mais, dans toute la personne, une jeunesse et une souplesse ardentes. Plutôt gras que maigre, le visage d'un ton mat, de grands yeux d'une profondeur douce, et des joues pâles entourées d'une barbe noire, très-longue et très-touffue, qui lui donnait vaguement l'aspect d'un Oriental, Philippe, avec son profil, droit et net comme celui d'une médaille, avait en lui un charme en quelque sorte féminin.

Sa résolution absolue et sa vigueur nerveuse étaient comme enveloppées de modestie et de timidité. Mais tout en lui séduisait, la voix aux accents caressants et chauds, l'œil brillant de franchise, la main à la pression énergique et loyale, de ces mains dont l'étreinte, accompagnant un salut, vaut une parole d'honneur scellant une promesse.

Et sur ce visage d'artiste, aucun trouble, aucune crispation de mécontentement ou d'envie. Rien que l'expression calme et grave du devoir quotidien accompli comme une consigne heureuse, et, en vérité, Henri se disait qu'il y avait du soldat chez ce peintre militant, laborieux, adorant son art, éprouvant les joies les plus vives de son existence à tenir sa palette et à manier son pinceau. C'était bien

la satisfaction de sa tâche honnêtement remplie qui donnait à Marsy cette gravité souriante. A peine dans ses prunelles noires, quelque mélancolie semblait-elle parfois apparaître, mais pour s'enfuir bien vite devant une parole de Sabine ou devant le rire de l'enfant.

Henri allait précisément demander à Philippe des nouvelles du petit André lorsque, trottinant avec de légers bonds de chevreau échappé, l'enfant apparut, se précipitant dans l'espèce de salle d'armes, tandis que la bonne, qui venait de le conduire par la main, restait debout sur le seuil touchant à l'atelier.

— Bonjour, papa ! dit de sa voix d'argent le petit qui bondit vers Philippe, se blottissant dans ses jambes avec des tendresses câlines qui quêtaient des caresses.

Le père mit deux gros baisers sur les joues fraîches qu'on lui tendait et qu'il sembla pétrir entre ses doigts avec la volupté d'un gourmet touchant un fruit. Puis l'enfant courut au professeur d'armes, le saluant par son nom, fronçant ses lèvres roses en dressant vers lui sa tête blonde. Enfin, il vint à Henri et lui dit gentiment :

— Ah! c'est toi ? Pourquoi tu ne viens plus chez nous, monsieur Henri ?

Et, là, debout, les yeux sur les yeux du jeune homme qui l'avait pris par ses petites mains, l'enfant demeurait hardiment planté, et toute sa personne de gamin de quatre ans exigeait une réponse.

Henri souriait, assez troublé, sentant bien que l'enfant même de Sabine lui offrait l'occasion de prendre congé, de faire ses adieux, et pourtant n'osant point, devinant qu'il allait balbutier, comme si madame Marsy elle-même eût été là et lui eût dit, en accompagnant ces mots de son regard aigu :

— Vous ne nous aimez donc plus, monsieur Roquevert ?

Le petit André, dans sa robe de piqué blanc, un large col de guipure lui tombant sur les épaules, le nœud de sa cravate rouge avivant la coquetterie de sa toilette, ne res-

semblait cependant pas à Sabine. Henri retrouvait en lui les traits de Philippe. Les cheveux blonds, coupés droits sur le front, faisaient au-dessus des beaux sourcils réguliers d'André une ligne nette, tandis que par derrière ils frisaient en boucles fines où la lumière mettait des rayons d'or. Ce petit corps, bien pris dans son clair costume, avec ses chaussettes blanches et ses petits souliers jaunes dont la boucle d'acier étincelait, ses jambes nerveuses et élégantes, cette petite physionomie d'enfant, ce visage rose troué par deux grands yeux noirs et profonds sur lesquels de longs cils s'abaissaient, et ces lèvres qui souriaient dans une bouche fraîche, aux petites dents blanches, sur un menton déjà dessiné et volontaire, c'était Philippe lui-même.

« Il est moulé; on dirait ta *réduction*, » répétait souvent le sculpteur François Charrière, l'ami intime de Marsy.

Ne détachant pas son regard des yeux d'Henri :

— Pourquoi tu ne viens plus, dis? répétait l'enfant.

Henri était décidément embarrassé. Il n'avait à donner aucune raison acceptable, et le petit André le mettait, dès le premier mot, mal à l'aise.

— Oui, gronde-le, dit Marsy. On ne néglige pas son ami comme il le fait! Et je parie que vous n'avez pas travaillé chez vous, Henri?

— Si, j'ai travaillé... beaucoup travaillé... Mais j'ai effacé, répondit Henri qui devint involontairement un peu rouge en se rappelant cette image de Sabine, tout à l'heure ensevelie sous une couche de bitume.

— C'est bon d'effacer, fit Marsy. Cela prouve qu'on cherche et qu'on ne *s'adonise* pas dans son œuvre. Et qu'est-ce que c'était, cette... *chose* effacée?

— Une esquisse... Une tête d'étude... Rien!

Le petit André, las de contempler Henri, s'était retourné vers le maître d'armes, et, se servant comme d'une canne, du fleuret que venait de déposer Philippe :

— Pourquoi tu ôtes ta veste qui a un cœur rouge? demanda-t-il à Merlin.

— Ah ! ah ! tu veux prendre aussi ta leçon, toi ?

— Oui, dit l'enfant.

Henri et Philippe causaient, tandis que Merlin s'amusait à faire mettre André en garde, et l'enfant, de ses petites mains, prenant son fleuret, se posait devant le maître avec des attitudes comiques, roidissant ses jambes roses dont les chaussettes blanches tombaient un peu maintenant, et levant en l'air sa menotte potelée dont les petits doigts remuaient, se fermaient et s'ouvraient avec une vivacité nerveuse.

— Madame a bien recommandé que monsieur André ne se salisse pas, dit la bonne. Madame veut sortir avec monsieur André après le déjeuner.

— Est-ce que madame est habillée? demanda Philippe.

— Non, monsieur, Elise coiffe madame.

— C'est bien. Laissez-moi le petit. Je le garde dans l'atelier.

— Il ne gênera pas monsieur si monsieur travaille ?

Philippe haussa les épaules.

— Me gêner ! dit-il à Henri dont la pensée allait à Sabine. Mais c'est l'inspiration vivante. Il trotte et je peins. Patata, patata ! Il me semble que son petit pas bat la charge. Et en avant, les pinceaux ! Quand il a commencé à venir dans mon atelier, je me suis dit : « C'est fini, je ne travaillerai plus quand il sera là ! » Et, ma parole, il y a des jours où je ne peux plus travailler quand il n'y est pas. — Ah ! mon petit bonheur, va ! dit Philippe en embrassant André qui avait, comme il disait, *fini sa leçon d'armes*.

Merlin sortit en saluant. Philippe, maintenant reposé, ôtait sa veste et passait sa vareuse de travail, et l'enfant, avec ses éternels *pourquoi?* lui disait, allongeant ses doigts vers la boutonnière vide de la flanelle :

— Pourquoi tu n'as pas mis ta décoration, papa? Prête-la moi, si tu ne la mets pas !

— Allons dans l'atelier, dit Philippe. Vous allez me dire ce que vous pensez de ma *Charité*.

— Je l'ai aperçue, fit Henri. Elle est admirablement venue. C'est un chef-d'œuvre.

Debout devant son tableau, les deux mains appuyées sur la tête blonde d'André qui, collé contre son père, agrandissait les yeux en regardant aussi, Philippe étudiait lui-même son travail, avec l'inquiétude de l'artiste en pleine fièvre. Une heure vient où la perception même de l'œuvre échappe à l'ouvrier. L'œil se trouble, la main vacille, la conscience hésite. Philippe en était là.

— Ma parole, dit-il, je ne sais pas si c'est bon ou si c'est mauvais ; je suis effrayé, je n'y vois plus. J'ai peur d'avoir fait du papier peint !

Et il contemplait, avec des angoisses sévères, sa *Charité*, assise et pressant contre sa poitrine deux enfants, dont l'un était le portrait du petit André et dont l'autre, à peine ébauché, allait être une petite fille. Il y avait à la fois une poésie et une vie singulières dans le beau visage honnête et tendre de la *Charité*. Une savante pureté de lignes s'unissait là à des symphonies de couleur d'un inexprimable charme. On eût dit l'œuvre de quelque maître italien, une madone florentine avec un accent moderne tout spécial et une poésie personnelle. C'était la nature vue à travers l'âme d'un poëte et d'un peintre. Ce double caractère d'une idéalité vivante qui donnait tant de prix à la figure de la *Charité* se retrouvait sur le visage admirablement modelé de l'enfant.

— Ça, c'est mon portrait, dit André ! Ça, c'est mademoiselle Gervais. Ça, ça sera une petite fille et cette petite fille-là, ça sera ma petite femme !

Et, tour à tour, il désignait les figures achevées et la figure ébauchée.

— Eh bien ?... demanda Philippe au bout d'un moment.

Henri était resté muet, dans ce silence respectueux qu'imposent certaines œuvres d'art pur. La question de son maître le tira de cette contemplation et il laissa éclater alors son admiration tout entière, Et son éloge fiévreux

trouvait si bien le mot juste, allait si droit à ce qu'avait rêvé Marsy, que le peintre de la *Charité*, se sentant compris, rassuré, apercevait à son tour tout ce que voyait Henri, tout ce que lui, le créateur, avait voulu mettre dans son tableau !

Et pendant que Philippe rayonnait, dans sa certitude retrouvée, Henri maintenant cherchait le moyen d'expliquer pourquoi il venait à l'atelier pour la dernière fois. Etait-ce l'heure de s'éloigner d'un maître qui achevait de tels chefs-d'œuvre? Marsy n'allait-il pas voir une critique amère dans la désertion du plus cher de ses élèves? Que dire ? Et quelle raison trouver? — Le sentiment d'une médiocrité que la vue de la *Charité* rendait plus visible. Le besoin de se consoler d'un tel écrasement. Mauvais motifs sans nul doute. Mais Henri en trouverait-il jamais de meilleurs? Et l'important n'était pas d'être habile, mais de fuir, de fuir Marsy pour fuir Sabine, car en vérité, depuis qu'il avait remis les pieds dans l'hôtel de l'avenue de Villiers, il se sentait troublé, éperdu, et Sabine, qui n'était pas présente, mais dont il lui semblait entendre la voix, respirer le parfum, revoir le sourire, Sabine reprenait son empire et lui apparaissait en peignoir, les cheveux blonds dénoués, essayant devant son miroir un de ses irrésistibles sourires qui rendaient fou.

Aussi bien, pour Henri, il n'y avait plus qu'une nécessité : disparaître. Marsy le prendrait pour un ingrat, peu importe. Il serait honnête homme. Et décidément il allait parler, lorsque de légers coups discrets, frappés à la porte, l'arrêtèrent. Il frissonna. Si c'était Sabine? Le petit André se dégagea des mains de son père.

— C'est mademoiselle Gervais ! c'est mademoiselle Gervais ! dit-il.

Et, se précipitant, il traversa en courant l'atelier.

— Vous l'attendiez ? demanda Henri.

— Oui, justement.

En se dressant sur ses petits pieds, les talons en l'air, sa main tournant le bouton qu'il parvenait difficilement à

atteindre, le petit André, soulevant la tapisserie, avait ouvert la porte d'entrée, et une jeune femme, vêtue de noir, se montrant dans l'encadrement du dehors, s'était aussitôt penchée, relevant son voile pour mieux embrasser ce petit homme qui la saluait sur le seuil, d'un gai : *Bonjour, mademoiselle Gervais!*

Henri se leva et Philippe, allant vers la jeune femme, lui tendit la main avec un air d'affectueux respect. Elle salua d'un beau sourire un peu triste, et, posant sur le canapé un volume qu'elle tenait à la main, elle dit, en déboutonnant ses gants bruns aux bouts des doigts recousus :

— Il m'a fallu faire un grand effort pour me lever si matin; j'avais passé une partie de la nuit à étudier. Mais je vous avais promis cette matinée et je n'aurai guère le temps de revenir ces jours prochains. Me voici donc.

— Tu sais, dit fièrement le petit André, nous allons poser, moi et toi, tout à l'heure! Papa l'a dit.

Henri avait ouvert le livre de mademoiselle Gervais qui traînait sur le canapé. C'était un volume de Racine. Des annotations au crayon, des coups d'ongle devant certains vers, des hémistiches soulignés, témoignaient d'une étude plus profonde de certaines scènes et marquaient les passages difficiles, les obstacles à vaincre ou les *effets* à espérer.

— Alors, demanda Henri, c'est décidément dans *Iphigénie* que vous concourez?

— Décidément.

— Et le concours de tragédie a lieu?

— Le 24. Dans huit jours. Voilà bien pourquoi je n'ai pas à moi une minute. Toutes mes pensées se portent, avec une véritable angoisse, vers ce concours où je vais tout simplement jouer ma vie!

— Votre vie! votre vie! fit Marsy. En supposant même que le prix du concours vous échappe, — ce qui n'est pas probable...

— Qui sait? dit mademoiselle Gervais en hochant la tête.

— En supposant que les juges du Conservatoire vous ajournent à un an, — couronnement retardé tout simplement, — vous en seriez quitte pour travailler encore et pour mieux triompher l'an prochain!

— C'est facile à dire, monsieur Marsy, et ce n'est pas le courage qui me manquerait. Mais une année est longue pour qui n'a pas de ressources, et il faut, de toute nécessité, que je me suffise à moi-même désormais!

Il était impossible de trouver dans les paroles et dans l'accent de la jeune femme autre chose que l'expression d'une résolution assez triste, mais profonde et brave. Cette confession rapide ne pouvait laisser aucun doute sur la dignité absolue d'Hélène. Elle ne demandait certainement ni aide ni pitié, et elle livrait le secret d'une situation difficile avec cette franchise complète parce qu'elle savait bien que Philippe Marsy ne verrait là que ce qu'il y avait : une espèce de causerie sans affectation et de confidence pleine de camaraderie d'artiste à artiste.

Philippe, en effet, ne répondit que quelques mots à mademoiselle Gervais, lui montrant en souriant la perspective de ses succès prochains et son affranchissement futur. Mais instinctivement Henri s'était senti pris d'une certaine angoisse en écoutant Hélène. Il devinait là tout un drame caché, la pire des misères, celle qui se dissimule sous des dehors présentables, et chose plus terrible, la misère âpre et menacée, pleine de tentations et d'insultantes galanteries de la femme jeune. Tout le charme irrésistiblement honnête d'Hélène Gervais lui semblait doublé par cette expression de souffrance qui traversait parfois ce doux visage et qu'un sourire courageux chassait bientôt victorieusement.

— Pauvre fille! songeait Henri.

Et il s'imaginait les journées d'attente, les heures de fièvre, les insomnies et l'angoisse qui la séparaient du jour effrayant du concours. Certainement la jeune fille en était à son dernier espoir. Le ton lassé de ses paroles le disait plus éloquemment que les mots eux-mêmes. Et si pourtant elle n'obtenait pas ce prix qui lui donnait le droit de dé-

buter et, par conséquent, de vivre? Henri se figurait alors que ce n'était pas elle qui allait concourir dans huit jours, que c'était lui et il éprouvait, anxieux, la gorge sèche, toutes les affres de ces durs moments : l'examen et la sentence.

Hélène, priée par Philippe, s'était assise dans un fauteuil placé sur une sorte d'estrade, sa belle tête brune et pâle se détachant sur un fond de rideau pourpre accroché tout exprès, et la pleine lumière du dehors entrant par la grande baie qui s'ouvrait sur l'Avenue venait baigner de rayons clairs, vigoureux et chauds, toute cette physionomie calme, pensive, douce. Le petit André avait tout naturellement couru vers Hélène, comme vers un maternel appui, tendant sa jolie tête souriante au baiser de la jeune fille, et, après avoir effleuré de ses lèvres ce front d'enfant, elle le contemplait, mélancoliquement émue, avec une telle expression de bonté, de dévouement de femme et d'affection de mère, le couvrant du regard, baignant ses yeux dans la limpidité de ces prunelles d'enfant, elle le serrait contre sa poitrine avec une vivacité si tendre, que le peintre ne pouvait incarner dans un plus séduisant modèle cette divine vertu de l'humaine pitié : la charité.

— Regardez-moi ça, Henri, disait Philippe debout, le pouce dans sa palette et tout en donnant rapidement de sa couleur à peine délayée, les premiers coups de pinceau, comme si la vision rêvée dût s'enfuir, — regardez-moi ce mouvement et cette expression. Il n'y a pas un modèle de profession qui me donnerait cela ! Il y a l'âme, l'accent, la vie, tout ce que nous cherchons à la fois. Ah ! vraiment, vous ne savez pas, mademoiselle Gervais, quel profond et cher service vous m'aurez rendu. Je n'espère point faire un chef-d'œuvre. Les chefs-d'œuvre ont été rares dans tous les temps et ils se raréfient encore aujourd'hui. Mais si je fais une œuvre digne d'un artiste, c'est à vous que je le devrai.

Hélène souriait ; une légère rougeur montait à sa peau mate.

— Savez-vous à qui vous ressemblez, dit-elle en souriant ? A Paganini faisant des compliments à son violon !

— Oh ! oh ! dit Henri, mais voilà de l'esprit, mademoiselle !

— Ça vous étonnne ? dit-elle encore avec une petite coquetterie malicieuse, mais toujours triste.

— Oui, je l'avoue.

— Et pourquoi ?

— Parce que vous avez tant de bonté que vous pourriez vous dispenser...

— Si vous continuez, fit-elle, vous allez me dire ou un compliment ou une impertinence. Je me fâcherai dans les deux cas et la *Charité* perdra son caractère. Eh bien ! oui, c'est convenu, je pose très-bien. Mais cet amour de petit André n'a-t-il pas, lui aussi, collaboré au chef-d'œuvre de son père ?

Et doucement, elle pressait contre elle l'enfant qui, très-sérieux, ne parlait pas, ne bougeait pas et regardait son père le peindre.

— Vous pouvez parler, disait Philippe en clignant les paupières pour regarder Hélène.

Il s'éloignait de temps à autre de sa toile, jugeait de l'effet, des valeurs, de l'enveloppement du groupe par la lumière, et, revenant à son tableau, il y jetait de larges touches avec une certaine hâte fébrile et comme un homme qui saisit violemment l'heure de bon entraînement et d'inspiration.

Henri suivait, comme attiré, chaque mouvement du maître. Le peintre en lui admirait ce prodigieux don de vie qui semblait animer le pinceau de Philippe. Un être, une femme naissait, palpitait à chaque minute davantage. Ce visage exquis d'Hélène semblait double et également vivant et charmant. Le sentiment d'admiration qu'il avait pour Philippe et cette sympathie qu'il sentait grandir pour Hélène s'unissaient en lui pour le retenir là, troublé, les yeux mouillés de larmes, nerveux, mécontent, et cependant ivre d'une félicité bizarre. Lorsqu'il se redisait qu'il était

venu pour en finir, pour s'éloigner, pour fuir, il éprouvait contre lui-même une rage sourde. Pourquoi n'avait-il point parlé déjà, et avant que Philippe se fût mis à l'œuvre? Quelle hésitation le retenait? Ce mensonge, qu'il allait commettre était donc bien vil? Mais n'était-ce pas aussi le seul moyen d'échapper à la torture que lui faisaient éprouver la vue, le sourire, les railleries de Sabine ? Et si Philippe par hasard, devinait la cause du départ de son élève, de son ami ? Toutes ces questions se heurtaient au fond du cerveau d'Henri; mais ces hésitations colères étaient rapidèment étouffées par le double et tout-puissant charme subi. Il regardait Philippe, il contemplait Hélène, et le sentiment pénétrant de l'art et de l'admiration plastique de la beauté vraie s'emparaient de lui tout entier. Et il se demandait alors si Jacques Roquevert n'avait pas raison et si cet amour forcené du théâtre n'était pas plus faible en lui que l'amour de la peinture! « Ah! esprit hésitant! cœur ardent mais fou, pressé et pétri par les doigts de toutes les ambitions! Quel être incomplet suis-je donc? » se disait Henri.

Philippe Marsy éprouvait, lui, la joie intense de celui qui crée. La couleur lui semblait plus facile à mêler sur sa palette; l'œuvre était, ce matin-là, délicieuse et légère. C'était l'enchantement de l'artiste qui voit réellement naître son rêve et tel qu'il l'a rêvé. Il ne songeait pas à admirer la pureté des lignes de ce visage qu'il transportait sur la toile; les beaux yeux profonds et doux d'Hélène n'étaient pour lui que des puits de lumière dont il cherchait à rendre l'expression apaisée. Ce n'était pas une femme qui était là, c'était sa *Charité* même, cette figure idéale entrevue, cherchée et fixée enfin. Son fils même, son enfant, le cher et beau petit André, c'était un *bambino* pressé par les bras de la Pitié vivante, l'incarnation de son propre songe. Il oubliait ce qu'il voyait pour ce qu'il voulait, la réalité pour la vision, et cependant, soigneux, attaché à la vérité palpitante, il serrait de près la construction du visage, l'attache de ces bras d'enfant, la chaude pâleur de cette peau de femme.

— Encore un moment, disait-il de temps à autre avec le ton de la prière. Je vous fatigue, mais cela vient si bien. On a de ces jours où tout vous réussit !

— Oh ! je resterai tant qu'il vous plaira ! répondait Hélène.

— Vous posez admirablement.

— Eh bien ! mais, dit la jeune fille avec un rire sans gaieté, froid et amer, si j'échoue au Conservatoire, voilà un état tout trouvé : modèle !

Et elle resta un moment la bouche relevée par un sourire inquiet et souffrant.

Ces simples mots avaient ramené d'un seul coup Henr Roquevert à sa préoccupation, à son rêve à lui : le théâtre !

— Elle en souffre d'avance, elle en souffrira plus encore sans doute, se disait-il ; mais je parierais bien qu'elle n'y renoncerait pas contre sa vie !...

Il ajoutait tout bas, tourmenté par ce même démon :

— Est-ce qu'on renonce à cela quand on l'a dans le sang ?

Puis il lui passa un grand frisson par tout le corps, et l'image de Sabine vint brusquement se dresser devant lui.

Derrière la tapisserie de la porte d'entrée, deux coups rapides avaient été frappés.

— C'est elle ! se dit Henri.

Il se retourna, très-pâle, pour la voir, et bien résolu à la braver.

La tapisserie s'était soulevée et un homme de l'âge de Marsy, mais plus lourd et plus robuste d'aspect, entrait dans l'atelier, ôtant, en apercevant mademoiselle Gervais, son chapeau de feutre noir à larges bords et tendant ses deux mains, grasses, fines et puissantes à la fois, à Philippe et à Henri.

— Bonjour, maître André ! dit-il ensuite en se courbant devant l'enfant, les deux mains sur les genoux, et tendant vers le petit une grosse joue ornée d'une barbe rousse qui mendiaient, l'une et l'autre, un baiser.

— Je pose, répondit gravement l'enfant. Je ne peux pas te répondre, monsieur Charrière.

— Va l'embrasser ! fit Marsy en posant sur un escabeau sa palette dans le trou de laquelle il glissait le paquet de ses pinceaux. Nous reprendrons tout à l'heure un moment, si vous le voulez bien, mademoiselle Gervais.

Et, cherchant avec une certaine anxiété les regards de Charrière qui se tenaient rivés sur la toile fraîche :

— Eh bien? demanda-t-il, d'un ton qu'il voulait rendre assuré.

— Fameux ! répondit Charrière. Ça y est, et bien ! C'est un rude morceau, *Filippo mio!* Il n'y a que toi pour avoir cette pâte-là. Il n'y a pas à dire, ce n'est pas de la baudruche, ou de la cire, ou du savon : c'est de la chair ! Ah ! bien, si tu veux voir quelqu'un qui est content, regarde-moi !

— C'est joli, n'est-ce pas? disait l'enfant, que Charrière avait embrassé et qui se tenait debout entre les jambes du gros homme.

— Joli comme toi, garnement ! Et beau comme la vérité ! répondit Charrière avec l'accent profond, grave, content, ému, de l'admiration et de la conviction.

Et il tendait sa main robuste à la main de Philippe Marsy qui, nerveusement, tremblait un peu.

IV

Philippe Marsy et François Charrière, depuis qu'ils avaient l'âge d'homme, ne s'étaient jamais quittés.

Il y avait des années qu'ils vivaient d'une vie intellectuelle commune, depuis la camaraderie de l'atelier et de l'Ecole jusqu'à l'existence de luttes côte à côte après le retour de Rome, lorsque la subvention de l'Etat manquant à l'artiste, l'hospitalité de la villa Médicis étant finie, il revient à Paris, isolé parfois comme un étranger, et demande le succès à l'élite et le pain à la foule. Philippe Marsy et François Charrière avaient toujours passé pour des amis intimes. Marsy était le *peintre* de Charrière comme François était son *sculpteur*, c'est-à-dire qu'ils avaient obtenu, la même année, le prix de Rome, et qu'ils avaient enlevé la même couronne après avoir, en loges, partagé les mêmes angoisses.

Leur amitié datait de l'atelier même, du vieil atelier Drolling, au numéro 11 de la rue de Sèvres, où Philippe était entré *nouveau*, très-timide et très-pauvre, alors que Charrière, qui étudiait aussi le dessin, occupait déjà, depuis des mois, une place d'*ancien*, respectée des camarades. Longtemps Philippe était resté *nouveau*, condamné à faire le feu, à verser entre les mains du *massier* de ses économies, pour régaler les autres, menacé du supplice de l'*échelle* ou du *tabouret*, s'il priait qu'on le laissât à son travail. Puis, un jour, comme un loustic paresseux raillait ce laborieux *nouveau* dont les des-

sins étaient déjà superbes, Charrière s'approcha vivement, disant au plaisantin : — « Fais le malin tant que tu voudras avec ton appuie-mains, tout nouveau qu'il est, regarde son coup de crayon, il te dame le pion et *pas sera à la peinture* avant toi. C'est drôle comme tout de blaguer, soit, mais travailler vaut mieux ! » Et tandis qu'on riait du loustic, Charrière montrait à l'Atelier, frappé du talent du *nouveau*, l'étude qu'achevait Marsy. C'était superbe. Evidemment, à Pâques, ce débutant quitterait le crayon, et (grand honneur, étape décisive), *passerait à la peinture*. Dès ce jour-là, Philippe ne fut plus *nouveau*, et Charrière et lui furent amis.

De tempéraments profondément dissemblables, ils étaient faits pour se haïr intimement ou pour s'aimer profondément. S'étant compris, ils s'étaient aimés. Marsy était une nature timide et recueillie, douce, rêveuse, amie de l'ombre et de la paix ; Charrière avait, au contraire, des élans, une fougue, des révoltes étranges. Chacun caressait son rêve. Avec la gloire, Charrière désirait l'amour, l'amour représenté par l'idéal même de la beauté, par le rayonnement de la forme, par l'incarnation de toutes ses visions de pureté plastique. C'était son idéal. Jeune homme, il en avait déjà subi le charme puissant. Aux Beaux-Arts, pendant les classes du soir, lorsque dans l'amphithéâtre de l'Ecole, sur ces gradins où tant de futurs maîtres, encore écoliers, s'étaient assis, François avait, devant les yeux, éclairée et rendue vivante par la lumière du réflecteur qui tombait sur ses lignes de marbre, la Vénus de Médicis, rougissante sous cette lumière rosée, comme de la chair d'une grâce éternelle, il se sentait pris d'un frisson d'admiration voluptueuse ; sa main, sous l'abat-jour de la lampe qui éclairait sa feuille de dessin, courait chaude et enfiévrée ; ses lèvres sèches murmuraient des paroles inentendues devant cette explosion du Beau absolu, cette Phryné idéale qui étalait dans sa splendeur comme l'incarnation même de l'absolue beauté. Et ce n'était pas seulement le frisson de l'artiste éperdu devant son rêve, c'était comme le désespoir ardent de don Juan poursuivant la beauté suprême et la rencontrant ainsi sé-

vère et froide, une volupté de marbre comme est de pierre la statue du Châtiment.

Philippe Marsy essayait parfois, dès ces heures de jeunesse, de réagir contre les enthousiasmes païens de ce Charrière, qui mêlait de la sorte les espoirs de la vie aux rêves de son art. Le peintre, différent en cela du sculpteur, voulait faire de son existence deux parts distinctes, l'une toute à son labeur quotidien, l'autre à l'intimité de sa joie. Il ne demandait pas d'orages à la vie, seulement une brise tiède, parfumée et caressante. Elevé par sa mère, couvé comme au coin du feu, son idéal c'était le foyer, le paisible et cher foyer, la femme souriante, l'enfant dans le berceau ou courant sur le tapis. Avec cela un peu de gloire, le contentement de soi-même, la conscience de sa probité artistique : c'était bien assez.

François Charrière ne le trouvait pas assez ambitieux, ce qui faisait sourire Philippe, répondant alors :

— Qui sait ? Je le suis peut-être trop.

A Rome, l'un et l'autre avaient beaucoup travaillé : Philippe, doucement, lentement, songeant beaucoup avant de produire, passant de longues heures à contempler un coin de la Villa, une masse d'arbres, quelque bouquet d'oliviers sombres se détachant en noir sur un ciel clair, une fontaine qui coulait, toute chantante, et rêvant en regardant les grands horizons de Rome ; Charrière, agité, ardent, poursuivant sa chimère vivante, la beauté palpable, dépensant sa vie, laissant les jours fuir, puis, au dernier moment, pris d'un âpre désir de produire, improvisant quelque œuvre fougueuse, pétrissant la glaise comme les Transtévérines pétrissaient son cœur, et envoyant à Paris quelque œuvre étrange profonde, pleine de pensée et de douleur, quelque statue songeuse et amère, quelque groupe tordu par la passion.

— Les femmes font crier ma chair, disait-il ; eh bien ! je ferai crier le marbre !

Il n'écoutait pas volontiers Philippe Marsy, lorsque son ami lui parlait de modérer cette verve, ce génie ardent et rongeant.

— Modérer ! modérer ! Ça, t'est facile à dire ! Tu es pondéré, maître de toi, fait pour le bonheur et la paix. A chacun son lot. Tu épouseras une charmante petite femme qui t'apportera le bonheur paisible et une dot par-dessus le marché. Tu exposeras tous les ans une œuvre remarquable, — tu sais que si je t'aime j'adore ton talent,— tu auras tes trois médailles en trois ans, le ruban rouge à la troisième ; six ans après la rosette, douze ans après un fauteuil à l'Institut... On t'aimera, on te respectera. Ta pauvre bonne femme de mère te mettra, en tremblant de joie, ta cravate blanche le jour où tu endosseras l'habit vert. Ton lot est tout fait, comme les petits pâtés ; ton compte est réglé comme du papier de musique. Tu es né heureux. Mais moi ! ah ! moi ! Le diable m'emporte si je sais ce que je deviendrai ! Michel-Ange ou Tartempion, je te dirai ça dans dix ans !... Mais je parierais pour Tartempion !

— Tu es fou !

— C'est possible. Il y en a tant qui ont le crâne fêlé et qui ne s'en doutent pas.

Philippe habitait alors chez sa mère, une bonne femme bien simple et bien silencieuse, pauvre aussi, une de ces demi-paysannes qui ont, sans étroitesse et sans avarice, le génie de l'économie. Elle était veuve depuis de longues années. Léonard Marsy, son mari, était contre-maître dans une manufacture de porcelaine, à Limoges. Un tempérament d'artiste attaché, par la nécessité, au métier, et demeuré ouvrier modeleur quand il pouvait être sculpteur. Il répétait souvent : « Si j'avais été à Paris, avec les professeurs et l'enseignement des Beaux-Arts, qui sait ? j'aurais peut-être tiré mon épingle du jeu ! » Si bien que, pour sa femme, l'humble petite bourgeoise, fille d'un épicier de Sauviat, Paris était comme la terre libératrice, un Eldorado, un champ tout grand ouvert aux puissants efforts. Et, quand Léonard étant mort, le petit Philippe, en grandissant, laissait apercevoir un goût profond pour le dessin, avant même qu'on eût dit à madame Marsy qu'il y avait chez son enfant des dispositions sérieuses, l'instinct confus de la mère avait

poussé la pauvre femme à prendre tout bas une résolution décisive, celle de quitter Limoges et d'aller à Paris, où Léonard avait tant de fois regretté de n'avoir pas grandi et vécu.

— Eh bien! quoi! se disait Valérie Marsy, le fils sera ce que le père n'a pu être, et mon pauvre Léonard, là où il est, me remerciera.

Philippe n'avait pas dix ans que la mère avait ainsi foi en lui. Elle vendit le petit bien que lui avaient laissé ses parents à Sauviat, et, légère d'argent mais bien lestée d'espérances, elle vint à Paris, se disant qu'avec de l'ordre, de l'économie et du travail, on se tire d'affaire partout. Elle était bonne couturière, ce devait être une ressource. Tout ce qu'elle pourrait faire pour le petit Philippe, elle le ferait. Sa vie entière se concentrait sur la tête intelligente et fine de l'enfant. Valérie était loin d'être âgée et elle était encore jolie, une de ces Limousines au teint clair et au visage régulier. On la rechercha. Elle aurait pu se remarier. Mais son mélancolique sourire répondait *non*, tout doucement. Son existence était remplie. Elle tenait entre l'amour de Léonard disparu et de Philippe qui grandissait.

Comment parvint-elle à faire donner à son enfant une éducation complète? Il y a de ces miracles. Elle l'avait mis tout d'abord en pension, rue du Faubourg-Saint-Martin, très-près de la maison où elle demeurait, et là, la taille prise dans le ceinturon de cuir noir à boucle de cuivre serrant la blouse bleue, toujours si propre, que madame Marsy avait cousue elle-même, sa gibecière pleine de cahiers à couvertures illustrées représentant des portraits ou des batailles lui tapant sur la hanche gauche, il allait en classe, tout en s'arrêtant devant les boutiques d'images, les cabinets de lecture où de grandes lithographies représentaient alors les principales scènes des romans nouveaux. Sa mère lui avait fourré un bon morceau de pain et du chocolat dans la poche et, en route, il achetait à un marchand en plein vent, dans un cornet de papier jaune, pour deux sous de pommes de terre frites qu'il mangeait toutes chaudes, bien salées et croquant sous

la dent comme des bonbons Ce déjeuner en marchant l'amusait. Il n'y avait pas de ces boutiques à Limoges.

Le maître de pension du faubourg, médiocrement savan mais bon, intelligent et paternel, M. Davy, avait été frappé des dispositions singulières du petit Philippe pour le dessin, les lettres, tout ce qui touchait à l'art ou à la pensée. Il interrogea madame Marsy sur ses ressources possibles, l'engageant à *pousser* cet enfant qui avait vraiment une étincelle de feu sacré. La mère était à la fois très-fière et très-inquiète de ces éloges. Très-fière, elle voyait bien qu'elle ne se trompait point, que Philippe serait *quelqu'un*. Très-inquiète, car comment, sans ressources, donner au pauvre petit l'instruction qu'il lui fallait? Le vieux Davy s'entremit et se dévoua. Il multiplia les pétitions et les démarches et fit passer à Philippe ses examens en vue d'obtenir une bourse dans un collége municipal. On lui enseignerait peu de latin, mais du dessin linéaire, de l'architecture et du dessin d'après la bosse. M. Davy fit mieux encore : il obtint pour la mère une place dans la lingerie du collége, et Philippe et madame Marsy furent ainsi logés presque sous le même toit.

— Comment vous remercier? disait la pauvre femme.

— Il n'y a pas de remerciements à me donner, répondait le vieux maître de pension. N'est-ce pas mon devoir de développer les *sujets* dont je devine les aptitudes? J'aurais bien gardé votre Philippe chez moi, mais je ne suis qu'un professeur de pacotille. Il lui faut de vrais maîtres et un enseignement solide. Quand il sera un grand homme, il se souviendra peut-être de son vieux M. Davy, et s'il se rappelle que j'ai été la première pierre de son piédestal, je serai amplement payé. C'est tout ce que je demande.

Le vieux maître ne devait pas voir les futurs succès de Philippe, mais madame Marsy parlait souvent à son fils, qui ne les oubliait pas, de ces premiers encouragements et de l'activité dévouée du pauvre brave instituteur du faubourg Saint-Martin.

Entré au collége, Philippe était sauvé, se disait Valérie. Elle avait raison. Laborieux et résolu, mais sans fièvre et

sans trouble, l'adolescent activa ses études, sortit, — presque sûr de sa destinée, — pour entrer à l'Ecole des beaux-arts, et tandis que sa mère, devenue lingère en chef, gagnait honorablement sa vie, il s'apprêtait à lui rendre en dévouement tout ce qu'elle lui avait donné en abnégation.

Il se rappelait avec émotion la première fois qu'il était entré, le cœur battant bien fort, à l'Ecole. C'était M. Paul Delaroche qui *corrigeait*. Et, s'arrêtant à deux pas de Philippe, le maître s'était mis, par hasard sans doute, à faire contre les artistes amateurs, les artistes-élégants, les artistes-dandys, une *tirade* soudaine, assez violente, répétant que les véritables élus savaient dévorer la vache enragée et tremper dans l'eau leur pain sec, tandis que les autres... Et Philippe, tout ému, vêtu d'un modeste paletot d'orléans, très-propre mais très-mince, — quoiqu'il fît bien froid,— se demandait avec angoisse si M. Delaroche disait cela pour lui. Un artiste-dandy, lui, le fils de l'honnête et pauvre lingère de son vieux collége !

Madame Marsy était demeurée à Paris pendant les années que Philippe avait passées à la Villa Médicis. Mais elle avait toujours été présente à la pensée de son fils, et les lettres fréquentes du lauréat apportaient à Valérie tous les espoirs, toutes les admirations, toutes les luttes, les angoisses de Philippe, enthousiasmé à la vue des Stanze, des Chambres ou de la Sixtine et désespéré souvent devant ses premières œuvres. Elle lui envoyait, à distance, ses encouragements, ses baisers et ses conseils. C'était un cordial qui remettait du baume au cœur de Philippe.

— Ah ! fortuné mortel ! lui disait Charrière. Tu as, toi, de la confiture pour avaler la pilule de la vie. Moi, sans père ni mère, et secoué de je ne sais quel stupide démon mécontent et agité, je suis forcé de m'habituer à l'amertume et je prends mon huile de ricin sans orange. Quand ta mère ne voudra plus de toi, envoie-la-moi, tu sais ! Je lui sculpterai un autel.

Un jour, en lisant une lettre que lui adressait son fils, madame Marsy éprouva un petit frémissement plein de

pressentiments. Philippe lui parlait, sans trop de chaleur, mais d'un ton dont la moindre nuance ne pouvait échapper à la mère, d'une jeune fille, une Française, la fille d'un membre de l'Institut qui, voyageant en Italie, passait par Rome et, très-enthousiaste des *envois* que Marsy avait faits à Paris depuis son départ, n'avait pas tari d'éloges en voyant dans l'atelier le tableau qu'achevait le peintre pour sa dernière année. C'était un groupe de *Gauloises combattant contre les soldats de César*. Les belles filles rousses, aux cheveux longs et drus, agitaient, avec des mouvements superbes, leurs bras blancs armés de glaives brisés et leurs crinières fauves. Une chaude lumière de soleil couchant baignait et semblait baiser d'un poudroiement lumineux, enveloppant comme une auréole, ce tas héroïque de vierges demi-nues et de mères décidées à mourir. Mademoiselle Sabine Tournier ne put retenir, devant cette lumineuse toile, l'expression d'une admiration passionnée. Elle ne pouvait s'en détacher. Elle contemplait tour à tour le tableau et l'artiste avec des yeux pleins de flammes qui troublaient singulièrement Philippe et lui causaient d'ailleurs une joie délicieuse. Ces regards féminins étaient tout un couronnement et aussi tout un poëme. Il y avait, parmi les *Gauloises*, une figure inachevée. Le lendemain, lorsque Giovannina , le petit modèle que Marsy attendait pour *enlever* ce dernier coin de tableau se posa devant l'artiste, par une transfiguration étrange Philippe lui donna, en l'étudiant, l'expression bizarre et attirante, le regard plein d'étincelles et les blonds cheveux de mademoiselle Tournier. Ce n'était pas Giovannina, c'était Sabine qu'il venait de peindre. La fille du savant, en revenant à l'atelier, se reconnut bien, rougit de plaisir et, tendant la main à Philippe, elle le remercia d'un ton si doux, avec une inflexion de voix qui s'infiltrait et une inclinaison de tête provocante et charmante que l'artiste ne devait plus oublier.

Philippe racontait tout cela à sa mère ; ses lettres fréquentes étaient comme le *journal* de sa vie. Dans cette rencontre avec mademoislle Tournier, madame Marsy prévit non

pas un danger, mais quelque chose de décisif. Philippe, en effet, revenait souvent, dans ses lettres, sur la visite de la jeune fille. Elle était à Naples maintenant, à Pompéi ou à Pœstum. Elle devait encore repasser par Rome. Philippe se faisait une fête de la revoir. Sa mère n'aurait vraiment une idée de la beauté de cette jeune fille que lorsqu'elle verrait, au quai Malaquais, la *figure* qu'elle lui avait inspirée. Madame Marsy attendait donc avec assez d'impatience l'arrivée du tableau.

Mademoiselle Tournier, si elle ressemblait à la *Gauloise* que lui signalait Philippe, devait être, en effet, charmante ; mais la mère lui trouvait un air étrange et un peu inquiétant. Idée bien folle. Comment juger de la beauté d'une jeune fille d'après une sorte de druidesse exaltée, les yeux hagards et les cheveux battus par le vent ? Madame Marsy avait pourtant demandé à des amis, à des professeurs du collége, des renseignements sur M. Tournier et sur sa fille. M. Vincent Tournier était un fort honnête homme, très-érudit, épigraphiste et orientaliste distingué. Ses travaux sur l'Inde, la Chine, la Perse, ses traductions du sanskrit et son *Histoire de la philosophie des Hindous*, bien supérieure à « l'Essai » de Colebrooke, le faisaient aller de pair avec les Abel Rémusat, les Stanislas Julien et les Pauthier. C'était, dans toute la force du terme, un savant, confiné dans ses études spéciales, étranger à toute actualité, ignorant du présent, demandant aux livres sacrés de l'Orient des enseignements pour l'avenir, les yeux fermés, à droite et à gauche, comme par des œillères, et le regard fixé devant lui, sur les travaux qui, depuis tant d'années absorbaient sa vie. Comment M. Tournier, si étranger à la vie courante, avait-il pu se marier? Chose étrange, il y avait eu une touchante idylle, un pur amour, dans la vie de ce savant. Une cousine adorée dès l'enfance, une passion grandissant avec lui, des larmes, des déchirements, un mutuel entraînement forçant la volonté des parents, et M. Tournier avait épousé celle qu'il aimait. La destinée ne devait pas la lui laisser longtemps. Madame

Tournier mourait au bout d'un an, emportée par une péritonite et donnant à son mari, comme unique consolation, la petite Sabine. Tournier, seul avec cette enfant, se sentit à jamais désespéré. Il était lui-même comme un grand enfant à qui il fallait une main conductrice. Il laissa à des tantes, Sabine, tant qu'elle n'eut pas dix ans, et s'enferma et s'enfonça plus avant, comme pour s'assourdir, s'étourdir et oublier, dans ses études. Il vivait presque seul, au milieu de ses livres, dans une vieille maison du quai Voltaire, ne regardant même pas les arbres frissonner sous ses fenêtres ou les barques descendant et remontant la Seine, ne pensant qu'au Mahâbhârata, à Confucius ou à ses articles pour le *Journal asiatique*. Il voyait rarement la petite Sabine, qui pour lui évoquait surtout l'image de cette morte qu'il avait tant aimée. La morte devait être l'unique amour du bonhomme, voûté et blanc avant l'âge, le visage d'une pâleur jaune comme si sa peau eût gardé la réverbération des vieux parchemins.

Doux, tendre, inoffensif, hésitant et comme égaré partout où il allait, Tournier se dit cependant qu'il était père et qu'il avait pour devoir de veiller sur sa fille. Il prit donc Sabine chez lui, la confiant à une gouvernante ou plutôt confiant à cette enfant la maison tout entière, la direction des domestiques. Sabine grandit tout à fait libre d'elle-même dans ce milieu fermé et attristé. Elle eut de bonne heure la libre disposition de toute chose, dévorant avidement et au hasard, comme un malade atteint de boulimie, tous les livres qui lui tombaient sous la main. Tournier ne serrait et ne défendait rien. Candide et souriant, il se résignait à n'être que le frère aîné et soumis de cette enfant d'une précoce et étonnante intelligence qui devenait peu à peu une jeune fille d'une capiteuse et exquise beauté. Elle avait donc tout lu, tout interrogé, tout sondé, tout compris. Et ce n'était pas seulement ces amas poudreux de livres, ces romans, cette science, ce fatras qui lui occupaient l'esprit; sortant très-souvent avec cette gouvernante qu'elle dominait, affranchie de toute surveillance,

elle avait, par les journaux purement parisiens, les gazettes hebdomadaires mondaines, pimentées et illustrées, les pièces des petits théâtres louées au cabinet de lecture, tout le ferment et le montant qui se dégagent de la mousse quotidienne de l'esprit de Paris, le sens et la connaissance de cette vie fouettée, fiévreuse et chaude qu'elle coudoyait, apercevait et devinait. Au Bois, elle eût pu citer par leur noms et leurs surnoms (comment avait-elle appris cela?) les filles dont les scandales entretenaient, — à charge de revanche, — la chronique tapageuse. Elle avait tout respiré, depuis les parfums du seizième siècle, où l'odeur de la pomme d'ambre, subtile comme les parfums florentins de René, se mêlait dans les galanteries tragiques à l'odeur du sang, jusqu'aux grisantes odeurs de la vie contemporaine, en passant par le raffiné, le léger et le lestement dégagé des coquetteries du dix-huitième siècle. Et ce mélange, bizarre chez une femme, d'érudition dans le passé et de science parisienne dans le présent, formait chez cette irrésistible Sabine un singulier et piquant amalgame de traits d'esprit qui sentaient le petit journal ou le petit théâtre, et de souvenirs ou de réflexions profondes, inattendues, pleines de pensées, qui étonnaient et, — jetées au vent sans l'ombre de pédanterie, — attiraient curieusement chez une femme qui semblait vraiment unique et qui, en réalité, était adorable.

Madame Marsy ne savait point tout cela. Qui eût pu analyser le caractère complexe de Sabine? Et qui, en réalité, la connaissait, cette Sabine? Elle ne se connaissait pas elle-même. Elle avait des enthousiasmes éclatants et d'effrayants découragements. Faite pour charmer, pour aimer, pour être heureuse, elle avait déjà plus d'une fois songé au suicide. Comme cela, sans cause, pour en finir avec une comédie qui avait, à son gré, trop de longueurs. Mais à peine avait-elle pensé au dénoûment qu'elle se riait au nez à elle-même. Mourir? La belle folie! Il faisait si bon vivre! Il y avait de tels frissons de séve dans les arbres du quai, leurs branches frémissantes animées des sau-

tillements d'oiseaux! Un vent de printemps passait sur les eaux moirées du fleuve. Et, accoudée au balcon, Sabine rêvait qu'elle montait dans un bateau, amarré là, et que quelqu'un — qui? l'inconnu, peu importait! — l'emmenait, doucement, au fil de l'eau, là-bas, vers la mer...

Elle suivait, avec une sorte de fièvre, toutes les expositions, toutes les ventes, allant de l'hôtel Drouot à l'Ecole des beaux-arts, du palais des Champs-Elysées à la salle Silvestre, dépensant sur des enchères souvent folles l'argent que lui donnait son père. Tournier avait une certaine fortune. Seul, il eût vécu sans se plaindre avec un oignon cru, un verre d'eau et du pain noir. Ce qui lui était nécessaire, c'était l'encre, le papier et les livres. Le reste lui semblait du superflu. Mais pour Sabine, ce savant économe était généreux, et elle pouvait, à son tour, sembler prodigue. Elle se piquait d'aimer par-dessus toute choses la peinture. Elle arrivait toujours la première lorsqu'on exposait les toiles des concurrents pour le prix de Rome. Elle décernait elle-même, tout haut, devant les rapins assez étonnés, le prix à celui qu'elle choisissait. Elle connaissait les noms des lauréats, et elle les suivait dans leurs progrès, les abandonnait dans leurs chutes, vivait réellement de leur vie; — et c'est ainsi qu'elle s'était éprise de la peinture à la fois poétique et vigoureuse de ce Philippe Marsy qu'elle devait rencontrer à Rome.

Que si Philippe ne devait pas l'oublier, Sabine allait emporter, des causeries avec Marsy, de cette espèce de portrait d'elle fait de mémoire et placé parmi les *Gauloises*, un souvenir très-profond. Elle s'était réellement éprise du peintre. Il lui plaisait. Il l'avait conquise. Etait-ce l'homme ou l'artiste qui l'avait charmée? Elle n'aurait su le dire. Mais lorsque ses derniers mois de séjour à Rome une fois terminés, Philippe revint à Paris et se présenta dans la maison du quai Voltaire, Sabine fut vraiment heureuse et fit au jeune homme l'accueil qu'on réserve aux amis impatiemment attendus.

Sabine, maîtresse absolue de ses pensées et de ses ac-

tions, n'avait pas eu grand peine à persuader à Vincent Tournier que M. Marsy était pour elle le mari idéal. Il lui fallait porter le nom d'un homme qui fût *quelqu'un*. Et véritablement Philippe Marsy était un maître dont la réputation deviendrait bientôt de la gloire. Le savant avait déjà reçu les confidences de sa fille, et qu'entre Philippe et Sabine il n'avait été question de rien qui pût ressembler à autre chose que de la politesse. Pourtant, avec cette divination pénétrante qu'ont les femmes, Sabine se sentait aimée, et les silences mêmes, les hésitations, les timidités de Marsy la charmaient. Elle éprouvait comme une impression de supériorité qui la flattait. L'émotion de Philippe, lorsqu'il lui parlait, était pour elle un véritable hommage. Marsy eût été un homme du monde perdu dans la foule d'un salon, elle ne se fût pas enorgueillie de cette timidité; elle l'eût, au contraire, très-probablement trouvé inutile et gauche. Mais troubler ainsi un homme de cette valeur! Il y avait là quelque chose de doux à l'amour-propre féminin. C'était un triomphe.

Ce fut Sabine qui amena fort habilement Philippe Marsy à se déclarer, ou plutôt ce fut elle qui lui fit comprendre que le bonheur consistait dans l'union d'un homme de talent et d'une femme intelligente. Philippe, pauvre et sachant mademoiselle Tournier assez riche, n'eût jamais osé formuler un aveu. S'était-il même avoué tout bas que Sabine était la compagne rêvée et que l'épouser serait sa joie? Il fut littéralement comme ivre lorsqu'il crut comprendre, lorsqu'il vit que mademoiselle Tournier n'hésiterait pas à devenir sa femme. Jamais il n'eût osé espérer une telle union. Philippe était de ces natures qui ne mesurent pas leur idéal à leur propre valeur, mais à leur modestie. Charrière lui répétait souvent :

— Vise très-haut en toutes choses, tu en as le pouvoir, que diable! Et ce ne serait pas par droit de conquête, que tu devrais le faire par tactique. Le monde est ainsi bâti qu'il ne regarde pas la modestie comme une vertu, mais comme un suicide.

Philippe épousa donc Sabine, en lui laissant apercevoir sa reconnaissance à travers son amour. Sabine eût préféré un autre sentiment. Elle eût voulu, au contraire, dire à Philippe combien elle était reconnaissante de tout le bruit qui se faisait autour du nom nouveau qu'elle venait littéralement de choisir. Tout Paris avait envahi l'église où, sur les coussins de velours Sabine et Philippe s'agenouillaient devant le prêtre, tandis que les chants de l'orgue montaient lentement. Et ce n'était pas seulement d'illustres, mais, (pensait Sabine), ennuyeux savants, amis de Vincent Tournier qui étaient là ; — c'était tout ce qui porte un nom glorieux et militant : les peintres en renom, les musiciens, les critiques, les artistes. Philippe Marsy était fort aimé. Dans la sacristie, Sabine fut tout heureuse de ce flot humain qui la vint féliciter. Philippe lui nommait un à un ses amis. Tous représentaient un talent applaudi ou une espérance. Décidément Sabine avait bien choisi.

A côté des mariés, silencieux et émus, se tenaient le vieux Tournier et madame Marsy. Quelque joie que le savant éprouvât à voir que sa fille se mariait selon son choix, et l'assurait qu'elle serait heureuse, il ne pouvait tout à fait s'abstraire d'une préoccupation qui le hantait, et au milieu de cette foule se pressant, saluant, se coudoyant, tournoyant sur elle-même, il songeait, de temps à autre en rendant des saluts et des poignées de mains qui déchiraient ses gants trop larges, à certaines phrases d'une traduction du *Chou-King* qu'il trouvait incorrectes.

Madame Marsy, très-pâle, immobile, isolée et ignorée dans tout ce monde, revoyait Philippe enfant et songeait à cela que Léonard Marsy, le *modeleur*, eût peut-être trouvé pour son fils ce mariage bien beau, — et, qui sait? — trop beau...

Madame Marsy n'était pas sans inquiétude. Plus Sabine s'était mise en frais pour la conquérir, plus elle avait étonné la fille du petit épicier de Sauviat, que le ton dégagé, la parole rapide, railleuse, pittoresquement parisienne, l'élégance même, hardie sans excentricité de Sabine, effrayaient un peu.

— Après tout, se disait Valérie, cela se fera avec le mariage. Au premier enfant, une femme n'est plus la même.

Et le temps avait ainsi passé. Philippe avait dompté la renommée, s'affirmant chaque année au Salon par quelque succès nouveau, voyant avec une fièvre intense et de crainte et de joie, naître son fils, grandir le petit André, puis, peu à peu, la fortune lui sourire. Il avait, le jeune maître, par son continuel souci de l'art élevé, conquis une autorité grande, même sur ses rivaux. Il le sentait, et, dédaigneux des succès de mode, il éprouvait une satisfaction profonde devant cet autre succès plus solide : l'estime des artistes, ses confrères.

— Pourquoi ne te maries-tu pas? disait-il souvent à Charrière qui, presque chaque jour, venait à son atelier, comme autrefois,

— Dis-donc, toi, répondait le sculpteur, qu'est-ce que je t'ai fait pour me souhaiter ça?

Philippe haussait les épaules.

— Tu ne seras jamais sérieux!

— Moi? Je le suis à ressembler parfois à une tragédie. Seulement, la représentation n'est pas publique. Ça ne se voit pas : — la toile est baissée.

Il y avait dans la gaieté de Charrière une ironie amère et qui affligeait souvent Philippe. En revanche, le contentement presque aveugle et la soumission de Philippe à Sabine mettaient parfois Charrière d'assez mauvaise humeur.

— Je m'en vais souhaiter le bonjour à ta mère, tu sais! disait-il souvent à son ami, lorsque Sabine était là.

Madame Marsy n'habitait pas avec le jeune ménage. Elle n'avait pas voulu. Le vieux Tournier, demeurant, avec ses livres, dans l'appartement du quai Voltaire, Valérie avait tenu à être éloignée aussi.

— Je suis ta mère à toi, disait-elle en souriant doucement à Philippe, mais je suis la belle-mère de ta femme. Que les vieux aillent avec les vieux et les jeunes avec les jeunes. Et

pour ceux qui sont tout seuls, ajoutait la pauvre femme en songeant à Léonard, il faut bien qu'ils aient la patience de supporter la solitude. Elle ne doit pas être bien longue après tout, et d'ailleurs on n'est pas seul quand on a le souvenir!

Elle avait quitté depuis longtemps, malgré son désir, et comme sur l'ordre suppliant de son fils, la lingerie du collége. Elle s'y trouvait fort bien, pourtant, ses instincts de ménagère s'exerçant sur tout ce monde d'employés qui lui obéissaient, commandant avec douceur et travaillant avec vaillance. Philippe lui avait loué, sur le boulevard extérieur, un appartement fort joli, exposé au midi, et c'était la vie de Valérie d'ouvrir sa fenêtre et de regarder les voitures, les tramways, les passants, les promeneurs, les vieux assis sur les bancs et prenant le frais ou le soleil, tandis que les enfants jouaient « à faire des trous » dans le sable ou couraient, en se tenant les uns les autres par la blouse, les plus petits trottinant avec peine pour suivre les plus grands : — *chevaux* aux belles joues roses caracolant sous le fouet d'un cocher de quatre ans.

Quand on amenait à madame Marsy le petit André, alors c'était fête au logis du boulevard de Clichy. Elle lui préparait un goûter, et des joujoux, des pantins, des poissons aimantés qui nageaient dans une cuvette, une cuisine, un théâtre dont elle habillait elle-même les acteurs, en faisant aux soldats de belles moustaches à l'encre de Chine qui amusaient l'enfant.

François Charrière venait, presque aussi souvent que Philippe, voir madame Marsy qu'il appelait *la maman.* Il avait pour elle une vénération profonde. La mère et l'ami causaient de Marsy.

Marsy était heureux ; sa femme l'aimait, il aimait sa femme.

— Il a du talent comme dix-huit, répétait Charrière.

Tout cela faisait plaisir à la mère et la consolait un peu d'avoir, comme elle disait en souriant, perdu son fils. Il faudrait aux mères que l'enfant demeurât toujours petit ;

elles sont nées pour protéger, et s'étonnent de rencontrer un jour des hommes avec leurs passions, leurs amours, leurs ambitions, leur égoïsme aussi, dans ces chers petits êtres qu'elles ont vus grandir.

Valérie redisait souvent, le cœur serré par les angoisses magnétiques, interrogeant Charrière avec une certaine inquiétude :

— François, vous ne me trompez pas? Il est heureux, bien sûr?

— Je vous le jure.

— Il ne vous a jamais fait entendre une plainte?

— Jamais. Et s'il se plaignait, serait-ce donc à moi tout d'abord? N'a-t-il pas la meilleure des consolatrices, sa mère?

Madame Marsy souriait doucement : « C'est vrai; Charrière avait raison. Philippe aimait toujours, comme disait le petit André, la *maman Valérie.* Il n'avait aucun sujet d'être triste. Sabine le rendait heureux. Tant mieux. » Et pourtant, il restait toujours comme une inquiétude vague dans l'esprit de la pauvre femme, et silencieuse, elle retrouvait son Philippe enfant dans les chansons, les bonds et les cris du petit André.

Charrière ne disait pas à madame Marsy tout ce qu'il pensait. Lui aussi était inquiet. Il ne lui semblait pas que Sabine fût la femme qui convenait à Philippe. Mais à quoi bon songer à cela, puisque c'était le passé? En somme, Philippe avait l'air satisfait.

— Chacun prend sa joie où il la trouve, songeait le sculpteur. Mais, ma foi, pour ma part, j'aime autant être libre et toujours à la recherche de l'absolue beauté, quitte à ne la rencontrer jamais devant mon ciseau!

Et, philosophiquement, en sortant de chez Marsy, il remontait à son logis, son *pigeonnier* ou son *clocher,* comme il disait.

Au haut de la rue Lepic, au pied des buttes, dans le fond d'un jardin qui donnait sur Paris, François habitait un petit pavillon, en pleine lumière et comme en plein ciel,

d'où il découvrait chaque matin, avec une joie toujours vive, l'immense ville aux maisons entassées à ses pieds comme les cailloux d'une grève immense dont l'horizon eût été la mer. C'était une de ses joies de fumer sa pipe là-haut, assis sur un tertre, l'œil plongeant sur cet infini d'où montait, comme d'un grand roulis dont chaque flot était un être humain, une sourde et lointaine rumeur. Il avait là des féeries chaque jour renouvelées, des flamboiements de ciel en automne, des horizons désespérés aux heures noires de l'hiver, des caresses de printemps quand avril poudrait les cerisiers du jardinet et mettait dans l'air immense, traversé du vol de la première hirondelle, une pénétrante effluve de vie.

Et seul, tranquille en apparence, tourmenté en réalité de ces deux démons : l'art fiévreusement poursuivi et la passion sans assouvissement; pris du double amour du beau et de la beauté, le sculpteur laissait passer les jours en se disant qu'il trouverait bien enfin le chef-d'œuvre rêvé et la maîtresse idéale.

V

En entrant dans l'atelier de Philippe, François Charrière avait tout d'abord examiné l'œuvre d'art. Après quoi, il s'approcha de cette « Charité » vivante, qui était là et demanda à la jeune fille, — avec une expression de bonté très-attirante chez ce gros homme à barbe rousse, — où en étaient ses études et ses espoirs. François connaissait Hélène Gervais pour l'avoir rencontrée plus d'une fois chez Marsy, et quoiqu'elle ne réalisât pas pour lui son rêve de beauté plastique, il avait subi, comme Philippe, le charme un peu souffrant de la jeune fille. Il s'intéressait à elle comme à tout ce qui cherche, espère et lutte. Il devinait, dans cette nature d'une grâce frêle, beaucoup de volonté, de grandes douleurs et un grand courage.

Hélène répondit, comme elle répondait toujours, avec des paroles doucement résignées et un bon sourire. Elle travaillait ardemment ; elle croyait mériter une récompense. Le reste appartenait au sort.

Faites votre devoir et laissez faire aux dieux !

dit Charrière en parodiant le ton déclamatoire des acteurs tragiques.

— Bah ! ajouta-t-il, je parierais tout ce qu'on voudra que vous aurez votre prix. Comment appelle-t-on ça encore

sur le boulevard? Décrocher la timbale! Eh bien! vous la décrocherez!

Il regardait curieusement la main élégante, aux ongles allongés, teintés de rose, de mademoiselle Gervais, et, avançant vers elle ses gros doigts :

— Il y aurait, dit-il, un moyen bien simple de savoir tout cela très-vite!

Philippe Marsy se mit à rire.

— Je l'attendais, dit-il.

— Et quel est ce moyen? demanda Hélène.

— C'est d'interroger votre main!

— Ma main?

— Tout simplement.

Henri souriait, comme Philippe.

Hélène étonnée, regardait tour à tour Charrière, grave comme un pontife, et Roquevert et Marsy, attentifs à ce qui allait suivre.

— Vous ne me croyez pas? disait Charrière. Je vous jure que je suis très-habile en chiromancie et que c'est une science aussi exacte que la géométrie ou l'art culinaire. Tenez, n'ayez pas peur, donnez-moi votre main! J'y lirai, comme dans un livre, votre caractère et j'y déchiffrerai peut-être votre destinée.

Il débitait toutes ces folies avec un grand sérieux, et Hélène, à la fois souriante et hésitante, incrédule et pourtant troublée, le regardait en face, dans les yeux, pour découvrir la vérité cachée sous ses plaisanteries. Un peu superstitieuse, comme toutes les femmes, elle se demandait si cet homme, avec sa fausse science qui n'était à coup sûr qu'un divertissement, n'allait cependant pas lui ouvrir sur elle-même, sur son état d'esprit et sur sa tristesse présente, des perspectives inconnues, et si elle ne devait pas croire un peu à l'avenir que, par induction, le sculpteur, bon analyste s'il n'était pas devin, lui prédirait en s'amusant.

Et Henri suivait des yeux la scène, voyant la petite main blanche d'Hélène aller lentement, comme peureuse, aux fortes mains de Charrière qui la prenait, la retournait entre

ses doigts, la pétrissait comme s'il eût manié de l'argile, pendant que la jeune fille, assez troublée et déjà repentante, faisait un geste comme pour retirer cette main serrée et confisquée.

Henri était profondément intéressé par cette petite scène qui faisait sourire étrangement Philippe Marsy, devenu maintenant un peu pâle. On eût dit que les angoisses de la comédienne à la veille du concours, les anxiétés de la femme isolée au seuil de la vie, Henri Roquevert les partageait. Une secrète affinité de destinée et d'inquiétudes l'attirait vers elle. Il eût voulu, quoiqu'il n'attachât aucune importance aux facéties de Charrière, que François prédît à la jeune fille un avenir plein d'éclat, de lumière et de joie.

Charrière étudiait la main d'Hélène et hochait la tête, pendant qu'avec un délicieux sourire et une voix instinctivement devenue basse, la jeune fille lui disait :

— Eh bien! monsieur Charrière?... Bien noir et bien sombre, n'est-ce pas, cet avenir?

— Oh! oh! patience! dit François, je n'en suis encore qu'au passé!

— Alors, fit-elle d'un ton bref, voilà qui n'est pas gai!

— Vous avez beaucoup souffert, dit le sculpteur gravement.

— Beaucoup, oui. Mais ce n'est pas là une originalité! C'est un peu le lot commun. Le bonheur n'appartient pas à tout le monde!

— A votre âge, en être à penser cela! interrompit Philippe, visiblement troublé, et qui, dans sa parole émue, voulait faire passer un ton de reproche.

Elle le regarda en souriant avec sa douceur résignée. Il n'avait réussi qu'à donner à ce peu de mots l'accent de l'inquiétude et d'une pitié tendre. Elle en avait été comme caressée et, de sa belle voix claire :

— Surtout, dit-elle, ne me croyez ni amère, ni désolée, ni révoltée, ni méchante. Je prends la vie comme elle est, sans l'admirer mais sans la haïr, et lui trouvant en fin de

compte, assez de belles espérances pour l'aimer! Voyons, monsieur Charrière, laissons le passé, qui ne signifie plus rien, et parlons de demain! Ah! demain, demain, c'est la grande date : c'est le concours! Eh bien! est-ce que j'ai devant moi une réalité ou une bulle de savon ?

— Ma foi, vous m'en demandez trop! s'écria Charrière. Je ne voudrais pas plaisanter sur une chose aussi sérieuse, et, en vérité, je ne suis qu'un prophète de pacotille. Mais, à vous voir, il n'est pas difficile de deviner quelle brave enfant vous êtes et quelles épreuves vous attendent! Cette petite main est pétrie de franchise. Elle a la loyauté de vos grands yeux. Avec ça, laborieuse, et s'étant plus d'une fois piquée à l'aiguille avant de tourner les feuillets d'un rôle! Une vraie main d'honnête femme! Et, ma foi, toute créée pour ce que vous faites là, tenez!...

Le petit André, silencieux et curieux, s'était approché de la jeune fille et, coulant sa tête éveillée vers la main que tenait Charrière, il s'appuyait, pour mieux voir, aux genoux d'Hélène, qui, instinctivement, de sa main libre, caressait le front innocent et les doux cheveux de l'enfant.

Charrière montrait, — du regard et d'un mouvement de tête, — le groupe adorable de la jeune femme et de l'enfant. L'enfant semble toujours compléter la femme, et les jeunes fronts donnent comme un rayonnement nouveau aux visages des jeunes mères.

Et deux hommes à la fois contemplaient avec une émotion profonde le geste exquis d'Hélène penchée vers André: Henri, plus séduit peut-être par la grâce artistique d'un tel tableau; Philippe, plus attiré par le charme profond de cette femme qui unissait là l'auréole de la vierge à la séduction de la mère.

Elle était devenue toute rouge lorsque Charrière l'avait en quelque sorte surprise dans cette maternelle caresse. Brusquement ses doigts avaient glissé de la chevelure d'André, et elle avait retiré sa main des mains de François. Un court silence, très-inattendu et très-gênant pour Hélène, que Marsy et Henri regardaient, succéda à cette retraite, et

André, étonné, semblait demander tour à tour à son père, à Charrière, et à Henri « *ce qu'il y avait* », lorsque la porte de l'atelier s'ouvrit, derrière la tapisserie soulevée.

Henri se leva d'un mouvement brusque, du divan où il était assis, et il lui sembla qu'on le frappait dans la poitrine d'un grand coup qui le suffoquait. Cette fois, avant même qu'elle n'eût paru, au frisson de sa robe, à l'écho de son pas, il avait deviné que c'était Sabine.

Sabine ! Il voulait la fuir, ne la revoir jamais ; c'était pour la dernière fois qu'il croyait être venu, et voilà qu'il allait encore subir le charme de sa voix, le magnétique attrait de son regard, toute cette puissance troublante qui s'exhalait d'elle comme un capiteux parfum.

Elle parut étonnée de rencontrer Henri dans l'atelier de Philippe, et son premier mot fut pour lui. Qu'avait-il donc à se faire si rare ? Elle mettait à la fois dans cette question, de l'ironie et de la douceur. Elle avait salué Hélène, qui s'était levée en l'apercevant, avec une politesse un peu froide et un sourire d'une amabilité visiblement contrainte, et pendant qu'elle disait, d'un geste de tête, *bonjour* à Charrière qu'elle n'aimait pas, elle faisait signe à André, toujours accroché à la jupe de mademoiselle Gervais, de venir auprès d'elle.

— Voyons, dit tout bas Philippe à l'enfant, qui, pressé contre Hélène, ne bougeait pas et regardait sa mère d'un petit air volontaire et farouche, ta maman t'appelle !

Il fallut le pousser vers Sabine pour qu'il prît la main qu'elle lui tendait.

— Décidément, dit la mère, tu as une passion pour mademoiselle Gervais !

— Vois son portrait comme il est beau ! répondit l'enfant en tirant madame Marsy vers cette figure de la *Charité*, que Philippe regardait maintenant comme achevée.

Sabine obéit à l'enfant en laissant monter à ses lèvres un sourire bizarre, presque ironique et debout devant le tableau, elle étudia, en penchant la tête, à travers ses cils entre-clos.

— Fort joli ! dit-elle au bout d'un moment. C'est vraiment bien !...

— Dites que c'est superbe, fit Charrière. Philippe n'a jamais fait mieux.

— Je ne dis pas le contraire, répliqua Sabine ; mais vous savez, moi, je ne suis pas flatteuse. Je laisse aux autres les hyperboles et je traduis ma pensée posément et froidement. Cela vaut mieux. Il y a des femmes qui perdent leurs maris en leur soufflant de l'encens au visage.

— Il y en a d'autres, — vous n'êtes pas de celles-là, dit Charrière, — mais il y en a qui les glacent en leur jetant des seaux d'eau froide sur le crâne. Nous sommes un peu femmes, nous aussi. Nous avons besoin d'encouragements et de compliments. Le compliment, c'est le moxa. Le jugement sec, c'est la douche.

Henri avait écouté Sabine avec une sorte de colère, et il eût volontiers répliqué avec plus de vivacité encore que François. Il admirait si entièrement son maître qu'il ne comprenait pas que celle qui portait son nom pût n'en être pas glorieuse au point d'exagérer sa fierté. Et, silencieux, regardant tour à tour Hélène et Sabine, il ne pouvait s'empêcher de comparer ces deux femmes l'une à l'autre.

Les regards d'Hélène étaient comme enflammés d'enthousiasme lorsqu'ils se portaient vers ce tableau de la *Charité* qui réflétait son visage. Les beaux yeux bleuâtres de Sabine demeuraient froids et sans qu'on pût deviner en eux une pensée distincte, comme ces vagues glauques dont la transparence voile pourtant le fond de la mer.

Charrière était toujours planté devant la toile et il hochait la tête comme pour défier les rivaux de Marsy d'en faire autant.

— C'est beau comme un André del Sarto, ça, songeait-il. Mais le bon de la chose serait de peindre comme cet André-là sans avoir une femme comme la sienne !

Henri maintenant ne quittait point Sabine du regard. Elle l'irritait et l'attirait. Quelle folie d'être venu ! Il se le répétait pour la centième fois. Un brusque départ, une

lettre envoyée de Turin ou de Gênes, comme c'eût été plus habile et plus décisif! Il se sentait irrésistiblement repris, et il eût voulu être seul avec cette femme pour lui dire combien elle lui semblait froide et indigne de Marsy, — mais, en réalité, et sans qu'il s'en rendît compte, le pauvre enivré, pour se trouver en tête-à-tête avec elle, et sentir de plus près sa volonté violemment mécontente, sa résistance énervée se fondre sous un tout-puissant sourire de la charmeuse.

Jamais peut-être la jeune femme ne lui avait semblé aussi dangereuse et aussi exquise. Blonde, ses cheveux se relevaient hardiment sur le côté, enroulés autour d'une oreille délicate, toute rose, une légère mèche se tordant encore près de la joue, tandis que sur le cou le reste de cette chevelure épaisse et fine roulait comme une soie parfumée. Le front, qui devait être haut et modelé hardiment, disparaissait sous les frisons, touffus comme une sorte de mousse dorée, mais cette ombre même donnait plus d'accent à des yeux d'un gris bizarre, à reflets bleus, laissant filtrer, dans un clignement habituel de paupières, entre des cils volontairement rejoints, un regard pénétrant, indistinct, dont on sentait l'acuïté plutôt qu'on ne la voyait, et qui tout à coup devenait clair, aiguisé, perçant, aussi difficile à supporter qu'un éclat de soleil sur la crête d'une lame, quand il s'arrêtait sur un visage, — comme maintenant sur Henri.

Elle le regardait, tantôt en face, tantôt à travers l'entrecroisement de ses cils, et l'être tout entier du jeune homme se sentait pénétrer de cette volupté lancinante, de cette brûlure étrange qu'Henri eût voulu chasser comme l'étouffement d'un rêve douloureusement voluptueux.

Philippe causait avec Charrière, qui, laissant déborder son enthousiasme, répétait de sa voix cordiale et caressante dans sa brusquerie :

— Ne t'inquiète pas; *ça y est !* C'est une œuvre !

L'arrivée de Sabine avait d'ailleurs mis comme une gêne instinctive entre tous les hôtes de l'atelier. Sans dire un mot, mademoiselle Gervais avait repris son chapeau, laissé sur un divan, et elle en rattachait doucement les brides noi-

res ; Marsy alla rapidement vers elle, prenant sur le divan l'écharpe qu'elle y avait jetée, et la lui tendant, il avait envie de lui dire tout bas : *Restez*, — car, le tableau achevé, il sentait bien que mademoiselle Gervais ne reviendrait plus à l'avenue de Villiers. Il s'était habitué à elle. Hélène, dans ces causeries que les interruptions des séances rendent forcées, lui avait confié tous ses espoirs et une partie de ses peines. Il voulut prolonger, pour mieux connaître encore cette jeune fille, pour savoir si une intimité plus grande lui permettrait, à lui, de vaincre la fierté de la pauvre enfant et de lui venir en aide, les séances qu'elle avait bien voulu lui accorder. Mais le temps avait marché, et le tableau était terminé. Les devoirs de la profession que voulait embrasser mademoiselle Gervais la réclamaient tout à fait maintenant. L'heure impérieuse du concours allait sonner. Cette douce intimité, tout naturellement née entre le peintre et son modèle, allait donc cesser ! Oui, elle grandissait et elle allait finir.

— Ne viendrez-vous pas, mademoiselle, nous revoir quelquefois ? dit Philippe en présentant à Hélène l'écharpe qu'elle prit, remerciant d'un sourire.

— Si vous me le permettez, répondit-elle, je viendrai chercher des nouvelles de mon adorable compagnon de pose, le cher petit André !

Et elle enveloppa l'enfant d'un bon regard dévoué, tandis que le petit, de ses doigts posés sur ses lèvres, lui envoyait un baiser.

— Nous serons toujours profondément heureux de vous revoir, fit Marsy, dont la voix était moins assurée qu'il ne l'eût voulu et ne le croyait sans doute.

Sabine, passant alors entre Charrière et Henri, vint droit à Hélène, un peu vivement et comme si elle eût continué la conversation de Philippe :

— Au surplus, dit-elle, nous aurons le plaisir d'entendre et d'applaudir bientôt mademoiselle. C'est le 24, n'est-ce pas, que vous concourez ?

— Le 24, oui, madame. Et si vous me permettez de vous offrir des billets, j'espère pouvoir...

— Merci, je vous remercie, interrompit Sabine. J'ai ma loge.

— Une loge ? demanda Marsy.

— M. Cordier me l'a promise. Il connaît tout le Conservatoire, depuis le directeur jusqu'au concierge, et je suis certaine d'avoir une loge pour tous les concours : opéras, tragédie, comédie, chant, piano... Ça m'amuse toujours, ces petits tournois-là !

— Cela amuse parfois les spectateurs, dit Hélène, avec son timbre de voix d'une gravité pénétrante et triste ; mais cela semble bien terrible souvent aux concurrents.

Le uom que madame Marsy venait de prononcer ,— ce nom de Cordier, —avait instinctivement irrité Henri. C'était un des familiers de la maison Marsy, ce Cordier : — Emile Cordier, artiste par hasard, peintre intransigeant et mondain à la fois, joli garçon, riche, élégant, vivant dans le *high-life* et peignant les ordures, grand collectionneur et amateur de bibelots, courant les ventes et pariant aux courses, envoyant ses bahuts et ses émaux cloisonnés aux expositions rétrospectives et ses tableaux inachevés aux exhibitions tapageuses, possesseur d'un cabinet où l'art japonais étalait ses bijoux et ses merveilles, et d'une galerie où les tableaux criards montraient avec éclat leurs *taches* insolentes et leurs couleurs insurgées.

Que de fois Henri Roquevert l'avait rencontré chez Philippe, dont le peintre « indépendant » avait commencé par être l'élève ! Sabine, par goût du paradoxe sans doute, affectait d'avoir un faible pour la peinture de Cordier, et trouvait à sa personne de l'élégance et à son esprit de l'imprévu. A la vérité Cordier n'était point banal. Il connaissait tout le monde et tout le monde le connaissait. Il avait partout ses entrées et dans tous les groupes ; dans tel cercle, parce qu'il était riche, beau joueur, joli cavalier, causeur aimable ; dans telle brasserie, parce qu'il portait au besoin le chapeau de feutre avec autant de correction que la cravate blanche, et qu'il savait fumer la pipe en causant esthétique, comme le londrès en parlant handicap ou danseuses d'opéra.

Henri n'aimait point Emile Cordier. Son instinct l'avait averti rapidement de l'influence qu'il avait prise sur Sabine. Henri savait bien qu'elle ne l'aimait pas, mais il savait aussi que Cordier, boulevardier et Parisien jusqu'aux ongles, amusait les ennuis de cette femme et parfois justement aux dépens de ce que Philippe Marsy chérissait et admirait pardessus toutes choses : l'art simple et éternel, sa vénération et son but.

Marsy, tout au contraire, ne détestait pas Cordier. Il le trouvait étrange et drôle. Il ne s'inquiétait guère des œuvres mort-nées du peintre, mais il trouvait du piquant, et souvent du vrai, dans les paradoxes artistiques, dans les boutades à outrance du causeur.

— C'est bien le plus méchant des barbouilleurs, disait-il volontiers, mais c'est le meilleur des garçons!

Charrière trouvait même un peu naïf son ami Philippe.

— Drôle de chose! lui disait-il, tu te fies à un homme à qui tu ne confierais pas une enseigne!

Henri et Charrière jugeaient Emile Cordier avec la même sévérité : François, clairvoyant comme un ami; l'autre, instinctivement et inconsciemment, presque jaloux comme un rival.

— Eh bien, dit Philippe, nous comptons sur la loge de Cordier, et s'il en est une où vous remarquiez qu'on vous acclame entre toutes, mademoiselle Gervais, ne cherchez pas longtemps, ce sera celle-là.

Hélène rougit et Marsy la trouvait plus belle encore avec cet incarnat courant sur son teint; mais elle hocha la tête, de cet air de doute craintif qui lui donnait un si grand charme.

— Je ne demande pas tant de bravos, dit-elle; un engagement, voilà tout.

Elle tendit, avant de se retirer, les bras au petit André, qui s'y précipita en courant, tandis que Sabine fronçait les sourcils avec un dépit visible. L'enfant offrait aux lèvres de la jeune fille ses bonnes joues fraîches, l'une après l'autre, répétant, d'un ton triste :

— Tu t'en vas?

Et, de ses petits bras passés au cou d'Hélène, il essayait de la retenir.

— Je demanderai à mademoiselle Gervais, dit Henri, la permission de l'accompagner.

— Volontiers, fit-elle d'un ton cordial de franche camaraderie. Notre chemin est un peu le même.

— Le même tout à fait. Vous vous arrêtez au passage Colin et moi je continue jusqu'à la place Dancourt. Une promenade.

— Oh! dit Hélène avec une jolie moue d'enfant qui raille, très-inattendue dans cette physionomie sérieuse. Je ne vais pas à pied, moi! J'ai ma voiture : le tramway.

— Eh bien, nous prendrons le tramway. Il nous dépose l'un et l'autre devant notre porte!

Hélène s'avançait vers Charrière et lui tendait, toute grande ouverte, sa petite main, qu'elle venait de reganter. Il la prit encore une fois et la tenant serrée :

— Petite main laborieuse qui manierez bientôt le poignard tragique et, — qui sait? — peut-être aussi l'éventail de Célimène, vous êtes bien la plus franche, la plus loyale et la plus jolie que jamais sculpteur ait eu envie de mouler!...

Il parlait toujours sur ce ton goguenard et profond, un peu amer aussi, comme s'il eût eu sur les lèvres le sel et le fiel des déceptions.

— Quand vous voudrez, fit Hélène, je vous apporterai cette merveille!

— Accepté! J'ai déjà sur ma cheminée un petit pied mignon, fin, cambré, exquis, le moulage du pied de mademoiselle Rachel! Eh bien! votre main lui fera pendant... comme votre nom, j'espère!

— Voilà pourquoi je ne suis pas flatteuse, dit Sabine tout bas à Henri, de qui elle s'était approchée doucement. Mademoiselle Rachel?... Charrière passe un peu les bornes du compliment.

— Nous verrons plus tard, répondit Henri presque sèchement.

— Oh! oh! fit-elle, vous aussi! Mademoiselle Gervais, a déjà des fanatiques!

Elle ajouta tout bas, donnant à sa voix une expression de reproche et d'une sorte de tendre défi :

— Eh bien! mais vous m'abandonnez, Henri?

Elle ne disait plus : *nous*.

Le coup d'œil oblique et enfoncé de côté, comme une lame aiguë, fit courir un frisson par tout le corps d'Henri.

Il y avait, dans le regard muet de cette femme sûre de son charme, une tendresse ironique. On eût dit que, devinant que le jeune homme voulait la fuir, elle souriait en pensant :

— Essayez!

La vérité est qu'il sortit plus troublé qu'auparavant et plus mécontent de lui. Il n'avait rien à répondre à Sabine. Il se sentait un peu plus serré dans les liens presque irrésistibles qu'il voulait rompre. Et Marsy qui, là, devant elle, au moment de le voir partir, lui avait fait promettre de venir bientôt causer, dîner, parler de l'avenir! Et lui, hésitant, mécontent, qui avait promis! Promis devant *elle*, dont le regard ne le quittait pas! Ah! quelle sotte idée il avait eue de venir ainsi se rejeter niaisement dans une pareille aventure! Il était un peu moins maître de sa destinée en entrant qu'en sortant, et le terrible, c'est que ce qui le retenait et l'enserrait là, ce n'était pas une chaîne solide qu'avec un effort et du courage un homme de cœur peut briser, c'étaient les mille petits fils de l'amitié, des convenances, de l'habitude, tous rendus plus forts par sa faiblesse! Et, comme enveloppé d'une toile d'araignée, Henri avait l'angoisse d'une sorte d'impuissance bête.

Il ne voyait qu'une compensation à la maladroite démarche, pareille à une manœuvre sans but, qu'il venait d'essayer, c'était le plaisir éprouvé à faire route avec Hélène. Il ressentait à se trouver seul avec la jeune fille une pure et profonde joie. Il lui semblait que cette résignation souriante, ce doux apaisement qui étaient les vertus et la

consolation de mademoiselle Gervais le pénétraient lui-même. Un homme tiraillé par une passion et qui cherche un appui auprès d'une affection fraternelle doit avoir une sensation identique. Troublé auprès de Sabine, Henri était rasséréné soudain auprès d'Hélène. Le poids léger du bras de la jeune fille appuyé sur son bras ne lui causait pas l'électrique secousse du contact de l'*autre*. Il y avait, au contraire, dans le plaisir de ce tête-à-tête en pleine rue ou dans la promiscuité banale du tramway, une joie sans fièvre, comme entre ces deux êtres jeunes et attirés l'un vers l'autre par une communauté d'espoirs, — les mêmes admirations, les mêmes rêves, — une amitié naissait, sans autre cause que l'affinité secrète des mêmes sympathies.

Et cette amitié vraie, solide et franche, n'était le pseudonyme d'aucune autre affection. Henri n'éprouvait pas pour mademoiselle Gervais ce sentiment, douloureux comme une morsure, attirant comme l'amertume d'une liqueur chère, que madame Marsy avait fait naître en lui.

Et quant à Hélène, elle aimait quelqu'un.

Philippe? Non. — Madame Marsy, depuis qu'Hélène était entrée chez elle, remarquait l'influence profonde que la jeune fille avait prise sur le peintre, et, avec une perversité d'idées qui lui était habituelle, elle n'avait vu, dès le premier abord, dans mademoiselle Gervais, qu'une petite aventurière jouant auprès de Philippe un jeu quelconque. Sabine était d'ailleurs trop fière et trop confiante en sa propre force pour s'en émouvoir beaucoup. Elle eût trouvé tout aussi indigne d'elle de se montrer jalouse d'Hélène que des petits modèles à cinq francs la séance qui venaient se déshabiller dans l'atelier de son mari. Pour elle, mademoiselle Gervais était un *modèle*, une passante comme une autre, rien de plus. Elle eût volontiers raillé tout haut Philippe sur le respect affiché pour Hélène. Elle trouvait décidément son mari bien *poétique*. Elle le disait un jour à Charrière :

— Cela fait partie de son talent, répondit sévèrement le

sculpteur. Quand on a devant les yeux un idéal de beauté complète, on croit en même temps et à la beauté plastique et à la beauté morale. Et si l'on est dupe, eh bien! tant pis, non pour celui qu'on trompe, mais pour les autres! Il n'y a que le marchand qui vend à faux poids pour savoir combien il manque de grammes à ce qu'il débite. Celui qui emporte son achat croit avoir le poids exact et n'en demande pas davantage : — il est heureux!

Que Philippe aimât ou n'aimât point Hélène, la jeune fille ne voyait dans Marsy que ce que Roquevert à son tour voyait en elle, une amitié vivante. Elle avait sous son front de vingt ans, son roman commencé, cher et paisible roman, modeste comme une idylle, honnête comme ses rêves et caché à celui-là même qui en était tout bas le héros. Dans ce monde du théâtre où elle allait entrer bientôt, si le sort ne la trahissait pas, elle avait choisi, comme le type vivant de ce qu'elle admirait, un comédien d'un talent rare, pénétrant et fin, qui lui semblait incarner toutes les viriles vertus qui font un homme supérieur. Elle l'avait admiré d'abord comme acteur (c'est l'éternelle histoire), émue et dominée par lui, pleurant de ses douleurs, toute déchirée par les souffrances qu'il exprimait si bien, l'admirable et nerveux *jeune-premier*; puis par le constant mirage de la scène, prêtant au comédien toutes les qualités de ses rôles, elle avait fini par croire à la réalité d'un être qui sincèrement, sérieusement, traversait la vie avec tous les dons de dévouement, d'esprit et de courage dont les auteurs l'accablaient et qui s'appelait Saint-Yves.

Elle, la comédienne de demain, qui allait faire vivre les fictions, elle commençait, chose étrange, par en vivre elle-même.

Hélène était dominée par un sentiment chimérique, et irrésistible pourtant, par un de ces amours à distance si fréquents jusque dans les coulisses, dans l'antre ou le temple. On aime de loin, à travers la rampe, comme on aimerait une vision. C'est ainsi que Geneviève, la mère d'Henri, s'était éprise de Jacques Roquevert. Et, cette fois, le hasard avait

voulu que Saint-Yves fût l'intime ami du professeur qu'avait choisi Hélène. Il venait assez souvent au Conservatoire. Il avait assisté à la première audition et plus d'une fois aux cours où la jeune fille récitait ses rôles. Très-sincèrement, avec le sentiment tout naturel qui porte à complimenter un artiste en progrès, il avait félicité bien souvent Hélène, toute rouge et presque tremblante sous son regard. Et, remontant chez elle, dans son humble logis du passage Colin, elle se répétait ensuite avec une volupté infinie, les paroles que Saint-Yves lui avait dites.

La rougeur et l'émotion d'Hélène lorsque Saint-Yves lui parlait, ne pouvaient échapper aux petites camarades. Le Conservatoire est une province bien et dûment circonscrite dans un faubourg de Paris, et, — au *banc des mères*, où les mamans tricotent, lisent ou parlottent tandis que leurs filles écoutent, étudient ou récitent, — les cancans stupides, les grosses inventions, les petites méchancetés, vont leur train. On avait inventé là, cette belle nouvelle que « mademoiselle Gervais » voulait se faire épouser par Saint-Yves.

Une des camarades d'Hélène, Esther Lévy, fort jolie et qui venait déjà au Conservatoire en coupé, avait même dit à mademoiselle Gervais :

— Voulez-vous mon opinion ? Vous allez vous faire arracher les yeux par Clotilde Verrier !

— Et pourquoi ? demandait Hélène.

— Vous le savez bien.

— Je ne sais rien, je vous jure...

— Vous êtes donc de Carpentras ?

Et la petite Esther riait.

— Eh bien ! dit-elle avec un bizarre mélange d'argot demi-mondain, qui semblait une fausse note dans sa bouche rose. Clotilde Verrier adore Saint-Yves. On prétend, il est vrai, qu'il a pris une ombrelle pour se garantir du coup de soleil qu'elle a pour lui. Mais ce que Clotilde désire, elle le conquiert toujours, et une fois qu'elle le tient, elle le garde. C'est pour elle qu'a été fait le proverbe : « Ce que femme veut... » Et voilà !

Hélène était restée un moment sans bien comprendre ce qu'Esther avait voulu dire, mais son cœur s'était serré, comme pris entre des doigts méchants. Elle connaissait cette Clotilde Verrier. Qui ne la connaissait ? Elle était célèbre, applaudie, adorée du public, gâtée par la critique et jolie et excentrique et, pour tout dire, *à la mode!* Clotilde Verrier aimait Saint-Yves ! Jamais peut-être Hélène n'avait songé à analyser l'attrait que cet homme exerçait sur elle. Les niaises inventions du *banc des mères* passaient au-dessus ou plutôt au-dessous d'elle sans qu'elle s'en inquiétât, mais ce jour-là, en rentrant chez elle, elle se sentit toute triste, et, instinctivement, elle enleva de sa cheminée le portrait-carte de Saint-Yves, qui était là, en costume de théâtre : élégant, la taille bien prise, le regard résolu, la moustache d'un raffiné sur une bouche fière.

Hélène avait placé là ce portrait tout naturellement, comme on met en vue les célébrités qu'on aime. Artiste, Saint-Yves lui paraissait un modèle à suivre. Elle lui donnait comme pendants les comédiennes qu'elle admirait. Elle comprit cependant qu'à cette admiration pour le comédien se joignait une étrange sympathie pour l'homme. Hélas! oui, à bien s'interroger, elle se sentit jalouse, jalouse de cette Clotilde Verrier qu'elle avait tant de fois applaudie ! Cette femme aimait Saint-Yves. Et si elle aimait, qui pouvait résister à tant d'élégance et de beauté, au rayonnement d'une gloire qui montait comme un soleil levant?

— Après tout, songeait Hélène, que m'importe à moi qu'elle l'aime ou qu'elle ne l'aime pas !

Et elle se répétait, avec une sorte d'acharnement, qu'il fallait travailler, apprendre, vaincre Clotilde elle-même et la dépasser, lui arracher ses couronnes, lui enlever son succès.

Hélène ne se doutait point de la part que jouait, dans ces belles résolutions, son instinctive et inconsciente jalousie. Le suffrage du beau Saint-Yves (sans qu'elle se l'avouât), tenait une place dans ce succès à conquérir. Elle le voyait assez souvent, et lui-même semblait fort empressé auprès

d'elle, et depuis qu'Esther Lévy avait parlé, Hélène se montrant plus réservée, plus froide, étouffant la joie que lui causait une parole aimable du comédien, Saint-Yves, au contraire, comme piqué de ce visible ralentissement de sympathie redoublait de prévenance et, au fond, éprouvait pour mademoiselle Gervais une véritable affection. De l'amour? Peut-être. Il eût suffi même d'une étincelle pour changer ce sentiment qui grandissait en une passion véritable.

Hélène ne s'en doutait guère, et elle se contraignait à être forte contre elle-même, à ne plus voir dans Saint-Yves qu'un conseiller, un professeur de théâtre. De quelles joies cachées, inconnues, solitaires, tout son être tressaillait cependant lorsque Saint-Yves lui disait : « C'est bien. Courage ! » lorsque de sa lèvre hautaine un compliment tombait ou un bravo de sa main nerveuse !

Elle revenait plus alerte à son petit logis du passage Colin, et elle se disait :

— Le public pourra donc m'applaudir, puisqu'il m'a applaudie, *lui!*

Et toujours, à ses ambitions les plus chères se joignait le désir de vaincre cette Clotilde Verrier qui éblouissait tant de gens aujourd'hui. Mais ce sentiment de jalousie allait bientôt faire honte à Hélène, comme quelque chose de bas. Cette mélancolique Hélène Gervais méprisait l'envie comme un vice. Énergique sous sa tendresse, elle se fût résignée à tout plutôt qu'à haïr, et lorsqu'elle s'aperçut que ce n'était pas au rôle qu'elle étudiait, à la poésie qu'elle devait traduire, aux sentiments qu'elle devait exprimer, qu'elle pensait, mais à une femme à combattre, à une rivale à éclipser, Hélène rebondit moralement en arrière, et, résolue, elle se dit :

— Et que me fait Clotilde ? Mon but, c'est l'art.

Elle avait la foi, la pauvre fille. Toute petite, la mère Gervais avait développé en elle le goût du théâtre, et, comme si le germe eût existé déjà, l'amour de la scène, l'âpre envie de faire rejaillir à l'extérieur le flot de sensations,

d'émotions, de pensées confuses que la lecture des poëtes amassait en elle, l'enfant passait souvent, — comme plus tard la jeune fille, — des nuits à lire dans sa petite chambre ces tragédies qui la passionnaient, et lorsqu'elle les récitait tout haut, lui emplissaient les yeux de larmes, l'étranglaient avec des sanglots.

Hélène habitait alors, au haut de Belleville, un misérable logis, rue Jouy-Roure, où la mère Gervais, brunisseuse sur porcelaine, vivait. Cette femme, veuve depuis longtemps, était de ces allègres enfants du peuple qui supportent également la mauvaise fortune. Elle avait bien aimé son mari, et le sort lui ayant refusé des enfants, elle aimait beaucoup la petite Hélène. Car elle n'était point sa fille, cette Hélène qui portait son nom. La brunisseuse l'avait rencontrée chez des cousins à elle, des cultivateurs établis à Villiers-sur-Marne et à qui la petite, des années auparavant, avait été confiée. Un monsieur était venu un jour, apportant une enfant à nourrir et à élever. Le père et la mère Cauchois faisaient métier de jardiniers et de nourrisseurs. Ils prirent la fillette qui, leur disait-on, s'appelait Hélène. Le monsieur avait payé d'avance une certaine somme, très-convenable, et il était parti en donnant un nom qui devait être faux, mais en notant sur un carnet tous les renseignements possibles sur les tenants et les aboutissants des Cauchois. Les maraîchers s'étaient dit depuis que cet homme étant déjà résolu à disparaître prenait naturellement toutes ses précautions pour le moment où, dans l'avenir, il lui plairait de retrouver l'enfant et de se faire reconnaître.

Les Cauchois, d'ailleurs, vivaient toujours, non plus à Villiers, mais fort loin, très-pauvres, du côté de Saint-Quentin, où le mari avait accepté une place d'éclusier, et c'est parce qu'ils ne pouvaient guère élever la petite que la mère Gervais s'en était chargée. Avec ses outils d'agate et de sanguine brunissant sur les anses des tasses de porcelaine et sur les bords et le marly des assiettes, l'or sortant mat de la moufle, la mère Gervais gagnait hardiment

7

sa vie. Elle commençait à pencher du mauvais côté de la cinquantaine, comme elle disait. Elle détestait les chats et les chiens. Elle n'aimait que les oiseaux. Et quel plus joli ramage que le babil d'un petit être courant et sautant deci delà? Plus le logis est étroit, plus la chanson paraît joyeuse. La mère Gervais fit comprendre à M. et madame Cauchois que cette fillette, qui poussait plus vite que les légumes (elle avait six ans), n'était pas faite pour rester une campagnarde, devenir une paysanne.

— Voyez donc ses mains ! C'est mince et délicat comme une tasse de Sèvres! Cette enfant-là, —née de je ne sais qui, — a l'air d'une petite princesse au milieu de vos choux. Donnez-la-moi. J'en ferai du moins une fleuriste ou une lingère. Des états fins. Et puis, ça me plaira d'avoir auprès de moi, quand je travaille, quelqu'un à soigner et à aimer. Et si votre monsieur, qui m'a l'air, depuis six ans, d'oublier passablement sa fille, montre le bout de son nez, eh bien ! il reprendra l'enfant et il n'aura rien à reprocher, sous le rapport de l'éducation, ni à vous, les Cauchois, ni à la maman Gervais.

C'est ainsi que l'enfant était devenue ou redevenue Parisienne. La mère Gervais, — très au courant de toutes choses, comme le peuple de Paris, — lisait les journaux pour les faits divers, les procès et les romans, aimait le théâtre, se donnait volontiers des heures de bon temps après de rudes journées de travail. Elle allait chaque matin à l'atelier de peinture, du côté du faubourg Saint-Denis, chercher dans son panier les pièces à brunir; elle les emportait au logis, remontant à la rue Jouy-Roure par le canal Saint-Martin et l'hôpital Saint-Louis, et là, chez elle, à sa fenêtre, assise, passant d'abord la peau sur l'or encore brunâtre et qu'il fallait faire jaunir et reluire, puis agitant le brunissoir d'agate, elle travaillait en chantonnant, tandis que la petite Hélène allait chez les sœurs et revenait trottinant, le bras passé dans l'anse de son petit panier.

Que de fois, en revenant ainsi, l'enfant s'arrêtait, curieuse, devant les grandes affiches du théâtre de Belleville,

annonçant des pièces de théâtre qu'on jouait toute une semaine, — quinze jours, en cas de grands succès! Elle eût bien voulu entrer là, voir ces *tableaux* dont les sous-titres effrayants ou alléchants l'attiraient! Déjà, à l'école, elle passait pour bien apprendre à lire. En *récitation*, pas une ne l'égalait. La sœur Apolline prenait plaisir à lui entendre répéter des fables, la prière d'*Esther*, les chœurs d'*Athalie*, des vers que cette enfant nuançait avec un naturel étonnant. Mais il paraît que dans ce théâtre de Belleville, on récitait bien d'autres choses plus émouvantes encore et qui faisaient pleurer ceux qui les entendaient!

Ah! la première fois que la maman Gervais mena Hélène au spectacle, quelle joie nerveuse, quelle impression de fièvre émue, profonde, presque douloureuse! On jouait *Antony*. La passion quasi-fauve, le style éperdu de ce drame produisirent sur l'enfant une façon d'étourdissement. Elle n'avait point compris, mais elle avait comme deviné la pièce. Dans son lit, la nuit, les yeux grands ouverts, elle repassait tous les incidents de la soirée, elle rebuvait ses larmes. Il lui semblait qu'elle venait d'assister à quelque chose de terrible et qu'elle avait vu du sang couler.

L'impression fut si forte que la maman Gervais attendit longtemps avant de conduire de nouveau Hélène au théâtre. On y allait le lundi, généralement, les places étant mises à demi-prix pendant la semaine. Ce fut là que l'enfant, devenant jeune fille, sentit grandir en elle cette absolue vocation qu'elle avait pour la scène, cette soif de vivre de la vie de ces mortes: les héroïnes de la tragédie, — cet âpre désir de traduire les émotions que Corneille, Racine, Hugo, lui faisaient éprouver.

Dans les grands jours, on se rendait aux Français. La maman Gervais se faisait belle, et, au fond, s'ennuyait un peu, n'aimant point les vers, préférant le drame à décors ou le mélodrame où l'on mouillait son mouchoir. Mais il paraît que la *petite* avait besoin d'étudier. Hélène, le menton dans ses mains, les prunelles avides, écoutait, mangeait des yeux les comédiennes. Souvent, au contraire,

maman Gervais étouffait un bâillement ; mais à la fin, toute joyeuse, lorsque la jeune fille lui disait que la soirée avait été bien belle :

— Alors, tout est parfait, répondait la vieille femme, et nous voilà contentes toutes les deux.

La brunisseuse s'était éprise pour Hélène d'un sentiment maternel absolument et intelligemment dévoué.

— L'enfant n'a que moi au monde, se disait-elle. Le papa me paraît croquer, *ad patres*, le céleri par la racine. Qu'est-ce qu'elle deviendrait, toute seule? Ouvrière? Modiste?... Pour qu'un tas de godelureaux la suivent, au sortir du magasin, et qu'en fin de compte elle ne gagne pas plus à rucher des rubans que moi à polir mes sucriers... Non, ma foi ! Elle aime le théâtre. Elle m'étonne lorsqu'elle joue ses *pièces*, comme elle dit. Eh bien! puisque je l'ai affublée de mon nom de Gervais, je lui donnerai, pour pouvoir être actrice, ce que gagnera mon outil d'agate.

Le peuple de Paris a le mirage du théâtre et en voudrait toujours vivre, comme la petite bourgeoisie rêve de faire de ses enfants des maîtresses de piano ou des employés de l'administration.

Et le Conservatoire apparaissait à la vieille ouvrière comme une terre promise où, une fois entrée, Hélène serait décidément heureuse. Devenue grande et fort jolie, avec une expression de rêverie charmante, Hélène n'entendait pas que sa mère (elle la croyait sa mère) travaillât toujours pour la nourrir. Elle aussi, à son tour, vécut des travaux de couture que la maman Gervais, pour lui épargner cet ennui, allait chercher dans les magasins de confection. Il fallait longtemps *faire queue* à la porte, disputer son rang à de pauvres femmes avides d'ouvrage, — de pain. Les travaux étaient mal payés. Soit. Mais du moins Hélène apportait à la maison son contingent de bien-être, et par des prodiges d'économie, ces deux femmes parvenaient à vivre et à passer pour riches dans la triste rue Jouy-Roure. En ce monde tout est relatif.

L'heure vint où, sans recommandation, sans protecteurs,

s'étant présentée toute seule, tremblante à en être malade, Hélène passa au Conservatoire sa première audition. Elle avait déjà un certain âge. Elle entrait plus tard qu'elle n'eût voulu, mais chaque année quelque obstacle s'était opposé jusqu'alors à ce qu'elle frappât à cette porte! C'était tantôt une maladie de la mère, une fièvre typhoïde d'Hélène, un chômage, un obstacle. Enfin, tout était fini maintenant, et elle demandait une audition, peureuse!... Elle fut admise victorieusement. Son débit hâtif, éperonné par la terreur, avait déjà un accent de vérité pénétrante, et sa voix, particulièrement bien timbrée, faisait l'effet d'une caresse.

— Allons, ma chère enfant, lui dit la mère Gervais, le soir de ce premier succès, — te voilà sauvée maintenant! Je te prie de croire que j'en suis bien heureuse.

— Et pourtant, ajouta la vieille femme avec une expression de mélancolie lassée, pourtant je ne te verrai pas couronner, ma pauvre fille !

Hélène frissonna. Elle voyait bien que depuis longtemps la chère femme, si active, allant et venant, trottant d'habitude, vive, propre et laborieuse comme une fourmi, n'était plus la même. Un alanguissement de mauvais augure s'était emparé d'elle et l'accablait. Elle se sentait, disait-elle, *s'en aller* tout doucement, presque sans souffrir. Elle mourait d'une maladie sans nom, qui s'appelle anémie pour les uns; — pour les autres, ceux qui ont lutté toute leur vie : fatigue, lassitude, besoin de repos, — et quel repos! L'ouvrière souriait à l'idée que c'était la fin de la tâche qui venait. La *journée* allait finir. On aurait pour lendemain un long Dimanche sans réveil.

Madame Gervais trouvait cependant que le sort lui devait bien de la laisser vivre assez longtemps pour assister au triomphe d'Hélène. Elle espéra que ses soixante-dix ans auraient la force de la faire durer jusque-là ; mais, après un hiver douloureux vint un printemps malsain, et, un peu plus d'un an avant le fameux concours, la pauvre vieille femme était morte.

Elle avait gardé jusqu'au dernier jour ce secret, — si bien

caché à tous et à la jeune fille elle-même, — qu'elle n'était point la mère d'Hélène. Elle ne le dit à celle qui portait son nom qu'une ou deux heures avant l'agonie. Elle lui donna des renseignements sur les Cauchois et l'adresse de l'éclusier, près de Saint-Quentin. Puis elle lui demanda pardon d'avoir tant tardé à parler.

— Je t'aimais tant, vois-tu! J'aurais eu peur de te voir moins m'aimer!

— Moi? Ah! maman! ma pauvre maman!

Hélène ne trouva d'autre réponse que ce cri et des larmes. Elle ne ressentait, devant cette révélation, qu'une douleur de plus. C'était une étrangère, cette femme qu'elle prenait pour sa mère? Eh bien! elle l'en adorait davantage. La pauvre femme! Comme elle avait vaillamment et saintement rempli le dur devoir qu'elle s'était tracé! Avec quelle tendresse elle avait veillé sur l'enfant perdue! Et Hélène, de ses lèvres et de son visage chauds de l'amertume des pleurs, baisait et caressait les mains maigres de la mourante où les nerfs et les veines bleues faisaient saillie, ces laborieuses mains qui l'avaient nourrie.

— Veux-tu que je parte contente? lui dit l'ouvrière.

— Oh! que désires-tu, que souhaites-tu, dis, mère!

Hélène répétait ardemment ce nom aimé que madame Gervais avait si bien gagné.

— Oui? Alors cette couronne qu'on te donnera au Conservatoire, tu me la porteras là-bas. Tu l'auras méritée, toi, mais elle sera pour moi. C'est la seule chose que je te demande.

La jeune fille s'abattit, toute débordante de douleur, sur le drap qui allait recouvrir bientôt la moribonde, et, la bouche collée à l'oreille de madame Gervais, elle lui murmura avec l'effusion suprême d'une âme qui se brise dans l'explosion de reconnaissance de toute une vie, des paroles qui faisaient sourire la pauvre vieille brunisseuse au seuil de la mort.

Elle se sentit effroyablement seule, la malheureuse Hélène, lorsque sa *mère* ne fut plus là. Elle avait encore un

but dans la vie, mais elle n'avait plus de joie. Des espoirs, des ambitions, sans doute : un avenir, peut-être ; mais des sourires au logis, une voix aimée, une consolation, un encouragement vivant, non, rien de tout cela n'était plus. C'est alors qu'elle pensait à Saint-Yves. Il était venu, avec le professeur d'Hélène, au convoi de la brunisseuse. La jeune fille en avait été profondément touchée. Au Conservatoire, l'affaire avait fait jaser ; on trouvait que décidément Saint-Yves s'affichait un peu trop. Quelle intrigante, cette Gervais ! Toutes les mères des autres élèves pouvaient bien mourir, M. Pierron, le professeur, ne se dérangerait certainement pas. C'était Saint-Yves assurément qui disait à Pierron de tant *pousser* Hélène.

Et quels autres commérages ! Silencieuse dans sa robe noire, Hélène Gervais n'entendait rien, ne comprenait rien. Fière maintenant de cet humble nom de Gervais, elle voulait, — c'était son ambition, — le rendre célèbre. Et alors elle travaillait avec une vaillance plus grande. Elle avait quitté Belleville pour le logis du passage Colin plus rapproché du faubourg Poissonnière, et là elle s'était donnée tout entière à ce qui devrait être sa vie. Elle s'enfiévrait dans l'étude acharnée de ses rôles, elle s'enfonçait, pour oublier la vie réelle, en pleine poésie, en plein drame. Vivant de peu, touchant la maigre pension temporaire que M. Pierron lui avait fait obtenir, cousant elle-même ses robes, rajustant quelques nœuds aux modestes chapeaux de l'an dernier, recousant ses gants, usant ses bottines jusqu'à la déchirure béante, par un de ces prodiges d'économie qui sont un des admirables secrets de cette vie de Paris où la pauvreté peut vivre fièrement cachée, Hélène Gervais avait atteint enfin la dernière heure de cette lutte, l'heure du concours, et bientôt, du soir au lendemain elle pouvait avoir devant elle, assurés par la signature d'un directeur, l'existence matérielle et le pain de vie : la gloire.

Et elle se disait qu'elle serait certainement heureuse de savoir que cette gloire rejaillirait sur le souvenir de l'ou-

vrière de la rue Jouy-Roure. Sa mère! oui! sa mère! Hélène avait écrit, en effet, aux Cauchois, et on lui avait répondu en une longue lettre où l'on s'attendrissait sur madame Gervais : que jamais le *monsieur* n'avait donné signe de vie, — mais que si quelque jour il revenait, par hasard, en en aviserait la « petite Hélène »... *avec les salutations et compliments sincères, qu'on la pr ait d'agréer en souvenir d'autrefois.*

— Allons, se dit Hélène, ni père, ni mère. Pas de nom et seule au monde! Aussi bien, que me fait cet homme qui m'a abandonnée, qui m'a portée à ces gens, qui n'est peut-être pas mon père et que je ne verrai jamais? Quant à ma mère, — ah! chère femme! — j'en ai eu une!

De l'existence de cette jeune fille qui s'appuyait à son bras et qu'il reconduisait à son logis, Henri Roquevert ne savait rien exactement, mais il devinait bien que le prochain concours était pour Hélène une question vitale. Il ne lui parla guère que de cela durant le chemin, pendant que la grande voiture pleine de monde les emportait. Et plus il la questionnait, plus il l'encourageait, plus elle se sentait devenir tremblante.

— Ne pensons pas à cela, disait-elle.

— Vous êtes bien forcée d'y penser pourtant, lorsque vous étudiez.

— Non, je ne songe qu'à une chose, mon rôle, et j'oublie, au contraire. J'oublie dans quel but j'apprends ces beaux vers, et je me les récite à moi-même pour eux-mêmes. Vous songez donc à la foule, vous, au public, lorsque vous peignez un tableau?

— Oh! mes tableaux! fit Henri en hochant la tête d'un air indifférent.

Et plein d'admiration pour cette femme qui vivait ainsi, toute seule en face de son rêve :

— Vous êtes une véritable artiste, mademoiselle Gervais, lui dit-il. Et savez-vous? Mon ambition, à moi, est de jouer un jour quelque tragédie avec vous!

— Avec moi? dit-elle surprise.

— Eh oui ! le théâtre est aussi mon rêve. Mes tableaux, dont vous parlez, je les trouve exécrables. Je ne suis pas né peintre. J'ai le sang de Roquevert dans les veines. Je serai comédien !

— Et, demanda Hélène, qu'en dit votre père ?

— Mon père ? Il combat cette vocation nouvelle. Il croit avoir raison. Il a tort.

— Je ne l'ai jamais vu jouer, fit Hélène avec regret.

— Jamais ?

— Jamais.

— Et hier, à Montmartre, il a retrouvé toute son ardeur d'autrefois. Pourquoi n'étiez-vous pas là ? Ne saviez-vous pas qu'il jouait ?

— Si, mais, dit-elle avec son doux sourire qui enlevait toute ombre pénible à ses tristesses, les places coûtent cher, même dans les théâtres de banlieue.

— Je suis impardonnable de ne pas vous avoir avertie, invitée. Je ne songeais qu'à mon père. Quel malheur ! dit Henri. Une pareille soirée ne se retrouvera jamais.

— Excepté quand vous débuterez peut-être, répondit Hélène en souriant. Vous portez le même nom !

Cette plaisanterie fit froncer le sourcil au jeune homme. Il n'avait point pensé à cela. C'était le nom de Roquevert qu'il voulait livrer au public, à un public nouveau ! Il avait charge de renommée comme d'autres ont charge d'âmes. Cette idée l'inquiétait ; il la chassa rapidement. Et puis, c'était à lui de se rendre digne du nom porté. Mademoiselle Gervais n'avait mis d'ailleurs aucune malice dans ce qu'elle avait dit.

Elle laissa Henri un peu rêveur, malgré tout. Ils étaient arrivés, descendant du tramway, sur le boulevard extérieur, devant ce petit passage Colin, obscur et bas, qui mène à la rue Duperré. Henri conduisit Hélène jusqu'à l'entrée d'un escalier étroit, et là, prenant la main qu'elle lui tendait, en amie :

— Bonne chance ! dit-il. Mais je suis désolé vraiment que Marsy ait achevé sa *Charité*. Je ne vais plus vous voir maintenant avenue de Villiers.

— Non, fit-elle. Je suis toute à mes dernières études.

— Alors, si vous n'y allez plus, je n'irai plus chez Marsy.

— Oh ! que dites-vous là ? C'est donc pour moi que vous veniez à l'atelier ? Vous n'en pensez certainement et je n'en crois, moi, pas un mot. Non, ce n'est point pour moi, c'est pour votre maître. M. Marsy vous aime tant. Son affection est pour vous celle d'un frère aîné !

— Je le sais bien, dit Henri, qui éprouva comme une nausée morale à cette pensée qu'il pouvait aimer, qu'il aimait Sabine, et que, dans sa lâcheté, il n'avait pas eu le courage de la fuir.

Un nuage avait passé sur sa belle physionomie pleine de franchise.

— Vous voyez, fit Hélène en riant, vous avez déjà des remords !

Elle ne croyait pas si bien dire et Henri se sentit plus irrité encore contre lui-même.

Il quitta mademoiselle Gervais en lui donnant des encouragements nouveaux, et il s'éloigna ensuite un peu brusquement, tandis que la comédienne montait l'escalier étroit qui conduisait à sa petite chambre.

C'était là, au troisième, dans un logis presque misérable, au-dessus d'un entre-sol occupé par une table d'hôte à bon marché, où venaient les rapins et les *modèles* du quartier, que, livrée tout entière à ses beaux rêves, songeant parfois à Saint-Yves, plus souvent à l'art pur et aux grands sentiments, aux coups d'aile cornéliens, aux tendresses raciniennes, à cette poésie qui était sa consolation et sa vie, à cette divine musique des vers qu'elle écoutait elle-même quand elle tombait de sa bouche, là qu'Hélène Gervais vivait, l'aile encore repliée, inconnue, résignée d'avance à tous les déboires, ne faisant point de roman et sachant déjà, avec ses vingt-quatre ans où ne manquaient point les épreuves, que la vie est une dure bataille où les morts ne sont souvent pas les plus malheureux.

Henri Roquevert marchait lentement en longeant la rue

Duperré et en regagnant, par le boulevard extérieur, la place Dancourt, où l'attendait son père.

— Ah ! monsieur Henri ! lui dit la vieille Suzanne, la servante, en l'apercevant au fond du corridor ouvert sur le perron. On vous attend pour déjeuner. Madame ne vous *espérait* plus !

Le jeune homme franchit, sans répondre, les marches du perron, entra, accrocha son chapeau à une patère du corridor et, traversant l'antichambre, poussa la porte de la salle à manger.

Le couvert était mis et, assis sur une chaise, près de la fenêtre à vitraux, Roquevert, ses grands yeux noirs tout embrasés, lisait les journaux du matin.

Par la porte ouverte sur le salon, Henri aperçut madame Roquevert, enfoncée dans un fauteuil recouvert d'une housse blanche et travaillant à une tapisserie — quelque prie-Dieu pour l'abbé Ronchat.

Elle leva ses paupières lentes en entendant les pas d'Henri sur le parquet, et, déposant son ouvrage, toute droite, elle vint à la salle à manger.

— Je te demande pardon, mère, dit le jeune homme. Je vous ai fait attendre ?

— Un peu, fit Geneviève sans qu'un muscle de son visage trahît un mécontentement ou laissât deviner une tendresse.

La voix claire du vieux Roquevert ajouta joyeusement :

— A table !... Ah ! ma parole, dit le vieux comédien, je ne me reconnais plus. Je passe ma vie à dévorer. Hier il me fallait de l'eau de Vichy ; aujourd'hui, malgré le souper, j'ai faim. Oui, encore ! Je passe de Shakespeare à Rabelais. Je ne jouerais plus Hamlet, mais Gargantua !

Il secouait entre ses mains maigres un paquet de journaux sentant l'encre fraîche.

— C'est que voilà mes apéritifs, dit-il gaiement. Ah ! les journaux du matin me gâtent !...

Il éprouvait une joie d'enfant à revoir son nom imprimé

et ces neuf lettres rassemblées, — « *Roquevert* » — lui causaient une émotion étrange et évoquaient pour lui-même un autre que lui, une personnalité différente. Il avait besoin d'un certain effort pour se bien persuader qu'il s'agissait de sa propre renommée. C'était un mort qui se sentait revivre et qui, se levant du fond de la vallée de Josaphat, se demandait : « Est ce bien moi ? »

Le comédien posa les journaux sur une chaise, et, tandis que Geneviève regardait de côté et d'un œil défiant, les titres de ces feuilles que Roquevert avait rapportées, par poignées, des kiosques du boulevard :

— Ah ! ils ne m'ont pas ménagé les adjectifs louangeurs dit Roquevert. On t'a donné des friandises et du gâteau ; oui, oui, tu as du *nanan*, vieille bête !

Et il riait. Sa belle figure sévère et martiale s'éclairait d'un éclat juvénile comme du rayon d'un soleil couchant.

Puis hochant la tête :

— Ces journalistes ! fit-il. S'ils savaient tout ce que peut contenir de joie ou d'amertume une goutte de leur encre, ils la tiendraient, avant d'écrire, longtemps suspendue sur leur papier !

Henri avait pris les journaux sur la chaise et les lisait à son tour, tout heureux.

Roquevert déplia sa serviette, l'étendit sur ses genoux osseux et, sa joie débordant en santé ou en fièvre, pendant que Geneviève conservait sa froideur impassible, le vieil homme, tout en mangeant, regardait son fils, et relisant en quelque sorte chaque ligne par les yeux d'Henri, il ruminait et retrouvait la saveur première de cette sensation, caressante et aiguë à la fois, de l'oublié qui se voit reconnu, du blessé, du vaincu laissé pour mort au fond d'un trou et qui se relève.

VI

Les jours de Concours, la salle et les environs du Conservatoire ont une physionomie particulière. Le pouls de ce quartier, paisible en temps ordinaire, bat plus vite et plus fort. Un monde d'artistes de toute espèce, instrumentistes, chanteurs, comédiens, tragédiens, rêvant depuis quinze jours de leurs couronnes et de leurs triomphes à venir, tourbillonne daus le faubourg, s'entassant dans les cours, glissant aux oreilles amies les chères espérances trop souvent destinées à être fustigées durement, tout à l'heure. Et ces groupes d'élèves du Conservatoire, — jeunes gens qui en sont encore avec la renommée à la lune de miel et aux illusions, — vont, anxieux, avides, les yeux allumés, droit devant eux vers l'avenir, tous certains, hélas! de conquérir une couronne, ou plutôt ce rouleau de papier blanc portant le nom d'un lauréat, et qui renvoie, le lendemain, ce victorieux d'une journée chercher fortune à travers le monde, portant bien haut sa feuille de laurier semblable à une feuille de route qui ne mène à aucune auberge.

L'aspect de la petite salle de théâtre du Conservatoire a pris un caractère spécial. Cette bonbonnière de style néo-grec, avec ses fresques à tons de briques et ses frises dans le goût de Pompéi, cette boîte à harmonie et à musique emplie, aux jours de concerts, d'une élite élégante et d'amateurs savants, est envahie, ces jours de Juillet, par une population curieusement pittoresque, avec des aspects de

vieilles lithographies et d'images disparues. Les *mères d'actrices*, les mères improbables, fantastiques, les *mères* des vaudevilles de Théaulon et de Bayard, réapparaissent dans quelque costume antédiluvien, la plupart, — sous leurs châles de barège usés et leurs chapeaux de paille brûlée, — maigres, ratatinées, ridées comme des pommes sèches.

A leurs côtés s'agitent, turbulentes, pâlies déjà, défraîchies, mais charmantes, avec des cheveux ébouriftés, le charme capiteux de l'adolescence et la rouerie des ingénues, des fillettes en petits chapeaux et en toilettes presque toujours fort simples, venues là pour entendre et juger les rivales. Ce sont les élèves qui n'ont pas été admises à concourir : les unes trop novices encore, les autres trop médiocres dans leur examen préparatoire. Et, passionnées et rageuses, elles apportent, ces spectatrices prévenues, dans l'examen des concurrentes, un dépit caché, colère et méchant, ou, en même temps que ces haines, des affections, des partialités, des enthousiasmes évidents. Elles sourient avec une ironie profonde lorsqu'apparaît la rivale détestée; elles tapent des mains avec une frénésie batailleuse de seize ou dix-huit ans lorsqu'une amie a achevé sa tirade et salue, son *morceau* une fois terminé.

Heures tourmentées et bouillonnantes que celles d'une journée de ces concours ! Calmes, graves, dans la loge qui occupe le fond de la salle, les juges composant le tribunal artistique écoutent, impassibles en apparence, les éternels fragments de comédie ou d'opéras dont on les accable en répétant parfois avec une monotonie cruelle le même motif ou le même morceau.

Une atmosphère orageuse, électrique, étouffante, monte de ce parterre grouillant et bondé, sort de ces loges où s'étalent les comédiennes *arrivées* et les femmes du monde qui courent les « primeurs. » On sent passer, dans l'air épaissi de la petite salle, comme des ardeurs de fièvre. La salle de spectacle a l'émouvant aspect d'une salle d'audience. Ce sont des malheureux souvent, — ce sont des inno-

cents, — qu'on juge là. Et pour beaucoup d'entre eux il s'agit aussi de la vie.

Pour Hélène Gervais, c'était de cela justement qu'il s'agissait. Elle était venue au Conservatoire toute seule, dans un fiacre, et, en descendant devant la porte des élèves, dans la rue, du côté de l'église, les chevaux de sa voiture de louage s'étaient heurtés contre ceux d'un joli coupé arrivant au galop par la rue Bergère.

Les deux cochers avaient échangé des tutoiements suivis d'injures, et la petite Esther Lévy, gentille à croquer, adorablement vêtue, sautant lestement, en toilette de bal, du coupé marqué à son chiffre, avait dit gaiement à Hélène, lui tendant une main de blanc gantée :

— J'espère bien que nous nous disputerons le prix tout à l'heure sans nous disputer comme nos cochers !

Et son jeune sourire montrait, entre deux lèvres rouges, de petites dents d'un blanc éclatant.

Elle s'engouffra dans l'étroite porte, tandis que, de la foule amassée, un petit brouhaha ironique et admiratif à la fois s'élevait devant le luxe étalé par Esther.

Hélène n'avait pu s'empêcher de sourire elle aussi, en entendant la jeune fille, — *la petite Lévy*, comme on disait, — parler d'avoir un prix. Fort jolie, bien faite, la taille mince, les poignets fins, la main élégante, le pied mignon, la cheville exquise, très-vive, très-alerte, très-joyeuse et très-fraîche, Esther joignait sans nul doute un certain talent de déclamation à sa beauté juive : — les yeux grands et veloutés, le nez correct, la bouche un peu grande mais appétissante, le front très-bas avec deux épais bandeaux de cheveux d'un noir d'encre, crêpelés avec goût. Elle disait bien et juste, répétant avec une fidélité absolue les leçons de son professeur. La voix était admirablement timbrée, profonde au besoin, et les accents tragiques produisaient un effet assez étrangement contrasté en sortant de cette bouche rieuse et de ce petit corps moulé à ravir, délicat, potelé et charmant. Lorsque Esther gonflait les veines de son cou à la chair grasse et blanche, pour réciter quelque scène vi-

goureuse, pour jeter les imprécations de *Camille*, on eût dit que la fureur tragique allait briser ce précieux bijou féminin dont, après la tirade dite, le rire éclatait de nouveau brusquement, pimpant comme un bruit de grelots et brillant comme une fusée.

Encore une fois, la petite Esther n'était pas une comédienne à dédaigner, surtout pour sa grâce. Elle était faite pour montrer derrière la rampe son joli visage promené au Bois pendant le jour. Mais pouvait-elle vraiment songer, comme elle venait de le dire, à disputer le prix à Hélène Gervais ?

Hélène avait d'autres rivales plus redoutables : Suzanne Brunier, remarquable dans la tragédie et dans la comédie ; Jeanne Hardy, d'autres encore. Mais Esther ne l'inquiétait guère quoique « la petite Lévy » fût très-protégée, disait-on. Elle se montrait fort souvent aux « premières », en compagnie d'un banquier célèbre, commanditaire d'un grand journal. Le directeur d'un théâtre littéraire, qui faisait partie du jury, avait dit, en outre, qu'il comptait *lancer* Esthe à la réouverture. Il lui trouvait de l'*étoffe*, et si elle jouait mal le drame, ajoutait-il, eh bien ! il lui taillerait de beaux costumes : elle était assez jolie pour les porter admirablement.

Malgré tout, ce n'était pas Esther qui inquiétait Hélène.

Ce qui rendait pâle et faisait trembler la jeune fille, c'était la peur profonde d'elle-même, de sa destinée, de cette lutte à soutenir. Elle n'avait jamais vu de concours public. L'année précédente, malade, elle n'avait pu s'y rendre et s'aguerrir. Elle arrivait, effrayée, sur un terrain inconnu.

Vêtue d'une robe noire très-simple qu'elle avait coupée et achevée elle-même, elle n'avait au cou qu'un médaillon sans valeur et au poignet le pauvre *porte-bonheur* en argent que la mère Gervais lui avait donné, trois ans auparavant, pour ses étrennes. Superstitieusement, Hélène avait posé ses lèvres sur ce porte-bonheur en se le passant au bras gauche. Elle s'était coiffée elle-même aussi, devant son miroir, son-

geant, pour la première fois de sa vie, à se parer, à se rendre « jolie, » et plus belle en effet cent fois, avec le ton mat de ses joues, ses grands yeux doux devenus inquiets, son grave et fin profil de statue, ses cheveux bruns encadrant son visage allongé et rayonnant encore, malgré sa terreur, de cette bonté attendrie qui avait inspiré à Philippe Marsy la figure de la *Charité*.

Quand elle traversa d'un pas lent et rendu plus lent encore par l'émotion, la foule de curieux, de concurrents et de parents, qui encombrait le trottoir, devant la petite porte d'entrée des élèves, un murmure de sympathie l'enveloppa en l'escortant. Hélène était aimée. Quelques méchancetés des rivales à propos de Saint-Yves n'avaient pu empêcher la jeune fille de conquérir l'affection de la plupart des élèves et des professeurs.

Elle monta, toute tremblante, l'escalier qui menait aux coulisses de la petite scène où, dans peu d'instants, le concours allait commencer. Son professeur était là, très-nerveux, se promenant en regardant machinalement le bout de ses bottines et jetant de temps à autre à ses élèves des paroles d'encouragement comme, avant le premier coup de feu, un officier stimule l'ardeur de ses hommes :

— Soigne ton pied droit, Bléquet ! Tu sais que tu le traînes un peu trop en marchant... Et pas de geste de télégraphe en goguettes ! — Ne parle pas dans ta cravate, mon petit Servan ! — Très-jolie, votre robe, ma chère Marie. Pas trop de tapage. Du goût. C'est bien ! — Allons, allons, mes enfants, du courage, de l'aplomb ! Ça marchera !

Et M. Pierron continuait sa promenade.

Cravatés de blanc, frisés comme des garçons de café, minces, et leurs omoplates se dessinant sous leur habit noir trop large ou trop étriqué, les élèves-hommes écoutaient leur maître avec des sourires qu'ils voulaient rendre assurés et qui ridaient tout simplement leurs visages pâlis. Les jeunes filles, en robes blanches ou roses, les lèvres déjà peintes, le visage déjà maquillé, montraient, sous la lumière crue du jour, des joues blanches de poudre de riz ou

des yeux maladroitement agrandis, soulignés de charbon.

Leur professeur, haussant les épaules, avait envie de leur débarbouiller le visage et marmottait entre ses dents:

— Petites sottes ! S'abîmer ainsi quand on a dix-sept ou dix-huit ans !

Il vint droit à Hélène, lorsqu'il la vit entrer dans la coulisse, et, devinant l'émotion qui étreignait le cœur de la jeune fille, il la rassura de son mieux, lui prenant paternellement les mains et lui répétant qu'après tout le concours n'était pas la « mer à boire. »

— Ah! quand vous vous trouverez en face du vrai public, ce sera une autre affaire !

— Peut-être, monsieur Pierron. Mais pour arriver jusqu'à ce public-là, ne faut-il pas fléchir celui-ci ? répondait Hélène.

Et elle montrait la loge du jury, aperçue à travers la porte du fond. La scène du théâtre n'ayant pas de rideau qui se baisse et se relève, la porte s'ouvrait, au fond, — avec deux autres portes latérales, — dans le décor spécialement planté pour ces examens et qui représente, se détachant sur un ton de rouge brique les Muses brossées dans le goût de fresques ennuyeuses, avec des bouquets de fleurs essayant de relever, çà et là, la monotonie sévère de cette décoration.

La loge du jury était encore vide. Entassés dans l'orchestre, les spectateurs se tournaient vers cette loge, impatients et anxieux. D'autres, clair-semés encore au balcon, les bras appuyés sur le rebord de cuir rouge, consultaient les programmes lithographiés où sont inscrits les noms et l'âge des concurrents et la liste des camarades qui leur donnent la réplique. D'en bas, on se montrait parmi eux des gens de théâtre, ou des critiques. Le sentiment de fébrile attente qui se dégageait, comme visible, presque tangible, de cette salle encore à demi pleine, éclairée par la lumière tombant d'aplomb du haut du plafond vitré, ce sentiment inquiet, effrayant, maladif, Hélène en était pénétrée et tenaillée.

Elle s'assit dans un coin, sur une chaise, inattentive à ce qui se passait autour d'elle, ne songeant à rien qu'à ces trois ou quatre rôles qu'elle allait réciter tout à l'heure, et se demandant, avec une terreur soudaine, si la mémoire n'allait pas lui manquer tout à coup. Quatre rôles? Elle concourait dans *Iphigénie* et donnait la réplique dans *Mithridate*, dans *Mademoiselle de Belle-Isle* et dans l'*Aventurière*. Et il lui semblait maintenant que, prose et vers, tout s'embrouillait dans sa tête. Elle y sentait comme un vide ou un chaos. Faisant un effort, elle se contraignait à réciter, tout bas, pour elle-même, ce qu'elle allait répéter bientôt, et les balbutiements de ses lèvres s'arrêtaient parfois, une sueur froide lui passant par tout le corps. Elle oubliait! Elle ne savait plus! Grand Dieu! si elle allait demeurer muette, interdite et stupide devant tous ces gens?

Alors, pour chasser l'épouvantable effroi qui la prenait, elle s'efforçait de ne plus penser et elle regardait, — en se disant que ceux-là aussi jouaient leur lendemain, — deux élèves, Louis Duret et Claudine Harel, qui se promenaient, le visage blême, dans la coulisse, et échangeaient de temps à autre quelque mot rapide en se regardant longuement.

L'affection que « le petit » Louis Duret portait à Claudine n'était un secret pour personne au Conservatoire. On les appelait les *fiancés*. Louis avait vingt-cinq ans, Claudine dix-neuf. Lui, acteur, ou apprenti acteur, malgré ses parents, — d'honnêtes petits bourgeois, fabricants de bijoux en jais, rue Michel-le-Comte, — s'était épris de Claudine, qui était très-classiquement fille d'une concierge des Batignolles. Une vraie enfant de la balle, née par hasard dans la loge d'un portier. Claudine était comédienne jusqu'aux ongles, jusqu'au sang. Elle jouait les soubrettes avec un talent et un esprit du diable. L'œil petit et vif, la bouche grande, le nez retroussé, l'air comique et futé, on pouvait presque la trouver laide, et elle était irrésistiblement jolie. Un petillement incessant animait cette physionomie drôlette, ce corps de vif-argent, cette voix fraîche et claire, toute cette pétulante

petite personne. Louis, petit comme elle, doux et timide, mais alerte dans ses rôles de valets, riant largement avec Molière, gaillardement avec Regnard, ironiquement avec Marivaux, était fait pour s'en aller bras dessus, bras dessous, à travers la vie, avec cette charmante fille. On eût dit, à les voir, Champagne et Marton, Lubin et Ninon, Frontin et Lisette. Ils étaient créés l'un pour l'autre, pour se comprendre et pour s'aimer. Et ils s'aimaient.Et les parents de Louis Duret, résignés, consentaient à son mariage avec Claudine ; mais, plus sévère, la mère Harel, la concierge prévoyante, qui rêvait pour sa fillette un autre avenir qu'une telle union, exigeait qu'au moins les *petits* eussent un avenir assuré, des appointements qui leur « donnassent » de quoi vivre. Elle ne permettait à Claudine d'épouser Louis que si lui et elle, après le concours, obtenaient un engagement sérieux. Et encore poussait-elle de gros soupirs ! Il fallait que l'*enfant* fût toquée, parole d'honneur, pour s'être laissé tourner la tête par un petit bonhomme de comédien. Une fille si raisonnable et dont l'avenir pouvait être couleur de rose ! Mais allez donc vous fier au bon sens des fillettes ! Le mieux, pour une mère sage, était de se résigner, car il y avait comme du salpêtre daus la petite tête de Claudine, et lorsqu'on la contrariait, ah ! Dieu ! elle sautait comme de la poudre. Certes le petit Duret n'était point le *rêve* de la mère Harel, mais, après tout, mieux valait pour Claudine qu'il devînt son mari qu'autre chose, puisqu'elle y tenait tant. Seulement la concierge était implacable sur le chapitre des appointements futurs. Les parents de Louis ne donnant pas grand'chose à leur fils, et madame Harel n'ayant rien, la portière et les fabricants de bijoux en jais criaient en même temps à la mésalliance. Seulement si les *petits* trouvaient un double engagement, eh bien, la *bêtise*, comme disait la mère de Claudine, était faite.

Hélène Gervais connaissait toute l'histoire de ces fiançailles des deux jeunes gens. Claudine la lui avait contée. Aussi bien, suivant des yeux Louis et la jeune fille, elle se disait qu'elle n'était pas seule à se sentir angoissée jusqu'à l'âme.

— Il s'agit pour moi de la vie matérielle et pour eux du bonheur. C'est bien la même chose !

Et elle scrutait, attendrie, la pâleur de ces deux visages, l'effroi fiévreux des regards et, sous le rire de Claudine, elle devinait la terreur.

Pimpante dans un costume court, la jupe d'une robe à raies roses laissant à découvert ses fines chevilles et ses mules ornées de bouffettes chaussant des pieds d'enfant, Claudine était jolie à ravir. Elle avait toute la coquetterie, la taille pincée, le geste bref, le regard provoquant de la soubrette idéale.

Et pendant que Louis, tout bas, d'une voix qui tremblait, lui parlait de l'avenir, du bonheur possible, de leur union qui dépendait de cette journée, instinctivement, tout en écoutant le « fiancé », Claudine donnait un coup d'œil à ses minces poignets ornés de rubans de velours à boucles d'acier, rapidement faisait bouffer sa jupe ou, répondant prestement un mot, elle songeait à sa tirade de tout à l'heure et à l'éclat de rire de Lisette, au rire perlé *répété* tant de fois et qu'il fallait égrener hardiment.

— Ils s'aiment, du moins, songeait Hélène, qui n'avait peut-être jamais aussi profondément ressenti l'amère impression de la solitude. Elle se sentait comme perdue, en face d'une mer sans limites, fondue avec le ciel et où nul point vivant n'apparaît. Pauvre maman Gervais! C'est elle qui eût été la bienvenue à cette heure décisive ! Ceux qu'on aime vous manquent doublement quand on éprouve quelque grand chagrin ou quelque grande joie. Cette joie, leur présence la doublerait ; leur présence diminuerait cette douleur. Pourquoi tant de séparations en cette vie? Ne pourrait-on mourir le jour où meurent ceux qu'on aime ? Et, pensive, Hélène Gervais revoyait le cher visage de la pauvre femme endormie pour toujours.

Elle se leva brusquement, sentant que l'attendrissement la gagnait et, machinalement, elle revint à la porte pratiquée dans le décor du fond, et qui permettait de regarder dans la salle.

Malgré ses yeux troubles et à travers ses larmes refoulées, Hélène interrogea cette salle qui se remplissait, et tout à coup elle se sentit moins isolée. Elle venait d'apercevoir dans une loge, à droite, Philippe Marsy debout, et qui avançait un fauteuil où Sabine s'asseyait. Marsy était là. Hélène, en éprouva un contentement profond. Elle sentait bien que le peintre lui était dévoué sincèrement. C'était un appui moral dans son isolement cruel, et cette affection, elle l'éprouvait aussi pour Philippe, mêlée d'admiration. Comme elle le regardait, la porte de la loge s'ouvrit et Charrière se montra dans l'encadrement, tenant par la main Henri Roquevert qu'il semblait amener et comme traîner en riant. Hélène, en dépit de son émotion, remarqua fort bien que le jeune homme hésitait à entrer et était très-pâle. Sabine souriait en le regardant et lui donnait la main comme une chatte tend sa patte blanche, la griffe cachée sous la douce soie.

Et, tout à coup, presque en face de cette loge d'où Sabine et Philippe, Charrière et Henri Roquevert allaient l'écouter, Hélène entrevit, — car une soudaine commotion lui jeta sur les prunelles un voile passager plus épais que des larmes, — elle devina dans l'éblouissement d'une vision qui lui fit affluer le sang au front, Saint-Yves, ce Saint-Yves qu'elle aimait sans se l'avouer peut-être à elle-même et qui était là au balcon, venu un des premiers, comme attiré justement par ce matinal concours de tragédie, où le public est moins pressé et plus froid que dans l'après-midi !

Et elle regardait Saint-Yves qui dépliait son programme et qu'on se montrait, çà et là, avec une curiosité admirative. Fort élégant, correct comme un Anglais, avec des moustaches brunes, un œil profond et noir, d'un éclat singulier, Saint-Yves ressemblait plutôt à quelque officier de cavalerie en tenue bourgeoise qu'à un comédien. Il était dans toute sa personne soigné sans être affecté, et dirigeait la mode plus qu'il ne la suivait. Il y avait en lui une énergie nerveuse et mâle, et, en dépit de ses trente-huit ans, avec sa taille mince, ses vêtements qui dessinaient son corps

souple et élancé, on l'eût pris pour un tout jeune homme.

Hélène, légèrement penchée vers l'entre-bâillement de la porte, sentit deux petites mains se poser sur ses épaules, — de petites mains gantées de blanc, — et, se retournant, elle aperçut Esther Lévy qui riait.

— Décidément, fit la petite juive, vous n'avez d'yeux que pour lui !

Hélène rougit sans répondre, comme si elle eût été prise en faute.

— Mais encore une fois, prenez garde, dit Esther en montrant ses jolies dents blanches, aiguës et aiguisées, des dents à croquer tout un verger. — Regardez de ce côté-là !

Son gant indiquait une loge au fond de laquelle, toute seule, assise comme si elle eût été étendue, une jeune femme apparaissait, la lumière du plafond envoyant tout droit un rayon sur son joli visage qui, brusquement ensoleillé, en paraissait comme entouré d'un nimbe.

— C'est Clotilde Verrier !

Cette femme était brune et maigre, avec des cheveux aplatis sur son front, comme une sorte de casque noir dont les reflets luisants semblaient étinceler. De ce front rendu ainsi étrangement étroit, un nez fin, élégant, aux narines délicates et dilatées, descendait, comme une ligne droite, sur une bouche mince qui souriait et provoquait. Deux yeux très-noirs trouaient de loin cette physionomie blême, presque émaciée et maladive. Une langueur morbide et charmante semblait se dégager de cette jeune femme au type oriental, avec des maigreurs et des ardeurs d'Arabe. Hélène l'avait vue assez souvent pour détailler, même du fond du petit théâtre, même à cette heure de trouble et de fièvre, la beauté bizarre, mais certaine et irrésistible de Clotilde Verrier.

Ce qui plaisait en elle c'était justement cet air douloureux et passionné, ce bouillonnement de vie qu'on entrevoyait dans ce corps grêle, comme la lave d'un volcan sous un sol ravagé ; c'était cette ardeur âpre qui semblait avide

brûler la vie, comme si l'air et les forces dussent lui manquer bientôt; c'était cette expression poétique qu'elle prêtait au rôle même de Marguerite Gauthier et qui avait fait dire à un critique : « Personne ne meurt comme Clotilde Verrier. »

— Je crois bien, lui écrivait le lendemain la comédienne, sur une carte de visite. C'est que je meurs non-seulement tous les soirs, mais toutes les heures!

Clotilde, pour cette journée du concours qui lui rappelait ses premiers succès, ses premiers bravos, avait choisi une toilette de crêpe de Chine claire, aux draperies molles s'enroulant autour de ce corps mince qu'elles semblaient caresser, et elle s'étendait dans sa loge comme baignée d'un flot de dentelles blanches. Dentelles au corsage et aux manches d'où sortait un poignet fin orné d'un large cercle d'or, et une main petite gantée de peau de Suède. Une rose rouge, piquée au corsage, comme le sang vif d'une blessure, faisait ressortir plus nettement encore la pâleur étrange du visage, ce visage long et creusé de Moresque phthisique. La comédienne portait une coiffure bizarre, ressemblant à une mantille espagnole. Elle jetait, avec une négligence apparente, sur l'aplatissement de ses cheveux luisants et noirs piqués d'une autre rose rouge, la blanche dentelle retombant en plis gracieux et mous sur des épaules plus rondes et plus riches que la sveltesse de la jeune femme n'eût pu le faire croire.

Mademoiselle Gervais l'étudiait ainsi, cette Clotilde qui, à vingt-six ans, avait à ses pieds tout Paris : les auteurs, la critique, le public, et, — suffrage plus précieux, songeait Hélène, — ce Saint-Yves si supérieur aux autres et en apparence si froid et si hautain!

— N'est-ce pas qu'elle est fort jolie? disait la petite Esther avec une malice qui pouvait avoir du piquant, mais qui ne voulait pas avoir de méchanceté.

— Elle est plus que jolie, elle est belle! répondait Hélène lentement.

— Belle! belle! Non. Mais elle a *un type*. Elle est *pire!*

Voilà. On prétend qu'elle est Italienne, — vous l'a-t-on dit? — ou Tunisienne, ou Valaque, je ne sais pas. Enfin, elle a du soleil dans les veines. Ça se voit bien. L'avez-vous vue en amazone? Ah! Dieu! une véritable écuyère! Clic! clac! Je monte pas mal, j'adore les chevaux, j'aime à parier aux courses, mais à côté d'elle, ma parole, je suis une mazette. Elle donnerait des leçons à Pellier....

Esther continuait ainsi à pérorer de sa jolie voix bavarde et ne voyait pas l'émotion pénible qui rendait Hélène Gervais encore plus pâle que tout à l'heure.

De grands cris courroucés du professeur vinrent séparer brusquement les deux jeunes femmes :

— Voyons, sapristi! On commence! Place à la scène! Le jury entre en loge! Allez donc dans un coin et songez à vos rôles! — Tenez, cette petite Esther! Voyez-moi ça! Elle guigne déjà ses amoureux dans la salle!

Les membres du jury, lorgnés, nommés tout haut, s'étaient assis à leurs places, dans la grande loge qui fait face au théâtre et où l'on arrive par le large escalier partant du vestibule, — loge où, tous les ans, s'assied, pour couronner ceux que ce tribunal a jugés, quelque ministre nouveau.

On se penchait au balcon et dans les loges, pour désigner, parmi ces juges, quelque renommée du théâtre, quelque auteur applaudi... Et, sous les yeux braqués et les lorgnettes, ces glorieux, gênés en apparence, paraissaient timides, — timides ou satisfaits.

Un coup de sonnette du directeur qui présidait, un grand murmure sourd du public. Et un huissier en habit noir, grave, froid, d'une voix sans émotion, s'avançait près de la rampe et appelait le nom des concurrents :

— *Monsieur* Clément! — Concourt dans *Mérope*. Répliques: Mesdemoiselles Lévy et Salanville.

Et il rentrait dans la coulisse.

Alors le concours commençait.

Hélène entendait, derrière un portant, le murmure indistinct des élèves récitant les vers, grossissant leur voix,

et les roulements soudains qui étaient des bravos, et les silences terribles qui parfois accompagnaient la fin d'une tirade tombant dans le silence, comme un caillou dans un puits sans fond.

Elle frissonnait.

Son professeur, allant et venant, très-inquiet lui-même, se mordillant les lèvres, faisant claquer ses doigts, ou tortillant sa chaîne de montre, aperçut, en passant, les yeux de la jeune fille et, s'avançant brusquement sur elle comme si il eût été irrité :

— Oh! oh! dit-il, avec une sévérité cordiale. Surtout pas de *trac*, mon enfant! Du calme. Et tâchez d'être vous-même. C'est vrai, ces satanés concurrents se ressemblent tous. A l'appel de l'huissier, crac! l'élève accourt, entre en souriant s'il se destine à la comédie, fronce le sourcil s'il rêve les lauriers de Talma, et débite ses tirades, puis après salue et disparaît mécaniquement, tandis que les jurés prennent des notes sur sa tenue et sur sa diction. Le jury connaît tout ça. Un peu moins de *déjà vu*, que diable! L'entendez-vous, ce petit Clément? Est-il assez mauvais? Il a choisi *Mérope*; je lui conseillais *Louis XI*. C'est plus facile. Il n'a pas voulu. Oui, patauge, va, mon garçon, patauge, tu as de la bouillie dans la bouche et tu en auras toujours, malheureusement pour toi. Tu me rappelles les vers d'Arnal; ils sont faits pour toi, tiens :

> Le succès que j'obtins dans les rôles tragiques,
> Semblait me destiner à l'emploi des comiques.

Et M. Pierron, l'oreille tendue, ajoutait :

— Ah! ah! c'est Esther Lévy qui réplique. Oh! celle-là, l'important pour elle c'est de conquérir le jury et l'auditoire par sa tenue et son visage. Jolie d'ailleurs, la mâtine! Combien elle a dû donner de coups d'œil préparatoires à son miroir et ennuyer son coiffeur! Quelles hésitations entre le tour à faire prendre à sa chevelure et la robe qu'elle a dû choisir! Une mise décente, simple et originale! Elle a relégué ses diamants (elle en a déjà!) prudemment au se-

cond plan ! Elle est arrivée en coupé, et la voilà qui prend l'attitude d'une pensionnaire ou d'une communiante. On lui donnerait un accessit sans confession !

— On applaudit ! interrompit Hélène. Comme on applaudit !... Est-ce le jury ?

Le professeur se mit à rire :

— Le jury ? Jamais, au grand jamais, ma chère petite. C'est le public qui fait ce tapage. Le public se figure un moment, en toute naïveté, que c'est lui qui décerne les couronnes. Les parents et les amis *chauffent* la salle, s'émeuvent et s'emportent, et, ma foi, rien n'est plus touchant que d'entendre, — comme maintenant, — après un concours d'une déplorable faiblesse, le bravo isolé d'une mère ou d'une sœur enchantée du concurrent. L'entendez-vous, ce bravo-là ? C'est de la maman Clément sans doute ! Puis il y a là, parmi ce public, les critiques. Les critiques prennent des notes et opinent des deux mains ou du bonnet. Les père et mère de Clément ou d'Esther Lévy ou de Jeanne Salanville, se montrent avec joie le rédacteur d'une *Gazette théâtrale* qui paraît quelquefois et qui vient d'encourager du geste un des concurrents. Çà les fait palpiter d'aise, ces bons parents ! Tant mieux pour eux s'ils sont enchantés ! Et ils le sont, parbleu, regardez-les !

Essoufflés, mais rayonnants, les concurrents sortaient de scène. Clément souriait, mademoiselle Salanville, grande fille sèche et rousse, avait un air d'absolue satisfaction, et la petite Esther montrait ses dents blanches en tapant l'une contre l'autre ses petites mains.

— Que de joie, mes enfants ! grommelait le professeur d'Hélène, tandis qu'un autre professeur complimentait Esther, son élève. Il n'y a pourtant pas de quoi !

La voix lente, sans accent, sans vibration de l'huissier, appelait froidement :

— Mademoiselle Esther Lévy, deuxième accessit en 1875 Concourt dans *Mithridate*. Répliques : M. Louis Duret, M. Servan et mademoiselle Gervais.

Hélène se sentait près de défaillir. Voilà qu'on l'appelait !

Son nom vaguement entendu lui avait produit un singulier effet, jeté ainsi à tout un public. Le sentiment d'un grand danger couru pénétrait en elle comme un fer rouge. Il fallait entrer en scène. Ce n'était pas elle qui concourait. Elle donnait seulement la réplique à la petite Esther, comme Esther la lui donnerait tout à l'heure. Elle avait, les scènes choisies étant celles du début du quatrième acte, à réciter les quelques vers du rôle de Phœdine, la confidente de Monime, et Monime c'était la rieuse Esther Lévy comme Xipharès c'était Louis Duret, si charmant dans les valets de comédie, et qui, concourant dans la tragédie, réprésentait étrangement le fils de Mithridate : — un Xipharès mêlé de Scapin.

Louis Duret jeta, avant d'entrer, un long regard à Claudine, sa fiancée, qui lui dit :

— Courage !

— Bah ! fit-il. Xipharès m'est indifférent ! Je ne vise qu'au prix de comédie.

Esther, allant droit devant elle, comme si elle n'avait pas la conscience du danger, souriait toujours, en disant à Hélène, plus glacée qu'un marbre et sentant des crampes, soudaines comme la décharge d'une machine électrique, la saisir aux jambes :

— Allons, allons !

Et tout son petit corps coquet, roulé, jeune et joli, semblait s'élancer vers la scène comme vers une partie de plaisir.

— Aux armes ! Et en avant ! cria gaiement le professeur d'Hélène.

Elle le remercia d'un regard, ses doigts touchèrent instinctivement l'humble porte-bonheur de madame Gervais, la brunisseuse ; et blanche comme une morte, mais superbe avec ses beaux traits réguliers, elle entra sur la petite scène, comme d'un pas de statue.

Derrière la ligne pâle de feu que produisait la rampe, ces visages éclairés d'une clarté chaude par en bas, plus claire par la verrière d'en haut, semblaient coupés de deux

lueurs : l'une rougeâtre, l'autre livide. Le joli visage d'Esther en paraissait d'autant plus défiguré que la jolie fille, sans conviction, mais selon les principes, fronçait les sourcils, arquait les lèvres et donnait à son appétissante figure de petite juive replète l'expression d'un masque tragique :

— Phœdine, au nom des dieux, fais ce que je désire :
Va voir ce qui se passe, et reviens me le dire.

Et sa voix, devenue plus grave, tombait dans le grand silence de la salle comme une belle musique.

Mais la salle regardait Hélène.

Restée debout presque au fond de la scène, toute enveloppée de la lumière du grand jour, versée à flots sur elle ses beaux traits apparaissant dans son costume sombre, Hélène Gervais était vraiment admirable et, en la voyant apparaître ainsi droite, et comme pétrifiée, sur le plancher du théâtre, ceux qu'elle regardait tout à l'heure eurent une impression différente qui était pour la jeune fille même un triomphe : — Philippe Marsy se sentit ému, Charrière, brusquement, parla d'*attitude sculpturale*, Henri tremblait autant qu'Hélène. Saint-Yves se disait que cette femme était vraiment le charme même. Sabine essaya de trouver quelque mot ironique et s'arrêta. Clotilde Verrier, un peu inquiète, tour à tour lorgna Hélène et regarda Saint-Yves, immobile au balcon, et, en fin de compte la comédienne trouva cette nouvelle venue dangereusement belle et d'une beauté de théâtre.

— Il ne manquerait plus maintenant qu'elle eût de la valeur, pensait-elle.

Pendant que la petite Lévy concourait, Clotilde mangeait des bonbons frappés et écoutait d'un air distrait, cette petite Monime, plus coquette que passionnée, qui réclamait son Xipharès. Lorsque Phœdine répondant à la reine, Hélène parla, Clotilde posa sur un fauteuil vide ses fruits glacés et reprit sa lorgnette.

Elle avait eu un mouvement d'humeur dès que la belle voix d'Hélène Gervais s'était fait entendre. Cette voix était

pénétrante, chaude et tendre avec des accents de vigueur. C'était là précisément la puissance même de Clotilde et l'actrice retrouvait dans l'élève quelques-unes de ses qualités propres. Saint-Yves lui avait souvent, trop souvent parlé d'Hélène Gervais. Clotilde, instinctivement, détestait la jeune fille sans l'avoir jamais vue. Plus encore que le jury, elle venait la juger, voir si vraiment il pouvait y avoir là une rivale. Saint-Yves en était si enthousiaste et le professeur d'Hélène parlait d'elle avec une telle chaleur que certainement « cette fille », comme disait Clotilde, devait avoir des qualités.

Dès les premiers mots prononcés par Hélène, la comédienne eut en effet la conviction qu'on ne l'avait pas trompée et éprouva tout aussitôt l'instinct d'un double danger. Quelque sûre que fût Clotilde d'elle-même et du public, elle ne pouvait pas voir avec plaisir un lever d'étoile. Le professeur d'Hélène, M. Pierron, avait un jour défini ainsi mademoiselle Gervais devant Clotilde : « C'est une Clotilde Verrier avec moins de passion et plus de tendresse. » Mais le public, si facile à lasser, ne pouvait-il quelquefois préférer la tendresse à la passion ? Clotilde avait eu, depuis ce propos entendu, une inquiétude vague et qui était devenue une sorte de nerveuse irritation lorsque Saint-Yves lui avait répété tant de fois l'éloge de mademoiselle Gervais, si charmante, si intéressante, si pauvre, si honnête...

— Si honnête que ça ? avait dit un jour Clotilde Verrier d'un ton sec. Alors qu'est-ce qu'elle vient faire au théâtre ?

La petite Lévy disait vrai lorsqu'elle parlait de l'amour de Clotilde pour Saint-Yves. La comédienne éprouvait pour cet homme, d'une froideur qui la piquait au jeu, une de ces passions violentes qui étaient sa vie. Habituée aux hommages, écœurée d'adulations, plus fades que ces bonbons frappés ou le *rahat loucoum* d'Orient qu'elle mangeait d'ordinaire, Clotilde avait ressenti un dépit assez violent lorsqu'elle s'était trouvée en face de Saint-Yves. L'acteur l'avait traitée avec la politesse correcte du gentleman, et

les compliments faits à la comédienne avaient eu tout juste le degré d'intimité d'un homme du monde félicitant une grande dame qui vient de jouer un proverbe sur un théâtre de société. Cette sorte de *cant* britannique, rencontré chez un comédien, avait paru à la fois très-agaçant et très-original. Elle eut en même temps une façon de colère et une sorte de petite fièvre qui ressemblait à de l'amour comme le délire ressemble à la santé. Le hasard voulait que Saint-Yves, qui passait avec raison pour avoir eu des romans très-extraordinaires en sa vie, n'éprouvât pour Clotilde Verrier qu'un sentiment presque hostile. Elle avait été terrible et mauvaise pour un malheureux homme, mort depuis peu, et que Saint-Yves justement avait beaucoup aimé. Saint-Yves avait reçu du pauvre amoureux des confidences navrantes et il en gardait à Clotilde une véritable rancune. Mais elle n'était pas femme à ce qu'on lui résistât, et sur son papier à lettres, au-dessous de son chiffre, elle avait fait graver cette devise : « *Ce que je veux, comme je veux.* » Il se livra alors entre ces deux êtres, une espèce de duel étrange. Clotilde était certaine de se faire aimer, et Saint-Yves lui opposait sa froideur correcte et altière. La légende des coulisses voulait que Saint-Yves n'aimât plus personne qu'une grande dame russe du plus noble sang, qui avait failli lui coûter la vie à Saint-Pétersbourg, où peu d'années auparavant, il était engagé. Une nuit, Saint-Yves avait été enlevé de son logis de la perspective Newski, jeté dans une voiture fermée et transporté comme un colis ou comme un prisonnier d'État à la frontière. On l'avait vu reparaître à Paris, très-changé, très-attristé, apportant dans ses relations personnelles une froideur pensive, et dans ses rôles quelque chose de plus nerveusement passionné, de plus ironique et de plus ardent aussi, qui semblait cacher une grande déception et une vive douleur.

Cette légende n'était pas faite pour éteindre la passion ou le caprice de Clotilde. Elle se jurait bien de rendre ce Saint-Yves, ce séducteur de princesses moscovites, aussi souple,

aussi affolé, aussi suppliant qu'un collégien à son premier amour, et faisant allusion à ces bruits qu'elle laissait courir sur elle-même, à cette naissance africaine qu'on lui prêtait :

— Saint-Yves, disait-elle avec un sourire orgueilleux, l'invincible Saint-Yves a aimé des Moscovites, ces Orientales conservées dans de la glace. Eh bien ! il verra ce que c'est qu'une vraie femme d'Orient, et comment un regard fait fondre un bloc de neige.

Clotilde Verrier, en réalité, n'était Algérienne que de race ; mais ce n'était pas en vain que cette Parisienne de naissance et de tempérament gardait le type et le profil d'une Orientale. Elle avait dans son corps effilé, aux douces langueurs félines, du sang d'Arabe. Son père, ancien interprète de l'armée d'Afrique, avait ramassé, on ne savait où, à Constantine ou à Bougie, une Kadoudja ou une Fatma quelconque et l'avait ramenée à Paris où elle était morte, laissant au berceau la petite Clotilde qui devait grandir, pousser au hasard dans le quartier Montparnasse, comme une fleur des ruisseaux parisiens. Elle avait eu l'enfance misérable, les débuts difficiles, la première jeunesse déçue. Elle n'avait pas toujours, comme elle s'en vantait, mangé du pain blanc, et plus d'une fois elle s'était couchée sans souper au logis de l'ancien interprète vivant, — était-ce vivre ? — d'une pension de retraite qu'il buvait presque toute, laissant jeûner sa fille pour acheter de l'absinthe. Au Conservatoire, que de crève-cœur elle avait eus ! Et quelles heures de détresses, à ses débuts ! Elle répétait ses rôles devant un miroir cassé. Elle allait au théâtre avec des bottines crevées et qui prenaient l'eau. Elle avait emprunté, — l'ivrogne étant mort, et tout chez eux ayant pris le chemin du Mont-de-Piété, — des draps propres à la fruitière pour faire enterrer son père. Et maintenant qu'elle était arrivée, qu'elle avait tout osé, qu'elle tenait le public sous le charme et les flatteurs sous ses pieds, voilà qu'une débutante avait déjà des courtisans, voilà qu'on osait comparer Hélène Gervais à Clotilde Verrier ; que Saint-Yves, si froid avec

la comédienne, tenait ses yeux rivés sur la petite scène où l'élève apparaissait pour la première fois !... Alors Clotilde se sentait prise d'une soudaine colère, jalouse et terrible, et tandis qu'Hélène répondait à Monime, ce n'était pas Phœdine que l'actrice entendait, c'était mademoiselle Gervais elle-même qui semblait la railler de ses insuccès auprès de Saint-Yves.

Les vers de *Mithridate* s'enfonçaient comme des épingles dans le cœur de Clotilde :

Vaine erreur des amants qui, pleins de leurs désirs,
Voudraient que tout cédât aux soins de leurs plaisirs,
Qui prêts à s'irriter contre le moindre obstacle...

— L'obstacle ? murmurait tout bas Clotilde. Est-ce qu'il y a des obstacles ?

Et, tandis que la petite Lévy, Hélène et Louis Duret sortaient de scène, Clotilde Verrier, regardant Saint-Yves, se répétait à elle-même sa devise : « *Ce que je veux, comme je veux.* »

Hélène éprouvait, en se retrouvant hors de la scène, une sorte de volupté physique, la sensation d'un bain par une journée chaude. La coulisse lui semblait saine et douce, comme traversée d'une brise, comparée à cette étuve d'où elle venait. Elle s'assit sur une chaise dans le fond du théâtre. Son professeur, entre deux concours, vint la féliciter, puis la quitta en courant écouter un autre élève.

Esther Lévy était fort entourée. On l'avait beaucoup applaudie.

— Tu sais, lui disait Jeanne Hardy, tu auras le prix !

— Moi ? Ah ! par exemple... Ce serait drôle !

Et sa petite bouche appétissante riait.

— Je lui ai dit qu'elle l'aurait, je ne lui ai pas dit qu'elle le mérite, ajoutait la camarade tout bas.

Hélène Gervais n'entendait rien. Elle était bien heureuse de ne plus se trouver en face de ce jury, de cette foule, en face de *lui,* surtout, de Saint-Yves et de cette femme dont elle avait réellement deviné sur son visage la lorgnette bra-

quée, comme on sentirait le canon du pistolet qui vous menace. Ah! qu'il faisait bon, là, dans cette demi-solitude Comment avait-elle osé, tout à l'heure, affronter les regards de tous ces gens? Si elle avait balbutié pourtant! Si, devant tous, devant lui, elle avait fait rire! Un moment elle avait tremblé : il lui avait semblé que ses pieds s'embarrassaient dans sa jupe trop longue. Elle avait eu peur de tomber. Ah! comme on se serait moqué de cette tragédienne s'étalant devant tous, ridicule à jamais! Mais elle avait fait un effort: on n'avait pas vu qu'elle chancelait. Et, en songeant à cela, Hélène éprouvait une sensation, une hallucination pareille à celle de certains cauchemars; elle se sentait tomber, et elle entendait distinctement Clotilde Verrier qui, du fond de sa loge riait.

— Suis-je folle! se dit Hélène.

Elle toucha le porte-bonheur de la mère Gervais, secoua cette vision morbide et se contraignit à repasser le rôle dans lequel tout à l'heure, — bientôt! — quand deux autres concurrentes auraient fini, elle allait concourir à son tour.

Elle avait étudié, en scrutant les sentiments de tous ses dersonnages, ce drame poignant d'*Iphigénie* où la fatalité implacable, incarnée dans le sombre Calchas, « l'œil farouche et le poil hérissé », plane à la fois sur tant de têtes innocentes. La faiblesse d'Agamemnon, la noble vaillance d'Achille, — révolté contre les dieux, prêt à défendre sa fiancée contre sa patrie, — la douleur de Clytemnestre, la mère torturée, la résignation d'Iphigénie, l'avaient fait songer tour à tour. Elle s'incarnait elle-même dans cette victime innocente que la Destinée, la sombre loi du salut commun réclamaient en même temps. Elle se révoltait contre ces oracles ordonnant des sacrifices augustes et ces autels sacrés, cette Diane assoifée, avides de sang virginal. Elle plaignait aussi de toute son âme cette triste Eriphile, traînée en esclave jusqu'au camp de ces Grecs où elle va voir celui qu'elle aime, Achille, épouser une rivale : — Eriphile sans parents, Eriphile qui ne sait pas qu'elle est la

fille d'Hélène et de Thésée et qui ne l'apprendra que pour mourir, sa naissance, torture poignante de sa vie, devant être encore la cause de sa mort. Hélène Gervais comprenait les révoltes de l'esclave, les jalousies de l'amante, la vengeance même de la pauvre fille sacrifiée, elle comprenait surtout le martyre final de cette existence de bâtarde, existence orageuse et pareille à une agonie. Il lui semblait que le suicide d'Eriphile était une délivrance et que les souffre-douleur, comme l'esclave enlevée à Lesbos par Achille, n'avaient pour désarmer les dieux sanguinaires et les sombres destins qu'à se plonger au cœur la lame du couteau sacré. Et puis, posant sur ses genoux le livre, elle se laissait aller à comparer sa destinée à celle de ces créatures de théâtre dont les fabuleuses souffrances amenaient des larmes à ses yeux comme les souffrances réelles.

Et elle se disait qu'elle aussi, comme Eriphile, ignorait le nom de ceux dont elle était née et avait vécu sans que père ni mère eussent daigné lui sourire.

Elle aussi, comme l'esclave, aimait silencieusement, sans que nul aveu ne dût sans doute sortir de ses lèvres et elle se sentait dominée et vaincue d'avance par une rivale qui n'avait qu'à vouloir pour faire tomber Saint-Yves à ses pieds. Par un étrange phénomène d'hypnotisme moral, son esprit fixé sur un seul point, sur *Iphigénie*, trouvait toute sa destinée écrite dans cette unique tragédie. Elle s'y contemplait elle-même comme dans un miroir, fondant sa propre personnalité avec celle des héroïnes de Racine et passant, pour y rencontrer de nouveaux points de contact avec elle-même, d'Eriphile à Iphigénie, Iphigénie sacrifiée, menacée, vendue et maudite, condamnée à expier les fautes de tous et à mourir pour réparer des crimes dont elle était innocente. Et, oubliant Eriphile courroucée, jalouse, éperdue, Hélène redevenait, se retrouvait tout entière dans Iphigénie, soumise au destin, souriante au malheur, résignée au sacrifice.

Alors, comme si elle eût parlé à quelqu'un d'invisible, — et qui était le sort, — elle murmurait parfois tout bas ces

vers mélancoliques et doux qu'elle appliquait à sa propre destinée :

Quand vous commanderez, vous serez obéi.
Ma vie est votre bien, vous voulez le reprendre :
Vos ordres, sans détour, pouvaient se faire entendre.
D'un œil aussi content, d'un cœur aussi soumis
Que j'acceptais l'époux que vous m'aviez promis,
Je saurai, s'il le faut, victime obéissante,
Tendre au fer de Calchas une tête innocente...

Et, après avoir récité encore tout bas et de mémoire la scène qu'elle allait jouer bientôt, son esprit, invinciblement distrait par la présence de Clotilde, par tout ce qui s'agitait en elle et autour d'elle de passions et de fièvres, se laissait aller à ces comparaisons et à ses rêveries, lorsque, brusquement, la voix imperturbable de l'huissier retentit :

— Mademoiselle Gervais !... Concourt dans *Iphigénie*. Répliques : M. Servan, mesdemoiselles Lévy et Hardy.

Hélène Gervais, brusquement, s'était levée à l'appel de son nom et se redressait comme elle l'eût fait devant un danger.

— C'est ta vie que tu joues, songeait-elle, relevant le front. C'est ta vie, ton pain, ton avenir ! Va !

Et elle allait pâle, mais toute droite.

— L'appel des condamnés ! disait le petit Duret à Claudine qui essayait de rire.

C'était la minute décisive. Comme Hélène sentait battre sa poitrine ! Maintenant, celle qu'on allait écouter, étudier, juger c'était elle. La petite Esther paraissait encore en scène avec elle, jouant Eriphile, tandis que Suzanne Brunier, — forte fille déjà marquée, à vingt ans, pour les mères, et la lèvre supérieure ourlée d'un duvet noir, — donnait la réplique dans Clytemnestre.

Hélène avait choisi, pour son concours, la grande scène du deuxième acte, les confidences d'Iphigénie à Eriphile, cet entretien, coupé par l'apparition de Clytemnestre devinant dans l'esclave une rivale de sa fille, et suivie de la scène où

Iphigénie reproche sa trahison à cette ennemie à qui elle vient de se fier.

Il y avait là de la vraie passion, une tendresse suivie de colère, un abandon confiant qui devenait de la douleur. Hélène avait étudié ou plutôt profondément senti toutes ces nuances devinées par Racine à travers les cœurs féminins. Elle s'efforçait de s'abstraire elle-même de son rôle ou de s'y retrouver tout entière, de ne plus faire qu'un être vivant avec cet être imaginaire, et, par un prodige quotidien chez certains artistes, lorsque la jeune fille entra de nouveau sur le théâtre et franchit la porte du fond, elle oubliait réellement pourquoi elle était là, quel but elle poursuivait, devant quels juges, dont elle redoutait la sentence, elle allait parler. Elle n'était plus Hélène Gervais : elle était Iphigénie. Elle confiait son amour à Eriphile comme si Eriphile eût vécu et n'eût pas été cette pimpante Esther Lévy qui, de ses beaux yeux, la regardait en forçant sa jolie bouche gaie et saine et ses lèvres rouges un peu grosses à ne pas sourire.

Et elle ne voyait rien, ni la salle qui l'écoutait et la lorgnait, ni Marsy debout dans sa loge et très-pâle, ni Sabine un peu ironique, ni Saint-Yves, accoudé au balcon, attentif, violemment ému, ni Clotilde Verrier qui fronçait ses sourcils noirs et dardait de loin des yeux incendiés sur cette rivale de demain.

Le jury, dans sa loge officielle, prenait des notes froidement.

Très-sympathique à Hélène Gervais, la salle entière, les camarades, les élèves, les parents influencés, la foule séduite par la beauté grave et douce de la jeune fille, tout ce monde saisissait ardemment l'occasion d'applaudir la tragédienne. Elle était supérieure et sa belle voix, chaude, aux notes attendries, donnait aux vers une harmonie nouvelle. Elle eut un geste exquis lorsque disant le timide amour qu'elle avait pour Achille, elle se montra l'attendant par les chemins, le demandant à toutes choses en Aulide :

Mon cœur pour le chercher volait loin devant moi !

Ce fut un tonnerre de bravos; jamais ce vers n'avai semblé si poétique et si follement amoureux. Clotilde tressaillit. Il lui avait semblé que mademoiselle Gervais venai de se tourner, en allongeant son bras, vers Saint-Yves, qu mordillait sa moustache.

Sabine s'inclinait doucement vers Marsy, disant :

— Mais il va bien, votre modèle!

Et Philippe muet, n'ayant pas entendu ou ne voulan pas entendre, regardait toujours Hélène pendant qu'Henri heureux du succès de la jeune fille, et, — par un sentimen complexe, — presque jaloux aussi de ces bravos, sentait se yeux s'humecter de larmes.

Hélène jouait vraiment avec un talent profond, humair et simple. Ce n'était pas son professeur, c'était son cœu qui lui avait appris tout ce que le vers d'un poëte peut contenir de sentiment à exprimer. Charmante d'abandon e d'amour dans la scène des confidences, elle avait écout avec terreur Clytemnestre dénonçant l'amour d'Eriphil pour Achille, et son beau visage calme avait pris un expression violemment tragique pendant que la petit Esther, très-indifférente, attendait tout simplement sa *réplique* pour parler.

Dans la scène entre les deux jeunes filles, la rivalit d'Iphigénie et d'Eriphile montra chez Hélène des qualités d'ironie et de courroux qu'on ne lui eût pas soupçonnées.

— Elle a des ongles, la *Charité!* murmurait Charrière.

Avec un déchirement douloureux et fier, une explosio de colère d'autant plus soudaine que, tout à l'heure, l confiance et l'amitié étaient plus complètes, Hélène pouss le cri de la femme trahie découvrant une rivale dan sa confidente, rencontrant une main ennemie dans la mai naïvement pressée :

— *Oui, vous l'aimez, perfide!*

Et l'accent d'Hélène faisait courir un frisson parmi le spectateurs. Et il y avait, dans cette voix vibrante, comm des sanglots étouffés, quelque chose de brisé qui ressem-

blait à la lamentation d'une âme. Elle répétait : « *Vous l'aimez!* » Et toute sa douleur montait à sa gorge pour arrêter les paroles. L'émotion gagnait Hélène elle-même. Henri et Marsy craignaient maintenant qu'elle ne finît point sa tirade.

— Trop de larmoiement! murmurait Clotilde Verrier, assez haut pour que ses voisins l'entendissent.

Elle avait souri étrangement au cri d'Iphigénie : « *Oui, vous l'aimez, perfide!* » et ses yeux, rivés alors sur Saint-Yves, avaient eu une expression de raillerie singulière.

Hélène terminait son concours. La scène allait finir. Iphigénie, se croyant trahie, se retirait, laissant Achille à Eriphile. Elle sortit vivement, d'un mouvement superbe, avec un geste superbe qui triomphait de l'outrage. Lorsqu'elle eut disparu, sans saluer, comme Iphigénie elle-même sortant du camp des Grecs, Esther fit gracieusement la révérence au jury ; le concurrent qui jouait Achille en habit noir et dont la cravate blanche se dénouait, — ce qui faisait rire çà et là des plaisants, — et la jeune fille qui représentait Doris s'inclinèrent suivant les principes. Puis, dominant le tonnerre de bravos qui accompagnaient Hélène Gervais à sa sortie, la sonnette du président retentit vivement, dans le bruit qu'elle coupa avec un son aigre :

— La séance est suspendue pendant vingt minutes, dit le chef du jury.

Le concours de tragédie était fini. Entre la tragédie et la comédie il y avait place pour le déjeuner. Et tout aussitôt, par les portes ouvertes du balcon, du parterre et des loges, cette foule entassée s'échappait de la salle surchauffée déjà. Il était onze heures. On ne recommencerait pas à concourir avant une heure. Alors vers les restaurants du boulevard, les auditeurs, les critiques, les parents des concurrents aussi, montaient en hâte par le faubourg. Les cours s'emplissaient. Tout ce bâtiment, vestibule, corridors, escaliers, avec un mouvement de fourmilière, faisait un bruit de ruche. On allait, on venait, on respirait ; un murmure

sourd de voix, de pas, de propos, de rires, grondait d tous côtés. Des parents se jetaient au cou des élèves déj jugés et verts d'émotion. D'autres, dont les enfants avaien encore à concourir, attendaient anxieux, muets, ou encourageaient les leurs à voix basse :

— Surtout ne te tiens pas bossue comme mademoisell Hardy ! Tu n'as rien à craindre, tu seras toujours moin mauvais que M. Servan.

L'œil vague, la lèvre blême, le gosier sec, les malheureu concurrents passaient à travers les groupes, écoutaient n'entendant rien que leur voix intérieure, leur récitan la tirade obligatoire qu'ils allaient tout à l'heure débiter.

Et, autour du buffet établi dans le vestibule, au bas d l'escalier qui conduit aux loges, on se bousculait pou prendre d'assaut la pâtisserie, arracher un verre d'eau conquérir un peu de sirop. La foule brutale d'un train s précipitant dans une salle à manger de chemin de fer et s disputant les bols de bouillon et les croûtes de pain, a d ces aspects furieux, de ces doigts avides et de ces coups d coude égoïstes.

Les *anciennes* du Conservatoire, les élèves d'autrefois devenues actrices, donnaient, tout en grignotant un baba leur avis sur les concours actuels. Leurs restrictions louangeuses semblaient regretter un temps qui n'était pas loin e où le Conservatoire comptait, — on s'en souvenait ! — tan de brillantes élèves.

Autour du buffet, dans le brouhaha sauvage de l'assaut des conversations s'ébauchaient. On entourait des journalistes affamés ou altérés qui avaient à peine le temps d porter à leurs lèvres une sandwich ou un verre de Malaga De petites mains gantées se posaient sur leurs bras à demilevés.

Des :

— Que je vous remercie, cher monsieur, vous avez été s charmant pour moi l'autre jour !

Se croisaient avec des :

— Qu'avez-vous donc contre votre petite amie? Je vous ai donc bien déplu dans mon dernier rôle?

Ou :

— Voulez-vous me permettre de vous présenter la mère de mademoiselle Brunier, qui vient de concourir dans Clytemnestre. Eh bien, êtes-vous satisfait?

Et les professeurs passaient affairés, comme des généraux un jour de bataille. C'étaient leurs soldats qui allaient au feu, jouant la réputation enseignante du maître! Discrètement, à l'oreille des amis, on les entendait glisser en confidence que « s'il n'y avait pas de passe-droit, leur classe *tout entière* serait couronnée. » Puis, actifs, essoufflés, ils disparaissaient, s'engouffraient dans la foule.

Dans la salle, cependant, un autre tumulte montait, tumultueux, bizarre, curieux. Le petit théâtre était devenu un réfectoire. Ceux des parents des concurrents qui avaient sans façon apporté leur déjeuner ou leur *goûter* dans leurs poches, débouchaient des flacons clissés, buvaient au goulot, à la bonne franquette, comme au temps jadis dans le parterre des Funambules. Les tablettes de chocolat, les petits pains et les abricots circulaient à travers les bancs et, tout en mangeant, les fillettes de seize ans, leur jolie bouche à demi pleine, discutaient les mérites respectifs des lauréats probables.

Et quelle frénésie! L'ardeur de l'art était là, dans ces cœurs et ces têtes juvéniles, tout entière, avec ses excès enthousiastes, ses admirations et ses fureurs. Il semblait, à les entendre, qu'une vocation irrésistible et superbe entraînât ces jeunes gens et ces jeunes filles! Ils ne pactisaient pas avec le relatif. Leur idéal, c'était l'absolu. « Hélène Gervais? Elle est magnifique! Esther Lévy? Elle est exécrable. »

Qui les reverrait dans dix ans, ces juges sévères, ne les reconnaîtrait pas. Ce jeune homme maigre, aux longs cheveux blonds et aux joues pâles, qui rêve en jouant de son violon d'être Paganini, et qui se trouve, en s'étudiant dans la glace, de faux airs de Mozart, ce prédestiné de l'art et

du *pizzicato* sera, un jour, premier violon dans un café concert et tiendra des livres pendant la journée, chez un tapissier, car les romances de la soirée ne nourrissent pas leur homme. La province, les petits théâtres, l'étranger se partageront ces rêveurs de couronnes durement retombés dans l'anonymat de la déveine et de la chute. Et quant aux fillettes en robes légères qui bourdonnent maintenant dans le grand murmure de la petite salle tumultueuse, pour qui sont faits les coupés à la mode et les entre-sols du boulevard Malesherbes?.. Elles riront bien, plus tard, en retrouvant au fond de quelque vieille malle l'exemplaire à demi déchiré du Corneille ou du Regnard qu'elles ont tant étudié, tant rayé de leur ongle impatient, et dont elles rongent maintenant, comme des rats, les pages de leurs blanches dents, — ces dents qui dévoreront demain bien d'autres choses que des feuillets classiques, et mordront au cœur humain sur nature.

Pendant le tumulte de ce long entr'acte, Henri Roquevert était allé voir Hélène Gervais. Il l'avait trouvée assise, très-émue et songeant.

— Vous devez être heureuse, lui dit-il. On ne parle que de vous dans les couloirs. Vous avez été superbe!

On eût dit qu'elle n'avait pas entendu l'éloge.

— Ainsi mon sort est fixé, répondit-elle d'un ton plein d'inquiétude. Dans quelques heures je saurai si je puis espérer de vivre avec ce que j'ai pris pour une vocation. Mais je commence à m'apercevoir que c'est une rude existence. Tout à l'heure, quand il m'a fallu entrer en scène, je me sentais trembler comme une feuille!

— Eh bien! je vous envie cette émotion! C'est vivre du moins que d'avoir cette fièvre! Et, ce soir, quand on proclamera votre prix...

Elle l'interrompit en souriant:

— Ne dites pas cela, ça porte malheur!

Elle s'était levée et faisait quelques pas dans la coulisse. Maintenant, ce qui l'effrayait, c'était les longues heures à attendre avant le verdict. Tout le concours de comédie,

une nouvelle suspension de séance, la délibération du jury; — autant de minutes de fièvres lentes et cruelles. « Mais tout passe, ajoutait Hélène, et il faut savoir patienter. » Elle n'avait pris, le matin, qu'un peu de café. Son estomac vide lui semblait étreint par une main pesante. Et, sous les coups de fouet d'une violente surexcitation nerveuse, elle semblait plus active et plus forte que d'habitude.

Après avoir paru à Henri un peu attristée et démontée, elle lui sembla rassurée et pleine d'espoir. Elle se contraignait elle-même à espérer. N'avait-elle pas besoin de reparaître encore devant le jury? N'avait-elle pas, dans le concours de comédie, *Mademoiselle de Belle-Isle* et l'*Aventurière* à jouer? Elle n'avait la prétention de disputer dans la comédie aucune couronne à ses rivales, mais encore fallait-il qu'elle se montrât, dans ces deux apparitions nouvelles, l'égale de ce qu'elle avait tâché d'être dans *Iphigénie*.

Le temps passait et les concours recommençaient. La sonnette du président tintait, la voix calme de l'huissier appelait; le public, plus échauffé que le matin, applaudissait avec plus de vigueur. L'atmosphère plus alourdie de cette après-midi de juillet emplissait la salle d'une chaleur qui étouffait. Les robes blanches et les guipures des spectatrices se collaient au vernis des rebords de cuir rouge du balcon. Et, dans cet air épais, dans cette foule empilée, la comédie allumait le rire, le large comique de Molière, le gai caprice de Regnard faisaient courir comme des ondes sonores de gaieté. Des Scapin en habit noir, des Alceste de vingt ans, des Célimène de dix-huit, des *grandes coquettes* en petites robes simples et pauvres, des Lisette en robe de satin, se succédaient alertes, forçant la note, triplant leur zèle, grimaçant, minaudant, riant trop, et le public et le jury écoutaient souvent une même scène jouée jusqu'à trois fois de suite avec des intonations identiques, des *effets* attendus, comme si les concurrents n'étaient que les vivants échos de leurs maîtres.

Le petit Duret devenait blême d'émotion, les yeux cernés, les lèvres blanches. Il se promenait avec Claudine.

— Claudine, disait-il, tâchez d'avoir votre prix. Moi, je suis sûr d'avoir le mien.

— Si sûr que cela ? répondait Claudine, railleuse.

— Oui, car je vous aime tant qu'il me semble que c'est impossible que je ne vous épouse pas !

— C'est très-gentil, ça ! disait Claudine. Allons, confiance, mon bon Louis ! Je ferai de mon mieux !

Et Claudine songeait aux paroles que, le matin même, lui avait répétées la mère Harel : « Si ce meurt-de-faim-là ne t'assure pas de quoi manger de la soupe tous les jours, tu ne seras jamais sa femme, c'est moi qui te le dis, » pendant que Duret entendait encore bruire dans son oreille l'ultimatum de son père : « Ou le théâtre te fera vivre et tu vivras, si bon te semble, avec ta cabotine devenue ta femme ; ou tu fabriqueras honnêtement des broches et des boutons de jais, rue Michel-le-Comte. »

On eût difficilement compté le nombre infini d'espérances qui battaient ainsi des ailes dans la serre-chaude du Conservatoire.

Hélène suivait des yeux Louis et Claudine, s'oubliant elle-même et murmurant :

— Pauvres enfants !

Ils allaient tous deux, ensemble, concourir dans les *Jeux de l'amour et du hasard*, de Marivaux, et, avec son profil aigu de petite faubourienne alerte, Claudine était bien née pour incarner les fines mouches des fantaisies du dix-huitième siècle, tandis que Louis Duret, d'une physionomie si éveillée, le sourire malicieux et la prunelle narquoise, donnait un leste aspect à ces laquais de comédie si près d'être des drôles.

Lorsque l'huissier appela leurs deux noms, les deux petits amoureux se prirent par la main, comme s'ils eussent déjà marché vers l'autel et, lestement, délibérés, le front haut, ils allèrent ensemble à la bataille, entrant dans la fournaise crânement.

— Je voudrais qu'ils eussent le prix ! songeait Hélène.

Elle écoutait, l'oreille tendue comme pour guetter les

applaudissements, et déjà la salle applaudissait, en effet, et riait.

Assise, le haut du corps en avant et penchée du côté de la scène, la jeune fille ne voyait pas, s'avançant vers elle en marchant doucement pour ne pas faire de bruit et s'arrêtant lorsque ses bottines craquaient, un homme très-élégant et la joue pâle de cette blancheur mate des gens qui vivent la nuit. C'était Saint-Yves. Il venait un peu tard féliciter Hélène, mais il venait, et assez ému à son tour. Pendant l'entr'acte, Clotilde Verrier, qui, sortie rapidement de sa loge, l'attendait à la porte du balcon, s'était pendue à son bras et l'avait entraîné, çà et là, un peu partout, sous le vestibule, dans les cours, comme si elle eût tenu à afficher Saint-Yves, ou à se montrer avec lui.

Il avait été plus ennuyé que flatté de cet empressement. Mais Clotilde prenait déjà sur cet homme, qui avait commencé à la haïr et qui vraisemblablement la méprisait encore, un ascendant visible. Elle s'imposait à lui. On eût fait certainement bondir Saint-Yves en lui disant qu'un jour il aimerait Clotilde, et cependant déjà il ne ressentait plus contre elle ce courroux hautain qu'allumait autrefois en lui le souvenir de son ami mort.

Saint-Yves eût bien voulu pourtant que Clotilde Verrier le laissât libre d'aller féliciter mademoiselle Gervais. Evidemment la comédienne devinait sa pensée, et redoublant alors de sourires, elle gardait, comme une proie, le bras auquel elle pendait son corps souple, aux ondulations de chatte.

Pendant tout l'entr'acte, et dans ces allées et venues à travers la foule qui s'ouvrait devant elle, la regardait et l'admirait, Clotilde Verrier n'avait pas dit un mot d'Hélène. Mademoiselle Gervais, semblait-il, n'existait pas. Puis, le concours recommençant, Clotilde avait entraîné Saint-Yves dans sa loge, et il venait d'écouter, là, les premières scènes de comédie, puis, la porte de la loge s'ouvrant tout à coup et le directeur de Clotilde venant faire visite, ou plutôt rendre hommage à sa pensionnaire, Saint-Yves avait profité de l'occasion, s'était échappé, et montait dans les cou-

lisses féliciter M. Pierron, le professeur d'Hélène et Hélène elle-même.

— C'est un prix certain, avait-il dit à son ami.

— On ne sait jamais, répondait Pierron. Hélène Gervais n'a qu'un an de Conservatoire, et il y a d'autre part des élèves dont on voudrait bien se débarrasser pour les empêcher de redoubler une année d'études. On leur donne parfois une couronne en manière de feuille de route. C'est la comédie du jury, qui vaut bien celle de la salle. Je te dirai si Hélène a son prix lorsqu'on les aura proclamés. Jusque-là, rien de sûr.

Saint-Yves s'était approché d'Hélène doucement et lorsque, relevant la tête, elle l'avait aperçu, elle était devenue toute rouge. Les félicitations du comédien la comblaient de joie. C'était un artiste éminent qui la complimentait ainsi; mais, — impression de joie plus profonde, — c'était *lui* qui était là, qui lui parlait et qui vraiment semblait tout rayonnant de lui apporter ainsi des encouragements. Il avait quitté, pour venir à la pauvre fille inconnue, cette Clotilde Verrier si glorieusement charmante. La destinée d'Hélène comptait donc pour quelque chose dans ses préoccupations? Il n'y avait rien certes, dans l'accent de Saint-Yves, de la banalité courante. Très-profondément émue, Hélène Gervais devinait une émotion presque aussi intense chez celui qui lui parlait. Aussi comme elle se sentait fièrement enhardie! Il lui semblait qu'elle avait journée gagnée, victoire assurée, qu'elle touchait du doigt son rêve!

Le comédien lui avait tendu la main en lui disant de nouveau : « Courage ! » et, comme, à son tour, elle lui tendait la sienne :

— Mais vous avez la fièvre! lui avait-il dit d'un ton soudainement anxieux, qui fit plaisir à la jeune fille.

— Ne vous inquiétez pas... Je suis très-brave!

Elle songea tout bas :

— Et très-heureuse!

Puis elle s'élança vers la scène. Le petit Duret et Clau-

dine, applaudis, acclamés, avaient fini de concourir, et l'huissier, encore une fois, appelait mademoiselle Gervais.

Saint-Yves descendit rapidement l'escalier des coulisses et essaya de regagner sa place au balcon pour la voir, mais le couloir et le passage étaient encombrés, et il se tint debout, regardant la scène à travers les têtes et les collets d'habits des spectateurs, et sentant se poser sur son visage, comme deux morsures, les verres de la lorgnette de Clotilde obstinément dirigés sur lui, acharnés à l'interroger et à l'étudier.

Clotilde affectait aussi peut-être de ne pas regarder Hélène.

Il y avait dans la salle deux femmes que la pauvre fille irritait : Clotilde et Sabine ; Clotilde plus jalouse et Sabine plus dédaigneuse. Clotilde suivait des yeux le regard de Saint-Yves, et le trouble de Philippe et son inquiétude fébrile n'échappaient pas à Sabine, qui souriait d'un air bizarre.

Charrière, étouffant dans l'atmosphère lourde, s'était retiré, et, au fond de la loge, à côté de Philippe, il ne restait plus qu'Henri, Henri oubliant presque Sabine maintenant ; Sabine dont son souffle pouvait effleurer les cheveux, dont ses genoux pouvaient toucher la taille ; Sabine qui se retournait parfois vers lui, adorable dans sa robe de foulard de l'Inde écru, relevé de broderies russes aux couleurs vives égayant tout le costume; Sabine, avec son corsage échancré et son chapeau de paille dont les touffes d'épis d'un blond pâle répondaient au blond plus chaud de ses cheveux; — oui, il l'oubliait pour ne songer qu'à cette femme qui, là-bas, derrière la rampe, jouait son avenir sur la scène, et, en exprimant les douleurs de mademoiselle de Belle-Isle réclamant son père prisonnier, tremblait sans doute, — il le savait, — en se disant que, si elle s'endormait ce soir sans couronne, demain elle se réveillerait peut-être sans pain.

Et, pendant qu'il songeait à tout ce qui s'agitait d'espoir et de crainte sous le front calme d'Hélène, la clef d'une

ouvreuse grinça dans la serrure de la loge, la porte s'ouvrit et un beau garçon parut sur le seuil, — grand, d'une trentaine d'années, vêtu à la dernière mode, souriant, avec des dents blanches qui étincelaient dans une barbe longue et fine, d'un blond roux, une chevelure superbe, bouclée et crépue comme celle des bustes de Lucius Vérus, des yeux d'un bleu vif, des épaules d'athlète et un cou robuste bien dégagé par le col cassé.

— Ah! dit aussitôt avec une expression joyeuse Sabine qui s'était retournée, voilà Cordier! Bonjour, Cordier!

Le ton dont ce Cordier! « *voilà Cordier* » venait d'être dit avait arraché bientôt Henri à ses réflexions sur Hélène. La vue de Cordier le ramenait brusquement et cruellement à Sabine. Il était persuadé que Sabine aimait cet éternel railleur, ce peintre indépendant qui cachait sous ses gouailleries, ses paradoxes et ses dédains, le sentiment de son infériorité artistique.

Sabine regarda tour à tour Emile Cordier et Henri, et, voyant sur le visage d'Henri une expression de méchante humeur et comme une pâleur convulsée, elle parut contente. Son étrange sourire s'accentua, plus ironique, et devinant, à un geste d'Henri, qu'il allait sortir de la loge, céder la place à Cordier, elle lui posa doucement les doigts sur le poignet, lui disant très-doucement :

— Mais restez donc, mon cher!

— Que je ne vous gêne pas, fit Cordier. J'apparais et je disparais. Je viens seulement vous dire bonjour. Eh bien, c'est assommant, n'est-ce pas? Moi, je sors du quai Malaquais. Autre galère! J'ai vu l'Exposition du Concours pour le prix de Rome. Ça représente je ne sais quoi : des Grecs qui se chamaillent autour d'un cadavre, peut-être Patrocle. Monsieur Cabanel, du haut de l'Institut, sa demeure avant-dernière, doit être content. Ses élèves ont travaillé gentiment dans l'antiquité. Qu'on me ramène à la *Belle Hélène!* Il n'y qu'un homme capable de peindre l'*Iliade*, c'est Daumier. Mais les Grecs du quai Malaquais, vrai, il faut voir ça!

— Un peu plus bas, mon cher ami, dit Philippe doucement. Je vous en prie.

— C'est juste, fit Sabine avec un petit rire narquois et un respect affecté, c'est mademoiselle Gervais qui parle!

Et, prenant sa boîte de bonbons, elle offrit tour à tour à Cordier et à Henri des fruits glacés.

Henri éprouvait maintenant une impression de souffrance profonde. Il se sentait mal à l'aise, énervé; et, tournant son irritation contre lui-même, il se disait qu'il était aussi vil que ce Cordier qui entrait là et, tout en saluant Marsy, tout en lui serrant la main, espérait peut-être devenir l'amant de sa femme. C'était contre Cordier qu'il était pris de colère. Il le trouvait prétentieux et sot. Il avait des envies de répondre à ses plaisanteries par quelques paroles brutales. Il eût éprouvé un soulagement et de la joie à dire à ce bellâtre ce qu'il pensait de lui.

Alors, comme si elle eût deviné toutes les fièvres d'Henri, Sabine prenait un plaisir méchant à redoubler d'amabilités avec Cordier, puis, tout à coup, à corriger ses attentions par quelque sourire à l'adresse d'Henri; sourire aigu, savant, qui attisait l'irritation du jeune homme, et littéralement faisait disparaître pour lui tout ce qui l'entourait : cette salle, cette foule, la scène, les murailles mêmes, — et ne laissait devant lui que ces prunelles attirantes, ce regard chargé de poison qui coulait en lui comme un philtre chaud.

Et Philippe était là! Philippe confiant, Philippe aveugle, Philippe préoccupé d'ailleurs d'Hélène Gervais et se demandant, les yeux fixés sur elle, si la pauvre fille allait triompher de ses épreuves. C'était, dans ce cœur honnête de Marsy, inconscient du danger que pouvait lui faire courir une affection nouvelle, la pitié qui parlait, une pitié sainte, une affection faite de dévouement et de respect. Et, tandis que la pensée des souffrances supportées par Hélène, des misères bravées, de l'avenir peut-être sombre, des déboires futurs, du terrible doute sur la journée présente, faisait battre et gonfler le cœur de Philippe, Sabine,

tout entière à sa coquetterie, aigrissait d'un coup d'œil et déchirait Henri pris de vertige, pendant que le beau Cordier, épiant les phrases prononcées sur la scène, s'amusait à les parodier et répétait gaiement :

— Tout cela, c'est de l'art de momies. Ramenez-moi à l'Alcazar des Champs-Elysées !

Et dans ce petit espace, au milieu du théâtre où maintenant les rayons du soleil se faisaient moins vifs, dans l'air moite et lourd, ce drame caché se jouait : — Sabine retenant avec l'art raffiné d'une Célimène plus terrible que celles qui venaient de défiler sur le théâtre, cet Henri qui prétendait lui échapper.

Savante comme elle l'était, et avec l'instinct de la femme, elle avait deviné tour à tour l'amour naissant et les luttes du jeune homme. Ce muet amour l'avait flattée ; les efforts d'Henri pour s'en affranchir l'avaient irritée. Il était bien hardi, ce jeune Roquevert, de prétendre échapper à une femme comme elle ! Et, sans l'aimer, elle voulait continuer à être aimée de lui. Cet hommage silencieux lui plaisait. Aussi, au moment où Henri prétendait se dégager, elle le retenait brusquement de sa petite main d'acier, par le sentiment le plus solide est le plus sûr : la jalousie. Cordier lui servait à irriter l'amour de Roquevert. Elle s'amusait à ce choc de passions comme elle se fût distraite à voir quelque lutte sanglante, un pugilat ou une *corrida*. Le sang ne coulait pas, mais la souffrance était grande quoique invisible. Et cette petite tête insatiable , avide d'imprévu, de sensations nouvelles, d'inattendu, d'inconnu, d'orages, de mouvement et de bruit, se plaisait à voir Henri ressaisi, palpitant, blessé, vaincu...

Un moment, tandis que, peu à peu, dans la salle bondée de gens, les premières ombres du soir tombaient, Philippe étant sorti pour respirer un peu, et Cordier, se retirant, « ennuyé, comme il disait, de tant de *bouillie classique*, » Henri se trouva seul, face à face avec Sabine.

Animé par la chaleur, le sang à la peau, les yeux bril-

lants, le visage charmant de cette femme était plus rosé et plus clair encore. Elle regardait Henri dans les prunelles, silencieusement.

Il lui semblait qu'on enfonçait en lui des pointes rougies à quelque flamme.

Il ne disait rien, il regardait Sabine, et elle, se penchant sur le dossier de son fauteuil, sa pose faisant saillir toute la beauté de son buste et sa peau fraîche apparaissant par l'échancrure de son corsage, enivrant Henri de cette blancheur embaumée qu'elle affectait de couvrir à demi de son éventail, se mit à dire tout bas :

— Qu'avez-vous donc, Henri ? Vous êtes sombre : c'est la venue de Cordier qui vous a attristé. Vous n'aimez pas Cordier.

— Que m'importerait Cordier, fit Henri, si...

— Si ?... Dites toute votre pensée, murmura Sabine, baissant la voix, inclinant davantage son fauteuil et se trouvant si près d'Henri que son coude touchait les genoux du jeune homme.

Henri ne répondait pas.

Alors, osant dire à cet amoureux qui se taisait tout ce qu'il croyait naïvement étouffer dans son cœur :

— Vous croyez que Cordier me fait la cour et vous êtes jaloux de lui... jaloux pour le compte de votre ami Philippe... Eh bien, oui, il me plaît, ce Cordier. Il est insensé, peut-être, mais il n'est pas sot. Et dans l'ennui que je ressens parfois, ennui profond, écœurant, qui rendrait méchant ou fou, je songe à lui quelquefois... Vous voyez que je suis franche ?... Mais je ne l'aime pas plus que ce monsieur, tenez, qui joue don Juau d'Autriche en ce moment...

— Vous parlez d'ennui, dit Henri dont la voix s'étranglait, et vous êtes la plus aimée, la plus adorée de toutes les femmes...

— Adorée ?... Par qui ?

Elle semblait n'avoir point compris, et ses yeux mi-clos, sa bouche froncée, attendaient la réponse d'Henri.

— Par votre mari, dit-il fermement,

— Ah! c'est de lui que vous parliez? Mon mari? Vous croyez? Entre la peinture et moi, il n'hésiterait pas, allez! Et puis, quoi! cher ami, je ne vous demande pas de morale. Je vous livre le secret actuel de mon esprit. Je suis lasse et ennuyée. Voulez-vous que je congédie Cordier ou que je ne pense plus à ses folies? Amusez-moi!

Elle avait fait, par l'accent qui soulignait ses confidences, passer un frisson sur l'épiderme d'Henri. Cette bouche féminine raillait et suppliait; les roses narines du nez battaient comme avides d'une brise souhaitée; les yeux troublants, aux reflets d'algue marine, prenaient une expression d'audace passionnée, et Henri se sentait comme enveloppé de bouffées ardentes.

Tout à coup Sabine, trop penchée sans doute, jeta un petit cri, bientôt étouffé, et son fauteuil semblant glisser sur le parquet de la loge dans une perte d'équilibre, — pour ne point tomber elle s'appuya sur Henri et demeura un moment, lui très-pâle, elle, son corps à demi étendu et le regardant longuement. Peut-être ne pouvait-elle pas se relever.

Henri sentait en lui comme une lave. A son tour il se penchait vers Sabine pour la soutenir, son visage effleurant les cheveux, les blondes frisures et le front de la jeune femme. Il éprouvait l'âpre tentation de coller ses lèvres sur cette peau parfumée et blanche et il avait eu de ces vertigineuses folies au bord magnétique des précipices, au haut des falaises, dans le vent aveuglant d'une tempête... Et là, dans cette foule, égaré, il n'apercevait plus rien que Sabine, ses yeux, sa chevelure et ce corps souple à demi renversé.

Et au moment où, retrouvant sa raison, il allait se rejeter en arrière, Sabine (avait-elle glissé de nouveau?) pencha légèrement sa tête blonde et, sans qu'il l'eût voulu, dans un contact qui dura moins qu'un éclair, les lèvres enfiévrées d'Henri sentirent la fraîcheur saine de ce beau front; puis brusquement, d'un seul coup, Sabine redressée reprit

sa pose devant la loge, les bras sur le rebord, le buste droit, le regard clair, tandis que le jeune homme dont les oreilles battaient sous un flux chaud de sang qui montait, se demandait, éperdu, affolé, pareil à un voleur à son premier méfait, s'il avait rêvé et si cela était possible...

Les concours finissaient maintenant. On n'apercevait plus, au fond de la loge du jury, que des fronts qui luisaient, des barbes blanches, des gros yeux de lorgnettes et la lumière faisant irruption, au fond, par une porte ouverte. Les lampes s'allumaient dans les corridors, le gaz dansait dans les verres tulipes opaques, les éventails s'agitaient dans cette pénombre comme des phalènes ou des oiseaux de nuit.

C'était l'instant fiévreux de la journée.

La rampe, plus vivement allumée, jetait des reflets rouges sur le premier plan du théâtre et éclairait plus vivement le dessous des visages des acteurs. Çà et là, dans la salle, les toilettes claires avivaient encore les loges peu à peu envahies par l'ombre. Du fond des baignoires sombres des applaudissements partaient. Mais une lassitude s'emparait visiblement de tout ce monde. Cette succession de concurrents, cet éternel défilé de jeunes gens et de jeunes filles avaient fini par énerver l'attention dans la longue et fatigante attente d'une après-midi torride. On suffoquait dans la petite salle plongée dans une vapeur d'étuve et déjà à demi abandonnée en plus d'un endroit.

Tout à coup le jury se leva. La séance était finie. Marsy rentrait, trouvant Sabine souriante et Henri muet.

— Nous attendons la fin, n'est ce pas? dit Philippe. C'est l'heure décisive et je veux être témoin de la joie de mademoiselle Gervais!

— Attendons mademoiselle Gervais, répondit Sabine.

Le jury, entré en délibération, examinait les titres et le talent des candidats. Dans la salle, Clotilde Verrier attendait aussi, très-nerveuse. On allait évidemment couronner Hélène. Elle avait très-hardiment joué l'*Aventurière*. Il y avait décidément chez cette fille deux rivales à la fois. Clo-

tilde trouvait que c'était trop. Saint-Yves, maintenant, debout au balcon, mordillait sa moustache. L'émotion l'étreignait, lui aussi.

Et du fond de la salle déjà enveloppée de demi-ténèbres, un bruit confus montait, pareil à un grondement de vagues sur les galets. L'impatience, la fièvre gagnaient les spectateurs comme les concurrents, et tous les yeux, des yeux ardents, où il y avait de la fièvre, allaient se river à la porte fermée par où le jury était sorti. Elle semblait terrible, cette porte close derrière laquelle se jouait l'avenir de tant de gens. Une anxiété pareille à celle des cours d'assises, au moment de la sentence, planait, effrayante. L'estomac tiraillé, le front congestionné, le cœur serré, les jambes énervées et lasses, tous ces spectateurs attendaient. Suspendu au-dessus des têtes, on sentait quelque chose de mystérieux et d'angoisseux.

Pâles dans l'intérieur de la salle, dans les coulisses les visages étaient livides. Les concurrents marchaient solitaires, le front penché, comme des détenus dans l'intérieur d'une prison. Les professeurs étaient muets. M. Pierron marmottait, pour se distraire, un air qui n'existait pas. Superstitieusement, la petite Claudine Harel, passant de Marivaux au livre de messe, récitait tout bas une prière. Louis Duret comptait et recomptait les pas qu'il faisait, en arpentant le fond du théâtre de droite à gauche, puis de gauche à droite, et il disait :

— Si c'est un nombre pair, j'aurai mon prix !

Quand ce n'était pas un « nombre pair, » il recommençait sa promenade, certain de s'être trompé.

Peu de mots échangés. La salive manquait à la bouche. Les yeux étaient hagards et les lèvres sèches. Ces rivaux se regardaient de temps à autre avec des yeux qui brûlaient. D'autres avaient des aspects de passagers à bord d'un packet par une mer très-forte. Ils regardaient, par la porte ouverte dans le décor du fond, la loge vide du jury comme on regarde de loin le rivage lorsqu'on est las de la traversée.

Le dos collé à un portant, assise sur une chaise, Hélène immobile et le regard perdu, songeait à la vieille mère Gervais et se rappelait maintenant les derniers mots de la brunisseuse : « Quand tu auras obtenu ta couronne, tu me l'apporteras, là-bas, c'est la seule chose que je réclame. »

Et maintenant, Hélène se demandait si elle aurait vraiment ce prix, ce diplôme désiré et si elle allait monter au cimetière les mains vides, aussi désolée qu'un père que ses enfants attendent au logis et qui rentre sans apporter du pain.

A côté d'elle, pour *tuer le temps*, Suzanne Brunier, Jeanne Hardy et d'autres concurrentes jouaient à *pigeon vole:*

— Canard vole ! Albatros vole ! Corneille vole ! Un gage, Brunier ! Oui, oui, Corneille vole !

Et elles riaient, inconscientes.

La petite Lévy, très-impatiente, battait le plancher de ses pieds mignons, chaussés de blanc, et ôtait, remettait, faisait tourner autour de ses doigts ses bagues dont les émeraudes et les rubis brillaient. Elle allait vivement à la porte, l'entr'ouvrait, glissait dans l'entre-bâillement son joli profil souriant, et, voyant toujours la loge vide, elle chantonnait, de sa voix vraiment belle, un refrain de théâtre, entendu dans elle ne savait plus quelle comédie ou quelle revue des Variétés :

Il existe à Paris des reines
Dont les couronnes sont, dit-on,
En carton !
Et ces fragiles souveraines
Ont pour palais ruisselant d'or
Un décor !
Reines du soir dont, sans mystère,
Tous les sourires sont pour vous.
Entrez ! C'est deux francs au parterre ;
Entrez ! C'est aux stalles cent sous !

Et Hélène Gervais écoutait. Ce refrain rieur lui paraissait ironique et sinistre. Couronnes en carton, palais peints sur toile, paillettes pour diamants, sourires vendus à ce public

qui veut de la joie, tout le fond et le faux du théâtre passait dans cette chanson de vaudeville que la jeune fille entendait pour la première fois. Et avec quel effroi elle se disait maintenant que ce monde fragile dont elle touchait le seuil, elle allait le voir bientôt s'éloigner, hors de la portée de sa main, si, tout à l'heure, c'était à une autre et non à elle que le jury accordait le prix!

Elle avait peur de cette terre factice, et c'était pourtant la terre nourricière, la terre promise...

Tout à coup un grand brouhaha. Une rumeur monta bientôt, arrêtée net et comme tranchée d'un geste.

Sinistre comme un appel de condamnés, solennel comme la parole d'un juge, un coup de sonnette strident venait de retentir. Sur le devant de la loge du jury, une barbe blanche apparaissait, majestueuse, et sur le fond s'agitaient des ombres avec des taches claires qui étaient des visages.

Les juges avaient prononcé.

Un grand silence, un silence de cimetière, s'était fait brusquement après la clameur qui saluait la rentrée du jury.

Sur la scène, les cœurs, ces pauvres cœurs de vingt ans, battaient à se rompre, et dans les fauteuils, les loges, les parents inquiets devenaient plus pâles.

Les yeux se fixaient, comme pour le déchiffrer à distance, sur le papier que le directeur tenait à la main.

Hélène Gervais croyait qu'elle allait se trouver mal. La petite Lévy ne chantait plus mais elle souriait.

L'huissier était venu au coup de sonnette, attendant sur le devant de la scène les ordres tombés de la loge du jury.

— Concours de tragédie. Hommes, dit la voix qui sortait de la barbe blanche.

Un temps d'arrêt, rapide et terrible, puis la chute lente de ces mots :

— Pas de premier prix, pas de second prix.

Un murmure sourd et désappointé souligna la sentence.

— Appelez M. Silva et M. Bléquet, continua la voix.

Des applaudissements éclatèrent. Les deux concurrents,

mécontents d'être *ex æquo*, chacun se sentant supérieur à l'autre, arrivaient d'un air renfrogné.

— Messieurs, dit le directeur, le jury vous a décerné à chacun...

Un prix? Hélas! non!...

— Un premier accessit!

Et soudain, — revirement des choses! — ces deux jeunes hommes, qui venaient grognons, mécontents, mal disposés l'un contre l'autre, se tendent la main et s'en vont, réconciliés dans une déception commune, et chacun se disant peut-être à part soi :

« Mon pauvre prix, si bien gagné! je ne l'ai point, mais *il* ne l'a pas. »

Et les appels des accessits continuaient, chaque élève, chaque lauréat devant accourir à l'appel de son nom. On en voyait qui, déçus, réduits à ce pis-aller de l'accessit, se présentaient les yeux rougis et le mouchoir sur les lèvres. Et le public, ému, les nerfs secoués, leur faisait des ovations. Il protestait. Des *ah!* furibonds éclataient, poussés par des parents, jetés par des amis, lorsqu'un concurrent applaudi n'arrivait pas au rang que les spectateurs lui assignaient depuis le matin. Jadis, devant ces murmures, Cherubini donnait quelquefois l'ordre d'évacuer la salle.

La liste des lauréats-hommes de la tragédie était épuisée, le dernier accessit décerné. C'était maintenant le concours des femmes dont on allait proclamer le résultat.

Les coups de sonnette ramenaient le silence, un grand silence attentif. Et sur les bancs, dans les loges, partout, un même nom instinctivement, un nom que Philippe Marsy et Henri entendaient avec bonheur, Sabine avec dédain, Clotilde avec colère, et que Saint-Yves, songeant aux craintes de Pierron, avait peur de ne pas entendre :

— Hélène Gervais! Hélène Gervais!

La foule le répétait avec joie.

Des baignoires, de l'orchestre, des galeries hautes, ce même nom montait, glissait, tombait doucement mur-

muré, chuchoté de la lèvre à l'oreille, prononcé tout bas en attendant qu'il fût proclamé tout haut :

— Hélène Gervais! Hélène Gervais!

L'huissier attendait, impassible.

— Appelez mademoiselle Lévy! dit la voix mâle qui commandait.

A ce nom, ce fut dans la salle une explosion de cris et de murmures, une détonation bruyante d'indignation et de colère. Des spectateurs, brusquement soulevés sur leurs siéges, se tournaient vers la loge des juges, le courroux dans les yeux. Henri, rappelé à lui, s'était senti atteint en pleine poitrine comme par un coup brutal. Il frappa de sa main ouverte sur le dossier du fauteuil où se tenait Marsy, navré.

— Pierron avait deviné!... murmurait Saint-Yves.

Et dans l'immense murmure qui montait, les regards de deux femmes, qui ne se connaissaient point, se croisèrent par hasard, et Sabine regardant Clotilde Verrier ne put s'empêcher d'être frappée du regard d'insolent triomphe que la comédienne promenait à travers la salle, en l'arrêtant brusquement sur Saint-Yves.

Toute effarée, courant et sautant presque, la petite Esther était apparue sur la scène, ouvrant prestement la porte du décor et se précipitant sur le devant du théâtre, les yeux brillants, le visage et les lèvres tendus vers la loge du jury comme un de ses aïeux vers la manne.

Elle ne semblait pas percevoir la clameur hostile qui tournoyait autour d'elle comme une trombe. Elle petillait de joie. Ses petits pieds trépignaient avec de folles démangeaisons de danser.

— Mademoiselle, le jury vient de vous décerner le premier prix de tragédie.

Le premier prix! A elle!

— A moi?

Esther joignait les mains, étonnée, ravie, folle, n'en croyant rien, et, pendant que la salle entière protestait; que, du milieu de l'ouragan, des bravos isolés partaient;

que Clotilde Verrier, à demi penchée, déchirait ses gants en applaudissant et qu'Henri Roquevert, regardant Marsy tremblant de rage et Sabine impassible, s'écriait : « C'est indigne ! » la petite Lévy disparaissait dans le fond du théâtre, heureuse à crier, et, avec un grand froufrou de soie, se précipitait dans les bras de son professeur, surpris lui-même.

— Appelez mademoiselle Gervais, dit la voix à l'huissier.

La salle partit, presque unanime, dans une bourrasque de bravos. On trépignait, on criait, on frappait sur les banquettes. Les paumes des mains étaient rouges à force d'applaudir.

— Bravo ! bravo ! criait Henri.

— Quel enthousiasme ! murmurait Sabine.

Et Philippe songeait :

— Pauvre fille !

Elle parut, se soutenant à peine, blanche à faire peur dans sa robe noire, tremblante, les lèvres blêmes, et ses beaux yeux, devenus fixes, ne voyant rien, n'entendant rien, effarée devant cette tempête de bruit qui lui soufflait au visage.

Elle essayait de se roidir sous l'émotion ; les mains croisées, elle s'enfonçait les doigts les uns dans les autres par une crispation violente.

— Mademoiselle, le jury vient de vous décerner une premier accessit !

Quoi ? pas même un second prix ? Un accessit ! un accessit à Hélène Gervais ! Alors la protestation indignée devint plus furieuse. Il y avait de la rage dans les acclamations et les bravos dont on couvrait Hélène. Elle, chancelante, s'inclinant, remerciant, sans comprendre, semblait osciller sur elle-même, les pieds cloués au plancher, et sentant tout son être se soulever, sa poitrine se gonfler sous une douleur immense, tandis que, dans un rictus souffrant, son beau visage essayait de sourire pour dire combien ces clameurs la touchaient.

Et, plus violent, plus éclatant, le bruit grandissant des bravos grondait avec des fracas irrités. On entendit Clotilde

Verrier laisser tomber ces mots en riant : « Ils ont l'enthousiasme épileptique ! »

Par un brusque effort, comme si elle se fût enlevée une lame entrée dans sa chair, Hélène s'arracha à ces planches qui la tenaient, à cette salle, à ce jury qu'il fallait saluer ! Elle se dirigea, au hasard, aveuglée par des larmes soudaines, jusqu'à la porte du fond, et tandis qu'un bruit de sonnette vibrait pour imposer silence aux clameurs, Hélène, arrivée dans la coulisse, à bout de lutte, à bout de courage, s'écroula, secouée par un spasme, dans un coin du théâtre, comme un blessé tombant au seuil de l'ambulance.

Alors, on l'entoura, on la consola. Des mains amies cherchaient sa main. Les camarades, à leur tour, protestaient. Jeanne Hardy, n'ayant rien obtenu, était particulièrement furieuse. C'était affreux ! C'était atroce ! C'était un prix volé !

— D'ailleurs, c'est tous les ans comme ça !

Pierron répétait à son élève ce qu'il avait dit à Saint-Yves. On voulait se débarrasser d'Esther Lévy. On tenait peut-être à ce qu'Hélène devînt plus remarquable encore après une nouvelle année de cours. Il saurait d'ailleurs, dans un moment, du jury lui-même, le fin mot de l'aventure. Et tout rouge, la joue allumée, le sang au front, Pierron quittait les coulisses pour aller aux informations.

— Prix de comédie. — Hommes, continuait la voix. Appelez M. Duret...

Dans le cauchemar douloureux qu'elle traversait, ce nom de Duret, qu'elle entendit, apporta à Hélène Gervais une consolation. Elle vit le petit Duret bondir et courir à la porte, plus blanc que sa cravate blanche. Et Claudine, prise d'un tremblement nerveux, pleurait, tandis que la mère Harel tout bas lui disait : « Tu sais que *son* prix ne suffit pas, ma petite, il faut le tien ! »

— Voilà du moins un heureux ! pensa Hélène.

Et, toujours entourée, le cœur broyé, mais rappelant à

elle toute sa fierté pour rester debout, elle avait essuyé ses larmes, elle répondait à ces amitiés émues par un beau sourire navré mais calme. Elle demandait, n'entendant pas toujours les noms des élèves :

— Qui appelle-t-on maintenant?

Elle dit : « *Tant mieux, je suis contente,* » lorsqu'on appela Claudine Harel et que la fillette s'élança, pouffant d'un rire qui se fondit en pleurs, sur le théâtre, tandis que Louis Duret sautait au cou de madame Harel et l'appelait *maman.*

— Maman ! maman !

Et Hélène songea à *maman Gervais*, à la pauvre vieille qui n'aurait pas eu la joie d'entendre proclamer la victoire de sa fille...

— Elle est morte heureuse, du moins... Aujourd'hui, pauvre femme! elle mourrait désespérée !

Dans un coin du théâtre, embrassée et réembrassée par des amies, par des camarades du dehors, par des maîtres, la petite Lévy sautait de joie. Sa femme de chambre lui avait eté sur les épaules un burnous algérien qui la drapait. La olie fille semblait chercher quelqu'un des yeux parmi tout e monde, et, de loin, apercevant Hélène, elle fendit le cercle de ses courtisans improvisés, et allant droit à mademoiselle Gervais :

— C'est votre prix qu'on m'a donné, dit-elle avec une franchise pleine de bravoure. Il faut me pardonner et ne pas m'en vouloir de ma joie! Si l'on pouvait changer un accessit contre un prix, je vous jure que je changerais. Mon présent ne vaut pas votre avenir !

Elle tendait la main à Hélène, qui la prit et la serra.

— Ce n'est pas une mauvaise fille, cette Esther, dit Suzanne Brunier.

Tout était fini maintenant. La salle se vidait, les spectateurs s'engouffraient dans les couloirs étroits, les petits escaliers, le vestibule où l'air paraissait glacé après l'atmosphère du théâtre. On discutait, on pleurait, on s'embrassait dans les cours. Le plein air donnait d'étranges teintes crues

aux joues fardées des élèves qui sortaient des coulisse pour courir à leurs parents. Des larmes coulaient, creusan des sillons dans la poudre de riz. Fous de joie, se tenan par la main, le petit Duret et Claudine, descendant quatr à quatre l'escalier qui menait à la rue, répétaient joyeux leurs amis : « Couronnés ! couronnés ensemble ! ensemble ensemble ! » Et cette joie naïve, ces fusées de gaieté, ce éclats de juvénile amour, touchaient tout le monde, except la mère Harel, presque maussade, et les parents Duret, qu s'inclinaient, mais un peu tristes.

Pierron était revenu vers Hélène. Le jury voulait, en effet la couronner l'an prochain. Il l'avait trouvée excellent dans *Iphigénie*, mais un peu sombre dans *Mademoiselle d Belle-Isle*, et l'*Aventurière !* « C'est une actrice de drame avait-on dit, ce n'est pas une tragédienne. »

— Bien. Soit. Mais vivre ? dit Hélène.

Maintenant, elle avait hâte de partir. Elle étouffait dan ce théâtre où l'ombre entrait, et qui devenait comme sinistr non éclairé, la nuit. Elle avait soif de sa solitude, de l petite chambre du passage Colin où elle pouvait pleure et crier sans qu'on regardât ses larmes ou qu'on eût piti d'elle. Pierron avait demandé pour elle une voiture et l fiacre attendait, dans la rue du Conservatoire, à côté d coupé de la petite Esther.

Devant la porte des artistes, la foule était grande. U attroupement houleux attendait, décidé à protester encor par une manifestation dernière, contre le jugement rendu Des gardiens de la paix, debout sur le trottoir, regardaien sans broncher l'émeute pacifique. Aux fenêtres de la rue les habitants, les commis des maisons de banque ou d commission et d'exportation qui occupent les grand bâtiments faisant face au Conservatoire et à Saint-Eugène se pressaient, se penchaient, riant à ce spectacle presqu annuel qui anime l'heure de la fermeture des magasins.

Lorsque dans l'encadrement de la petite porte, Esthe Lévy se montra, toute de blanc vêtue, comme pour un sortie des Italiens, un murmure sourd gronda, bientôt ré

›rimé, et de petits susurrements glissèrent dans la foule omme des sifflets. Esther s'appuya sur une main tendue, :elle de ce directeur d'un grand journal qu'on lui donnait ›our protecteur, et lestement, comme pressée d'échapper . tous ces visages qui la touchaient presque, elle sauta dans ın coupé, disant au directeur : « Allons, vite, vite ! » et, lui nonté, le cocher fouettait rapidement ses chevaux, traersant la foule qui s'écartait et le coupé disparaissait brusluement par l'angle de la rue Bergère.

Ce n'était pas Esther qu'on attendait, c'était Hélène.

Les mêmes bravos retentissants de la salle bondirent en uelque sorte vers elle dès qu'elle fut aperçue. Des chaeaux s'agitaient, des voix criaient. Un délire généreux, un entiment violent pour la justice outragée animaient cette oule qui, par une poussée ardente, se rapprochant d'Hélène t l'entourant, parlait de la porter en triomphe.

En triomphe ! Elle avait plutôt l'air d'une malade qu'on mporte. Sa pâleur était terrible. Il y avait un effroi profond ans le regard éploré que ses grands yeux roulaient autour 'elle. Elle cherchait, dans cette foule amie mais exaspérée t brutale, un secours, un appui, et, sur le seuil même de ı petite porte, elle sourit, voyant Saint-Yves et Henri qui, ı prenant chacun par un bras, lui ouvrirent un passage ers le fiacre où, debout devant la portière se tenait Phippe Marsy, tandis que, du fond d'une autre voiture arrêtée out près, Sabine, le lorgnon sur les yeux, regardait en ouriant.

Et la foule criait, et le nom d'Hélène montait, dans la ède atmosphère de ce beau soir de juillet, comme emporté ar un vent de gloire.

Elle remerciait du geste, muette, la gorge étreinte, la oitrine sans souffle.

— Aujourd'hui le triomphe de la rue, lui disait tout bas aint-Yves en la guidant, en l'emportant vers le fiacre. Denain, celui du théâtre !

— Eh bien ! murmurait Henri, vous êtes vengée, Héène ?

Elle rencontra le bras de Philippe pour monter dans ce fiacre dont le cocher attendait, fier de transporter quelque personnage. Un beau et bon sourire vint aux lèvres de la pauvre fille quand elle aperçut dans les yeux de Marsy de grosses larmes.

Il ne lui dit rien. Mais ses doigts saisirent la main d'Hélène, et ainsi entourée d'affections et de dévouements, comme emportée par cet ouragan de sympathies qui redoublaient devant le passage de quelque membre du jury, elle éprouvait une impression heureuse comme le saisissement d'un bain après une heure de fièvre.

— Passage Colin, rue Duperré ! cria Henri.

Le fiacre partit, encore escorté par des spectateurs, des élèves, des amies qui, des deux côtés des portières aux vitres baissées, tendaient leurs mains à Hélène. Un hourra retentissant escortait la voiture et lui faisait un cortége d'acclamation ; mais à chaque tour de roue, la foule était moins pressée, la double file s'égrenait, les clameurs s'éloignaient et se taisaient...

Au coin de la rue Richer, Hélène Gervais était seule. Seule ! Et, s'enfonçant alors dans l'encoignure du fiacre, son mouchoir sur sa bouche, étouffant des sanglots, heureuse de l'amère joie de cette solitude où la douleur peut s'échapper, comme un jet de sang que la ligature ne comprime plus, elle se laissa aller à sa poignante, à sa cruelle et atroce souffrance. Et, ne songeant qu'au passé, devant l'avenir qui pourtant se dressait, effrayant désormais, devant elle, c'était la vieille brunisseuse qu'elle évoquait, disant tout haut, répétant, la pauvre fille, lorsqu'un sanglot ne lui déchirait point la gorge :

— Ce n'est pas ma faute, maman Gervais ! Pardonne-moi !...

Puis, tout à coup, dans un embarras de voitures vers le faubourg Montmartre, Hélène, qui ne regardait rien, ne voyait rien, aperçut ou plutôt sentit sur ses paupières comme la brûlure d'un regard.

Elle leva ses grands yeux tristes et, penchée dans une

victoria, le coude à la joue, laissant couler son regard jusqu'à l'humble fiacre dont la roue de sa voiture frôlait la roue, elle vit une femme qu'elle reconnut bien. Et tout son corps tressaillit comme sous une étincelle électrique.

C'était Clotilde qui souriait en voyant passer Hélène enfoncée sur les coussins râpés de la voiture de louage, — Clotilde Verrier qui allait se déshabiller à son théâtre, heureuse d'une telle journée.

VII

Henri sortit de la fournaise du Conservatoire comme un homme s'enfuit, égaré, du coin de la terre où vient d'avoir lieu une exécution capitale. Il lui semblait qu'on avait, tout à l'heure, égorgé quelqu'un. Des sentiments complexes l'agitaient d'ailleurs, et il ressentait encore, sur ses lèvres chaudes, l'ineffaçable impression de fraîcheur qu'y avait laissée le front de Sabine. Un frisson lui courait partout le corps lorsqu'il songeait à ce baiser. Mais non, ce n'était pas un baiser, et ce contact furtif et rapide, inaperçu de toute une salle et enfoncé dans le cœur même d'Henri, c'était tout simplement le petit accident du fauteuil renversé qui l'avait amené.

Personne n'en était coupable, ni Henri, ni Sabine.

— Et si pourtant ?...

Henri fermait les yeux à cette pensée. Quoi ! Sabine aurait pu ?... Tout un flot de révolte montait aussitôt et, furieux, grondait en lui, puis se fondait bientôt en une pénétrante volupté. Il trouvait à la fois quelque chose de hideux et de délicieux à se dire que madame Marsy pouvait l'aimer. Décidément cette femme triomphait de lui, s'imposait à sa pensée, ne sortait pas de son esprit. Ah ! la savante artiste en séduction et en ivresse ! Comme elle avait dit à Henri : « Amusez-moi ! » Comme elle lui avait montré, pour l'exaspérer et l'affoler, l'affection croissante qu'elle éprouvait, disait-elle, pour Cordier !

Si l'image de Marsy faisait rougir Henri de honte, celle de Cordier le faisait pâlir de jalousie. Sabine n'ignorait pas que cette nature un peu hésitante du jeune homme avait des soubresauts hardis et d'irrésistibles violences. Elle savait que, jaloux en amitié, il devait l'être bien plus encore en amour. Elle avait entendu maintes fois Henri reprocher à Philippe Marsy les faiblesses affectueuses que le maître avait pour un élève indigne de lui. En se rapprochant de Cordier, — qu'elle trouvait charmant, en réalité, et qui lui plaisait par tout ce qu'avaient d'attrait sur elle le paradoxe, le bizarre et l'affecté, — elle était bien certaine d'irriter Henri, cet Henri qui l'aimait (pouvait-il le lui cacher ?), et qui se croyait assez fort, assez sûr de lui-même pour garder le silence et pour vouloir la fuir !

Sabine ne mentait pas quand elle répétait à Henri ce qu'elle disait si souvent à Cordier : « Je m'ennuie. » Elle s'ennuyait. Le mariage n'avait pas tenu pour elle tout ce qu'elle en espérait. Philippe n'était pas du tout le mar qu'elle avait rêvé. L'idée qu'elle s'était faite d'un artiste différait essentiellement du type que réalisait Marsy. Elle croyait à une succession continue de plaisirs, de fêtes, de soirées originales. Non qu'elle aimât le monde ; elle le détestait. Mais c'était justement le contraire du monde qu'elle souhaitait : une sorte d'incessante kermesse, où l'intrigue à mots couverts tiendrait l'esprit en éveil et en haleine la curiosité de la fille d'Ève. L'antipode de l'existence passée dans le logis chargé de science de Vincent Tournier. Une mascarade amusante. Des voyages fantaisistes, des escalades de pics en Suisse ou dans le Tyrol, des ascensions vertigineuses, des levers de soleil sur le Righi, puis des disparitions soudaines, avec des lunes de miel recommencées au fond des hôtelleries romantiques d'Écosse où les aubergistes portent des noms sonores de chefs de clan. Parfois quelque apparition éclatantes sur une plage de ville d'eau, une entrée à toute bride dans les rues d'Etretat ou d'Arcachon, un étalage de costumes au Casino et sur les galets, un tour de valse, un pari aux courses, et,

le lendemain, un départ subit comme pour laisser aux rivales dépitées et aux valseurs charmés le souvenir d'une vision. Une existence fouettée, activée, emportée, brûlée. Le roman transporté dans la vie réelle.

Et, au lieu de tout cela, elle trouvait un mari dévoué, doux et bon, constant, soumis à ses caprices pourvu qu'elle le laissât à son œuvre, un artiste laborieux et convaincu, brûlant de la soif du mieux, et qui, pour reposer ses doigts fatigués du maniement du pinceau, les passait, comme il les eût trempés dans l'eau fraîche, dans la chevelure de son enfant.

Jusqu'à la naissance d'André, Philippe avait non-seulement consenti à des voyages fréquents, mais il avait été heureux d'étudier les maîtres qu'il ne connaissait pas et qui ne se livrent que chez eux, les Flamands en Hollande, Velasquez en Espagne. Mais l'enfant une fois au monde, Philippe avait subordonné toute sa vie à cette chose sacrée, son art, à cet être adoré, son fils. L'été venu, ce qu'il recherchait, pour André, c'était quelque coin de bois, loin des importuns, une maisonnette à Fontainebleau ou à l'Isle-Adam, avec un jardin où pouvait jouer le petit, et un atelier où pouvait travailler le père.

Sabine reprochait beaucoup à Philippe de lui avoir fait passer la dernière saison à Honfleur, parmi des pêcheurs aux teints hâlés, des cordiers qui tiraient leur chanvre sous les pommiers des fermes, dans une petite ville pittoresque, mais noire, tandis qu'il y avait là, tout près, la plage, les concerts et les courses de Trouville, où l'on eût été si bien dans l'élégance, la griserie et le papotage de la fashion.

Philippe, tenant André par la main, montait, après une séance de peinture, sous les gigantesques arbres pleins d'ombre, la grande allée de la Côte de Grâce, entrait avec l'enfant, qui courait après les chiens joyeux et les canards effrayés, dans la ferme Saint-Siméon; et Sabine demeurait enfermée dans le salon de la petite maison louée, regardant la mer uniformément bleue toute cette année-là, avec

un ciel uniformément doux et des voiles uniformément blanches, semblant volontairement se cloîtrer, jouant d'une main distraite les mélodies de Chopin qui se terminaient sous ses doigts en quadrilles d'opérettes, et se répétant à elle-même ce qu'elle devait dire à Henri :

— Je m'ennuie !

Coquette et ennuyée, elle était capable de bien des folies pour oublier ce qu'elle appelait « sa déception. » Elle prenait donc plaisir à écouter les charges de rapin mondain d'Emile Cordier et à irriter l'amour naissant d'Henri. Elle n'aimait ni Cordier ni Henri, mais ils lui plaisaient l'un et l'autre. Au fond peut-être aimait-elle encore Philippe, qu'elle estimait. Elle semblait au moins adorer son enfant, mais d'une adoration particulière, comme elle eût été folle d'une œuvre d'art, et simplement peut-être parce que le petit André était joli.

Charrière lui avait dit un jour :

— Vous parlez d'André comme vous parleriez d'un bibelot. Ça me semble drôle ! Les enfants sont faits pour être soignés comme des morceaux de notre propre chair, et non pour être admirés comme des objets d'étagère !

La forme que François donnait à ses observations leur enlevait tout caractère acerbe, mais Sabine n'en ressentait pas moins la pointe, et l'esprit du sculpteur était trop net et trop sérieux, non-seulement pour la distraire, mais pour ne pas la blesser. Bah ! Elle laissait tout passer. Elle se souciait si peu de Charrière !

Elle était, pour le moment et depuis quelque temps, très-intéressée à ce jeu commencé : s'amuser d'Henri et se distraire avec Cordier. Elle ne se disait point que la partie pouvait certes la mener loin. Et puis, que lui importait ? Elle sentait sa petite tête assez ferme pour s'arrêter à temps, si c'était son goût, ou pour continuer à parier, si cela lui plaisait. Comme elle avait cru voir, — et réellement vu, — qu'Henri, à bout de luttes contre lui-même, voulait s'éloigner, et comme, Henri disparu, c'était une *pièce* de moins dans sa partie d'échecs, Sabine avait juré de retenir le jeune homme.

Les marques d'affection prodiguées à Cordier, les sourires complimenteurs dont elle avait, au Conservatoire, accompagné les facéties du peintre raillant les concurrents, avaient été à la fois des escarmouches contre Cordier lui-même et des ruses de guerre contre Henri. Puis, dans le tête-à-tête avec Henri Roquevert, si le mouvement du fauteuil qui poussait le front de Sabine sous le souffle ardent du jeune homme avait été produit par le hasard seul, il fallait avouer que le hasard venait singulièrement en aide aux projets de cette femme.

Henri avait littéralement la fièvre lorsqu'il rentra au logis. Tout ce qu'il avait vu, entendu, ressenti, souffert dans cette journée lui incendiait les veines et lui tourbillonnait sous le crâne. Il n'en dit pas un mot à sa mère, qui ne l'interrogea point, mais il exprima, en termes bouillants, son indignation à Jacques Roquevert. Et le vieux comédien hocha la tête : « Eh bien ! tu vois, mon pauvre Henri ! Voilà le théâtre ! La malheureuse enfant dont tu me parles en connaît aujourd'hui la première peine. Qu'elle attende ! C'est le commencement ! »

Il essaya ensuite de prouver à Henri que le jury pouvait avoir bien jugé. Ce n'est pas seulement sur le morceau récité dans le concours public, c'est sur toutes les *notes* obtenues par l'élève durant l'année, qu'on décerne les récompenses. Qui sait ? Mademoiselle Gervais était peut-être une artiste d'inspiration soudaine qui ne devenait « elle-même » qu'en face du public et au feu de la rampe. Et les juges, après tout, devaient tenir compte du labeur de toute une année. Or, qui sait si Esther Lévy...

Mais Henri interrompit vivement son père. Il n'y avait pas à comparer les deux femmes l'une à l'autre. Esther était très-protégée certainement. C'était son titre le plus sérieux au prix arraché à Hélène. Et, avec sa juvénile violence, cet amour de la justice qui gonfle les cœurs de vingt ans, Henri se laissa aller, là, seul, en face de son père, — comme tout à l'heure la foule, — à des protestations indignées.

— Tu admettras bien, cependant, que les gens de talent qui composaient le jury sont des honnêtes gens.

— Oui, mais ce sont des hommes accessibles et faibles, comme tous les hommes.

— Alors, fais juger mademoiselle Gervais par des demi-dieux. Et qui te dit qu'ils n'ont pas agi pour le bien de cette jeune fille? Qui te dit qu'elle n'a pas besoin de travailler encore?

— En attendant elle a besoin de vivre!

— Oh! dit Roquevert, ça, c'est une autre question. L'art est une chose, la faim en est une autre. Il ne s'agit pas de savoir si le comédien que j'écoute ou le peintre dont je regarde le tableau vit largement ou crève de faim. Il s'agit de savoir si le tableau est bien et si le comédien m'émeut. Sans cela, qu'ils cassent des cailloux l'un et l'autre, pour vivre, ou qu'ils rabotent des planches!

Henri était étonné de cette sévérité absolue du vieil acteur, et il ne pouvait s'empêcher de l'admirer, car ce manque apparent de pitié était encore un hommage rendu par l'artiste à l'art dont il avait fait sa vie.

— Sois tranquille, ajouta le vieillard, si cette mademoiselle Gervais a le feu sacré, ce n'est pas l'échec d'aujourd'hui qui l'empêchera de vaincre! Si elle ne l'a pas, eh! parbleu! elle se fera couturière et tout le monde y gagnera!

C'était bien là ce que pensait Henri lui-même, avec cette différence qu'il eût presque regardé comme un sacrilége de mettre en doute la vocation et le talent d'Hélène Gervais. Et cela, il voulait le répéter, le crier à Hélène, la consoler, l'arracher au désespoir, qui, à cette heure même, la tenait courbée sans doute. Où était-elle? Chez elle, à coup sûr. Les défaites ont pour suite la solitude. On ne s'empresse pas autour des vaincus.

Eh bien! il irait chez elle. Dès ce soir? Tout de suite. Il descendit vers la rue Duperré. La nuit peu à peu était tombée. Une nuit tiède et transparente. Sur les boulevards extérieurs, tout bruissait doucement. Des enfants jouaient,

en vêtements blancs; des groupes marchaient lentement sous les arbres. Au loin, une musique d'orgue, triste et comme sanglotante, semblait gémir... Et pourtant, il y avait autour d'Henri comme l'apaisement heureux d'une journée chaude.

Si le son tremblant de l'orgue qui jouait place Pigalle montait jusqu'à la fenêtre d'Hélène, comme ces accents navrés et déchirés devaient augmenter la mélancolie de la pauvre fille !

Et Henri pressait le pas pour la consoler plus vite.

Il arriva devant une porte assez large pour une maison particulière, étroite pour une voie publique, et où, sur une plaque de marbre noir, on lisait en lettres d'or gravées : *Passage Colin*. La grille, qu'on fermait la nuit, en était poussée des deux côtés de l'entrée et, par la baie ouverte, on apercevait, dans la pénombre du crépuscule, des boutiques à peine éclairées, marchands de vins ou de bière, avec des étiquettes portant tracés en rouge les noms des breuvages débités ; blanchisseries où les fers chauffaient sur un poêle de fonte ; épiceries aux boutiques étroites et, de loin en loin, des petites portes avec des corridors étranglés menant à des cours intérieures où il semblait que l'air dût manquer. Le jour entrait là dedans, déjà affaibli par un vitrage qui, protégé par un grillage, partait de la rue Duperré jusqu'au boulevard, jusqu'à cette autre porte, là-bas, où l'on apercevait des troncs d'arbres grêles, des feuilles de marronniers malades, et, de l'autre côté de la chaussée, la perspective grimpante de la rue Germain-Pilon montant vers Montmartre. Cinq marches de pierre, où se traînaient des marmots, coupaient en deux le passage Colin, dont le sol bitumé rendait un son creux de cave vide.

C'était là que demeurait Hélène.

Henri entra dans le passage et monta l'escalier qui conduisait au logis de la jeune fille. Le concierge parut surpris lorsqu'on lui demanda à quel étage demeurait mademoiselle Gervais. C'était la première fois que venait une visite.

Un bruit d'assiettes et de voix sortait encore, quoiqu'il fût tard, de la table d'hôte à trente-cinq sous du rez-de-chaussée. Dans l'escalier, à peine éclairé, Henri montait, tout ému à l'idée qu'il allait trouver la malheureuse en larmes. Oui, Roquevert avait raison ! Cette vie de théâtre avait des blessures atroces. Et pourtant, ce jeune homme, qui souffrait ainsi de la torture d'une autre, avait des appétits de sentir la morsure, les crocs des déceptions et le fer de la déroute s'enfoncer en plein dans sa chair.

Il s'arrêta, attendant et écoutant à la porte du logis d'Hélène. Aucun bruit n'en sortait. L'appartement semblait désert. Le tintement de la sonnette parut vibrer dans le vide, puis, une minute après, un bruit de pas et le frôlement d'une jupe sur le parquet.

— Qui est là ? demanda la voix de mademoiselle Gervais.

Et cette voix parut à Henri calme et douce comme de coutume.

Il se nomma, Hélène entr'ouvrit la porte.

Henri la vit, une lampe à la main, dans le cadre nettement découpé. La lumière, sous l'abat-jour élevé à la hauteur du regard, éclairait un visage triste mais grave et où la douleur semblait essuyée, les larmes bues comme la pluie après un orage dissipé.

Seuls, les yeux d'Hélène, encore un peu rouges, gardaient le gonflement lugubre des pleurs versés.

Elle tendit vivement à Henri sa main droite et lui dit simplement : Merci.

— J'espère bien que vous m'attendiez, fit Henri.

— C'est vrai, dit-elle. M. Marsy m'a déjà envoyé quelques mots au crayon, sur une carte... M. Saint-Yves m'a écrit... J'étais certaine que vous voudriez aussi consoler une pauvre fille, très-battue, — mais qui a du courage !

Tout en essayant de sourire, elle laissait éclater, par l'effort même qu'elle faisait pour la vaincre, une atroce souffrance.

Elle referma la porte sur Henri et le fit entrer dans la petite pièce qui lui servait à la fois de salon, de théâtre pour répéter ses rôles et d'atelier pour coudre ses robes.

Elle posa sa lampe sur une table ronde recouverte d'un ouvrage au crochet, et, sur la cheminée, prit une carte et une lettre qu'elle apporta à Henri, en lui disant :

— Tenez !

Henri se courba jusqu'à l'abat-jour et lut les lignes tracées au crayon par Marsy et le billet de Saint-Yves :

« *Avec les bravos les plus sincères et l'admiration la plus profonde,* disait Philippe, *prière à mademoiselle Gervais de compter sur le dévouement du plus respectueux de ses amis.* »

Et Saint-Yves, d'une écriture irritée et nerveuse, et dans ce grand style majestueux ordinaire aux comédiens :

« *Il y a de ces épreuves, chère mademoiselle et vraiment artiste de cœur et d'âme. Le triomphe définitif s'achète par de pareilles blessures. Plus la douleur est cruelle aujourd'hui, plus la joie sera forte demain. Courage! Vous avez été applaudie par une élite. Bientôt le grand public vous vengera et tout à fait. Nul ne croit plus vivement à votre bel avenir que celui qui signe*

» SAINT-YVES.

» P. S. *Pierron est exaspéré. Il parle de donner sa démission de professeur.* »

Hélène regardait, avec des yeux attendris, cette lettre que Henri approchait de la lumière, et il semblait que ces protestations amies fussent comme un souffle d'air après l'étouffement.

Elle ne s'illusionnait pourtant pas sur ces éloges.

— Ce sont des fleurs jetées sur une tombe, dit-elle à Henri. Rien ne peut modifier cette réalité : c'est fini. Mon espérance a les ailes cassées. Que faire ?

Elle s'était assise, regardant Henri, très-ému par cette

douleur sans phrases, résignée en apparence et d'autant plus morne et déchirante, comme les vraies douleurs. Il s'attendait à plus de plaintes. La fierté empêchait Hélène de se poser en victime et d'étaler sa blessure. Elle avait souffert, depuis quelques heures, autant que lorsque sa mère adoptive était morte, d'une autre souffrance sans doute, mais aussi tragique, et elle avait eu la force de dominer cette torture, et elle pouvait presque dissimuler cet affreux crève-cœur.

Pourtant, dans ces deux simples mots : « Que faire? » tout un drame surgissait. Cette interrogation évoquait une longue suite des journées mornes, sans espoir, — pis que cela, sans ressources...

Hélène venait de perdre brusquement une partie où elle avait engagé sa vie, et elle ne s'était pas dit, elle n'avait pas voulu se demander jusque-là ce qu'elle ferait si elle la perdait.

Peut-être aurait-elle raison de se jeter à l'eau. C'est un dénoûment, cela ! Et si rapide ! Mais, non. La faiblesse, l'abandon répugnaient comme des lâchetés à cette nature pourtant faite de douceur. La brunisseuse de la rue Jouy-Roure, lui avait appris à aimer le travail. Le salut était là. On ne meurt pas quand on est brave.

Henri n'avait pas grand effort à faire pour deviner toutes les pensées qui s'entre-choquaient dans le cerveau d'Hélène. La pauvreté nette de la pièce où il se trouvait disait éloquemment qu'Hélène Gervais côtoyait de près cet horrible gouffre sans fond, la misère. La chambre était presque nue, avec du papier à dix sous le rouleau, gris avec des bouquets semés, des fleurs des champs à peine visibles dans le demi-jour qui entrait encore par la fenêtre ouverte. Sur la cheminée de marbre rougeâtre, de petits objets traînaient des deux côtés d'une pendule en porcelaine à rocailles, *brunie* jadis par la mère Gervais : des flambeaux, des tasses, de petites coupes en cristal bleu opaque. Une commode en noyer, une étagère accrochée au mur et sur laquelle les *classiques* étaient rangés ; des photo-

graphies sous verre de madame Gervais, exécutées par hasard lors de quelque fête foraine; des chaises de jonc, la petite table sur laquelle était posée la lampe: — c'était là tout le mobilier. Par la porte entr'ouverte donnant sur l'étroite chambre à coucher d'Hélène, le bout d'un lit de fer recouvert d'un couvre-pieds rose apparaissait, et, posée tout contre, une table de bois blanc, entourée de perse, surmontée d'une petite glace. C'était la toilette d'Hélène. Devant cette glace, elle déroulait et nattait ses beaux cheveux bruns lorsqu'elle se levait, dans la fraîche lumière du matin; devant elle aussi elle étudiait ses rôles, et l'humble miroir avait bien des fois reflété le visage d'Iphigénie ou de Chimène. Et dans tout cela, dans ce logis qui demeurait presque gai, avec un parfum de jeunesse, et, çà et là, le sourire d'une fleur, Henri devinait un dénûment attentivement caché, un ordre, une activité, une coquetterie de propreté qui dissimulaient mal une détresse.

Par la fenêtre, l'air lent et larmoyant de l'orgue, entendu tout à l'heure, pénétrait comme un écho de fête finissante... Sur la découpure du ciel pâli des hirondelles voltigeaient, s'appelant avec de petits cris. On apercevait, aux balcons des maisons en face, sous les toits, des voisins qui prenaient le frais, des duos encadrés dans des fleurs grimpantes, volubilis, rinceaux de vigne vierge ou capucines sortant d'étroites caisses vertes...

Et cette chambre pauvre, cette solitude d'Hélène, cet air languissant, presque funèbre, montant du dehors comme une plainte, ces cris d'oiseaux, ces rires étouffés courant dans l'atmosphère attiédie, emplissaient Henri d'une tristesse amère...

Pauvre Hélène!

Avec l'engagement que le succès lui eût assuré, elle eût pu, se disait le jeune homme, braver l'avenir du haut de son humble logis! C'était la vie. Après cet injuste échec, qu'était-ce que son avenir?

Et, à son tour, répondant à Hélène par la question qu'elle lui adressait et qu'elle s'adressait à elle-même:

— Maintenant, que ferez-vous? dit-il. Que voulez-vous faire?

C'était le terrible point d'interrogation, qui se dressait devant Hélène depuis l'heure où, brutalement, autour d'elle, tout s'était écroulé.

Oui, que faire?

Henri cherchait des consolations banales et n'en trouvait pas.

Il eût volontiers dit à Hélène :

— Luttez, et si les ressources vous manquent, j'en ai pour vous!

Mais la fierté d'Hélène se fût révoltée en toute justice et il eût atrocement blessé dans sa dignité cette femme torturée dans son orgueil.

— Ce que je ferai? dit Hélène, avec un singulier accent dans la voix. Je ne sais pas. Je redeviendrai peut-être couturière. Ma foi ! puisqu'on ne me trouve pas de talent, que j'aie au moins du courage!

— Et pourtant, dit-elle en se frappant la poitrine, il me semble que j'ai bien autant de cœur que ces filles applaudies et que si j'avais un rôle... Ah! si l'on me fait exprimer jamais la misère d'une malheureuse qui croit tenir dans sa main un trésor et qui n'y trouve que des cendres, il faudra que je sois bien médiocre pour,— dans une situation pareille,— ne pas faire pleurer quelqu'un!

— A la bonne heure! s'écria Henri. Voilà ce qu'il faut vous dire et vous répéter! De chacune de vos épreuves vous ferez, un jour, un triomphe. Et puis n'avez-vous pas eu votre heure? Comme on vous a applaudie! Comme c'était beau! Comme ce devait être bon !

— Vous enviez cela?

— De toute mon âme!

— Tant mieux pour vous si vous êtes fort. Mais, dès cette première douleur, je me demande si je ne vais pas retourner en arrière, car cela me fait peur!

— Vous le voudriez, dit Henri, que vous ne le pourriez pas. Votre art vous étreint et vous mènera, malgré vous,

jusqu'en pleine gloire. Je n'ai pas le droit, mademoiselle Gervais, de diriger votre vie, et mon amitié respectueuse, profonde, serait bien vite calomniée par certaines gens. Mais je vous conjure de ne pas désespérer. Je crois en vous, je suis sûr de votre succès à venir. Il me semble que nos deux existences sont liées l'une à l'autre. Superstition pure. Mais, si vous réussissez, je réussirai. Vous ne voulez pas me désespérer en vous désespérant? Vous ne voudriez pas, fit-il en souriant, me briser méchamment mon *fétiche!*

Hélène éprouvait, à ces paroles pleines d'une foi juvénile, une impression consolée. Il y avait un tel accent de conviction dans la voix d'Henri, que, du fond de sa défaite, la jeune fille entrevoyait déjà les victoires futures. Oui, cent fois oui, elle se sentait capable de vaincre! Oui, l'avenir lui appartenait! Mais comment arriver jusqu'à lui? Comment attendre? Eternelle, poignante et brutale question : comment vivre?

Le sort a parfois de ces réponses soudaines. Le fleuve roule jusqu'à la main crispée de l'être qui se noie, le débris où il s'accroche, l'épave de salut. Henri contemplait Hélène dont les yeux mornes semblaient pourtant, à mesure qu'il parlait s'animer d'un peu d'espoir, lorsque, dans le demi-silence du jour tombant, au milieu du sourd murmure du soir, le tintement de la sonnette retentit, ce tintement clair que mademoiselle Gervais, dans sa solitude entendait si rarement.

Qui donc venait à cette heure?

Hélène en ressentit comme une secousse. Inquiète, elle regarda Henri, sans dire un mot, mais avec une expression effarée qui signifiait : « Quoi encore? »

Il semblait à Hélène que ce ne pouvait être qu'un chagrin nouveau.

— Je vais ouvrir! fit Henri.

Elle le laissa aller, comme ayant peur de ce qui montait vers elle d'inattendu et d'inconnu.

Henri se trouva face à face avec un gros homme qui, le

chapeau à la main, inclinant légèrement une énorme tête chauve, demanda :

— Mademoiselle Gervais? Est-ce bien ici?

Derrière le gros homme, un grand garçon d'une vingtaine d'années se tenait aussi, le front découvert. Ils étaient, l'un et l'autre, gantés, et tandis que le gros homme étouffait évidemment dans son paletot d'orléans et son gilet blanc, le jeune homme avait correctement boutonné sa redingote noire toute neuve et qui, flottante et lustrée, ne dessinait pas encore les plis du corps.

Hélène, en entendant cette voix qu'elle ne connaissait point, avait machinalement fait quelques pas vers la porte.

— Mademoiselle Gervais, c'est moi, dit-elle.

Elle restait debout, derrière Henri, n'invitant point ses visiteurs à entrer.

Mais le gros homme avait poussé un soupir de satisfaction, et, s'adressant à Hélène qu'il n'apercevait que vaguement dans la pénombre :

— Je suis M. Justin Brécheux, directeur de théâtre, et je viens causer d'affaires avec vous !

Le nom de l'homme ne lui apprenait rien, mais Hélène entrevit pourtant comme un brusque espoir. Elle fit entrer et asseoir ces deux hommes. Son cœur battait, comme cette après-midi, dans l'angoisse de l'attente, Henri, fort peu ému, se disait que ce M. Brécheux était, à coup sûr, un directeur de province qui venait proposer à Hélène un engagement. C'était le *pain*, sans doute, mais la dure vie, loin de Paris, avec les sinistres épreuves des *débuts*, l'isolement, les hasards du roman tragique!

Le gros homme qui avait fait craquer sa chaise en s'asseyant, essuyait, avant de parler, son crâne nu avec un foulard, tandis qu'auprès de lui, droit, immobile sur son siége, son chapeau sur ses genoux et ses doigts gantés posés sur rebord de ce chapeau, le grand jeune homme se tenait, les yeux baissés. Il ne les relevait que de temps à autre pour regarder Hélène à la dérobée, mais ses paupières s'abaissaient aussitôt, intimidées.

M. Brécheux, rouge de teint, avec des yeux bleus de Normand et une paire de favoris d'un blond de seigle, formait avec ce jeune homme presque imberbe, la joue et les lèvres couvertes d'un duvet léger et les cheveux de nuance claire, un contraste éclatant. Le gros homme avait l'air cordialement finaud d'un maquignon qui sait bien vendre. L'autre, silencieux et modeste, boutonné dans ses vêtements, ressemblait vaguement à un doux séminariste.

La première parole de M. Brécheux, une fois assis, fut :

— Ouf! c'est assez haut, votre paradis! Et il fait une chaleur!

Il s'essuyait toujours le front, puis, tout à coup, enfonçant brusquement son foulard dans la poche de son paletot, il alla droit au but, en homme qui sait la valeur du temps et qui n'en voudrait pas perdre une seconde.

— Mademoiselle, dit-il, avec une bonhomie un peu vulgaire, toute ronde, voici ce que c'est : j'ai assisté aujourd'hui au concours du Conservatoire. On ne vous a pas donné de prix. Ça m'est égal. L'autre petite n'a pas été applaudie par le public la moitié autant que vous l'avez été, vous! Des prix comme ça, ça ne prouve rien. Ce qui prouve quelque chose, c'est la joie ou la grimace du public. Ce n'est pas le jury qui apporte son argent au contrôle, n'est-ce pas? C'est le public. Eh bien! ce qui plaît au public me plaît. Voilà mon avis ; c'est le bon.

Il souffla un moment pour respirer, regardant la petite chambre comme si on y eût étouffé et, après avoir une fois de plus constaté qu'il « faisait une chaleur!... » il continua, Hélène l'écoutant avec une fièvre qui montait :

— Je vous ai donc applaudie comme le public, moi! Vous m'avez fait plaisir. J'aime le théâtre. Tout petit, j'y étais toujours fourré. Je peux me vanter qu'à Paris, personne ne connait le théâtre comme moi. Je vous dirai au juste, à la *première*, combien une pièce aura de représentations. Ah! je vous jauge ça, moi! J'ai un œil!... L'habitude.

Voilà donc mon garçon qui s'est amouraché du théâtre...

Il se tourna vers le grand jeune homme, devenu très-rouge et le montrant de la main :

— Mon fils Alexis, je vous le présente. Oh! ne rougis pas, tu sais! Tu as le million. Ce n'est pas une honte. Il y en a pas mal qui voudraient en dire autant. Oui, ça vous représente un million, tenez, ce grand garçon assis sur cette chaise!

Henri avait des envies de prier le gros homme d'en venir au fait. Sous la lumière de la lampe, il remarquait combien la pauvre Hélène était nerveuse et avec quelle impatience elle attendait.

— J'ai donc résolu, — je vous expliquerai plus tard tout au long pourquoi, — j'ai mis dans ma tête de devenir directeur de théâtre.

— Ah! dit Henri, vous n'êtes pas?...

— Attendez donc. Il y aura sept ans, au mois de janvier, que j'ai vendu ma maison de commerce. Maison Brécheux, notable commerçant. Ancienne maison Brécheux père. Ferblanterie en tout genre. Commission. Exportation. Dutilleul, successeur. J'ai passé la main. Depuis ce temps, je m'ennuie à crever! Je suis veuf. J'avais acheté une campagne. Elle m'a coûté les yeux de la tête. Si vous allez à Nogent, près de la gare... Il y a des ruines gothiques toutes neuves... C'est moi qui les ai fait construire. Une bêtise, mais ça m'amusait. Ça ne m'a pas amusé longtemps. Je bâillais là dedans à me décrocher la mâchoire... Enfin, je laisse ça de côté et je viens au fait : je suis décidé à devenir directeur de théâtre. C'est plus que décidé, c'est fait. J'ai voulu acheter l'Ambigu, la Porte-Saint-Martin, la Gaîté, l'Historique... On m'en a fait des prix tellement fous que j'ai refusé. J'ai de l'argent. J'ai, à l'amiable, acquis un immeuble tout préparé ; l'architecte a fait les devis, nous avons signé le contrat. Il y a un dédit s'il ne m'accommode pas en trois mois la salle de la *Mosquée*, — le café-concert, vous savez, — en salle de théâtre. Les maçons, les peintres, les tapissiers, tout ça est en train et ça travaille comme des four-

mis. Je veux enfoncer tous les autres directeurs. Je veux faire du théâtre à bon marché. On a tellement augmenté les prix que le public rechigne à aller au spectacle. C'est vrai, ça, quand je me rappelle qu'avec mes trente sous, boulevard du Temple, je voyais *Latude* et les *Chiens du Mont-Saint-Bernard* dans la même soirée. Douze actes, là!... Il y avait à boire et à manger. On y reviendra. Je veux qu'on y revienne. J'ai besoin pour ça de bons acteurs, et, si vous voulez que je fasse de vous une actrice célèbre, rien ne sera épargné, je vous en donne mon billet, et dans six mois on ne pourra pas faire un pas, rue Vivienne, sans rencontrer votre portrait-carte, et les petits journaux publieront votre biographie, comme ils le font pour Clotilde Verrier.

Le nom de cette femme, qu'elle rencontrait décidément sur toutes les lèvres, fit tressaillir Hélène. Il y avait là quelque chose de tentant. Ce que la jeune fille réclamait, la possibilité d'être indépendante et d'arriver jusqu'au public, ce M. Brécheux venait le lui offrir brusquement, d'une façon inespérée.

Elle se demandait si elle rêvait.

Henri, plus défiant, cherchait à deviner si ce gros homme était bien sérieux, et si cette affaire de théâtre n'était pas un de ces milliers de projets en l'air comme l'atmosphère de Paris en emporte à l'état de poussière impondérable.

Il demanda donc tout nettement à Brécheux comment, lui, ancien négociant, avait été amené à vouloir entrer dans une affaire artistique, dans un monde inconnu.

— Inconnu? dit Brécheux. Ce monde-là? Mais je le connais, je vous le répète, comme ma poche!

Et, toujours soufflant, s'essuyant le front, gesticulant, tandis que le grand jeune homme qui incarnait « le million » se tenait immobile sur sa chaise, le gros Brécheux évoquait ses vieux souvenirs, racontait toute une histoire évanouie, le théâtre de jadis, les comédiens d'autrefois, Dorval, Frédérick, Guyon, Francisque aîné, Albert, Saint-Ernest, le grand Roquevert.

— Ah ! Roquevert ! Voilà un homme ! S'il avait vingt ans, aujourd'hui, ma fortune serait faite !

— Je suis son fils, dit Henri.

Le bonhomme bondit sur sa chaise.

— Vous ?... Le fils de Roquevert, vous, monsieur ?... Alexis, entends-tu ?... Regarde donc monsieur. C'est le fils de Roquevert. Ah ! vous pouvez vous vanter d'avoir un fameux père !

Et avec l'admiration respectueuse qu'ont les Parisiens de pure race pour *leurs* comédiens, Justin Brécheux racontait à Henri les pièces où Jacques Roquevert avait joué, imitant les gestes, la voix, l'allure du grand artiste...

Ce gros Brécheux était le véritable type du bourgèois de Paris des environs du boulevard du Temple. Toute sa jeunesse, il l'avait passée à travailler hardiment, comme un apprenti, dans l'atelier de son père, un de ces fabricants encore à demi ouvriers, producteurs chambrelans, qui forment les industries de *l'article de Paris* : miroitiers, tabletiers, cartonniers, fabricants de jouets, de boutons, de bijoux en doré, de papier dentelle ou de paillettes, fourmillant daus la rue des Gravilliers, la rue Aumaire ou la rue Phélippeaux. Le père Brécheux, l'aïeul, était ferblantier et menait la vie vaillamment. Son fonds, d'abord bien modeste, avec les années s'agrandissait, prenait de l'importauce. Les inventaires grossissaient à la fin de l'an, et le vieux travailleur, qui ne facturait autrefois que sur papier blanc, sans *en-tête*, était forcé maintenaut de prendre un teneur de livres.

— C'est toi, disait-il à Justin, qui devrais me passer mes écritures, mais tu ne sais seulement pas ce que c'est que *Doit* et *Avoir !*

Justin, les bras nus jusqu'au coude, souriant, gai, vaillant, son ciseau à la main et un bon regard dans les yeux, répondait alors :

— Bédame ! On n'apprend pas ça à la *mutuelle*. Mais on a des bras et du courage, papa. On sait manier un outil, et en fin de compte, on gagne bien ce que coûte le teneur de livres !

— Au fait, répliquait le père Brécheux, t'as raison, garçon. T'as oublié d'être paresseux...

— Pas le moindre poil dans la main ! disait Justin en riant.

Et il se remettait à l'ouvrage.

Son grand plaisir alors, ses joies profondes, ses débauches, c'était le spectacle. Il ne quittait pas le boulevard du Temple, respirait avec des frissons de volupté l'air de ce coin de Paris si vivant, plein d'une griserie spéciale : celle du bruit des voitures, de l'électricité des foules, de l'odeur des oranges et du coco. Il faisait *queue* avec une patience de chien d'arrêt, entre les barrières mises devant les théâtres. Il buvait, du fond du parterre ou du haut du *poulailler*, toutes les tirades des gros mélodrames ou tous les gais couplets des vaudevilles, et, rentré à l'atelier de la rue des Gravilliers, il chantait gaiement les rondes des Folies-Dramatiques et des Délassements, sa grosse bonne humeur s'amusant ensuite à parodier l'accent de M. Surville ou à imiter les pantomimes de Deburau.

Cette passion du théâtre n'empêchait pas Justin Brécheux d'être un travailleur acharné. Quand il avait bien flâné, *brûlé* une après-midi pour assister au mariage ou à l'enterrement de quelque acteur, il rattrapait hardiment le temps perdu. Joli garçon, à vingt-cinq ans il épousait la fille d'un émailleur en bijoux qui lui apportait une dot assez convenable, *conséquente*, disait son père. On en profitait pour agrandir un peu la maison qui se trouvait en bonne voie. Puis le vieux Brécheux mourait, laissant le fonds de commerce à son fils — et sans avoir vu naître Alexis, le petit-fils, celui qui devait être la gloire de la famille.

Avec les années, et avec son travail et son intelligence pratique très-active, Justin Brécheux réussissait à transformer la petite boutique paternelle en un superbe établissement. Il quittait la rue des Gravilliers pour le boulevard Sébastopol, et son nom étincelait, en immenses lettres d'or, sur la façade monumentale d'une colossale maison de pierre.

Le vieux Brécheux, Brécheux l'aïeul, qui recevait ses clients avec son bonnet sur la tête et son tablier de serge, eût été bien étonné, le pauvre homme, et ravi de voir que son humble boutique était devenue une « maison », la *Maison Brécheux*, portant sur ses factures de papier azuré des médailles gravées obtenues aux expositions de Londres et de Paris. Sans compter que, sur l'Almanach Didot, le nom de Brécheux, maintenant solidement établi, se trouvait suivi des deux lettres : N. C[t], qui signifient *notable commerçant.*

« J. Brécheux (N. C[t]), A. Dutilleul, successeur. Ferblanterie en tout genre. Zinc, tôles brutes et vernies. Cuivreries. Cafetières. Réchauds. Poêlons. Pompes de jardin perfectionnées. Lanternes et lampascopes. Appareils hydrothérapiques. Ferblanterie galvanisée et spécialité de ferblanterie d'art. »

C'était Justin Brécheux qui avait tenu à cette mention et à cette spécialité : *Ferblanterie d'art.* Il montrait sur ses rayons, avec fierté, toute une galerie de bustes de personnages célèbres, en zinc, et, parmi eux, des acteurs, Talma à côté de Béranger, Bocage faisant face à Washington.

La passion du théâtre lui restait toujours, impérieuse, irrésistible, rêve de jeunesse devenu folie de l'âge mûr. Il était de cette race de Parisiens pour qui les coulisses sont une terre promise, une terre de tentation. Il avait soif de *premières*. Il saluait, dans la rue, respectueusement, les acteurs qu'il ne connaissait pas.

Lorsqu'il ne pouvait obtenir un strapontin pour une première représentation, le bonhomme, résolu à tout, entrait avec la claque et montrait sans rougir, au contrôle, son bout de carton portant la mention spéciale : *Juré emptum.*

Justin Brécheux était veuf depuis plusieurs années et il n'avait d'autre affection que son fils Alexis et le théâtre, depuis que le nom de Brécheux était suivi de cette enseigne sur la maison du boulevard Sébastopol et de cette mention sur l'*Almanach des* 500,000 *adresses* : « *A. Dutilleul successeur.* »

Il avait mis Alexis au collége à Sainte-Barbe. Il voulait que son *garçon* eût une éducation complète. C'était bien le moins qu'il sût ce que, lui, Brécheux, n'avait pas eu le temps d'apprendre. Alexis ne manierait point l'outil. Il serait avocat, notaire, ce qu'il voudrait. Il était assez riche pour ça ! Le papa Brécheux avait travaillé pour ce gaillard-là qui n'avait qu'à se laisser vivre.

— Le pauvre vieux a trimé, disait Justin Brécheux ; moi j'ai pioché ; — toi, fils, amuse-toi !

Avec ces dispositions d'esprit et cet amour violent du théâtre dont il était féru, Justin Brécheux devait nécessairement voir sans se fâcher Alexis se livrer au sortir du collége à un goût prononcé pour la littérature de théâtre.

Un autre père eût essayé d'étouffer ces velléités d'écrivaillerie. Lui, les encourageait. Il en était heureux. Il en était fier. Il exultait. Alexis serait donc ce qu'il n'avait pu être !... Alexis ferait des pièces de comédie ! Il avait tout pour ça. Il n'aurait pas à manger de la vache enragée. Dieu merci ! Grâce au père Justin, Alexis *avait de quoi*, disait le bonhomme en frappant sur la poche de son gilet. L'ancien ferblantier était propriétaire de trois ou quatre immeubles dans Paris, et la Maison Brécheux, où il avait encore des intérêts, continuait, sous la direction de Dutilleul, à faire des inventaires magnifiques et des affaires d'or.

Alexis, l'esprit bourré de mélodrames avalés gloutonnement, nourri jusqu'à l'indigestion des œuvres du *Magasin théâtral*, des brochures à quatre ou six sous, pouvait donc *composer* tout à son aise. Il noircissait des mains de papier, présentait çà et là des drames ou des vaudevilles et, toujours refusé, s'en revenait navré vers Justin Brécheux, qui haussait les épaules et disait :

— Quelle bêtise ! Les directeurs sont des sots. Ils n'entendent rien au théâtre. Voilà.

Et avec l'aplomb superbe que donne l'argent :

— Après tout, qu'est-ce que ça te fait ? Continue. Tu es riche, le père Brécheux est là. Un jour ou l'autre, va, tu

couperas l'herbe sous le pied à tous ces meurt-de-faim qui font des pièces pour manger !

Puis, comme les années passaient sans qu'Alexis fût joué, Justin Brécheux, doublement irrité, et dans son amour-propre paternel et dans son amour du théâtre, prit hardiment un parti héroïque.

Alexis ne trouvait pas de théâtre ouvert ? Eh bien ! il en ouvrirait un lui-même. Il n'était pas reçu chez les autres ? Tant mieux, il serait *représenté* chez lui !

Le café-concert de la *Mosquée*, sur le boulevard, entre la Porte-Saint-Denis et la Porte-Saint-Martin, se trouvait dans une situation déplorable depuis que l'établissement du *Fandango* lui avait enlevé une chanteuse qui faisait littéralement courir tout Paris en imitant l'épilepsie et en hurlant le *Cacaotier de Cacao*. Justin Brécheux acheta la *Mosquée*. Terrain, construction, matériel, il acheta tout et paya comptant, réclamant l'escompte. C'était la *Mosquée*, transformée en théâtre, qui devait avoir l'honneur de donner asile aux drames inédits d'Alexis Brécheux.

— Pas tout de suite, ajoutait le gros homme avec son air finaud. Mon théâtre s'appellera le *Théâtre du Boulevard*. C'est un nom superbe. C'est tout un programme. Je ne veux pas qu'on le surnomme le *Théâtre Brécheux*. Les pièces d'Alexis ne viendront qu'en seconde ligne, mais quand elles viendront, ah ! ah! on verra que tout millionnaire qu'il est, le fiston peut damer le pion à tous les farceurs qui se font traiter de grands hommes dans les feuilletons de leurs amis !

Henri, maintenant, s'expliquait pourquoi un homme si profondément étranger au théâtre, du moins en apparence, allait se lancer dans une telle entreprise. C'était chose nette et simple. Mais Hélène devait-elle se risquer sur une scène nouvelle, inconnue, et, après avoir étudié Corneille, interpréter les œuvres d'Alexis Brécheux?

Elle faisait justement la même réflexion. Ce qui la tentait, c'était l'occasion offerte d'échapper à une nouvelle année du Conservatoire avec la misère au logis. Ce qui

l'effrayait, c'était ce théâtre sans répertoire, — ouvert, mais comme un antre vide, — et, qu'elle refusât ou qu'elle acceptât les propositions de Brécheux, c'était là comme un écroulement.

Le gros homme insistait avec une cordiale bonhomie, qui n'était pas sans éloquence. Il montrait à Hélène les avantages de ce théâtre sans passé dont elle serait, du premier coup, la grande étoile. Il spéculait sur les acclamations de la foule, sur la manifestation de la rue du Conservatoire. C'était une *réclame* toute faite. Et quelle réponse à la décision du jury lorsque mademoiselle Gervais débuterait ! A Paris où l'on est généreux, on irait tout exprès au *Théâtre du Boulevard* pour protester centre le jury du Faubourg-Poissonnière.

— Bah! ce sera oublié! dit Hélène.

— Mais on rafraîchira la mémoire du public. On reparlera de l'affaire dans les journaux avant l'ouverture! Je m'en charge !

Il y avait évidemment chez cet homme une sorte de rouerie naïve, et sans doute était-il né pour réussir. Il ressemblait, joyeux, ne doutant de rien, à un commis voyageur du succès. Les appointements qu'il offrait étaient acceptables pour une débutante. Trois cents francs par mois en entraut, quatre cents après six mois et cinq cents francs au bout de la première année.

— Vous ne trouverez ça nulle part, dit Brécheux. Et notez que personne n'aura d'appointements très-élevés chez moi. Ça n'entre pas dans mon système de théâtre à bon marché. Négociant, j'ai appris à acheter pas cher pour vendre à bon compte. Directeur, je ferai de même. Ça m'a réussi une fois, ça me réussira bien encore ! Le théâtre c'est de l'art, dit-on. Pour vous ou pour Alexis, oui, c'est possible. Pour moi, c'est du commerce. Voyons, ajouta le gros homme en se levant, vous voyez que je suis rond en affaires. Eh bien ! qu'en dites-vous ? J'attendrai, si vous voulez, votre réponse ; mais si j'avais un conseil à vous donner, ce serait d'accepter ça sur-le-champ comme je vous l'offre...

Hélène hésitante regardait Henri.

— C'est une grave détermination à prendre, dit le jeune homme. Vaut-il mieux étudier encore ou débuter tout de suite? Vous permettrez bien à mademoiselle de consulter quelqu'un, mon père, par exemple.

— Comment donc! fit Brécheux. Je ne prends personne au collet. Voyez, pesez, examinez. Je reviendrai demain.

— La nuit porte conseil, glissa doucement, en rougissant beaucoup le jeune millionnaire Alexis, qui n'avait pas encore soufflé mot.

— J'ai vu jouer ça, s'écria gaiement le père Justin. *Victorine ou la Nuit porte conseil!* Ah! gamin, fais-moi des pièces de ce calibre-là, que mademoiselle les joue et le *Théâtre du Boulevard* est fondé. A demain. Je reviendrai. Ouf, qu'il fait chaud!

Et, s'essuyant le front en sortant, comme il l'avait fait en entrant, Justin Brécheux descendit l'escalier, suivi d'Alexis, toujours timide, et qui, après avoir salué cinq ou six fois Hélène, gardait encore en s'en allant son chapeau à la main.

Une exclamation heureuse s'échappa des lèvres d'Henri, lorsque les Brécheux eurent disparu :

— Eh bien! vous voyez qu'il ne faut jamais désespérer!

— Que pensez-vous de ces propositions? demanda Hélène.

— Je n'en sais trop rien encore. C'est quelque chose d'être comme il disait, la *première* dans une troupe. Mais nous avons le temps de réfléchir. Ce que mon père m'aura répondu, je vous le dirai!

— Et ce qu'il conseillera, je le ferai!

Henri raconta, le soir même, à Jacques Roquevert, sa visite chez Hélène et l'arrivée du directeur de ce futur *Théâtre du Boulevard* :

— Toute la question est de savoir si le théâtre ouvrira, répondit le vieil acteur. S'il ouvre, ta mademoiselle Gervais n'a pas à hésiter. Ce qu'elle apprendra de nouveau pen-

dant une année au Conservatoire n'équivaudra pas à ce que lui enseigneront et le public et les planches. Quant à la question de savoir s'il faut jouer là ou là, peu importe. Vous n'avez pas la Comédie-Française ouverte devant vous?... Eh bien! jouez sur des tréteaux, s'il le faut, mais jouez! C'est Eugène Delacroix qui disait : « On ne vous donne pas d'églises à décorer, peignez sur les murailles du carrefour! »

C'était bien, au fond, l'opinion d'Henri. Lui dont l'être tout entier aspirait à ce métier de la scène, à ces ivresses du théâtre, il eût, la veille, sur l'heure, accepté les propositions de Brécheux. S'il hésitait, c'est qu'il redoutait de faire prendre à Hélène une décision absolue. Maintenant *le père* avait parlé. C'était le conseiller suprême. Le maître avait dit. Dès le lendemain, Henri courait revoir mademoiselle Gervais.

Madame Roquevert, silencieuse et comme immobile sur sa chaise, la tête enveloppée d'un bonnet sans ornements, suivait du regard son fils, depuis ces derniers jours, comme si ses yeux sans flamme eussent voulu fouiller au fond de ce cœur de vingt ans. Geneviève avait comme le sentiment vague qu'une révolution complète se faisait dans l'esprit d'Henri. Ses terreurs de dévote autant que son instinct de mère lui criaient que quelque passion s'était emparée de lui violemment. Il avait des impatiences bizarres, des énervements soudains, un âpre besoin de s'échapper, comme s'il eût manqué d'air respirable dans le logis de la place Dancourt.

Pendant l'orageuse journée du concours, Geneviève et Roquevert se trouvant seuls, face à face, à l'heure du dîner, et Henri n'étant point rentré, la mère avait laissé échapper avec une sorte d'aigreur un reproche à l'adresse du fils, et, en essayant de le défendre, Jacques avait, sans le vouloir, donné raison aux soupçons de sa femme :

— Que veux-tu! Il est jeune! avait-il dit.

— C'est quand on est jeune qu'on perd parfois sa vie, qu'on la gâche ou qu'on l'empoisonne, avait répondu sévèrement Geneviève.

Et, comme Roquevert, faisant claquer sous sa moustache blanche ses lèvres l'une contre l'autre, semblait dire : « Il faut bien que le printemps se passe ! »

— Tu admets bien, reprit la mère, qu'il ne travaille plus...

— Non... Mais il cherche.

— Quoi ?

— S'il le savait, ma pauvre Geneviève, il aurait trouvé !

— J'ai pris la clef de son atelier, ce matin. J'ai tout examiné là. Il n'y a rien de commencé. Pas une toile. Une figure barbouillée, effacée, et c'est tout.

— Ne t'inquiète pas ! Henri est une nature laborieuse, et sous ses hésitations, il a la volonté ferme de marcher droit. Et si rien ne vient l'arrêter en chemin...

— Tu redoutes ce que je redoute aussi, Jacques.

Le hochement de tête de la mère était lent comme si le front eût été chargé de soucis. Il y avait au fond de l'œil de Geneviève une impression de tristesse implacable qui atténuait la dureté accoutumée de ce regard.

Jacques en avait été plus surpris encore que de l'espèce de loquacité inattendue de cette femme, aux lèvres cousues. Tout en essayant de la rassurer, il avait laissé échapper le secret de ses propres inquiétudes et parlé de cette Hélène Gervais dont Henri s'occupait, en effet, un peu trop.

Les sourcils presque effacés de Geneviève s'étaient rejoints brusquement, et sur cette jaune figure, un mouvement de répulsion avait passé, comme si l'idée qu'Henri pouvait aimer une comédienne lui eût paru sacrilége. L'horreur qu'éprouvait la dévote pour tout ce qui touchait au théâtre avait décuplé depuis que Roquevert avait reparu sur les planches. L'abbé Ronchat ne dissimulait pas à Geneviève qu'il lui croyait plus de puissance sur son mari.

— Mes objurgations sont de peu de poids, avait dit presque durement le prêtre, et M. Roquevert tient âprement à Satan et à ses pompes. C'est, en un soir, et pour quelques misérables bravos chers au péché d'orgueil, la dispersion subite de tout ce que nous avions gagné sur le maudit !...

Geneviève s'était sentie toute tremblante devant l'abbé Ronchat. Oui sans doute, elle était aussi coupable que Roquevert, puisqu'elle n'avait pas eu la force d'empêcher un tel scandale. Et voilà que, pour comble d'épreuves, Jacques croyait pouvoir lui dire qu'Henri aimait, — qui donc? — une fille perdue, une baladine, une comédienne. La dévote, dans l'étroitesse de sa piété, se demandait, anxieuse, effarée, si elle n'avait point commis quelque péché non confessé et dont le Seigneur exigeait l'expiation outre tant de fautes chargées de remords.

Elle était pourtant satisfaite que Jacques eût parlé. Dorénavant elle saurait où se trouvait le péril. Elle surveillerait Henri, l'arracherait, s'il le fallait, à ce danger. C'était chez Philippe Marsy qu'Henri rencontrait mademoiselle Gervais? Eh bien, elle saurait, par Philippe lui-même, la vérité tout entière, et si Hélène voulait entraîner trop loin Henri, Geneviève était mère : elle saurait faire son devoir.

Toute la nuit qui avait suivi l'entretien avec Jacques, la cervelle de cette femme s'était échauffée à l'idée qu'une comédienne allait lui prendre Henri. Impassible et froide pendant le jour, Geneviève, — l'énigme vivante, — avait, la nuit, des fièvres douloureuses et des insomnies peuplées de chimères. Elle se relevait parfois pour les fuir, rallumant une bougie à la mèche de sa veilleuse, et, s'étendant sur une chaise longue, elle ouvrait quelque livre mystique, puis, contraignant son esprit à se courber sur le texte médité, elle lisait, et elle priait pour oublier...

Roquevert n'avait pas cru devoir recommencer avec son fils un cours de morale inutile. Hélène Gervais ne lui semblait dangereuse que si elle poussait Henri vers le théâtre.

— Si encore il devait être un bon acteur! se disait le vieux comédien.

Mais il hochait la tête :

— Allons donc! Un caprice ne suffit pas. Il faut avoir assez de passion pour y laisser sa peau. Henri n'en est pas là... Dieu merci!

Il avait été sincère en conseillant à cette mademoiselle

Gervais, qu'il connaissait de nom seulement, d'accepter l'engagement offert par Brécheux. Henri, tout joyeux d'apporter à Hélène un avis décisif, se hâta, dès le lendemain, de retourner au passage Colin.

Il était enchanté, trouvant vraiment que « le père » donnait là un bon avis. Malgré son air madré, ce gros roué de Brécheux était honnête évidemment et certainement très-riche. Henri avait consulté dans un café, l'*Almanach du commerce*. Le : (N. C^t), dont parlait l'ancien ferblantier, était là, imprimé, comme un titre de noblesse. Brécheux allait peut-être manger son argent dans l'opération projetée, mais du moins Hélène y devait trouver l'occasion de se produire, la vie asssurée, et le succès.

— Peut-être après tout, se disait Henri, vaut-il mieux que le jury ne lui ait pas donné de prix. Elle eût débuté dans un théâtre subventionné où toutes les places sont prises et bien prises. Reléguée au second plan, on l'eût oubliée ! Tandis que là, libre et en pleine lumière, eh ! parbleu, son avenir est tout tracé ! Et avant deux ans, elle sortira du *Théâtre du Boulevard* pour monter plus haut, bannières déployées.

Tout ce qu'il pensait, avec quelle joie il allait le dire à Hélène ! Il marchait plus allégrement maintenant que le parti était pris. Et puis, comme sa mère courbait son esprit vers la prière, lui, ramenait avec une sorte d'ardeur voulue sa pensée sur Hélène pour la détourner de Sabine. Depuis que ses lèvres avaient touché le front de cette femme, des frissons lui couraient sur la peau lorsqu'il songeait à ce regard, à cette ironie, à ce sourire... La Joconde avait un rictus pareil. Alors, opposant Hélène à Sabine, chassant brusquement l'image troublante, il s'efforçait de ne donner place dans sa pensée qu'aux préoccupations et aux souffrances de mademoiselle Gervais. C'est parce qu'il avait passé la soirée avec Hélène, qu'hier il avait eu la force de ne pas se précipiter chez Sabine pour lui dire : « Je suis un fou. Je voulais partir. Je reste et je vous aime ! » C'est parce qu'il avait à porter à Hélène une parole d'espoir que ce

matin, presque rayonnant, il descendait vers la rue Duperré au lieu de sonner à cette porte de l'avenue de Villiers, franchie tant de fois avec des battements de cœur...

C'était comme son bon génie, cette Hélène, qui était à toujours son amie et à qui il n'eût jamais glissé non-seulement une parole d'amour, mais même un compliment sur sa beauté!

En arrivant près du passage Colin, machinalement ses yeux se levèrent sur les fenêtres d'Hélène qui donnaient sur la rue Duperré. Les fenêtres, ouvertes d'ordinaire, étaient fermées. Il demanda, en bas, si mademoiselle Gervais était sortie.

— Je ne crois pas, dit une voix partant du fond de la loge du concierge.

— Mademoiselle Gervais? interrompit quelqu'un dans l'escalier.

Henri se retourna.

— Mademoiselle Gervais est chez elle, ajouta un homme qui descendait les dernières marches. J'en viens!

Henri regarda cet homme. Il ne le connaissait pas.

Avec son paletot d'un brun passé, usé et roussi, aux boutons d'étoffe sortant, comme des rondelettes de plomb, de leurs gaînes déchiquetées, son pantalon à larges carreaux, d'un gris-clair où des taches de cognac ou de café s'étalaient, larges et jaunes, son chapeau de feutre rapé, posé fièrement, à la mousquetaire, sur de longs cheveux gras, d'un noir d'encre, striés de fils blancs çà et là et plaqués de gris vers les tempes, cet homme, aux épaules rondes, le torse robuste, mais tous les traits gonflés, adipeux et pâlis, sentait d'une lieue le cabotin errant, le Ragotin de brasserie, l'être ballotté, depuis des années, par le sort, comme un bouchon de liége jeté aux flots. Mais il n'avait dans son allure rien de la timidité du pauvre ou de l'affaissement du vaincu. Sa tête ravagée et malsaine se redressait de côté, hautaine et léonine, comme celle d'un orateur à la tribune. De ses yeux vitreux et troubles, aux paupières boursouflées, un regard tombait qui voulait être fier. L'attitude tout entière

le cet homme sentait la vanité, comme de ses vêtements
e dégageait une vague odeur alcoolisée et puante. Deux
»etites moustaches piquées sur la lèvre supérieure comme
leux touches sombres et de ce noir vigoureux des cheveux,
ranchaient, semblables à deux coups de pinceau ou à deux
aches de teinture, sur ce visage gras et blanc, seulement
elevé aux joues d'une coloration malsaine, — entre-croise-
nents de fibrilles violacées, — qui réapparaissait sur les
artilages du nez avec une couleur vineuse.

On devinait toute une existence d'orgueil invaincu et de
lébauche inassouvie dans cet être solide encore, hardi-
nent planté, s'appuyant, avec la solennité de Louis XIV
»romenant sa canne, sur un jonc dont la pomme était
»artie. Que d'années de déboires avaient amené chez ce
»ersonnage, qui jadis avait dû être beau, une si profonde
léchéance! Henri eût été embarrassé pour deviner l'âge de
:et homme. Cinquante ans dégradés, quarante-cinq peut-
:tre ou soixante ans encore vigoureux, il ne savait. Ce n'é-
ait pas là un vieillard ni un *vieux*, c'était une épave.

Henri crut tout simplement que M. Brécheux avait en-
'oyé à Hélène quelque pauvre acteur de son théâtre, un
ous-régisseur quelconque, pour demander à la jeune fille
i elle avait réfléchi.

Il avait, avant de répondre, regardé cet individu avec
ıne curiosité d'artiste, et l'autre, comme enchanté de l'effet
»roduit, se tenait immobile, trouvant sans nul doute de
'originalité à son allure.

Henri l'eût interrogé volontiers. A quoi bon? Hélène allait
ui dire ce qu'était cet homme. Il salua, et, fièrement, le
ıère, découvrant son front aux cheveux luisants et drus,
ui rendit son salut avec un geste arrondi, tenant un mo-
nent son chapeau à quelques pouces de sa tête avant de
e couvrir, et esquissant une inflexion du cou sur l'épaule
troite, comme il se fût incliné devant le roi de Navarre ou
e cardinal de Richelieu entrant en scène.

Puis, à travers ce passage Colin, étroit, vide, presque
ombre, mesurant ses pas solennellement alourdis, l'homme

s'éloigna, frappant de ses talons et de sa canne le sol qui rendait un son creux. Henri le suivait des yeux comme si devant lui eût passé le spectre de la vanité déchue. Dans l'encadrement de lumière que découpait la porte du passage sur le boulevard de Clichy, la stature massive et empâtée du vieil acteur se détachait, à la fois comique et hautaine, et dans sa démarche fièrement traînante et sa majesté avachie, le cabotin s'en allait, traversant ce passage comme il eût arpenté la scène, portant sur sa face gonflée et couturée l'infatuation rancunière gravée en traits amers, comme par les coups de griffes du sort...

La voix éraillée et le regard de cet homme, qui voulait être méprisant et qui semblait vil, avaient éveillé chez Henri un sentiment de répulsion bientôt combattu par la pitié. Pauvre diable! Peut-être avait-il du talent! Qui sait ce qu'il avait souffert avant d'en arriver là! Si ses épaules étaient courbées, c'est que le faix avait été lourd. Peut-être était-ce un de ces lauréats comme ceux qui, la veille, couraient, fous de joie, au-devant de leurs prix, et qu'après trente ans de luttes vaines, un Brécheux recueillait, lui offrant une place misérable comme il lui eût fait une aumône...

Et, montant très-lentement à l'appartement d'Hélène, Henri songeait, en frémissant un peu, à tant de vocations fausses, à tant d'efforts stériles, à tant de vies jetées au ruisseau comme des chiffons à la hotte. Et les avertissements du vieux Roquevert lui revenaient paternels, attristés, terribles comme l'expérience : « Prends garde, Henri! »

— Ah! se disait-il avec une rage douloureuse, je les envie ceux qui n'hésitent jamais, ceux qui vont droit leur chemin, ceux qui ne se trouvent pas comme moi, faibles et troublés, entre deux carrefours: la peinture, qui m'avait tenté et le théâtre qui m'attire!... Mon devoir d'honnête garçon qui me criait de partir et la voix de Sabine qui me dit de rester!...

Sabine! Si pourtant elle n'avait pas été la femme de Marsy? La vie n'aurait-elle pas pu faire qu'Henri rencon-

trât mademoiselle Tournier et s'en éprit? Mais non, il était trop jeune pour elle. Elle n'aurait pu être sa femme! Et elle pouvait être sa maîtresse! C'est qu'elle semblait, cette Sabine, plutôt créée pour la passion, pis que cela, pour le caprice, que pour le devoir. Elle s'ennuyait! Elle s'ennuyait avec Philippe! Entre le sourire du petit André, qui était le bonheur, et l'amour de Marsy qui était la gloire, elle s'ennuyait! Elle avait besoin pour ne point bâiller, des facéties de Cordier et de ses plaisanteries de rapin! Marsy n'en souffrait point. Il ne voyait rien. Mais si, quelque jour, il s'apercevait pourtant de cette lassitude de Sabine et de son appétit d'inconnu? Quel écroulement! Henri en éprouvait d'avance comme une torture.

— Elle ne le comprend pas! se disait-il. Ce n'était pas une Sabine qu'il lui fallait, c'était une Hélène...

Il s'arrêta devant la porte de la jeune fille et sonna.

Henri s'attendait à ce qu'aussitôt Hélène accourût, comme hier, mais presque heureuse maintenant, ou du moins consolée. La porte resta close. On ne répondait pas.

Une pensée vaguement inquiète, où l'homme qu'il venait de rencontrer jouait un rôle, traversa le front d'Henri. Il sonna de nouveau, plus vigoureusement et, cette fois, derrière cette porte, il entendit un pas traînant et comme lassé.

Instinctivement une sorte de cri lui échappa:

— C'est moi, Hélène!

Il lui semblait que la jeune fille avait besoin d'être rassurée. Henri ne se doutait pas combien il avait deviné juste.

Hélène apparut, mais blanche comme une morte. Ses beaux yeux noirs avaient un cercle bleuâtre qui partait de la racine du nez, pincé comme dans certaines maladies, et ce beau visage reposé d'ordinaire et comme indifférent à la douleur bravée, était évidemment convulsé par quelque épouvantable souffrance. On devinait une catastrophe dans ce regard navré, plus touchant que s'il eût été plein de larmes.

Henri en fut effrayé.

— Qu'il y a-t-il donc? s'écria-t-il.

— Rien!

Il lui saisit la main vivement. Une main de glace.

Henri ne pouvait douter qu'il n'y eût dans l'existence de la jeune fille un malheur de plus. Il entra vivement, referma la porte sur lui, et lorsqu'il se sentit bien seul avec Hélène, dans cette chambre où, hier, il l'avait vue si courageuse devant une réalité brutale et où il la retrouvait, comme effarée, devant quelque chose d'imprévu, il s'assit à côté d'elle sur la chaise que venait de quitter sans doute l'individu contre lequel il s'était heurté, et après avoir essayé de faire avouer à la jeune fille qu'un malheur était venu, après lui avoir répété : « Vous souffrez, je le sens, je le vois, fiez-vous à moi, dites-moi votre peine, » il parla hardiment, devinant bien que le mystère était là, dans ce personnage qui sortait de chez Hélène, et il demanda :

— Qu'est-ce donc que cet homme que j'ai rencontré en bas ?

Un frisson involontaire, comme une expression de révolte et de dégoût, parcourut tout le corps d'Hélène.

Elle regardait Henri sans répondre, une sorte de honte emplissant ses grands yeux fixes.

— Ce n'est pas M. Brécheux qui l'envoyait ?

— Non.

— Alors que venait-il faire?

— Me parler.

Il était évident que chacune des questions d'Henri causait à Hélène une impression de malaise, et cependant, intrigué et inquiet, le jeune homme continuait ses questions, comme si l'affection profonde qu'il portait à mademoiselle Gervais lui eût donné le droit de tout savoir.

Ce personnage bizarre, aux insolences douteuses, quel rapport pouvait-il avoir avec Hélène ? Qu'avait-il besoin de lui parler? Pourquoi sa venue et la question d'Henri: « Qu'est-ce donc cet homme? » avaient-elles fait frissonner mademoiselle Gervais? Comment, hier, après l'atroce crève.

cœur du concours manqué, du prix perdu, Hélène semblait calme, résignée ou résolue, et maintenant, parce que cet homme était entré, Henri la trouvait écrasée sous une douleur froide, sous quelque chose d'ignoré mais d'implacable ! Que se passait-il enfin ?

— Mademoiselle Hélène, dit-il doucement, avec une expression affectueuse où le respect apparaissait, profond, vous ne doutez pas de l'amitié vraie, sans arrière-pensée et sans calcul, que je vous ai vouée. Votre avenir me touche comme le mien, et depuis la journée d'hier, il me semble que je dois travailler à réparer une injustice qui m'aurait atteint moi-même. Si quelque chagrin que vous puissiez confier au plus dévoué de vos amis vous a frappée, partageons-le. Il sera moins lourd.

— Merci, dit-elle, en lui tendant la main. Vous êtes bon, mais je suis forte...

Elle essayait de sourire péniblement. Ses traits altérés redevenaient bientôt immobiles dans leur expression d'effroi.

— Vous ne voulez pas me dire ?...

Elle interrompit Henri en le questionnant :

— Avez-vous parlé de moi à votre père ?

— Oui !

Elle se tenait debout, les mains par derrière appuyées sur sa table, et regardant Henri :

— Eh bien ?

— Il est d'avis que vous acceptiez l'engagement de Brécheux. Ce qu'il vous faut, c'est le bruit, la lumière, la foule...

— Oui, et plus que jamais ! dit-elle avec un soupir ardent comme si elle eût étouffé. Et puis, quoi ! — et le timbre harmonieux de sa voix devenait métallique et comme cruel, — je n'ai pas maintenant le droit d'être difficile. Telle que vous me voyez, j'ai charge d'âme !

Dans ces derniers mots, Henri sentait crier et saigner toute une souffrance, béante comme une blessure fraîche.

— Charge d'âme ?

Il répétait cela en la regardant. Elle s'était assise, les bras croisés, la lèvre inférieure tordue dans une sorte de moue méprisante.

— Oui, je ne suis plus seule au monde. Vous savez mon histoire : je vous l'ai dite ou à peu près en sortant de chez M. Marsy, l'autre jour. Eh bien ! si j'avais des amis hier, aujourd'hui j'ai peut-être une famille !

Ce mot doucement cher et consolant de *famille* avait été jeté par Hélène d'un ton d'ironie déchirante. Elle n'eût pas achevé qu'Henri eût tout compris. Mais, avec l'âpre volupté de souffrir, entraînée d'ailleurs par cette amitié qui palpitait dans toute parole du jeune homme, elle voulut tout dire, elle éprouvait à se confier, à se livrer, une joie amère.

Elle se leva, montrant d'un geste bref la porte de sa chambre, et, désignant un être invisible :

— Vous me demandiez quel était cet homme qui sort d'ici, qui m'est apparu il y a une heure pour la première fois, et que je vais maintenant revoir chaque jour ? Eh bien ! c'est mon père !

Henri écoutait, immobile, rencontrant pour la première fois chez Hélène une douleur débordante, une colère plus semblable à une plainte.

— Je me croyais une enfant perdue. Voyez ma chance ! Au moment où je m'y attends le moins, l'homme qui m'a abandonnée revient et me tend les bras. C'est bien simple. Il a vécu loin de Paris pendant des années sans plus se soucier de moi que si j'étais morte. Puis il reparaît et, sans avoir jamais peut-être embrassé l'enfant, il apporte son dévouement à la jeune fille. Il s'en faisait temps. Oh ! c'est un homme d'ordre ! Il avait pris en note le nom des gens à qui il m'avait confiée. Et, au retour, après plus de vingt ans, les Cauchois lui ont appris que maman Gervais avait fait de moi une honnête fille... Pauvre femme ! ce n'est pas la faute de mon père !

Elle eut encore ce même frisson de répulsion instinctive

et de pudeur blessée qui l'avait secouée tout à l'heure, et ne quittant pas des yeux Henri, comme si elle eût voulu juger de l'étendue de sa souffrance par l'émotion d'un étranger :

— Vous me parliez de bruit à faire? Eh bien! mais j'en fais assez déjà pour que *mon père*, — elle répétait ce nom avec une insistance douloureuse, le cœur pétri de souffrance,—mon père, débarqué du Havre depuis une semaine et revenu ce matin même de Saint-Quentin, du village où les Cauchois demeurent, ait su ma torture d'hier et m'en ait déjà consolée en me disant que ce n'était *rien* et que lui en avait bien vu d'autres!

— C'est un acteur? demanda Henri, timide maintenant et n'osant plus interroger, comme s'il eût redouté de blesser au cœur la pauvre fille.

— Oui, un acteur. Il m'a conté sa vie, l'arrangeant à sa manière. Je n'écoutais pas. Je ne songeais qu'à cette révélation, à ce coup de foudre : Tu as un père et le voilà!

— Il est pauvre, dit Henri, — doucement, — comme s'il eût voulu attendrir Hélène.

Elle haussa les épaules, hocha la tête et, avec un mouvement superbe, la voix brisée, les sanglots lui montant à la gorge, dans le débordement d'une douleur qui lui gonflait la poitrine :

— Eh! parbleu! ce n'est pas de sa pauvreté que je rougis! Pauvre, ce serait un titre à mon affection. Mais il est vil! Mais s'il est revenu à moi, qui ne le connaissais pas, qui n'y songeais pas, qui ne l'aime pas, c'est qu'il a cru que je pourrais lui tendre la main et l'aider à vivre. Il me l'a dit là, crûment, brutalement. Si l'enfant enlevée aux Cauchois par ma mère, — oui, par la pauvre femme qui fut ma mère, — avait disparu, je ne sais où, roulée par la misère, emportée par le vice, ah! Dieu! jamais *il* n'eût songé à rechercher où avait passé l'abandonnée! C'est visible. Son attitude et ses paroles mêmes avaient la franchise de me le dire! Mais je suis une pauvre fille qui se débat et qui

peut vivre ! Mais j'ai un état qui va me nourrir et qui peut en nourrir d'autres. Moi, misérable, je représente la fin de la misère ! Alors, oh ! alors ! le père reparaît. Ce n'est pas un front à embrasser qu'il veut, ce n'est pas une enfant à aimer, c'est une ressource à exploiter ! C'est de l'argent, vous entendez, de l'argent ! Ah ! faites donc des drames ! En voilà un. De l'argent !... Je l'ai deviné, je l'ai senti. Il me l'a dit. Ah! quoique je ne l'eusse jamais vu, qui sait? j'aurais peut-être pleuré de joie à cette idée qu'une affection naissait pour moi, que je pouvais aimer, plaindre, relever quelqu'un de malheureux et qui était mon père ; mais si vous aviez vu ce regard, si vous aviez entendu cette voix, si vous aviez senti tout ce que cachait de malsain et de hideux ses espoirs et son cynisme... si vous saviez de quel ton il m'a dit que j'étais belle, que je lui ressemblais, qu'il retrouvait ses traits dans les miens, que ma chevelure était la sienne et que tout cela a une valeur en ce monde, et que la beauté se tarife comme le talent... le miséra... Ah ! tenez, ne me parlez plus, n'y pensons plus, c'est honteux ! C'est épouvantable ! Je n'ai rien souffert hier à côté de ce que je souffre à présent !...

— Et, — plus il est vil, plus il peut mentir ! — qui vous dit que cet homme est votre père ? fit Henri. Qui le dit ? Lui !

— Lui et les nourriciers à qui il m'apporta lorsqu'il lui prit fantaisie de m'oublier et de partir. Les Cauchois l'ont reconnu, et d'ailleurs croyez-vous qu'il n'ait pas conservé les preuves de cette parenté, la déclaration faite à la mairie... est-ce que je sais? Il n'y a pas à douter. J'ai vu ! Ah ! s'écria la malheureuse avec une explosion de souffrance, comme sous les coups d'ongle d'un déchirement nouveau, il faut que je le souffre ici, et quand cet inconnu me parlera de mon avenir et m'insultera jusque dans son sourire et dans ses flatteries, je n'aurai pas le droit de le chasser, je n'aurai pas le droit de lui dire : « Allez-vous-en ! » Comment donc ! Je lui dois le respect, et il faut que je trouve pour lui de l'affection au fond de mon cœur ! C'est mon père !

Elle éclata d'un rire nerveux, se laissant tomber sur sa chaise, et, les mains tordues sur le dossier, le front caché, elle resta là, baignée par la volupté des pleurs.

Henri, blême, désolé, voyait ce beau corps de statue ployé et agité cruellement par un spasme.

Il n'essayait point de consoler. Il savait que ces larmes emporteraient du moins une partie de la souffrance. Mais c'était de honte que souffrait Hélène. Elevée par madame Gervais dans l'humble et grande probité des pauvres gens satisfaits du sort, elle avait la haine et comme la nausée de tout sentiment bas, de la vilenie et du vice. Elle puisait dans sa froideur douce un calme mépris pour le mal. Elle avait trop vécu et trop près d'en bas pour l'ignorer; elle avait assez de bonté pour le plaindre. Mais elle gardait aussi pour elle la fierté sans fracas de son honnêteté. Elle avait la conscience qu'un tel sentiment lui serait une force. Et voilà que cette fierté devait s'humilier tout à coup devant une réalité sinistre : du fond d'un passé qu'elle ignorait elle-même, un homme sortait, plus menaçant avec sa tendresse qu'il l'eût été avec de la haine, et disant à Hélène : « Ta vie est à moi, puisque je te l'ai donnée », et le lui prouvant, et lui faisant sentir que, n'ayant eu de cette paternité aucun des devoirs, il entendait cependant en avoir les profits, et que les enfants sont tenus de nourrir les parents qui n'ont pas à vivre...

Si jamais, dans une existence humaine, un coup de foudre de la destinée retourna brutalement une situation et en fit surgir des pensées nouvelles, ce fut cette fois. Tout semblait moralement bouleversé autour d'Hélène; les choses mêmes lui paraissaient avoir subi comme un tremblement de terre. Où était-elle? Qu'était-ce que cette parenté qui venait ainsi la ressaisir? Où se trouvait le devoir? Où se trouvait le salut? Elle ne voyait qu'une issue : l'engagement proposé par Brécheux. Elle était, depuis la veille, décidée à l'accepter comme un pis-aller. Elle était maintenant résolue à le saisir comme une nécessité!

Elle s'était relevée, essuyant ses yeux et demandant à

Henri pardon de ses larmes. Cherchant, dans le chaos de ses pensées, un point lumineux et consolant, elle demanda, s'efforçant de ne plus songer:

— Ainsi, votre père me conseille de débuter chez ce M. Brécheux?

— Oui, si le théâtre s'ouvre dans des conditions acceptables...

— Eh bien, c'est dit. Je débuterai là! Ce n'était pas mon rêve. Mais les rêves sont faits pour ne jamais se réaliser. Voulez-vous vous charger d'écrire à *mon* directeur? Vous me rendrez service. Je me sens incapable de tracer deux mots, et pourtant j'ai hâte d'en avoir fini, de me sentir liée, de ne plus pouvoir me dégager... Sans cela...

— Sans cela? demanda Henri inquiet.

— Sans cela je quitterais tout, je disparaîtrais, j'irais je ne sais où, en province, en Amérique, est-ce que je sais? Partout où je pourrais être seule. Ah! cette solitude qui me semblait pesante, comme je la voudrais, comme j'en ai soif! Je ne suis plus chez moi. C'est fini! Je ne m'appartiens plus, et j'aurai toujours peur maintenant de me heurter, en entrant ici, à celui que vous avez vu...

Elle s'arrêta encore, prise de ce frisson instinctif où la pudeur outragée semblait s'allier à un terrible haut-le-cœur.

Puis brusquement, avec un accent strident, cruel, riant et pleurant à la fois, la comédienne réapparaissant sous la femme, un des cris de son rôle de la veille lui remontant aux lèvres comme pour railler sa douleur:

— Et si on en parle devant moi, comme j'en parle moi-même, s'écria-t-elle, eh bien! il me faudra pourtant le défendre:

Songez, quoi qu'il ait fait, songez qu'il est mon père!

Et, devant Henri effrayé, déclamant ce vers avec une majestueuse ironie, elle le commença dans un rictus et l'acheva dans un débordement de larmes...

VIII

Henri Roquevert quitta Hélène après avoir épuisé les consolations banales, et sortit littéralement bouleversé. Il avait encore devant les yeux la tournure d'un cynisme orgueilleux, l'image sordide de l'épave humaine qu'il avait rencontrée ; il lui semblait sentir encore l'odeur âcre d'absinthe et de misère dont les vêtements du hère étaient imprégnés. Et ce cabotin hasardeux, ce débris d'un évident naufrage moral, ce vivant écroulement, c'était le père d'Hélène ! La jeune fille n'avait pas dû, lorsque l'homme était apparu, sentir plus qu'Henri lui-même un froid de glace lui courir sur la peau. Il y avait là d'ailleurs, dans cette révélation soudaine, dans cette subite complication de l'existence, quelque chose de romanesque qui gardait pour le jeune homme une sorte d'attrait cruel.

Sa consolation, un peu fataliste, — et celle qu'il avait donnée à la pauvre fille, — c'est qu'Hélène, ainsi marquée par la destinée pour de telles épreuves, devait l'être également pour de belles revanches. Toute existence doit rencontrer une compensation à ses malheurs. Le sort, à bien prendre, ne s'acharne pas avec fureur sur une seule victime. Tout cela d'ailleurs n'était que paroles vaines. Le fait brutal, inévitable, le voilà : Hélène, enfant perdue, mais du moins libre, était, depuis quelques heures, l'esclave et comme la proie d'un étranger. Et un étranger même, on

pouvait le chasser ! Contre lui on pouvait se défendre ! Contre cet homme, impossible.

Henri n'avait même pas songé, dans son trouble, à demander le nom du comédien. Mais qu'importait le nom ? C'était le danger vivant, c'était l'exploitation et la honte. Ces noms redoutables étaient les noms véritables. Du moins fallait-il essayer d'arracher Hélène à tout cela. Oui, c'était un devoir. Et puis des questions se pressaient dans l'esprit d'Henri. Comment cet homme était-il demeuré, pendant tant d'années, sans se faire reconnaître ? L'atroce misère, — non la misère vénérable, mais la hideuse misère, — dont il portait tous les stigmates, ne devait cependant pas dater d'hier. Il y avait, à coup sûr, des années qu'elle tenaillait cet être tombé. Pourquoi n'avait-il pas tenté de se dégager plus tôt de sa dure étreinte? Puisqu'Hélène était sa fille, pourquoi ne l'avait-il point recherchée déjà, interrogeant le sort pour savoir s'il lui avait laissé cette ressource suprême? Questions sans réponses. Mais les réponses eussent-elles modifié la situation ? Non. Le seul problème était de savoir si les preuves écrites que ce *père* avait montrées à Hélène étaient authentiques. Hélène les avaient vues et tenues, disait-elle. Soit. Qui prouvait pourtant que cette espèce d'aventurier n'avait point menti et ne se servait pas de pièces fauses ou dérobées à un autre ?

Hélène savait-elle où demeurait cet inconnu d'hier, ce maître d'aujourd'hui? Quand repartirait-il ? Où la reverrait-il ?

A tout cela Hélène répondrait, songeait Henri, mais il fallait laisser à la malheureuse le temps de reprendre possession d'elle-même, de secouer son effarement, de vaincre cette stupeur glacée qui tout à coup, sous l'aiguillon de quelque pensée lancinante, devenait une douleur de colère et chargée de honte.

Madame Roquevert était, lorsque son fils rentra au logis de la place Dancourt, occupée justement à parler d'Henri au curé de Saint-Clément qui lui rendait visite. Geneviève se sentait décidément inquiète. Une modification complète

et redoutable semblait se faire dans le caractère et les allures d'Henri. Ce grand garçon respectueux, si tendre pour son père, soumis à sa mère dont il ne parvenait pas à vaincre la froideur, prenait des allures nouvelles, plus indépendantes. Il semblait à la fois plus libre et plus troublé !

Le bon gros curé de Saint-Clément, prenant, de ses doigts potelés, une prise de tabac dans sa tabatière d'argent, souriait doucement aux confidences de madame Roquevert et disait, tout bas, d'un ton indulgent :

— Que voulez-vous, chère madame ? Il y a deux proverbes qui vous répondront mieux que moi : A tout péché miséricorde, et : Il faut que jeunesse se passe.

Henri justement entra sur ces mots. Geneviève le regarda fixement, de ses yeux aux paupières lentes. Elle le trouva fort pâle, ce qui était vrai. Lui, saluant tour à tour madame Roquevert et le curé, sentait vaguement qu'il entrait, avec une involontaire brusquerie, dans un entretien commencé. Il y eut un moment de silence contraint. Henri regardait, assez gêné, et l'impassibilité de la mère faisait un étonnant contraste avec le sourire poupin et tendrement narquois du prêtre.

— Je vous demande pardon, dit bientôt le jeune homme en faisant un pas pour se retirer.

— Et à quel propos ? s'écria M. Poparel. Vous êtes au contraire le bienvenu. Nous parlions de vous, mon cher enfant.

Il essaya alors, doucettement, de faire à Henri ce qu'on appelle un peu de morale. Sa parole aimable glissait un avertissement plutôt qu'elle n'imposait un avis. Eh ! parbleu, il comprenait bien qu'on n'a pas vingt ans pour les tenir sous clef ! La jeunesse est la jeunesse. Mais les alarmes d'une mère, la prudence toute naturelle devant les embûches, les tentations de ce Paris si séduisant, si charmant, si plein de griserie, tout cela était à considérer aussi. Et, en parlant des dangers de Paris, l'œil fin du curé pétillait gaiement. Une bonne absolution latente coulait de son regard sur ses remontrances comme un flot d'huile sur une légère égratignure.

Henri se contentait de sourire, mais il n'osait trop se défendre, sentant bien que Geneviève, avertie par son instinct de mère, avait le droit d'être alarmée. Toute la bienfaisante paix de l'âme était perdue pour Henri. Lorsque les inquiétudes d'Hélène Gervais ne s'imposaient pas à lui, c'était le brûlant souvenir de Sabine qui s'y attachait avec des ténacités de morsure. Et il était si fort, ce souvenir cuisant et cher, qu'Henri, occupé jusque-là de la pauvre Hélène, se demandait avec impatience depuis combien de temps il n'avait pas vu Marsy. Les heures lui paraissaient des jours.

Puisqu'il éprouvait ce malaise moral, toutes ces tentations et toutes ces tristesses, comment sa mère n'eût-elle pas eu le droit de craindre? Henri se sentait vaguement deviné par l'œil impénétrable de Geneviève. En même temps que, dominé par Sabine, il frissonnait devant le péril, la mère avait l'instinct de ce danger. Rendue terriblement clairvoyante par une certaine jalousie maternelle, et aussi, et surtout par l'étroitesse d'une foi qui projetait sa vision sur quelques points seuls et les éclairait avec acuïté, madame Roquevert ne savait pas le nom de la femme qui s'imposait à son fils, qui allait le lui prendre, mais elle était certaine qu'il y avait une femme là. Que de fois déjà elle avait confié ses inquiétudes à Roquevert ! Maintenant elle demandait tour à tour conseil au curé de Saint-Clément et à l'abbé Ronchat. Il lui semblait, dans son intelligence raccourcie et comme desséchée, que ces prêtres devaient lui donner le meilleur conseil et gardaient sur le cours des choses humaines l'autorité morale qu'ils avaient sur les pensées.

Henri laissa passer l'admonestation de M. Poparel. C'était une sorte de pluie d'été, petite et plus agréable que pénétrante. Le curé était d'ailleurs visiblement enchanté de la façon dont le jeune homme prenait la *semonce*.

— Je vous garantis, chère madame, qu'il n'y a rien de grave ! dit-il tout bas en se levant et en prenant les doigts noueux de Geneviève entre les deux paumes grasses et douces de ses mains.

Et comme il passait devant Henri, pendant qu'en s'excusant madame Roquevert s'effaçait en le frôlant pour ouvrir la porte :

— Je ne vous demande pas d'être un anachorète, dit-il au jeune homme avec une vivacité qui égayait sa bonhomie. Mais vous savez combien votre mère s'inquiète facilement! Soyez sage!

Puis, tout haut, s'adressant à Geneviève et menaçant Henri de son index court et potelé :

— Envoyez-moi ce garnement. Je le gronderai, moi! Je m'en charge!

Il tendit ensuite à Henri sa main toute grande :

— Au revoir, mon enfant!

Et, s'inclinant avec une certaine grâce, malgré son gros ventre, en passant devant madame Roquevert, le curé de Saint-Clément sortit, bavardant encore, répétant, de sa jolie voix séduisante de prédicateur aimable :

— Compliments au grand artiste, surtout! Mille compliments! Et ne craignez rien pour ce brave garçon d'Henri. Ce n'est pas profond. C'est la *papillonne!* Vous ne connaissez pas le mot? Il n'a rien de sacré, je vous l'avoue, mais il est pittoresque. Au revoir, chère madame! Et compliments... compliments...

Henri redoutait, après le départ de M. Poparel, une explication avec Geneviève. Mais, après avoir accompagné le curé, la mère rentra et reprit, sans dire un mot, sur sa chaise une tapisserie qui traînait, et demeura là, le front baissé sur son ouvrage, silencieuse. Henri se sentait mal à l'aise devant ce mutisme volontaire et plein de reproches étouffés. Il essaya de se faire pardonner, sans chercher de prouver qu'il ne méritait ni reproches ni pardon. Il s'était assis à côté de Geneviève, souriant en la complimentant sur sa tapisserie, rapprochant son tabouret, regardant sous le menton, la vieille femme impassible, glissant sa belle tête mâle contre la joue froide de la dévote et quêtant un bon regard de sa mère, comme lorsqu'il était petit.

Geneviève s'était évidemment promis de ne point se lais-

ser attendrir. Elle répondait à ces caresses filiales par quelque baiser rapide et sec, et l'on eût dit vraiment que l'enfant avait commis de ces fautes qui ne méritent pas la pitié.

Il savait tout ce que le caractère de Geneviève avait de sévère et de durement renfermé. Pourtant cette froideur voulue contre laquelle sa tendresse se brisait comme sur un bloc de glace, le rendait plus cruellement triste, surtout à cette heure. Cette maison où passait Geneviève, indéchiffrable comme une énigme, et Jacques Roquevert, mélancolique comme un oublié, n'avait jamais paru aussi morne à Henri. Il y étouffait. Incapable de travailler, haïssant ses pinceaux durcis, ses palettes où les couleurs se desséchaient, il avait comme un âpre désir de mouvement, d'étourdissement. Il quitta Geneviève, monta chez lui, dans cet atelier où, contre la muraille, il avait retourné le portrait effacé de Sabine, et il écrivit à Brécheux une lettre au nom d'Hélène. Le futur directeur n'avait qu'à présenter l'engagement proposé à l'actrice. Mademoiselle Gervais signerait.

Il descendit pour jeter la lettre à la poste. Machinalement, la lettre glissée dans une boîte, il allait, comme s'il n'eût pas réfléchi, du côté de la place Pigalle, puis, continuant, il montait vers le parc Monceau, les quartiers nouveaux, l'avenue de Villiers. Il se trouva, sans s'être rendu compte du chemin fait, sur le seuil de l'hôtel de Marsy. Brusquement alors il revint sur ses pas, puis s'arrêta et retourna vers l'hôtel. Il y avait trop longtemps, se disait-il, qu'il n'avait vu Philippe. Il essayait de se tromper lui-même : lorsqu'on lui répondit que Philippe était sorti, il en éprouva comme une joie. Il se fût déjà senti gêné devant son maître.

— Madame était visible, lui avait-on dit, madame était dans son salon, en bas.

A demi étendue sur une chaise longue, dans un costume élégant, Sabine causait avec Emile Cordier, qui se leva lorsqu'on annonça M. Henri Roquevert et salua le nouvel arrivant d'un air un peu froid. Henri ressentit une colère

mêlée de souffrance en retrouvant là ce Cordier qui semblait devenir inévitable, et Sabine, saisissant au vol le mouvement instinctif d'Henri, lui tendit sa jolie main, au poignet blanc sortant d'une mousse de dentelles, et le regarda d'un petit air railleur, à travers le clignement habituel de ses longs cils.

On respirait dans ce petit salon, d'une coquetterie raffinée, un parfum délicieux de femme. Sabine avait combiné là, dans un luxe savant, les pièces de choix d'un cabinet d'artiste avec la séduction d'une sorte de jardin improvisé. Les bronzes du Japon, les broderies de Chine, les entortillements fouillés comme des ivoires des meubles en bois de fer, les tons d'un rouge éclatant, d'un jaune d'or ou d'un bleu de ciel d'été des soieries qui recouvraient le divan, les chaises contournées, les fauteuils et les poufs se détachaient avec de gaies vivacités de tons, sur le vert puissant de plantes disposées à profusion comme dans une serre, et qui encadraient d'une caressante verdure cette jolie blonde étendue dans la blancheur de son costume.

Une large plante aux feuillages d'un vert transparent et frais, posée dans un vase près de la fenêtre fermée, semblait tendre ses éventails vers le chaud soleil du dehors, et tandis qu'une de ses feuilles, caressée par la chaleur, paraissait respirer, une autre tournée vers l'intérieur plus froid pendait, alanguie et captive. Les bandes de guipure des rideaux se découpaient sur les feuilles mêmes, comme si leur ombre eût mordu la transparence tendre du palmier, de ces feuilles en éventail, de ces tiges lancéolées et semblaient elles-mêmes comme d'autres feuillages immobiles.

Sabine apparaissait là, affectant, au milieu de cette floraison, des langueurs exquises de créole, et son bras gauche pendait le long du divan où elle s'étendait, tandis que sa main droite, doucement, effeuillait un bouquet de lilas blancs trouvés on ne savait où, en cette saison, et posés sur une console, dans des vases de Delft, où des Chinois bleus se promenaient parmi des paysages chimériques en-

tourés de rinceaux fantasques. Et la main de cette femme, atteignant, à travers les feuilles en forme de cœur, d'un vert tendre, dont le soleil faisait saillir les nervures pareilles à des veines, les pétales d'un blanc de lait timidement ouverts, avec le petit point jaune tapi au fond, égrenait, arrachait, roulait entre ses doigts toutes ces fleurettes touffues, semblables à d'immenses boules de neige tremblant comme sur de l'acier et qui embaumaient.

Il y avait, dans le mouvement nerveux des doigts de Sabine pétrissant ces lilas, quelque chose de machinal, et Henri regardait cette jolie main arrachant les fleurs blanches et qui, avec autant de volupté cruelle, eût pétri et fait saigner un cœur.

Henri fut d'ailleurs déplorablement maussade et à demi muet pendant cette visite. Cordier s'était bien vite remis à parler, contant quelque opérette nouvelle, donnant des détails certains sur le dernier scandale, sur le prochain tableau, sur le drame qu'on répétait, sur tout ce qui était le fonds courant des propos de brasseries ou de coulisses, initiant par une causerie indiscrètement drôle, madame Marsy aux amours des *étoiles* en renom, aux ruptures, aux réconciliations de théâtres, à tout ce qui sert de pâture à la curiosité malsaine et désœuvrée.

Le nom d'une petite chanteuse à la mode avait été prononcé.

— Elle est bien jolie! fit Sabine. On la dit sage.

— Elle l'est probablement. Elle reçoit les pierres dures, mais elle renvoie les billets doux. Elle aime son mari.

— Quelle drôle d'idée! Et le mari admet qu'on offre comme ça des parures à sa femme?

— S'il l'admet? C'est lui qui prend soin des petit cadeaux. Il en est le conservateur légal. Tandis qu'elle chante, il est dans la loge et brosse les diamants. C'est un homme ordonné, c'est une femme raisonnable. Un ménage modèle. On lui donnerait le prix Montyon si ce prix était en rubis!

Ces commérages faisaient visiblement plaisir à Sabine et irritaient Henri, rougissant pour cette femme de la voir rire à toutes ces sottises avec un pétillement dans les yeux. Il essaya de détourner la conversation en parlant des fleurs qui encadraient, en quelque sorte, la beauté de Sabine, formaient une espèce de tapisserie mouvante semblable aux fonds de certains tableaux.

— Ces fleurs sont surtout jolies, dit Cordier, lorsque madame Marsy consent à les peindre.

Elle se mit à rire encore.

— Oh! oh! mon cher Cordier, voilà un madrigal bien fade! J'aime mieux vos méchancetés !

— Je suis donc méchant, madame?

— Je ne sais pas, moi! Demandez à vos camarades!

Henri ne comprenait pas ce qu'avait voulu dire Cordier. Ce fut Sabine qui lui apprit qu'elle avait depuis peu « commencé la peinture. » Elle était absolument douée, assurait Cordier. Le fait est que le maniement des pinceaux lui semblait une distraction comme une autre, un passe-temps.

— Et votre atelier, demanda Henri, c'est celui de Philippe?

— Pas du tout. Je l'ai installé dans une pièce à moi. Marsy est déjà mon maître, je ne tiens pas à ce qu'il soit mon professeur.

— Vous avez bien raison. L'art libre, voilà le but, dit Emile Cordier, très-sérieusement.

Quand il abordait le chapitre de ses théories, on ne savait si ce beau garçon narquois continuait à se moquer du prochain ou parlait sérieusement. Henri le laissa débiter son catéchisme ; il n'écoutait pas. Mais la présence de ce Cordier chez Marsy, l'allure d'intimité que prenait avec lui Sabine, le ton cavalier de ce joli homme impertinent par pose et comme s'il y eût trouvé une originalité, tout à la fois montait au cerveau de l'amoureux, comme les fumées d'une ivresse mauvaise.

Et les paroles ironiquement provocantes, la bravade auda-

cieuse de Sabine lui venaient à ses oreilles : « Amusez-moi donc ! Je m'ennuie !»

Il éprouva un soulagement lorsque Cordier se leva, prenant congé de Sabine, et puis, tout à coup, il eut peur du tête-à-tête qui allait suivre, et le souvenir ineffaçable du baiser lui passa encore sur les lèvres comme si on en eût approché une lame rougie. Il était heureux de voir partir Cordier et il eût voulu pourtant le retenir encore, le retenir longtemps, car si cet homme était le rival, il était aussi l'obstacle.

Au moment même où Cordier allait sortir, Philippe rentrait, venant d'une séance de jury pour un prix à décerner ; il paraissait enchanté, ayant réussi à gagner la cause d'un pauvre garçon de grand talent.

— Je ne vous chasse pas, au moins, dit-il à Cordier.

— Non, je m'éloignais. Et puis si vous avez à parler *jury*, ça ne me regarde guère ! Nous ne donnons point dans les Concours !

— Insurgé, va ! fit Marsy gaiement.

Henri revoyait Philippe avec un sentiment bien complexe, un trouble où il y avait beaucoup de joie au milieu d'une profonde confusion. Et comme s'il eût éprouvé le besoin de s'entretenir seul avec son élève, Marsy l'entraîna, au bout d'un moment, dans son atelier, tandis que Sabine, regardant avec un indéfinissable sourire ces deux hommes unis par une amitié si virile et si vraie, disait d'en bas, eux montant le grand escalier à rampe de bois :

— Je vous laisse. J'ai une migraine légère. Je vais chercher André au parc Monceau et descendre avec lui les Champs-Élysées. A propos, Henri, vous ne m'avez pas donné des nouvelles de mademoiselle Gervais. Comment a-t-elle supporté son petit échec ?

Henri leva instinctivement les yeux sur Philippe, dont le visage resta impassible, mais il y avait dans la question de Sabine une évidente intention. Elle la décochait comme une flèche aiguë, sachant bien où elle irait, droit vers Philippe.

C'était d'Hélène, en effet, que Marsy voulait parler à

Henri. Il n'osait aller la consoler, craignant, disait-il, d'être indiscret ; — en réalité, redoutant sans nul doute de se rapprocher d'une femme vers laquelle il se sentait comme emporté par une sympathie grandissante. A l'heure où Sabine, lasse et déçue, répétait hautement que le *tœnia* de l'ennui la rongeait, Philippe commençait, lui aussi, à sentir en lui comme un léger vide moral autour de lui, comme une impression de solitude. C'était peu de chose, mais il ne trouvait plus déjà chez Sabine cette affection de camarade plutôt que d'épouse qui l'avait pourtant séduit et qu'il trouvait si capiteuse, si bonne à un artiste, avec ses stimulants et ses caprices.

Quelque absorbé qu'il fût par son art, il avait parfois — rarement — l'impression vague d'une sorte d'isolement. L'amour follement dévoué qu'il portait à son enfant, la tendresse ardemment fidèle qu'il gardait à sa mère, suffisaient certes à la vie de Philippe. Le frais sourire d'André et les baisers de *maman Valérie* eussent consolé Marsy de bien des douleurs. Il n'avait donc pas grande vertu à chasser les passagères inquiétudes qui lui venaient quelquefois, et lorsqu'il allait le plus souvent possible au logis de sa mère, ou lorsque par hasard la brave femme se risquait avenue de Villiers, il ne mentait pas lorsqu'il répondait aux questions de Valérie :

— Je t'assure, maman, que je suis très-heureux et si heureux, vois-tu, que je suis tenté de te dire tout cela tout bas à l'oreille, pour que les jaloux, qui sont nombreux, et le sort qui est le plus envieux de tous, ne l'entendent pas !

Et il disait vrai. Oui, il se sentait satisfait, voyant la route ouverte toute grande, le succès pris d'assaut, ses visions de jeunesse prendre chaque jour des formes plus parfaites. Il cherchait, du bout du pinceau, quelque composition entrevue à travers la poésie du rêve, et, dans des paysages antiques, des figures corrégiennes naissaient ; l'esquisse enlevée de verve, en vingt minutes, réalisait la vision poursuivie, puis il serrait de près sa toile, et le tableau lui rendait ce que promettait l'esquisse. C'était

quelque nymphe couchée sur une herbe aux tons adoucis par la lumière du soir, quelque champêtre concert, avec des baigneuses aux cheveux dénoués, comme dans les cadres de Giorgione, puis des pécheresses éplorées au fond des grottes sombres, des figures de femmes pétries de grâce ou tordues de douleur. Philippe éprouvait la joie intense du chercheur d'idéal qui touche à sa chimère. Il en sentait l'aile fugitive frémir maintenant sous ses doigts.

C'était là qu'était son bonheur, ce bonheur dont il ne parlait qu'avec crainte à grand'mère Valérie. Mais un instinct bizarre semblait l'avertir que tout se paye en ce monde, et il avait éprouvé, en rencontrant Hélène, une impression étrangement nouvelle, comme si cette honnête fille, si durement éprouvée, eût été un vivant exemple de courage et une vivante consolation.

Il eût aimé à se trouver avec elle longtemps, à causer, à l'interroger, et aussi à se livrer lui-même à son tour. Il la plaignait de toute son âme. Depuis la journée du concours, il y avait pour lui un voile sur toutes choses. Il n'avait pas touché un pinceau. Et il disait, il contait cela à Henri simplement, naïvement, sachant bien que l'affection qu'il éprouvait était la plus sainte et la plus respectable. Et il ne venait même pas à l'idée d'Henri que Philippe fût amoureux d'Hélène. Cet amour fait de pitié et tout prêt à devenir un dévouement, poussait lentement ses racines au cœur de de Marsy comme certaines plantes ignorées et presque invisibles.

Philippe avait d'ailleurs approuvé le conseil du vieux Roquevert et la résolution d'Hélène. Oui, les propositions de Brécheux étaient le salut. Il fit promettre à Henri de revenir bientôt pour causer de bien des choses, de la peinture, que ce grand fou négligeait, et il n'osait pas y ajouter : « et d'Hélène. »

— Quelle idée de renoncer à la peinture!... disait-il.

— Bah! répondait Henri, pour devenir une médiocrité de plus, grossir les livrets de l'Exposition et jouer les doublures?... Ma foi, non. Si j'étais ambitieux, j'essaierais de me distinguer par l'excentricité. A quoi bon? Je laisse ça à Cordier.

Ce nom de Cordier lui revenait ainsi, involontairement, comme une idée fixe. Il rentra chez lui, s'irritant à chaque pas contre le bellâtre et contre lui-même. Il avait pris par les rues presque désertes, avide de ressentir, en plein Paris, des impressions de solitude. Il ne songeait plus ni à son rêve du jour, le théâtre; ni à son rêve d'hier, la peinture. Sabine l'absorbait maintenant tout entier. Il revoyait son regard glissant, sa main nerveuse, son fin profil provoquant et bizarre, et il ne pensait plus à fuir, et il se laissait aller délicieusement au courant qui l'emportait.

Il se trouva, sans savoir comment il y était venu, au haut de la rue des Deux-Frères, qu'il descendit jusqu'à la rue d'Orsel. Une fois là, il était chez lui, chez son père. Il traversa lentement cette place vide, comme s'il lui en eût coûté, une fois entré, d'abandonner la vision avec laquelle il venait, pour ainsi dire, de faire le chemin, côte à côte. Puis au moment où, secouant la tête afin d'en chasser la chère image, il allait entrer dans cette maison où vivait le vieux Roquevert, il éprouva brutalement une sorte d'éblouissement stupéfait.

Quelqu'un sortait de la calme demeure où depuis si longtemps les visiteurs ne venaient plus. Et, dans un homme qui, hautain comme un Bragance en haillons, descendait les quelques marches conduisant au vestibule, Henri reconnut celui-là même auquel il s'était heurté en allant chez Hélène : ce bohème de l'art qui avait terrifié mademoiselle Gervais, cet inconnu qui avait tout à coup surgi en tendant ses bras repoussants à celle qu'il appelait sa fille.

Cet homme ici ! Qu'y venait-il faire ? Henri poussa rapidement la grille, et, dans l'étroit espace, jardinet ou petite cour, précédant le logis, il se trouva en face de celui qui sortait et dont les yeux troubles, qui avaient dû jadis être grands et beaux, s'arrêtèrent sur lui, étonnés.

— Vous demandiez ?... commença Henri, qui prit involontairement un ton dur, avec un léger accent de menace, comme s'il se fût trouvé devant un ennemi.

— Rien, fit l'autre en relevant hardiment sa tête ravagée. Je venais voir Roquevert.

C'était chose naturelle. Le grand artiste devait avoir plus d'un semblable compagnon du temps passé perdu dans la brume d'autrefois. Cet homme devait être quelqu'un de ces vaincus qui tendent la main à la pitié des autres. Il venait de frapper à la porte de Jacques comme il avait gravi l'escalier d'Hélène, pour réclamer une part de vie ! Tout repoussant qu'il fût, l'homme était pauvre, et, après l'avoir abordé d'un air agressif, comme s'il eût ressenti l'horreur éprouvée par Hélène, Henri se demandait si ce malheureux n'était pas à plaindre et s'il n'allait pas le secourir.

Mais, gardant hardiment son attitude césarienne, le chapeau planté de côté, l'autre, examinant en face le jeune homme dont la belle figure franche dominait la sienne :

— Roquevert est sorti et j'ai été reçu par madame ! — Mais, dites donc, j'ai connu Roquevert quand il avait votre âge. Vous lui ressemblez, on peut le dire, comme un dollar à un dollar. Vous êtes son fils.

— Oui, fit Henri, qui avait instinctivement éprouvé un frisson de colère, une impression de blessure, à la façon dont l'homme avait dit ces hommes : « *J'ai été reçu par madame.* »

C'était quelque chose d'indéfinissable, d'impondérable; mais dans le ton dont les paroles avaient été prononcées, Henri avait trouvé, — comme on respire magnétiquement une odeur d'orage, — quelque chose de vaguement douteux et de bizarre. Il ne se figurait point sa mère accueillant ce bohème, Geneviève froide et fuyant tout ce qui touchait au théâtre, recevant cet errant de l'art. Et comme si sa mère eût couru quelque danger, eût eu besoin de son aide, étant seule, Henri avait hâte de franchir les marches et le corridor qui la séparaient d'elle et de la revoir et de lui demander quelle prière ce passant était venu faire à sa charité.

Tout à l'heure il eût volontiers interrogé le comédien; maintenant il s'empressa de le quitter, passant devant lui rapidement en le saluant d'un geste bref, tandis que, campé

sur sa canne et laissant tomber son coup d'œil de haut en bas, l'homme regardait, comme s'il eût revu Jacques Roquevert lui-même, la haute taille de ce beau garçon, solide et souple qui s'encadrait dans la découpure de la porte qu'il franchissait...

L'homme ne demeura pas longtemps dans cette espèce de contemplation. Il sortit, lentement, avec un imperceptible mouvement d'épaules, et sur sa face gonflée, un sourire presque dédaigneux, où l'on eût trouvé une expression de haine jalouse, passait.

Henri demanda vivement à la vieille Suzanne où était Geneviève. Dans l'appartement ou dans cette salle à manger où elle se tenait d'ordinaire, assise et travaillant, les fonds sombres du chêne luisant et les carreaux froids du poêle de faïence semblant tout faits pour s'harmoniser avec ses robes noires et ses collerettes d'un blanc de suaire ? « Madame était remontée, madame était dans sa chambre. » Henri gravit rapidement l'escalier, avide de savoir ce qu'était venu quémander cet homme. Et tout en montant très-vite : — Est-ce possible, se disait-il, que ce soit là le père d'Hélène ?

Il tourna vivement, après avoir frappé, le bouton de la porte donnant dans la chambre de sa mère. Cette porte était fermée. Ses doigts recourbés frappèrent plus fort. Puis il écoutait et lui semblait entendre (il se trompait sans doute) des bruits de soupirs déchirés, de sanglots qu'on étouffait, un écho de crise et de souffrance. Il éprouvait maintenant une véritable angoisse, inexplicable, et il songeait à Hélène hésitant à ouvrir, justement après la visite du comédien. Par deux fois, ce rôdeur douteux se trouvait ainsi sur son chemin, au seuil de deux logis aimés. Que voulait-il, place Dancourt ? Qu'était-il venu faire chez son père ?

Geneviève n'ouvrit qu'au bout d'un moment, après un appel et encore une fois la pensée d'Hélène revint, douloureuse, à Henri. Comme la jeune fille, la vieille femme avait l'air d'une malade ou d'une blessée. Une tempête morale semblait avoir convulsé ses traits. Elle dardait sur Henri

des yeux agrandis, ces yeux atones, impénétrables et froids d'ordinaire, — et maintenant visiblement anxieux, laissant apercevoir au fond comme une terreur.

Henri sentit à son cou une sorte d'étreinte. Il interrogea sa mère : elle le faisait trembler. Était-elle malade? Souffrait-elle ? Qu'avait-elle donc? Et il regardait les lèvres pâles de Geneviève, ces lèvres qu'un petit frémissement agitait. Autour d'elle, dans la chambre aux rideaux grenat, aux tentures sombres, avec des tableaux de sainteté, un Christ de jaune ivoire sur un fond de velours noir, des gravures pieuses dans des cadres sans dorures, et le portrait de Jacques Roquevert et d'Henri au milieu de ces images de martyrs, rien ne troublait le calme habituel de ce logis de dévote où le jour n'entrait que par les fentes des rideaux, et qui sentait un recueillement assoupi, presque glacé. Seulement, sur le prie-Dieu, posé entre les deux fenêtres, un livre était ouvert, froissé et mouillé comme si les doigts se fussent accrochés aux feuillets qu'arrosaient des larmes, et un reliquaire où des os de bienheureux, entourés de rinceaux d'argent et d'or apparaissaient, avec leurs tons jaunes et secs, avait été décroché de la muraille et posé là comme à portée des lèvres.

Geneviève avait prié, elle avait sangloté peut-être. Peut-être des pleurs étaient-ils montés à ses implacables yeux qui ne versaient jamais une larme. Quelle que fût sa force d'âme, sa puissance sur elle-même, il était évident qu'une douleur quelconque avait passé sur son visage. Et pourtant elle répondait à Henri qu'elle n'avait rien, qu'elle se sentait fort bien, qu'elle voulait être seule...

Rien ? Mais cet homme ? Qu'était-ce que cet homme ?

Un passager éclair, furtif et pâle, avait traversé le regard de la mère. Henri l'avait donc rencontré ? Eh bien! cet homme était un vieux comédien tombé, un compagnon de Roquevert. C'était lui précisément qui était venu attrister Geneviève et la troubler, en supposant qu'elle fût troublée ou triste. Henri savait combien elle redoutait, méprisait, haïssait le théâtre. Justement cet homme, qui venait là, en sup-

pliant, était pour elle le spectre même du théâtre, l'image de la chute et de la honte. Elle s'était sentie bouleversée en l'apercevant, elle l'avouait. Elle l'avait vu superbe autrefois. Et voilà où l'on roulait, comme une pierre au fond d'un trou boueux!... Oui, si Henri la trouvait un peu émue, c'était à cause de cela, tout simplement. En reparaissant sur le théâtre, naguère, Roquevert lui avait fait bien de la peine. Mais cet être, rayonnant autrefois de jeunesse et d'insolence, qu'elle retrouvait tout à coup, hideusement défiguré et misérable, lui faisait horreur.

Et elle parlait, elle, la silencieuse qui passait sans bruit, la bouche close, à travers la vie. Elle se laissait entraîner comme par une fièvre qui étonnait Henri et qui l'inquiétait. Jamais il n'avait vu sa mère avec ces frissons de dégoût irrité qui étaient ceux qui secouaient le corps d'Hélène. Il écoutait et il tremblait, sans comprendre, se rendant bien compte que Geneviève disait vrai, et se demandant cependant pourquoi cette surexcitation, ce débordement d'explications et de paroles, parce qu'un passant de plus était entré dans ce logis?...

— Comment se nomme-t-il? demanda Henri.

Il était si enfiévré, comme éperdu lui-même, qu'il ne vit pas l'expression rapide de souffrance qui pinça et tira tous les traits du visage anémique de Geneviève. Les lèvres étaient blêmes et les paupières cernées d'un gonflement violet.

— Comment il se nomme?

Elle fit évidemment un effort, et, de sa bouche où le dégoût passa, ce nom tomba :

— Monnerol.

Henri croyait l'avoir entendu prononcer quelquefois. Mais, après tout, ce nom pour lui n'évoquait rien. Monnerol!

Et madame Roquevert redisait qu'elle voulait être seule, le répétait avec une sorte d'accent suppliant que n'avait jamais sa voix brève, vibrante comme de l'acier. Henri la quitta, voulant l'embrasser; mais brusquement, de ses mains maigres, elle le repoussait, comme si cet entretien,

la présence de son fils, l'eussent fait souffrir, et Henri sortait, une étreinte douloureuse au front, les tempes pressées, le sang au cerveau.

Il y avait, lui semblait-il, autour de lui, quelque chose de tragiquement inexplicable. Cette émotion, cruellement dissimulée, de sa mère, l'inquiétait. Monnerol! Monnerol! Il répétait le nom, il cherchait, il creusait. Cet homme appartenait à un autre temps que celui dont il pouvait se souvenir, même en se rapprochant de ses lointaines journées d'enfance. Monnerol! C'était l'inconnu ; mais, instinctivement, Henri se disait que c'était le danger.

Au reste, il le saurait bien. Il saurait tout. Car la romanesque aventure d'Hélène, cette paternité brusquement affirmée, était-ce vrai, seulement? N'y avait-il pas là mensonge, exploitation, trafic et invention également repoussants ?

Henri attendrait, interrogerait, verrait. Son père rentra. Il lui conta, d'un air indifférent, qu'une espèce de mendiant du nom de Monnerol était venu voir sa mère.

— Ah ! bah ! fit Roquevert. Monnerol? Je le croyais mort!

Il sourit doucement et tristement, son rude visage prenant une expression de bonté navrée.

— Le pauvre diable! Il a dû en voir de grises depuis le temps. Monnerol!... Il date de vingt ou vingt-cinq ans dans mes souvenirs... *Monnerol à tout faire!* comme on disait. Il doit être vieux, ce Monnerol, — et pauvre, tu me dis. Lui a-t-on donné quelque chose ?

Et le vieil acteur, son fils devenant silencieux aussi, se taisait, fermant les yeux à demi et revoyant tout le passé que lui rappelaient ce nom oublié et cet homme qu'il croyait disparu : Monnerol!

Le soir, à l'heure du repas quotidien qui réunissait invariablement ces trois êtres vivant côte à côte, et chacun d'eux berçant à l'écart quelque rêve : — Jacques Roquevert soupirant, songeant, promenant son chien *César;* Henri, enfiévré de l'amour du théâtre ; et Geneviève, sévère, muette et froide, — Henri fut étonné de voir entrer dans la salle à manger, avec sa roideur habituelle, les

grands plis droits de ses vêtements, l'impassibilité de marbre de son visage, sa mère qui avait repris son expression de calme austère, et, toute fièvre tombée, s'enveloppait comme la veille, comme l'avant-veille, comme toujours, de son silence pétrifié.

Il fut surpris, et l'attitude reprise, le sang-froid reconquis, la froideur revenue de Geneviève lui parurent comme autant de voiles ou de linceuls jetés sur quelque chose de redoutable et d'ignoré. Il eût préféré l'espèce de dégoût et de colère que Geneviève avait ressentis et montrés. Au moins c'était là la palpitation et la vie! Mais non : les yeux étaient redevenus atones, le visage calme, les chairs amollies et comme reposées, le geste sec, la bouche cousue. Plus de frisson féminin, plus d'éclair passager, plus de révolte : rien que la vivante énigme dont, peut-être, le prêtre, la prière, le confesseur avaient le secret.

Le nom de Monnerol ne fit passer sur le visage jauni de Geneviève le reflet d'aucun sentiment. Impassible, elle l'entendit prononcer sans que sa bouche fît un pli, sans que son œil eût un éclair. Elle laissa tomber, comme si elle ne les eût pas entendues, les anecdotes qu'apportait ce nom à Roquevert. Elle écouta, indifférente, le portrait moral que le comédien de génie traçait du comédien de hasard, et lorsqu'après s'être moqué de la vanité passée de Monnerol, Roquevert s'attendrit sur sa misère présente et répéta ce qu'il avait dit à Henri :

— Il faudra le secourir, le pauvre diable!

Geneviève regarda son mari avec une expression sévère, où il y avait une condamnation, froide comme une sentence, nette comme un coup de hache, et répondit lentement :

— J'espère bien qu'il ne remettra jamais les pieds ici!

— Pauvre diable!

— Il n'est pas de ceux qu'on secourt, il est de ceux qu'on chasse! ajouta la vieille femme dont pas un muscle ne bougeait.

Puis tout retomba dans un grand silence attristé, presque sépulcral.

Et tandis que Roquevert laissait passer cette sévérité de Geneviève, irritée sans doute qu'un acteur fût venu relancer son mari dans sa retraite, Henri se demandait avec une stupéfaction muette, si sa mère, ainsi retombée dans son impassibilité presque terrible, était bien cette même femme qu'il avait vue, — si peu de temps auparavant, — palpiter comme effarée, s'arrêter, menacer, comme si elle avait eu quelqu'un à maudire, mais du moins laisser échapper de son cœur insondable quelque cri humain qui soulevait sa poitrine et déchirait ses lèvres ?...

IX

Lorsqu'il était las de son *pigeonnier* de Montmartre, le sculpteur François Charrière descendait parfois, avec des appétits de famille, de bonnes causeries sentant le pot-au-feu d'autrefois, chez la mère de Philippe Marsy, boulevard Rochechouart, ou bien encore, s'il craignait de déranger *maman Valérie*, toujours si heureuse de le voir pourtant, de parler de Philippe, du petit André, des succès du fils, de l'avenir du petit-fils, de tout ce qui était la vie de la grand'mère oubliée et volontairement seule, — alors Charrière allait se retremper dans une causerie avec quelques amis, en déjeunant chez le père Antoine.

Un restaurant inconnu du gros public, seulement fréquenté par les initiés, cette maison accueillante du père Antoine.

C'était un des derniers asiles de la paternité dans l'hôtellerie. Il n'y avait plus, dans tout ce grand Paris, que deux coins où l'artiste isolé trouvât à l'heure dite, le pot-au-feu de la maison natale lui faisant de grands yeux doux en fumant dans l'assiette chaude. Sur la rive gauche, le *Buffet Helvétique*; sur la rive droite, la boutique du père Antoine. On l'avait de tout temps connue, cette boutique hospitalière, établissement de fruiterie sur la façade, table d'hôte dans l'arrière-salle. Elle existait sur la colline de Notre-Dame-de-Lorette, alors que ce coteau était à peu près en friche, que Théodore Rousseau faisait des études de moutons sur

a place Bréda, encore livrée au pâturage, et que Diaz tuait des lapins dans les enclos qui devaient être, un jour, la rue de Douai. La maison du père Antoine conservait, au milieu des maisons neuves et des cafés luxueux, un aspect patriarcal et sain d'auberge de campagne, avec des ressouvenirs de Chailly et de Barbizon. Tout passant non initié ne pouvait deviner que cette boutique de fruitier servait de *mess* à tant de gens qui trouvaient là, — en attendant le succès et la vie libre, les médailles et l'Institut, — le beefsteack ou la côtelette qu'ils appelaient la *vache enragée*. Une enseigne enfumée, recouverte d'une épaisse couche de poussière devenue solide malgré le lavage incessant des pluies, s'encadrait, au-dessus de la porte d'entrée de la fruiterie. C'était l'œuvre d'un maître *animalier* illustre. Il avait jadis brossé, avec verve, quelques compagnons d'Ulysse au groin rose, troué de narines frémissantes, avec de petites queues enroulées et frétillantes, et il avait écrit au-dessous : *Au père Antoine*. L'enseigne, que nul ne regardait, — et n'apercevait même sous la croûte noire qui la couvrait, — valait un bon prix. Mais le père Antoine ne l'eût point donnée pour une fortune. Il avait jadis, dans un moment de gêne, vendu, avec le consentement des donataires, un tas d'esquisses, de *morceaux*, de tableaux aussi, que lui avaient autrefois donnés ses clients ; mais loin de savoir faire *mousser* la vente, il avait vu tous ces souvenirs s'envoler pour quelques pauvres petites sommes insignifiantes, comme écrasés sous le marteau du commissaire-priseur. Et alors, dût-il mourir de faim à côté, le père Antoine avait juré qu'il ne se séparerait désormais, en nulle occasion, de ce qu'on lui avait offert.

Il y avait quarante ans et plus que le père Antoine nourrissait ainsi toute une famille d'artistes, de poëtes et de rêveurs qui venaient là, traversaient la fruiterie et entraient, certains d'y rencontrer des plats de ménagère, dans l'étroite salle à manger que formait l'arrière-boutique. Depuis quarante ans, le père Antoine partait, chaque matin, — avant le jour, pendant l'hiver, avec l'aurore en été, — pour les

Halles, sur le dos une hotte vide en allant, et au retour, la hotte pleine. Il était le fournisseur et le nourricier de générations successives de peintres qu'il avait vus entrer, timides, hésitants, maigres et sans barbe dans sa fruiterie, et qui, maintenant, avaient aux tempes des cheveux gris, des rides sur leur crâne chauve, des rosettes rouges à la boutonnière de leurs habits. Et, quoiqu'ils eussent vieilli et grandi, ils aimaient toujours le père Antoine, cette incarnation encore robuste et toujours gaie de leur jeunesse disparue, de leur passé enseveli, de leurs vingt ans envolés. Lui, dans une sorte de musée au crayon ou au daguerréotype, il conservait leurs portraits comme ceux d'enfants partis pour des nouveaux mondes, et dans la collection du père Antoine, on retrouvait, — avec les habits étriqués et démodés d'autrefois,— les gloires d'aujourd'hui, gloires parfois caduques et qui apparaissaient là avec l'aspect grêle de l'adolescence et le rayonnement de l'espoir. On y voyait des vainqueurs à leurs débuts, tels qui étaient maintenant des maîtres acclamés et qui, sur la muraille du père Antoine, semblaient rêver avec angoisse à leurs œuvres futures dans des cadres dédorés. Il y avait des vaincus aussi, qui promettaient tant alors et n'avaient rien tenu. Il y avait des morts depuis longtemps oubliés, et que la photographie conservait pleins de jeunesse et de foi, dans la collection et la promiscuïté banale de tout un atelier célèbre formé devant l'objectif d'un seul groupe souriant et juvénile.

Le père Antoine les avait tous connus, se cherchant eux-mêmes, pauvres et inquiets, ceux que Paris maintenant acclamait, et dont le monde entier se disputait les moindres toiles ! Il les aimait dans leurs troubles, il les chérissait dans leurs inquiétudes; il les avait tant de fois encouragés et consolés dans leurs désespoirs, alors qu'ils s'asseyaient tout soucieux à la longue table d'hôte ! Il savait l'année de leurs débuts, la date de leur première médaille, et quand ils avaient remporté le prix de Rome, heureux, glorieux, payant à toute la tablée du champagne que le père Antoine allait acheter chez l'épicier voisin !

Ainsi, le père Antoine et sa femme, bonne, souriante,-
pareille, dans son costume propret de campagnarde, à ui
gaie et appétissante ménagère de Chardin, — s'étaient fa
une clientèle spéciale qui tenait de la parenté et de l'amiti
Le seuil était accueillant comme les hôtes. Derrière l'éta
lage vert des salades et des légumes, où les œufs blanc
les fromages à la crème dans les corbeilles en forme c
cœurs, montraient leurs taches claires, la cuisine flambai
s'ouvrant, — avec une bonne odeur de soupe aux choux
de pommes de terre nouvelles, caressante, embaumée, -
— sur la salle à manger, assez étroite, où l'on était pourta
si à l'aise, si bien chez soi ! Des murailles couvertes de fu
sains, de paysages où des canards passaient dans l'ea
dormante d'un étang, où des moulins tournaient, détachai
leurs grandes ailes noires sur le ruissellement d'or d'u
soleil couchant, montraient ces portraits divers des hôte
disparus, fondateurs de la maison du père Antoine. U
casier où se glissaient les serviettes roulées dans leurs rond
des portemanteaux courant le long du mur, un bec de ga
descendant comme une suspension, au milieu de la tabl
Et nul autre ornement. La lumière entrait, toute droit
par la fenêtre qui faisait face à la porte vitrée donnant su
la cuisine et laissait voir l'aspect un peu humide et tris
d'une cour de vieille maison parisienne. Et c'était là, dai
ce rez-de-chaussée inconnu, caché, blotti au fond d'ur
fruiterie, que tant de rêves avaient, pour la première foi
pris leur volée, que tant d'espoirs avaient poussé, et sou
le feu des causeries, dans le tapage des paradoxes, sous l
grêle des *charges* et le bruit fou des chansons d'atelier, qu
de vrais artistes avaient grandi, retrouvant auprès du bo
fourneau de la mère Antoine quelque chose de la chaleu
tiède de la maison quittée et du foyer de la maman!

On ne recevait point de femmes chez le père Antoine. Le
modèles, avec leur teint mat et leurs beaux profils gâte
par des rires bêtes, allaient fumer tout à leur aise des ciga
rettes dans les cafés d'alentour. Nulle n'entrait chez le pèr
Antoine. Point de femmes, partant point de rivalités ni d

querelles. On eût même dit que la maison, comme le vieux bonhomme qui la dirigeait, en y faisant son métier et son devoir sans y avoir fait fortune, tenait à garder quelque chose d'apaisé et de patriarcal.

François Charrière, las d'avoir cherché, dans le maniement de la glaise l'esquisse d'une *figure* entrevue, rêvée, mécontent de lui, de ses maquettes inutiles, mauvaises, avec des agacements nerveux très-inattendus chez un gros homme qui paraissait jovial et qui, au fond, promenait déjà à travers le monde une misanthropie naissante, « plante amère, disait-il, variété de chiendent qu'une affection rentrée fait germer et que les déceptions arrosent, » — Charrière éprouva, un matin, le besoin de dégourdir ses doigts fatigués en allant déjeuner et fumer, au dessert, chez le père Antoine. Il fut tout heureux, en chemin, de rencontrer Henri Roquevert qui lui sembla fort triste, l'air cruellement préoccupé.

— Amour ou amourette? Grippe ou fluxion de poitrine? lui demanda le sculpteur en riant.

Henri répondit par un sourire qui voulait être aimable et qui était sérieux. Une inquiétude grave l'agitait. Depuis la double rencontre de Monnerol, un point noir, une taie grossissante se posait sur sa vie. Il n'osait interroger et il voulait savoir. Il éprouvait une révolte intérieure violente, à cette idée que la présence d'un être semblable avait pu troubler sa mère. Des doutes insensés lui brûlaient le front comme ceux qui, douloureusement, traversaient le cerveau d'Hamlet. Un âpre appétit de vérité le tiraillait. S'il eût rencontré Monnerol, il lui eût certainement arraché quelque aveu.

Aussi bien, il le cherchait, ce Monnerol. Il voulait le retrouver. Où demeurait-il? Hélène même ne le savait pas. Elle ne s'en inquiétait guère. Il était revenu, une seule fois, chez celle qu'il appelait sa fille, et Henri n'avait point songé à prier « mademoiselle Gervais » d'interroger et de savoir. Mais après tout, Paris, avec ses infinités de subdivisions et de petites provinces où vit chaque fraction de

monde, n'était pas une mer sans fond. On y pouvait découvrir ce Monnerol, surtout en pleine vase. Henri le trouverait. Et lorsque Charrière, pour le distraire, lui proposa d'entrer chez le père Antoine, le jeune homme accepta, se disant que le bohême pouvait être là!

Dans la salle à manger du vieil Antoine, Henri regardait toutes choses avec les yeux d'un policier qui s'étonnerait. Quelques rares habitués s'y trouvaient, silencieux, déjeunant sans bruit, causant doucement. L'un d'eux, entre les plats, lisait un journal avec lenteur, comme un bon bourgeois qui a du temps à tuer. Un autre, à côté, très-blond, très-blême, avec cette pâleur que renvoie au front et à la joue le papier sur lequel on se penche, semblait rêver, — l'œil au plafond, avec des balbutiements inentendus, — comme quelqu'un qui réciterait des vers. On l'appelait tout simplement *Monsieur Paul.* Il passait, disait-on, des nuits à écrire des drames encore inédits. Le père Antoine assurait que M. Paul irait *loin.*

Henri le regardait avec un sentiment de pitié instinctive. Et lui aussi, cet inconnu, caressait sa chimère : le théâtre!

— Qu'est-ce que vous cherchez donc ? demanda Charrière, voyant Henri si préoccupé.

— Rien.

— Ce n'est pas possible! On cherche toujours quelque chose en ce monde, surtout à votre âge. Un sonnet ou un million, mais quelque chose. Moi, qui grisonne, je cherche bien, comme un sot entêté, une beauté idéale, un modèle que je ne trouverai jamais. C'est vrai. J'ai là (et il se touchait le front) une vision capable de m'immortaliser si je la réalisais jamais. Une Vénus exquise. La Vénus de Charrière, comme on l'appellerait si elle était faite. Vingt fois je l'ai commencée. J'ai brisé les ébauches ou laissé se fendre et tomber les maquettes. A quoi bon me mettre à l'œuvre? Je n'ai jamais trouvé de modèle assez parfait pour incarner mon rêve. Une fois, si, à Rome. Une *chaucharde*, belle comme un matin. Il était convenu qu'elle me poserait ma

figure. Ma Vénus était là, vivante! Mais cette Vénus-là, comme toutes les autres, avait des aventures, et tandis que je l'attendais, à l'atelier, son amant, un cordonnier du Transtévère, lui plantait un couteau dans le cœur, par jalousie. Depuis ce temps-là, j'ai rencontré de petites fillettes gracieuses, des nez retroussés, des minois chiffonnés, des *motifs* à faire des bustes à la Pajou, mais une Vénus, jamais! Et, un beau jour, on portera en terre Charrière et sa Vénus, l'un fini, l'autre qui n'aura jamais commencé. Et *requiescant!* Ce sont peut-être des raisons de paresseux, mais je suis le sculpteur Diogène et je vais, ma lanterne à la main, avec cette différence que je cherche une femme, et je ne la trouve pas plus qu'il ne trouva son homme, certainement.

Sans dire l'inquiétude qui l'enfiévrait, Henri, entraîné plutôt que pressé par Charrière, se laissait aller, à son tour, à des confidences. Tout bas, dans l'intimité de propos amis que les hôtes de la maison n'écoutaient guère, il racontait à François qu'un intérêt très-profond le portait à retrouver, comme à tout prix, une sorte d'homme tombé, sinon taré, et dont le sort tenait par des racines profondes à l'existence d'un être aimé. Il ne livrait pas le secret d'Hélène et Charrière ne lui demandait point de lever les masques.

L'angoisse d'Henri était visible.

— Oh! dit Charrière. Il est improbable que, tel que vous me le dépeignez, un monsieur comme ça vienne chez le père Antoine. Nous sommes ici dans le demeure des futurs *paloignons*, comme les intransigeants appellent les prix de Rome, nous, les *Romains* réunis dans la fraternité du dîner de la Soupe à l'Oignon. Mais des fantaisistes s'égarent parfois aussi dans ces calmes parages, et si Baloche venait par hasard...

— Baloche? fit Henri.

Charrière appelait, du bout de la table :

— Père Antoine, est-ce que M. Baloche ne viendra pas aujourd'hui?

— M. Baloche vient tous les jours maintenant, répondit le bonhomme.

— Merci. Il nous renseignera.

— Qu'est-ce que Baloche? demanda Henri.

— Un ami de Cordier. Un autre indépendant. C'est même le caissier des peintres indépendants. On tire sur lui à vue d'œil pour les expositions collectives. D'ailleurs, Parisien en diable, ayant fouillé le terrain jusqu'au tuf et qui vous dira en deux minutes où vous pouvez trouver votre homme. Il n'y a pas de *reporter* ou de cocher de fiacre qui connaisse son Paris comme Baloche. Il est docteur ès parisianisme.

Et Charrière, avec sa parole pittoresque, esquissait vivement, entre deux bouchées et deux éclats de rire, le portrait de ce Baloche que maintenant Henri attendait avec anxiété.

Baloche était tout jeune. Né fort riche, d'une famille de bonne bourgeoisie laborieuse, Baloche avait été élevé dans les cotonnades, rue du Sentier, n'entendant parler que de factures, de traites, d'inventaire et de *fins de mois*. C'était par une haine féroce des grands magasins sombres où l'on allume le gaz tout le jour, en hiver, que Baloche s'était jeté, tête baissée, dans les « *beaux-arts* ». Sa vocation, ce n'était pas l'amour de la peinture, c'était la haine du commerce. En réalité, Baloche était demeuré commerçant. Dépaysé parmi les artistes, dont il n'avait ni le talent ni l'idéal, il s'était taillé, dans l'art contemporain, et avec la complicité des badauds, une place à part : à peine écolier, il s'était proclamé chef d'école. Semblable à un homme qui se fait remarquer en portant des pantalons rouges avec un habit noir ou en affirmant hardiment que deux et deux font douze, Baloche avait crié bien haut que l'Art Contemporain était à naître et que le dix-neuvième siècle attendait sa peinture. A un siècle de vapeur, une peinture de vapeur. Au lieu de *pignocher* un tableau, d'achever comme le père Ingres ou d'empâter magnifiquement comme Jules Dupré, une impression suffisait.

« L'impression », c'est tout ce que l'homme saisit en pas-

sant, qu'il soit à pied, en fiacre ou en wagon. L'impression, c'est la dépêche télégraphique, chose utile, remplaçant la lettre bien tournée, bavardage sans valeur. C'est la vérité, — la réalité des choses, une certitude prenant la place d'un mensonge, l'absolu succédant au convenu. Y a-t-il une seule *impression sincère* dans tout le musée du Louvre? — Des mythologies comme celles du Corrége, des mascarades comme celles de Véronèse, des pouponnières comme les tas d'anges de cet épicier de Murillo. Mais des *impressions!* Chose inconnue! Baloche seul avait compris son époque. Les tableaux de Baloche donnaient, du moins, l'impression d'une *Machine à vapeur disparaissant dans le brouillard* : — une machine petite comme un pois chiche avec d'énormes entre-croisements de rails gros comme des troncs d'arbres au premier plan. C'était Baloche qui représentait une *Rue de Paris* aperçue par une fenêtre dont la balustrade géante, avec sa barre de bois rectiligne et ses ornements de fonte, occupait tout le premier plan, ne laissant voir les maisons géométriques et les passants minuscules qu'à travers ce grillage insultant la vue. Mais son plus grand succès, son paradoxe le plus fameux, sa hardiesse la plus étrange, son tableau le plus célèbre était la *Diligence d'Etretat* : — au premier plan, le talon crotté et le bas du pantalon d'un voyageur juché à côté du cocher et aperçu à travers la vitre du coupé; au deuxième plan, les oreilles des chevaux et, dans le fond, des poteaux du télégraphe, des touches jaunes figurant des blés mûrs et un pan de ciel coupé et rayé par les rênes de cuir du conducteur qu'on n'apercevait pas. Cette toile, d'où le *convenu* était soigneusement exilé, avait fait sensation, et Baloche, autour des tables du café Guerbois et dans les causeries de la *Vieille Sparte,* était plus célèbre pour avoir signé la *Diligence d'Etretat* , que Rembrandt pour avoir composé la *Ronde de Nuit*.

Charrière achevait à peine d'*expliquer* Baloche à Henri, que deux jeunes gens, l'un très-correct, — c'était Baloche, — le veston coupé selon les règles, un petit chapeau rond sur une petite tête impertinente et fine; — l'autre, gras,

barbu, ventru, non point négligé mais sans façon, entraient avec de grands saluts bruyants, dans la petite salle du père Antoine, et accrochaient leurs chapeaux aux patères, le gros garçon s'asseyant aussitôt; Baloche, au contraire, prenant le temps de refaire la raie de ses cheveux.

— Bonjour, Baloche! bonjour, Leménil!

L'auteur de la *Diligence d'Etretat* tendit sa main délicatement soignée à Charrière, et le gros compagnon de Baloche, Leménil dit au sculpteur :

— Eh! voilà une bonne surprise! On ne vous voit plus!

— Je travaille.

— Parbleu, nous aussi! Mais le travail n'empêche point les repas!

Baloche et Leménil étaient, en somme, d'agréables gens. Leménil, peintre militant de l'école de Baloche, avait une théorie et une spécialité : il s'était improvisé *peintre de la fumée*. La fumée lui paraissait être ce qu'il y a, dans notre état social présent, de plus caractéristique et de plus curieux.

— La fumée, disait-il, c'est la marque spéciale de ce temps-ci. Tout le monde fume. Partout où l'on va, en chemin de fer ou en bateau à vapeur, qu'est-ce qu'on voit? De la fumée! On a dit que le dix-neuvième siècle était l'*âge du papier*. Erreur. C'est l'*âge de la fumée*. Et, chose curieuse, cette fumée, personne ne s'est avisé de la peindre. Le portrait vivant d'un homme d'aujourd'hui devrait être enveloppé de la fumée d'un cigare ou du nimbe d'une pipe. Tout paysage parisien, — une gare, par exemple, — est plein de fumée. Aussi la fumée, je la saisis, moi, je la pince, je la fixe! C'est mon lot, c'est mon genre! J'ai inventé la fumée!

— Est-ce que vous avez vu celle que M. Ingres a brossée dans le tableau qui figure aujourd'hui devant l'Amphithéâtre des Beaux-Arts? lui demandait Charrière.

Leménil haussait les épaules :

— Le père Ingres? Une moule. Un homme en bois.

On n'en parlait plus.

Henri n'était pas là d'ailleurs pour écouter les discussions sur l'esthétique. Il poussait Charrière du coude. C'était Monnerol surtout qu'il fallait rencontrer. Charrière vivait trop isolé et depuis trop longtemps pour connaître les clapiers où se terrent certaines gens. Mais Baloche aimait justement à découvrir et à étudier ce qu'il y a de souterrain dans la vie actuelle, les taupinières et les antres. Le problème posé n'était pas très-difficile à résoudre. Un homme de la catégorie de celui qu'on lui désignait devait, selon Baloche, se trouver ou dans un des cafés de comédiens que le peintre ne fréquentait pas mais qu'il connaissait, ou dans une de ces tables d'hôte où se coudoient toutes les défroques.

— Tenez, si vous voulez, ce soir, chez Pulchérie... A la Tour d'Auvergne, messeigneurs! Vous ne connaissez pas?... Il y a vingt ans que c'est célèbre! C'est une chose à voir, parole! Ne faites pas les dégoûtés, et, à l'heure du dîner, il y a des chances pour qu'on y rencontre votre individu.

Charrière interrogeait Henri du regard. Mais l'offre de Baloche était acceptée d'avance. Il fut convenu qu'on se retrouverait, le soir même, rue de la Tour-d'Auvergne.

— Leménil et moi nous vous introduirons, dit Baloche.

— Et, fit Charrière en riant, ça ne vous compromettra pas trop aux yeux de la *Vieille Sparte?* Piloter un prix de Rome!

— Oh! vous, dit Leménil, vous n'êtes pas un *médaillard* quand même! Nous ne vous détestons pas!

— Vous avez le mouvement, la vie, la fièvre! Nous vous acceptons, ajouta Baloche.

— Merci bien!

La rue de la Tour-d'Auvergne, avec son double aspect provincial et parisien, est deux fois curieuse. Du côté de la rue des Martyrs, c'est une rue presque déserte, aux maisons hautes, avec des murs d'usines, ou très-basses, d'un ou deux étages. Un sol montueux et comme bossué. Des deux côtés, des bornes, des logis s'ouvrant sur de longues allées,

sur des bâtisses aux aspects de couvents qui donnent à cette partie de la rue le faux air d'un faubourg de province ou l'apparence d'un coin de la rue des Postes. Une sorte de cité d'ouvriers pauvres montre, vers la rue Milton, ses fenêtres tristes comme des yeux malades, avec des linges sordides ou des pots de fleurs mourantes semblables à des haillons ou à des racines chétives. Des enfants jouent pourtant, crient et se roulent dans cette cité, ou courent tout autour de la margelle d'un puits où il semble qu'on devine une eau saumâtre. Ils sont pâles, chétifs, les vêtements rapiécés, les yeux cernés. Leur toux fait mal. Mais, deux pas plus loin, c'est la vie, le mouvement d'une rue parisienne populaire, les boutiques d'épicerie avec leurs liqueurs étiquetées ou leurs bonbons à la vitrine, les étalages des fruitières, — tas d'oranges, grappes d'oignons ou de biscuits, d'os de seiches pour les cages d'oiseaux, — les petits traiteurs, les marchands de vin avec leurs lanternes en verre dépoli portant leur nom en lettres rouges. C'est l'étroite porte où, s'engouffrant dans un long corridor noir, l'élève du petit théâtre de la Tour-d'Auvergne va à sa répétition, timide, pâle, anémique, les talons usés, suivie de sa mère qui couve cet avenir ambulant. Les vieilles maisons, au style empire, montrent leurs ornements antiques à côté des maisons neuves. Et un peu plus loin encore c'est la rue Rochechouart, le mouvement, le fourmillement et le bruit d'un fleuve faubourien montant et descendant avec des remous sur Montmartre et Paris.

C'était entre cette rue Rochechouart et la rue Rodier que Pulchérie, « *madame Pulchérie* », comme on l'appelait, avait fondé, depuis des années, une table d'hôte célèbre dans un monde qui vit au jour le jour, sans foyer, et cherche le coudoiement incessant du voisin, comme si la solitude était peuplée d'effroi.

Là, autour de la table d'hôte de Pulchérie, se rencontraient toutes les flâneries et toutes les épaves parisiennes, les désœuvrés et les décavés, le vice hésitant, timide encore, assoiffé d'avenir, et le vice flétri, usé, fini, — la duègne

coudoyant la débutante, la jeune fille portant son unique toilette et la mégère arborant ses derniers diamants, suprêmes reliques d'un luxe passé disputées à la misère avec un acharnement d'un chien défendant son os.

— Il faut tout connaître, avait dit, au seuil de la maison, — Charrière à Henri. Et n'eussiez-vous rien à faire ici que je vous y conduirais encore. (Je connais de réputation ce joli temple.) Et madame votre mère serait tenue de me remercier. En fait de morale, la crudité du vrai vaut mieux que les banalités des phraseurs.

Ils entrèrent.

Dans un petit jardin aux plantes phthisiques, d'un vert malade et poussiéreux, Pulchérie avait fait planter une tente et, sous la clarté des lampes suspendues, une table en fer-à-cheval, couverte d'une nappe encore humide et sentant la buanderie ou déjà tachée de vin violacé, attendait les convives de hasard que l'ennui, l'habitude, la curiosité ou le manque d'argent (car on avait du crédit chez Pulchérie), amenaient à la table d'hôte de la rue de la Tour-d'Auvergne. L'hiver ou les jours de pluie, la table était dressée dans la maison. Hiver comme été les habitués restaient les mêmes.

C'était une collection de clients bizarres, dîneurs de passage ou d'habitude, gens du quartier, sculpteurs ou peintres venus là comme en costume de travail, sans façon, pour oublier en riant les fatigues cérébrales de le journée, boursiers élégants, en quête d'une aventure facile, vieux garçons cravatés de bleu clair, aux vestons court taillés, affectant des allures juvéniles, le visage ridé, presque aussi maquillé parfois que ceux de leurs voisines de table, bourgeois honnêtes, poussés par la curiosité, amenés là par quelque ami, tandis que leurs femmes, là-bas, à Villers ou au Tréport, faisaient prendre des bains de mer à leurs enfants anémiques.

Le personnel féminin, varié, par catégorie d'âge et de grade, se composait de toutes les variétés éternelles de la femme de proie : la surnuméraire aux yeux étonnés encore, la poitrine plate et les bras maigres, jolie, séduisante, trou-

vant encore un peu de rougeur sous sa poudre de riz, étendant vers la salière une main où, au bout des doigts on eût peut-être retrouvé des piqûres d'aiguille : la femme *chic*, comme on dit dans ce monde, un moment à la côte, courant les tables d'hôte en attendant la marée d'or liquide qui l'emportera de nouveau vers les restaurants à la mode; la délaissée, grasse et couperosée ou desséchée et jaunie, la fille vieillie et fanée, l'actrice sans valeur devenue vieille femme, soupirant avec amertume, envieuse, jalouse, goulue et ventrue, n'ayant gardé de ses instincts d'autrefois que la féroce vanité de la cabotine et l'appétit de gouffre de la mangeuse. Et tout ce monde-là fraternisait, riant, *blaguant*, faisant des *mots* avec autant de facilité qu'il faisait des dettes, vivant en somme dans une familiarité pacifique, chose fort surprenante avec cette promiscuité d'appétits et de jalousies. Mais madame Pulchérie, grande femme osseuse, *bon enfant* d'ordinaire, à l'occasion terrible et forte comme un cheval de trait, avait sur tout cela l'autorité de la patronne et de la créancière; et d'ailleurs les deux grandes consolations humaines, l'espoir et le souvenir, la foi superstitieuse des gens croyant aux *fétiches*, se logeaient obstinément chez Pulchérie. Les décavées comptaient, malgré leurs rides, sur un retour inespéré de la fortune, et les nouvelles venues écoutaient avidement la légende de Claire d'Aubigny qui avait passé tant d'années faméliques autour de la table banale, puis était partie pour la Russie comme pour un exil et, un matin d'hiver, peu d'années après, avait reparu là, toute enveloppée de fourrures, grasse et gaie, un joli sourire dans ses yeux bleus, suivie de deux moujicks en costume de soie, à qui elle jetait son manteau de renard bleu, tandis qu'à la porte de Pulchérie un superbe trotteur piaffait, attelé à un équipage de forme russe, un drojski tout garni d'argent.

C'était la grande gloire, la *lauréate*, le prix d'honneur de la pension Pulchérie que cette d'Aubigny qui revenait à Paris couverte de dentelles, étincelante de bijoux, et qui, s'ennuyant à Pétersbourg malgré la générosité quasi-orien-

tale d'un grand personnage, un général haut placé dans la 3e Division (Haute Police), accourait rue de la Tour-d'Auvergne avec des avidités de prisonnière aspirant l'air libre ou de carpe prise de la nostalgie de la boue. On racontait aux novices, chez Pulchérie, comme au régiment on apprend aux conscrits la chronique du drapeau, comment Claire Franchard, dite d'Aubigny, avait débuté et, après avoir traîné la misère, avait pu acheter un hôtel orné de fleurs de lis, envoyer une souscription énorme, recueillie parmi ses intimes, au Pape qui lui répondait par un bref : *Filiæ meæ optimæ...* qu'elle faisait encadrer dans son boudoir,—un boudoir légitimiste, — et comment cette grande folle qui, par son général tenait tous les secrets de Pétersbourg, par ses amis de Paris avait l'oreille ouverte à tous les drames de famille, cette cosmopolite qui dépensait et gâchait sa vie avec un rire éternel d'inconsciente, était morte sans un sou après avoir laissé couler des millions entre ses doigts.

Et comme les yeux s'allumaient alors au récit de ces aventures ! Comme les têtes s'échauffaient, s'exaltaient ! Que de mauvais rêves ambitieux et malsains il devait y avoir ensuite dans les petites chambres et dans les mansardes !

Les clients artistiques habituels de Pulchérie se préoccupaient fort peu de ces rêves d'or. Ils laissaient les ambitieuses souhaiter l'avenir de Claire d'Aubigny, la mort comprise. Eux s'inquiétaient surtout de l'*art*. Il y avait là des peintres chercheurs, impuissants ou révoltés, de ceux qui donnent plus de coups de langue que de coups de pinceau dans leur journée ; des poëtes rimant comme dans l'ivresse du haschisch ; coupant, en invoquant Vénus Astarté, le cou à des colombes achetées au marché Pigalle, pour se donner l'illusion de se croire Grecs, et cherchant le *lotos* hindou dans une chope de bière ; des originaux volontaires, emplissant de leurs paradoxes débités avec le sérieux de grands lamas, la table d'hôte de la rue de la Tour-d'Auvergne où ils prenaient leurs repas, et le café de la *Vieille Sparte*, où ils allaient, ces *Spartiates*, achever leur

soirée en contemplant la place Clichy à travers la fumée de leur tabac, moins étouffante que leurs théories.

Spartiates par quelque côté, par la façon dont beaucoup d'entre eux supportaient les morsures de la misère, ils se croyaient Athéniens par l'esprit, par la raillerie jetée à toutes choses, par l'agilité qu'ils mettaient à piquer d'un mot, qu'ils souhaitaient mortel, toute réputation grandissante et toute gloire classée. Couvrant du pétillement de leur esprit le sentiment de leur impuissance, n'ayant pu être acclamés ils cherchaient du moins à être drôles ou redoutés. Ils niaient avec des colères ardentes tout un passé qui les écrasait, et dans le présent tout ce qui leur était comme un remords : le labeur salué, la renommée conquise, le succès enlevé de haute lutte. Ils faisaient table rase de ce qui avait été. L'art de l'*avenir* était le seul qu'ils acceptassent. N'existant pas encore il n'humiliait personne. Ils n'allaient au Louvre que pour railler, et parfois ils y rencontraient quelque vieux à barbe blanche, pensif, s'arrêtant longuement devant les anciens maîtres et les contemplant du fond de son ombre avec des voluptés de croyant regardant une idole. C'était quelque malheureux sans talent, mais qui avait du moins le sens du beau, l'admiration du grand, la conscience de son humilité, et qui ne croyait pas, comme eux, être de la taille des maîtres parce qu'il pouvait souffleter leurs statues.

Parmi tous ces types bizarres, d'une originalité souvent cherchée, souvent trouvée, que Baloche et Leménil désignaient à Henri avec des explications de montreurs de lanternes magiques, Foubertaille (la destinée semblait leur avoir à tous donné des noms promis à l'excentricité), Florent Foubertaille, *Plus-fort-que-Glück*, comme il s'intitulait lui-même, était un étonnement entre ces étonnements. Maigre à faire peur, spectre ambulant promenant à travers le monde une chevelure mal peignée de Mérovingien roux, les yeux bleus et hagards, la barbe entière tombant en deux longues pointes de bouc ou de Germain sur une poitrine rentrée, le dos voûté, la taille petite, Foubertaille-

Plus-fort-que-Glück trônait chez Pulchérie avec une impassibilité de demi-dieu.

Foubertaille était musicien. Il prétendait, avec un sérieux profond et solennel, que toute mélodie, pour être non pas comprise, mais seulement entendue, devait remonter au moins jusqu'aux Pharaons. Ce n'était que par une habitude successive de l'ouïe que les oreilles contemporaines étaient faites, par exemple, aux quadrilles d'Offenbach. Tout ce qui semblait nouveau au public flottait, depuis des siècles, dans l'air ambiant, et, sans le savoir, les générations qui respiraient à l'état impondérable ces mélodies non encore notées se les transmettaient les unes aux autres à l'état latent. Foubertaille-Plus-fort-que-Glück assurait qu'il y a ainsi des mélodies qui feront, un jour, l'admiration des races futures et qui voltigent encore dans l'air respirable, sans qu'elles aient pris leur forme dans un cerveau humain, comme ces étoiles qui brillent au fond de l'azur et que nous n'apercevons pas encore, leur lumière cheminante n'étant pas arrivée jusqu'à nous.

C'était au dessert, autour de la table de Pulchérie ou à la *Vieille Sparte*, dans la fumée des pipes, qu'il fallait entendre Foubertaille développer ses théories. Jamais rêvasseur allemand ne laissa tomber avec plus de lenteur ses divagations pédantesques. Grâce à ses extravagances, le musicien s'était fait une sorte de célébrité dans le monde où Cordier était roi, — un roi que Baloche aspirait tout bas à détrôner.

Foubertaille était l'esthéticien de l'art musical de la *Vieille Sparte* comme Baloche en était le grand peintre. On citait de lui, avec admiration, des aphorismes sévères : on lui avait tout gâté; rien n'existait plus, pas même « le plain-chant, qu'on avait difiguré *vers le onzième siècle!* » Et les gloires contemporaines, avec quelle verve les dépeçait cet homme, honnête d'ailleurs et supportant fièrement sa pauvreté! Le plus piquant, c'est que cet implacable Plus-fort-que-Glück, qui vivait très-courageusement, il faut le dire, de quelques sous gagnés à jouer du violon dans les bals de barrière ou au Moulin de la Galette, ce Foubertaille

publiait, de temps à autre, chez des éditeurs fantastiques, des romances d'une douce banalité, bien bourgoises et bien souriantes, toutes faites pour les orgues de Barbarie, comme les romances de Clapisson. Mais il ne fallait pas en rire. Il répétait volontiers le mot de Platon : « On ne peut toucher aux règles de la musique sans ébranler les lois fondamentales du gouvernement ! »

Et à cette musique si vénérée, il donnait pour point de départ, — quoi ? — le *miaulement*, et au moyen de toutes sortes de citations embrouillées il établissait ce paradoxe que les Egyptiens étant les inventeurs de la musique et représentant des chats sur leurs instruments appelés *sistres*, c'était sur le miaulement des matous que s'étaient modelés Mozart et Beethoven. Une chanson mentionnée par Plutarque et qui, célébrant les vertus du dieu *Maneros*, dont elle portait le nom, se chantait dans les soupers égyptiens, était le grand cheval de combat du bon Foubertaille. Ce *Maneros*, fils du roi Malcander et de la reine Astarté qui régnait à Byblos, avait, selon lui, inventé la musique. Et lorsque Foubertaille entendait quelque morceau d'un opéra moderne, il disait dédaigneusement du fond de sa barbe rousse :

— Ramenez-moi à Maneros !

Ou encore : — Depuis les Grecs, l'assiette musicale est perdue !

— Et la poésie ? lui demandait-on.

— La poésie ? répondait Foubertaille en se passant les doigts dans les cheveux. Quand je veux entendre de la poésie, je vais écouter les oiseaux dans les bois !

C'est ainsi que, dans le milieu paradoxal des poëtes excentriques, des peintres réfractaires, de tous ceux qui expriment, non le suc, mais le poison de la vie, sortes de Mithridates de l'art qui s'habituent à se nourrir intellectuellement de pensées morbides, — toxiques dont ils vivent et dont mourraient les autres, — Foubertaille avait conquis une espèce d'autorité à demi raillée, à demi subie. Il y avait des gens qui proclamaient que sa fameuse Symphonie des

Pleurs de l'Oignon, d'une mélancolie si moderne, avait fait pâlir de rage Gounod, qui l'avait entendue ; — et chez Pulchérie, aux grands jours de fête, lorsqu'on allumait sous la tente des lanternes vénitiennes et qu'on improvisait un bal, Foubertaille, avec toutes sortes de langueurs pâmées et d'effets de cheveux, consentait quelquefois à faire entendre ses *Pleurs de l'Oignon* :

Sunt lacrymæ rerum. Ecoutez, l'oignon pleure !
Pressentiment amer du charbon dangereux !
Le légume écrasé sous le doigt qui l'apeure
Verse en gouttes d'argent des pleurs voluptueux !
L'oignon pleure !
Amis, l'oignon pleure !
Il pleure !

Et tout ce monde alors, avec un entraînement niais, des rires insensés, des battements fous, tous ces flâneurs, ces ennuyés et ces blasés applaudissaient, criaient *bis*, s'amusaient, se tordaient, hurlaient gaiement : *Vive Foubertaille!*

Etaient-elles bien sincères, les grosses explosions de gaieté qu'on entendait chez Pulchérie ?

A tout prendre, sous l'inconscience apparente de ces êtres tombés se cachait peut-être, soigneusement dérobée au regard, comme s'il se fût agi d'une lèpre, cette sensation douloureuse de chute et de défaite qu'Obermann appelait le sentiment amer de la vie perdue. Il y avait des rancœurs derrière ces sourires. Au fond de ces paradoxes de gens qui avaient rêvé la gloire des élus et qui trouvaient le charivari des excentriques ; au fond de ces gaietés nerveuses de femmes (on en montrait une à Henri) qui avaient autrefois donné des fêtes sur le Lido, habité des palais vénitiens, et qui maintenant traînaient des bottines avachies comme des savates, une tristesse morne demeurait latente, comme certaines eaux sombres cachées par les larges plaques des nénuphars.

Un des hôtes intermittents de la maison de Pulchérie, un boursier gascon, avait baptisé ce monde du nom donné, sous les piliers de la Bourse, à ceux qui sombrent aux li-

quidations orageuses. Il les appelait des *enfoncés*. Et, dans ce lugubre mot, pittoresque et vrai, tout un monde d'espoirs déçus s'apercevait comme un grouillement de noyés au fond d'un gouffre. L'enfoncement navrant, l'enlisement sans espoir de la vie de Paris, — plus traîtresse que les sables où lentement on disparaît, avalé par l'abîme, — la chute, la défaite, la déveine, l'effacement, une sorte de trépas moral, comparable à la mort civile, se résumaient dans ce terrible mot, net et vrai comme une sentence : *Enfoncés !*

— Dans la même journée, disait Charrière, nous aurons vu deux jolies antithèses de tables d'hôte. Il y a loin de la fruiterie du père Antoine au jardin de Pulchérie !...

Henri songeait qu'assurément si Monnerol devait rôder quelque part, c'était chez madame Pulchérie. Un tel homme devait connaître un tel refuge. Baloche et Leménil, arrivés en même temps que Charrière et Henri, avaient d'ailleurs demandé à Pulchérie si la table d'hôte ne comptait pas de nouveaux hôtes.

— Si fait, avait répondu l'hôtesse. Un ancien acteur que j'ai connu, il y a... ma foi, il y a bien longtemps... et qui revient d'Amérique... Il s'est souvenu de moi, ce qui est joliment gentil, n'est-ce pas? — Oui, il y a lui... Et puis cette Anglaise là-bas !

Elle montrait, au bout de la salle, une belle fille immobile, les yeux baissés sur son assiette.

L'ancien acteur n'était pas encore venu, mais Henri ne doutait pas que ce fût Monnerol. Si ce n'était pas lui, — ce qui était improbable après ce qu'avait dit Pulchérie, — il le rencontrerait dans quelque café de comédiens. Le guide Baloche était là ! Baloche savait sur le bout du doigt toute cette géographie spéciale.

Henri ne connaissait personne chez Pulchérie ; mais Charrière, qui ne s'attendait guère à se trouver en pays de connaissance, saluait, çà et là, quelque visage sur lequel d'ailleurs il ne pouvait pas toujours mettre un nom.

Tandis que Pulchérie avait parlé d'une nouvelle venue

« une Anglaise » le sculpteur avait regardé du côté de la débutante, très-frappé, dès le premier coup d'œil, d'une beauté pareille.

C'était une grande fille, au teint clair, la peau transparente et d'une blancheur lactée; de hardis cheveux châtain clair plantés puissamment et plaqués sur les tempes, faisant ressortir une oreille petite et charnue, dont les contours gras et tendres appelaient le baiser; une bouche aux lèvres un peu trop peintes et qui, jeunes, fraîches, avec des dents aiguës, d'une blancheur appétissante, n'avait pas besoin de ce carmin. Cette physionomie grasse et fraîche était éclairée par de grands yeux d'une fixité assez étrange, d'un bleu verdâtre avec des reflets d'aigues-marines, des yeux élargis, un peu bombés, d'une douceur paisible, qu'une petite flamme tendre rendait parfois étrangement caressants. Le buste admirable était emprisonné dans une sorte de jaquette gris clair, avec de larges boutons d'acier d'une forme originale et qui donnaient à cette jolie fille quelque chose d'exotique. Il y avait en elle un charme puissant, capiteux, l'attrait d'un beau fruit à peine mûr; seulement toute cette grâce était mêlée d'une certaine gaucherie qui, au milieu de ces Parisiennes flétries mais élégantes jusqu'aux ongles, faisait paraître cette femme absolument étrangère et laissait facilement deviner une débutante.

— Elle est magnifique, cette fille-là! dit Charrière.

— Un Gainsborough! fit Henri. Britannique de pied en cap!

— Ce n'est pas un défaut.

— Au contraire. Il faut un sol spécial pour produire cette carnation adorable. Mais vous connaissez le mot de Chamfort ou de Rivarol, — l'un ou l'autre: « Les Anglaises sont jolies, mais elles ont deux bras gauches! »

— Ce n'est pas pour celle-ci que le mot a été fait, dit le sculpteur lentement, et qui, assis, au lieu de manger son potage, se demandait si ce n'était point là le modèle rêvé, la Vénus tant cherchée!

— Celle du Vatican est un laideron à côté de cette miss-là.

En quelques mots, Pulchérie avait appris à Baloche, qui le répétait à Charrière, ce qu'était Lucy Vaughan.

— Un joli nom ! dit Charrière.

Elle n'avait pas vingt ans. Fille de quelque brave boutiquier de Greenwich ou de Londres, elle s'était échappée, un jour, de la maison paternelle pour jouer ou danser sur quelque petit théâtre, et sa beauté lui avait valu bien vite de figurer, sous la lumière électrique, dans les féeries et les ballets de l'Alhambra, Leicester-Square. Le hasard de la vie l'avait jetée au bras d'une sorte d'aventurier qui, forcé de quitter Londres où les policiers de Scotland-Yard eussent pu lui chercher querelle, avait emmené à Paris sa maîtresse, cette Lucy Vaughan dont l'imagination rêvait déjà une existence heureuse dans cette France dont on lui avait tant parlé, là-bas. *Anonyma* à Londres, avec les Allées de Rotten-Row et certaines places au théâtre interdites à sa beauté, à Paris elle s'imposerait de par le rayonnement de sa splendeur. Il y avait tout un monde d'ambitions sous ce front candide, et ces yeux tendres n'étaient aussi souvent rêveurs et fixes que parce qu'ils se perdaient dans la contemplation vorace de perspectives infinies.

Dès ses premiers pas à Paris, courageusement Lucy Vaughan s'était débarrassée de son compagnon de route. Elle n'avait jamais aimé celui qui, l'ayant prise à l'Alhambra, venait de la conduire dans un hôtel des environs de la gare Saint-Lazare, en lui disant : « — Ici, nous trouverons fortune ! » Elle la trouverait toute seule et plus vite, cette fortune souhaitée. Lucy ne connaissait point Paris et elle n'eût pu y faire cent pas sans se perdre, soit ; mais elle avait l'instinct, ce féminin instinct, qui lui disait d'être avant tout libre et seule. Elle apportait quelques bijoux. Fort peu ; de ces larges bijoux d'or pâle et mat qu'affectionnent les Anglaises. Elle les vendit. Puis, quittant l'hôtel où rentrerait le soir, sans la trouver, M. Lewis, elle chercha un autre asile. Le nom d'une rue lui était resté de tant de conversations sur Paris, avec des danseuses françaises engagées à l'Alhambra de Londres : rue Pigalle ! Elle s'y fit conduire, y trouva une

chambre, et le soir, à table d'hôte, elle rencontra des Parisiennes qui l'interrogèrent. Lucy savait mal le français, mais son joli sourire lui faisait pardonner ses hésitations, son accent bizarre, ses silences embarrassés. Peut-être, au besoin, eût-elle pu parler plus facilement qu'elle ne le faisait. Elle mettait de la coquetterie à paraître ignorante. Une amie, une voisine, se chargea de lui montrer la bonne route et la conduisit chez Pulchérie.

Là, on cria au miracle. Ce monde bizarre de déclassées et de femmes tombées voyait avec une jalousie, qui n'allait pas sans instinctive admiration, cette nouvelle venue, douce, calme, impassible, les regardant avec ses grands yeux clairs. Il y avait chez l'Anglaise la prédestination du succès, un port de tête de déesse, la fierté ironique de la race.

— Certainement oui, se disait le sculpteur, voilà une Vénus !

Et Charrière la contemplait, l'étudiait, se sentait étrangement troublé, retrouvant devant cette créature vivante l'indicible frisson qui lui courait sur la poitrine lorsque, aux Beaux-Arts, autrefois, pendant les classes du soir, il contemplait la Vénus idéale, toute rose sous le grand reflecteur qui semblait donner au marbre le frémissement de la vie.

De son côté, du bout de la longue table retentissante du bruit montant des causeries, des rires, du choc des assiettes, des bouteilles débouchées, des couverts froissés, sous le plein jour qui tombait, un peu assoupi par la transparence jaune de la tente, Lucy Vaughan regardait Charrière de ses prunelles impassibles, tour à tour caressantes ou railleuses et dont la couleur semblait changer.

Elle s'était aperçue de l'émotion soudaine qu'elle avait produite, et, froidement, elle y répondait par des coups d'œil qui étaient à la fois des encouragements et des remercîments. Le sculpteur, qu'elle n'avait pas encore vu chez Pulchérie, ne lui déplaisait point, et elle lui savait gré de l'hommage visible qu'il lui rendait.

Charrière, si profondément nerveux et inquiet sous son

robuste aspect, toujours mécontent, toujours cherchant, dérobant, dans le petit logis de Montmartre, ses fièvres d'artiste et ses sueurs lassées, Charrière, désespéré de ne pas trouver le modèle poursuivi, l'implacable et l'absolue beauté, sentait, sous le regard de Lucy Vaughan, que, cette fois, il jouait sa vie. Rencontre banale, mais heure décisive. S'il avait le *moindre grain de talent*, il le prouverait en s'inspirant de cette adorable fille ! Il ne pouvait souhaiter un modèle plus complet, de formes plus pures !

Et comme si la vision de son génie eût été là, réalisée, achevée, debout sur un socle de marbre dans l'éternité de sa splendeur :

— Ma Vénus est trouvée, cette fois !

Et ses doigts, machinalement, semblaient pétrir la terre fraîche.

Toujours impassible, Lucy Vaughan approchait, tout en mangeant, un fin mouchoir de batiste d'un petit flacon bouché à l'émeri, contenant un parfum d'un jaune d'or, puis elle portait le parfum à ses narines, qui s'ouvraient doucement, transparentes. Une de ses voisines se pencha, regardant si le nom du parfum était du *Kiss-me-quick*. Non, c'était quelque invention nouvelle. Sur l'étiquette, au-dessous de ce nom : *Mizpah*, un verset de la Bible accompagnait pieusement l'aristocratique essence d'Atkinson, et, laissant glisser ses beaux yeux sur ce verset, parole de la Genèse collée sur le flacon et qu'elle lisait machinalement : « *Le Seigneur veillera sur nous quand nous serons séparés,* » elle les relevait ensuite sur Charrière, et le dévisageait longuement.

Henri avait aussi sa part de regards fixes, mais le jeune homme s'inquiétait fort peu de Lucy Vaughan. Au milieu de ce grand fracas de la table d'hôte, il n'écoutait que sa pensée intérieure et n'avait d'attention que pour la petite porte s'ouvrant sur l'allée qui conduisait à la rue et par où les dîneurs entraient. Des retardataires venaient, saluaient, distribuaient des poignées de mains, s'asseyaient à côté

d'amis qui leur faisaient place, et la table maintenant paraissait complète. Monnerol ne viendrait pas.

Tandis que Charrière éprouvait la joie d'une découverte attendue, le sentiment d'une occasion perdue s'emparait d'Henri. Le temps passait, le dîner touchait à sa fin, et cet ancien acteur dont Pulchérie parlait et qui était Monnerol sans nul doute, n'avait point paru. Tout à coup, au moment où le fils de Roquevert désespérait de rencontrer cet homme, la porte de l'allée s'ouvrit, et superbe, avec sa tournure insolente, Monnerol parut poussant devant lui un pauvre être famélique, maigre et cassé, un petit vieillard timide et gauche, qui devait être un vieux compagnon retrouvé à qui le comédien faisait l'aumône d'un repas et qui clignait des yeux, ébloui de tout ce monde, comme une chauve-souris bat des ailes devant la lumière. Henri se sentit pris d'un frisson en revoyant Monnerol. Il se révoltait à cette idée qu'une noble fille comme Hélène Gervais pouvait être née d'un tel père, et il se demandait, avec un effroi grandissant, pourquoi sa mère à lui s'était troublée devant une semblable apparition. Le doute saignant qui le déchirait depuis des jours devenait plus atroce maintenant que Monnerol était là.

Et cependant il allait, il voulait lui parler. Il n'avait d'autre désir que de pénétrer, pour un moment, dans l'intimité de cet homme. Monnerol, en l'apercevant, avait froncé les sourcils et s'était assis un peu loin, montrant à son compagnon une place à ses côtés, d'un geste d'empereur offrant un siége à Cinna. Il fallait attendre la fin du repas pour lier conversation. Ce n'était pas long maintenant. Madame Pulchérie avait organisé, pour ce soir même, une petite illumination. Elle suspendait déjà, le long des fils de fer qui restaient à demeure, sous la tente, des lanternes de papier ou d'étoffe, rouges, vertes, blanches, tricolores, coniques ou rondes, où des bougies allumées brûlaient. Une lumière de fête foraine rougissait la toile de la tente, tombait sur les visages avec des tremblotements bizarres, les coupant tour à tour de reflets vifs et d'ombres

noires. On allait danser, chanter, tailler un baccarat dans les coins. — Foubertaille tiendrait le piano. Baloche disait sérieusement à Henri : « Vous avez de la chance ! Vous allez entendre les *Pleurs de l'Oignon !* »

Et comme si quelqu'un manquait à cette fête improvisée, au moment du dessert, Cordier entra, salué par un hourra, Cordier, élégant, de frais ganté, promenant sa belle tête frisée de Romain fauve autour de la table et s'arrêtant étonné devant Henri :

— Comment, vous ici?

— Parfaitement. Il faut tout connaître !...

Ils ne s'aimaient pas. En lui parlant, Henri était tout pâle. Derrière Cordier, il lui semblait qu'il apercevait Sabine. Et entre ces deux hommes si différents, Cordier, insolemment beau, et Monnerol orgueilleusement vil, Henri éprouvait la sensation qu'il se trouvait entre les deux mauvais génies de sa vie. Quant à Charrière, il avait à peine salué Cordier. Toute son attention était absorbée par l'Anglaise, et sur son genou, tirant de sa poche un carnet, il en faisait, au crayon, un croquis rapide, tandis que Lucy posait tout naturellement, comme si sa beauté immobile eût été pétrie pour servir de modèle.

Pulchérie activait la fin du repas, poussant cependant aux consommations supplémentaires, au café, aux liqueurs, à tout ce qui n'était point compté dans le prix fixe du dîner. Les conversations se croisaient confuses, presque criardes. Foubertaille rappelait que Lycurgue voulait qu'il y eût dans l'Etat la *musique de la paix* et la *musique de la guerre*, et Leménil lui répondait : « — La musique, c'est la maladie de ce temps-ci. L'intelligence moderne mourra d'une pléthore de gammes chromatiques ! »

Cordier annonçait qu'il était temps d'ouvrir un *Salon* des Révoltés, pour « enfoncer » les *médaillards*. Baloche ferait les frais d'installation. On le rembourserait sur le prix des entrées perçues au guichet. Et Baloche répondait qu'il était prêt, comme toujours, mais à la condition que la nouvelle école prît hardiment un nom belliqueux.

— A quoi bon un nom ? disait Cordier.

— A avoir un drapeau ! Après le *romantisme*, le *réalisme* ; après le *réalisme*, le *naturalisme*. Inventons le *trivialisme*. Soyons *trivialistes !* C'est net, c'est crâne, c'est tranché, c'est plein de modernité, c'est magnifique !

— *Trivialistes !*

Émile Cordier hochait la tête.

Il sentait grandir, monter comme une marée, l'influence de Baloche, l'illustre auteur de la *Diligence d'Etretat*, et cette gloire commençait à l'offusquer.

— Nous verrons plus tard, répondit-il. Exposons d'abord. Que l'enfant naisse, on le baptisera après.

Mais le mot était dit et faisait le tour de la table. Le *Trivialisme !* On applaudissait. Leménil assurait que le vocable ferait une révolution artistique. Et Baloche, enchanté de ce premier succès de parrain, souriait avec une modestie savante qui irritait Cordier profondément.

Les premiers accords de Foubertaille sur le piano qu'avait fait rouler Pulchérie vers la tente furent le signal de la levée de table. On se mit à esquisser des tours de valse. Des paquets de cartes circulaient déjà, çà et là. Charrière, ému comme un enfant, s'était rapproché de miss Vaughan qui, de ses grands yeux limpides, le regardait toujours. Monnerol faisait brûler de l'eau-de-vie sur son café et racontait à son compagnon, un peu étourdi d'un si bon repas, ses grands succès d'autrefois.

— Parbleu ! je m'en souviens bien, disait le petit vieux. Un soir, on nous a *rappelés* ensemble.

— Tu es ivre, mon bonhomme, répondait Monnerol ; quand on me rappelait, je revenais seul !

Henri s'était levé, marchant comme à un duel vers le comédien assis, le coude sur la nappe et les jambes croisées. La tête renversée en arrière, dédaigneux, Monnerol regardait le tournoiement des premières valses ; puis, se tournant du côté de Foubertaille, il demandait d'un ton méprisant : « Qu'est-ce qu'il chante donc, celui-là ? »

Grave comme un Hindou, Foubertaille-Plus-fort-que-Glück, déclamait, comme s'il eût pontifié :

L'oignon pleure!
Amis, l'oignon pleure!

Et les bravos partaient, les rires éclataient. Ce Foubertaille! Il n'y avait que lui! Les *Pleurs de l'Oignon* dépassaient encore sa dernière symphonie, si illustre : le *Roquefort!* Quel original, ce Foubertaille! Plus fort que Glück, plus fort que Mozart, plus fort que tous!

Henri vint s'asseoir à côté de Monnerol. Le vieil acteur se recula instinctivement, toisant d'abord le jeune homme qu'il ne reconnaissait pas, puis s'adoucissant brusquement lorsqu'il vit que c'était Henri Roquevert. Un sentiment instinctif d'attente, de curiosité, de défiance, peut-être, laissa Monnerol un instant silencieux, et le comédien ne parla que lorsqu'Henri l'eut interrogé.

Henri affectait de s'intéresser beaucoup à Monnerol. Il lui rappelait ce qu'avait dit Roquevert. « Si Monnerol avait besoin de lui... » Mais un pâle éclair de vanité blessée et jalouse passait dans les yeux vitreux du cabotin. Monnerol se redressait. Il n'avait besoin de personne. Il ne comptait que sur lui-même, et, comme Buridan, touchant mélodramatiquement son front et son cœur : « Mes ressources sont là et là! » disait-il. Et la façon même dont il se posait ainsi en énigme n'était point sans menace. Henri le sentait quoiqu'il ne lui vint pas à l'idée que ce triste personnage pût braver un des siens.

L'entretien ne tenait point ce que s'en était promis Henri. Monnerol évidemment ne voulait pas se livrer. Quand le jeune homme poussait trop loin une question, quelque habileté qu'il y mît, il se sentait deviné, et un sourire ironiquement crispé passait sur les lèvres flétries du vieil acteur.

Monnerol avait peut-être appris des Peaux-Rouges, qu'il avait coudoyés, l'art de dissimuler et l'art plus grand de se taire. Il disait parfois à Henri, en le contemplant bien en face :

— Ma vie est un roman! J'en ai tant vu! J'ai créé vingt-deux drames avec votre père! Si j'écrivais mes *Mémoires*, on m'accuserait de mentir!...

Mais il s'en tenait à ces banalités qu'il laissait tomber lentement, se gonflant, jouant à l'artiste byronien et foudroyé.

Il avait certes pourtant le droit de dire que son existence romanesque pouvait servir de texte à un livre. En ne songeant qu'à cette partie de sa vie qu'il venait de dépenser en Amérique, quelles aventures! Quelles étamines!

Il avait vécu là-bas de hasards, durant des années, parti avec cette conviction qu'un monde nouveau applaudirait un talent que le public de Paris, aplati devant les gloires consacrées, n'appréciait pas, ne comprenait pas. Il avait alors en dégoût le boulevard et les théâtres. Son mépris, assoifé d'espace, venait en aide, pour rêver des *placers* futurs, à son imagination brûlée d'une fièvre ignorante. L'Amérique lui semblait un eldorado féerique. Le temps n'était pas loin où le lingot d'or exposé aux yeux avides, dans une boutique du boulevard Montmartre, avait allumé tant de convoitises. Les appétits ardents, les têtes montées et les ventres creux avaient un but, au loin : la Californie. Se faire mineur eût semblé à Monnerol un métier trop rude; mais empocher l'argent des mineurs, gagner avec son talent les pépites qu'ils arrachaient au sol avec leurs pioches, c'était son rêve. Il y avait vingt-trois ans qu'il était parti, envoyant son grand geste de comédien au drapeau tricolore qui, lentement, descendait le long des cordes de la vigie du Havre, pour rendre au coup de canon du steamer le salut d'adieu. Il y avait vingt-trois ans qu'il avait vu, sur la jetée, les curieux agiter leurs mouchoirs et souhaiter aux partants bon vent et bonne mer. Et depuis lors, quelles rudes étapes! A quelles épines du chemin, à quelles dents aiguës du grand engrenage américain avait-il laissé son épiderme avec des lambeaux de sa chair!

Esprit chimérique et vain, portant en lui son roman tout fait, il était allé se heurter durement contre cette civilisa-

tion américaine qui n'admet ni le vague du rêve ni la non-valeur de celui qui cherche, sans donner corps à ses songeries. Il n'avait pas fait, comme on dit là-bas, des *bread-studies*, des « *études pour le pain.* » Aussi le pain fut-il dur à gagner. Mais Monnerol apporta à cette tâche une ingéniosité et une rouerie de metteur en scène, rebondissant après chaque épreuve écrasante, comme ces Chinois si nombreux là-bas et dont les Yankees ont fait un type : *John Chineman.* Tour à tour, pendant ces années longues et lourdes, directeur de théâtre à Boston et à la Nouvelle-Orléans, commis aux écritures chez un marchand de vins d'Harrisburg, en Pensylvanie ; à New-York, entrepreneur de conférences tour à tour religieuses et théâtrales, où son attitude d'ancien jeune premier et sa banale facilité d'élocution de causeur de coulisses plaisaient durant un temps ; espèce de commis voyageur de deux ou trois cultes de *baptistes* ou de *méthodistes*, winnebrennariens, wesleyens, mennonites ou frères de la Rivière ; vendeur de peaux de buffle, à Chicago, et de sucre d'érable dans la Louisiane ; décrotteur ici, journaliste là ; ténor, — lui, l'acteur de drame ! — en 1857 ; faiseur de *boniments* en 1859 pour le compte du directeur d'une ménagerie, et égayant les auditeurs par son accent français ; tantôt sorti d'affaire, tantôt replongé en pleine vase ; parfois la main pleine de dollars qui lui glissaient entre les doigts comme s'ils eussent été d'huile ; plus souvent râpé, pataugeant ou écrasé sous la meule. Mais, en quelque industrie que le sort l'eût fait tomber, comédien toujours, comédien quand même, *commediante* par-dessus tout, promenant le luisant de ses coudes et les genouillères béantes de ses culottes comme don César de Bazan arbore son feutre gris et ses plumets déchiquetés ; montrant bien aux Yankees que la nature l'avait pétri d'une pâte supérieure au commun des mortels, et, passant à travers la boue, la pluie, les crachats et les obstacles avec un orgueil plus profond que le puits de pétrole d'Oil-Creek et ce superbe et majestueux dédain du génie certain de sa valeur et méprisant les autres.

D'ailleurs, toujours prêt à se consoler d'un crève-cœur par une orgie, et par la boisson d'un déboire; noyant son chagrin dans le brandy, arrosant de whisky ses espoirs et soupirant au fond des tavernes où coulait l'half-in-half après la verte absinthe française. Si bien qu'au milieu même de cette population alcoolisée de buveurs, Monnerol, dédaignant le *Catawba* pour le sherry, faisait une consommation terrible de ces fortes liqueurs, consommées en Amérique par gallons, et tomba, un jour de canicule, sur un trottoir, foudroyé par une de ces insolations si souvent mortelles là-bas, qui eût emporté son homme quatre-vingt-dix fois sur cent cas, et lui laisserait, dit le docteur, une propension à la congestion, un tempérament désormais atteint dans sa vigueur.

Au moment où le comédien mit le pied en Amérique, Franklin Pierce était président. Monnerol devait voir passer à la Maison-Blanche Buchanan, Lincoln et leurs successeurs. Il avait essayé d'entrer comme traducteur dans les bureaux officiels. Puis, au moment de la guerre de Sécession, il avait, entre le Nord et le Sud, trouvé le meilleur moyen d'être neutre. Fournisseur improvisé, rencontrant sur un des quais de New-York un aventurier qui avait des fusils à vendre, il avait réussi à se faire le courtier de cet homme et avait également offert les armes aux fédéraux et aux confédérés, les livrant secrètement au plus offrant. L'excuse de Monnerol c'est que les fusils étaient détestables. Beaucoup éclatèrent entre les mains des pauvres diables qui brûlèrent là dedans leurs cartouches à Wilderness ou à Southannah, et Monnerol et son associé purent se vanter d'avoir morts d'hommes sur la conscience. A la guerre comme à la guerre! Et, du moins, ces gens n'avaient-ils pas été tués par le feu de l'ennemi.

L'argent gagné par le comédien dans cette opération, adroite comme un escamotage, ne profita ni à lui ni à son complice. Celui-ci se pendit après une nuit de jeu malheureuse. Monnerol avait rencontré à Brooklyn une espèce de fille admirablement belle et de sang mêlé qui, séduite par lui,

comme il avait été grisé d'amour par elle, s'était accrochée à ce Français, ne le quittant plus, le suivant partout; riant de la misère aux jours sans pain, folle de joie lorsque l'or luisait, par hasard ; aimant et se faisant aimer, comme si des êtres pareils à Monnerol étaient faits pour inspirer certains dévouements héroïques vainement souhaités, appelés, cherchés par les meilleurs. Ce fut cette passion très-sensuelle, la seule qu'eût jamais éprouvée Monnerol, qui retint le comédien en Amérique, cette femme ne voulant pas quitter sa terre natale où elle savait bien que Monnerol lui appartenait, tandis qu'en France il lui échapperait sans nul doute. Etrangère chez lui, elle redoutait de lui paraître gauche. Chez elle, au contraire, l'étranger c'était lui, et sa petite main l'avait étreint pour ne plus le quitter. Elle préférait son pays où l'on pouvait lui demander compte du sang de mulâtre qui coulait dans ses veines et de la tache de ses ongles, elle la préférait pourtant à ce Paris où sa naissance même eût ajouté au prestige de sa beauté.

Et c'était elle qui empêchait Monnerol, las et écœuré, de songer au retour après tant de vaines tentatives. Avec l'âpre conviction de l'Américaine, elle lui répétait que *demain* la fortune viendrait. Et, tombant de son grand rêve, l'Art, Monnerol songeait aux *business*. Il *dérogeait*. C'était son mot. Aussi, comme il comptait bien, un jour, prendre sa revanche ! S'il devenait riche, il achèterait un théâtre à Paris, il engagerait ses anciens camarades, il les dominerait, il les écraserait, oui, oui, et les plus célèbres, et les plus fiers ! Il cherchait, dans les gazettes américaines, les nouvelles de Paris, suivait, de loin, le mouvement fiévreux des théâtres, et lorsqu'il rencontrait quelque dépêche, quelque article dans un courrier parisien, annonçant la mort d'un comédien illustre, à qui, sur les planches, il avait peut-être *porté une lettre* autrefois :

— Une réputation surfaite de moins ! disait ironiquement, — presque gaiement, — de là-bas, du fond obscur de quelque taverne, cette jalousie toujours éveillée, cette médiocrité toujours fielleuse, cette haine toujours en guerre,

perdue au bout du monde, dans l'atmosphère pleine de tabac d'un *public-house*.

Les jours, cependant, et les années avaient passé ainsi. Monnerol avait vieilli. Il voyait avec effroi vieillir aussi cette femme attachée à lui par l'écrou de l'habitude, et qu'il aimait encore, et qu'il aimait toujours, comme une boisson quotidienne, comme une pipe faite aux brèches de ses dents. Il oubliait Paris ; il se souciait comme d'une bouteille vide de cette enfant qu'il avait abandonnée un jour aux Cauchois, les nourriciers. Il l'avait apportée à ces paysans, cette pauvre petite fille, presque mourante, sans dire s'il en était le père, sans donner le nom de la mère, en laissant à peine quelque argent pour la nourrir. Depuis, mère et enfant, il avait tout oublié, involontairement sans doute, la femme aimée, la mulâtresse absorbant tout son être. Il avait écrit une fois en France, à ces Cauchois ; on ne lui avait pas répondu. Les maraîchers, la petite, tout devait être mort. S'il conservait les vieux papiers de 1853, la reconnaissance de l'enfant devant la mairie, sans l'indication de la mère, c'était aussi par un reste d'habitude. Et puis, « on ne savait pas ». Il *verrait*, à son retour en France, quand il ne serait pas si loin. Mais avant tout il fallait « faire fortune » pour humilier les anciens camarades, les gens à *vedette*, les railleurs, les malins, et débarquer, cousu de banknotes, devant la Porte-Saint-Martin, important comme un *sauveur* au cinquième acte.

Plus le temps coulait, plus les efforts étaient désespérés, rageurs et inutiles. « La malechance, disait Monnerol, s'attache à moi comme une punaise. » Il avait gagné quelque argent en introduisant, le premier, là-bas, l'*opérette*, dont toute l'Amérique devait raffoler bientôt, prise, elle aussi, de cette danse de Saint-Guy qui secouait le vieux monde. Il composait des pièces aristophanesques, des actualités, des drôleries, où il raillait le président Johnson, le général Grant. Il amusait. Il encaissait. Un incendie vint tout détruire : matériel, décors, garde-robe, instruments de musique. Une ruine. Pendant le désastre, la nuit, par le froid,

celle qui se faisait appeler *Madame Monnerol* demeura, demi-nue, éperdue, s'arrachant les cheveux. Une fluxion de poitrine l'emporta, et Monnerol, sans un denier, sans un abri, misérable et vieux, effrayé de cette solitude, se dit alors, avec un effroyable déchirement, que sa dernière ressource était en France.

Revenir en France ! Y revenir presque sans souliers ! Y revenir vaincu, bafoué! Quel dur soufflet du destin! Rentrer tête basse! Eh bien! après tout, pourquoi tête basse? Il lui restait son talent. Un talent plus mûr. A quarante-six ans on est bien, que diable, encore bon à quelque chose ! Ils verraient, ces Parisiens, ces nouveaux venus, comment on jouait la comédie autrefois ! L'invincible ressort de cet homme, c'était sa vanité. Elle le consolait même de cette honte colère qu'il avait à rentrer au pays, la poche percée.

Monnerol se décida à rassembler quelque argent en chantant, dans des bouges de New-York, des chansonnettes françaises, et quand il eut amassé quelques dollars, demandant le rapatriement à l'autorité, il monta dans l'entrepont d'un navire avec des émigrants retournant comme lui, lassés et courbés, presque mourants, le cœur gonflé du repentir amer de la défaite, au pays qu'ils avaient quitté presque joyeux. Il eut, lui qui cédait si facilement à ses appétits, le courage inouï de résister à toutes les tentations, pendant la traversée, au sourire jaune ou vert des liqueurs chaudes, afin de conserver intact le peu d'argent qu'il rapportait et qui allait, à Paris, lui donner les premiers jours d'existence. Il revit sans émotion, presque avec rage, ce petit port du Havre d'où il était parti confiant vingt-trois ans auparavant, et où il rentrait plus pauvre que jadis. Il se jeta dans le premier train qui partait pour Paris, et là, dans son wagon de troisième classe, lorsqu'il dépassa le pont d'Asnières, lorsqu'il aperçut les maisons blanchâtres étagées sur Montmartre, la banlieue couleur de craie, l'herbe poudreuse des talus fortifiés, l'entassement des toits, l'Arc de l'Etoile émergeant de cette mer pétrifiée, — Monnerol, sa tête bouffie passée à la portière, très-pâle et le vent agitant

ses longs cheveux gras, se sentit pris d'un frisson étrange, et il lui semblait qu'il allait, lui grognard du théâtre et vétéran de la vie, à une dernière bataille.

— Paris !... mon Paris !... Ce Paris qui a tant de bravos pour les autres, et qui m'aurait laissé mourir comme un chien, le voilà donc !

Et son pouls battait plus vite, le sang montait à sa face plaquée de taches pourpres ; il y avait une larme à la conjonction de ses yeux vitreux. Larme d'émotion? Non, mais d'orgueil. Le cabotin retrouvait son théâtre. Il en était fier pour la grande ville détestée. Il lui semblait maintenant que Paris n'était plus vide.

Et, sordide, la botte éculée, le pantalon frangé, le paletot graisseux, Monnerol, après avoir pris, dans un petit hôtel du passage Brady, une étroite chambre sous les toits, se promenait le soir même sur le boulevard Saint-Denis, respirant l'air épais et chaud de juillet, regardant les boutiques, les titres des pièces nouvelles étincelant avec leurs lettres formées par le gaz, le nègre du magasin d'horlogerie, avec son salut éternel, les arbres déjà jaunis, le tronc déchiré par squammes comme une peau malade, les kiosques allumés, les journaux étalés, les caricatures en couleur, les cafés chauds et bondés, les tables sur les trottoirs, les omnibus, les fiacres, les passants ; humant le parfum, l'odeur, aspirant la fièvre de Paris, dominant plus qu'il ne le subissait ce grand bruit joyeux et s'étonnant que tout ce monde ne s'arrêtât pas pour dire en se touchant du coude . « Mais regardez donc, c'est Monnerol ; Monnerol est revenu ! voyez Monnerol ! »

Et il était entré, avec son air vainqueur, dans les cafés où s'assemblent les acteurs de province en été, quand les engagements sont finis, les théâtres fermés dans les préfectures, et qu'on attend, en traînant dans Paris, l'ouverture de la *saison* d'hiver et la réponse des Agences. Il devina, avec son flair de comédien, l'endroit où se retrouvaient tous ces colporteurs de larmes ou de rires. Le boulevard du Temple étant démoli, ce n'était plus au café Achille

que ces tribus aux mentons bleus, rasés ou glabres, ces gens aux cheveux longs, coiffés de panamas déchiquetés ou de feutres roussis, avec des paletots clairs et des pantalons à carreaux larges, ces filles au teint bronzé comme des fronts de tziganes, ces grosses duègnes aux poitrines énormes, se retrouvaient comme une franc-maçonnerie éparse qui eût tenu tous les ans son Convent autour des tables de marbre et sous la tente d'un café. En passant devant le café de la Chartreuse, Monnerol se dit : « C'est là ! » Et il entra.

Deux heures après, dans le décousu d'une conversation multiple, cent fois tombée et cent fois reprise, en interrogeant çà et là les vieux *cabots* et les garçons ferrés sur la biographie des comédiens comme les garçons du *Helder* le sont sur les mutations de l'*Annuaire militaire*, Monnerol était quasi redevenu Parisien, ayant appris sur d'anciens camarades qui l'intéressaient des détails souvent oiseux, plus souvent curieux, sachant que Vergerin s'était jeté à l'eau, une nuit en sortant de son théâtre; que Châteauvieux était à l'Hospice des Vieillards, que Bourgognot s'était fait chapelier, que le grand Guy, le beau Guy, plaçait des vins de Bordeaux pour une maison du quai des Chartrons, que Mélingue était fort riche et retiré l'hiver à Belleville, et l'été à Veules, que Dumiral était en Russie et que Roquevert, — le fameux Roquevert, — vivait très-heureux, place Dancourt, à Montmartre avec la femme qu'il avait épousée, — en 54 ou 55, oui, en 55, l'année de l'Exposition. Elle était jolie alors, madame Roquevert ! Eh ! parbleu, Monnerol la connaissait bien : Geneviève Pesquidoux, la nièce de Pesquidoux, du *Café Périclès*, cette grande blonde pâle et timide...

— Tu sais, tu sais bien, ajoutait le vieil acteur qui contait tout cela à Monnerol, un pauvre vieux qui avait autrefois chanté les ténors à Rouen, à Marseille, et qui maintenant jouait les troisièmes notaires dans les opérettes, avec une figure vénérable et triste qu'il était tenu de faire grimacer comme ces têtes en caoutchouc que pétrissent les doigts des

enfants, un gros ventre pesant, une langue empâtée et de pauvres jambes dont l'ankylose faisait presque crier le malheureux à chaque pas et faisait rire le public comme une drôlerie.

Et Monnerol l'écoutait, heureux d'apprendre tout cela et portant voluptueusement à ses lèvres l'absinthe qu'i avait devant lui.

De temps à autre il répétait, comme indifféremment :

— Place Dancourt, tu m'as dit, vieux ?

— Place Dancourt. Je ne sais pas le numéro. Mais tu ne peux pas te tromper. Une grille, un petit perron, une maison coquette. D'ailleurs, il n'y a qu'à demander Roquevert; il est assez connu, l'animal!

Monnerol n'avait pas oublié ces indications et il s'était proposé d'aller rendre visite, dès le lendemain, à son ancien camarade de la Porte-Saint-Martin. Jacques Roquevert ferait peut-être une drôle de figure en l'apercevant. « C'est vrai, grommelait Monnerol, ironique, on n'aime pas à voir repousser les vieux cors et à retrouver les anciens amis ! » Oui, il irait chez Roquevert. Mais auparavant, il avait voulu savoir des gens auxquels il avait confié sa *petite* ce qu'elle était devenue. « Il s'en fait temps, » songeait ce père. Et il avait, de Villiers-sur-Marne à Saint-Quentin, retrouvé le père et la mère Cauchois stupéfaits ; il avait interrogé, appris tout ce qu'il voulait, et, au moment même où, revenu à Paris et recherchant dans la rue Jouy-Roure la trace de la mère Gervais, il se demandait si sa fille avait disparu, les gens du quartier, les commères, le journal à la main, lui répondaient :

— Mademoiselle Hélène ? Elle habite passage Colin ! Elle est au Conservatoire ! Et vous verrez *sur* le journal qu'elle a même été joliment applaudie. Il paraît qu'on lui a volé son prix. Ah! tant que le monde sera monde on peut dire qu'il y en aura des injustices !

Monnerol laissait dire, passait au Conservatoire, prenait l'adresse exacte d'Hélène Gervais, et brusquement, en homme habitué aux coups de théâtre, jouait à sa façon

la *scène de la reconnaissance*. Pas d'attendrissement, des faits. La constatation pure et simple de la réalité. Ni remords du passé, ni excuses, ni larmes : une reconnaissance à l'américaine, sans phrases du côté de Monnerol, sinon sans dégoût du côté d'Hélène.

Voilà pour la fille.

Quant à la mère.....

Monnerol avait alors un rictus d'une profondeur narquoise, et il semblait se féliciter d'avoir repris pied sur le sol de la France. Tous les *placers* ne sont pas en Amérique, et les plus sûrs c'est encore à Paris qu'on les rencontre.

— Ma parole ! se disait cet homme, je commence à croire que la paternité est une carrière !

Et certainement il roulait dans sa tête quelques combinaisons noires, quelques projets d'une habileté sinistre. Henri le devinait, le sentait. Mais il n'était vraiment pas assez fort pour tirer de Monnerol ce que Monnerol voulait garder secret sous triple serrure. Toutes les questions du jeune homme se brisaient contre l'ironie du comédien. Monnerol répondait vaguement, ne livrant rien de lui-même, parlant de Roquevert avec l'admiration stéréotypée d'un vieux compagnon et se dérobant brusquement lorsqu'Henri le pressait avec trop de vivacité.

Ce Monnerol était plus dangereux encore que ne l'avait cru Henri. Dans sa causerie hautaine, arrosée de cognac, dans le brouhaha grisant de cette sauterie sous la tente, avec l'illumination dansante de ces lanternes allumées, les chaudes bouffées d'un soir d'été, l'assombrissement de la nuit pleine d'étoiles, Monnerol gardait son sang-froid et ne laissait pas entamer son mutisme. Tout ce qu'avait appris Henri, — et par hasard, par quelques mots du compagnon de Monnerol, — c'est que le comédien habitait ce passage Brady, dans le faubourg Saint-Denis. C'était peu de chose, mais du moins Henri pouvait-il suivre de plus près et surveiller cet homme. A ce compte, le temps n'était point perdu.

Monnerol se sentait d'ailleurs mal à l'aise, en réalité,

sous les questions d'Henri. Il parlait d'Hélène comme s'il se fût agi d'une étrangère, comme si tout était ignoré, et il contraignait ainsi Henri lui-même à la discrétion. Mais le soin que le jeune homme prenait à interroger avertissait aussi Monnerol qu'il y avait là un soupçon et, sans doute, un péril. Aussi bien se quittèrent-ils comme deux êtres sûrs de se retrouver, et presque certains de se combattre.

Monnerol n'eut pas plus tôt franchi le seuil de Pulchérie qu'il haussa les épaules, il est vrai, comme s'il eût défié tous les ennemis du monde, et dit tout haut avec un accent fier :

— Bah ! je les tiens !

— Qui cela ? demanda son compagnon, le pauvre vieux dont la tête faible tournoyait un peu.

— Personne.

— Tu avais pourtant dit...

— Oui, je parlais tout haut. Ce qui prouve que le monologue est dans la nature !

Et pendant que Monnerol descendait vers les boulevards, la fête continuait chez Pulchérie. Foubertaille faisait danser la table d'hôte sur des airs lugubres, et, comme on lui réclamait des quadrilles à la mode, il quittait noblement le tabouret du piano, comme un ministre rend son portefeuille plutôt que de faire une concession, et il retournait à Manéros. Baloche faisait apporter du Saint-Marceaux pour porter un toast à la première *Exposition des Trivialistes*, et Lucy Vaughan, comme étourdie, assurait à Charrière qu'elle était malade et que le grand air la soulagerait.

— Ça s'appelle une indigestion ! faisaient méchamment les rivales.

Une voiture arrivait. Charrière, comme à vingt ans, riait de cette aventure, serrait la main d'Henri, promettait à miss Vaughan d'envoyer son buste à la prochaine Exhibition de Royal-Academy, à Burlington House, et, laissant le jardin de Pulchérie tout retentissant du bruit des chansons fredonnées, des bouchons qui sautaient, des discussions, des rires, gras ou nerveux, — Charrière, dans une voiture décou-

verte qui l'emportait, avec Lucy Vaughan, du côté des Champs-Elysées, se demandait, perdant un peu le sens de la réalité, s'il en était encore à sa première statue et à sa première amourette.

Il y avait pour lui une griserie profonde dans ce tête-à-tête silencieux avec une femme inconnue, dans cette voiture passant au milieu des équipages, dans la grande avenue où les lumières mouvantes ressemblaient à ces points brillants qui courent avant de s'éteindre sur les papiers brûlés et noircis. Une vague rumeur, le bruit sourd des chars, le lointain bourdonnement des rues, de l'avenue pleine de musique et de pas, montait comme le bourdonnement d'une ruche invisible ou le murmure d'une mer éloignée. Charrière oubliait tout, s'étendait dans la voiture qui lentement marchait, aspirait l'air du soir ou, les yeux levés sur le fourmillement d'étoiles de cette nuit d'été, se croyait encore à Rome, sur la terrasse du Pincio avec quelque Transtévérine, ou aux soirées florentines lorsqu'on revenait de Pratolino, par les chemins pleins de lucioles. Quelle folie !

Il regardait alors l'admirable fille assise près de lui, ses grands yeux bleus toujours ouverts, son sourire immuable relevant sa jolie bouche correcte, et comme il lui disait, tout bas, cherchant dans cette masse de chair exquise un atome de la pensée qui l'obsédait, lui, le chasseur d'idéal et le chasseur d'amour :

— N'est-ce pas qu'il est des heures où il fait bon vivre et où toute souffrance est oubliée ? Ah ! les bains d'air, de repos et de lumière !

Elle se retournait doucement. Il apercevait, à l'indécise lueur de la nuit, au reflet d'un rayon de gaz, le visage divin de Lucy Vaughan, et il entendait la voix douce, reposée, harmonieuse, cristalline et sèche à la fois de l'Anglaise lui répondre :

— Je comprends pas !

Ou encore, avec un accent étranger suivi d'un petit rire bizarre qui prouvait qu'elle comprenait très-bien :

— Vous, poëte ! disait miss Vaughan, très-railleuse.

A quiconque lui eût raconté cette banale aventure, François Charrière eût répondu, sans hésiter : « Cette femme se moque de toi. » Mais il y avait chez lui un âpre besoin de s'affoler, de se donner, de se perdre et de découvrir sa poitrine pour qu'on la mordît.

Alors, comme, au fond de lui-même, une voix lui murmurait, même à cette heure, ce qu'il eût répété aux autres : « Es-tu fou ? Qui crois-tu aimer ? » ; — il se disait, s'abandonnant au fleuve d'oubli :

— « J'aime mon rêve ! Est-ce qu'on se donne la peine de savoir ce que vaut le clou où l'on accroche un tableau ? »

X

Depuis que son existence, déjà si cruelle, s'était augmentée d'une souffrance, Hélène éprouvait une soif ardente de travail et d'oubli. Elle voulait se plonger dans l'étude comme dans un bain qui rafraîchit, chasser par une autre vision, — celle du beau, — l'apparition mauvaise de Monnerol. Une fièvre de mouvement s'était emparée de cette femme, si calme d'ordinaire, presque froide. Elle sentait bien que si elle se laissait aller à sa mélancolie, elle ne pourrait, à l'heure de la lutte nouvelle, et décisive, cette fois, — la bataille devant le public, — se retrouver elle-même. Et alors, ses longues journées, elle les passait à relire, à réciter ses poëtes, à revivre de la vie de ces grandes héroïnes auxquelles elle prêtait sa voix et son âme. L'engagement avec Brécheux était signé. Ivre de la joie qu'il ressentait à devenir directeur de théâtre, le gros homme offrait une prime à son architecte si la *Mosquée* pouvait devenir une salle de spectacle pour la mi-septembre. C'était bien court, mais on ferait des prodiges. Brécheux ne s'occupait d'ailleurs que du bâtiment. Il n'avait pas encore de pièce pour son *ouverture* : « Mais, bah ! disait-il, les moellons, c'est l'essentiel. Quant aux manuscrits, aux paperasses, on en a toujours trop. Et, d'ailleurs, Alexis est là. »

Hélène ne savait donc pas ce qu'elle créerait, pour ses débuts, au théâtre nouveau dont on parlait beaucoup déjà,

dans les petits journaux. Elle était un peu inquiète. Elle eût voulu savoir quel rôle on lui donnerait, s'il serait dans son tempérament, dans « ses cordes », si elle s'y sentirait à l'aise. Saint-Yves, qui montait assez souvent au logis de la jeune fille, lui disait d'insister auprès de Brécheux; mais quand il trouvait Hélène trop vivement affectée par la peur de cet inconnu, le comédien la rassurait bien vite en lui prouvant que le théâtre ne pouvait matériellement pas ouvrir à la date fixée. Il devenait, ce Saint-Yves, — avec le professeur Pierron, — le conseiller de la pauvre fille. Elle n'eût rien résolu, en fait de théâtre, sans lui demander son avis. Plus confiante avec Henri lorsqu'il s'agissait de sa vie même, du secret de son existence, elle eût, au contraire, éprouvé de la honte à avouer à Saint-Yves ce qu'elle avait si franchement raconté au fils de Roquevert, mais elle était heureuse de trouver, pour ce qui touchait à l'art, un appui chez un homme qu'elle aimait sans se l'avouer.

Saint-Yves exerçait sur elle l'attraction légèrement mêlée de crainte que son beau sourire d'une ironie mâle imposait à toute une salle. Mais ce sentiment même se fondait bien vite, lorsque, dans la vie quotidienne, ce hautain héros de roman apparaissait tel qu'il était, soumis, tendre, presque faible sous sa correcte enveloppe de gentleman. Il avait dû plus d'une fois se prendre lui-même à celles qu'il enchaînait, et ce froid séducteur était, au fond, la dupe de son apparent dédain. On éprouvait devant lui, au premier abord, une impression de malaise pourtant charmé; on se sentait en présence d'une force; puis, si l'on perçait l'espèce de cant factice dont il se cuirassait, on découvrait que Saint-Yves était de ces timides qui se contraignent à redresser le front d'un air de bravade et de ces faux impassibles qui, sachant bien que le monde s'incline seulement devant ceux qu'il redoute, cachent leur tendresse presque maladive sous une ironie d'apparence implacable, — comme si la bonté était une tare ou un vice.

Certes, il ne fallait pas le voir bien souvent pour le deviner tel qu'il était, et les femmes surtout, avec leur redou-

table coup d'œil, trouvaient bientôt le défaut de l'armure. Peut-être était-ce pour cela que Saint-Yves avait tenu si longtemps rigueur à Clotilde Vernier. Il la fuyait sans doute parce qu'il la redoutait. Il s'imposait de la haïr parce qu'il avait peur de trop l'aimer. Saint-Yves, dans ce duel de toutes les heures qui s'appelle l'amour, n'avait pour lui que son masque dédaigneux et froid. Tant que le rictus hautain relevait sa moustache, il était maître de la femme aimée. Dès que, sous sa petite main, la femme avait senti battre ce cœur, ce faible cœur du comédien de l'indifférence, l'instinct féminin disait tout bas à la maîtresse soumise que c'était maintenant Saint-Yves qui lui appartenait. Le lion amoureux n'avait plus d'ongles.

Ce n'était pas Hélène qui cherchait à deviner la faiblesse de cet homme. Ou plutôt, elle avait bien senti qu'une bonté virile se cachait, chez Saint-Yves, sous des dehors railleurs. Elle n'y voyait qu'un grandissement de l'affection que lui inspirait l'artiste applaudi. Et lui, se trouvant à l'aise devant cette noble fille, si simple, si loyale, belle sans coquetterie, imposant le respect sans affecter la pruderie, vraie créature d'élite et d'exception, se montrait, dans ses causeries, tel qu'il était, avec ses doutes éternels, ses enthousiasmes bafoués, ses craintes perpétuelles. Il se livrait. Amère joie pour ce Saint-Yves qui passait, tenant les gens à distance, à travers la vie, presque impertinent, comme s'il eût craint qu'on entrevît trop tôt sa faiblesse d'enfant dissimulée sous son altière élégance!

Entre Saint-Yves et Hélène, nulle parole d'amour n'avait été échangée. C'était deux amis causant sous le toit de l'humble maison. Et la jeune fille sortait sans trouble de ces tête-à-tête où l'on parlait théâtre, tandis que le roman grandissait dans les cœurs. Et Saint-Yves éprouvait des sensations délicieuses en ces entretiens honnêtes, lui faisant l'effet de gouttes de lait sur ses lèvres que la passion avait brûlées, comme une braise. Parfois Henri était là, avide, lui aussi, de ces causeries où Saint-Yves racontait ses débuts, ses succès, toute la fièvre de sa vie. Saint-Yves

voyait sans jalousie le fils de Roquevert chez mademoiselle Gervais, et Henri regardait sans soupçon Hélène souriant à Saint-Yves. L'honnêteté profonde d'Hélène donnait à ces rendez-vous, avec un parfum printanier, un doux rayonnement d'idylle, chaste comme un songe d'enfant.

Henri, comme Hélène elle-même, éprouvait une envie d'oublier, non pas à la façon de la jeune fille, dans le bercement d'un rêve candide, mais dans le fracas d'une activité qu'il souhaitait pour s'étourdir. Il avait lui aussi, à chasser de sa pensée l'image de Monnerol. Cet homme ne s'était plus montré d'ailleurs, ni chez Hélène ni chez Roquevert. Peut-être avait-il déjà disparu, repris par un remous du gouffre. Peut-être machinait-il quelque combinaison dans l'ombre. On aurait toujours le temps ou de le payer, disait Hélène, ou de le combattre, songeait Henri. En attendant, le jeune homme s'enivrait de ce grand songe capiteux : le théâtre. Tout ce qu'en disait Saint-Yves l'exaltait. Il voulait décidément un but à sa vie. Lui aussi *s'ennuyait*, comme Sabine. Place Dancourt, le logis, glacé d'ordinaire, était maintenant lugubre. Une sorte d'austérité nouvelle semblait s'être figée sur le visage immobile de Geneviève. Ses baisers de marbre étaient plus pétrifiés encore. L'œil triste paraissait plus sévère. On eût dit que cette femme, déjà usée, avait depuis quelques semaines soudainement vieilli, comme sous le poids d'une maladie brutale ou sous l'écrasement d'une pensée, lourde comme un châtiment.

Et puis Roquevert souffrait visiblement. Il payait maintenant le rude effort qu'il avait fait,tout son corps retombant comme sous le poids d'un fardeau imprudemment soulevé. Sa maladie de cœur, qui semblait l'avoir brusquement quitté au lendemain de son dernier triomphe, revenait à présent plus forte. Geneviève le soignait avec le dévouement méthodique et sûr d'une garde-malade. Elle ne disait rien lorsque, apportant à Roquevert le bromure de potassium qui lui était ordonné, le vieil acteur répondait : « Tout ça est bien inutile, va, ma pauvre Geneviève. » Mais quand elle sortait,

laissant Jacques seul avec son chien *César*, qu'il caressait de ses longues mains maigres et dont les bons gros yeux fixes ne quittaient pas le maître, elle montait à sa chambre, s'agenouillait, égrenait entre ses doigts un lourd chapelet de buis que l'abbé Ronchat lui avait apporté de Lourdes, et, dans l'élan éperdu d'une prière pleine de supplications et chargée de douleur, des mots sortaient de sa bouche, de ses lèvres pâles, collées au christ d'argent ou aux grains sculptés du rosaire. Et de cette âme ulcérée, torturée et comme saignante, une plainte montait, tragique comme les échos d'un psaume de la pénitence : « *Je me suis épuisée à force de gémir; toutes les nuits j'ai baigné ma couche de mes larmes, mes yeux se sont usés dans la douleur, et vous ne m'avez donc point pardonné, Seigneur ?* »

Henri était navré de voir tant de souffrance et de tristesse chez ceux qu'il aimait.

— Mon père est bien malade, ma pauvre Suzanne, disait-il à la vieille servante.

Elle tâchait de le rassurer, répétait que le médecin n'était pas inquiet, mais il sortait désespéré, oubliant le théâtre, ne songeant plus qu'à Jacques et à Geneviève, et cherchant autour de lui quelqu'un à qui confier ses chagrins. Quand il n'allait pas chez Hélène, il allait chez Marsy. Le peintre aimait et admirait Jacques Roquevert. Il s'informait de la santé du grand artiste avec une anxiété profonde. Il irait prendre chaque jour de ses nouvelles.

— Oh ! disait Henri, il n'en est pas au danger immédiat: mais l'état général est grave...

Marsy travaillait beaucoup, sortant peu, s'imposant à lui-même de ne pas revoir Hélène, qui avait décidément pris (il le sentait de plus en plus) trop d'influence sur sa vie. Mais il voulait savoir, — et il le demandait avec une vivacité ardente, — ce que faisait la jeune fille. Il était enchanté, non plus seulement qu'elle eût trouvé un directeur avec Brécheux, mais même un protecteur avec Saint-Yves.

Et, quand il en parlait, Philippe semblait involontairement attendri par des réflexions qu'il ne disait pas toutes.

— Saint-Yves épousera mademoiselle Gervais, fit-il un jour, presque brusquement, et il aura raison. Il faut à l'artiste un foyer. Mais le difficile à trouver, c'est la femme!

Henri, pour la première fois, sentait dans une parole de Philippe, une allusion directe et un peu amère à Sabine. Marsy hochait la tête tristement. Le petit André vint à entrer, tout courant, vêtu d'une jolie robe grise, avec un sabre à poignée dorée au côté, sa petite taille serrée dans un mince ceinturon de cuir. Marsy l'attira à lui, l'embrassa violemment sur ses joues qui sentaient bon, et dit :

— Et puis, voyez-vous, mon cher Henri, en fait de bonheur, je vous recommande ça, tenez!

L'enfant avait disparu, envoyant des baisers à Henri et allant on ne savait où, dans l'appartement, vers un but à lui, ces petits êtres ayant dans la vie leurs petites affaires.

— Au fait, ajouta Marsy. Vous avez donc découvert une merveille, Charrière et vous?

— Quelle merveille?

— Une Anglaise extraordinairement belle, paraît-il; Charrière ne parle que d'elle ou plutôt il ne m'en parle plus. Il s'est enfermé et travaille, travaille... Tant mieux, s'il nous donne enfin ce qu'on attend de lui et ce qu'il a réellement dans le ventre! Mais ce malheureux François a une façon enthousiaste de parler de son modèle qui me ferait peur. Il a dix-huit ans, ce diable de Charrière : — dix-huit ans avec des cheveux gris!

Philippe, hochant la tête, était allé, disparaissant derrière de grandes toiles retournées et montrant leurs revers gris et leurs châssis blancs, chercher une esquisse achevée de la veille et cachée dans un coin de l'atelier, comme un rêve intime; puis mettant sous les yeux d'Henri les croquis commencés pour ce tableau futur, des études de têtes, des mouvements de corps, des dessins d'un style superbe, — et cette esquisse même avec deux figures nues de Baigneuses dans un vaste paysage assombri, au ciel pâlissant et aux eaux claires :

— Voilà, moi, ce qui m'occupe et me préoccupe maintenant, dit-il. Je crois que ce sera bien, mais, comme toujours, je doute, vous savez, et j'ai des envies de crever la toile qui ne tient pas ce que j'ai rêvé. Est-ce que cet arbre vous plaît? La figure se détache bien sur sa masse. Ce mâtin de Léonard savait enfoncer ainsi ses visions dans des grottes ou des paysages pleins de mystères. Ah! que je voudrais mener à bien ce tableau-là!

Henri admirait, charmé par cette vision antique évoquée par Marsy. C'était une sorte d'églogue virgilienne, avec la chaude couleur personnelle à Marsy.

Et Phillippe cherchait, dans les yeux de son élève, le sentiment que le jeune homme éprouvait. Il ne mentait pas en disant qu'il doutait de lui-même. Il était de ceux qui ont toujours besoin d'un encouragement, d'un coup d'éperon. Comme la race française tout entière, Marsy, capable des plus grandes choses si le vent du succès soufflait, se serait senti abattu devant un revers. Il avait toujours eu à ses côtés l'écho intime et sympathique de sa pensée : autrefois, sa mère, puis Charrière, Sabine ensuite, Henri. Et maintenant... Maintenant Sabine, assoifée de nouveauté, faisait de la peinture pour se distraire. Elle avait installé tout près de son boudoir un petit atelier qui était lui-même un bijou de luxe coquet. Des tentures drapées artistiquement, des escabeaux, des chevalets et des boites à couleur en ébène, chiffrés d'argent, une profusion de plantes au feuillage coloré, des étoffes japonaises et chinoises aux broderies fantastiques, jetées comme au hasard sur les fauteuils bas et le divan.

Dans cet atelier, Sabine venait d'apprendre qu'Henri, dont les apparitions avenue de Villiers devenaient de moins en moins fréquentes, était en visite chez Philippe. Elle le fit appeler.

— C'est encore une esquisse que vous allez avoir à juger, dit Philippe. Au revoir, mon cher Henri.

Henri était violemment ému en quittant Marsy.

Sabine l'attendait, assise devant une toile commencée :

des fleurs, un énorme bouquet de roses blanches qu'elle copiait sur nature. Enveloppée dans une robe de chambre de crêpe de Chine bleu, une petite palette à la main, elle jetait hardiment des touches rapides sur la toile, et ses roses prenaient assez vivement l'aspect crayeux de pochade des *natures mortes* de l'école de Baloche. C'était la première fois qu'Henri se trouvait devant une ébauche de Sabine, et, regardant ces fleurs, il ne put s'empêcher de sourire avec un peu de tristesse : dans la manière même dont ces rudiments de peinture étaient compris, Henri devinait, reconnaissait l'influence de Cordier.

— Est-ce que Marsy a vu cela ? demanda-t-il.

— Pourquoi cette question ?... Vous voulez dire que mon mari trouverait cela fort mauvais ?... C'est très-possible. Je n'y mets pas d'amour-propre. Je ne cherche là qu'une distraction, comme en toutes choses. La vie est d'un gris !...

Elle posa sa palette sur la boite à couleurs, puis se retourna sur son escabeau, prenant son genou entre ses mains croisées, et, son petit pied chaussé de babouches brodées relevant doucement sa jupe, elle regarda Henri comme elle savait regarder.

— Décidément, dit-elle, vous me fuyez !

— Moi ?

— Oh ! bien certainement. Je vous fais peur.

Elle attendait une réponse. Henri la contemplait, muet.

— Oui, ou je vous fais peur parce que je suis une folle, une toquée, ce que vous voudrez, et que vous êtes, — et elle appuyait ironiquement sur les mots, — grave et sévère comme un puritain, — ou, ce qui est plus probable, vous ne venez plus causer et me distraire un peu, simplement parce que vous êtes attiré ailleurs par des devoirs qui vous plaisent davantage.

— Des devoirs ! Quels devoirs ?

— Vous êtes discret, dit Sabine, et vous avez raison. Mais il est bien évident que votre existence est changée. Vous aimez quelqu'un.

Et elle enfonçait ses yeux gris dans les prunelles de ce

malheureux qui ressentait cette même impression d'affolement et de fièvre éprouvée dans l'atmosphère chaude du Conservatoire. Elle distillait, à plaisir et goutte à goutte, une ironie qui brûlait comme un acide. Elle en voulait à Henri d'avoir été jusqu'ici assez maître de lui pour n'avoir jamais reparlé de ces chuchotements fiévreux, au fond de la loge, là-bas, dans le soir tombant de juillet. Eh quoi ! il gardait toujours son attitude réservée ! Il était plus dévoué à Philippe qu'à Sabine ! L'amitié chez lui était plus puissante que l'amour ! Comme elle était, la jeune femme, irritée de cette résistance humiliante pour sa vanité ! Et alors, elle brusquait, par une feinte jalousie, une situation qui lui paraissait bête. Elle voulait qu'Henri se livrât, laissât tomber un aveu, devînt devant elle ce qu'était Marsy, faible et désarmé, quitte à lui rire au nez ensuite et à lui répondre que tout cela était un jeu, qu'il se méprenait, qu'elle avait voulu railler, qu'elle aimait son mari après tout. — Et, laissant Henri désolé, elle eût alors rejeté brusquement cette déclaration dont elle n'avait que faire, et cet hommage qu'elle ne tenait pas à ramasser. Et, pour amener Henri à cet aveu qu'il étouffait et qu'elle voulait lui arracher, pour éprouver cette joie méchante et qui eût doublé le triomphe, d'entendre cet ami renier son ami, cet élève trahir son maître, — elle feignait d'être jalouse, de croire que mademoiselle Gervais empêchait seule Henri Roquevert de venir aussi souvent qu'autrefois ; elle jouait cette comédie de la raillerie et du reproche, et rejetant en arrière sa tête blonde d'où tombaient de petits éclairs, enivrants comme des philtres, à travers le clignement de ses yeux, elle disait lentement :

— Je sais bien pourquoi vous ne nous aimez plus, c'est que vous aimez mademoiselle Gervais !

Elle s'attendait à ce que, dans l'explosion d'un aveu, Henri lui répondît : « Eh ! non, je ne l'aime pas, vous le savez bien, puisque c'est vous que j'aime ! »

Instinctivement, elle avait une pose penchée comme pour savourer la volupté de sa victoire. Elle passait son bras gauche replié sous sa nuque, d'où glissaient des mèches dé-

roulées, et la légère inclinaison de sa tête laissant apercevoir la pure et blanche ligne de son cou, savamment la jeune femme laissait tomber vers Henri sa main droite, pendante et comme lassée...

Mais, au lieu de se précipiter sur cette main et d'y poser ses lèvres, Henri s'était brusquement levé, au nom d'Hélène, et, maîtrisant l'émotion qui lui gonflait le cœur, il dit nettement, les paroles sifflant dans sa gorge serrée :

— Non, je n'aime pas mademoiselle Gervais, du moins de cet amour dont vous parlez. Je l'estime comme ce qu'il y a de plus honnête et de meilleur au monde.

— Ah bah ! fit Sabine. Vous en êtes là ? Mais alors, mon cher, vous avez tout juste sur les femmes les opinions d'un collégien.

Elle se mit à rire, et cette moquerie mauvaise dissimulait à peine un dépit grandissant.

— J'avoue franchement que je vous croyais plus avancé avec votre comédienne... Vous vous laisserez distancer, mon cher.

Une indignation virile passa brusquement dans les yeux colères d'Henri. Debout, ce grand beau jeune homme, franc comme l'or, laissait tomber jusqu'à Sabine, toujours penchée dans l'alanguissement d'une pose voulue, un regard droit, hardi, sans la timidité des autres entrevues. Il osait, pour défendre Hélène, braver en face cette femme dont l'œil bleuâtre remuait, en lui, d'ordinaire tout un monde de terreurs séduites. L'outrage perfidement vague qui venait de tomber, avec un sourire, de la bouche de Sabine avait comme rejailli jusqu'au front d'Henri. Et, soulevé, indigné, Henri, oubliant qui venait de parler et ne songeant plus qu'à Hélène, montrait à Sabine, en paroles rapides, éloquentes, jaillies du cœur, quelle affection vraie, puissante, sincère et sainte, faite d'admiration et de respect, le poussait vers la pauvre fille. Il opposait, se laissant emporter par le débordement de son amitié blessée, la fière loyauté d'Hélène aux perfides coquetteries de certaines femmes, la vie de lutte de l'abandonnée à l'existence vaine, lassée, inutile et sans but

de celles qui pouvaient être épouses, mères, honorées, heureuses, et qui gâchaient leur vie avec une sorte de volupté, envoyant au vent leur bonheur et celui des autres comme ces graines aussi légères que des flocons de neige sur lesquelles soufflent les enfants.

Sabine, en vérité, le croyait devenu fou brusquement. Elle avait continué à sourire, puis, sous la loyauté presque menaçante de ses yeux, vibrants comme ceux du vieux Roquevert, elle s'était peu à peu sentie plus émue qu'elle n'eût souhaité, éprouvant le tressaillement instinctif de la femme qui se sent tout à coup dominée. Que le jeune homme songeât ou non à elle en parlant de ces femmes qu'il agenouillait, pour ainsi dire, moralement devant Hélène, ce qui était certain, c'est que le reproche atteignait à la joue l'épouse de Marsy, comme une injure. Et, chose étrange, cette injure ne déplaisait pas à Sabine. C'était le souffle d'un orage inattendu, rompant brutalement la monotonie de la journée. Henri devenait pour elle un tout autre homme. Le jouet se transformait en menace. La mâle colère d'Henri stupéfiait cette femme et la charmait.

Enfin, elle respirait donc une atmosphère nouvelle ! Elle eût donné tous les hommages dont on l'accablait pour cette injure. Elle éprouvait le frémissement de la cavale sous la main qui va la dompter. C'était donc un homme, cet Henri ?

Et lorsque, après avoir hautement affirmé le respect qu'il avait et qu'on devait avoir pour Hélène, il salua presque froidement Sabine, elle se leva, voulant décidément le retenir, avide de ne point rester sur cette sorte de muette défaite, décidée à ressaisir sa souveraineté, et, redevenant plus comédienne qu'une Clotilde Verrier, elle demanda en quelque sorte pardon de ce qu'elle avait pu dire. Henri ne pouvait-il donc pas comprendre que l'ennui, la solitude, la crainte de perdre des affections qui vous sont chères rendent injustes parfois jusqu'à la cruauté ? Eh bien ! elle s'ennuyait désespérément, effroyablement. Et Marsy ne la comprenait pas. Il s'enfermait, comme au fond d'une cellule, dans cet

atelier où maintenant elle ne montait plus, laissant Philippe à ses rêves. Et alors, disait-elle, elle essayait de se raccrocher à quelque amitié solide, et si elle voyait qu'une autre s'emparait peu à peu de cette amitié, lui prenait quelqu'un qui lui était cher, pouvait-on lui reprocher d'éprouver un amer sentiment de jalousie, poussée, — elle l'avouait, — jusqu'à la plus dure injustice ? Elle avait beaucoup d'affection pour Henri Henri ne venait plus. Qui pouvait-elle accuser, sinon Hélène ?

Tout cela dit d'une voix qu'elle adoucissait, d'un ton tendre et glissant, avec des intonations qui donnaient des significations troublantes à ces mots *amitié*, *affection*, pseudonymes brûlants de l'amour.

Il ne serait pas dit que cet Henri la dominerait plus longtemps. Elle voulait, cette fois, le ressaisir, pour le mieux rejeter brusquement loin d'elle, et lui faire expier ce frisson de crainte qu'elle venait de ressentir. Et comme il se taisait, comme il fuyait, c'était elle maintenant qui laissait tomber cet aveu, elle qui volontairement amenait l'entretien vers les confidences d'amour, elle qui voulait que le malheureux emportât de cette entrevue une griserie qui l'affolât comme un poison.

Aussi, dans la fièvre d'un égarement factice, elle se laissait, — calculant chaque mot en apparence involontaire, — emporter par sa douleur. Eplorée, elle montrait à Henri le vide profond de son âme, sa solitude, la froideur de son mari, l'écroulement d'une affection, l'immense désolation de son amour déçu, la souffrance de deux êtres qui s'étaient trompés de bonne foi en croyant s'aimer pour toujours. Non, elle n'aimait plus Philippe. Il ne la comprenait pas, il la laissait trop cruellement livrée à elle-même, dans le désert de sa tristesse. Et alors, sa tête folle s'exaltait. Oh ! elle ne se donnait pas pour une sainte ! Elle rêvait le roman, ce roman que ne lui gardait plus le foyer.

— Pardonnez-moi cet aveu, Henri ; oui, j'ai songé à Cordier, j'ai cru l'aimer, je l'aime peut-être. Il ne soupçonne pas, lui, toutes mes souffrances et toutes mes folies. Je me

tuerais plutôt que de lui dire ce que je vous confesse... Mais j'ai comme l'âpre désir de ses paradoxes et de ses gouailleries. Je sens bien, je sais bien qu'il est inférieur à Philippe comme à vous-même. Et je m'en veux de cette sotte attention que je lui prête, et il s'impose à moi, de jour en jour, et je voudrais avoir la force de le chasser... Ah! tenez, sauvez-moi de lui, Henri, sauvez-moi, si je vous parais digne de pitié, sauvez-moi, si vous m'aimez!

Il y avait, dans cette comédie jouée, une part de vérité, et Sabine s'irritait un peu de l'ascendant que Cordier, presque malgré elle, prenait sur sa vie; mais elle exaltait tout exprès ce sentiment pour aviver la jalousie d'Henri, et, en effet, ce nom de Cordier faisait passer sur le visage du jeune homme comme des crispations nerveuses. Henri le haïssait doublement et d'une jalousie complexe : et pour Philippe et pour lui.

Et voilà que, dans un élan de noyée appelant à l'aide, Sabine se tournait vers Henri pour l'implorer contre qui?— contre ce Cordier. La tentation était trop violente. Ce n'était pas une amitié effrayée qui criait au secours, c'était une passion exaltée qui voulait chasser un amour par un autre amour. Toutes les luttes, toutes les hésitations, toutes les tortures se lisaient dans le regard d'Henri comme dans un livre ouvert. Intérieurement, Sabine jouissait de ce trouble épouvanté avec une cruauté spirituellement raffinée. Elle jouait, d'une griffe savante, avec cette proie humaine roulée comme une souris. Et comme elle devait trouver niaise cette vivante honnêteté qui répondait à ces confidences éperdues par des paroles qui la faisaient sourire : — la consolation dans le devoir, la déception effacée par la maternité, la vie sacrifiée au petit être grandissant, la gloire et l'affection de l'époux, les caresses de l'enfant!...

Sabine provoquait et Henri, lui, semblait prêcher. Décidément, tout à l'heure, elle avait eu tort d'avoir peur de lui. Il n'avait que de passagères colères et retombait rapidement sous le joug.

Ces grands mots qu'il répétait, avec une banalité désespé-

rante, ne prouvaient qu'une chose, c'est qu'il était vaincu.

Elle enfoncerait la dent et l'ongle dans la proie quand elle voudrait.

Elle le croyait du moins.

Henri la quitta en effet, comme pris de fièvre. Son sang brûlait. Il sortait de l'hôtel de l'avenue de Villiers avec une sorte d'horreur, et cependant il eût voulu y passer sa vie, près d'elle. Il cherchait à démêler le sens véritable de ces confidences bizarres, mêlées de pleurs récemment essuyés, et il se posait ce dilemme effrayant, qui lui mettait à la joue une rougeur de honte : — ou abandonner cette femme à Cordier ou la voler à Marsy !

Et quand l'idée des lâchetés d'une trahison le révoltait, cette vision de Sabine affolée oubliant Philippe pour Cordier lui passait devant les yeux et l'étreignait à la gorge comme une épouvante.

— Sauvez-moi de Cordier ! avait-elle dit aujourd'hui.

C'était le cri qui avait déjà fait frissonner Henri ; mais, cette fois, plus directement provocant : « Amusez-moi ! Je m'ennuie ! »

Ainsi cette femme, vraiment supérieure, d'un charme exquis, douée de toutes les grâces, elle songeait à ce plaisantin qui pouvait, le soir, promener ses bonnes fortunes autour de la table de Pulchérie ! Elle s'abaissait jusqu'à ce faux artiste, elle, la femme de Marsy ! Alors, dans la pensée fixe d'Henri, la haine de Cordier croissait étrangement. Et pourquoi, sans laisser rien deviner de ce qu'il savait, Henri ne se ferait-il pas, lui, le justicier de Philippe, qui ignorerait toujours...

— Je suis stupide ! se disait-il. Et de quel droit défendrais-je cette femme ? Voilà un beau projet ! Provoquer Cordier peut-être ? Compromettre le nom de Marsy pour le protéger ! Moyen de mélodrame, aussi vain que si je conseillais à Sabine d'aller se réfugier chez son père comme dérivatif.

Maintenant, des mots cruels, de sévères jugements de Charrière lui revenaient : « Cette femme-là, avait dit un jour le sculpteur, est aussi peu mère que possible. » Que cela était

vrai! Elle n'avait point parlé une seule fois du petit André! Comme Charrière l'avait bien devinée! Si Henri allait demander conseil à Charrière?

Et quel conseil? Allait-il dire à François qu'il tremblait, lui, Roquevert, que Sabine ne l'aimât?... En vérité, il perdait le sens. Et puis, même dans les mouvements de révolte qui l'agitaient, l'amoureux éperdu ressentait comme une volupté intense à se dire que Sabine pouvait l'aimer; à se rappeler sa voix qui priait, ses yeux attendris, tout ce corps secoué comme par un frisson douloureusement exquis. Il voulait bien se draper dans sa probité, essayer, lui, qui aimait Sabine, de la défendre contre un autre et de la défendre au nom de l'amitié, pour Marsy contre Cordier; mais le secret des confidences de cette femme, les sous-entendus pleins de perdition de ses prières, il voulait, du moins, il voulait à tout prix garder ce secret au profond de son cœur.

Sabine ne se trompait pas; c'était bien du poison que le jeune homme avait emporté dans sa pensée et sur ses lèvres.

Ah! comme il avait hâte de revoir Hélène pour se retrouver dans la pure atmosphère de la simple honnêteté! La vie d'Hélène, c'était la fièvre aussi, mais une fièvre de labeur plein de pensées! Et là, Henri rencontrait une autre tentation, plus irrésistible même que son amour, le théâtre, dont la fascination croissait pour lui, car il le voyait de plus près, Justin Brécheux l'attirant volontiers chez lui, l'invitant à dîner dans un appartement tout flambant neuf, boulevard Saint-Martin, avec des dorures et des tableaux pour l'exportation, marines auxquelles il ne manquait qu'une mécanique à musique, paysages où l'œil cherchait tout naturellement une horloge.

Brécheux avait pris Henri en affection, il lui demandait des conseils, le contraignant à subir la lecture des drames d'Alexis, et lui disait même parfois :

— Pourquoi diable ne vous mettez-vous pas au théâtre? Avec un nom comme le vôtre, on aurait des recettes assurées!

Cette façon d'encourager Henri le refroidissait, il est vrai,

et lui donnait à réfléchir. C'est vrai, le jour où il débuterait, c'était le nom de Roquevert qu'il risquerait. Il en frissonnait, non pour lui, mais pour son père, sa vénération, son admiration fervente.

Le bonhomme Brécheux s'agitait de son mieux dans ce milieu d'acteurs et de gens de théâtre où il entrait avec des voluptés de croyant et des certitudes de triomphateur. Il faisait sonner son argent, menaçait les directions établies d'une concurrence terrible. On n'aurait jamais vu un théâtre mieux administré. Brécheux avait littéralement fait la *presse* sur les comédiens, comme jadis, le long des côtes, on l'organisait sur les matelots. Ses vieilles habitudes d'économie avaient fléchi devant son amour-propre. Voulant avoir rapidement une troupe complète, il l'avait recrutée sans trop compter. Le petit Duret et Claudine Harel, la pimpante paire de lauréats du dernier concours, ayant trouvé porte close dans les théâtres subventionnés et ailleurs, Brécheux avait engagé les fiancés. Claudine ferait une soubrette spirituelle; Duret était leste, preste, amusant et, qui plus est, chantait d'une façon charmante, avec beaucoup de sentiment et de goût.

— C'est toujours bon, se disait Brécheux. Si les drames ne marchent pas et si Alexis veut faire de l'opérette, — il peut tout faire, Alexis! — Duret sera un *tenorino* excellent!

Louis et Claudine avaient accepté, comme le salut, les propositions de Brécheux, car les parents grognaient déjà. Pas d'engagement, pas de mariage! Et les petits trouvaient que ce charmant stage des fiançailles était un peu long.

De tous les coins de Paris, des comédiens, des auteurs, des foules inattendues d'actrices et de fournisseurs sortaient guettant Brécheux, sollicitant Brécheux, étourdissant Brécheux. Le bonhomme ahuri cherchait tout un personnel à la fois : régisseur, caissier, chef d'orchestre, musiciens, contrôleurs, ouvreuses de loges, machinistes, lampistes, acteurs, figurants, choristes... Et, comme sous une pluie miraculeuse, une germination spontanée entourait Brécheux de

quémandeurs, de pauvres gens affamés demandant à vivre. Il les rencontrait pendus à sa sonnette, poussés dans son antichambre, enracinés sur le carré de son appartement, assis dans la loge de son concierge, plantés sous le portail de sa maison. Et c'était des lettres tendues, des offres suppliantes, des recommandations venues de partout, avec des signatures d'anciens clients, de fournisseurs, d'amis oubliés, d'inconnus. — Brécheux, toujours époumonné, suant, étouffant, promenait son importance débonnaire à travers tout ce monde. Il avait des épanouissements orgueilleusement satisfaits, puis, tout à coup, des étonnements pleins de scrupules. Il entrait dans son théâtre en bon négociant habitué à la probité, cette orthographe morale. Il voulait y gagner de l'argent, s'il pouvait, y donner surtout de la gloire à Alexis. Mais, ignorant si bien les détails de cette vie nouvelle, qu'il tombait de son haut, comme on dit, lorsque des horizons nouveaux s'ouvraient avec des perspectives qui le stupéfiaient. Des marchands de billets surgissaient lui offrant, au comptant, de grosses sommes pour affermer des rangs entiers de fauteuils, des loges, prélever chaque jour une dîme sur les recettes de ce théâtre auquel les maçons travaillaient encore. Des fabricants d'étoffes mettaient leurs soieries ou leurs draps à sa disposition, moyennant une retenue quotidienne sur les recettes futures. De toutes parts, à des taux terribles, des usuriers lui montraient l'éclat, tentateur pour un autre, d'un argent qu'il pouvait toucher. Des actrices de hasard faisaient reluire aux yeux de Brécheux certaines sommes que verseraient volontiers chez lui, moyennant un rôle, tels personnages qui s'intéressaient à leur talent. De malheureuses femmes, timides et hésitantes, venaient lui proposer leurs pauvres humbles économies comme cautionnement, afin d'obtenir des places d'ouvreuses, et plus d'une, tristement, hochait la tête et contait que ce modeste cautionnement, — cinq cents francs, le morceau de pain pour sa vieillesse, — elle l'avait perdu dans la faillite de tel directeur, dans la déconfiture de tel théâtre.

Alors Brécheux était tout fier de se rengorger, de répondre

aux marchands de billets qu'il n'avait pas besoin d'eux, aux drapiers qu'il les payerait comptant, aux prêteurs que l'usure n'était pas du commerce. Quelle volupté de brave homme cossu il éprouvait à faire sonner ses écus bien haut, à ne rien exiger des ouvreuses, à entendre les remerciements suivis de jérémiades des pauvres femmes ivres de joie! Mais toutes ces combinaisons cachées, ces tripotages inconnus, ce maquignonnage qui l'amusait et l'offusquait, donnaient à l'ancien ferblantier l'illusion d'un voyage dans quelque pays nouveau, bizarre, rempli de pièges qu'il se faisait fort d'éviter ; — « on n'enfonçait pas Brécheux ! » — et de surprises qui l'intéressaient et l'étourdissaient un peu.

Avec ses maçons, ses peintres en bâtiments, son architecte, Justin Brécheux était du moins à l'aise. On pouvait s'entendre. Mais la fondation de ce diable de *Théâtre du Boulevard* se compliquait d'un tas de *cérémonies* que le bonhomme n'eût jamais soupçonnées. Ne fallait-il pas, avant de s'inquiéter d'une pièce, signer, par exemple, un traité avec la Société des auteurs dramatiques? Les auteurs ! Le brave Brécheux gardait l'admiration instinctive de tous ceux qui l'avaient ému autrefois, et il se rappelait avoir vu monter en fiacre, très-pâle avec de longs cheveux des deux côtés de son visage sans barbe, Victor Hugo, un jour, près de la Porte Saint-Denis, puis Alexandre Dumas promener sa chevelure crépue et sa forte tête au large sourire au-dessus de la foule, et Paul de Kock, accoudé à sa fenêtre, boulevard Saint-Martin, comme un vieux militaire retraité humant le frais. Une des émotions de la vie de Brécheux, c'était une réunion électorale où il s'était trouvé assis à côté de M. Scribe, et de toute la révolution de 1848, il n'avait gardé que le souvenir du chapeau gris de Lamartine. Les auteurs ! Il fallait qu'il se présentât devant les auteurs, lui, Brécheux, qui n'était pas bien certain de ne point laisser échapper en parlant des *pataquès!* A l'idée de l'entrevue il devenait tout timide. La Commission des Auteurs ! S'il allait se troubler devant elle et paraître bête, lui, un directeur? Au moins

Alexis l'accompagnerait. Alexis ne parlait pas beaucoup, mais Alexis *tenait bien sa langue*. Le bonhomme Brécheux serait plus rassuré.

Au premier étage du large escalier de pierre de la rue Saint-Marc, dans cette maison qui a vu défiler tant de gloires, Brécheux avait poussé avec émotion une porte garnie d'une large plaque de cuivre avec des mots gravés qui lui imposaient un certain respect : *Commission*, *Agents généraux*, *Bibliothèque*, *Archives*. Des Archives ! Il saluait d'avance, intimidé, et ce grand garçon d'Alexis était rouge comme un coq, et son cœur battait, battait... Puis le père et le fils s'étaient trouvés en présence d'un huissier, avec chaîne d'argent, qui demandait à Brécheux sa carte et la portait à *ces messieurs*. La visite du futur directeur était attendue. Il avait écrit. Et voilà qu'on le faisait entrer avec Alexis dans une salle assez basse, où des gens décorés se levaient pour les recevoir, leur offraient des siéges devant une table recouverte d'un tapis vert, avec des papiers dépliés. Et Brécheux, tandis que, « son garçon », — les yeux baissés, ne contemplait guère que son chapeau, — regardait autour de lui, curieux et anxieux, ces visages qu'il ne connaissait pas, les casiers remplis de livres, un portrait de *Molière* gravé, accroché à la muraille, et, au fond, dans un cadre, les noms et adresses imprimés des membres formant la Commission pour l'année courante. Alors, pendant qu'un homme, fort courtoisement sérieux, et officier de la Légion d'honneur, s'il vous plaît, assis de l'autre côté de la table, en face de Brécheux, expliquait au futur directeur les conditions qu'on exigeait de lui pour signer un traité, le gros homme étouffant, ouvrait de grands yeux et poussait des *oh!* et des *ah !* effarés.

Il croyait naïvement que c'était tout simple de prendre un théâtre, d'engager des artistes qui, après s'être présentés pour créer les grands premiers rôles, eussent accepté, les malheureux! de jouer les *flots* ; — il trouvait tout naturel de recevoir comme il l'entendrait les pièces qui lui plairaient et de les payer ce qu'il voudrait, comme un lot de cafetières ou

de bustes en zinc. Et voilà qu'il se heurtait, absolument décontenancé, à des lois et usages qui le stupéfiaient. Il y avait des conventions inattendues, obligatoires. On lui parlait (et il ouvrait de grands yeux) de lois de 91, de 93, de décrets de 1806, de 1864, — il ne savait quoi ! — de récépissés, de dédits, de délais de représentation, de bulletin mensuel à déposer à la Société, avec le nombre des pièces reçues, le nom des auteurs, la date de la réception ; on lui demandait le tarif du prix de ses places ; on lui parlait de part proportionnelle, exigible chaque soir, de droits de billets, de nantissement « pour garantir le paiement des droits d'auteur et de toutes sommes qui pourraient être dûes par le directeur pour frais de poursuites ou autres. »

— Un nantissement ? Un cautionnement ? Des poursuites ? Mais, répétait le gros Brécheux, je ne suis pas un coquin !... On ne m'a jamais poursuivi ! Je ne dois rien à personne !

Et c'était une suite d'interdictions formelles auxquelles Justin, regardant son fils d'un œil hagard, ne comprenait rien : interdiction de faire une convention particulière assurant à l'auteur un nombre déterminé de représentations ; interdiction absolue de prendre avec l'auteur des arrangements au-dessous du tarif. Amende de deux mille francs dans le premier cas, de douze mille dans le second. L'ancien ferblantier, suffoqué, s'épongeait le front avec étonnement, et Alexis, toujours timide, écoutait, impassible. Mais ce qui produisit sur Brécheux l'effet d'un coup de foudre, ce fut cette interdiction de jouer les pièces de son fils qu'on lui jetait tout à coup à travers les jambes. Comment ! il achetait un théâtre pour Alexis ; il devenait directeur pour Alexis ; pour Alexis il risquait son argent, changeait sa vie, se lançait dans une aventure qui lui donnait déjà, comme il le disait, tant de *tintoin,* — et Alexis n'avait pas plus le droit d'être représenté chez le père Brécheux, qu'il ne l'était à la Gaîté ou à l'Ambigu ?

— Mais c'est insensé ! Mais chez moi je suis chez moi, que diable ! Mais je vous dis que je veux surtout donner à mon garçon l'occasion de se produire ! Ce serait trop fort !...

Le pauvre Alexis était maintenant tout blême, et la résolution de la Commission l'effrayait un peu.

Son pot au lait, rempli de drames, était renversé !

— Voyons, Alexis, tu ne trouves pas que c'est souverainement injuste ?... Tu as fait ton droit... Est-ce qu'on a le droit d'empêcher un père... Dis-le à ces messieurs... Il est interloqué, vous comprenez, ce garçon-là... Alors c'est décidé, c'est la loi et les prophètes ? Il faudra que je reçoive les pièces des étrangers, tandis qu'Alexis fera le pied de grue ? Vous avouerez que c'est drôle tout de même !

Mais il sentait bien que devant l'Association toute-puissante, il fallait s'incliner ou renoncer à ouvrir jamais son théâtre. Et la vanité s'en mêlait. Ne pas ouvrir ? Avoir acheté la *Mosquée* pour aboutir à une reculade ? Avoir fait blanc de son épée pour en donner des coups dans l'eau ? Jamais de sa vie Justin Brécheux n'avait reculé devant une difficulté, et puisqu'il avait dit qu'il ouvrirait, il tenait d'autant plus à ce théâtre maintenant que les obstacles surgissaient plus imprévus, plus agaçants. D'ailleurs, la Commission lui laissait entrevoir qu'elle pourrait, par une faveur exceptionnelle, l'autoriser à jouer un drame d'Alexis, — qui sait ? — peut-être deux ! Cela suffirait pour classer le garçon et le mettre au rang des autres. Cette perspective fit l'effet d'un baume sur la plaie vive de Justin. Il remercia, s'inclina, promit de signer en double les conventions proposées, descendit, tout congestionné d'émotion, l'escalier qu'il avait allégrement franchi tout à l'heure et, dans la rue, prenant le bras d'Alexis, il répétait, ébahi :

— C'est tout de même un peu fort de café ! Ne pas pouvoir jouer les pièces de son fils !

— Ni les siennes, continuait Alexis. Alors Molière !... Qu'aurait donc fait Molière ?... Il jouait pourtant ses propres pièces, Molière !

Tant d'érudition consolait un peu le père Brécheux. Il regardait du coin de l'œil cet Alexis qui avait ainsi, toutes prêtes, des répliques aussi savantes. C'est vrai, Molière n'aurait pas pu... Mais il s'agissait bien de Molière ! Avec

tout cela le *Théâtre des Boulevards* n'avait pas de pièce. A qui s'adresser? Bréchaux voulait montrer à ces auteurs *arrivés* qu'il pouvait du moins se passer d'eux. Ils lui imposaient des conditions dures? Eh bien! il leur ferait faire antichambre et jouerait la première pièce venue, l'auteur le moins connu, le débutant le plus ignoré... *Un jeune*, quoi! Il cherchait *un jeune!*

— Pourquoi pas M. Paul Guérard? dit Alexis timidement.

— M. Paul Guérard? Qu'est-ce que c'est que ça?

— Un protégé de M. Henri Roquevert. Un vrai talent, à ce qu'il paraît...

— C'est le fils Roquevert qui t'en a parlé? Il doit avoir le flair! Envoie-moi ton M. Guérard!

C'était ce jeune homme pâle et balbutiant tout bas des vers qu'avait rencontré Henri chez le père Antoine. Plus d'une fois, depuis le matin où il y avait déjeuné avec Charrière, Henri était revenu dans la familiale salle à manger de la fruiterie. Il s'était lié avec ce *M. Paul* qui « *irait si loin* », de l'avis du père Antoine; et dans ces causeries de la vingtième année où l'on se reconnaît à la franc-maçonnerie des rêves, Henri, épris de l'art du comédien, et ce M. Paul Guérard, ambitieux de la gloire littéraire, s'étaient vite entendus. Guérard, lauréat de tous les concours généraux, sortant du collége où il avait été élevé comme boursier, et fils d'une institutrice veuve depuis de longues années, hésitait entre l'Ecole normale et la littérature, les lettres enseignées et les lettres appliquées. Sa mère ayant foi en lui, le laissait libre de suivre son penchant, sa vocation : le théâtre; et il avait déjà noirci des rames de papier, croyant avoir tout fait lorsqu'il avait achevé un drame après des nuits de travail où parfois son front perlait de sueur, comme celui d'un moissonneur penché sur le sillon. Le drame terminé, *M. Paul*, comme l'appelait le père Antoine, se disait qu'il n'avait plus qu'à le voir représenter et à l'entendre applaudir. Parbleu! cela viendrait bientôt!

Il ne savait pas, le malheureux, combien il faut, avant d'arriver, — non pas même jusqu'au public, mais jusqu'au

directeur, — passer d'heures dans ces froids couloirs des théâtres, entre des gens au menton bleu et aux ongles noirs qui attendent, en fredonnant, leur collet d'astracan relevé jusqu'à leurs oreilles, tandis qu'un garçon de bureau impassible lit quelque journal du matin, sans se déranger. Il ne les connaissait pas, les longues stations sur la banquette des solliciteurs, côte à côte avec le comique épuisé ou la coquette vieillie, les attentes navrantes, avec le vent coulis des portes ouvertes dans l'oreille et la vue de cette porte fermée du directeur, de ce bouton de cuivre qui ne tourne pas, de ces traces de mains de quémandeurs posées sur le bois sali, et l'impression croissante d'énervement et d'impatience, d'angoisse et de tristesse. Et, à la fin, après cette première réponse qui contient un espoir : *Dans une minute*, cette autre, froide et coupante comme une sentence : *Impossible aujourd'hui.*

— Mais quand?

— Plus tard!

Alors, le départ attristé, amer et lent, comme si les pieds avaient peine à se détacher de ce corridor qui s'ouvre sur l'avenir, sur la gloire, sur la vie; les descentes lugubres d'escaliers; le passage, tête baissée, devant la loge du portier, où deux yeux brillants semblent railler; le couloir qui mène à la rue et la rue elle-même, avec son mouvement implacable, ses passants égoïstes, affairés, son activité sourde et son bruit de machine à broyer les vaincus. Quels crève-cœur de chaque soir, oubliés chaque matin, avec l'aurore nouvelle et qui promettait la victoire!

Non, il ne connaissait pas toutes ces tristesses, mais, de jour, de mois en mois, Paul Guérard s'habituait à les avaler, comme autant de médecines amères. Il était bien las d'ailleurs, bien désespéré, décidé à entrer dans quelque bureau pour y tenir les livres, chez quelque copiste, n'importe où, pour gagner sa vie, lorsque le voisinage de table d'hôte mit le fils de Roquevert sur son chemin. — Et Henri connaissait Brécheux! Et il avait déjà parlé de *M. Paul* au millionnaire Alexis! Brécheux cherchait une pièce, un auteur, un *jeune*...

Alexis dit à Henri d'amener Paul Guérard, non pas au théâtre — il appartenait encore aux maçons, — mais chez Brécheux lui-même, boulevard Saint-Martin.

Et, ému jusqu'à l'âme, le débutant arriva un matin, accompagné d'Henri Roquevert et portant, enveloppé dans un journal, cinq rouleaux de papier cousus dans une couverture bleue et représentant les cinq actes d'une pièce qu'il appelait *Gallia.*

Il avait eu ce Guérard, une idée de poëte, une idée généreuse et grande, une idée de jeune homme aux visions ardentes. Il avait incarné dans Viviane et dans Morgane le génie du bien et celui du mal qui se partagent la patrie. A travers le temps et les âges, il montrait Merlin, l'enchanteur Merlin des vieilles légendes armoricaines, partant du pays où rit la fleur d'or des genêts, à l'ombre des rochers de granit et des chênes, pour marcher vers l'idéal, dévoré de l'inextinguible soif du progrès, de la science sans limites et de l'amour sans fin, et toujours combattu par Morgane et toujours sauvé par Viviane. Et Viviane s'incarnait tour à tour, en ce drame étrange et saisissant, dans les figures réelles ou imaginaires qui traversent le ciel de la poésie et la forêt de l'histoire ; elle était Marguerite quand Merlin se penchait sur le creuset de Faust ; elle était Venezia lorsque Merlin s'appelait Carlo Zéno ; elle était l'espérance éternelle lorsque Merlin se nommait Christophe Colomb. Et Morgane à son tour, poursuivant l'enchanteur et l'enchanteresse depuis les grands bois bretons jusque dans les palais mauresques, Morgane, qui était l'obstacle, la passion, la haine, se dressait éternellement devant le but à atteindre, devant l'invention de Gutenberg, le poëme du Dante, le livre de Jean Estienne. Mais Morgane, à la fin, était domptée et désarmée par le pardon de Viviane, la pure Viviane unie à Merlin par l'éternel et tout-puissant amour.

Poëme plutôt que drame où toutes les races et tous les peuples apparaissaient, personnifiés dans quelqu'une de leurs grandes dates ou de leurs grands hommes ; hymne dramatisé de foi, de progrès, de poésie ; œuvre superbe,

imprégnée du parfum des vieilles légendes françaises cueillies aux chemins de Bretagne comme on rapporterait d'une journée de fête une brassée de fleurs des champs.

Le gros Brécheux avait fait légèrement la grimace en entendant la lecture de cette œuvre originale et qui dépassait de cent coudées son intelligence et son but.

Il hocha la tête, se gratta l'oreille, passa plusieurs fois son index sous les ailes de son nez et demeura muet comme un homme qui essaye de comprendre une langue qu'il ne parle pas.

— C'est bien beau! disait Henri enthousiasmé.

— C'est très-joli, ajoutait Alexis qui assistait à la lecture.

Et Guérard attendait un arrêt, très-anxieux, lorsque Justin Brécheux, qui avait réfléchi et qui semblait depuis quelque temps à la poursuite d'un souvenir, se frappa lourdement la cuisse de sa grosse main largement ouverte et dit :

— Bon, j'y suis, maintenant! Eh bien! mais ça a déjà été fait, ça! On a joué à la Porte-Saint-Martin une machine de ce genre-là! Je ne me rappelle plus le titre... l'*Imagier de Nuremberg*... ou *d'Anvers*..., je ne sais plus trop... Et puis, une autre pièce... *Paris*... où Bocage jouait justement le rôle de votre... machin... Comment l'appelez-vous?... Enfin, le magicien, quoi!

— Merlin?

— Merlin. Ça a réussi. Il y a là prétexte à des décors. On peut y mettre des ballets. Ça manque de couplets aussi, votre affaire! Enfin, si on voulait jouer ça, on pourrait en faire une féerie et alors, avec des femmes, de la musique, une apothéose, ça ferait peut-être de l'argent!

Une féerie! Et Guérard avait cru signer un poëme!

Il tombait du haut de son rêve. Sa poésie se heurtait à cette épaisse prose : Brécheux!

Ce gros homme lui dit très-franchement d'ailleurs qu'il ne tenait pas à manger *le vert et le sec* avec une *machine* aussi littéraire, mais il s'engagea absolument, si l'auteur de *Gallia* avait une autre pièce en portefeuille, mais une pièce moderne, un drame qui n'exigeât pas trop de décors et de

frais de mise en scène, à le jouer sur-le-champ, pour l'ouverture.

— Vous avez bien autre chose que votre... *Gala...* comment, *Gallia?* Vous avez bien fait une autre pièce?

— Une autre? J'en ai fait vingt autres!

— Je n'en veux pas tant. Une seule, mais une bonne si c'est possible.

Et alors, Henri intervenant, racontait à Brécheux un drame dont Paul Guérard lui avait lu des fragments, après le dessert, lorsque les clients étaient partis, un drame violent, moderne, passionné, dans le genre d'*Antony*, avec l'éternel et poignant sujet qui fait le fond des œuvres actuelles : l'adultère; — un drame douloureux, plaidant pour le divorce, pris dans le vif même des mœurs contemporaines, avec un excellent rôle de mari et un admirable rôle de femme où Hélène Gervais serait superbe.

— Eh bien! ça me va, ça...! dit Brécheux. Au moins il n'est question là dedans ni de Christophe Colomb, ni d'Abélard... C'est bien usé, Abélard... Au lieu que ça, eh bien! j'y crois. C'est bon. Apportez-moi ça, et si mademoiselle Gervais aime le rôle, votre affaire est faite. Dès que le foyer des acteurs ou du public sera débarrassé des peintres en bâtiment, je vous mets en répétition!

Hélène, certes, devait aimer un tel rôle, — un rôle de femme sacrifiée, torturée par la trahison du mari, blessée cruellement dans sa dignité de femme, indignée dans son amour de mère, et pourtant, à la fin, pardonnant, tendant au repentir une main loyale, et, — la maîtresse qui lui avait volé son bonheur étant morte, — disant au mari : « Cette femme avait un fils, amène-le. Il sera le frère du mien. » — Il y avait dans cette succession de sentiments complexes une telle variété de douleurs à exprimer, un tel choc de sentiments disparates mais toujours généreux, que la femme en tressaillait en même temps que l'artiste se voyait, déjà, par avance, traduisant devant une foule toutes ces souffrances. La pièce portait le titre de l'héroïne : *Jeanne Michelin.* Le drame se déroulait dans ce monde bourgeois où les douleurs sont

comme doublées par la nécessité quotidienne du travail, et où l'honneur du nom n'est pas seulement un luxe et un panache, car le nom est là sur l'enseigne du magasin et la réputation du négociant est engagée en même temps qu'est menacé le bonheur de son foyer.

Il y avait beaucoup de chances pour que la pièce, très-émouvante et très-simple, fût un succès. Guérard eût mieux aimé voir jouer sa *Gallia*. Mais il sentait que *Jeanne Michelin* lui serait comptée comme un essai de théâtre vivant et vrai. Et puis l'enthousiasme et la foi d'Hélène Gervais le comblaient de joie. Elle s'était donnée tout entière à ce rôle, comme si sa vie se fût dédoublée et qu'elle eût vécu de l'existence de Jeanne. L'acteur a ce privilége de s'incarner dans le personnage qu'il étudie, d'entrer, comme disait énergiquement un comédien, « dans la peau d'un autre » et d'oublier si complétement sa personnalité que lorsqu'il raconte la pièce où il figure, quand il arrive à parler de son rôle, il dit : *Je*. « *J'aime* la comtesse, *je* sauve le vieux marquis, *je* me bats avec le colonel, *je* suis tué au cinquième acte. » Et Hélène, elle aussi, pouvait dire *je* en parlant de Jeanne Michelin ! Elle éprouvait réellement les tortures, les angoisses de la délaissée. Elle versait des larmes vraies, elle pardonnait comme elle avait souffert, réellement. Cette double existence lui plaisait, car, par un prodige singulier, si le rêve qu'elle allait incarner était larmoyant et triste, la réalité de sa vie lui paraissait un peu s'adoucir. Elle éprouvait comme un sentiment de fraîcheur, l'impression d'une halte sous un bouquet de bois, après une marche rude. L'apparition brutale de Monnerol lui avait laissé le souvenir effrayé d'un cauchemar ; mais, par ce privilége de l'éloignement, elle n'y croyait en quelque sorte qu'à demi, maintenant que cet homme ne reparaissait plus. Elle avait bien toujours, pareille à une menace matérielle suspendue sur sa tête, la venue de Monnerol à redouter ; mais, entre l'affection d'Henri et la sympathie grandissante de Saint-Yves, elle se sentait de force à tout braver. Elle n'était plus seule. L'isolement désolé avait fait place à une vie active, fébrile,

et, — elle n'osait pas trop prononcer le mot, — heureuse.

Heureuse, parce qu'il lui semblait qu'il y avait pour elle, chez Saint-Yves, un sentiment d'affection réelle. Il se laissait aller à lui conter sa vie, les longues années d'écœurement qu'il avait connues comme tout artiste, et supportées mieux que tout autre. Et surtout, il lui disait à quelles folles amours il avait jeté sa jeunesse, toujours croyant, toujours déçu, et on eût retrouvé l'amertume du passé dans ses paroles, comme dans la chair d'un fruit dévoré à demi on trouverait la dentelure des morsures subies. Et s'il lui disait tout cela, c'était pour en venir à cette confession, douce comme un aveu, qu'il sentait auprès d'Hélène un rafraîchissement béni, un rajeunissement printanier. Tout bas, entre deux conseils sur le théâtre, il lui murmurait ces confidences qui causaient à Hélène un frémissement intérieur, d'un charme exquis ; — et quand il parlait, comme s'il eût hésité à se livrer tout à fait, ce hautain jeune premier qui exprimait, qui peignait sur la scène toutes les roueries de Lovelace, toutes les impertinences de Don Juan, cet homme, dont la première jeunesse était finie et qui, dans ce monde des coulisses passait pour n'avoir plus une illusion à pleurer comme il n'avait plus une seule espèce de bonne fortune à souhaiter, devenait timide, confus, hésitant, avec des terreurs d'adolescent et des serrements de cœur de Chérubin baissant les yeux devant la comtesse.

Et comme elle était, non pas fière, mais touchée de ce sentiment ému, de cet hommage tremblant, la pauvre Hélène, qui chaque jour s'abandonnait plus profondément à la volupté inconnue d'aimer, à la joie de se savoir aimée !... Il ne le lui avait pas dit, mais tout en lui le disait, le tremblement de la voix, le sourire muet, les élans d'une affection qui ne parlait que de dévouement et qui était pénétrée d'amour...

— Il m'aime ! se disait Hélène, je suis sûre qu'il m'aime !

Et elle ne souhaitait même pas un aveu. Cette certitude devinée lui suffisait, emplissait de beaux songes sa petite

chambre honnête. Il y avait des rayonnements inconnus dans les beaux yeux de la jeune fille. Elle se sentait comme caressée d'un parfum ignoré d'idylle et, à vingt-quatre ans, après les sévérités de la vie durement subies, Hélène Gervais éprouvait des ravissements de toute jeune fille, ceux dont elle avait été sevrée, lorsqu'à dix-sept ou dix-huit ans il lui fallait soigner la brunisseuse malade, travailler à la couture et songer avec angoisse au lendemain, dans l'humble asile de la rue Jouy Roure.

Elle était si confiante, et tout à coup si oublieuse du danger, du passé, de tout attristant souvenir, qu'elle ne songeait même pas, dans les effluves de son bonheur, à cette Clotilde Verrier que Saint-Yves avait aimée certainement et que peut-être (Esther Lévy le répétait assez), il aimait encore hier...

Et que lui importait Clotilde Verrier ? Si maintenant Saint-Yves montait, avec des timidités et des joies d'amoureux, l'escalier de la rue Duperré, s'il venait si souvent chez Hélène, n'était-ce pas que Clotilde était oubliée, ou plutôt qu'elle comptait simplement parmi toutes celles qui avaient déchiré Saint-Yves de leurs ongles et qu'il haïssait, — il le disait, — altéré d'un amour sans orage, d'une affection vraie, d'un coin de terre qui fût un foyer !

Clotilde Verrier ! — Non, certes, Hélène n'y songeait pas, ne la redoutait pas.

Et pourtant elle avait besoin de se répéter que la comédienne, — si étrangement séduisante, — n'était pas à craindre. Et, au fond de son âme elle souhaitait que Saint-Yves lui dît hardiment : « Je vous aime », car lorsqu'un homme de son caractère et de sa race aurait dit cela, l'ombre de toute crainte devait fuir. L'affirmation de Saint-Yves valait un serment.

Hélène ne subissait pas seulement le charme ignoré du premier amour : elle se sentait réellement vivre comme artiste. Elle avait eu, la pauvre fille, une joie d'enfant lorsqu'un matin, dans une lettre portant ces mots imprimés sur l'enveloppe : *Théâtre du Boulevard*, elle avait

trouvé, déplié, lu et relu, — avec quel étonnement enchanté! — un papier de forme oblongue, avec des mots écrits à la main, remplissant les intervalles laissés entre les lignes typographiées. Un billet de répétition! Le premier billet de répétition! Ce billet qui faisait, à cette même heure sauter le cœur de Guérard dans sa poitrine d'auteur débutant! Elle le tournait et le retournait entre ses doigts, ce premier billet qui contenait tant d'espérances, qui était comme une invitation à entrer dans un monde nouveau, à faire hardiment le voyage de l'avenir. Et elle relisait encore pour la centième fois ces lignes banales qui la faisaient palpiter d'émotion joyeuse:

THÉATRE DU BOULEVARD

Aujourd'hui, 14 *août* 187...

Mademoiselle Gervais, vous êtes prévenue qu'il y aura répétition à midi, de *Jeanne Michelin*. Lecture au foyer des artistes.

à............... de...................

à............... de...................

SPECTACLE

On commencera à ....

à.......... heures 1re Pièce....................

2e Pièce....................

3e Pièce....................

5-60. Paris. Typ. Harris père et fils.

Elle le baisait ce premier billet de répétition, comme s'il lui eût apporté l'aveu même de Saint-Yves. Elle le montrait à Henri qui, troublé à son tour, se disait que, s'il ne craignait pas de porter un coup violent à son père malade, lui aussi tiendrait entre ses doigts un pareil billet, lui aussi monterait sur les planches, dans la magnétique atmosphère du théâtre!

Et Hélène commençait ardemment une vie inconnue. Elle assistait, toute palpitante, à la lecture de *Jeanne Michelin*, regardant Guérard assis devant une table recou-

verte d'un tapis vert, avec une carafe d'eau, un verre et un sucrier à portée de sa main et, tout pâle, entouré des acteurs et des actrices assis sur des chaises, têtes nues et leurs yeux convergeant tous vers le front blême de l'auteur, que Brécheux, assis à sa gauche, auprès d'Alexis, encourageait en disant : « Allez ! ça marchera ! Lisez plus haut ! Buvez donc, si vous n'avez pas de salive ! »

Tout le personnel du futur théâtre était là, réuni dans l'étroite pièce au plafond bas qui avait déjà servi de foyer aux chanteurs et aux chanteuses de la *Mosquée :* le régisseur Roblot, un habile homme presque vieux et que Brécheux, qui le savait *capable*, avait enlevé à un théâtre voisin ; le secrétaire général, un tout jeune homme, ami d'Alexis, riche, disait-on, joli garçon, et qui acceptait ces fonctions, résigné à signer les billets de faveur, à faire le *service* des *premières,* à envoyer aux journaux les *notes* à insérer, — tout cela pour voir de près des actrices. Puis, à côté, tout ce monde qu'une nouvelle pièce intéresse et qui se divisera, selon ses fonctions, le travail nécessaire : le chef d'orchestre, le costumier, le décorateur, réunis seulement depuis la veille et vivement groupés par Brécheux, qui voulait mener les choses *rondement.* Hélène regardait, curieuse, très-étonnée et très-émue, et à leur tour, les anciens acteurs, les actrices qui ne la connaissaient pas, lui jetaient des coups d'œil de côté, analysaient sa beauté, la trouvaient trop froide ou trop simple dans sa sombre toilette de petite bourgeoise. Elle s'était assise aux côtés de Claudine Harel et du petit Duret, ses camarades, et il lui semblait qu'elle se revoyait encore au Conservatoire, avec les fiancés attendant leur prix : elle ne pouvait pas se figurer que, cette fois, c'était un théâtre, un vrai théâtre où l'on entrait, et que cette pièce qu'on lisait là, elle allait la créer, elle, et lui imprimer le cachet de son tempérament et de son talent. Son talent ! Elle n'osait murmurer le mot, même tout bas, même pour elle seule !

Elle connaissait le drame. Elle écoutait pourtant, presque haletante, essayant de saisir dans les intonations de Gué-

rard, qui lisait bien, la pensée même de l'auteur. — *Jeanne Michelin* eut, à la lecture, un succès très-vif. Les comédiens assemblés l'applaudissaient à la fin de tous les actes, non point par politesse et du bout des doigts, mais bruyamment, hardiment, comme des gens fort *empoignés*.

Le drame fini, la salve des bravos fut très-longue. L'au teur, dont les lèvres tremblotaient, écrasait sous ses paupières des larmes de joie, et Brécheux disait à son fils et à Fréville, le secrétaire général :

— Rédigez-moi vite une note pour les journaux. « *Grand effet de lecture.* » Envoyez-ça tout de suite. Il faut chauffer l'ouverture. Et dites que le rôle d'Hélène Gervais est étourdissant. Allez ! allez !

Et, pendant ce temps, l'auteur, à qui Roblot parlait à l'oreille, prenait un à un, sur une petite pile, des cahiers minces et de forme allongée qu'il tendait, l'un après l'autre, à chaque acteur, celui-ci s'inclinant, souriant si le rôle était bon, c'est-à-dire long, celui-là prenant un air pincé si le cahier était léger et court, chacun allant dans un coin, et regardant le manuscrit tracé en belle *ronde* par le copiste...

Et c'était, après cette distribution de rôles, des plaintes, des claquements mécontents de langue contre le palais, des comparaisons jalouses, des consolations essayées par les camarades, des caresses sur l'amour-propre posées comme du sparadrap sur une blessure :

— C'est vrai, le rôle est indigne de toi, Pépézut !

— Un rôle ? Ce n'est pas un rôle, c'est une *panne!*

— Je ne pourrai jamais dire ce qu'on veut que je dise-là, *je ne le pense pas!*

— Voyons, voyons, répliquait le régisseur. On demandera à l'auteur de te donner du *gras!*

Le *gras*, c'est la phrase ajoutée, la tirade engraissée, les mots à *effet* intercalés et qui grossissent un peu le rôle trop maigre. Et l'acteur s'en allait, haussant les épaules, faisant toujours la grimace, mais un peu calmé par cette perspective consolante : « Tu auras du *gras!* » La distribution achevée, il ne restait plus sur la table que deux

ou trois petits cahiers de papier, de menus rôlets de domestiques annonçant une visite ou de semi-figurants. On trouverait toujours quelqu'un pour les remplir. Mais ce qui était plus difficile à caser, c'était un personnage de femme, qui n'avait qu'à traverser la scène dans une situation dramatique et qu'il fallait admirablement belle et magnifiquement vêtue. Il n'était question, durant toute la pièce, que de sa beauté implacable, de son luxe, de ses chevaux, de l'originalité somptueuse de ses toilettes. Si on ne montrait pas au public une toilette écrasante et un visage superbe, la salle éclatait de rire, c'était certain.

— Nous chercherons, nous trouverons, disait Brécheux.

— Il y aurait bien un moyen (c'était Roblot, le régisseur, qui le proposait), ce serait de *couper* le personnage. Il n'a pas quatre mots à dire. Il ne sert à rien.

Couper ! déjà couper ! Le malheureux Guérard regardait tour à tour Roblot et Brécheux avec des yeux effrayés, mais la réponse de Justin lui remit du baume au cœur.

— Non, non, ne coupons rien. Une jolie femme sur la scène, c'est un atout de plus dans une pièce. On trouvera bien celle-là. On en trouvera plutôt dix qu'une ! Il y en a tant qui ont des diamants à montrer... pour en attirer d'autres ! — Et les diamants, ajouta Brécheux en riant avec sa grosse bonhomie au nez de l'auteur, ça vaut encore mieux que vos traits d'esprit. Je parle au point de vue de la recette !

Hélène était depuis longtemps partie, laissant ceux qui allaient devenir ses camarades, se répandre dans les cafés voisins pour y donner des nouvelles de la *lecture*. Le petit Duret et Claudine. trottinant toujours sous l'œil dur de la mère Harel, l'avaient un moment accompagnée, remontant avec elle le boulevard de Strasbourg. Ils étaient contents de leurs rôles ; Claudine avait à faire valoir un personnage de soubrette rouée, et Duret un jeune premier comique, timide et gauche, où il sentait bien qu'il serait fort drôle. Il avait même un couplet à chanter et, musicien jusqu'aux ongles, ce petit agrément lui plaisait.

— C'est mademoiselle Claudine qui chanterait bien, si elle voulait ! disait-il en soupirant tout doucement.

— Mademoiselle Claudine, interrompit sévèrement la mère Harel, n'a pas à s'occuper de chanter. C'est une comédienne. Vous n'allez pas en faire une artiste de café-concert, je pense !

Mais la petite, tout en trottinant à côté de la maman, d'un petit air spirituellement déluré :

— Oh ! tu sais, maman, si l'on me couvrait d'or, comme on dit, pour chanter l'opérette, je chanterais l'opérette tout comme une autre !

— Mieux qu'une autre ! fit le petit Duret.

Madame Harel qui tenait sans doute pour le grand art, paraissait intimement offusquée par ces professions de foi, si bien que, pour détourner la conversation, Hélène demanda si la date du mariage de ces enfants ne serait pas bientôt fixée.

— Comme vous y allez ! s'écria la mère. Laissez-les débuter d'abord. Et s'il n'y avait pas de succès?

— Oh ! maman !...

— Je ne parle pas pour toi, je parle pour Duret...

— Le cri du cœur ! dit tout bas le petit Louis. Déjà belle-mère !

Ils quittèrent Hélène bien avant la rue Duperré, et seule, joyeuse, le cœur plein d'espoir, la tête bourdonnante de tout ce qu'elle avait vu et entendu de nouveau, la jeune fille remonta chez elle, ouvrant sa fenêtre, et demeurant là, un moment, à rêver.

Ce n'avait pas été sans une grande appréhension qu'elle s'était rendue au théâtre, redoutant ce monde nouveau de comédiens et de comédiennes qui d'avance lui faisait peur. Elle s'était demandé si vraiment elle oserait franchir le seuil du foyer, prendre sa chaise au milieu de tous ces gens qu'elle ne connaissait pas et qui causaient ou riaient très-haut. Elle avait contre le personnel des théâtres les préjugés hostiles de ceux qui ne l'ont jamais coudoyé. Temple par un côté, par le côté brillant, lumineux et fié-

vreux de la représentation, le théâtre lui faisait, par un autre, l'effet d'une caverne, de quelque chose de sombre où grouillait de l'inconnu. Et, quel que fût son âpre désir de se faire place là, malgré la violence de sa vocation, en dépit de cette joie que lui apportait le premier billet de répétition, il lui avait fallu se contraindre elle-même pour arriver au théâtre sans émotion niaise, sans un effroi qu'elle trouvait ridicule, mais qu'elle pouvait difficilement surmonter.

Et voilà qu'elle était toute surprise d'avoir rencontré là des politesses, des simplicités d'accueil, une cordialité sans façon qui, sur-le-champ, l'avaient rassurée et mise à l'aise! Elle en était ravie. Elle s'accoutumerait très-bien à cette fréquentation quotidienne de gens dont elle ne savait point les noms et dont, chaque jour, de midi à quatre heures et de sept heures à minuit, elle allait partager la vie! Elle confiait tour à tour à Henri et à Saint-Yves ses impressions étonnées. Henri écoutait, fiévreux, comme un cheval piaffant à l'attache et pris d'envies de s'échapper et de courir. Et Saint-Yves retrouvait, dans la fraîcheur de sensations d'Hélène, ses premiers souvenirs charmés, avec des teintes d'aurore.

Chaque jour amenait pour Hélène une étude, une curiosité nouvelles. Dans ce théâtre inachevé, fourmillant d'activité fébrile et tout retentissant du bruit des rabots ou des scies, avec des chansons de peintres en bâtiment chantées au haut des galeries, des chocs de marteaux, des grincements de serrures essayées, la scène pourtant, agrandie et déjà livrée par les menuisiers, était libre. On entendait parfois, sous le parquet, un sourd grondement d'ouvriers au travail, terminant toute la machinerie des dessous. Et, dans ce grand bourdonnement laborieux du vaste bâtiment pareil à une ruche en travail, les comédiens répétaient cependant, tantôt au foyer des acteurs, tantôt sur la scène même, lorsque le régisseur obtenait que les ouvriers fissent silence. Brécheux, au surplus, trouvait original de mener tout de front, la littérature et la menuiserie, la ré-

pétition de *Jeanne Michelin* et la transformation de la *Mosquée*. Il allait, venait, suait, soufflait, se démenait, actif, roulant partout comme une boule énorme et bruyante.

Lui aussi, comme Hélène, se sentait bien dépaysé et bien étonné, et il traitait volontiers les comédiens comme des ouvriers zingueurs. Mais il n'avait pas, comme la jeune fille, le temps d'analyser ses étonnements et de s'amuser à tout ce qui l'entourait. C'était cependant l'impression même que ressentait Hélène. Il lui senblait que sa vie, monotone jusqu'ici, prenait des accords de gaieté. Sans nul doute, la foi qu'elle avait dans l'affection de Saint-Yves était pour quelque chose dans ce rayonnant aspect de sa *vita nuova*; mais le théâtre même, avec sa griserie capiteuse, lui plaisait et, pendant les répétitions, elle se laissait aller à regarder cette existence non comme une action où elle avait sa part, mais comme un spectacle auquel elle eût assisté.

Les *collations* de rôle terminées, on avait répété, en lisant, le petit cahier à la main, puis, peu à peu, les rôles étant sus, maintenant on répétait sans manuscrit devant le souffleur, et les répétitions devenaient intéressantes pour le pauvre auteur qui, chaque jour, comme une plante, voyait grandir, pousser, fleurir sa pièce.

Et, dans cette salle qui resplendirait bientôt grondante de monde, tout était encore plongé dans une ombre où l'œil d'Hélène ne finissait que peu à peu par discerner les objets. De longues couvertures de serge grise couvraient comme d'un suaire les fauteuils et les galeries à peine terminées. Les avant-scènes et les loges semblaient à la jeune fille de gros trous vides, remplis de ténèbres. Rien de plus effrayant que ce désert muet qui serait peuplé le soir. Les fauteuils neufs prenaient vaguement des attitudes ennuyées, et sur leur dossier, le cartel de cuivre où se trouvaient marqués les numéros étincelait comme l'œil unique d'un cyclope. Sur la scène, deux lumières confuses donnaient aux acteurs qui y passaient des apparences fantastiques. La lumière d'un bec de gaz à réflecteur, planté près du trou du

souffleur, éclairait les comédiens d'un reflet rouge, tandis que par les ouvertures des côtés, la lueur pâle du jour pénétrait, avec ses teintes blafardes, coupant en deux cette scène rougie d'un côté, livide de l'autre. Et les acteurs répétaient à l'avant-scène, allant, venant, gesticulant, se jetant l'un à l'autre les répliques de leurs rôles, tandis qu'on apercevait au fond, assis, causant ou relisant leurs manuscrits, les comédiens qui n'*étaient point de la scène*, les hommes contant quelque histoire, les femmes, comme Claudine Harel, faisant de la tapisserie, brodant ou bâillant.

De temps à autre, enveloppé dans son manteau blanc, comme en hiver, le pompier de service apparaissait derrière un portant, jetant sur la scène un regard distrait, ou, assis sur un tabouret dans un coin, il écoutait quand il ne dormait pas.

Et Hélène regardait, contemplait tout cela, la lumière du dehors coulant par quelque fenêtre comme par une fissure, s'accrochant aux dorures de la salle, aux crépines du velours pourpre des avant-scènes, aux sculptures du balcon, aux cristaux des lustres, et faisant danser dans l'atmosphère de la salle, — comme des papillons ou des pépites, — des fragments de l'or en feuilles qui servait à dorer les moulures. Doucement, lentement dans cet air un peu lourd, les brins d'or tombaient sur la scène comme une neige jaune étincelante; et, riant, les comédiennes qui ne *répétaient* pas, à l'avant-scène, tendaient leurs petites mains à ces flocons d'or flottant et que le moindre vent faisait enlever plus haut et partir, pareils à des pollens de fleurs ou à des fils de la Vierge.

Et c'étaient de petits désespoirs quand l'or en feuilles s'envolait; c'étaient des cris et des rêves désolés :

— Tas de Danaés ! criait gaiement un comédien.

Et, du bord de l'avant-scène, la voix du régisseur assis près du souffleur, à côté de l'auteur, répétait : « Silence ! silence donc, là-bas! Nous avons bien assez des marteaux des serruriers. S'il faut encore vos conversations pour nous assourdir! »

Alors, on se taisait, raillant tout bas Roblot qui n'*était pas content*, et la répétition continuait, avec son accompagnement de bruits et la sourde rumeur qui entrait du dehors : roulements lointains de voitures, activité bruyante de la vie, — la vie véritable, le travail et le mouvement en plein air,— tandis que dans cette pénombre du théâtre, ces comédiens, guidés par un inventeur de fictions, s'agitaient en plein rêve !

Curieuse maintenant, avide de connaître tous ces gens qui l'entouraient, Hélène se plaisait à comparer ces existences à la sienne, et, dans ce monde qu'elle redoutait, elle rencontrait, attendrie, des honnêtetés profondes et simples. Il n'y avait, dans *Jeanne Michelin*, que peu de rôles de femmes : une duègne, pauvre grosse commère qui, après avoir eu en province tous les succès, ceux de l'actrice et ceux de la femme, venait échouer dans un emploi modeste chez le père Brécheux ; une ingénue, élève de Thibouville, petite fille timide, hésitante, d'aspect pauvre et désolé, qui parlait peu, saluait poliment, pleurait quand l'auteur ou le régisseur lui faisait la moindre observation ; la soubrette, qui était Claudine, et le grand premier rôle distribué à Hélène. Les rôles d'hommes étaient plus nombreux : le plus important, celui du mari, avait été confié à Gardonne, un comédien de talent, mais qui, presque lassé du théâtre, restait à son poste par habitude, comme un ouvrier à sa tâche, jouait bien et de son mieux, toujours correct, toujours exact, mais n'aspirant qu'au moment où, chaque jour, il pouvait, amoureux fou des arbres, des feuilles, du vert des branches, se consoler avec une plante ou une fleur.

Il avait près de quarante-cinq ans et pouvait, à la scène, en dissimuler douze ou quinze. Peut-être devait-il cela à sa passion pour les grands bois. Les plus longues heures de sa vie, il les passait, ce Gardonne, dans cette atmosphère du théâtre, épaisse et poudreuse, le jour, assis dans un coin, tandis qu'on *répétait* et que la salle était à demi perdue dans l'obscurité, avec ses fauteuils rouges cachés sous

les grands plis de cette serge, dont la couleur, même lorsqu'elle était verte, n'était pas celle des arbres. Il demeurait là, fatigué, ennuyé, attendant sa réplique pour entrer et venir, devant le directeur et l'auteur, réciter sa scène. Et le soir, il était là encore, passant de sa loge où il étouffait avec le gaz lui brûlant le sang, aux coulisses pleines de figurants, au foyer des acteurs où la chaleur faisait monter sur la glace une buée qui se zébrait bientôt de coulées humides. Et partout congestionné, presque malade, il se sentait comme prisonnier. C'était sa vie de manœuvre et d'esclave. Mais sa joie, sa consolation voluptueuse, c'était, dès que commençait l'acte *dont il n'était pas*, dès qu'il avait devant lui une demi-heure de liberté, pendant que la répétition continuait là-haut, de descendre sur le boulevard ou d'aller jusqu'au square voisin regarder les arbres, les jeunes pousses qui pointaient, les premières feuilles d'avril, à l'éveil du printemps, et les caresses de l'été, et les jaunissements d'or ou de bronze en automne, cette éternelle et changeante nature qui le consolait des arbres en carton, des paysages découpés, des forêts en toile peinte.

Ainsi, amoureux des bourgeons verts, fou de la campagne, du grand air, des prairies infinies, des gloussements de ruisseaux sur les petites pierres, avec des rives plantées d'aulnes ou de saules, c'était entre *cour* et *jardin* que s'écoulait sa vie, dans l'odeur de poussière et de vernis de ce théâtre qui le faisait vivre, mais où il se sentait enfermé comme un marin à bord, et avide de descendre à terre !

Hélène trouvait Gardonne tout à fait aimable, poli, d'une douceur triste. Il faisait contraste avec Pépézut, qui jouait une sorte de bretteur élégant dans *Jeanne Michelin*. Elégance disparue, cependant, que celle du pauvre Pépézut !

Pépézut, de Montpellier, avait été jadis, — *très-jadis*, comme disait méchamment la petite Claudine, — un des plus jolis garçons soumis à la lorgnette des jolies femmes. Peu de talent, mais une tenue savante, au courant des journaux de modes; une élégance naturelle, d'ailleurs, et

un joli physique. Sa mère, la veuve Pépézut, épicière de la rue Barralerie, l'avait vu avec effroi, la bonne femme religieuse et timide, monter sur ces planches où l'eau bénite, si l'on en jetait quelques gouttes, rendrait un bruit de fer rouge trempé dans l'eau. Mais Pépézut n'avait point tardé à faire comprendre à la pauvre femme que le théâtre était, en somme, le meilleur parti à prendre pour un joli garçon comme lui. Il avait une belle voix et chantait la romance avec un art et des intentions et des soulignements qui faisaient pâmer d'aise les invités de la veuve Pépézut lorsqu'elle priait le *jeune homme* de chanter un peu, « pour voir », au dessert. Fallait-il donc laisser un ténor de sa trempe roucouler obscurément dans un fond de boutique, en vendant de la cassonade ou des figues sèches ? Madame Pépézut soupira, se signa et laissa partir son fils pour Paris.

Il y arrivait, certain d'y trouver la fortune. La gloire ? Il s'en souciait comme des morceaux de savon que débitait sa brave femme de mère. Mais la fortune, c'était autre chose. Son miroir, qu'il interrogeait volontiers, à la façon des coquettes, lui disait qu'il avait tout ce qu'il fallait pour trouver un bon parti et faire un beau mariage. On l'avait engagé, en effet, sur sa jolie mine, après une audition où il chanta agréablement un air des *Visitandines*. Il avait débuté à l'Opéra-Comique un dimanche d'été, et il parlait assez volontiers de cette soirée où il avait charmé une salle de *billets donnés*. Peut-être Pépézut eût-il réussi, mais il perdit sa voix. C'était un écroulement. Bah ! son physique lui restait toujours ! Alors il quittait l'Opéra-Comique, entrait dans les théâtres de genre, et, après avoir joué chaque soir pour les loges, envoyant aux spectatrices une œillade glissante, enveloppante et de côté, il s'habillait en hâte, son rôle achevé, et, descendant avec les angoisses d'un amoureux à son premier rendez-vous, les marches de l'*escalier des artistes*, il jetait sur la rue un regard profond, interrogeant les angles des rues, les recoins sombres, certain d'y rencontrer un coupé au fond duquel, émue et palpitante, quelque grande dame le guettait au passage.

Et, les soirs de *premières* ou de représentations courues, lorsqu'une file d'équipages stationnait à la porte du théâtre, il fallait voir les coups d'œil sondeurs de Pépézut, passant, la tête haute, fredonnant, et s'arrêtant un peu devant chaque voiture, pour y chercher la femme attendue, — et qui certainement (il n'y avait pas à en douter), — l'attendait...

Pépézut était si profondément persuadé que son lot était d'être enlevé par une grande dame et d'aller finir ses jours dans quelque somptueux château russe, hongrois ou napolitain, qu'il gardait précieusement et honnêtement sa beauté à cette future enchanteresse. Il se reprochait toute passagère amourette avec quelque petite camarade de théâtre, comme une infidélité commise envers *celle qui devait venir.*

Les années passaient d'ailleurs et, peu à peu, tombaient comme grêle sur la tête de Pépézut. Il jouait toujours les jeunes premiers et il espérait toujours. Depuis longtemps maman Pépézut était morte, le fonds vendu, le mince héritage mangé ; Pépézut portait toujours des vêtements juvéniles, de petites cravates claires, des pantalons coquets, des costumes fringants. Il lorgnait toujours les avant-scènes, interrogeait les coupés, fredonnait toujours en passant devant les équipages et s'endormait en disant : *Elle n'est pas encore venue !*

Elle ne venait pas, et les tempes de Pépézut s'argentaient de petits fils blancs. Des cheveux malades, disait-il. Et il les arrachait. Mais la maladie blanche faisait des progrès. Les petits fils devenaient des touffes. Pépézut sourit et se fit teindre. Il avait encore le sourire de ses vingt ans, avec la patte d'oie de la quarantaine. Bah! à quarante ans la beauté masculine est dans son plein épanouissement ! Pépézut avait été joli garçon, ce qui est commun, il allait devenir un bel homme, ce qui est rare. Et il continuait à couler son regard engageant dans les loges, et il interrogeait les coupés furtifs où des jeunes gens timides attendaient les actrices à la sortie, mais où personne n'attendait Pépézut.

Quoi! personne? L'espoir est tenace parfois. Pépézut regardait maintenant avec effroi ce miroir qu'il contemplait

jadis avec complaisance. Il fallait bien se l'avouer : Pépézut vieillissait. Sa grande beauté se faisait mûre. L'heure approchait où elle serait blette. L'émail de ses dents, si éclatantes autrefois, se rayait douloureusement. Il en avait ébréché plusieurs ; en se regardant chez le coiffeur, avec un miroir *face et nuque*, il apercevait, — bien qu'il en voulût douter, — quelque chose comme une tonsure au sommet de son crâne. Est-ce que tous ses *avantages* tombaient comme les feuilles en octobre ?

Peut-être. Hélas ! oui, peut-être !

Et pourtant Pépézut se disait que tout rêve se réalise, pourvu qu'on soit patient. Il y aurait, il y avait certainement une passion pour lui en ce monde. Non pas une jeune fille sans doute. Une femme, une veuve, — une jeune veuve, — peut-être même une veuve d'un certain âge, mais toujours jolie évidemment, qui s'éprendrait de lui et lui offrirait sa main. Il ne fallait peut-être plus songer à la grande dame napolitaine, à la comtesse hongroise ou à la princesse russe, à une villa au bord du lac de Côme ou à un castel aux environs de Prague. Non... Quoique.. Non... non !... Mais après tout, une bonne bourgeoise parisienne, quelque veuve de notaire, qui offrirait à Pépézut de partager sa maison de campagne, lui apporterait en dot une propriété du côté de Choisy ou de Nogent, c'était encore acceptable. Et Pépézut, ne lorgnant plus les jeunes femmes, glissait ses œillades vers les femmes mûres.

Pépézut n'était pas méchant. Il y avait de l'humanité dans ses chimères. Le jour où *elle* se présenterait, le contrat une fois signé, il se proposait, par exemple, de faire du bien autour de lui, à la campagne. Il fonderait des écoles. Il entrerait au conseil municipal pour y défendre les bonnes causes. Il donnerait des prix aux filles sages. Oh ! l'argent de la veuve serait noblement dépensé. Mais elle ne venait pas, la veuve du notaire ! Et tous les ans, Pépézut, chose qui l'étonnait, avait un an de plus.

Il eût maintenant volontiers épousé, — ô lendemain des rêves ! — une épicière qui lui eût apporté un fonds pareil à

celui de maman Pépézut et, ma foi, à tout prendre, il eût volontiers fini comme il avait commencé : il eût vendu des raisins secs et des quatre mendiants rue de Paradis, ou faubourg Saint-Martin, comme autrefois rue Barralerie ! Mais vainement Pépézut baissait de cran en cran ses ambitions décroissantes. Il vieillissait, il fallait vivre, et l'épicière ne se présentait pas.

Il y avait loin du palais hongrois aux coulisses de Brécheux, et les châteaux en Espagne de Pépézut s'ouvraient éternellement sur sa loge de théâtre. Pauvre, il restait encore élégant, d'une élégance qui *datait*. Son engagement au *Théâtre du Boulevard*, sa *création* dans *Jeanne Michelin* devaient d'ailleurs, à coup sûr, couronner sa carrière, le faire toucher au but. Le rôle *engraissé* par Guérard devenait possible. Pépézut en tirerait parti, et alors... Alors *elle* viendrait... Pépézut n'en doutait plus! L'épicière?... Bah! une fruitière, au besoin, pourvu qu'elle eût, à Montreuil-les-Pêches ou à l'Ile Saint-Denis, une bicoque où l'on pût ne pas mourir de faim.

Les autres acteurs, comme ce Pépézut, avaient tous leur originalité ou leur tic, leurs passions aussi, mais presque toutes humbles et honnêtes. Des courses en canot, sur la Marne, à Joinville, des repas dans les *bouchons* de la rive, des parties de plaisir de commis en liberté, c'étaient leurs débauches, à ces pauvres gens que le public s'imaginait passant des nuits en liesse ! Il y en avait un qui, s'occupant de chimie, cherchait une encre plus limpide, espérant avoir la fourniture des bureaux de ministère et des administrations de chemins de fer. Un autre, peintre sur porcelaine, ajoutait à ses maigres appointements le peu qu'il gagnait à décorer des vases, des statuettes en biscuit, des tasses imitant Sèvres. Un autre encore rimait pour les recueils populaires, les cahiers vendus en plein vent, des chansons qu'on lui payait cent sous les quatre couplets. Il y en avait un, vieux, cassé, à demi muet, aphone, engagé par charité et qui avait été prix d'honneur de discours français, du temps de M. de Fontanes presque...

Tout ce petit monde travaillait, attendait, espérait, se disait que se serait bien agréable et bien bon si, après tant de théâtres d'opérettes, un théâtre de drame pouvait prospérer. Et dans presque tous les rêves de ces pauvres diables honnêtes, dans leurs ambitions les plus grandes, le pain, le pain quotidien revenait sans cesse, comme une réalité dure qui se trouvait être l'idéal... Et Hélène se sentait pleine de pitié pour ces camarades qu'elle redoutait naguère, qu'elle aimait et plaignait maintenant, trouvant parmi eux, parmi ces calomniés et ces méconnus, des probités sans fracas et des courages sans pose, avec des misères bien subies et des maux silencieusement endurés ..

Elle se sentait un peu plus effrayée par le souffleur, un petit vieux fébrile et bizarre qui la regardait parfois d'un air égaré, rêvant... Brécheux avait ramassé ce souffleur à la porte d'un théâtre qui venait de le congédier. Il le connaissait pour lui avoir demandé jadis bien des fois des nouvelles de la pièce qu'on répétait, à tel ou tel endroit.

— Vous serez souffleur chez moi, Jovelin, lui avait-il dit.

Etrange type que ce vieux Jovelin ! Il y avait des années et des années qu'il passait sa vie dans son trou de souffleur, incrusté dans ces planches comme une tortue dans sa carapace, comme un limaçon dans sa coquille. Il était petit, voûté, dissimulant une calvitie complète et un crâne pointu sous une calotte de velours noir enfoncée jusque sur ses sourcils et qui laissait passer, comme les deux anses d'un vase, deux oreilles aux cartilages jaunes et presque transparents. Timide, silencieux, recherchant les coins sombres et les coulisses solitaires, le père Jovelin glissait dans le théâtre plus qu'il n'y vivait. On ne le voyait pas : il se dissimulait. On l'entendait à peine : il soufflait mal, ses yeux étant fixés sur le manuscrit, et son esprit errant ailleurs, dans les espaces...

Mais on lui pardonnait tout. On se disait seulement : Le père Jovelin a ses *absences*.

Ou bien encore :

— Le père Jovelin tient son *monologue !*

Depuis vingt ans, ce monologue, devenu légendaire, de Jovelin, était toujours le même. Jovelin, se promenant dans les corridors ou les recoins du théâtre, marmottait des menaces, des injures, de virulentes apostrophes à l'adresse de quelqu'un d'invisible et d'éternellement présent à la pensée du petit homme. Une vieille haine couvait chez cet être doux, bon, silencieux, courbé. Au fond de ce cœur, une colère implacable grondait. On se contait tout bas que le père Jovelin avait été trahi autrefois. Un ami, un camarade, un misérable lui avait pris sa femme, et madame Jovelin et cet homme avaient disparu. Il ne s'en était jamais consolé. Ancien négociant, croyait-on, Jovelin, ruiné, s'était fait souffleur et, dans son trou, il avait disparu du monde, emportant là, dans cette cachette, l'amer ressouvenir de la trahison. Il en était comme absorbé, cruellement, à jamais.

Et comme le répertoire contemporain roule presque toujours uniquement sur cette brûlante question de l'adultère, chaque pièce, chaque tirade renouvelait la douleur et rallumait le courroux de Jovelin. Alors on l'entendait s'exalter, gronder, crier presque. Il ajoutait sa propre colère à la prose de l'auteur, et les comédiens étonnés, attendant le mot qui *ne leur venait pas*, étaient parfois tout surpris d'entendre le vieux souffleur leur jeter des interjections furibondes, traversant une scène d'accents et de fureurs inattendus :

— Ah! canaille! Ah! la misérable! Le lâche et la coquine! Les tenir, les tenir là! et leur tordre le cou!

Et au milieu de tout cela, les phrases du texte que déchiffrait et soufflait machinalement le souffleur :

— *Je suis à vos ordres, monsieur le comte!* — J'aurais dû les tuer, certainement, j'en avais de droit. — *A l'heure que vous voudrez!* — Gueuse! oui, double et triple gueuse! — *Vous pâlissez, vous dis-je!* — Et lui! un ami!... Gredin, va! Oh! sans aucun doute, tu n'es qu'un gredin! — *Votre colonel vous attend, monsieur!* — Ah! Madeleine! je t'aimais pourtant, ma pauvre Madeleine!

Ainsi, dans ce milieu nouveau, aux individualités curieuses, dont l'originalité semblait comme décuplée par une existence de fièvre, vécue en dehors de toute réalité, Hélène Gervais s'intéressait à toutes choses, oubliant avec cette facilité des heureux, les maux soufferts, les épreuves supportées, n'ayant qu'une inquiétude, Monnerol, et qu'une angoisse, les débuts. Encore trouvait-elle, pour envisager l'avenir, du courage chez Saint-Yves, et Henri lui disait-il, en parlant du vieil acteur tombé : — « Il a peut-être quitté Paris. Je n'en ai plus de nouvelles. Quelque lettre, un matin, vous en apportera avec une demande d'argent. »

Et maintenant Hélène commençait à plaindre celui qui, en se présentant à elle, l'avait fait frissonner d'horreur. Qui pouvait dire ce qu'il était devenu? Elle se reprochait de n'avoir pas tout essayé pour l'arracher à sa misère. Il y avait peut-être des probités encore vivaces sous le cynisme de Monnerol. Elle eût dû les éveiller, les faire palpiter, revivre, elle, sous ses adjurations et son dévouement. Car, après tout, c'était son père, et elle l'avait laissé se renfoncer brusquement dans l'immense mer parisienne, pis que cela, dans les bas-fonds vaseux. Et, prise de remords, elle se sentait coupable. Elle avait été, se disait-elle, égoïste et sans pitié.

Puis elle se rappelait les paroles douteuses ou plutôt éloquemment hideuses de cet homme, les sourires bizarres qui accompagnaient les regards jetés sur sa fille, et, reprise de l'émotion et de la révolte ressenties en présence du père, elle éprouvait, à se répéter que peut-être Monnerol avait disparu pour toujours, un sentiment de délivrance.

— Ne vous fiez cependant pas trop à son éloignement, disait Henri. Mais qu'il revienne ou qu'il ne reparaisse plus, nous sommes là, Hélène!

Nous, c'était lui et Saint-Yves. Ces deux amitiés (Hélène n'oubliait pas non plus Marsy) emplissaient, avec le théâtre, l'existence de la jeune fille. Les répétitions de la pièce marchaient, les ouvriers avançaient vite dans la construction du théâtre. Brécheux laissait, à l'avant-scène, l'auteur

et le régisseur libres de faire répéter comme ils l'entendaient. Il s'occupait surtout de l'administration, engageant des employés, des contrôleurs, reprenant pour caissier un vieux bonhomme qui tenait encore, six mois auparavant, les livres chez Dutilleul, — le successeur de la maison Brécheux, — et qui avait quitté sa place pour raison de santé. Il se trouvait rétabli maintenant sans nul doute et tout heureux de rentrer chez le patron. Quant à tenir la caisse, acquitter des factures ou payer des acteurs, — c'est toujours de la même façon, disait-il, qu'on ouvre le guichet.

Brécheux était aux anges. Le personnel se complétait. L'architecte ne tenait pas à payer le dédit et éperonnait tout son monde. La nuit, en passant sur le boulevard, on apercevait au fond du couloir qui menait jadis à la *Mosquée*, de grands feux allumés qui brûlaient, et, à travers les planches et les échafaudages, des plaques vives de lumière, et du fond de cette espèce de vaste entonnoir, aux coins tantôt assombris et tantôt pétillants de dorures, — selon la projection des lumières accrochées aux poutres des maçonneries, — des chansons et des bruits sortaient, décelant une activité fébrile. C'étaient les ouvriers qui, pour arriver à jour fixe, travaillaient la nuit dans la salle à demi éclairée.

La pièce nouvelle inquiétait bien un peu Brécheux. Il n'avait pas grande confiance dans ce jeune petit monsieur que lui avait amené le *fils* Roquevert, et il regrettait presque de n'avoir pas, à défaut d'Alexis, demandé son drame d'ouverture à un *carcassier*, à un homme à succès en qui il eût eu pleine confiance. Mais il avait voulu montrer à ces gros bonnets du théâtre qu'il se moquait bien d'eux, et, faute de grive, disait-il, il avait pris un merle.

— Encore si c'était un merle blanc!

— Après tout, quoi! si la pièce tombe, j'en monterai une autre, et dare-dare! J'ai même presque envie d'en faire déjà répéter une. Ah! si elles ne font pas d'argent, les nouveautés ne moisiront pas sur mon affiche! .. Une pièce tous les quinze jours s'il le faut, ou tous les huit jours, comme à Belleville, comme en province!

Le régisseur Roblot essayait vainement de lui faire comprendre qu'une pièce qui ne *fait* pas grand argent pendant les premiers jours, peut se relever, se relève souvent et va fort loin. La patience n'entrait pas dans le système de Brécheux. Il n'entendait point se ruiner en *espérant* un succès. Plus il remuerait, plus il monterait de nouveautés, plus il avait de chances de découvrir quelque chose qui devînt populaire. Mais (c'était son mot au gros homme essoufflé qui mettait hardiment la main à la pâte), il ne fallait pas s'endormir.

Vraiment, chez lui, on ne s'endormait pas. Il n'y avait pas à le nier, le *Théâtre du Boulevard* ouvrirait à l'heure dite, et ne dépasserait pas la date officielle qui s'étalait déjà sur des affiches, à tous les coins de Paris : « *Irrévocablement* 20 *septembre. Ouverture du Théâtre du Boulevard. Première représentation de Jeanne Michelin, drame en cinq actes. Débuts de mademoiselle Hélène Gervais.* » Quand elle avait lu son nom imprimé, pour la première fois ; quand elle avait rencontré, en sortant de chez elle, sur une muraille de la place Pigalle, cette affiche où elle était annoncée, avec ces treize lettres « *Hélène Gervais* » se détachant en noir sur une bande blanche qui coupait nettement la couleur rosée du placard, la jeune fille était demeurée muette et clouée au sol, lisant et relisant l'affiche, et pour la première fois éprouvant cette terreur folle qui l'avait envahie déjà dans les coulisses du Conservatoire. Ainsi, c'était certain, c'était affiché ! Elle jouerait le 20 septembre ! Mais le 20 septembre c'était dans quatorze, moins que cela, dans douze jours ! Douze jours et Hélène aurait là, devant elle, le public, la presse, les camarades, tout le monde ! Alors la frayeur la prenait et elle arrivait à la répétition toute troublée, ne remarquant pas les regards assez mécontents que lui jetaient Pépézut et la petite Claudine.

Comme elle allait entrer, on parlait d'Hélène au foyer. On se demandait pourquoi son nom figurait seul sur l'affiche, et la mère Harel avait dit de sa voix vinaigrée :

— En somme, elle n'a eu qu'un accessit et Claudine a

obtenu le prix, s'il vous plaît! Puisque M. Brécheux veut des vedettes, la vedette revenait à ma fille !

— Moi, répondait fièrement Pépézut, ces passe-droits me laissent absolument indifférent. Il n'y a de vedette qu'après la représentation.

Et, se rengorgeant, avec sa main blanche passée dans sa vieille redingote boutonnée, comme un comédien doctrinaire :

— Personnellement, ajoutait le vieux beau, qui ne voyait pas le sourire doucement railleur de Gardonne et la mine moqueuse de la petite Claudine, je *fais ma vedette moi-même*, — quand je me montre à l'avant-scène !

On se tut d'ailleurs, en apercevant Hélène. Elle n'avait pas l'air d'intriguer beaucoup pour obtenir des faveurs. Elle était très-simple et très-bonne. C'était Brécheux ou Roblot qui avait speculé sur le tapage du dernier concours. La répétition fut nerveuse pourtant. Il y avait des mécontentements évidents. Paul Guérard remarquait combien Claudine Harel était agacée et, faisant claquer ses doigts minces contre son pouce, jouait d'un petit air de linotte maussade.

— Voyons, mes enfants, disait Roblot, assis à côté du père Jovelin qui, tout en prisant, répétait : « Ah ! la canaille! Oh! les gredins! » selon son habitude, et secouait avec fureur le tabac qui tombait sur le manuscrit... Vous ne paraissez pas vous douter que nous passons de jeudi en huit! Un peu moins de nerfs, sapristi ! *Enchaînons ! enchaînons !*

Et l'auteur, qui ne savait pas au juste ce que voulait dire ce conseil, répétait, d'une petite voix timide :

— Mesdames... messieurs... Je vous en prie... *Enchaînons,* s'il vous plaît !

Enchainer, c'est ne pas mettre d'intervalles entre deux répliques, une scène et une autre; c'est activer, c'est vivre; — c'est faire que l'œuvre tout entière se suive comme des chaînons entre eux. Et l'on « enchaînait. » La répétition reprenait du mouvement et de la vie. Et Guérard, se penchant

à l'oreille de Roblot, tandis qu'à l'avant-scène Pépézut, le cou enveloppé d'un petit foulard, s'écriait : « *Je n'ai jamais vu de beauté pareille à celle d'Angela !* », disait d'un air inquiet au régisseur :

— Et Angela? Le rôle n'est pas encore distribué. Qui jouera Angela ? Nous n'avons pas d'Angela !...

— Au contraire, j'oubliais de vous annoncer ça. L'Angela est trouvée ! Ce n'est pas un rôle, c'est une *figure*. Il nous est venu une fille superbe, une Anglaise... Elle fera fureur, et, à la scène du bal, quand elle passera dans le fond, elle produira un rude effet, je vous en réponds !

— C'est que, pour que le comte d'Auberive ait le droit de dire : *Je n'ai jamais vu de...*

— Ça n'étonnera personne qu'il dise ça lorsqu'on apercevra Lucy Vaughan ! Elle est superbe ! Ce sera *un clou !*

Lucy Vaughan ! C'est vrai, Paul Guérard se promenant avec Henri, avait rencontré, une fois, une belle fille de ce nom au bras du sculpteur Charrière. Lucy Vaughan ! Mais, en effet, elle était admirable. Grande, avec une carnation magnifique et des yeux !... On disait, là-bas, chez le père Antoine, autour de la table, que Charrière en était fou. Le sculpteur n'avait pas plus reparu à la fruiterie que chez Marsy. Il s'enfermait avec son modèle. Des amis avaient sonné à la porte de l'atelier de la rue Lepic sans qu'il répondît. La maman Valérie même, sa vieille amie, ne le voyait plus. Il passait des journées à demander à la glaise de lui rendre dans toute sa splendeur l'implacable beauté de l'Anglaise. Elle, ennuyée mais souriante, se laissait admirer, fière de voir son corps jaillir d'un bloc de terre brune, de cette boue, comme Vénus sortait de l'écume. Lorsque, las de travail, luttant contre ce rêve vivant qu'il voulait réaliser par le marbre, Charrière s'arrêtait, laissant déborder ses confidences et ses aveux aux oreilles de Lucy, elle le regardait d'un air doux et bon de couveuse avec ses grands yeux et, tout en lui répondant doucement par un tendre froncement de lèvres, elle songeait que c'était bien long, ces journées éternellement pareilles, là-haut, avec le

panorama de Paris sous les yeux, — ce Paris qu'elle voulait écraser de sa beauté et qui l'ignorait encore, — et elle avait hâte de partir, et lorsque Charrière l'accompagnait, lui répétant pour la millième fois, tout en cheminant à travers les rues, les mêmes paroles, elle s'arrêtait machinalement devant les boutiques de bijoutiers ou les magasins de comestibles, et ses yeux alanguis se fixaient, avec des appétits souriants et des sensualités visibles, sur les parures étincelantes, les bijoux, les charcuteries ou les beaux fruits mûrs. Ou, encore, avant de quitter l'atelier du sculpteur, de sa petite voix de jeune chat qui miaule, désignant quelque objet d'art qui traînait, posé sur une table, ou quelque médaillon de bronze accroché à la muraille :

— Très-joli, cela, disait-elle.

Puis regardant Charrière en souriant, timidement, coquettement aussi, comme une enfant, comme si elle eût ignoré le prix d'un *tigre* de Barye, d'une esquisse de Charrière ou d'un *chien* de Mène :

— Je peux prendre ? disait-elle.

Et sa petite main blanche et grasse s'abattait sur l'œuvre d'art avec une précision caressante et, enveloppé dans un journal, le petit bronze ou la terre cuite disparaissait sous le bras divinement élégant de Lucy qui, lorsque Charrière lui disait que le bronze était trop lourd et qu'il le lui porterait, lui répondait avec son sourire au charme doux, découvrant de grandes dents blanches :

— Oh ! pas de danger ! je suis très... très-forte !

Elle semblait lasse d'ailleurs de Charrière et devait toucher à la réalisation d'une partie de ses rêves, car, lorsqu'ayant appris, — chez Pulchérie peut-être, — qu'un théâtre nouveau allait s'ouvrir, l'ancienne danseuse de l'Alhambra de Londres se présenta chez Justin Brécheux, de gros diamants étincelaient déjà, enfoncés et comme sertis dans la chair grasse et d'un blanc rosé de ses oreilles et, à son cou, elle portait, non plus ses jaunes bijoux en or anglais, mais une marguerite éclatante passée dans un ruban de velours et dont un rubis formait le milieu. Brécheux fut en-

chanté de voir venir à lui cette belle fille souriante. Le bout de rôle d'Angela n'était pas distribué. Lucy Vaughan *créerait* Angela ! Le drame de Guérard pouvait maintenant manquer d'habileté, être un peu trop littéraire, trop Comédie-Française ou trop Gymnase : Lucy Vaughan, — sans compter mademoiselle Gervais dont les journaux s'occupaient beaucoup, — suffisait presque à elle seule pour faire courir tout Paris.

Et, dès le lendemain, sur les affiches, tous les noms des débutants futurs figuraient en grosses lettres après celui d'Hélène : *M. Gardonne, M. Duret, M. Pépézut, mademoiselle Claudine Harel, mademoiselle Bertrade, madame Dauberville, miss Lucy Vaughan*... Une affiche superbe ! Brécheux avait envie d'ajouter, entre parenthèses, après le nom de Lucy Vaughan : *qui n'a jamais paru sur aucun théâtre.*

— Ça s'est déjà fait ! Je l'ai vu, je l'ai lu, moi ! Sur une affiche des Folies-Dramatiques : Mademoiselle Anna Bellanger, *qui n'a jamais*...

Mais Roblot et Alexis s'interposaient. C'était impossible. A quoi songeait-il ? Ce serait un scandale. Les journaux s'en moqueraient.

— Qu'est-ce que ça me fait ? répondait Brécheux. A mon our, je me moque pas mal des journaux !

Il se rendit pourtant, et Lucy Vaughan entra sans trop le fracas au *Théâtre du Boulevard*, s'imposant, dès son apparition dans le foyer, par cette beauté souveraine et calme, l'un flegme doucement terrible. L'Anglaise sentait d'ailleurs qu'elle avait à se faire accepter de tout ce petit monde, et, souriante, elle affectait une gaucherie et une midité de fillette ignorante. Dans un coin, la mère Harel ravaillait à une tapisserie, d'ailleurs fort remarquable, u'elle allait, disait-elle, probablement mettre en loterie, à ix sous le billet. L'ancienne concierge affectait une pauvreté qui irritait vivement le petit Duret. Il avait des envies olles de faire quelque esclandre.

— Voyons, disait-il à Claudine dans les coins, je sais bien ue cette tapisserie-là, la maman Harel l'a achetée tout

faite, faubourg Poissonnière, et qu'elle pose à l'ouvrièr malheureuse... je m'en vais lui dire...

Mais Claudine le calmait bien vite. Oui, c'était une mani de la vieille femme. Elle aimait à se faire plaindre. Et puis à dix sous le billet, elle gagnerait vingt ou trente francs su la tapisserie. Tout cela était vrai. Mais le mariage, le con sentement, la paix entre tout le monde! Louis devait y songer! Il ne fallait pas de scènes! C'était si bon de s'entendre, de « rester bien ensemble! »

Alors Duret se taisait, et madame Harel continuait à geindre. On avait bien de la peine à élever ses enfants et à joindre les deux bouts. Ce gouvernement, qui laissait passer de pareilles infamies : un prix du Conservatoire qu'on n'engageait pas, qu'on ne couvrait pas d'or! Ils n'avaient donc point d'argent, tous ces ministres et ces députés qui faisaient les beaux à la distribution des prix? Ils avaient donc tout dévoré pour eux ou pour leurs créatures? Et la portière continuait à se pencher sur sa tapisserie, et, comme elle parlait encore de loterie et de billets, Lucy Vaughan, toute droite devant elle, souriante, lui dit, un jour, lentement, en montrant la tapisserie d'une main où brillait une grosse émeraude :

— Combien?...

— Ça?

— Oui, répondait Lucy.

La vieille femme disait un prix, l'Anglaise le doublait, prenait, du bout des doigts, quatre ou cinq pièces d'or dans une bourse d'acier et les donnait à madame Harel, stupéfaite; puis, roulant la tapisserie, la glissait sous son bras, et, toujours froidement souriante, ajoutait :

— Je ferai avec monter un pouf!

Elle se moquait bien de la tapisserie, mais elle avait voulu montrer qu'elle était généreuse, conquérir tous les suffrages de ces gens de théâtre qui aiment à donner et aiment ceux qui donnent, — et elle s'éloignait, saluant, souriant, tandis que la mère Harel disait aux comédiens :

— Ça fait plaisir, l'argent gagné à la pointe de l'aiguille!

Et je vous prie de croire qu'il faut que je travaille, car si je n'en ai plus, ce n'est pas mon gendre qui m'en donnera !

— Maman Harel... commençait Duret.

Claudine le calmait encore. Et Hélène Gervais s'approchait de la vieille femme, lui disant tout bas : Je vous en prendrai, moi aussi, des tapisseries, madame Harel.

— Oh ! ne craignez rien ! J'en ferai encore. Dieu merci, je ne suis pas morte... Je m'userai peut-être les yeux, mais dussé-je passer mes nuits, vous en aurez bientôt ! Il faut bien vivre !

La mère Harel pouvait certes promettre et tenir beaucoup : le magasin du Faubourg était bien assorti.

L'amabilité d'Hélène ne passait, au surplus, dans l'admiration de madame Harel, qu'après la générosité de l'Anglaise ! Voilà une femme ! Elle venait au théâtre en voiture. Il y avait une espèce de Russe, un monsieur très-bien, qui l'attendait. Parfois aussi, un homme à barbe rousse, mordillant sa moustache, l'air troublé, presque colère. Maman Harel s'était laissé dire que c'était un sculpteur qui avait commencé le portrait de Lucy. Il paraît que Lucy ne tenait pas beaucoup à le revoir, car très-souvent, quand il l'attendait devant une porte, elle sortait par l'autre. Maman Harel ne la blâmait point. On ne sait pas ce que perd une femme à s'attacher à un meurt-de-faim. Et nécessairement elle regardait du coin de l'œil son futur gendre. Elle avait pour miss Vaughan une sorte de respect et, à vrai dire, Hélène Gervais ne lui inspirait qu'une sympathie où il entrait un peu de pitié. Eh bien ! oui, mademoiselle Gervais était une brave fille. Et après ?

Elle épouserait son Saint-Yves. Un joli dénoûment ! Parlons-en ! Une corde passée au cou, à la manière de Claudine. Mais, voyons, les actrices maintenant se mettaient donc décidément à épouser des acteurs ? Maman Harel préférait le temps où elles rêvaient surtout d'avoir un hôtel. Si l'on entrait au théâtre pour « faire la popote » autant valait rester une bonne petite bourgeoise, épouser un employé de chemin de fer et tenir son ménage. Ah ! ces en-

fants ! Claudine verrait, quand elle serait « à ses pièces » et qu'elle s'appellerait madame Duret ! Quant à Hélène, qu'elle devînt ou ne devînt pas madame Saint-Yves, maman Harel s'en moquait comme de l'an quarante.

Madame Saint-Yves! Hélène, dans tous les cas, se serait nommée madame de Fresne. C'était le véritable nom de Saint-Yves, et un nom dont la particule était authentique. Saint-Yves expliquait un soir, très-simplement, à Hélène pourquoi, ne voulant pas trop chagriner ses parents, des magistrats pour la plupart et de noblesse de robe, il avait pris un pseudonyme qui lui semblait maintenant plus à lui que son nom même, si bien que lorsque, dans tout acte public, il signait Pierre de Fresne, il lui semblait qu'il prenait le nom d'un étranger.

Il en était ainsi venu à regarder Hélène comme la confidente la plus sérieuse de ses pensées et, à l'heure où elle se sentait protégée par l'amour de Saint-Yves, lui se sentait rajeuni, rasséréné par cette affection, si différente de toutes celles qu'il avait éprouvées. Parfois encore — rarement — l'amer rictus des jours anciens revenait aux lèvres du comédien et relevait sa moustache blonde. C'était lorsque Clotilde Verrier, que sa froideur exaspérait, essayait décidément de dompter cet homme qui la fuyait et qu'elle aimait. Subissant, malgré lui-même, l'ascendant étrange de cette fine beauté d'Arabe, il avait besoin d'un effort violent pour passer, maître de son visage, sans une émotion effrayante, à côté d'elle. Et il la voyait tous les jours, et il répétait avec elle et bientôt il allait jouer, à l'Odéon, une pièce nouvelle avec Clotilde, une pièce où son rôle lui imposait l'emportement de la passion, où il devait se traîner suppliant, aux pieds de Clotilde qui incarnait, dans l'œuvre encore inconnue, une femme sans amour. Par une des ironies de cette vie de comédien, c'était justement le contraire de la situation où se trouvaient l'un en face de l'autre ces deux êtres faits pour s'entre-déchirer ou pour s'aimer, qu'ils avaient à rendre visible au public, avec le renversement exact des sentiments éprouvés. Volontairement gla-

cial pendant les entr'actes des répétitions, Saint-Yves, agenouillé, était forcé de murmurer à Clotilde des paroles d'amour, avec des effusions ardentes, des supplications éperdues; et Clotilde, en écoutant cette voix brève et hachée d'ordinaire et vibrante comme une lame d'acier, se fondre ainsi dans la tirade harmonieusement écrite que le comédien avait à réciter, oui, plus d'une fois Clotilde fermait les yeux, comme si c'eût été vraiment à elle et non à la création de l'auteur que parlât Saint-Yves. Et, de ses yeux de braise, elle le regardait, non pas insolemment dédaigneuse, comme le voulait son rôle, mais tremblante, mais frémissante, mais toute prête à lui dire, au lieu du texte cruel et froid : — Relève-toi donc! Je t'aime!

Alors, la tirade finie, Saint-Yves affectait de se redresser brusquement, essuyant les genoux poudreux de son pantalon, et, avec une politesse correcte, sa voix, par un prodige de volonté, reprenant sa vibration acérée :

— Je crois que ça ira comme ça, disait-il. Je vous facilite bien votre réplique, n'est-ce pas, chère amie? Voulez-vous que je recommence?

Parfois Clotilde sortait de ces répétitions en tordant son mouchoir de dentelle autour de ses gants ou en brisant entre ses doigts l'écaille d'un éventail. Elle était furieuse et haineuse, et elle savait bien que si Saint-Yves lui échappait ainsi, c'est qu'Hélène Gervais était là. Elle était donc toute-puissante, cette Hélène, par le charme de son honnêteté? Il fallait des candeurs feintes ou vraies à ce blasé de Saint-Yves! Cet amoureux fou de toutes les femmes, ce séducteur de princesses russes, ce comédien qui naguère encore brûlait sa vie et la gâchait avec une aristocratique indifférence, une sorte de grisette de théâtre le tenait, tout confit en pastorales, dans sa petite main! Il se délectait au laitage de Florian après s'être brûlé la lèvre au philtre de Musset. C'était bien drôle. Clotilde en eût éclaté de rire toute la première, si sa vanité n'eût point payé les cornemuses de l'idylle.

Et Clotilde devinait juste. Saint-Yves aimait d'autant plus

Hélène qu'il redoutait davantage Clotilde Verrier. Auprès d'Hélène, il se sentait rassuré et heureux. C'était comme un épanouissement de tout ce qui demeurait en lui de sentiments droits étouffés, de timidités transformées en bravades. Il cherchait toutes les occasions de se rapprocher d'Hélène.

Une représentation, un concert devait être donné au profit de crèches fondées dans la paroisse de Saint-Clément et patronnées par le curé Poparel. Officiellement, M. Poparel ne « paraissait » pas, ne voulant point mêler son caractère sacerdotal à une œuvre de charité qui demandait des ressources au théâtre. En réalité, le bon gros curé s'occupait très-gaiement du programme.

— La saison est bien mauvaise, disait-il avec une piquante autorité de connaisseur. Fin septembre, on n'est pas encore revenu des eaux. Trouville, Dieppe, Biarritz, tout cela nous prendra bien du monde. Et puis il y a la chasse, cette maudite chasse! Si nous pouvions attendre à fin novembre, cela vaudrait mieux. Mais on ne peut pas, les crèches réclament des couvertures... Il faut donc tirer le meilleur parti possible de la situation et forcer les gens à venir, grâce à un programme... comment dirait-on bien ça?... *sterling!* Enfin, étonnant! Des noms, des noms, il faut des noms; — quelque chose de très-parisien!

Et le curé se frottait les mains à l'idée que madame Pornic, oui, oui, l'étoile à la mode, madame Pornic elle-même, se mettait à la disposition de l'*Œuvre* et chanterait, pour les petits abandonnés de Saint-Clément, ses chansonnettes en renom : la *Petite Chatouilleuse*, les *Fredaines de Grand' Maman*, *Cousin et Cousine*...

Alors, l'abbé Ronchat intervenait, sévère et sombre, demandant au curé si le bruit qui courait...

— Oui, oui, mon cher abbé. Le bruit qui court ne ment pas. Il est inutile de crier par-dessus les toits que le bénéfice de la représentation profitera à nos pauvres petits diables d'orphelins, mais c'est comme ça!... Plaignez-vous donc! Je fournis à des comédiens l'occasion de gagner une part de paradis!

— Mais, monsieur le curé, madame Pornic...

— Ah! madame Pornic! Eh bien, quoi! Que voulez-vous? mademoiselle Déjazet est morte. Je ne peux pas demander à mademoiselle Déjazet de nous chanter la *Lisette!*

L'abbé Ronchat était stupéfait, tandis que M. Poparel tout guilleret, se frottait les mains à l'idée que ses paroissiens en bas-âge auraient de bons matelas douillets, des traversins, des bas de laine pour l'hiver...

— Et c'est bien rien, mon cher abbé! disait le curé, madame Pornic m'a promis de venir, le dimanche de l'*Avent*, chanter un ou deux morceaux à Saint-Clément. On en sera informé d'avance. La quête sera féconde et vous pourrez avoir, dans votre chapelle, des verrières à personnages, s'il vous plaît, avec de gaies couleurs de rubis, d'émeraudes et de topazes, au lieu de nos pauvres vitraux verdâtres qui font ressembler Saint-Clément à une église de campagne.

— Elle chantera à Saint-Clément! Elle! Madame Pornic!...

Et l'abbé Ronchat, le sourcil froncé, la lèvre blême, joignait les mains en baissant à terre des yeux incendiés de colère.

— Mais vous n'y avez pas songé, monsieur le curé : — cette femme est juive!

— Eh bien! nous avons tout à y gagner. Elle peut se convertir. C'est une conquête à faire, mon cher abbé. Seulement, vous êtes un peu intolérant, comme vos confrères des campagnes. On est plus cordial à Paris. Juive! Et puis après? Le Dieu d'Isaac et de Jacob n'est-il pas le nôtre? Allons, allons, vous aurez des vitraux neufs, et les enfants auront des chaussettes chaudes. C'est bien quelque chose, vraiment!

Il avait été décidé que le concert (on voulait éviter le mot de représentation théâtrale), serait donné à la salle Herz, dans les derniers jours de septembre, et Saint-Yves avait été prié de prêter son concours. Ah! s'il voulait jouer quelque proverbe! Avec mademoiselle Verrier, par exemple...

— De l'Octave Feuillet, disait M. Poparel. C'est charmant, c'est élégant, c'est fort présentable. L'abbé Ronchat ne criera pas.

Et Saint-Yves avait accepté, mais il avait indiqué, pour lui donner la réplique, mademoiselle Gervais, et il avait choisi un proverbe nouveau, récemment publié par la *Revue des Deux-Mondes.* Ces répétitions à deux, avec Hélène, pendant les heures où le *Théâtre du Boulevard* n'absorbait point la jeune fille, quelle joie profonde elles lui causaient ! Comme il était heureux d'interrompre, en souriant, la scène commencée, pour causer, pour laisser aller sa pensée au vent des souvenirs ! Comme il trouvait charmante, dans sa gravité douce, cette femme à qui le bonheur confiant donnait une expression nouvelle, un rayonnement inconnu !

Marsy, qui l'avait rencontrée, lui avait dit doucement, avec un son de voix un peu triste :

— Vous n'êtes plus ma *Charité!* Je vous demanderai quelque jour de prêter votre visage à la *Fortune!*

— Oh ! l'*Economie* tout au plus, avait répondu Hélène en riant. — Mille bons baisers à André !

Marsy, autrefois, ne l'avait jamais vue rire. Un furtif éclair souriant et c'était tout, jadis. Et maintenant...

Chaque jour la rendait en quelque sorte plus ardemment vivante en lui donnant une assurance plus profonde dans l'affection de Saint-Yves et en la rapprochant de l'heure des débuts. Elle avait une fièvre d'espoir, un appétit de bataille. Elle contemplait, pendant la répétition de *Jeanne Michelin*, cette grande salle vide et qu'elle peuplait, par l'imagination, de spectateurs haletants ! La pièce était belle, Hélène croyait fermement qu'elle la jouerait bien. Ah ! comme elle eût voulu déjà entrer en scène, dans l'atmosphère chaude de cette salle illuminée !

Et les petits journaux, à qui Fréville envoyait des notes, parlaient déjà de la débutante. Clotilde Verrier lisait tout cela, le matin, dans son lit, déchirant nerveusement la bande de son journal et regardant, aux Nouvelles des Théâtres, si l'on parlait encore de mademoiselle Gervais. Et l'on en parlait encore ! Et l'on en parlait toujours !

— Ils veulent l'*inventer*, décidément, murmurait Clotilde frémissante, ses longs cheveux bruns dénoués sur sa tête

fine, qui regardait en l'air et s'enfonçait dans ses bras croisés sur l'oreiller.

Elle cherchait alors un moyen de combattre cette naissante rivale, — et doublement rivale, — dont ceux qui l'avaient entendue, aux répétitions, alors que la fièvre de la lutte ne secoue pas le corps pourtant et ne brûle pas le sang, disaient déjà :

— C'est une Desclée!

Et maintenant la veille de l'*ouverture* était arrivée. On jouait demain. Le *Théâtre du Boulevard* ouvrait le 20 septembre, comme il l'avait promis. Harassé, bronzé plutôt que pâli par les nuits passées, comme revenant d'un long voyage, Brécheux égosillé ne parlait plus qu'à travers une extinction de voix. L'architecte était sur les dents, les tapissiers clouaient les dernières tentures. On raccordait le papier grenat dans les loges. Une vague odeur de térébenthine et de couleur fraîche montait de la salle, coquette et blanche avec ses dorures comme une fiancée avec ses bijoux. La répétition de *Jeanne Michelin* allait commencer, et l'auteur, sur le théâtre, regardait, étonné lui-même, ces acteurs qu'il était accoutumé de voir avec leurs vêtements quotidiens, leurs tournures sans façon et qui maintenant descendaient de leurs loges méconnaissables, ayant *fait leur tête*, des postiches collées à leurs lèvres, à leurs joues, sanglés, coquets, fardés, maquillés, les yeux agrandis, très-brillants dans leur cercle noir et les pommettes toutes rouges.

Et, très-émus, nerveux, ils se présentaient à Guérard, se posaient devant lui, arquant la jambe, le poing sur la hanche et demandaient :

— Est-ce bien ça? C'est-il bien *votre bonhomme?* Ai-je mis trop de *crêpé?*

Et l'auteur avait des joies stupéfaites d'enfant. Ses personnages vivaient! Il les voyait là, aller et venir, sous ses yeux! Jusqu'à présent, dans les répétitions de jour, c'étaient surtout des comédiens et des comédiennes qu'il avait vus passer sous ses yeux : maintenant c'étaient les héros mêmes

de son œuvre. Son rêve de poëte, il le touchait du doigt. Il voyait respirer et agir, il entendait parler tous ces enfants de sa fiction, nés fantastiquement de gouttes d'encre, là haut, dans sa petite chambre froide. Son manuscrit, ses pauvres feuillets raturés autrefois s'animaient. Le malheureux garçon avait des envies de pleurer.

Gardonne lui disait alors gaiement :

— Ne craignez rien, la pièce marchera. Le pompier est content!

— Le pompier? quel pompier?

— Le pompier de service. Le pompier, mon cher auteur, est le premier critique de toute pièce nouvelle. S'il ne prête aucune attention à la grande scène, c'est fini. Si, au contraire, il ouvre de grands yeux, une grande bouche et attend le dénoûment comme le Messie, on peut compter sur un succès. Molière consultait La Forêt. Les Molière du jour suivent avec anxiété l'expression du visage du pompier, et s'il est content, ils sont enchantés! — Ah! vous avez de la chance, ajoutait Gardonne, vous allez avoir un succès et je ne pourrai même pas aller dîner à Nogent une seule fois avant la chute des feuilles.

Henri Roquevert, lui aussi, aux côtés de Guérard, respirait l'odeur de poudre de la bataille. Il arpentait la scène, tandis que, derrière la toile, le chef d'orchestre, un ancien prix de Rome tombé de chute en chute jusque-là, faisait répéter, pour la huitième ou dixième fois, le morceau d'ouverture: une ouverture qu'il avait autrefois composée pour un *Faust* avant Gounod. Elle avait, cette scène où l'on plantait un décor représentant un salon, comme un aspect de navire de guerre à l'heure du branle-bas. Les machinistes remuaient des portants, bousculant Guérard, coudoyant Henri, ou posaient, selon les indications du régisseur Roblot, les fauteuils et les tables à la place voulue.

— Plus loin! Là! C'est bon! Eh bien! et la cheminée? Voyons, Balue, qu'est-ce que vous faites? Vous oubliez la cheminée! Pas celle-là, sapristi! Nous sommes chez un ministre et vous m'apportez une cheminée de cuisine!

Moins rapidement habillées que les acteurs, les comédiennes arrivaient maintenant; la grosse Dauberville, sanglée à craquer dans une robe de velours noir; la petite Claudine, en bonnet de soubrette, jolie comme un cœur, malgré son nez pointu, et mademoiselle Bertrade, l'ingénue, intimidée, les yeux tout rouges, pleurant à l'idée que son professeur Thibouville n'était plus là pour la voir débuter. La mère Harel, rouge comme une pivoine, prenait la main de l'auteur et lui faisait toucher sa poitrine en disant :

— Sentez comme il bat! Ah! ces maudits enfants! Je mourrai d'un anévrisme, c'est sûr!

Un demi-figurant qui n'avait qu'à ouvrir les portes du fond et à *annoncer* les gens, racontait qu'il n'avait dîné que d'un œuf tout simplement — par émotion et pour ne point gâter sa voix.

Et tout ce monde, Gardonne, Pépézut jouant un membre du Jockey, le gardénia à la boutonnière ; Duret, très-drôlement grimé en amoureux transi, tout ce personnel costumé, déguisé, uni par une même anxiété, attendait les trois coups du régisseur tandis qu'Hélène Gervais, admirablement belle dans une robe sombre, arrivait pâle, mais sans poudre de riz, ses yeux brûlant dans un visage de marbre, et, tout en mettant ses gants, regardant Guérard avec un sourire et lui disant :

— Confiance! Vous avez fait un beau drame!

— Et j'ai pour moi une grande artiste! répondait « M. Paul. »

Puis, tout à coup, Brécheux accourait, soufflant et toujours suivi de ce grand garçon d'Alexis, un peu ému, et le directeur, frappant dans ses grosses mains, s'écriait :

— Allons, mes enfants! le censeur est là! On commence! Monsieur Guérard, venez avec moi!

— Mais miss Vaughan... balbutiait Roblot.

— Eh! bien, miss Vaughan?

— Elle n'est pas arrivée!

— Elle n'est que du *deux!* Commencez sans elle! Le censeur attend!

Le censeur était là, en effet, assis au milieu des fauteuils d'orchestre, dans une salle plus qu'aux trois quarts vide, où, dans le fond du parterre et au haut des troisièmes loges on apercevait, se détachant sur le rouge doré du théâtre, les employés, les ouvreuses, les contrôleurs du théâtre, les parents d'acteurs, les figurants qui *n'étaient pas du premier acte*, les machinistes, et aussi, çà et là, des visages de comédiens connus, de reporters entrés malgré la consigne, de dessinateurs envoyés par les journaux illustrés pour faire des croquis de la salle nouvelle; et peut-être (si la pièce semblait réussir) d'une des scènes du drame. Puis, avec leurs carnets à la main, prêts à noter les *effets* à souligner, les entrées à marquer, les passages à applaudir, deux ou trois hommes groupés et attendant : — les chefs de claque, et presque à côté d'eux, Fréville, le secrétaire, causant avec Saint-Yves et Henri Roquevert.

De tout cela, l'auteur ne voyait rien, ne distinguait rien. Il ne voyait que sa pièce, il en entendait les premiers mots tombant dans ce grand silence froid d'une salle résonnant le vide.

Le rôle d'Hélène Gervais était assez peu développé pendant le premier acte; il se dessinait surtout, au second, lorsque Jeanne Michelin se trouve brusquement en présence d'Angela, qui passe couverte des diamants payés par Michelin. A ce moment-là, Hélène fut superbe, et l'apparition très-attendue de Lucy Vaughan, blanche comme une belle statue dans une robe de satin grenat, fit un effet d'éblouissement. On eût dit une de ces courtisanes vénitiennes rencontrées dans les dessins de Cesare Vecello et traversant orgueilleusement un salon de Paris.

La toile baissa sur des bravos. Tout le monde était enchanté. Hélène remontait lentement, comme lassée, à sa loge, tandis que Saint-Yves s'élançait sur le théâtre à la suite de Brécheux pour lui crier bravo.

Henri était blême d'émotion.

— Ah! disait-il à Hélène, que vous êtes heureuse !

— C'est vrai, je suis contente de moi, répondait-elle naïvement.

Et Brécheux, rouge, essoufflé, allant à Guérard, lui prenait les mains et disait :

— Vous savez, ça sera un succès. Godin parie pour cent cinquante.

— Cent cinquante?... balbutiait l'auteur.

— Oui, représentations. Maintenant, ce n'est pas tout ça. Il faut m'en faire une autre.

— En retouchant un peu *Gallia*... commençait Guérard timidement.

— Oh! non! Oh! non! Des machines comme ça, oui. Des pièces à mouchoirs, tant que vous voudrez! Mais pas de pièces littéraires! Piochez les scènes de larmes!

Toute la soirée fut un long triomphe qui devait sans nul doute, être doublé le lendemain par l'effet devant le public. L'avis de Godin, le chef de claque, était précieux. Roblot hochait bien la tête en disant, avec sa vieille habitude des planches : « Il ne faut pas trop s'y fier! Les *lectures* excellentes sont trompeuses et les mauvaises répétitions générales donnent les bonnes *premières! Vice versa!* » Mais on laissait dire Roblot. Un souffle de confiance avait passé sur ces pauvres gens, fatigués de travail, harassés, tremblants tout à l'heure, maintenant raffermis, pleins d'illusions joyeuses et qui voyaient s'ouvrir devant eux, comme une traînée de lumière, une longue perspective de succès. Aussi Brécheux répétait à son fils :

— Après cette pièce, ce sera ton tour, garçon! Travaille, va, nous tenons ton affaire!

Et le dernier acte fini, chacun remontait à sa loge pour se déshabiller, pendant que les musiciens, encore à leurs places, répétaient une dernière fois l'ouverture.

Le même mot tombait de toutes les bouches, avec des promesses de victoire :

— A demain! à demain!

L'auteur, marchant dans un rêve, la migraine lui serrant le crâne, prenait les mains qu'on lui tendait et remerciait et remerciait encore Pépézut qui lui disait, planté devant lui :

— Je voudrais pourtant bien que vous me fissiez une observation. Je ne suis pas de ceux qui se vexent pour des observations. Il est toujours temps de *polir*. Dites-moi franchement, là, est-ce assez élégant ? Votre d'Aubignac, voilà ce que j'en ai fait : un Richelieu qui ne serait pas un Richelieu. Est-ce ça? Est-ce bien ça ?...

— Oui, monsieur Pépézut. Merci... Merci...

— Ce ne sont pas des remerciements que je demande, ce sont des observations. Oh ! les observations, moi, ça m'éperonne ! Je vais même plus loin. Je suis de l'avis de Préville. Je ne crains pas les coups de sifflet, ça me rappelle à moi-même !

Hélène attendait, enveloppée dans un manteau de cachemire noir, devant la porte du concierge, au bas de l'escalier menant au foyer, la voiture qu'était allé chercher Henri. Et Saint-Yves, très-ému, se tenait a côté d'elle, la regardant longuement, tandis qu'en passant devant eux les comédiens et les figurants saluaient...

— A demain, Hélène! disait, contente, la petite Harel, qu'on avait applaudie.

— A demain ! à demain !

Toujours ce même mot jeté d'un ton joyeux.

Et, machinalement, dans le cadre de bois cloué à la muraille, sous le grillage chaque jour soulevé, Hélène déchiffrait, avec une angoisse qui maintenant commençait, la feuille de service de ce terrible lendemain :

« *Spectacle à 7 h. 1/2. — 1re de Jeanne Michelin.* »

Et rien aux *Répétitions*, rien aux *Observations*. Rien sur le reste de la feuille blanche. Rien que ces mots, gros de fiévre et de terreur : « 1re *de Jeanne Michelin*, » et en bas : « *Le régisseur général, Roblot.* »

— Vous regardez cela, et maintenant vous avez peur, Hélène ?... dit Saint-Yves en se rapprochant d'elle.

Sa voix tremblait. L'escalier se vidait peu à peu. Il semblait que le silence entrât dans ce grand théâtre, tout à l'heure si bruyant. Le concierge éteignait, çà et là, des becs de gaz qui brûlaient. Par la porte du dehors, on apercevait

un coin mouillé du boulevard, avec des larmoiements saignants de lumières reflétées par l'asphalte humide. Une petite pluie tombait et Henri ne trouvait pas de voiture sans nul doute. En sortant, Claudine avait gaiement retroussé sa jupe et bravé ou plutôt, — levant la tête, — bu la fraîche pluie en riant, au bras de Duret, tandis que la mère Harel grommelait en ouvrant son *en-tout-cas*. Hélène éprouvait ce petit frisson des premières tristesses d'automne et, après tant de fièvre, elle regardait tomber cette pluie morne.

La question de Saint-Yves lui fit relever le front. Elle sourit :

— C'est vrai j'ai peut-être peur... ou froid, je n'en sais rien !

— Vous avez été vraiment belle, Hélène, dit Saint-Yves en se rapprochant. Et devant vous, vous avez un splendide avenir ! Je sais bien que l'avenir nous trompe. Personne plus que moi n'y croyait, quand je débutais. Et j'ai cherché longtemps non-seulement ces bravos qui font tant de bien, n'est-ce pas ? mais, — ce qui est meilleur, — une affection vraie, un amour sincère... Et je croyais bien que cet amour était impossible à rencontrer.

Il tremblait, en parlant, cet ironique Saint-Yves, et sa main, qui cherchait la main d'Hélène, frémissait comme sous un frisson...

Elle, debout, les yeux à demi clos, se laissant aller à cette douceur de voix, chaude comme cette moiteur qui l'enveloppait, écoutait, caressée, prête à pleurer de joie, tandis que les gouttes de pluie tombaient devant la porte avec leur bruit triste.

— Oui, continuait Saint-Yves, je croyais que je n'aimerais jamais comme je rêvais d'aimer, et maintenant je vois que je désespérais trop tôt, car je vous aime de toute mon âme !

Elle ne répondait pas. Elle demeurait debout, appuyée à demi contre la rampe de l'escalier, les paupières baissées, plongée dans une vision charmée ; mais sa main, que rencontraient maintenant les doigts brûlants de Saint-Yves, ren-

dait au comédien une pression heureuse et douce comme l'aveu muet de la fiancée au fiancé agenouillé devant le prêtre...

Et c'était un cadre bizarre que ces murailles nues, ce bas d'escalier humide, cette porte où le vent soufflait, découpant un coin boueux de boulevard ; c'était un triste et froid décor pour ce chaste et profond entretien, pour cet échange sacré de deux aveux. Mais l'éternelle poésie de l'amour enveloppait ces deux êtres, et le bruit des gouttelettes monotones berçait plus doucement que ne l'eût fait la mélodie d'un musicien de génie le beau songe d'Hélène, — d'Hélène se disant que maintenant elle était aimée et qu'elle aimait pour l'éternité...

Henri revint brusquement, tout trempé, riant beaucoup et ramenant un fiacre.

— Vite, vite, montez, dit-il à Hélène. La voiture n'aurait qu'à vous laisser en plan ! J'ai failli me battre avec le cocher !

Et Hélène partit, rayonnante, folle de joie, tendant une dernière fois, du fond du fiacre, sa main à Saint-Yves, remerciant Henri et, dans la solitude de la voiture qui l'emportait, songeant à cet autre retour, si différent de celui-là, le soir du concours du Conservatoire.

Il n'y avait pas trois mois, et déjà le sort lui avait donné cette revanche promise par Saint-Yves. Elle était aimée ! Elle allait être applaudie !

Et, encore une fois, au milieu de ses larmes de joie, elle revoyait la chère image de maman Gervais. Comme elle regrettait, cette fois, que la pauvre femme ne fût pas là !

Chose étonnante : faculté précieuse de l'illusion et de l'oubli ! Elle ne songeait pas à Monnerol.

Le lendemain, Hélène fut très-étonnée de ne pas voir, chez elle, arriver Saint-Yves. Marsy vint du moins s'excuser, désolé de ne point assister à la représentation du soir. Il lui parut sombre. Sabine était légèrement malade. Le petit André souffrant, inquiétait aussi Philippe.

— J'applaudirai de loin, dit-il. Les journaux de ce matin

parlent déjà de la répétition comme d'un succès éclatant. Mes vœux vous suivront comme ceux de quelqu'un qui vous aime profondément.

Hélène souriait, songeant que les mêmes mots ont une différente musique. Aimer ! Ah ! c'est Saint-Yves qui l'avait bien dit, ce mot, cette nuit, dans le cher tête-à-tête devant la loge du concierge !

Et Marsy parlait encore de miss Vaughan, de Charrière que cette femme avait totalement séduit, transformé, et qui semblait fiévreux, mécontent... Hélène n'écoutait pas. Elle entendait, elle écoutait toujours Saint-Yves.

La visite de Marsy l'avait pourtant touchée. Celle d'Henri, qui vint une heure après, lui fit grand plaisir.

— M. Marsy m'a dit que les journaux étaient *bons*, pour parler comme mes camarades du théâtre.

— Excellents ! Ah ! Marsy est venu ?... Etait-il gai ou triste ?

— Je ne sais pas, dit Hélène après un moment. Oh ! mais voyez donc comme le bonheur rend égoïste !... Je n'ai pas remarqué.

Elle était follement heureuse. Toute la fièvre de la nuit passée lui revenait comme un beau songe. Et ce soir, comme elle jouerait ! Avec quel élan, quelle confiance ! *Il* serait fière d'elle ! Elle serait digne de *lui !*

Elle eût voulu le lui dire. Elle était décidément surprise qu'il ne vînt pas. La journée passerait vite, il est vrai, même cette journée d'attente.

Elle verrait Saint-Yves, le soir.

Saint-Yves, ivre, lui aussi, du souvenir de ce furtif aveu, était allé à l'Odéon, comme d'habitude, à l'heure de la répétition. On lui avait annoncé qu'on ne répétait pas. Pourquoi ? Clotilde Verrier était malade. Sans elle, toute répétition était inutile. On ne pouvait faire que des *raccords*. Et à quoi bon ?

— Elle est malade de cet article, tenez dit la petite Esther Lévy, qui était de la pièce.

Et, riant, elle tendait à Saint-Yves un numéro d'un jour-

nal du matin où il était question de la répétition générale du drame de Guérard et du succès d'Hélène.

— A votre place, ajouta Esther, j'irais faire visite à Clotilde. Un peu de taffetas d'Angleterre sur la blessure ! Ça serait poli.

Le concierge montait justement à Saint-Yves une lettre pliée en triangle, où Clotilde demandait à son camarade de la venir voir. Elle voulait lui parler de la pièce nouvelle, obtenir aussi, disait-elle, des renseignements sur cette *Jeanne Michelin* qu'elle ne pourrait malheureusement pas aller applaudir, quoiqu'elle eût d'avance loué pour cela une avant-scène.

— C'est peut-être vrai, cela, Saint-Yves.

Machinalement, il descendit vers les Champs-Elysées où demeurait Clotilde, dans un petit hôtel de l'avenue Matignon. Il remonterait chez Hélène en sortant. Ce n'était pas la première fois qu'il entrait chez Clotilde Verrier. Mais ce jour-là, il éprouvait comme une sorte de satisfaction curieuse à voir quelle vivante antithèse formaient entre elles ces deux femmes. Cette fantaisie lui plaisait. Pour tout dire, il allait comme on va, presque au hasard, aux heures les plus décisives de la vie. Il mettait aussi une coquetterie hautaine à braver Clotilde, maintenant qu'il avait senti, dans la pression de sa main, l'aveu de l'amour d'Hélène.

L'appartement tout entier de Clotilde venait d'être renouvelé : un caprice de la comédienne avait décrété que l'hôtel exigeait des tentures et des tapisseries nouvelles. Saint-Yves respirait, dès l'entrée, comme une atmosphère troublante. Les raffinements du luxe parisien s'y mêlaient à une certaine originalité africaine. Sur une chaise longue, pareille à un lit, avec un dossier à incrustations d'argent ciselé, orné de médaillons et d'émaux cloisonnés, Clotilde était étendue, sa tête maigre se profilant avec sa teinte mate, sur un oreiller rose, et son corps alangui s'ensevelissant comme perdu dans le flot de satin d'un couvre-pied jeté là au hasard et dans le chiffonné savant de soieries étincelantes semées autour d'elle avec un art exquis, entourant

comme d'autant de fonds de tableaux, doux comme des caresses, cette femme couchée et dont les yeux brillaient de fièvre. Des draperies rose tendre, avec des guirlandes de fleurs brodées, s'attachaient au-dessus d'elle par des cordons aux longues franges d'un rose fondu, et deux gros glands de satin bleu tombaient du plafond où ils soutenaient une draperie lumineuse, un vélum satiné et rayonnant comme un ciel bleuissant d'été. Au fond, des Amours pâlis souriaient dans une tapisserie qui semblait continuer l'alcôve par le prolongement d'une perspective de fête de Watteau. Et de tous côtés c'était un enguirlandement, un croisement de peluches bleues, doublées de satin blanc frangé d'or, de satin gris formant tout autour de ce lit comme les parois d'une tente. Une large peau de tigre, ourlée d'or, traînait, avec ses raies jaunes et noires, le long du lit rose, et la tête inquiétante du tigre, immobilisée dans un miaulement éternel, montrait, au-dessous du fin profil, si étrangement séduisant de Clotilde, la blancheur terrible de ses dents et le hérissement de ses moustaches; — et c'était une bizarre antithèse, ce crâne dur de bête fauve et ce front mat de jolie fille.

Sur un guéridon d'argent, à côté d'un éventail à demi ouvert, d'une fleur à demi effeuillée, d'un livre à demi lu et d'un verre de Venise où du raki mélangé d'eau semblait une énorme opale liquide, Clotilde prenait dans une coupe japonaise une confiture de pétales de roses, rapportée d'Alexandrie, — de ces roses d'Egypte que les gens du pays et les Smyrniotes débitent en gelée ou en miel, — et lentement, avec une petite cuiller de vermeil, elle la portait à sa bouche rouge comme une fleur saignante.

Et, presque muet d'admiration et de crainte, Saint-Yves s'était, d'instinct, arrêté sur le seuil de ce boudoir attirant comme une oasis, tandis que la femme de chambre regardait le comédien d'un air ironique. Rien n'était plus séduisant que cette apparition de Clotilde Verrier, étendue comme dans un hamac au milieu de ce luxe écrasant, un petit palmier qui sortait d'un vase d'onyx blanc à ornements d'or, projetant sur son front son ombre fraîche, tandis

qu'au pied du lit, émergeant de ce flot de satins aux tons clairs, adoucis comme ceux du pastel et bordés de soies japonaises, un petit Amour doré, debout sur une colonne de marbre, semblait contempler l'alanguissement de cette belle fille, mince et serpentine comme une Arabe, dont elle avait le sang et le regard.

En apercevant Saint-Yves, Clotilde avait doucement redressé sa tête, étrangement blafarde avec son casque de cheveux noirs, et ses fines narines soudain dilatées, elle avait dit doucement au comédien :

— Ah! c'est vous, mon ami? Je craignais que vous n'eussiez pas reçu ma lettre. J'avais hâte de vous voir. Je voulais vous demander des nouvelles de la pièce de ce soir..., de mademoiselle Gervais aussi! Vous savez qu'elle m'inquiète, mademoiselle Gervais?... Parole d'honneur, j'en suis jalouse. Ne le lui dites pas, cela la rendrait trop heureuse. Et vous êtes venu sans avoir reçu ma lettre, peut-être, comme cela, de vous-même?... Voilà qui est gentil. Vous m'aimez donc un peu? Voyons, approchez ce pouf, là, oui, tout près, je suis lasse et ne saurais parler haut. Eh bien! qu'est-ce que *Jeanne Michelin,* décidément?

Saint-Yves, troublé, déjà mécontent d'être venu, se rappelait ce qu'il avait dit lui-même, un jour, en songeant justement à Clotilde :

— On ne hait que ce qu'on redoute.

Trop longtemps il avait cru haïr Clotilde. Il n'avait jamais si cruellement senti quel pouvoir avait sur lui la charmeuse irrésistible qu'à cette heure, à l'heure où la banalité d'une visite le poussait dans le magnétique rayonnement de cette beauté, sous ce charme plus grisant que le raki opalisé où se jouait un rayon de soleil.

Et maintenant des silences troublants succédaient à un entretien fiévreux, hypocrite, où Clotilde parlait de choses vagues sans oser parler d'Hélène, et où Saint-Yves qui depuis si longtemps résistait à cette fille impérieuse, se sentait faiblir, gagner et dominer par elle, comme dans une ivresse montante.

Et Hélène ? Oui, certes, il aimait Hélène. Y songeait-il pourtant ? Il ne voyait que Clotilde. Et deux fois rivale de celle qui, ce soir, allait créer *Jeanne Michelin*, la comédienne cherchait le moyen de la frapper deux fois, de l'atteindre doublement, de lui empoisonner son succès ou de le rendre impossible en le traversant brutalement par une grande douleur, comme par un coup de couteau.

Elle le voyait bien maintenant, cette Clotilde, que sous son rictus dédaigneux, Saint-Yves était faible et lâche, lâche comme tous les hommes devant un désir, comme un enfant devant un jouet... Et, dans cette chambre ensoleillée, luxueusement superbe, dans cette atmosphère paradisiaque, embaumée de honte, Saint-Yves n'était certes plus l'indompté et l'invulnérable. S'il suppliait, eh bien ! elle saurait commander ! S'il implorait, elle ordonnerait ! Et, dompté, éperdu, oubliant tout, Saint-Yves suppliait déjà, Saint-Yves, éperdu, le feu des prunelles de Clotilde lui coulant dans les veines, Saint-Yves implorait maintenant.

Amour de tête, amour de hasard, de fantaisie et de passage, y a-t-il donc deux sortes d'amours dans ce misérable cœur humain ?

La foule était déjà grande, à cette heure, autour du *Théâtre du Boulevard*, et Pépézut, du haut d'une des fenêtres du cabinet directorial, regardait avec satisfaction tous ces gens prenant d'assaut le contrôle, et cherchait, si de l'un des coupés ou même des humbles fiacres crottés qui s'arrêtaient, de minute en minute, au bord du trottoir, celle qu'il attendait depuis des années, ne descendait pas...

Pépézut, cette fois, était certain de toucher du doigt son rêve. Il avait dans ses yeux éraillés de petis éclairs belliqueux :

— Sans doute, songeait-il en voyant tout ce monde, sans doute tout cela vient pour moi !

L'appétit d'assister à une ouverture, la gloire d'entrer, dès le premier soir, dans un théâtre nouveau, de pouvoir dire demain « j'y étais », de juger, avant la critique même,

cette Hélène Gervais dont on parlait déjà, ce drame inédit d'un *jeune*, de donner son opinion sur toutes choses, sur le style de la pièce, sur l'actrice, sur le foyer, sur la *salle* — contenant et contenu — tous ces sentiments complexes, fils d'une vanité spéciale au Parisien : la vanité de croquer les primeurs, d'inventer les débutants, de découvrir les étoiles, poussaient la foule vers le théâtre où Brécheux, devant l'empressement fou de tous ces gens déclarait, joyeux, qu'il aurait bientôt fait fortune.

Imbécile qu'il était, d'avoir tant bûché dans sa boutique de la rue des Gravillers, dans son magasin du boulevard Sébastopol, d'avoir passé sa vie à vendre des réchauds et des lampascopes, des appareils d'hydrothérapie et de la ferblanterie d'art, lorsqu'il pouvait gagner tant d'argent en s'amusant, en faisant répéter des pièces, en fréquentant les auteurs, en devenant le *patron* des comédiens ! Ce n'était pas seulement pour Alexis, c'était pour lui-même, par spéculation et par plaisir, qu'il eût dû s'y prendre plus tôt et faire bâtir un théâtre ! Enfin, quoi ! il était toujours temps !

Mais que de monde, bon Dieu ! On s'arrachait les coupons. Les strapontins faisaient prime. Brécheux avait presque regret d'avoir réédité le *théâtre à bon marché*. Il eût pu facilement quadrupler le prix des fauteuils. Cette marée montante de demandes venant de partout, des amateurs, des Cercles, des Agences, des journaux même, le grisait. Et c'était aussi des réclamations, des plaintes, des colères, des menaces. Le service avait été mal fait. Le rédacteur en chef du *Moniteur des tabacs* montrait les dents. Le critique théâtral de la *Pantoufle rose*, journal des dames, déclarait qu'on n'avait jamais aussi mal placé un journaliste de sa valeur et un journal de cette importance.

Assourdi, Brécheux renvoyait les clameurs à Fréville.

— Voyez Fréville ! Adressez-vous à Fréville ! Ça regarde le secrétaire général !

Alexis, un peu effrayé de ce tohu-bohu grandissant, se cadenassait de son mieux dans un petit bureau, attendant impatiemment le soir.

Et le soir, c'était la salle nouvelle, devenue toute bourdonnante de monde, avec un flot de gens en toilette, d'habits noirs, de robes claires, de chapeaux inédits, un frémissement d'éventails dans une atmosphère de septembre, chaude comme un soir d'été, un ruissellement de public dans les couloirs, les escaliers, le foyer décoré de plantes vertes. Et tout cela s'occupant plus d'abord de la salle que de la pièce, regardait, lorgnait, trouvait tel détail mesquin, tel autre atroce, demandant pourquoi l'architecte avait mélangé l'or vert et l'or jaune dans la décoration des galeries, faisant des *mots* à propos de l'écusson planté sur le fronton de la scène, à propos des vasistas des loges, des petits bancs des ouvreuses, à propos de rien, à propos de tout.

Et la pièce commençait dans cette bourrasque, dans cette parfaite inattention, distraite ou moqueuse, de gens qui veulent s'amuser, s'amuser *du* drame s'ils ne s'amusent pas *au* drame ; et le premier acte s'achevait sans incidents, sous les bravos réglés de la claque.

— Eh bien?... demandait anxieusement l'auteur qui, machinalement, dans la coulisse, regardait avec des yeux hagards.

— Tant que vous n'entendrez que ces roulements réguliers, répondait Roblot, ça ne sera pas des *effets* de public. Attendez les bravos isolés ! Ça viendra, ça viendra !

Et Brécheux accourait, rouge, essoufflé, furieux :

— Qui donc se promenait derrière la toile de fond pendant l'acte ! Quel est l'animal?...

— C'est moi, répondait l'auteur, timidement. Je croyais être plus seul, dans l'ombre...

— Et c'est une jolie idée ! Vous ne vous aperceviez donc pas que vous donniez du coude dans la toile, si bien que les arbres, les maisons de campagne, le clocher de l'église, aperçus à travers la fenêtre du salon, tout semblait danser ? C'était du joli ! Autour de mon avant-scène, les petits messieurs commençaient à *empoigner*... Ils appelaient ça la *Danse du village!*

Empoigner! Mot lugubre. C'est la déroute prenant à pleines

mains, « empoignant » l'œuvre naissante comme pour l'étouffer !

Guérard se sentit près de s'évanouir. Il avait failli lui-même, — lui ! — en donnant du coude dans un décor, compromettre le succès de sa pièce ! Oui, triple sot ! Oui, certes, animal ! comme disait Brécheux.

— Mais où faut-il me mettre ?

— N'importe où. Mais pas là !

Et l'auteur, le cœur tordu, cherchait un coin plus sombre, un abri plus sûr.

Les quelques amis qu'il avait dans la salle ne se montraient pas d'ailleurs. Le premier acte avait donc bien froidement marché ?

— Courage ! lui criait de loin Henri qui passait, montant voir Hélène.

Hélène était très-courageuse. Elle allait au feu avec une sorte d'allégresse confiante, comme si, quoi qu'il dût advenir, elle se fût sentie heureuse. Tout un essaim de pensées claires semblait bruire en elle avec des élans d'alouettes montant vers la lumière. Elle se sentait plus légère, elle ne pouvait croire à une chute. L'aveu de Saint-Yves était son viatique ; elle marchait, sûre de vaincre !

Mais où se cachait-t-il, ce Saint-Yves ? Du fond de quelle baignoire la regardait-il, ne voulant pas la troubler peut-être en se montrant ? Comme il avait tort ! Comme elle serait heureuse de le voir là ! Pourquoi n'était-il pas déjà monté auprès d'elle ? Elle y avait bien trouvé, embaumant toute la loge, un gros bouquet de roses thé, avec la carte de Philippe Marsy ! — Saint-Yves viendrait tout à l'heure, après cette grande scène du second acte où Jeanne apercevait et chassait Angela !

Ah ! cette scène ! Comme elle eût voulu déjà l'attaquer hardiment, avec la certitude d'une explosion de bravos !

Son professeur la félicitait :

— Attendez tout à l'heure, monsieur Pierron, répondait-elle.

Puis elle demandait :

— Et M. Saint-Yves ?... L'avez-vous vu ?

— Non, pas encore !

C'était bien étrange, vraiment. Mais non, Saint-Yves était là, quelque part, invisible, blotti, plus peureux qu'elle. Encore une fois, à quoi bon? Elle était sûre du succès!

Le second acte commençait. Il y avait, à la droite des acteurs, une avant-scène vide, et Pépézut l'avait déjà remarquée et lorguée, comme si ce fût là qu'*elle* dût apparaître.

Au moment même où Jeanne Michelin entrait en scène au milieu d'un bal, Hélène traversait le théâtre, se trouvant juste en face de ce grand trou sombre, le seul vide qu'il y eût dans la salle, il se fit dans l'avant-scène un bruit de porte ouverte; une ouvreuse se montra, penchant son bonnet à rubans roses, pour arranger un coussin sur un des fauteuils, et, éclatante, superbe, pâle et couverte de diamants, provoquant de l'orchestre aux loges un remous d'attention, un frémissement d'admiration, un mouvement soudain de lorgnettes, Clotilde Verrier parut, se tenant debout dans une robe jaune garnie de jais blanc et promenant son regard hautain et sa tête au profil aigu sur cette salle où tous les yeux la regardaient. Puis, abaissant ses prunelles noires sur la scène, avec un sourire impérieusement joyeux, elle regarda entrer Hélène, et son bras élégant et maigre, sa petite main nerveuse, désigna, d'un geste implacable et caressant aussi, à quelqu'un demeuré au seuil de l'avant-scène, le siége resté vide à ses côtés...

Et, comme dans l'effarement d'un cauchemar, Hélène, qui machinalement levait les yeux vers cette femme, Hélène, qui sentait sur sa joue la brûlure des prunelles de sa rivale, Hélène vit un homme livide, nerveux, mordant sa moustache, entrer automatiquement dans l'avant-scène, s'asseoir d'un mouvement sec sur le fauteuil qu'avançait Clotilde et demeurer là, immobile, la lèvre tremblante et les yeux fixes...

Et c'était lui, c'était Saint-Yves. Et, comme sous la domination soudaine et l'action d'un philtre, Hélène le voyait arrivant là, obéissant, dompté, courbé, apeuré comme un enfant, sous l'orgueilleux regard de l'Algérienne !

Alors, tout s'effaçait aux yeux d'Hélène, tout passait emporté par un tourbillon ; un trou noir, vide, énorme et béant se creusait autour d'elle et, n'apercevant plus, sous le rayonnement du lustre, dans la pleine lumière de la salle, que ces deux visages rassemblés, encadrés dans le rouge velours de l'avant-scène, sous le scintillement des cristaux d'une applique qui lui renvoyait des éclairs d'arc-en-ciel, la malheureuse porta ses deux mains à son front, se sentant tomber, voulant crier, croyant mourir...

Elle s'écroula de toute sa hauteur, sur le tapis, comme foudroyée.

Ce fut une explosion effrayée dans cette salle soudain debout, effarée. On baissait la toile. Les spectateurs se précipitaient, courant aux nouvelles.

Dans l'avant-scène, Saint-Yves s'était levé, se penchant au dehors, comme attiré, et se retournant instinctivement vers la porte pour courir vers la scène, éperdu.

Mais sur ses gants glacés se posait la petite main nerveuse de Clotilde et, dans un sourire implacable et doux, avec une expression de caresse féline :

— Reste, disait la comédienne. Tu as promis. J'ai tenu. Tiens à ton tour !

Toute cette salle attendait, anxieuse. Le rideau se releva bien vite. Roblot annonçait que ce n'était qu'un évanouissement sans gravité. On allait continuer la pièce. Mademoiselle Gervais réclamait l'indulgence du public. Et l'on applaudissait ; et, chancelante, Hélène reparaissait bientôt, en effet, ne regardant plus cette avant-scène d'où tombait pour elle comme une coulée de lave, défaillante encore, mais émue jusqu'à l'âme par les bravos pleins d'encouragement et de pitié de toute cette salle qui n'avait rien vu, rien deviné, rien compris, qui se fût moquée peut-être si elle eût appris que cette femme souffrait d'une torture morale et qui la plaignait parce qu'elle attribuait son évanouissement à une souffrance physique. Et alors, comme si ce fer rouge enfoncé dans sa chair eût donné à Hélène Gervais une énergie, une colère, une indignation plus terribles, elle joua, avec

des bondissements jaloux, des cris de mépris, une rage affolée d'épouse trahie, toute cette scène avec Lucy Vaughan, qui la regardait étonnée avec ses grands yeux froids.

Et cela était si beau, si humain, si vrai, cette impassibilité de goule de l'Anglaise et cette furie de la comédienne, cela était si émouvant, si douloureux et si puissant, ces éclats d'une femme jouant avec tous ses nerfs, toute sa douleur, les mots lui jaillissant des lèvres comme le jet chaud d'une veine blessée, ce fut un si surprenant et si admirable spectacle, que toute la salle, tout ce monde, tous ces blasés, ces ennuyés, ces sceptiques, les coureurs de premières, les femmes à la mode, les critiques lassés, les comédiens gouailleurs, cette foule à qui tout avait été servi, répété, rabâché, ressassé, — ce Paris qui se croit tout Paris, pleurait, criait, battait des mains, appelait, acclamait, enveloppait Hélène Gervais d'une tempête d'enthousiasme.

Et Henri, les yeux gonflés, oppressé, égaré, courait à la loge de l'actrice. Et Brécheux disait : « C'est Rachel! » Et Saint-Yves, morne, pétrifié, mordant sa lèvre, regardait douloureusement Clotilde Verrier, toute blême, et qui se demandait maintenant si elle n'avait pas décuplé le succès de celle qu'elle voulait frapper au cœur...

Et puis, dans le grandissement d'un succès soudain, le foyer, les couloirs, tout le théâtre, tous les groupes retentissaient des mêmes cris :

— C'est superbe! Admirable! Quelle femme! Elle a sauvé la pièce! Et on ne lui a pas donné le prix? On avait raison : c'est Desclée! Mieux que Desclée! Dorval! Une femme, une vraie femme!

Les reporters couraient aux renseignements. Avait-on des détails inédits pour leur Soirée Théâtrale? Mademoiselle Gervais était-elle Parisienne? Le nom de son professeur? Le lieu de sa naissance? Son âge? Sa biographie?

On se précipitait sur la scène, on assiégeait Brécheux, Alexis, Fréville. On entourait Guérard.

— Des détails! Des détails! Comment l'idée de votre pièce

vous est-elle venue ? Où avez-vous déniché votre Anglaise ? Lucy Vaughan, vous dites? Par un *h?...*

Charrière rencontrait Henri, qui sortait de la loge d'Hélène :

— Qu'avait donc mademoiselle Gervais?

— Rien. Une crise de nerfs. Elle a pleuré. C'est fini.

Et le sculpteur, avec des yeux joyeux :

— N'est-ce pas, disait-il, que miss Vaughan est bien belle ?

Jeanne Michelin était maintenant, à coup sûr, un très-grand succès. La *première* tenait ce qu'avait promis la répétition. Brécheux déclarait que personne, vous entendez, personne, n'était capable de bâtir une pièce comme ça!

— Reste à savoir si ça fera de l'argent, répondait Roblot, toujours prudent.

Et Brécheux, de sa voix triomphante, lui répondait par le grand argument du théâtre :

— *Cinq mille cinq* ce soir! Plus que le maximum!

Gardonne maintenant venait de jeter au public, dans le fracas d'une tempête de bravos, le nom de l'auteur : « *La pièce que nous avons eu l'honneur de représenter aujourd'hui devant vous est le premier ouvrage dramatique de M. Paul Guérard !* » On rappelait les acteurs, on rappelait Hélène, on rappelait Gardonne, et les Duret, et Pépézut, oui, Pépézut lui-même, plongeant dans le fond des loges pour y découvrir la Bien-Aimée...

Instinctivement, pendant que ses camarades la traînaient toute pâle, devant la scène, pour recevoir en face l'ovation bruyante de ce public soulevé et enthousiasmé, Hélène releva la tête, regardant l'avant-scène où tout à l'heure s'étalait Clotilde et s'affichait Saint-Yves.

Ils n'étaient plus là !

L'avant-scène était vide.

Hélène eut préféré les revoir; mais, devant l'enthousiasme du public, Clotilde avait voulu fuir et, haineuse, une flamme mauvaise passant dans son œil vipérin, elle partait, abandonnant le public, — cet ingrat public — à Hélène, mais lui prenant du moins son amour, emporté comme une proie...

Et, tandis que Guérard, fou de joie, remerciait mademoiselle Gervais, dans l'effusion de son bonheur, et lui présentait sa mère, une pauvre vieille femme tremblante d'émotion, tandis que Brécheux et Alexis s'inclinaient devant la comédienne comme devant le lever d'un astre, — le théâtre se vidait, déversant à travers Paris une foule enfiévrée qui s'en allait répétant et répétant toujours le nom d'Hélène; et Saint-Yves, au fond d'un coupé rapide, emporté au galop des chevaux, redisait à Clotilde d'une voix stridente :

— C'est une infamie que vous m'avez fait commettre! C'est une lâcheté! J'ai été vil, j'ai été faible, je me méprise! Le serment que je vous avais fait, il fallait le fouler aux pieds! Je suis un misérable!

Alors, elle, ironique et dans un petit rire sèchement nerveux :

— Bah! mon cher, la vie est farcie de petites infamies, comme l'enfer est pavé de bonnes intentions!

XI

Il était dit que l'immense joie qu'eût éprouvée Hélène devant le triomphe obtenu serait empoisonnée par la colère et le dégoût. Un ver rongeait le fruit d'or cueilli, et cette trahison de Saint-Yves enlevait aux acclamations qui avaient salué ce début, lumineux comme un lever d'étoile, toute fièvre heureuse. C'était un succès, oui, mais sans nulle saveur, et lorsque le lendemain, à son réveil, la comédienne reçut le gros bouquet de fleurs que lui apportaient les machinistes du théâtre, il lui sembla que ces pauvres fleurs triomphales, dans leur enveloppe de papier déjà froissé, n'avaient pas plus de parfum que les immortelles des tombeaux. Et, hochant la tête, elle le regardait, ce bouquet, à travers ses larmes. Quel réveil après tant d'espoir ! Elle avait cru, le soir de l'aveu de Saint-Yves, que sa vie était fixée; qu'elle avait rencontré, comme elle se sentait prête à donner, un amour sans déclin. Il y avait des heures à peine que cette volupté du premier aveu la caressait d'un souffle doux comme un baiser, et maintenant c'était déjà fini ! Elle ne pouvait plus croire à la vérité de ces mots dits et écoutés avec des tremblements heureux! On lui avait menti. On l'avait trompée. Saint-Yves la prenait donc, elle qui mettait toute sa vie dans un unique amour, comme une de ces femmes dont il lui parlait lui-même avec dégoût? Quel écroulement !

Chaque consolation et tout nouvel hommage venaient

aviver et faire saigner l'horrible blessure d'Hélène. C'était une lettre, pleine d'effusion, de Guérard, des télégrammes d'amis d'autrefois, d'Esther Lévy, de Pierron, un billet heureux, ému, de Philippe Marsy, une visite d'Henri Roquevert. Comme tout cela, loin de la consoler, lui tordait le cœur! Henri apportait un paquet de journaux. Tous parlaient d'Hélène avec enthousiasme. Elle les parcourut à peine, distraitement. Sa pensée était ailleurs. Il lui semblait que cette Hélène Gervais dont il était question là, c'était une autre et qui devait être bien heureuse et bien glorieuse. Mais elle, avec l'espèce de voile de deuil moral qui s'étendait autour d'elle, elle se sentait désespérée. Elle l'avait trop regardée, ce Saint-Yves, comme un type mâle et fier de loyauté, comme un de ces hommes qui ne savent point mentir. Elle n'avait pas assez deviné les doutes, les hésitations, les chancelants désirs de ce martyr de sa propre faiblesse. Et amèrement, comme si tout était fini pour elle, oubliant son rêve réalisé au théâtre, Hélène ne voyait que son amour blessé à mort.

Elle éprouvait l'âpre envie d'être seule. Elle avait besoin de se mêler au mouvement de la rue, comme si le grand bruit de chars et de passants eût écrasé sa douleur. Elle allait, se répétant que maintenant tout pouvait arriver, Monnerol revenir, menacer, s'imposer à elle, peu lui importait. Elle se trouvait dans cet état d'âme où l'on éprouverait comme la volupté d'une blessure nouvelle. Puisque la joie vitale est brisée, que tout vole en éclats et en miettes sous les coups du sort! Quand elle rentra, on lui dit que M. Saint-Yves était venu. Elle pâlit, fit : *ah!* et prit froidement la lettre que le comédien avait laissée pour elle. Il suppliait, implorait, demandait une entrevue. Elle le trouva lâche, déchira la lettre et n'y répondit pas. Le soir, elle se rendit au théâtre machinalement, à pied. Brécheux l'accueillit comme une souveraine, riant, tapant des mains, disant, en manière de plaisanterie, qu'il lui ferait élever un arc de triomphe. Alexis, très-timide, et baissant les yeux devant la beauté de la comédienne, balbutiait un compli-

ment qui semblait appris par cœur et qu'il n'achevait pas. Dès que la petite Claudine aperçut Hélène, elle courut à elle et lui dit joyeusement :

— Vous savez? C'est décidé. Plus d'obstacles. Nous nous marions! Les bans vont être publiés !

Ce même *ah!* profond et douloureux de tout à l'heure s'échappa des lèvres d'Hélène. Elle sentit son cœur se gonfler. Une pensée mauvaise lui traversa le front, pour la première fois de sa vie peut-être. Elle se demanda avec effroi si elle était jalouse du bonheur de ces enfants!

Non. Cette joie lui faisait du bien. Tout le monde du moins ne souffrait pas. Elle prit les mains de Claudine, les serra, embrassa la petite au front.

— Maintenant, une prière, mademoiselle Gervais. Vous serez ma demoiselle d'honneur, n'est-ce pas?

— Moi?

— Je vous en supplie. Ça me ferait un tel plaisir. Ça nous porterait bonheur !

— Croyez-vous? fit Hélène tristement.

Elle accepta. Louis Duret, tout guilleret, vint la remercier. Hélène monta s'habiller dans sa loge et joua son rôle automatiquement, comme si la fièvre et l'inspiration de la veille étaient tombées.

— Bah! les *secondes* représentations sont toujours comme ça, *mollassonnes*, disait le régisseur. On n'est plus monté. On n'a plus de voix, plus de jambes... Ça reviendra!

Pendant qu'elle jouait, Hélène regardait, de ses beaux yeux sombres, cette avant-scène où hier, elle avait vu Saint-Yves à côté de cette femme. Quelle inconcevable tentation, quelle cruauté folle l'avait donc poussé, lui, à venir là, face à face avec Hélène et à l'atteindre au cœur comme à bout portant? Sans doute Clotilde Verrier avait exigé, commandé. Son geste impératif tenait Saint-Yves sous une obéissance implacablement domptée. Mais comment n'avait-il pas eu la force de se dégager de tels liens, de résister à la cruauté sinistre d'un caprice méchant? Comment n'avait-il pas trouvé en lui le courage et l'énergie d'un refus?

Il était donc bien vil? Elle était donc bien forte? Elle savait donc étrangement se faire aimer?

Et, tout en se disant que c'était fini, qu'elle ne le reverrait jamais, que jamais, jamais (elle répétait le mot avec colère) elle ne voulait le revoir, Hélène songeait qu'elle avait promis de figurer avec lui dans cette représentation organisée à la salle Herz pour la crèche de Saint-Clément. Et elle se posait cette question de savoir si elle avait le droit de refuser son concours et de ne point tenir sa parole parce que, lui, n'avait pas tenu la sienne. Est-ce que ces enfants sans pain qu'il fallait secourir devaient souffrir de ses déceptions d'amour? Est-ce que les pauvres créatures, ces innocents que son imagination lui montrait frileux, dans leurs petites couches, étaient faites pour supporter le contrecoup de cette trahison? Elle avait promis, on avait imprimé son nom sur l'affiche. Elle jouerait. Elle jouerait avec lui, s'il n'avait point la pudeur de céder son rôle à un autre. Elle jouerait le proverbe répété, elle sourirait, elle lui tendrait la main dans le marivaudage élégant qu'ils devaient traduire, elle ferait son devoir en un mot; mais s'il voulait glisser une allusion à la terrible soirée de la veille, s'il essayait de se disculper, alors elle ne lui en laisserait pas le temps. Quel que fût l'amour profond qu'il y eût encore en elle pour cet homme, elle ne lui pardonnerait pas une lâcheté. Hélène s'était sentie et se sentait assez forte contre la misère aux conseils douteux, les tentations farouches et la chute, elle se sentait assez noblement éprise de toute loyauté pour ne point pardonner une vilenie. Le mensonge, la bassesse, le manque hideux de franchise, toutes ces choses lâches lui soulevaient le cœur. Et il avait menti, lui! Et il s'était avili jusqu'à étaler sa trahison devant tous, dans le cadre banal d'une avant-scène!

A l'heure même où cette conscience sans tache et cette loyauté outragée se révoltaient contre Saint-Yves, lui éprouvait, de son côté, le dégoût de sa faiblese, et, pour réparer, pour effacer le souvenir de cette soirée, il eût donné dix ans de sa vie. Il ne se sentait si profondément humilié à

ses propres yeux et abaissé devant Hélène que depuis le premier réveil de son ivresse. Il avait subi, après tant de résistances froides, l'irrésistible ascendant d'une femme qui lui rappelait le suicide d'un ami. Il s'était, pris par la passion, laissé aller à renier son amour, à trahir le serment de la veille, à consentir à cette apparition publique, dans une loge de théâtre, devant Hélène outragée. Certes la faiblesse de Saint-Yves était devenue bien coupable et cette obéissance était lâche, mais décidément on appartenait bien réellement à Clotilde Verrier lorsqu'on croyait pouvoir s'en dire le maître. « *Ce que je veux, comme je veux* », c'était la devise insolente de la comédienne. Elle tenait ses amants par toutes les fibres de leur être. Elle les dominait et les traînait après elle de par sa volonté implacable et toute-puissante.

Et pourtant Saint-Yves avait été sincère lorsqu'il disait à Hélène : « Je vous aime ! » Oui, en vérité, oui, il l'aimait, il la respectait, il avait pour elle la vénération la plus tendre, il eût voulu lui montrer le dévouement le plus ardent; il eût payé chaque minute de sa trahison d'une année de sa vie, d'une palette de son sang. Mais la griserie du cerveau avait fait taire le battement du cœur, et maintenant broyé entre ce chaste amour, doux comme une consolation, et cette passion embrasée qui lui versait sur la chair comme un acide, Saint-Yves se débattait, abreuvé de dégoût, mécontent de lui-même, avec des envies de rompre les mailles qui l'enserraient depuis si peu d'heures et des abattements soudains où toute sa résolution croulait.

Ah ! qu'il eût voulu, du moins, revoir Hélène, lui demander pardon, lui jurer qu'elle était la plus vénérée et la plus aimée... Elle le fuyait. Elle devenait invisible chez elle. Et, au théâtre, il n'osait reparaître, comme si c'eût été là qu'il eût commis l'infamie la plus vile : son entrée dans cette loge...

— Du moins, se disait-il, je la reverrai à la salle Herz lorsque nous jouerons ensemble...

Il redoutait que mademoiselle Gervais ne rendît le rôle

et ne voulût pas lui donner la réplique. Sa joie fut vive lorsqu'il apprit qu'elle ne refusait point. Clotilde Verrier conseilla ironiquement à Saint-Yves de profiter de l'occasion pour consoler la pauvre fille.

— Vous serez d'autant plus libre, mon cher, que je n'irai pas à ce concert.

Le curé de Saint-Clément avait donné d'excellents avis sur la composition de ce spectacle. *Jeanne Michelin* finissant à onze heures et demie, mademoiselle Gervais pouvait arriver à la salle Herz vers minuit moins le quart. On jouerait le proverbe au dernier moment, comme couronnement de soirée, et c'était en effet la grande attraction.

Hélène se rendit à la salle Herz comme un soldat se rend au combat ou un homme à un duel. Encore une fois, c'était le devoir. Elle descendait de voiture très-simplement mise, mais avec un goût exquis, et dans une toilette sombre, lorsqu'elle aperçut Saint-Yves qui évidemment l'attendait. Le gaz tombait d'aplomb sur le visage blêmi du comédien. Elle se sentit devenir aussi pâle que Saint-Yves. Elle gravit légèrement les escaliers qui montaient au petit salon, derrière la scène. Il lui avait tendu la main sans qu'elle parût le remarquer.

Le public attendait, il fallait jouer vite.

— Savez-vous bien votre rôle? demanda Saint-Yves avec un son de voix timide. Il y a si longtemps que nous ne l'avons répété...

— N'ayez aucune crainte, je n'oublie rien!

Hélène avait répondu nettement, d'une façon coupante et brève, si différente de son expression habituelle. Saint-Yves éprouvait la sensation d'un condamné écoutant son arrêt. Ils entrèrent en scène, jouèrent, d'un ton souriant, avec des enjouements heureux, le duo mondain qui figurait sur l'affiche. Saint-Yves, cravaté de blanc, l'habit noir serré à la taille, était élégant, spirituel, l'air dégagé, l'esprit comme détaché de tout souci; son joli sourire narquois relevait toujours sa moustache et Hélène, d'ordinaire mé-

lancolique, traduisait avec une grâce aimable et fine la prose aiguisée du petit acte. C'était un scintillement de mots et comme une alerte passe d'armes. On riait, on applaudissait; la salle entière était enchantée et la main d'Hélène se posa sans trembler, au dénoûment, dans la main gantée de Saint-Yves; mais quand, — après avoir reparu pour saluer le public, ils rentrèrent dans le salon du fond servant de foyer aux artistes, — Saint-Yves voulut glisser à l'oreille d'Hélène quelques paroles suppliantes, elle détourna doucement la tête, et sa main, cette fois, qui tenait un éventail, tremblait...

Hélène, comme le soir de cette répétition de *Jeanne Michelin*, où elle attendait au bas de l'escalier du théâtre, avait demandé qu'on fît avancer sa voiture. Elle songeait à la différence des jours. Violemment émue et le cœur serré dans sa poitrine, elle avait besoin de toute sa force d'âme pour ne pas écouter la voix haletante de Saint-Yves murmurant des mots qui semblaient comme trempés d'amères larmes... Elle se raidissait contre elle-même. Elle eût voulu ne pas entendre. Elle souhaitait que la voiture arrivât brusquement, l'emportât, l'arrachât à lui. Elle avait peur de pardonner et elle sentait bien que c'était impossible. Pardonner! Tout son être se révoltait à cette pensée. Oui, le pardon banal, celui qu'on jette au coupable comme une sorte d'aumône, elle l'accorderait sans doute. Mais elle n'oublierait jamais. La blessure avait été trop profonde. La pauvre fille, dans la chute de son illusion, était tombée de trop haut.

Et Saint-Yves pourtant sentait bien que s'il ne reprenait pas maintenant, dans un élan, possession de la tendresse d'Hélène, c'était fini, elle lui échappait, il ne retrouverait peut-être jamais une occasion pareille... Alors sa voix se faisait plus humble encore; tout ce qu'il y avait en lui de dégoût et de révolte contre lui-même passait dans ces supplications ardentes... Hélène fermait les yeux, comme si elle eût voulu ne pas voir. Elle avait des envies de se boucher les oreilles pour ne pas entendre. Son pauvre cœur bat-

tait, comme au ressouvenir d'un cher passé perdu! Et lui, laissant éclater sa pensée entière, la terreur même qu'il avait de sa propre faiblesse, lui disait, avec une vérité profonde, que si elle l'abandonnait, si elle ne pardonnait pas, si elle ne laissait point tomber sur lui l'oubli de tout, le cher oubli, bienfaisant comme un baume, c'en était fait de lui; éperdu, affolé n'ayant plus rien à espérer de la vie, il se châtierait de sa faute en s'y livrant, il s'abandonnerait au courant qu'il voulait remonter, il tendrait sa chair à ces ongles qui s'y enfonçaient, il prendrait un plaisir cruel à se perdre lui-même, et — l'acteur byronien reparaissant de bonne foi chez l'amoureux sincèrement déchiré et exalté — il se damnerait tout à fait, disait-il, puisqu'il avait entrevu l'ange sauveur et qu'il en était maintenant séparé.

Hélène frémissait. Elle sentait bien tout ce qu'il y avait de vérité simple, profonde, absolue, sous cette phraséologie romanesque. Mais s'il était sincère maintenant, Saint-Yves l'était aussi sans doute lorsqu'il murmurait à Clotilde Verrier des paroles d'amour! Son faible cœur, malléable comme de la cire, était donc tour à tour pétri par toutes les passions? Il avait trahi une fois. Pourquoi ne trahirait-il pas encore? Et pourtant la pitié enveloppait Hélène. Elle se sentait faiblir, elle aussi, faiblir en dépit de cette invincible horreur qu'elle avait pour le mensonge; — elle avait envie de fuir, elle voulait se retrouver seule, loin de lui, loin de cet homme pour le mieux juger, pour le revoir, pâle et froid dans cette avant-scène où il lui était apparu!... Alors elle jugerait à leur valeur les protestations, les supplications et les serments de Saint-Yves...

Mais là, mais en l'écoutant, mais en devinant comme des sanglots étouffés sous les paroles glissées tout bas, elle éprouvait un déchirement et elle avait, à son tour, peur d'elle-même...

Une voix retentit, coupant court brusquement à ce duo douloureux, plein d'angoisse et de malaise, si différent du proverbe subtil que caquetaient tout à l'heure les deux comédiens :

— La voiture est avancée !

Hélène descendait rapidement, comme pour s'arracher à Saint-Yves, les marches de l'escalier, et lui, la suivant comme un insensé, au moment où elle montait, se laissant tomber sur les coussins du fiacre, lui jetait ces mots qui la frappaient comme la dernière menace, comme la dernière plainte d'un être décidé à mourir :

— Adieu donc, Hélène ! Et vous pourrez dire que vous avez poussé un homme à la mer !...

Maintenant, elle avait envie de l'appeler, de lui parler. Elle le voyait encore dans l'ombre de la grande cour, debout et tête nue, immobile sur les marches de l'escalier... Il y avait un défi douloureux dans son dernier cri.

S'il se perdait vraiment, à jamais, et parce qu'elle n'avait point pardonné ?

— Bah ! songea la pauvre fille, Clotilde Verrier le consolera !

Tout son dégoût du mensonge, toute son horreur de la parole trahie lui remontaient au cœur, dans l'étouffement d'un spasme.

Et Saint-Yves restait debout, pétrifié, anéanti, voyant à ses côtés comme un gouffre ouvert, tandis que la voiture emportait Hélène dans les rues à demi désertes.

Hélène maintenant avait encore plus soif de solitude. Elle passait presque toutes ses journées dans sa chambre. Les visites d'Henri ne la consolaient pas. Plus d'une fois elle avait défendu sa porte, même devant lui. Elle ne répondait pas aux coups de sonnette. Elle demeurait là, enfoncée dans son fauteuil, l'œil fixe, comme sous l'écrasement d'un grand malheur. N'avait-elle pas mené le deuil de son amour ? Le soir, la présence du public la galvanisait. Elle s'oubliait elle-même, devenait vraiment Jeanne Michelin, et souffrait des douleurs d'une créature imaginaire. La pièce produisait toujours beaucoup d'effet, avec des recettes excellentes, qui pourtant semblaient aller en s'affaiblissant. Le gros Brécheux commençait à trouver que la pièce était « un peu trop littéraire. »

— Le style! le style! Qu'est-ce que ça fait le style au monsieur qui m'apporte ses cent sous? Quand j'allais au théâtre, moi, je me moquais bien du style. Je dis même plus, quand la pièce était en vers, je n'y allais pas!

Les jours passaient ainsi. On touchait aux dernières belles après-midi d'automne. Louis Duret, maintenant que la date de son mariage avec Claudine était fixée, tenait à se marier par un de ces derniers bons soleils. On avait, sur les conseils de Gardonne, projeté de faire, après la mairie, le déjeuner à la campagne : déjeuner *dinatoire* et qui conduirait jusqu'à l'heure du lever du rideau. Tout le théâtre était invité. On ne voulait pas laisser les frais à la charge des époux, pas même aux parents Duret, les fabricants de bijoux de jais. La noce serait un pique-nique. On ne s'en divertirait que mieux. Gardonne, toujours écœuré des arbres en châssis et des paysages en toile peinte, aspirait déjà à pleins poumons les bonnes odeurs des champs. Comme on allait s'amuser! La petite Esther Lévy, engagée à l'Odéon, avait tenu à être de la fête. Miss Vaughan s'était excusée : un grand déjeuner « diplomatique » au pavillon Henri IV la retenait à Saint-Germain. Bah! on se passerait fort bien de l'Anglaise! L'important était d'avoir Hélène Gervais.

Elle eût bien voulu refuser, mais c'eût été désobliger Louis et Claudine. Ils s'aimaient tant! Ils paraissaient si heureux! Louis avait dans les yeux des larmes, et Claudine riait gaiement à cette idée qu'on allait maintenant l'appeler *madame!* « Pour son malheur », grommelait la mère Harel.

Hélène fut exacte à la mairie, comme tout le monde. Tout le personnel du *Théâtre du Boulevard* attendait, M. Brécheux en tête, servant de témoin au petit Duret. Le père du marié, cravaté de blanc, l'air un peu morne, et madame Duret, très-maussade sous son cachemire français, regardaient du coin de l'œil la mère Harel, toute crispée. Tandis que les enfants causaient gaiement, les parents échangeaient, sur un ton aigre, avec des airs pointus, des *monsieur* et des *madame* où la colère perçait, avec le mécontentement mutuel de la mésalliance.

Pépézut, beau comme un astre, cherchait parmi les parents de Louis Duret — bons bourgeois endimanchés, grosses boutiquières parées comme des étalages — la veuve idéale qui devait apporter en dot un fonds de boutique et une villa à Vincennes ou à Bel-Air.

Essoufflé, pressé, enragé, s'épongeant toujours, Brécheux répétait en faisant claquer sa langue contre son palais :

— Ah çà! mais, il se moque de nous, M. le maire! Il n'arrive pas! Il déjeune! Ça se gêne si peu, ces gens-là! Et j'ai rendez-vous à midi, moi, pour une pièce nouvelle! Je vous retrouverai à Joinville!

— Une pièce *nouvelle?*

Le mot fit pâlir le pauvre Paul Guérard, qui écoutait. Brécheux songeait déjà à remplacer *Jeanne Michelin!* L'auteur, timidement, demandait à Alexis, très-empressé auprès d'Hélène, si « l'on ne faisait plus d'argent? »

— Moins!

— Mais ça peut se relever, disait Roblot, l'homme de toutes les expériences.

Hélène éprouvait un sentiment d'isolement absolu au milieu de tout ce monde. Elle répondait distraitement aux bavardages d'Esther Lévy qui jasait comme un oiseau. Elle ne remarqua rien de la cérémonie; elle semblait ne rien entendre. Le *oui* du petit Duret, prononcé fermement, et celui de Claudine, jeté gaiement comme dans un éclat de rire, la firent songer cependant. Ils étaient mariés. Ils allaient être heureux, fonder un logis au milieu de la tourmente humaine. Le mariage! Un foyer! Des enfants! C'était ce qu'elle avait souhaité, elle, la pauvre fille — ce n'était pourtant pas un songe ambitieux! — et, devant sa solitude amère et le tragique écroulement de son espoir, les plaintes d'*Iphygénie* (son rôle d'autrefois) lui revenaient comme des échos d'une voix et d'une pensée qui ne lui appartenaient pas :

Hélas! il me semblait qu'une flamme si belle
M'élevait au-dessus du sort d'une mortelle!

Et tandis qu'elle écoutait, en quelque sorte, ces vers

murmurés dans sa mémoire, la cérémonie finissait, on descendait les escaliers, on grimpait dans des fiacres, on allait à l'église et, machinalement, Hélène suivait, s'asseyait, regardant le prêtre, entendant avec des envies de pleurer les chants de l'orgue, puis elle allait, presque sans savoir où, vers le chemin de fer, montait en wagon, descendait, longeait, avec toute cette noce joyeuse de comédiens affamés, la rue en pente qui, de la station de Joinville conduit à la Marne et s'arrêtait là, dans un restaurant où Pépézut trônait déjà, ayant pris le train précédent afin de voir si le repas commandé était préparé sur la terrasse le long de la Marne. Et tandis que Pépézut avait interrogé la cabaretière, la stupéfiant un peu par ses effets de torse qui dessinaient ses pectoraux sous un gilet de nankin, Gardonne allait couper une branche d'arbre et la taillait pour s'en faire, disait-il, une canne de théâtre, en réalité pour sentir sous ses doigts la sève et la fraîcheur du bois vivant.

A peine la noce était-elle arrivée — les marmitons de l'hôtel accourant curieusement pour la voir entrer — qu'on se mettait à table, et le père Duret regardait autour de lui pour se distraire. La banalité de ce restaurant campagnard l'étonnait, et tandis que, pour *animer*, Pépézut répétait : « On est bien ici ! Ah ! mes enfants, qu'on est bien ! » — et que le vieux Jovelin marmottait son monologue habituel, Hélène regardait la nappe aux plis mous, avec les grosses assiettes où fumait la julienne, et l'antique piano de noyer laissant voir, comme certaines orgues des musiciens des rues, une espèce de rideau de soie rouge à travers ses découpures, avec une vieille étiquette du temps de Louis-Philippe : *Roller et Blanchet, facteurs de la Reine, rue Hauteville.* Elle laissait aller ses yeux des candélabres enlevés, dont on n'apercevait plus que les viroles de cuivre, au papier à dessins effacés représentant des palmiers vert chou poussant dans des Alhambras jaunes, avec un sultan en manteau rouge, debout devant une sultane blanche assise et jouant de la guzla. Des ajuléjos bleus entouraient ces scènes orientales cent fois répétées, et ce

n'était, autour de la noce que des Alhambras et des colonnes et des sultans dont, au bas de la muraille, la tête apparaissait coupée par la bordure, comme une rangée de décapités.

On s'était assis, sur des chaises jaunes clissées, — sous les becs de gaz numérotés pour s'y reconnaître le dimanche, — et, du moins, pour échapper à l'ennui bruyant de cette scène de joie qui la rendait triste involontairement, Hélène pouvait, par la large baie ouverte de la terrasse donnant sur la rivière, regarder cette dernière verdure rouillée et bronzée des arbres qui apparaissait dans un rayon de soleil chaud et puissant pour cette saison.

Et elle regardait, en effet, silencieuse, droit devant elle. Le pont apparaissait en pleine lumière, avec l'eau faisant des remous sous les arches, des sommets d'arbres d'un vert poudreux, des peupliers défeuillis, semblables à un frottis brunâtre, et des toits d'ardoises, des maisons roses, des toits rouges, des pavillons champêtres déjà poudreux de la poussière de l'hiver, des canots échoués, des linges appendus aux cordes, et des enseignes de restaurants : « *le Rendez-vous des Pêcheurs* » ou « *de la Marine* » ; puis quand, par un hasard, autour de la table un silence se faisait, un chant de coq, un cri de poule pondeuse, s'entendaient au loin, coupés rapidement par le sifflet d'une locomotive. Et c'était, dans ce paysage d'automne, sous les tonnelles, des nappes fraîches, dépliées sur des tables vertes et sous un ciel d'un gris bleu, fin comme une perle ou comme de la poussière d'ardoise, le poudroiement des arbres aux feuilles tombantes et des cerisiers couverts en avril, soupirait Gardonne, comme de touffes de ouate blanche ou de coton, et maintenant dégarnis et presque chauves. Puis, plus loin, là-bas, les clochers de Nogent, les maisons étagées, les fumées rousses des fabriques se mêlant, au fond de l'horizon, à de petits nuages légers, qui, de minute en minute, se chargeaient d'une couleur d'orage, comme si, dans cette fin de saison, on eût senti sourdre la vie dans une chaleur d'été.

Peu à peu le bruit montait, grondait autour de la table. On dévorait hardiment ; les poumons élargis respiraient à l'aise. Une intensité de vie animait ces visages pâlis, fatigués d'une anémie spéciale, celle du théâtre. Le plein jour donnait à ces visages charmants au feu de la rampe, des lividités inattendues ; mais les yeux avaient un bel éclat de fièvre joyeuse ; les lèvres souriaient gaiement. Gardonne frappait du poing sur la table en regrettant de ne pouvoir toujours vivre ainsi, de la véritable vie naturelle, dans le grand air chargé de bons aromes. Pépézut lorgnait de loin une parente quelconque du petit Duret, et Claudine envoyait, à travers la table, de petits sourires coquets à son mari, rouge de bonheur. La mère Harel ne grondait plus, elle mangeait; mais monsieur et madame Duret gardaient leur air mélancolique. Toute cette cohue d'acteurs en rupture de théâtre les stupéfiait.

Au dessert, Brécheux apparut, venant de Paris tout exprès pour payer le champagne. On fêta sa venue par des tonnerres de hurrahs. Roblot but à la félicité des jeunes époux et à la prospérité du jeune théâtre ; Duret porta un toast à son directeur et à la première pièce de « *M. Alexis Brécheux, ici présent* », qui se cacha modestement derrière sa coupe. On voulut ensuite essayer d'un bal improvisé, et Alexis se mit un moment au piano des *fournisseurs de la reine*, où il joua médiocrement un quadrille. Mais un appétit d'idylle et de campagne s'emparait de ces pauvres diables enfermés toujours dans leurs coulisses, et l'on partait, bras dessus, bras dessous, causant, chantant ou riant, le long de la Marne, les petits mariés en tête, courant comme des fous, Pépézut racontant sa vie à la parente de Duret, et les grand'mamans cheminant côte à côte et se regardant avec de petits froncements de sourcils et des grands airs pincés. Quant au père Duret, il s'humanisait. Il offrait son bras à la grosse duègne et lui racontait des souvenirs de jeunesse.

Hélène marchait au bras de Gardonne, qu'elle aimait beaucoup. Il lui disait combien cette journée lui rendait

plus pénible encore la perspective de sa vie de tous les jours. Il eût voulu mourir blotti et ignoré dans quelque petite cahute du rivage, dans une cabane de cette île qui était là. Et tout lui plaisait, l'amusait, les chevaux de labour passant dans la terre remuée, le château de Poulangis qu'il montrait de loin, et toutes ces enseigues, ces écriteaux, avec des mots qui lui faisaient battre le cœur: *à vendre, à louer, s'adresser à...*

— Ceux qui ont un coin là, loin du théâtre, sont bien heureux !... soupirait le comédien.

Puis, laissant la noce s'égrener au loin — avec des éclats de rire qn'on entendait — il disait à Hélène, devant toute chose, devant un pignon à ardoise ou un kiosque à jour, avec des colonnes en forme de racines, devant un circuit de la Marne portant des bateaux bleus et blancs, avec un canot arborant quelque drapeau reflété par l'eau d'un brun bleui, devant une cible où flottait l'étendard tricolore d'un loueur de batelets, devant ces coteaux aux maisons piquées dans les arbres, blanches, rouges ou noires, avec un clocher d'église, sortant de là, et au loin, les coteaux de Champigny, calmes sous le ciel qui se couvrait, il répétait, le comédien :

— N'est-ce pas bon et beau? Ne serait-ce pas le rêve de ne jamais quitter cela ?

Une griserie d'avril pareille à celles qu'il éprouvait tous les ans lorsque le *relâche* habituel du vendredi saint lui donnait la journée annuelle de liberté, l'odeur fraîche du printemps lui montaient au cerveau, avec un son de cloche qui venait du loin, et le pauvre acteur s'arrêtait devant les saules trempés dans le courant comme des chevelures hérissées de géants qui se noieraient, et il cherchait encore, comme si l'on eût été en avril ou en mai, les fleurettes jaunes et blanches dans les prés, où quelque chevreau blanc, une clochette au cou, galopait, sa mère se dressant debout pour mordre les frondaisons des haies.

Hélène alors ne pouvait s'empêcher de se dire que les rêves sont faits en ce monde, pour n'être pas réalisés, et

qu'elle ne serait pas plus aimée que Gardonne ne serait riche. C'était pourtant bien peu de chose, une cabane au bord de cette eau, un refuge auprès de ces buissons; c'était une chose bien simple aussi, une affection loyale répondant à une tendresse profonde, un dévouement de toutes les heures, payant la dette d'un honnête amour! Oui, pauvres gens, quoi de moins ambitieux, mais quoi de plus impossible, puisque le sort avait tordu ce rêve comme un enfant brise un pantin?

La journée passait ainsi, Hélène rêvant, se sentant d'autant plus isolée, abandonnée, délaissée et trahie qu'une foule plus bruyante l'entourait, qu'on voulait la forcer à courir, à s'égayer, à se griser d'herbe.

— Ce sont les derniers beaux jours, les feuilles tombent! Allons, Hélène! criait la petite Esther Lévy avec son beau rire.

Et, au-dessus de ces gaietés d'esclaves échappés, pareils à des écoliers en vacances, Hélène regardait se former un orage et il lui semblait que des ciels pareils menaçaient toutes les joies humaines. Le soir venait. Sous un gros nuage lourd comme un bloc d'un brun gris, aux reflets roussâtres, le soleil descendait maintenant sur l'horizon, éblouissant, blanc et lumineux — un de ces soleils blafards des heures orageuses, — et sur sa lumière, les moindres branchettes des arbres se détachaient avec une netteté singulière. Les feuilles jaunies par l'automne frémissaient sous un vent de pluie, et de minute en minute, l'énorme nappe brune, le lourd nuage opaque grossissait, menaçant, redoutable, sinistre — un de ces ciels qui vous forcent à hâter le pas — et déjà, sur l'horizon incendié par le couchant, des gouttelettes de pluie, lumineuses comme des paillettes, rayaient le fond éblouissant du ciel.

— Partons, mes enfants! disait Brécheux en riant. D'abord il est l'heure! Et il fera ce soir un bon *temps de recette!*

— Vive la pluie! criait Pépézut, qui était gai.

Et, comme il pleuvait en effet, on se mit à courir vers les

chemin de fer, les mariés en avant, Claudine relevant sa jupe blanche sur sa couronne de fleurs d'oranger — *comme Virginie*, lui disait Louis, — la petite Lévy portant la main à son corsage et étouffant de rire, Pépézut toujours digne, Jovelin toujours maussade... Et c'était un bruit fou de gamins en liberté, lorsque toute cette troupe s'entassait dans les wagons et que la machine les emportait vers Paris, où cette journée d'épousailles devait se terminer par une représentation, Claudine et Duret ayant encore à jouer leurs rôles de *Jeanne Michelin* avant de se trouver tout seuls et bien l'un à l'autre dans le cher tête-à-tête d'un mariage d'amour...

Cette folle échappée de liberté devait laisser Hélène plus attristée encore. Elle avait réellement souffert pendant cette longue journée joyeuse. Ces gaietés ironiques souffletaient ses espoirs en fuite. S'il avait voulu pourtant ce Saint-Yves, comme on eût été heureux! Et il avait broyé une vie en un soir, en une heure, et pour toujours!

Hélène songeait à tout cela, le lendemain matin, lorsqu'on sonna à sa porte. Elle alla ouvrir, se disant que ce devait être Henri Roquevert. C'était Marsy.

Sentiment inattendu, elle qui s'enfermait dans l'amertume de sa solitude avec une sorte de volupté farouche, elle fut satisfaite de voir Philippe. Elle se sentait à l'aise devant cette simplicité honnête et ce cœur droit. Et puis, il y avait si longtemps qu'elle ne l'avait revu. Que s'était-il passé dans son existence, à lui? Il paraissait triste. Le petit André était-il malade? Non, Dieu merci, l'enfant grandissait, doux et bon avec des décisions de petit homme et des tendresses de fillette. Madame Marsy, la mère? Elle allait bien, vivant toujours seule, mais heureuse des visites de Philippe et des *parties de théâtre* et de *goûter* que le petit André venait faire chez elle. M. Charrière? Marsy hochait la tête : Hélène devait bien savoir que la passion absolue, d'une violence terrible, qu'il éprouvait pour miss Vanghan l'avait jeté hors de sa voie. Lui, le grand railleur et le sage! il se laissait mener en laisse par l'Anglaise, travaillant

éperdument pour payer son luxe, faisant du métier pour pouvoir conserver près de lui ce modèle d'une *Vénus* qui devait, disait-il, l'immortaliser et qui, le trompant et se moquant de lui, le ruinait matériellement et moralement.

— Il n'est plus le même, disait tristement Philippe. Ne l'avez-vous donc pas revu?

— Aperçu tout au plus, le soir. Mais il a semblé me fuir.

— Il fuit tout le monde, comme ceux qui se sentent tomber.

Et Hélène remarqua, avec effroi, que le peintre avait dit cela d'un ton très-bas, très-triste, avec une expression lassée et comme enfiévrée dans ses beaux yeux doux. Elle le regarda plus attentivement. Il avait beaucoup vieilli. Il lui paraissait plus maigre, presque abattu. Il y avait un nom qu'instinctivement la jeune fille n'osait pas prononcer, celui de Sabine. Alors, pendant que Philippe interrogeait Hélène sur sa vie, ses projets, ses triomphes, elle se disait, devinant avec son instinct de bonté les tristesses de l'artiste, qu'une douleur cachée rongeait cet homme et qu'il éprouvait, à revoir sa *Charité* d'autrefois, — son modèle, — plus de joie encore qu'elle n'en avait à le retrouver.

La *Charité!* Cette *Charité* qu'il avait si admirablement rendue; ce tableau où il avait essayé de mettre toutes ses qualités de peintre et de penseur, — ne se contentant point de la forme, mais donnant à cette calme et consolante figure une expression d'humaine et profonde pitié, — il l'avait exposé naguère, avant le Salon, dans une de ces exhibitions de Cercles artistiques où les amateurs entrent en passant. Il l'avait envoyé là, et on eût dit que ses rivaux, ses ennemis (il en avait, sans les connaître) guettaient l'occasion propice, le moment venu pour le railler et, si, par hasard, il faisait une chute, pour le frapper, à terre, de leur talon.

Une exposition rivale, celle des Indépendants, s'ouvrait en même temps, tapageuse, avec le renfort de la réclame.

Baloche avait déboursé galamment les premiers frais et il avait même poussé plus loin les choses, faisant les fonds d'un journal spécial destiné à *soutenir* l'exposition du Trivialisme. La rédaction en chef en avait été confiée à Foubertaille lui-même, et le *Trivialiste*, « journal des intérêts de l'art, paraissant tous les samedis, en vente place Clichy et dans tous les kiosques », publiait des croquis et des biographies de peintres, mais de vrais peintres, de *trivialistes*, de *pleinairistes* et de *tachistes*. Alors, avec une alacrité joyeuse et une ardeur superbe, le *Trivialiste* avait, au profit de ses adhérents, mené gaiement une campagne contre l'exposition rivale, celle des « peintres mondains, élégants, corrects », des — « *messieurs* » comme disait Foubertaille, — qui envoyaient leurs pâtisseries, leurs sucres d'orge et leurs meringues aux Salons annuels. Cette petite guerre avait amusé les boulevardiers. En manière de plaisanterie, les journaux graves reproduisaient les facéties du *Trivialiste* et donnaient aux méchancetés de Baloche ou de Leménil une publicité considérable. Et c'était surtout contre Marsy que s'acharnait, avec une sorte de colère, la rédaction improvisée du journal le *Trivialiste*. On aiguisait contre le jeune maître des plaisanteries, nées dans une atmosphère d'alcool et de nicotine, et qui semblaient trempées dans quelque venin ! On envoyait, par la poste, à l'avenue de Villiers, ces épigrammes hebdomadaires, et Philippe, esprit libéral et jeune, toujours luttant pour ceux des peintres qui avaient besoin de vivre, Philippe, opposé aux refus iniques, aux sévérités révoltantes du jury, des peintres s'érigeant en juges de leurs confrères, Philippe, ami de toute manifestation libre, de toute recherche, de toute nouveauté, de toute vérité, Philippe, l'âme la meilleure et la plus dévouée, était représenté là comme un être envieux de tout ce qui naissait et prêt à fermer violemment la porte à l'avenir.

Une meute hurlante semblait tout à coup déchaînée contre lui. On ne saurait mesurer tout ce que cache de poison la poche de fiel de certaines médiocrités, des impuissances acharnées contre tout ce qui lutte, des haines aigries

et féroces. C'est à eux, à ces paresseux et à ces fakirs artistiques, absorbés dans leur propre admiration que Philippe semblait prendre la part de succès que lui assuraient son labeur et son talent. Les *trivialistes* supputaient avec des frémissements de colère jalouse, l'argent qu'il pouvait gagner, le nombre de tableaux qu'il pouvait vendre; ils eussent voulu mordre la main bienveillante que ce jeune maître leur tendait loyalement, prêt à les aider; et n'osant égratigner la chair, ils déchiraient le talent, ils eussent anéanti l'œuvre.

C'est la plaie de tout ce qui vit de l'art ou de la pensée, que ces dévoyés exacerbés, ces fourbus pris de rage, toute cette bohème jalouse qui mesure le prochain à sa taille et se venge de son impuissance par l'injure.

Autour de Philippe, ces envieux pullulaient comme les crapauds pendant la nuit, après une pluie chaude. La *Charité* était raillée tous les huit jours avec un redoublement de violence déchaînée, et comme tout ce qui fait du bruit attire la foule, comme tout charivari a son public, les amateurs, las d'entendre louer Marsy, achetaient le *Trivialiste* et s'amusaient des épigrammes que lançaient contre l'auteur de la *Charité* Baloche ou Cordier lui-même.

Oui, Cordier qui venait à l'atelier du maître, lui tendant la main, l'appelant son ami, et qui avait trouvé le moyen de nuire doublement à Philippe en poussant madame Marsy à exposer elle-même, à envoyer à l'exhibition du *Trivialiste* quelqu'une de ces pochades qu'elle jetait sur la toile, des fleurs, des fruits, des natures mortes que le journal le *Trivialiste* louait à tout rompre, répétant bien haut qu'il savait reconnaître le mérite partout où il le rencontrait, même en dehors du groupe des *tachistes*, des peintres de la *tache pour la tache*. Et la preuve, c'est qu'autant la *Charité* de M. Marsy était banale, médiocre, fade, insupportable, autant les *Pavots* et les *Pêches* de madame Marsy étaient savoureux, colorés, lumineux, attirants et vrais! Quelle pauvreté d'exécution chez le mari! Quelle vigueur de palette chez la femme! Et le parallèle continuait, perfide, méchant, et il atteignait

Philippe jusque dans le secret de son foyer, jusque dans la paix de son bonheur.

Ah ! ce bonheur, ces illusions des premières heures, sa joie d'époux, ses beaux songes de labeur et de gloire, que tout cela était loin! Maintenant, s'il consultait Sabine, s'il laissait échapper de sa poitrine quelque soupir écœuré, s'il laissait deviner la blessure cachée, si les attaques niaises et viles d'un Baloche montaient jusqu'à lui et qu'il ne pût dissimuler les larmes de ses yeux, Sabine, le regardant froidement, avec ses prunelles changeantes, lui disait qu'après tout, dans la critique la plus injuste, il y a un fond de vérité qu'un artiste courageux doit examiner en face, sans faiblesse. Elle ne le lui eût jamais dit, mais (fallait-il le lui avouer?) sa peinture était glacée, impersonnelle et comme anémique. Elle se servait, pour en parler, de termes empruntés à l'argot des trivialistes. La *Charité* était pommadée, rabotée, ficelée. Il fallait suivre le progrès, *lâcher* le passé, vivre de modernité pure.

— Soit, répondait Marsy, ce qui est moderne est puissant. Mais ce qui est éternel ?

— Éternel ! Ah ! le beau mot!

Et Sabine se mettait à rire.

Marsy, comme écrasé, croyait recevoir un bloc de fonte sur le crâne. Quoi, voilà ce que Sabine, cette Sabine, son encouragement et sa conscience autrefois, pensait de lui ! Egaré, il se demandait s'il avait perdu sa voie. Charrière pourtant avait trouvé cela bien, et Charrière ne flattait pas. Et Henri?... Mais Henri et Charrière l'aimaient. Peut-être ne voyaient-ils pas juste. Il doutait de lui maintenant. Peureux, angoissé, il s'enfermait pour contempler, pour interroger ses esquisses, ses toiles commencées, tout ce qui lui paraissait bon naguère, et il se demandait si son œil voyait juste, si sa main ne trahissait point sa vision, si tous ces rêves n'étaient pas des songes d'impuissant ou de malade ?

Et, chaque semaine, le numéro du *Trivialiste* tombait chez lui, contenant une facétie lourdement niaise qui devait courir pourtant (Philippe le sentait) les cafés et les ateliers.

Baloche ou Leménil rimait et publiait la *Légende de Marsy*, musique de Florent Foubertaille Plus-fort-que-Gluck :

P. Marsy vise droit au but
Il veut aller à l'Institut.
Comme il se poussera du col!
Il sera le col
Lègue de Signol!

Chanson de brasserie, bête et aigre comme de la levûre de bière, mais qui s'enfonçait dans la mémoire et trouait l'épiderme de Philippe, en pénétrant jusqu'à la chair. Et, se sentant seul chez lui, n'osant pas même montrer ces attaques stupides à Sabine de crainte de voir un sourire monter aux lèvres de la jeune femme, éperdu, le malheureux appelait son fils et se cachait la tête dans le cou du petit, baisant cette nuque embaumée, ces cheveux d'or fin, et, quand l'enfant, sentant sur sa peau couler quelque larme, disait :

— Ça me brûle ! tu pleures donc, papa ?

— Oui, répondait-il, je pleure parce que je t'embrasse et que je t'aime ! Et toi, m'aimes-tu ?

— Oh ! gros comme la maison, gros comme mon cœur, papa !

Alors Philippe s'essuyait les yeux ; il lui restait du moins cet enfant et la grand'mère, maman Valérie.

Un matin, un Américain, blond, maigre, l'œil bleuâtre, le nez pointu, vêtu d'un pardessus clair et d'un pantalon d'un bleu tendre, fit passer sa carte à Marsy : *J.-N.-W.-Hornby*. Philippe le reçut dans son atelier.

— Monsieur, dit Hornby, c'est un tableau de vous que je veux acheter. Vous me connaissez sans doute de nom.

Marsy, en effet, le connaissait.

Ce M. Hornby avait sa légende. On racontait volontiers qu'il avait, à New-York, débuté par vendre des allumettes sous des portes. Un petit éventaire misérable autrefois et maintenant des millions de dollars. Le Yankee s'était alors fait construire, comme un Grec d'Athènes, une maison de

marbre, lourde, énorme, mais somptueuse, d'un luxe écrasant. Cela lui plaisait d'apercevoir, en passant, sa grosse silhouette dans le glacis de ses hautes colonnes. On eût visité ses magasins de la 4e Avenue simplement pour en admirer les dorures. Il y vendait de tout, en gros et en détail, depuis les serviettes par ballots jusqu'à une aiguille, un morceau de savon ou un bout de fil. On y *lunchait* à son gré et à son aise. On y faisait son *courrier*, on y lisait les journaux du monde entier. Les commis y correspondaient entre eux, à travers les galeries immenses, au moyen de fils télégraphiques.

A ce déploiement formidable d'industrie, M. Hornby avait voulu ajouter le rayonnement de l'art. Pour approvisionner ses magasins et son logis, chaque fois qu'il venait en France — une fois par an — il achetait donc les soiries à Lyon, la porcelaine à Limoges, les épingles à Laigle et les tableaux à Paris. Il entrait dans un atelier d'artiste comme dans une fabrique et inscrivait froidement le titre du tableau choisi sur une *commission* portant, sur papier azuré, son nom *J.-N.-W. Hornby*, et ces indications commerciales: « *Remettre une facture pour chaque contre-marque et en indiquer le numéro. — On paye tous les samedis de midi à quatre heures. — Rapporter la présente note en livrant.* »

M. Hornby n'avait pas encore de tableau de Marsy. Il en voulait un. Lequel ? Peu importait.

— Monsieur, dit-il à Philippe, je veux un tableau *cher* S'il est cher, c'est qu'il est bon. Je viens vous trouver parce que je connais vos prix. Ils dépassent de beaucoup la moyenne. Quel est, dans votre atelier, le tableau le plus cher ?

Philippe, surpris, ne savait que répondre. Il montrait ses toiles commencées, ses idylles, ses études de femmes, ses poétiques visions.

— Oh ! disait M. Hornby, c'est un peu nu tout cela ! Je voudrais une scène parisienne, une promenade, un coin du bois de Boulogne, la place de la Bourse, la cour du Grand-Hôtel, ce que vous voudrez, pourvu toutefois

qu'il y ait beaucoup de dames représentées sur le tableau.

Quelque attristé qu'il fût, Marsy laissa échapper un petit sourire.

— Vous ne comprenez pas, dit froidement M. Hornby. Je voudrais qu'il y eût des dames pour qu'il y eût en même temps sur leurs vêtements (entendez-moi bien), des garnitures de jais.

— De jais ?

— De jais.

— Cela ne se porte plus.

— Précisément. Et c'est pour que cela se porte que je désire que vous en fassiez porter à vos promeneuses ou à une dame quelconque, un modèle dont vous ferez le portrait — puisque je vois que le portrait est votre genre. Je veux avec votre tableau lancer une affaire!

— Une affaire ?

— Considérable, dit M. Hornby. Dès que votre tableau sera arrivé à New-York, je l'expose, en faisant bien remarquer à mes compatriotes que le jais domine dans la parure des Parisiennes. Donc le jais redevient aussitôt en faveur, on se jette sur le jais, on demande, on réclame du jais. Et comme j'en ai acheté une quantité énorme, je réalise nécessairement, grâce à votre tableau, un bénéfice important. Vous comprenez ?... Ainsi, c'est convenu, n'est ce pas ? Deux portraits de dame je vous commande — portraits à votre choix. Seulement elles auront du jais !

Philippe avait envie de refuser. Quel était cet homme qui traitait de la sorte un artiste ? Mais n'était-ce pas justement une occasion de prouver, avec ces deux portraits de femme, que la *modernité* lui était aussi familière qu'à ceux-là mêmes qui prétendaient l'avoir inventée ?

M. Hornby prit dans son carnet une *commission* et écrivit avec son crayon, très-rapidement :

« — Commission nº 2,730. *Commis à M. Marsy*, pour être livré le... (combien voulez-vous de temps pour achever ?)

En cas de retard les marchandises seront refusées. Un tableau représentant deux Parisiennes grandeur *nature*, garnies de jais. Francs 25,000. — Payable comptant, ajouta Horbny, mais, vous savez, au comptant, je retiens deux pour cent pour l'escompte !

Il répétait toujours :

— Pour achever, vous me demandez combien de temps?... Combien ?.... Songez que j'ai besoin que le tableau soit à New-York pour l'ouverture de la saison de printemps !

C'était bien ce qui répugnait à Philippe. Accepter une *commission* de cette sorte lui semblait une abdication de sa dignité ; il ravalait l'art jusqu'à la marchandise, il faisait de l'inspiration un métier.

— Je vous demande deux jours pour réfléchir, dit-il à l'Américain.

M. Hornby partit, très-étonné, et le lendemain matin Philippe recevait sur une carte postale un billet du négociant : il était entré chez un certain Vidalis, peintre sans talent, qui lui promettait ses *Parisiennes garnies de jais* pour la fin novembre, et il avait donné la « commission » à Vidalis.

Philippe éprouva un crève-cœur violent, non pas qu'il regrettât l'offre de M. Hornbey, mais se voir — même par un sot — mis au même plan qu'un manœuvre le navrait. L'anecdote d'ailleurs fut connue, et le *Trivialiste* la contait bientôt avec toutes sortes de détails malveillants pour Philippe et pour Vidalis. Tout exprès, les *trivialistes* mettait Marsy sur la même ligne que Vidalis, un peintre religieux, arrivant à force de courbettes et peignant, disait-on, des chemins de croix pour les églises, qui le payaient en messes revendues par lui. « Vidalis ou Marsy, disait l'article, c'est bonnet blanc ou blanc bonnet, couleur grise ou grise couleur. » Marsy éprouva, à la lecture de cet article du *Trivialiste,* une colère violente. Vidalis, lui, courut au bureau du *Trivialiste* et se confondit en remerciements.

Cette dernière aventure et cette déchirure nouvelle de-

vaient éclairer plus cruellement une situation qui devenait insupportable à Philippe. Le malheureux éprouvait comme une impression d'étouffement. Il ne voyait autour de lui personne à qui se plaindre; il ne pouvait même pas éprouver l'amère joie de laisser déborder ses confidences comme on laisserait couler le sang et la sanie d'une plaie. Sabine était de plus en plus indifférente, sinon railleuse. Il retrouvait en elle les hostilités sourdes de ses ennemis; elle se croyait, elle pourtant si intelligente et si fine, capable de juger les œuvres de Marsy, et depuis que les éloges hyperboliques des esthéticiens du journal le *Trivialiste* avaient caressé sa vanité, elle ajoutait foi à ces flatteries, elle prenait pour des hommages rendus à son talent ces compliments adressés à sa beauté de femme, comme autant de coups de couteau lâches dirigés contre son mari. Isolé maintenant dans son hôtel de l'avenue de Villiers, qui lui paraissait si grand et si vide, Marsy, presque inactif, passant ses jours dans l'inquiétude de l'artiste incertain de sa voie, désolé et dévoyé, se demandait déjà si l'espèce de désaffection artistique remarquée chez Sabine rejaillissait en elle jusqu'à son amour pour lui. Depuis longtemps, il il ne se sentait plus aimé, lui, ce cœur affamé de toutes les tendresses; la froideur latente de Sabine devenait visible, et se faisait même ironique. Il assistait, écrasé, au lent écroulement, à l'émiettement quotidien de son bonheur. Encore une fois, s'il n'eût pas eu le bon regard et les bons baisers d'André, il eût désespéré de la vie, mais cet amour de l'enfant grandissant et de la mère vieillie lui restait, et d'ailleurs il croyait encore, il était certain qu'à défaut d'amour, Sabine gardait pour lui le respect. Il ne soupçonnait pas tout ce qui s'agitait de pervers dans cette tête affolée, et s'il voyait la poussière de ses joies écroulées s'envoler au vent, du moins se disait-il qu'il restait deux consolations à son foyer : la paternité et l'honneur.

Et c'était dans un tel état d'âme, sous l'ongle même du sort, à l'heure où sa douleur saignait, que Philippe Marsy

trouvait encore des accents d'amitié profonde pour demander à Hélène si elle souffrait toujours d'une trahison, qu'il connaissait, et pour lui apporter, avec une effusion ardente, des consolations embrasées de dévouement. Comment Philippe avait-il appris le déchirement qui venait de traverser l'existence d'Hélène? Par Henri, sans doute. Aux yeux de Marsy, le comédien Saint-Yves était le mari qui convenait à mademoiselle Gervais. Il l'avait répété bien souvent avec une sorte de mélancolie mal dissimulée. On sentait que Philippe avait pour Hélène une affection grave, volontairement assoupie, et qu'il se consolait de ne pouvoir vouer sa vie à cette jeune fille en se disant qu'un autre du moins, qui l'aimait et qui était digne d'elle, lui ferait une existence droite et sans nul doute heureuse. Et voilà que tout à coup ce Saint-Yves, ressaisi par les amours mauvaises, sacrifiait Hélène à un caprice, rejetait dans une solitude déçue celle qui avait espéré en lui. Quand il songeait à cela, Marsy oubliait ses propres souffrances pour ne songer qu'à celles d'Hélène, et c'est bien pourquoi, tout ému, apportant à la femme trahie l'ardente effusion d'une âme, il accourait, pour consoler, lui l'inconsolé, et pour chasser, pour alléger, s'il se pouvait, toute douleur, lui qui savait ce que la douleur pèse.

Hélène était profondément touchée d'un tel élan, d'une amitié si profonde. Et vraiment elle se sentait moins abandonnée, elle se rattachait à cette loyauté dévouée, elle n'éprouvait aucune honte à se livrer dans le cruel secret de sa douleur, à cet homme dont la bonté (elle le savait bien) égalait le talent et qui, ne parlant pas de lui, ne nommant point Sabine, montrait cependant, par les seuls ravages de son front, la pâleur de sa joue et la fièvre de ses yeux, qu'il souffrait, lui aussi, qu'il souffrait à crier — et pourtant se taisait, ne voulant parler que d'Hélène...

Et ces deux douleurs s'étayaient, en quelque sorte, dans un entretien doucement attendri, dans des confidences tragiques au début et qui s'achevaient par un mélancolique sourire. Hélène, en dépit de son âpre et soudain amour de

solitude, fit promettre à Marsy qu'il reviendrait. Il la laissait plus calme, il partait moins attristé. En descendant l'escalier d'Hélène, il se sentait un peu consolé lui-même et il lui semblait qu'il avait respiré cette atmosphère de paix, d'honnêteté tranquille, qu'il rêvait — l'ambitieux! — et qu'il avait autrefois cru trouver aux côtés de Sabine...

Il suivait, pour regagner l'avenue de Villiers, les boulevards extérieurs, où, tombant des arbres, tournoyaient les feuilles mortes, lorsqu'en regardant machinalement les boutiques, les kiosques des marchands de journaux, le nom d'Hélène Gervais, imprimé en caractères assez gros sur une petite feuille satirique l'attira. Il acheta le journal. C'était une gazette de théâtre, une publication boulevardière qui donnait d'ordinaire la biographie des comédiens et des auteurs dramatiques. Le numéro, cette fois, était presque tout entier consacré à la créatrice de *Jeanne Michelin*. Et, avec plus de fièvre qu'il n'eût mis à lire un article écrit sur lui-même, Philippe Marsy dévorait rapidement ces lignes qui lui parlaient d'Hélène et, peu à peu, il devenait plus pâle, sa lèvre blêmissait avec des frissons de colère. Il froissait, tout en marchant, le journal mauvais, puis le reprenait et le défripait pour le relire...

On eût dit que la même encre qui traçait les injures du *Trivialiste* avait imprimé cette biographie d'Hélène; et, avec une sourde colère, le peintre avait retrouvé son propre nom mêlé à la vie de la comédienne. On donnait là, sur les débuts de mademoiselle Gervais, traînant ses socques sur les hauteurs de Belleville, des détails faux et malveillants. On la représentait comme une enfant perdue, allant de théâtre en théâtre, demi-ouvrière, demi-cabotine. On lui faisait un crime de sa pauvreté. On approuvait le jury lui refusant un prix. On la montrait *posant* à cent sous la séance, chez les peintres en renom, elle qu'avait suppliée Marsy, et le journal ajoutait que cette *Charité*, exposée maintenant au Cercle parisien, et que la critique appelait « le *plongeon* de Philippe Marsy, *l'erreur d'un peintre déjà vieux qui, n'ayant plus l'émotion d'un premier début, ne prendrait pas sa revanche* »,

cette *Charité* banale et mal venue avait été faite d'après mademoiselle Gervais, alors qu'elle courait les ateliers et qu'elle était *modèle*.

— Les lâches menteurs! grondait Marsy qui, résigné pour lui-même devant les insultes du *Trivialiste*, se révoltait pour Hélène et avait envie de souffleter avec leur journal les auteurs de cette biographie.

Mais il s'arrêtait. Et de quel droit eût-il pris la défense d'Hélène? Voulait-il donc la perdre et prêter le flanc à la calomnie? De telles infamies, nées des officines douteuses établies dans les bas-fonds littéraires, on les méprise, on les laisse passer, tomber dans l'oubli et le dégoût. La main qui avait tracé ces lignes n'était pas d'ailleurs une main d'homme. Marsy devinait Clotilde Verrier derrière le rédacteur anonyme de ces diffamations. Et le nom même de Clotilde se rencontrait dans l'article avec toutes sortes d'épithètes louangeuses! La comédienne avait soufflé tout bas ces calomnies contre une rivale, ou, pour lui plaire, quelqu'un de ses courtisans les avait aiguisées et empoisonnées avec une joie de valet attendant un pourboire ou de chien dévorant une proie.

En rentrant chez lui, Philippe était fort pâle. Il trouva Sabine rayonnante, fort jolie et très-gaie. La rédaction du *Trivialisté* publiait un Album de dessins avec des sonnets explicatifs de poëtes impressionnistes, et Sabine était chargée d'illustrer le *Sonnet du Bourgeois* :

> Ventripotent et gras, rendant un sourd bruit d'asthme
> Il règne, — le balourd! — mou comme un cataplasme...

Elle venait d'apprendre cette bonne nouvelle. C'était Cordier qui avait apporté le sonnet. L'*Album* devait évidemment faire sensation. Toute la *Vieille Sparte* donnerait. Art et poésie mêlés. On verrait là ce que sait inventer la nouvelle école. Cette fantaisie plaisait à Sabine. Elle n'avait pas encore *fait de la figure*. Cela l'amusait de commencer une caricature du *bourgeois*. Cordier avait eu d'ailleurs une idée dont elle lui savait un gré infini. Il voulait, dans cet *Album*

même, donner un portrait de Sabine à la pointe sèche — un portrait qu'il exécuterait ensuite à l'huile après l'avoir dessiné sur le cuivre. Sabine était ravie. Seulement, elle tenait à ce que son portrait *n'eût point de date*, et elle exigeait que Cordier la peignît en costume du Directoire, en muscadine. Le large chapeau à la Gainsborough, le spencer serré à la taille lui allaient fort bien. Elle commanderait les vêtements à un costumier de théâtre, et ce serait une distraction, dans sa vie lassée, dans le bâillement de son existence, que cette espèce de petite mascarade improvisée. Cordier l'accompagnerait au théâtre, choisirait les étoffes, donnerait son avis. S'il trouvait trop étriqué le costume à l'anglaise, elle porterait, au besoin, hardiment, le costume décolleté de la merveilleuse.

— Marsy dira ce qu'il voudra. Madame Récamier le portait bien!

Elle contait tout cela à Marsy, en riant beaucoup, montrant, avec le pétillement de ses yeux gris, le sourire de ses dents blanches. Et Philippe, voulant risquer quelques observations, elle le raillait vivement, le trouvait décidément bourgeois, lui aussi, comme le héros du sonnet, l'enveloppait si bien de plaisanteries gaiement mordantes, qu'il n'osait insister, de peur de paraître sot ou jaloux.

— Voyons, mon ami, songez-y. Je n'ai pas épousé M. Joseph Prudhomme !

Sabine avait d'ailleurs un moyen certain de triompher de toute résistance. Elle faisait subitement glisser toute discussion vers la peinture et elle laissait alors, avec une cruauté savante, entendre à Marsy qu'avec ses étroites idées de foyer puritain et de labeur acharné du fond de l'atelier, il ne vivait pas assez de la vie de tout le monde, ne suivant pas le courant, se cantonnant dans une antiquité factice, tandis que le vent était à la modernité, à l'impression rapide, à l'effet, à la tache...

Et Philippe se taisait, regrettant maintenant que M. Hornby ne lui eût point permis de montrer de quelle touche puissante il pouvait, lui aussi, peindre la vie moderne... Alors

il rêvait des ripostes victorieuses, des tableaux de genre, par exemple, rapidement exécutés et exposés sous un pseudonyme, afin d'avoir le droit de dire : — Quand on rêve ce qui est éternel, il est facile de saisir ce qui est passager.

Mais il ne travaillait plus, même à ces œuvres secondaires. L'échec de sa *Charité* l'avait accablé. Il avait mis tant d'espoirs sur cette figure! Et décidément il fallait bien qu'elle fût mauvaise puisque tout le monde la critiquait — par genre ! Il avait envie de la retirer de l'Exposition. Cela lui épargnerait peut-être de nouvelles attaques, et il ne se trouverait point des gens pour chercher à voir si vraiment mademoiselle Gervais avait servi de modèle au peintre. Pauvre fille ! Si elle lisait cette indigne biographie, elle regretterait amèrement sans nul doute d'avoir cédé à la prière de Marsy. Et c'était lui qui lui causait une douleur nouvelle. Il y avait décidément sur lui comme un vent glacé de malechance.

Alors, il s'enfermait, il s'enfonçait encore plus avant dans sa solitude. Il faisait prendre cependant des nouvelles de Jacques Roquevert, voulait aller voir le comédien malade et Henri aussi ; mais les jours passaient et il ne sortait pas, il demeurait au logis, accablé, ne souriant qu'au sourire d'André. Sabine paraissait en profiter pour se jeter comme éperdument, avec une fièvre bizarre, dans une existence fouettée, activée, nerveuse et comme maladive. Elle était tout mouvement et toute exaltation. Elle éprouvait, en songeant à l'implacable résistance d'Henri, comme une fureur concentrée et soudain débordante. Elle s'était piquée à ce jeu d'amour. Toute sa coquetterie exaspérée lui faisait prendre pour de la haine contre ce puritain ce qui était vraiment une blessure d'amour-propre, un froissement de caprice dédaigné. Elle l'avait revu, mais elle retrouvait étouffant en lui sa passion grondante, la tête prise pourtant et le cœur gonflé, adorant cette femme, sentant bien qu'elle pourrait lui faire commettre toutes les infamies, et qu'il obéirait avec une fureur insensée, s'il faiblissait un

jour. Elle l'avait revu, et tout son charme capiteux, son scintillement d'esprit, sa grâce enserrante, tout ce qui était sa force irrésistible venaient — quel étonnement et quelle rage! — se briser contre le masque de froideur qu'Henri se collait au visage comme un masque de marbre!

Et Sabine était de ces femmes qui, devant une volonté invincible, éprouvent de nerveuses colères, veulent triompher à tout prix ou se vengent par quelque folie. Aussi, quelle fièvre de mouvement elle se donnait pour oublier, et, par des rencontres presque fatales, des hasards irritants, se heurtant presque partout, au Bois, à l'hôtel Drouot, aux exhibitions à la mode, contre Henri qui pourtant la fuyait autrefois. Alors, entre ces deux êtres, des sourires de bravade s'échangeaient, presque chargés de menace. On eût dit qu'Henri était le gardien de l'honneur de Marsy, et quand il apercevait Sabine escortée, comme de flatteurs, des amis de Cordier, de Leménil ou de Baloche, et de Cordier lui-même, une sorte de flamme indignée passait dans ses yeux noirs, et elle, redressant le front, opposait regard à regard, se rapprochant de Cordier comme pour faire souffrir davantage le jeune homme éperdu.

Il souffrait, en effet, pris de rage sourde, irrité contre elle, affolé de la voir mêlée à cette tourbe déchaînée contre Marsy, le cœur déchiré aussi d'une jalousie qui croissait et qui maintenant, peu à peu, le portait non plus à éviter mais à épier Sabine, à chercher à savoir si elle était simplement imprudente ou si elle était coupable et si ce Cordier... Ah! avec quelle volupté il eût voulu châtier ce bellâtre au front de buste antique, s'il lui eût été permis de défendre l'honneur d'un autre! Et, la suivant ainsi, cherchant à savoir ses moindres actions, désertant le logis de la place Dancourt pour se faire l'ombre et comme le vivant remords de Sabine, il apprenait que Cordier venait chaque jour à l'avenue de Villiers, commençant une *étude* d'après madame Marsy en costume de muscadine, « un chef-d'œuvre comparable, supérieur même à la *Manola*, de Goya », disait d'avance la rédaction du *Trivialiste*.

Sabine avait voulu que le costumier même du *Théâtre du Boulevard,* fort habile, disait-on, exécutât ce costume du temps du Directoire. Cordier en avait fait le croquis. Il conduisait lui-même madame Marsy au théâtre, et la jeune femme riait, toute contente de se trouver dans les couloirs d'une salle de spectacle, de traverser les corridors où, sur la porte des loges d'acteurs, au-dessous des vasistas ronds, elle lisait des noms connus de comédiennes ; et comme si elle eût été née pour cette vie factice, pour cette atmosphère montante, elle éprouvait une joie nerveuse, hystérique, de bohème découvrant la terre promise, à aller et venir dans cette pénombre, à essayer ses vêtements dans la loge d'une actrice, à respirer l'odeur de poudre de riz qui semblait y planer, alourdie, à regarder les pots de rouge et de blanc étalés sur la toilette, à toucher de ses doigts ces pommades pour les lèvres, ces crayons pour les yeux, la patte de lièvre à étaler le blanc, la veloutine ou l'opoponax ; à faire la moue, en rencontrant là, sur les étiquettes des flacons d'eau de toilette, des noms de parfumeurs médiocres, à regarder les vêtements accrochés à la muraille, déjà défraîchis et pendants comme aux patères d'une Morgue... Et cet envers de coulisses l'amusait, la grisait. Ses yeux bleuâtres s'allumaient, ses narines se dilataient, comme dans un bon air chargé d'aromes.

— Ma parole, disait-elle, j'étais née pour être actrice ! Nous jouerons la comédie, un jour, dans votre atelier, n'est-ce pas, Cordier ?

Elle voulut entrer dans la loge de mademoiselle Gervais, et le costumier appelait un garçon, ouvrait la porte... Alors Sabine examinait la toilette de la comédienne, prenait ses bottines, les mesurait avec les siennes et disait, avec un dépit étonné :

— Tiens, mais, cette grande fille, elle a le pied petit !

Elle cherchait autour d'elle, demandant en riant au costumier :

— Et pas de faux cheveux ?

Un garçon d'accessoires passait, portant de grosses bottes

Louis XV et un petit chapeau *lampion* galonné d'or, qui devaient servir pour les costumes de la pièce nouvelle qu'on répétait, paraît-il. Sabine poussa des cris d'enfant devant « cet amour de petit chapeau ». Et, devant la glace d'Hélène Gervais, elle le plantait sur ses cheveux blonds, se regardant avec de petites grimaces coquettes. Elle voulut mettre les bottes, elle se promenait en riant dans la loge, trouvant tout cela bien étonnant, bien amusant, bien drôle, et elle emportait de ces visites au théâtre une âpre envie de folie, de rire, de liberté, comme si tout ce qui était factice eût été sa vie.

Une fois, en sortant, devant la loge du portier, elle s'était heurtée à une jeune femme qui montait doucement, comme chargée de pensées tristes. Elles s'étaient regardées l'une et l'autre, et Sabine avait reconnu mademoiselle Gervais, un peu pâlie. Hélène avait salué, éprouvant instinctivement une sorte d'étonnement navré en apercevant madame Marsy, souriant si étrangement, et dans une toilette criarde, tandis que Sabine suivait des yeux comme si elle l'eût enviée, la comédienne qui montait à sa loge.

Elles se retrouvaient ainsi, dans la banalité d'une rencontre, ces deux femmes qui demandaient au sort un si différent avenir ; la comédienne rêvant un foyer honnête et la fille du savant dispersant à plaisir au vent de son caprice les cendres tièdes encore de ce coin de feu qui l'abritait encore hier...

Philippe n'ayant plus auprès de lui ni Charrière, qui semblait décidément disparaître ; ni Henri, ni personne, avait été bien souvent tenté de confier au vieux Vincent Tournier toutes ses peines. Il avait essayé. Le savant l'avait distraitement écouté, songeant uniquement aux deux Oupachinads des Vedas, dont il allait publier la traduction, avec le texte sanskrit. Et quand Philippe avait eu fini, le bonhomme s'était mis à lui parler du caractère de Sabine avec des candeurs exquises, trouvant sa fille adorable, la meilleure des créatures, une intelligence si haute, un cœur si bon et si droit ; puis, peu à peu, la conversation avait glissé vers

le Ta-Héo ou la *Grande Etude*, ouvrage de Thoung-Tseu et de son disciple Tseng-Tseu, que les Parisiens avaient le tort d'ignorer complétement. Rien n'était plus séduisant. Il n'y avait pas, dans toute la littérature contemporaine, un écrit aussi amusant que cet ouvrage chinois.

— Et je parie que vous ne le connaissez pas, tenez, vous, mon cher ami ! disait le vieux Tournier à son gendre. Je gagerais que vous n'avez jamais lu le commentaire de Tchou-Hé ?... C'est étonnant. Vous connaissez un tas de choses inutiles, mais tout cela est lettre morte... Ah ! quel dommage !

Philippe avait ainsi renouvelé inutilement plusieurs tentatives. M. Tournier s'affaiblissait d'ailleurs beaucoup, intellectuellement et physiquement. Le labeur cérébral courbait effroyablement ce grand travailleur qui, dans toute son existence, n'avait eu que des amours honnêtes. On l'avait envoyé à Fontainebleau respirer le grand air des bois, le souffle fort de la forêt. Sabine parlait souvent d'aller, là-bas, rendre visite à son père, que soignait un domestique et qui, chaque jour, partant de Fontainebleau, allait à Barbizon ou à Marlotte, en voiture, sous les chênes. Sabine n'était point fâchée de voir de près ce Barbizon, dont on lui avait parlé tant de fois. Elle irait seule, ne voulant pas, disait-elle, ennuyer Philippe d'une ou deux journées passées près d'un malade.

A vrai dire, Philippe éprouvait comme une joie amère à se sentir seul avec André dans l'hôtel presque désert. Il dînerait en tête-à-tête avec son fils ! C'était une fête. Il fit mieux et emmena l'enfant chez *maman Valérie* où, devant la joie de la grand'mère, les chansons limousines qu'elle fredonnait et que répétait le petit, entre sa mère et son enfant, Philippe crut, pendant des heures, faire un rêve apaisé.

— Tu m'enverras demain des nouvelles de M. Tournier, lui dit madame Marsy en le quittant. Ta femme t'aura sans doute écrit dès ce soir?

— Oui, sans doute.

Sabine était partie le matin, elle reviendrait le lendemain

soir. Elle aussi, dans la joie de se sentir seule, libre, affranchie, ne fût-ce que quelques heures, avait éprouvé comme un soulagement à quitter l'avenue de Villiers, où elle étouffait. Elle s'était jetée avec un allègre sentiment de délivrance dans la voiture qui l'emportait vers la gare de Lyon et, la tête à demi penchée sur son épaule, dans une rêverie qui amenait à ses lèvres un sourire indéfinissable et inquiétant, elle n'avait rien vu de ces rues qu'elle laissait derrière elle, de ces passants que sa voiture découverte pouvait heurter, du bruissement de cette ville traversée...

Comme le fiacre longeait le boulevard de Clichy, où passait si souvent Henri, le jeune homme justement aperçut Sabine dans l'alanguissement de sa pose songeuse, sa main gantée tenant sur ses genoux un nécessaire en cuir de Russie et une couverture de voyage à carreaux écossais.

Le hasard seul mettait Henri sur le chemin de Sabine. Il ne la cherchait pas, cette fois, mais il éprouva un sentiment de profonde surprise et comme l'instinct d'un danger en la voyant qui certainement partait. Où allait-elle? Ce n'était pas à un rendez-vous furtif. Elle s'éloignait, en plein jour, sous les yeux de tous. Etait-ce une raison, il est vrai? L'habileté suprême pour tous ceux qui trompent est la grande audace. Peut-être Sabine bravait-elle décidément Philippe? Imprudence ou impudence, elle était capable des deux fautes. Eh bien! en vérité, il le saurait. Il la suivrait. Elle ne pouvait aller bien loin, n'ayant d'autre bagage que cette trousse et cette couverture.

Il se jeta dans un coupé de louage:

— Suivez cette voiture, là-bas, et de loin!

On l'attendait, au logis, pour déjeuner. Mais depuis longtemps il habituait la vieille Suzanne, consternée, et Geneviève inquiète, à des inexactitudes, à des absences.

Sabine s'arrêta à la gare de Lyon. Henri descendit, la suivant des yeux de façon pourtant à ce qu'elle ne remarquât pas qu'il était là. Dans le brouhaha d'une salle de départ, tandis que Sabine s'approchait du guichet où des noms étaient inscrits : *Melun*, *Fontainebleau*, *Bois-le-Roi*...

Henri se heurta contre un prêtre qu'il n'avait pas vu et qui le salua. C'était l'abbé Ronchat. Il demanda à Henri, de sa voix grondante, si M. Roquevert allait mieux.

— Un peu mieux, je vous remercie !

Une expression étrange avait passé dans les yeux du prêtre.

— C'est l'âme, dit-il presque sévèrement à Henri, l'âme qu'il faudrait soigner !

Henri ne répondit pas et se mêla à la foule, vers le guichet. Il se pencha sur la balustrade au moment où Sabine demandait un billet :

— *Première, Melun !*

Henri se souvint alors, brusquement, que M. Vincent Tournier était malade à Fontainebleau. Il l'avait lu dans un journal. Sabine allait donc vers lui. Mais pourquoi s'arrêtait-elle à Melun ? Il la laissa passer sans qu'elle l'aperçût, prit un billet pour Melun, attendit avant d'entrer dans les salles que la porte vitrée en eût été tirée et qu'il n'y pût rencontrer Sabine, déjà sur le quai du départ ; puis il se précipita, la suivant toujours des yeux, dans un wagon où elle ne montait pas, et le regard de l'abbé Ronchat, à son tour, se rivait sur lui plein d'une curiosité ardente.

L'abbé allait rendre visite à d'anciens paroissiens, du côté de Dammarie-les-Lys, où il avait passé un peu de temps avant d'être envoyé aux environs d'Etampes.

— Je saurai bien où elle va ! songeait Henri pendant que le train marchait.

Il descendit à Melun, la voyant sauter lestement à bas du wagon et remerciant gracieusement un voyageur quelconque qui lui tendait son sac et sa couverture. Henri était encore debout sur le marche-pied de son compartiment, lorsqu'en regardant droit devant lui, à quelques mètres de la grille où s'ouvrait la porte de sortie, il aperçut, sans pouvoir retenir un mouvement de rage, Cordier, à demi caché dans une voiture, et qui, la tête penchée vers le train arrivant en gare, y cherchait évidemment, entre tous les voyageurs, une femme — Sabine !

— Ah ! les malheureux ! murmura Henri. — Les misérables ! ajouta-t-il en demeurant là, immobile.

Il se jeta ensuite brusquement à terre, ne voulant pas que cette voiture le dépassât, et, sans remarquer l'abbé Ronchat qui ne le quittait pas des yeux, il attendit que Sabine eût franchi la porte, puis, grimpant à son tour dans une des vieilles calèches poussiéreuses qui attendaient là, il resta assis, le cou tendu vers la voiture où se tenait Cordier.

— Où allons-nous, mon bourgeois ? demanda le cocher A Chailly ? A Barbizon ?

— Je ne sais pas, dit Henri.

Il attendait que Sabine, qu'il apercevait là, à pied, regardant autour d'elle comme cherchant quelqu'un, se fût décidée. Qui sait ? Peut-être Cordier ne l'attendait-il pas ! Pourquoi M. Tournier ne serait-il pas à Melun et pourquoi Sabine... Mais non, le doute n'était plus possible. Cordier avait rapidement fait avancer sa voiture vers la jeune femme, et elle, l'apercevant aussitôt, avait marché vivement et, leste, avec un mouvement joyeux et un petit rire qu'Henri croyait vraiment avoir entendu, elle avait grimpé prestement à côté du peintre, dont les cheveux bouclés, coiffés d'un petit chapeau rond, avaient bientôt disparu avec Sabine elle-même, derrière la capote...

— Vous voyez cette voiture. Nous allons où elle ira ! dit Henri au cocher.

— Faut-il la dépasser ?

— Non, non, la suivre.

Henri éprouvait, dans sa rage douloureuse, une sorte de plaisir âcre à ne pas savoir où l'entraînait Sabine. Cette poursuite mystérieuse lui plaisait. Il eût voulu s'être trompé et que Sabine, même avec Cordier, allât dans quelque hôtel de Melun où elle eût retrouvé Tournier malade. Puis Henri riait lui-même de sa crédulité ! Il était bien naïf encore de croire que cet homme attendait là cette femme pour la conduire au chevet d'un mourant ! — Où allaient-ils ? Loin, peut-être, dans un coin perdu de la

forêt, dans quelque ferme ignorée... Et la fièvre lui battait aux tempes, le brûlait aux poignets...

La voiture de Cordier ne prenait pas la route de la forêt. Elle traversa le pont, la place du Marché, contourna l'église et s'arrêta devant un vieil hôtel à large porte du dix-huitième siècle. Henri ordonna à son cocher d'attendre. Il vit Cordier se précipiter hors du véhicule, présenter sa main à Sabine et, pendant qu'un garçon prenait la couverture et le sac de la voyageuse, ils entraient, elle et lui, sous le grand portail et disparaissaient dans un escalier à rampe de bois, tandis que l'hôtelier payait le cocher.

Henri descendit à son tour. Il se demandait s'il allait entrer là. Il fit quelques pas dans la rue, l'œil toujours fixé sur la porte de l'hôtel, puis, craignant d'être aperçu, il entra décidément demandant une chambre. Il repartait le soir même, disait-il. Il voulait seulement s'arrêter quelques heures.

Et, tandis qu'on examinait au nombre de clefs accrochées à une planchette, le nombre de chambres vides, comme indifféremment Henri questionnait. Un grand monsieur à cheveux frisés (et il décrivait Cordier), n'était-il pas venu, hier ou ce matin, attendant quelqu'un?

— Si fait, si fait, répondait l'aubergiste. M. Verdier, sans doute? Madame vient justement d'arriver!

Monsieur *Verdier! Madame!* Dans ce faux nom donné, dans ces deux mots tout un drame hideux et lâche, le drame de la trahison, du mensonge, de l'infamie tenait, indéniable, cette fois, patent, effrayant et vil.

Ah! les misérables! Henri avait envie de monter vers eux, de souffleter cet homme, de crier sa honte à cette femme, de se faire le vengeur de l'honneur d'un autre. Le vengeur? Et de quel droit, encore une fois? Etait-ce d'ailleurs l'amitié qu'il avait pour Marsy ou l'amour éprouvé pour Sabine qui le poussait ainsi, avec des bouillonnements de sang enfiévré? Oui, certes, ils étaient vils, ils mentaient, ils ressemblaient à des voleurs de nuit qui, pour l'alibi du crime, prennent des noms supposés. Eh! bien, quoi? C'était cela, l'adultère! C'était cette honte et ce mensonge, cette bas-

sesse et cette infamie! En aimant Sabine, c'était cela qu'il eût connu et pratiqué, lui, oui lui-même, se cachant, se glissant dans les auberges en voilant sa face et son nom, comme un détrousseur de grand chemin!

Comme il était fier, heureux, d'avoir résisté à ces sourires! Comme il se sentait orgueilleux de pouvoir entrer là le front haut, d'être le justicier presque, quand il eût été le voleur! Tout ce qu'il souffrait, tout ce qu'il éprouvait de jalousie, de déchirements, de tortures atroces n'équivalait pas à cette effroyable joie de se dire qu'il avait encore le droit de mépriser, et, s'il le voulait, de châtier.

Mais il tenait du moins à ne pas s'éloigner de cet hôtel maudit et comme empesté, sans que, sur le chemin de Sabine et de cet homme, il ne se fût dressé, lui, comme un vivant remords. Il les attendit, se disant qu'ils sortiraient et qu'alors, dans un effroi soudain, ils reculeraient sous son regard. Et, pendant que Sabine, joyeuse, affolée de liberté, emportée par son caprice, s'enfermait avec Cordier dans une chambre où elle faisait monter du feu dont les sarments l'amusaient en pétillant, et prenait un repas servi là, dans le tête-à-tête blotti et presque tremblant de deux fuyards, Henri attendait, ressentant au fond de son âme la plus violente et la plus atroce des tortures, ses doigts comprimant son cœur qui battait désespéré et comme saignant d'une épouvantable blessure.

Et quand la nuit tomba, dans la pénombre déjà presque glacée d'un soir d'octobre, sous le rougissement d'un ciel d'automne empourpré comme une forge qui eût soufflé le froid, Sabine et Cordier sortirent furtifs, heureux de ce crépuscule qui leur permettait d'errer, sans crainte d'être reconnus, par les rues noires de la petite ville, s'arrêtant aux boutiques, traversant la place du Marché assombrie et déserte, avec ses bancs vides maintenant et ses auvents pleins de mystère, regardant sur le ciel sans lumière le grand spectre morne de la cathédrale qui se dressait avec ses silhouettes noires... Et Sabine aspirait follement ce vent plus libre, cette atmosphère de folie, buvait cette profonde paix

enveloppant sa fuite, et, s'arrêtant devant l'eau sombre de la rivière qui coulait avec des bruits doux comme des appels :

— Il y a des heures, disait-elle, où il fait si bon vivre, qu'on voudrait mettre là le signet du livre, — et mourir !

Ils rentrèrent doucement, à pas lents, silencieux, Cordier trouvant, la nuit, Melun « un peu noir », et Sabine enchantée, ivre d'être si près et si loin de Paris, jetée là sans savoir où elle se trouvait, dans une ville inconnue, baignée dans le grand silence froid comme un suaire des rues endormies de bonne heure...

Mais, au moment où ils passaient sous le grand porche du vieil hôtel, Sabine poussa un grand cri, involontaire et éperdu. Elle se jeta contre Cordier qui, instinctivement, fit le geste de la défendre, et son visage convulsé recula devant la belle figure pâle d'Henri Roquevert qui, debout, la regardait froidement...

Elle eut peur d'abord. Elle recula. Puis, avec une audace soudaine, bravant et écrasant cet homme planté là et comme drapé dans son honnêteté, elle passa devant lui, enfonçant ses yeux gris, qu'une lumière de lampe faisait reluire, dans les yeux d'Henri, et, sans dire un mot, défiant cet ennemi qui avait comme méprisé son amour, elle le frôla, hautaine, résolue dans une bravade hardie, devant Henri, qui blêmit sous ce regard, où elle disait : « A qui la faute ? Vous n'avez pas voulu ! » Alors lui, comme un fou, à travers les rues, s'enfuit en criant, en pleurant, en buvant ses larmes, mais se répétant que l'ami, oui, le plus fier des amis, lui restait, — et, brisant, broyant, insultant tout haut cet amour qui l'avait tenté et qui était la honte, la lie, la fange et le dégoût.

Henri rentra, le soir, à minuit, place Dancourt. Sa mère n'était point couchée. Elle ne lui dit pas un mot de reproche, mais seulement :

— Ton père a été malade aujourd'hui.

L'expression du visage d'Henri fut si tragique que la mère ajouta rapidement :

— Ce n'est plus rien. Il va mieux. Il dort.

Henri voulut passer une partie de la nuit à veiller auprès de son père. C'était inutile. La crise n'avait pas été longue. Le soir, Jacques s'était senti beaucoup mieux.

— Seulement, à déjeuner, tu lui as manqué, dit Geneviève sèchement.

Elle recevait, le lendemain, comme en confidence, la visite de l'abbé Ronchat et s'enfermait pendant un assez long temps avec le prêtre, tandis que le vieux Roquevert, qui se sentait assez bien portant, causait avec son fils, visiblement préoccupé. Cette tristesse, cette impression d'angoisse imprimées depuis longtemps sur le visage d'Henri étaient la préoccupation et l'inquiétude de Geneviève. Elle avait des effrois profonds et se disait que son fils se perdait, devenu le jouet de quelque misérable femme. Qui donc pourrait bien arracher Henri à une existence qui, d'instinct, terrifiait la dévote comme une damnation? Cette Geneviève qui passait, dans le logis de la place Dancourt, avec des silences et des lenteurs de neige tombant assoupie, éprouvait, lorsquelle songeait à son fils, des besoins de demander conseil, de chercher partout un appui, quelqu'un qui *débarrassât*, comme elle disait, Henri de sa passion dominante.

Il était certain que le jeune homme était dévoyé. Il ne travaillait plus. Il répondait à peine quand on lui parlait. Il avait l'air d'un fou. Ah! ces femmes! ces femmes!... Et Geneviève, isolée, cherchait à qui elle pourrait bien demander de travailler avec elle au salut du jeune homme. M. Poparel? Il n'y fallait plus songer. Le curé était trop indulgent. Il punissait le péché par des sourires, il eût flagellé ses pénitents avec des touffes de fleurs. L'abbé Ronchat n'avait aucune influence sur Henri, et d'ailleurs il n'admettait pas qu'un prêtre se fît conseiller quand il était juge. Un éclair de joie traversa les yeux pâles de Geneviève lorsqu'elle eût trouvé le nom de l'homme qui, certainement aura sur le « malheureux qui gâchait sa vie » toute l'influence voulue.

C'était Marsy. Comment l'idée ne lui était-elle pas venue

plus tôt de demander son aide à Marsy? Henri l'aimait, Marsy gardait sur le jeune homme l'autorité de l'âge et du talent. On ne pouvait trouver un meilleur appui. Marsy venait assez souvent autrefois chez les parents d'Henri. L'habitude de ces visites semblait lui avoir passé. Mais il devait conserver pour Roquevert et son fils la même amitié dévouée.

Alors Geneviève avait songé à aller trouver Philippe, mais elle sortait peu. Elle avait pris l'habitude de cette vie quasi-solitaire. Une visite lui semblait quelque chose d'extraordinaire et de difficile. Et puis elle ne voulait pas quitter Roquevert, que la maladie retenait de plus en plus dans sa chambre et qui ne faisait plus que rarement sa promenade habituelle le long des boulevards.

Geneviève donc aima mieux écrire. Marsy pensa tout de suite, en recevant sa lettre, que le père d'Henri était fort malade. Quelque assombri et inquiet qu'il fût lui-même, il voulut, sur-le-champ, aller chez Roquevert. En chemin, il se demandait encore ce que signifiait certaine dépêche qu'il avait reçue de Vincent Tournier lui-même, tandis que Sabine devait être auprès du vieillard. Se sentant plus souffrant ou plus ennuyé, M. Tournier avait télégraphié, de Fontainebleau, le jour où Sabine s'arrêtait à Melun. Il demandait des nouvelles de l'avenue de Villiers et, lui qui vivait si fort éloigné de son gendre et de sa fille, il suppliait qu'on allât le voir. Or à l'heure même où M. Tournier télégraphiait cela, Sabine, se disait Philippe, devait être auprès de son père.

La dépêche était datée de l'après-midi. Sabine était certainement arrivée à Fontainebleau depuis le matin. Marsy crut d'abord à un accident. Inquiet, il courut au chemin de fer, s'informa, télégraphia à son tour, passa la fin de la journée dans une mortelle angoisse. A la gare on lui assurait pourtant que nul accident n'avait eu lieu sur la voie. Il recevait, le lendemain vers midi, un télégramme qui lui expliquait tout; Sabine elle-même lui répondait que Tournier avait rédigé sa dépêche avant l'arrivée de sa fille et

qu'un garçon de l'hôtel l'avait portée au télégraphe par erreur. Philippe devait se rassurer. Sabine reviendrait le soir même.

Au retour, elle se moqua un peu de la nervosité de Marsy, qui, comme cela, tout de suite, s'imaginait un malheur. « La vie est trop uniforme, au contraire, les malheurs qui fouettent le sang n'arrivent pas si vite ! » Et Philippe s'était, en effet, calmé, n'ayant plus pensé à cette dépêche qui lui revenait en mémoire maintenant, il ne savait pourquoi... Place Dancourt, il fut enchanté d'apprendre que Roquevert n'allait pas plus mal. Geneviève lui dit qu'il pouvait voir le comédien, mais elle pria Marsy de ne pas oublier qu'elle avait quelque chose de grave à lui demander, un service. Philippe ne demeura pas longtemps enfermé avec le vieux Jacques, mais assez cependant pour se sentir réchauffé à cette flamme à demi éteinte. Ils parlèrent d'Henri, d'André, des enfants, de la vie, et de ce qui était leur existence à tous deux : l'art ! Et le peintre attristé retrouvait dans l'artiste malade l'écho même de ses tristesses et aussi comme le raffermissement de sa propre pensée, de sa religion de l'idéal.

— Bah ! disait Roquevert à Philippe qui lui assurait qu'il le trouvait bien, avec une mine excellente, que m'importe ! Il m'est indifférent de mourir. J'ai eu mon dernier reflet. J'ai eu ma soirée de revanche. Maintenant, que Marchenoir joue mes rôles, s'il le veut, j'aurai montré ce que j'étais à ceux qui ne m'avaient pas connu ! D'ailleurs, si vous voulez mon avis, monsieur Marsy, la décrépitude commence en toutes choses. Nous avons été des fous et des exaltés, des écervelés, tout ce qu'on voudra, en 1830, mais nous avons aimé l'idéal et voué notre vie aux grandes œuvres ! Nous avions l'appétit des sommets et la folie du beau ! A l'heure qu'il est, tout se matérialise. En fait d'art, l'avez-vous remarqué ? c'est la musique qui règne, — un art sensuel et quasi-physique. Vos amis les peintres proscrivent la pensée comme inutile, gênante, nuisible, et s'en tiennent à la pâte, au morceau, à la tache, à la facture. Au lieu de frapper leur

front, comme vous, et d'y chercher le tableau ou la statue, ils regardent leurs doigts et disent : « *L'art, c'est ça !* » Dextérité de la main, habileté de la *patte*, stérilité du cerveau ! Les littérateurs ? Poursuivants de la forme. Plus de descriptions que de caractères, une transposition des genres, les peintures à la plume remplaçant les situations ou les sentiments. Donnez-moi donc une larme au lieu de vos tableaux ! Je rabâche, je radote, je m'en vais, voyez-vous, Marsy, mais je suis certain de ce que je dis. Cette « vérité en art », dont on parle tant aujourd'hui, elle ne consiste pas dans ce qui est bas ou vil, mais dans ce qu'il y a d'éternel dans le cœur et les veines de l'homme. Les costumes passent comme les modes. La nudité éternelle de l'âme durera autant que l'immortelle nature ! Et cette nudité chaste, c'est l'idéal ; c'est (vous le savez bien aussi, vous, et voilà pourquoi je vous aime), c'est ce qu'il y a de grand, de beau et de bon dans l'homme : l'amour, la pitié, l'humanité, le dévouement, le sentiment de la patrie, tout ce qui me ferait passer pour prêcheur si l'on m'entendait, mais tout ce qui me permet du moins de m'éteindre content, ma journée finie, car tout cela je l'ai bien aimé, et tout comédien que j'étais, je l'ai bien servi !

Philippe avait pris congé de Roquevert, revivifié, lui, l'homme jeune et militant, par ce moribond. Il se sentait enhardi, consolé. Chose étrange ! Cette consolation qu'il ne rencontrait plus autour de lui, allait-il donc la demander à un vieillard malade et harassé ? La vie a de ces ironies.

Geneviève semblait guetter la fin de l'entretien ; elle attendait Marsy et le pria d'entrer dans son espèce d'oratoire. Jacques n'y pénétrait jamais, et d'ailleurs il était peu probable qu'il sortît de sa chambre. C'était évidemment un secret que la mère d'Henri voulait confier à Philippe. Un grand secret. Il s'agissait (elle le dit très-franchement avec une vivacité singulière chez cette femme lente et molle) d'arracher Henri à une liaison qui perdait son avenir. Elle eût volontiers ajouté : *et son âme*. Toutes ses inquiétudes, ses angoisses de mère, ses craintes réfléchies, elle les con-

fiait à Marsy. L'abbé Ronchat, qui les partageait, avait réussi à les décupler en les exagérant. La dévote voyait déjà l'existence de son fils compromise, inutilisée.

— Car enfin, son talent... il a du talent, n'est-ce pas, monsieur Marsy ?

— Beaucoup, et d'autant plus qu'il en doute davantage !

— Eh bien, ce talent, qu'en fait-il ?... Rien !...

Et, dans l'exaltation d'une imagination presque malade, avec la fièvre d'un danger que son ignorance de la vie et l'étroitesse de sa foi grossissaient étrangement, Geneviève montrait à Marsy Henri dévoré par une passion folle, broyé par quelque épouvantable créature qu'elle ne connaissait pas, mais qui devait être une femme de théâtre, et qui lui prenait son fils. Dans les paroles mêmes de cette mère, la haine farouche que l'abbé Ronchat portait à tout ce qui vit du théâtre, passait, frémissante. Et Philippe avait beau répondre que sans doute Henri n'était pas, comme le croyait Geneviève, la proie d'une misérable créature, la dévoté continuait, exaltée, montrant, par avance, la vie gâchée du jeune homme. Pas de mariage possible. La flétrissure d'une existence de désordre. Et peut-être l'éternelle liaison avec « cette fille » inconnue qu'elle haïssait d'instinct.

— Qu'est-ce donc qu'une actrice qui s'appelle Hélène Gervais ? demanda-t-elle brusquement à Philippe.

— La plus vaillante et la plus honnête des femmes, répondit le peintre.

Elle fixait sur Marsy ses yeux pâles. Il connaissait donc cette Hélène? Une honnête femme sur les planches ! Etait-ce possible ? Eh bien, soit, alors ce n'était pas Hélène Gervais qui perdait Philippe, mais c'en était une autre et terrible certainement. Puis, comme Marsy, doucement, parlait de fièvre juvénile et de *peccadilles*, ainsi que l'eût pu faire le curé de Saint-Clément, Geneviève peu à peu s'irritait, et avec une nervosité inattendue, en paroles brèves et coupées, elle suppliait Philippe de confesser Henri, d'obtenir de lui la vérité, de lui faire comprendre que sa mère souffrait, de l'arracher à cette liaison douloureuse, à cette passion qui

l'empêchait de songer à son avenir. Marsy sentait gronder là un amour vrai, étouffé peut-être sous une volonté froide, mais qui maintenant, en face de quelque douleur nouvelle, devant l'effroi que sans doute la maladie de Roquevert causait à Geneviève, s'exaltait et jaillissait, plein de terreurs que, lui, Philippe, trouvait inutilement exagérées.

Mais plus il essayait de calmer cette femme, lui vantant l'honnêteté d'âme d'Henri, plus il la voyait sortir étrangement de cette espèce de torpeur glacée dont elle s'enveloppait d'ordinaire.

Eh bien oui, Henri était honnête. Mais n'est-ce pas l'honnêteté la plus droite qui peut parfois commettre la faute la plus terrible? Les âmes corrompues ne s'attaquent qu'aux âmes généreuses! Plus on a la foi confiante, le cœur ouvert, plus on croit à tout ce qui est beau et bien, et plus on tombe de haut quand on a rencontré le mensonge vivant et l'adroite trahison.

Elle parlait, et Philippe éprouvait une sensation étrange, douloureuse, comme si quelque ressouvenir cruel, tout à coup rajeuni, saignait encore chez Geneviève. Elle avait une âpre colère concentrée, de furtifs éclairs passaient dans ses prunelles d'ordinaire presque sans regards. Alors, pour prouver que la femme dont elle redoutait l'influence sur Henri était dangereuse et toute-puissante, elle montrait le jeune homme éperdu, enfiévré, passant des journées exaltées après des nuits d'insomnie, pris d'une sorte d'ivresse malsaine, oubliant son père pour courir à sa maîtresse, la poursuivant partout, et, — il y avait trois jours, tenez, — tandis que Roquevert, las, affaissé, le demandait ici, Henri dépensait, affolé et oublieux, des journées avec cette créature, à Fontainebleau, à Melun, elle ne savait où...

— Je vous en supplie, disait-elle, votre amitié fera ce que mon affection ne pourrait faire. Henri obéira à vous qu'il vénère. Sachez le nom de cette femme et reprenez-lui mon fils!

Le nom de cette femme? Philippe avait frémi lorsque madame Marsy avait parlé de Fontainebleau. Comment!

Henri était à Fontainebleau trois jours auparavant. Le jour même où Sabine y allait!

Il se faisait alors chez Marsy, tandis que Geneviève continuait à réclamer son appui, un travail mental. De petites observations oubliées lui revenaient, l'attitude souvent troublée d'Henri devant lui, devant Sabine, les sourires aussi de sa femme et ses impatiences quelquefois lorsqu'elle parlait d'Henri. Allons! Marsy était fou! Mais la dépêche de Tournier recommençait à lui rentrer dans la mémoire. Le doute, comme une tache d'huile lentement élargie, l'envahissait.

Henri était à Fontainebleau en même temps que Sabine, et Sabine peut-être s'arrètait en route, ne descendait pas tout d'abord chez Tournier! Était-ce possible? Qu'allait-il donc penser là? Il se trouvait presque vil d'accuser, de soupçonner.

Oui, vil et indigne de l'amitié d'Henri, dont il louait, tout à l'heure, la loyauté vaillante. Mais, tout en rejetant loin de lui le soupçon, il interrogeait, il obtenait de Geneviève des renseignements qui lui faisaient courir une sueur froide sur la peau. Henri était parti le matin, à l'heure même où partait Sabine. L'abbé Ronchat l'avait vu rejoindre, à la gare, une femme qui l'attendait. Elle s'était arrêtée à Melun, Henri l'avait suivie. L'abbé les perdait de vue à la gare de Melun; il était certain cependant qu'ils s'étaient retrouvés là et rejoints. La femme avait donc l'air de se cacher? Geneviève disait que c'était une actrice, elle accusait cette Hélène Gervais, elle se trompait peut-être, après tout. Qui sait? répétait la mère. Ce pouvait être une femme mariée, et alors le danger était plus terrible encore pour Henri, la faute et la passion étant plus grandes.

Marsy devenait pâle comme un mort. Un étranglement d'angine lui serrait la gorge. Il écoutait, voulant douter et tremblant de comprendre. Cette femme, que l'abbé avait vue, pouvait-il la reconnaître? Avait-il dit à Geneviève comment elle était vêtue? Et son visage, le prêtre l'avait-il aperçu? Parfaitement. Geneviève alors répétait ce que lui avait appris l'abbé Ronchat. La femme était blonde,

mince, vêtue d'une robe brune serrée à la taille par une ceinture de cuir à boucle d'argent. Elle portait à la main un sac de cuir de Russie et une espèce de châle écossais ou de couverture à carreaux. Et Philippe pouvait-il douter? Sabine était ainsi vêtue, Sabine partait par le train que prenait Henri, Sabine s'arrêtait à Melun, à l'heure même où Vincent Tournier envoyait un télégramme avenue de Villiers, et elle n'arrivait à Fontainebleau que le lendemain pour répondre à l'interrogation inquiète de la dépêche. Encore une fois, y avait-il un doute possible? Sabine mentait, trompait. Il s'agissait bien de bonheur maintenant! Le bonheur? Mais l'honneur même n'était plus debout!

Et c'était Henri... Quoi! Henri? ce frère plus jeune, cet ami dont la main ne tremblait pas, dont les yeux ne se baissaient pas devant les yeux de Philippe; Henri, le fils de cette femme qui suppliait là, implorait, répétait:

— Arrachez-le à cet amour! Il est perdu!

Marsy se demandait s'il ne devenait pas fou. Il éprouvait cette sensation éperdue de certaines crises nerveuses où le spasme du rire monte aux lèvres et les larmes aux yeux. Il répondait vaguement aux prières de Geneviève. Il avait hâte de partir, de chercher Henri, d'interroger Sabine, de savoir... Il restait pourtant, demandant encore à Geneviève quelque détail qui pût lui servir d'indice, lui prouver qu'il comprenait mal, que cette femme n'était point Sabine, et toujours, avec une précision effrayante, le détail donné, ajouté, se rapportait implacablement à Sabine. C'était Sabine, et encore et toujours Sabine que Geneviève décrivait, désignait, dénonçait.

Non, cent fois non, il n'y avait plus à douter. Chaque mot, chaque trait enfonçait, comme un clou aigu, la certitude dans l'esprit de Marsy, et maintenant, dans une espèce d'illumination soudaine, comme à la lumière d'un éclair d'orage, les hésitations, les absences, l'embarras d'Henri lui apparaissaient clairement et cruellement expliqués. Henri le trompait! Il aimait Sabine et, menteuse, s'échappant

lâchement, Sabine allait le rejoindre en profitant de la maladie de ce père qui attendait là-bas.

Geneviève ne voyait pas le soudain changement qui s'était fait sur le visage de Philippe. Un ravage brutal semblait avoir passé sur ses traits effroyablement convulsés. Il avait hâte de s'éloigner. Il en savait assez et la tentation le prenait de crier à cette femme : — Votre fils est un misérable !

A quoi bon? C'était à la face d'Henri qu'il voulait jeter ce mot. Où était Henri?

— Où puis-je le voir? demanda-t-il à Geneviève.

Sa voix même était changée. Étranglée et sifflante, elle passait, à travers les dents serrées, comme une menace contenue. Ce Philippe si confiant, d'une douceur mâle, résigné d'ordinaire, cachant ses désolations et ses amertumes comme si elles eussent été des hontes, il se sentait pris maintenant d'une rage sourde, le sang lui affluant au front et aux yeux avec des bourdonnements de colère.

Henri n'était pas à son atelier, ni dans sa chambre, mais Geneviève savait que, ce matin-là, il déjeunait chez le père Antoine. Il l'avait dit en partant. Philippe remercia, promit à la mère, en faisant sur lui-même un épouvantable effort, qu'il arracherait, s'il le pouvait, Henri à « cette femme » et partit, marchant comme un fou, avec une terrible hâte de crier à Henri qu'il était un voleur et un lâche.

Il le connaissait bien, le chemin de la fruiterie où le père Antoine attendait ses hôtes. Lui aussi, jadis, y était venu quelquefois Il descendit rapidement de ce côté et, entrant d'un pas brusque, il demanda à Antoine, assis à son comptoir, si M. Roquevert était encore là.

— Oui, monsieur Marsy, répondit le vieux.

Le déjeuner finissait. Philippe poussa la porte, aperçut Henri qui discutait avec Leménil, peintre de la fumée, et Baloche, un peu mal à l'aise lorsqu'il aperçut Marsy. D'un signe, Philippe appela à lui Henri. Le jeune homme eut le pressentiment de quelque chose de très-grave. Le maître se

tenait debout, un peu raidi, sur le seuil de la salle à manger, n'entrant pas, son teint mat paraissant blafard dans l'encadrement de sa barbe noire. Il y avait dans son attitude entière un calme voulu, une souffrance violente et comme une tempête domptée. Henri, qui le connaissait bien, devina tout cela d'un coup d'œil. Il se leva dans le grand silence de la table, et, prenant son chapeau, alla vers Philippe en lui tendant la main machinalement. Le bras de Marsy demeura collé à son corps.

— J'ai à vous parler, venez! dit le peintre d'un ton bref, jetant ces mots comme un ordre.

Il salua, sortit et, dans la rue marchant à côté d'Henri, le regardant, de temps à autre, droit dans le visage, lui parlant bas, cachant sous une froideur volontaire à tous ces passants coudoyés la fureur qui grondait en lui :

— Ecoutez bien ce que je vais vous dire, fit-il, et pas un geste, et que personne ne nous entende et ne nous devine... Entrons là!

Il montrait un café ouvert où des tables de marbre encore vides attendaient. Une sorte de terrasse seulement exhaussée d'une marche précédait, devant la rue, la grande salle où, dans une sorte de pénombre, des bruits de conversations confuses, de rires, de chocs de billes de billard, s'entendaient comme des murmures, tandis que le mouvement, le bruit berçant du dehors entraient, d'un autre côté, comme par une baie. Seuls, en face l'un de l'autre, séparés par l'étroite dalle de marbre, Philippe et Henri pouvaient, sans qu'on surprît un mot d'une conversation redoutable, s'asseoir là, les yeux dans les yeux, baissant la voix, dérobant leur colère ou leur douleur à la banalité de la foule — de tout ce monde anonyme qui frôle tant de fois, en un jour, des chocs aussi tragiques, inaperçus et ignorés...

Le garçon avait demandé ce qu'il fallait servir à ces messieurs.

— Ce que vous voudrez! répondit Henri.

Et lorsque des verres quelconques, des bocks de bière, eurent été posés là, le garçon s'éloignant avec la pièce de

monnaie qu'on lui jetait, alors Philippe, les prunelles rivées à celles d'Henri, ses lèvres blêmes laissant passer, comme autant de menaces, des paroles saccadées, ses mains se cramponnant au marbre de la table pour n'être point tentées de saisir les poignets d'Henri et de les tordre avec rage, regardant le fils de Roquevert avec un mépris où il y avait comme le saignement d'une amitié mourante plutôt que morte :

— Votre mère, dit-il, vient de me faire une prière que vous allez certainement trouver assez bizarre. Elle m'a supplié de vous détacher d'une femme qui perd votre avenir, d'une maîtresse qui tue votre existence...

— Ma mère? balbutia Henri... Ma mère ?

Il ne comprenait pas, mais il était certain qu'un malheur venait. Il regardait Philippe avec un grandissant effroi, comme si quelque péril, impossible à conjurer, se fût dressé là tout à coup.

— C'est une tâche qui me revenait à moi, avant tout autre, continuait Philippe tout bas dans le sifflement effrayant de paroles aiguisées comme des couteaux. Votre mère savait que je vous aimais assez pour accepter ce rôle de moraliste. Mais ce qu'elle ne savait pas, c'est le nom de la femme qu'elle redoute. Et, sans le connaître, elle me l'a appris.

— Ah ! dit Henri terrifié.

Quelque chose de vaguement terrible l'enveloppait. Il écoutait et regardait toujours, attendant l'éclair et le coup de foudre de la nuée.

— Cette femme, c'est Sabine. Sabine et vous, vous êtes deux misérables !

— Moi ? fit Henri.

Ce cri lui jaillissait des lèvres, clair et vibrant, avec un accent de franchise indignée.

Il avait instinctivement bondi sur sa chaise, comme pour se lever, incapable de rester immobile sous l'accusation odieuse.

— Sur mon honneur... dit-il.

— Ah ! parlez plus bas, répondit Philippe avec un accent

effrayant de colère. Je ne veux pas qu'on entende, et il ne s'agit pas de votre honneur à vous, je pense, mais du mien !

Henri était retombé, écrasé, atterré aussi, par une soudaine épouvante, et pourtant voulant écouter encore, voulant tout savoir.

— Je vous dis que vous m'avez trompé, bassement et lâchement trompé, continuait Marsy avec sa froideur implacable. Il n'y a pas d'ailleurs deux façons de commettre une vilenie. Sabine est votre maîtresse. Et votre mère a raison, la femme qui sait mentir comme elle m'a menti est le danger vivant.

— Je vous jure que ma mère vous a donné un avis insensé, absurde et faux, dit Henri dont le visage était plus blanc que ce marbre où se reflétait sa silhouette.

Les paroles s'échangeaient entre eux comme des froissements d'épées. Penchés sur la petite table, les visages rapprochés, dans un terrible duel de regards indignés d'un côté, éperdus de l'autre, leurs souffles semblaient se mêler comme leurs cris étouffés et leurs silencieuses et tragiques colères.

— Votre mère vous a fait suivre, vous a fait épier. Votre mère avait ce que je n'avais pas, moi, niaisement confiant : le doute.

— Epier? Moi? Pourquoi ?

— Sabine est partie pour Fontainebleau. Vous l'avez suivie. Sabine s'est arrêtée à Melun, vous avez rejoint Sabine. Je vous dirais maintenant l'heure de vos rendez-vous et de vos trahisons, en cherchant dans ma mémoire, en me rappelant vos troubles et vos hontes... M'a-t-on menti aussi en me disant qu'elle vous attendait là ?... Que là, tandis que son père, à Fontainebleau, malade, demandait si sa fille ne viendrait pas...

Marsy passa brusquement la main sur son visage dont il pétrissait la chair, puis regardant toujours Henri, livide, reculant devant cette réalité, terrifié à cette idée qu'il fallait, pour se sauver, livrer le secret de Sabine, tout apprendre à

Marsy, à cet époux trahi, qui — peut-être — devant la parole d'un homme, pouvait douter encore :

— Mais, répondez-moi donc! Dites-moi donc, — et le sourire douloureux de Philippe devenait cruellement ironique — dites-moi donc qu'on m'a menti!

— Ma mère n'a point menti, répondit Henri; mais on a pu la tromper. On m'a vu. Qui m'a suivi?

— Personne. C'est un prêtre qui vous a vu!

Un prêtre! Le dur visage de l'abbé Ronchat se peignit un moment devant le regard d'Henri comme sur la toile changeante d'une fantasmagorie; puis tout disparut, et le regard de Philippe, la joue pâle, les lèvres frémissantes, l'affreuse douleur de Marsy restèrent seuls visibles.

Henri eût voulu lui prendre les mains, les serrer, presser contre sa poitrine ce frère aîné, ce malheureux grand artiste qu'il chérissait et admirait. Il souffrait de sa souffrance, saignait de sa blessure. Il n'avait qu'un mot à dire pour que Philippe ne l'accusât plus, connût vraiment le nom du larron assis à son foyer. Mais s'il le disait, ce mot cruel, décisif, quelle lame enfoncée au cœur! Quelle épouvantable certitude au lieu de ce doute qu'il espérait encore faire entrer dans l'esprit de Marsy! Avait-il le droit de livrer Sabine, de dénoncer Cordier, de donner à Philippe cette étrange preuve de dévouement de lui enlever à jamais tout espoir? Le pauvre Henri espérait encore qu'il pouvait détromper Marsy, lui arracher tout soupçon, lui rendre la foi et la confiance perdues.

Comment? Il ne savait. Mais un instinct profond lui disait de se taire, de gagner du temps, de nier, non pas même pour Sabine, mais pour Philippe, pour ce vaillant et pauvre cœur qu'un aveu de lui broyait, déchirait à jamais et sûrement.

Alors il opposait à chaque preuve donnée par Philippe une dénégation hardie, ne se doutant pas, le malheureux, qu'il rendait Marsy plus certain encore de la trahison, puisque madame Roquevert savait qu'Henri était à Melun à l'heure où Sabine s'y trouvait, au lieu d'aller droit à Fontainebleau.

— Alors, on a menti? Sabine ne vous attendait pas?

— Je vous le jure.

— Vous n'êtes pas l'amant de cette femme?

— Non, sur ma vie!

Philippe se redressa brusquement, la joue couverte d'une pâleur effrayante, et laissant tomber chaque mot avec un mépris lent qui souffletait Henri :

— Eh bien, vous mentez, vous mentez comme vous avez trompé, lâchement, et vous n'avez pas le courage de regarder en face l'action que vous avez commise, et l'homme qui veut vous châtier!

Henri, frémissant, baissait les yeux, en effet, sous la méprisante injure; il s'efforçait d'être sourd, de laisser couler ce mépris sur son front, comme une pluie qu'il essuierait. Il se contraignait à ne pas répondre, il se criait à lui-même: « Tais-toi! Ton devoir est de ne rien dire! » Mais devant cette menace du châtiment, son œil ardent se releva, il regarda Marsy en face:

— Me châtier?

— Oui certes, car votre vie m'appartient, et je vous tuerai!

— Soit, dit Henri. Quand vous voudrez!

Il regardait, éperdu, Philippe qui, brusquement, le quittait s'éloignant rapidement, comme chancelant et pourtant marchant vite, allant droit devant lui, fuyant, affolé, pour cacher ses larmes peut-être... Ah! le malheureux!... Et Henri voulait courir après lui, l'arrêter, le détromper, l'empêcher de rencontrer Sabine. Il voulait se précipiter dans un fiacre, avertir cette femme, lui conseiller de dire à son tour que tout cela était faux... On trouverait bien le moyen de faire croire à Philippe... Et voilà que, lui, par ce fait seul, devenait le complice volontaire de ces deux êtres. Il les servait, il les défendait — lui! — dans leur trahison!

Mais quelle folie d'ailleurs! Avait-il le droit de reparaître à l'avenue de Villiers! Philippe, l'y rencontrant, le chasserait comme un laquais!

— Ah! bah! se disait-il, elle sait mentir, elle! Elle niera!

Henri sentait sa tête se perdre. Peut-être eût-il mieux fait de tout dire.

Eh bien, non! car, dût-il être frappé par Philippe même, jamais, non, ce n'est pas lui qui jamais avouerait à son ami — sa vénération et son respect vivants — la trahison de cette femme.

A son tour, Henri se leva, regardant autour de lui avec les yeux d'un homme ivre.

Une seule pensée maintenant lui venait: Interroger! Savoir! Aller droit à celle qui avait tout fait, et demander compte de tant de douleur à celle qui venait de la déchaîner: — à sa mère!

XII

La vieille Suzanne parut effrayée lorsqu'Henri rentra. Il était horriblement pâle. La servante joignit les mains, demandant tout haut *ce qu'il y avait.* Place Dancourt, cet homme, — M. Henri le connaissait bien, — « cet homme de si mauvaise mine » avait reparu. Il avait demandé à voir *Monsieur. Monsieur* dormait, très-las d'une crise douloureuse, survenue après la visite de M. Marsy. Et comme l'homme insistait, parlant haut, *Madame* était intervenue, effrayée et essayant de calmer ce misérable. Suzanne trouvait même que *Madame* était bien bonne d'avoir reçu un bohème pareil. Elle l'avait laissé pénétrer dans la salle à manger et elle était ensuite montée à sa chambre afin de chercher de l'argent, sans doute, pour cette espèce de rôdeur de barrières. S'il y avait du bon sens à laisser seul un homme pareil! Suzanne répondait des couverts. Elle venait de les compter et de les recompter justement après le départ de cet individu, et par extraordinaire il n'en manquait pas un. Mais une autre fois, si Madame commettait encore une telle imprudence...

Henri interrompit Suzanne. Il était surpris, sans doute, et même violemment inquiet de cette réapparition quasi-menaçante, de ces insistances de Monnerol; mais l'émotion qui l'oppressait était trop forte pour qu'il s'arrêtât longuement à se demander pourquoi le comédien avait reparu. Il voulait voir, il voulait interroger Geneviève. La même

stupeur qu'il avait éprouvée, lorsqu'après la première visite de Monnerol il avait trouvé la dévote égarée et comme déchirée par une soudaine souffrance, l'attendait encore, mais doublée, cette fois, par l'effet d'exaltation douloureuse où il se trouvait et par l'effarement nerveux de sa mère...

Henri n'eut pas à frapper à la porte de la chambre austère où, enfoncée dans un fauteuil, ses mains maigres croisées sur sa poitrine creuse, Geneviève demeurait anéantie, comme dans la contemplation de quelque chose d'irréparable.

Elle ne bougeait pas, ne priait pas. Elle semblait immobile au fond de sa chambre sombre, dans laquelle entrait le soleil par rayons géométriquement coupés, comme à travers les verrières d'une église.

La porte était ouverte toute grande et, instinctivement, Henri, sur le seuil, s'arrêta, comme s'il eût redouté quelque chose. L'accablement de Geneviève lui fit peur. Il se demanda si Roquevert était en danger immédiat.

— Comment va mon père? dit-il brusquement.

Elle tressaillit, parut sortir du profond d'un rêve et essaya de rendre à son visage, où la terreur était empreinte, cette impassibilité glacée qui ne la quittait jamais autrefois.

— Ton père semble aller mieux maintenant. Il repose.

Henri éprouva comme un soulagement. Il voyait bien Geneviève retomber dans une sorte de silence stupéfié, presque farouche. Mais il ne s'agissait point du père. Il pouvait aller droit à cette question redoutable qui le poussait vers Geneviève presque comme vers une ennemie.

— Je viens de voir Marsy, dit-il brusquement.

— Ah! fit-elle, d'un ton bizarre, presque indifférent.

Elle n'essayait même pas maintenant de deviner ce que pensait Henri de l'intervention de Philippe, ce qu'avaient dit entre eux ces deux hommes. Prise, lorsqu'elle s'était entretenue avec Marsy, de la fièvre de savoir comment on pourrait dégager son fils des mains de cette inconnue

qu'elle redoutait, à présent cette préoccupation semblait éloignée et avait comme disparu. La pensée effrayée de Geneviève était ailleurs. Le *ah!* qu'elle laissait échapper tombait pour elle comme dans le vide. Une autre inquiétude s'imposait visiblement à sa pensée.

— Savez-vous ce que vous avez fait, ma mère? ajouta Henri.

Cette fois, le timbre ardent de sa voix était presque menaçant et si étrangement ironique que Geneviève regarda plus longuement le jeune homme et balbutia instinctivement :

— Comme tu es pâle !

— Vous avez dit, continuait le fils, vous avez dit à Marsy qu'une femme attendait un homme, à Melun, et que cet homme c'était moi. Eh bien ! si vous avez voulu faire mettre à deux amis l'épée à la main, vous avez réussi ! Je vais me battre avec Philippe.

— Te battre ? s'écria Geneviève en se redressant brusquement, les mains sur son fauteuil, restant là à demi relevée, l'angoisse dans le regard et interrogeant son fils. Pourquoi te battre?

— Parce que la femme que vous dénonciez, c'est madame Marsy, et que Marsy me demande, à moi, compte de son honneur ?

— A toi ?

— Qui lui a dit que j'étais à Melun? L'abbé Ronchat m'a vu ! Et, ce qu'il avait vu, grâce à vous, Marsy le sait maintenant ! Marsy n'est pas de ceux qui, sans colère, supportent un outrage ! Il croit à ma trahison. Il veut m'en punir. Soit. Ce duel, c'est vous, ma mère, qui l'avez rendu inévitable et, pour racheter chaque larme que Philippe va répandre, je voudrais donner, et je vous jure bien que je donnerai une goutte de mon sang !

— Un duel? Comment dis-tu? Un duel? répétait Geneviève, debout et allant à son fils avec des mouvements automatiques, saccadés et pénibles. Mais c'est un crime, le duel !

— C'est le seul moyen qu'on ait de payer des dettes comme celle-ci. Il croit que je l'ai trompé, ce Philippe, eh bien! non, et ce n'était pas Sabine que j'allais rejoindre à Melun, c'était l'homme qu'elle aime que je suivais pour l'épier comme votre abbé Ronchat m'épiait moi-même. Mais puisque c'est par vous que Marsy a tout appris, eh bien! c'est moi qui répondrai devant lui de cette douleur, c'est moi qui, lui jurant et lui répétant cette vérité que je n'ai point menti à l'amitié, lui laisserai croire pourtant, entendez-vous? que mon serment est encore un mensonge, et me battrai avec lui plutôt que de lui révéler tout ce qu'il y a de lâchetés autour de son foyer! Et vous l'aurez voulu! Et celle qui aura tué le bonheur d'un homme, ce sera vous! Je ne parle pas de moi. La vie me pèse; elle est faite de trop de hontes. Si je meurs, ce sera tant mieux !

— Henri! s'écria Geneviève.

Elle répéta ce nom : *Henri!* avec un accent éperdu qu'elle n'avait jamais eu, une angoisse qui fit presque frissonner le jeune homme, si peu habitué à de tels élans.

Elle avait porté les mains à son front comme pour y concentrer ses pensées qui semblaient la fuir ; elle tournait la tête autour d'elle, regardant les choses avec des yeux fixes, pleins d'éclairs pâles :

— Voyons! voyons! disait-elle. Je ne comprends pas bien. Tu veux mourir maintenant? Mourir parce que j'ai parlé, moi!... Je voulais te sauver... Il y a une femme dans ta vie... Celle-là ou une autre...

— Celle-là, dit Henri fermement.

— Ah! tu vois! Eh bien, tu vois?... J'avais bien deviné... Elle est dangereuse, puisque tu parles de te battre à cause d'elle, de mourir... est-ce que tu sais?... Et tu l'as suivie! Et tu dis qu'elle trompe Philippe... Misérable femme! Oh! la trahison lâche, la vilenie cachée, elle ne sait donc pas qu'on meurt de ça?... Mais qu'elle meure, elle, soit, mais pas toi!... J'ai tout appris à Marsy, tu dis?... C'est vrai, avant de confier à quelqu'un... ah ! j'aurais dû réfléchir... Je l'ai pourtant appris, le silence!... Mais si j'ai dit cela,

c'était pour toi... Tu crois donc que je ne t'aime pas?... J'ai peur, vois-tu, de te voir perdre ta vie... N'importe ! Oui, je suis une folle, une misérable imprudente! Eh bien, quoi! ce que j'ai fait, je peux le défaire! Je t'ai accusé aux yeux de Marsy, je peux lui prouver que ce n'est pas toi. Tu l'épiais, elle, m'as-tu dit? Voilà... oui... voilà... Je vais lui répéter cela, moi... Je veux lui apprendre... Le nom de l'autre? Son nom? Ah! si tu crois que je ne lui dirai pas son nom! Voyons, toi, Henri, toi, nomme-le moi !

— Ni à vous ni à Marsy, je ne dirai ce nom-là !

— Alors je chercherai... Je saurai...

— Vous ne saurez rien. Marsy a devant lui quelqu'un : moi. Je lui prouverai peut-être que ses soupçons sont faux. Si j'y réussis, c'est bien, sinon il me tuera !

— Ah! mais c'est toi qui es fou, dit la mère avec un accent terrible où toute sa froideur se brisait avec des fracas de débâcle. Tu crois que je vais te laisser mourir? Que me fait le nom que je te demande? Gardez-le! Je vais dire à Marsy que vous ne pouvez pas vous battre, que ce n'est pas toi, que c'est un autre! Ah! si tu crois que j'hésiterai, moi!

— Et Marsy ne vous croira pas! Marsy ne verra en vous qu'une mère effrayée qui veut empêcher son fils de se battre, et qui accuse et qui ment, et il me croira lâche après m'avoir cru traître... Je ne vous demande qu'une chose pour vous pardonner cette douleur qui l'accable, lui, c'est le silence... Le silence, entendez-vous? Et puisque cette dette envers Marsy est la vôtre, c'est moi qui veut la payer!

Il y avait chez Henri comme un âpre appétit de sacrifice, un impérieux besoin de souffrance, une folie d'héroïque silence. Geneviève se heurtait, stupéfaite, à une résolution généreusement insensée. Ils se battraient! Mais tout ne disait-il pas qu'Henri ne se défendrait même pas si on allait sur le terrain? Elle se souvenait maintenant que son fils lui parlait en riant d'assauts faits autrefois dans l'atelier de Marsy. Philippe était redoutable. C'était effrayant, cela. Et voilà maintenant qu'elle avait jeté son fils, ce fils qu'elle ai-

mait malgré son insensibilité apparente et son masque glacé de dévote, à l'épée d'un mari qui se vengeait! Que Sabine fût ou non la maîtresse du jeune homme, la réalité était là ? Henri voulait se battre, Henri voulait mourir.

Elle tournait autour de la chambre ses yeux agrandis, cherchant, implorant un appui, les arrêtant avec une ferveur tragique sur le grand christ d'ivoire qui détachait sa pâleur jaune sur le fond d'un noir de ténèbres, et dans ces yeux rougis, endoloris par les larmes, sans cils et sans éclat, une affreuse épouvante passait, qui agitait les membres grêles de la vieille femme ; et Henri regardait cette mère éperdue, isolée, se rattachant à sa foi, à la prière, au Dieu imploré, avec une âpre ardeur peureuse, des élans soudains qui lui arrachaient des sanglots confus.

Elle s'était jetée à terre, tordant ses mains aux veines bleues, de longues mèches grises s'échappant de ses bandeaux plats et criant, éperdue, comme dans une crise d'hystérie tragique, elle suppliait, appelait, priait, demandait pardon,puis se tournant vers son fils, le regardant avec l'égarement de la folie, le voyant déjà mort, rapporté sanglant, tué, tué par elle, maudite dans son enfant comme elle l'était dans sa vie. Alors elle se levait, se jetait aux pieds d'Henri, lui prenant les mains, les baisant, les portant à ses lèvres chaudes, lui répétant, dans le halètement affreux d'une souffrance qui tordait le cœur de ce fils :

— Pardonne-moi! Ah! misérable que je suis !Tu ne te battras pas! Tu te défendras! Tu lui feras savoir que ce n'est pas toi! Tu ne veux pas que ce soit moi qui te jettes à une pareille mort! Dis, dis, mais dis-moi donc quelque chose, Henri!...

Et c'était-elle — la mère — qui suppliait maintenant le fils impassible! Ah! mais elle était donc décidément damnée? Tout à l'heure, là, ce Monnerol qu'elle eût voulu chasser, lui adressait des paroles terribles qui la secouaient tout entière d'une fièvre épouvantée, et maintenant, son fils, c'était son fils qui arrivait, semblable à un justicier, lui disant d'une voix ironiquement terrible :

— Vous avez dénoncé, vous avez tué un homme! Si je meurs, ce sera par vous!

Par elle? C'était vrai, pourtant.

— Par moi? Par moi? Malheureuse!

Et voilà que soudain, sous l'atroce pression de cette souffrance épouvantée, toute une douleur contenue ou plutôt un entassement de douleurs, débordaient dans le déchirement de cette blessure. Les secrets étouffés, les larmes bues, les soupirs inenttendus, les sanglots que l'oreiller de la couche sans sommeil ou le confessionnal du prêtre avaient écoutés, tout s'échappait, comme dans une explosion sinistre. Alors Henri reculait, le frisson dans les cheveux, plein de terreur et de pitié, tandis que, comme se parlant à elle-même, ou plutôt parlant à ce christ en croix, dans l'égarement d'une confession éperdue :

— Je suis damnée, damnée! répétait la mère. Je l'ai demandée, je l'ai réclamée, appelée, l'expiation, mais sur moi, sur mon âme de pécheresse, non sur toi, Henri, non sur ton père... Ah! misérable! misérable! Le crime est donc ineffaçable? Le pardon n'est donc pas venu malgré tant de supplications et tant de larmes? — Vous avez donc été sourd et vous êtes donc implacable, Seigneur, mon Dieu? — Lui! lui! il était là! il est revenu! Il m'a menacée, comme autrefois, comme toujours, si je ne lui donnais point d'argent, de tout révéler, de tout dire à ton père... A ton père, tu entends, Henri!... A ton père qui se meurt! Et je ne pouvais pas le chasser! Et j'avais peur devant lui, je tremblais, je tremblais... je tremblais...

Un grand cri, un cri de colère épouvantée, un cri d'Henri répondit à cet égarement :

— Ma mère! c'est de Monnerol que vous parlez, ma mère?

Maintenant, tout à coup, comme ramenée à elle-même, arrachée à la folie qui montait, le visage tremblant encore, avec des frémissements de lèvres, Geneviève restait devant son fils, froide, immobile, comme devenue presque muette, regardant Henri en face, avec sa froideur impassible...

— C'est ce Monnerol qui était là?... Il vous menaçait... Vous? De quel droit? Mais répondez, répondez-moi donc!

— Monnerol... Oui, Monnerol...

La lèvre de la mère balbutiait :

— Qu'est-ce que j'ai dit?... Qui t'a parlé de Monnerol ?... Je n'ai pas vu Monnerol ! Je ne connais pas Monnerol !

Et le sentiment du mensonge lui causant brusquement une révolte soudaine, un subit dégoût, elle se retourna vers son Dieu comme vers un juge ; ses yeux navrés imploraient éperdument, comme du fond du désespoir, un peu de pitié. Elle eût voulu d'ailleurs se taire, elle avait peur de ces paroles, semblables à des demi-aveux qui venaient de lui échapper. Elle tremblait devant Henri, et lui, terrifié, sentant bien qu'un grand malheur planait sur eux, quelque chose de sombre où Monnerol était mêlé, interrogeait et pressait sa mère, la suppliait comme il eût ordonné, voyant bien que plus il insistait, plus elle frissonnait d'effroi, et lui disant tout bas, lui répétant que si un danger la menaçait, il était là, lui son fils, pour la défendre...

Il voulait savoir, à tout prix il le voulait, et pourtant il redoutait quelque révélation foudroyante. Et, écrasée, apeurée, — Monnerol ayant dit qu'il reviendrait demain, — Geneviève se laissait instinctivement aller à saisir cet appui que lui tendait son fils. Elle perdait d'ailleurs le sentiment même de ce secret qu'elle s'imposait. Ses lèvres scellées voulaient maintenant pousser des cris, comme dans une confession, avec l'appétit de l'humiliation et de la pénitence. Il lui semblait que cette épreuve nouvelle : — son fils menacé de mort et voulant mourir — tombant là, tout à coup, plus atroce qu'aucune autre, n'était que le châtiment d'uue faute cachée, d'un long mensonge patient, l'expiation d'un passé ineffaçable. Et, s'agenouillant près de son fils, le suppliant de ne point mourir, regardant tour à tour Henri, portrait vivant de Roquevert, et l'image d'ivoire du Dieu mort, comme pour prendre le Christ à témoin de son humiliation et de son sacrifice, la vieille femme s'accusait, se frappait la poitrine, prenait ses cheveux gris entre

ses doigts maigres, s'appelait misérable, et, terrifiée de voir que le sort la traitait en pécheresse coupable et sans pardon, la condamnait à l'inexpiable, malgré tant de flagellations morales et de larmes brûlantes, elle voulait, elle avait soif maintenant que le pardon lui vînt d'Henri comme le secours même allait venir de lui.

Alors, comme si la terre fût devenue mouvante sous ses pieds, Henri se sentait chanceler en entendant sortir, avec des soupirs douloureusement haletants, une confession tragique, coupée de sanglots rauques, où toute une existence pleine d'épouvante, hantée de remords, déchirée de craintes, apparaissait faisant reculer d'effroi ce fils recevant, comme un enfoncement de lame en plein cœur, l'aveu terrible de la mère.

Monnerol ! ce hideux Monnerol, cet être avili et sinistre, Monnerol avait aimé Geneviève ! Pis que cela, autrefois, alors que l'oncle Pesquidoux avait appelé sa nièce à Paris, Monnerol s'insinuant — avec un art profond de corrompu et une audace debellâtre habitué aux succès faciles — dans l'intimité, dans l'esprit ignorant de la pauvre fille, jetée en plein Paris comme en plein inconnu, Monnerol avait réussi à troubler cet enfant, qu'un compliment faisait rougir, qu'un regard droit du comédien dardé sur ses yeux bleus faisait frissonner comme sous un charme pénible. Elle n'avait autour d'elle personne qui la protégeât, moins que cela, qui l'avertît. Elle était encore douloureusement étourdie du coup qui l'avait frappée, la pauvre enfant orpheline. Elle ne savait rien de la vie, rien surtout de ce qu'elle recèle de hideux. Elle n'en connaissait que les pleurs des séparations éternelles. Et alors, Monnerol, l'enveloppant de ses compliments de théâtre, du miel doré de ses paroles, d'une sorte d'atmosphère capiteuse qui faisait peur à la jeune fille, elle se sentait comme entraînée par une séduction bizarre et mauvaise, dont elle voulait secouer le charme, avide de se retrouver dans la paix de son cœur et la quiétude honnête de ses pensées.

Ah ! si elle avait eu auprès d'elle un ami, un guide !

L'oncle Pesquidoux ne comptait pas. Elle n'eût pas osé se confier à lui.

Pourquoi n'avait-elle pas alors connu Roquevert? Roquevert, c'était l'honneur, le dévouement, tout ce qu'elle rêvait, honorait et aimait... Et Roquevert ne devait apparaître dans sa vie que plus tard, trop tard, hélas! Monnerol déjà s'imposait à elle. Monnerol, las d'un siége qui durait longtemps, voulait hâter le dénoûment. Au besoin, épouser la nièce de Pesquidoux, et diriger le *Café Périclès* entrait dans ses vues. Demi-séduction, demi-violence, il s'empara de Geneviève. Elle fut à lui, mais pour éprouver aussitôt le plus épouvantable des dégoûts et la plus terrible des colères. Elle l'aimait presque la veille, elle le haïssait pour jamais le lendemain, et d'une haine profonde, faite de mépris et de torture indignée. Elle ne se rendait compte de l'infamie de cet homme que maintenant, lorsqu'elle se sentait aussi infâme que lui, tombée, avilie, perdue. Son premier mouvement fut vers la mort. Mais elle était déjà croyante, elle s'arrêta devant le suicide. C'était un crime. L'expiation d'ailleurs, cette expiation appelée évidemment, depuis l'heure sombre de la chute jusqu'aujourd'hui, dans le déchirement suprême de cette confession, c'était en vivant qu'elle la rencontrerait. Oui, sa vie entière, elle la vouerait à se punir. Elle eût été libre, elle fût entrée dans un couvent, appelant la dalle froide ou le cilice, disparaissant du monde, ensevelissant son remords dans la tombe du cloître. Mais l'oncle Pesquidoux était là.

Et puis...

Geneviève, comme ces martyrs qui s'enfonçaient des cailloux aigus dans la poitrine, meurtrissaient leur chair des pierres du chemin, éprouvait à raconter ses souffrances cachées, cette existence pleine d'ombre, scellée jusque-là comme le testament moral d'un être disparu, une âcre et poignante volupté, dont l'affreuse douleur avait comme un reflet d'amère joie...

Et puis, il y avait une créature qui allait naître!... Un enfant, une fille!

Henri frissonna.

Une innocente! Comment naquit-elle? Comment, avec une soudaine volonté farouche, la jeune fille timide, venue de Périgueux naguère, réussit-elle à cacher à tous cette mise au monde de sa fille? Elle trouva pour cela un courage effrayant, dominant toutes les tortures. L'enfant naquit, emportée par Monnerol, mise par lui chez des cultivateurs de la banlieue, du côté de la Villette. Geneviève allait, trop rarement à son gré, voir sa fille. Elle lui brodait, la nuit, dans le silence heureux de sa petite chambre, des bonnets, elle cousait des brassières, et sa consolation était de porter tout cela à la petite, qui, du fond de son berceau, regardait, sans la reconnaître, cette femme pâle et fatiguée qui était sa mère. C'était alors que l'oncle Pesquidoux comparait Geneviève, fanée et lasse, à un « déjeuner de soleil. » Et un jour, Monnerol, dégoûté de la vie de Paris, abreuvé de déboires, disait-il, éprouva la tentation d'aller chercher fortune au Nouveau-Monde. Il étouffait maintenant daus l'atmosphère parisienne. Des *mazettes*, des *gâcheurs* de rôles lui prenaient sa place au théâtre. Il voulait partir. Seul? Non. Il emmenait sa fille, disait-il. Il en était le maître. La déclaration faite par lui à la mairie du Faubourg-Saint-Martin lui donnait tous les droits sur l'enfant. Il se souciait fort peu, à vrai dire, de la petite, mais il savait bien que par elle il tenait Geneviève, et ce qu'il voulait de Geneviève c'était de l'argent. Oh! le prix de son voyage et des premiers frais d'installation et de séjour à New-York simplement. Il n'était pas ambitieux. Seulement, cela, il le voulait. Il le désirait absolument. Il avait une façon de parler à Geneviève qui la faisait frémir de honte. Se sentir dominée par cet homme, forcée d'obéir, à la merci d'une parole, d'une confidence de Monnerol, c'était déjà le châtiment.

Monnerol partant seul, Geneviève pouvait cependant (qui sait? les femmes ont parfois de ces révoltes...) lui refuser ce qu'il demandait. Mais Monnerol emportant la petite, la mère ne refuserait rien à sa fille. Voilà pourquoi le comédien

voulait emmener l'enfant. Il y eut une première révolte, cruelle chez la mère, puis il lui sembla que la preuve même de la chute disparaissait, et surtout que l'enfant aurait, au lion, une vie moins furtive et moins misérable... D'ailleurs, Monnerol ordonnait. Il tenait, disait-il, à sa fille, ce serait sa « consolation dans son exil. » Il travaillerait pour elle, il l'élèverait et, puisque Geneviève le haïssait et le méprisait, la jeune femme n'entendrait jamais parler de lui, jamais. L'idée que Monnerol allait disparaître, disparaître pour toujours peut-être, enlevait à Geneviève un poids effrayant. Elle achetait cher ce départ : elle le payait de l'éloignement de sa fille. Mais du moins l'épouvantable réalité s'enfuyait avec cet homme. L'amour hideux de Monnerol n'était plus pour elle qu'un mauvais rêve. Elle consentit à tout, prit dans un petit coffret les pauvres quatre mille francs qui lui avait laissés son père et les donna au comédien, ivre de se sentir délivrée de lui.

Quatre mille francs! Avec cela, Monnerol trouverait là-bas la fortune, que diable! Il disparut, mais (Geneviève ignorait cela) n'emmenant point sa fille, la déposant furtivement sans laisser son nom, en gardant seulement les indices nécessaires pour retrouver la petite, un jour, si la fantaisie lui en prenait, chez le père et la mère Cauchois.

Et il plongea là-bas, comme en plein gouffre.

Geneviève n'entendait plus parler de lui. Elle éprouvait un sentiment bizarre. Il lui semblait que rien de ce qui avait été sa honte n'était vrai. Elle se sentait affranchie, redevenue ce qu'elle était lorsqu'elle laissait derrière elle Périgueux où Pesquidoux dormait. Elle ne songeait à l'apparition de Monnerol que comme à un cauchemar disparu, à la petite au berceau que comme à une vision rose envolée. Elle ne redevenait tremblante, humiliée et sentant son cœur tordu par une douleur féroce que lorsque, par hasard, dans un coin secret de sa chambre de jeune fille, elle retrouvait les dernières brassières, le petit bonnet inachevé qu'elle brodait pour l'enfant et qu'elle conservait comme dans une cachette de trésor, y posant ses lèvres et pleurant toute

seule, puis les enfouissant avec des terreurs et des voluptés d'avare. Ces humbles reliques ne la quitteraient jamais. C'était tout ce qui lui restait de celle que Monnerol avait emportée si loin, si loin !...

Puis, dans cette existence abattue et attristée, dans la morne solitude de Geneviève, qui maintenant connaissait la vie pour en avoir souffert, Jacques était apparu. Roquevert s'était montré à elle comme un justicier poursuivant un lâche, et dans le hideux personnage du drame que le grand artiste châtiait, dans le « d'Alvimar » de Dumas que tuait « Henri Muller » pour sauver « Angèle », Geneviève croyait retrouver Monnerol, le séducteur vil et bas, écrasé par un honnête homme. Et cette fois l'amour, l'amour vrai, entrait dans le cœur de la jeune femme, attirée vers Jacques par des élans profonds et graves, mais retenue par cet épouvantable souvenir de Monnerol. Ah! comme ses larmes avaient alors coulé! Quelles crises sinistres, quelles amertumes et quelles tortures encore une fois dérobées à tous, dans la solitude de sa chambre! Comme elle eût voulu effacer le passé, le racheter, le revivre! Elle sentait bien que Roquevert l'aimait; mais plus il était digne d'amour, moins elle était digne de lui. Misérable femme dont la vie était broyée! Misérable Monnerol plutôt, qui avait fait d'elle, inconsciente et comme innocente encore, une créature tombée et n'ayant connu de la chute que la haine et la révolte!

Henri savait comment Roquevert avait épousé Geneviève, par amour. Mais elle voulait, suppliante, faire comprendre à son fils pourquoi elle avait consenti à devenir la femme de Jacques. Il l'aimait éperdument. Elle était pour lui l'avenir heureux; elle se sentait assez forte, assez sûre d'elle-même pour lui donner ce paisible et solide bonheur qu'il ambitionnait, ces consolations de chaque jour dont il avait besoin, dans la plus énervante des existences. Un refus bref et sans raison l'eût accablé. Elle n'avait, hélas! ni la force de se sacrifier en disant *non*, ni le courage de le frapper à jamais, mortellement peut-être, en lui révélant le passé. Elle se demandait si elle avait le droit de mentir et si elle n'était

pas plus cruelle encore en disant la vérité. Elle se payait de sophismes aussi, des sophismes de ceux que la passion entraîne et qui cherchent à donner des raisons à leurs lâchetés et à leurs silences. Et puis elle aimait Roquevert, elle l'aimait aussi vivement et aussi saintement qu'il pouvait la chérir lui-même. Quand il lui disait : « Vous êtes pour moi le bonheur vivant », — tout bas elle songeait : « Je le sais, je le sens ! » Elle se jurait de lui rendre en dévouement d'esclave l'affection qu'il lui vouait.

Mais pourquoi devant un tel amour, devant une passion aussi mâle et aussi sincère que celle qu'éprouvait Jacques, Geneviève n'avait-elle pas eu la loyauté et le courage de cette confession qu'elle faisait aujourd'hui, après des années ? Ah ! c'est qu'elle avait peur du mépris et de la fuite de Roquevert ! Oui, il eût pardonné peut-être. Mais s'il eût disparu ? Si, son idole tombée du piédestal, il l'eût abandonnée, gisante à terre ? Cette idée avait fait bien des fois frissonner de terreur la pauvre Geneviève, et, se répétant qu'elle payerait sa dette à force d'amour dévoué et entier, qu'elle effacerait son mensonge par des années et des années de dévouement éperdu, elle avait consenti à écouter cet homme qui suppliait, qui offrait son nom glorieux comme il eût sollicité une grâce et, n'ayant pas osé parler quand il était temps, Geneviève avait laissé s'accumuler sur son silence la longue succession des jours, voyant dans tout malheur une punition, demandant pardon à Dieu de ce crime caché et redoublant de piété farouche et d'une étroitesse sévère à mesure que ses remords grandissaient, que le péché semblait s'aggraver dans l'éloignement de cette jeunesse dont elle eût voulu, fût-ce en montant sur le bûcher, en tendant son corps aux lions de l'amphithéâtre comme une martyre, effacer l'atroce souillure.

Et rien n'était effacé puisque l'épouvante d'une catastrophe se dressait devant elle, puisque le ciel avait voulu qu'elle-même, imprudemment et follement, elle livrât à Philippe Marsy le secret de Sabine, et qu'elle poussât son fils sous l'épée d'un homme outragé ! L'esprit affaibli, le cerveau

desséché par une seule idée, Geneviève s'exaltait dans un grossissant effroi. Maudite! Elle était maudite! Et ce Monnerol qui, une fois déjà, était venu, comme autrefois, demander, réclamer de l'argent, menaçant cyniquement de faire du scandale si Geneviève refusait!... Monnerol qui reviendrait demain, ce soir peut-être, et qui — Geneviève n'ayant plus rien à lui donner — essayerait d'arriver, s'il le fallait, jusqu'à Roquevert mourant... Monnerol la punirait, non en la frappant, elle, mais en atteignant Jacques au profond du cœur par la révélation de ce hideux passé!...

Henri, écrasé jusque-là sous ces révélations brutales, sinistres, se redressa brusquement à ces derniers mots de Geneviève.

— Il a dit cela, ce bandit?

La mère regardait son fils, sentant qu'entre Monnerol et elle, une fermeté implacable allait se dresser tout à coup.

— Il l'a dit? Eh bien! qu'il vienne! s'écria Henri. C'est moi qui l'attends!

— Henri, Henri, tu me défendras, n'est-ce pas? dit Geneviève avec un tremblement de vieille femme isolée et qui a peur.

Il lui prit dans ses mains robustes ses mains frémissantes et froides :

— Je suis votre fils, ma mère, fit-il, dans une effusion douloureuse, exaltée par cette souffrance contre laquelle il se roidissait.

— Mon fils!

Elle attendait sa colère, elle redoutait un silence cruel. Elle s'était glissée contre lui, comme tombée à ses genoux. Il la releva vivement, l'attira à lui avec force, pressant contre sa poitrine cette femme impassible naguère et que la douleur brisait maintenant et rendait faible comme un enfant. Et, soutenant cette tête pâle et dont les paupières se baissaient comme si ses yeux redoutaient le regard d'Henri, il la baisa d'un baiser éperdu, retenant ses larmes, retenant

ses cris, mais torturé comme il ne l'avait jamais été de sa vie.

Et elle, suppliante, à voix basse, peureuse :

— Alors, tu me pardonnes, tu me pardonnes? demandait-elle.

— Ai-je le droit de vous juger? Je vous vénère, ma mère! Je t'aime!

— Ah! Henri, fit-elle dans un cri déchirant, dis-moi que tu ne te battras pas! Dis-le-moi!.. Je serais damnée, vois-tu, damnée et maudite, si tu te battais! Tu ne te battras pas, dis? Tu te laisserais tuer! Jure-moi...

Il ne répondait pas.

— Qu'importe ce duel? dit-il brusquement. Vous et moi nous n'avons à songer qu'au père! Il ne faut pas que cet homme arrive jusqu'à lui! Il faut que mon père ne sache rien!

Il regardait presque sévèrement Geneviève et sa voix ordonnait en répétant :

— Rien! rien! rien!

— Qu'il meure comme il a vécu; — confiant! ajouta Henri.

Le front de la mère s'était courbé comme sous une sentence.

Geneviève n'osait plus reparler de ce duel, de cette terreur qui, s'ajoutant à l'effroi causé par les menaces de Monnerol, l'avaient jetée, ainsi affolée, vers Henri, lui arrachant dans une confidence éperdue le secret de tant d'années.

C'est que Monnerol, après avoir disparu, revenait, audacieusement cynique et vraiment dangereux. Il avait dévoré ce que Geneviève, lorsqu'il était entré place Dancourt pour la première fois, lui avait jeté, comme un os au chien qui menace. Tant que Monnerol avait pu traîner à travers Paris cet argent qu'il sortait des poches béantes de ses vêtements sordides, tant qu'il avait pu promener, dans le *far niente* de son orgueil, ses grands gestes histrioniques, Monnerol ne voulant pas tuer, comme il disait, une de ses *poules aux œufs d'or* (Hélène était l'autre), avait laissé Geneviève dans l'isolement de sa terreur, tremblante de voir

ce spectre réapparaître avec la main tendue, et d'autant plus tremblante qu'elle avait donné, d'un seul coup, toutes ses économies, tout ce qu'elle destinait aux nappes d'autel et aux calices de l'église Saint-Clément ou aux cierges brûlés devant le grand christ gothique et maigre de Notre-Dame. Mais le temps passait, et l'argent avait filé vite entre les doigts de Monnerol. Ne trouvant point d'engagement, le cabotin passait ses journées au café, jouant avec des camarades ou des négociants du quartier des sommes assez fortes, le soir tranchant du grand seigneur, et, pour écraser le prochain, invitant à souper ses vieux compagnons, et leur racontant ses amours. Puis, sentant la fin de ses louis approcher, Monnerol avait songé à retourner au placer, à ce placer plus certain que ceux des Californiens, à Geneviève éperdue.

Il lui avait naguère, en deux mots, dit que sa fille était morte, et le visage jaune de la dévote n'avait pas eu même un tressaillement, comme si depuis longtemps elle eût offert cette douleur à Dieu, en expiation. Maintenant, il se réservait de produire un *autre effet*. Il révélerait à Geneviève l'existence d'Hélène.

— J'espère que celle-là ne se plaindra pas de mes importunités, se disait-il en pensant à sa fille. Je n'ai jamais remis les pieds chez elle. — Mais ça viendra.

Il connaissait le Code. Le Code, c'était sa force. Article 341 du Code civil : « *La recherche de la maternité est admise!* » Et il souriait, passant ses doigts gras sur ses lèvres qui sentaient l'absinthe : « *L'enfant qui réclamera sa mère sera tenu de prouver qu'il est identiquement le même dont elle est accouchée. Il ne sera reçu à faire cette épreuve par témoins que lorsqu'il aura déjà un commencement de preuve par écrit. Livre I, titre III.* »

— Comme c'est éloquent ces diables d'articles, ricanait Monnerol. J'ai récité bien de la prose dans ma vie, mais la meilleure était molle à côté de ça! Des preuves? On en a, mignonne! Les vieux papiers, les Cauchois, la petite et le témoignage de M. Monnerol! Si madame Roquevert fait la méchante, tant pis pour elle, on est nanti!

Il y avait vraiment un fond de perversité redoutable chez cet homme. Un autre eût craint d'aller droit chez Roquevert, comme dans la gueule du loup. Lui spéculait sur cette audace. Il ne redoutait pas la colère du mari, au contraire, il l'appelait. Elle faisait partie de ses moyens d'intimidation contre Geneviève. Monnerol savait d'ailleurs que Roquevert était malade, fort malade même, disait-on dans les cafés de comédiens. Tant mieux! Geneviève tremblerait davantage. Elle aurait d'autant plus d'intérêt à l'empêcher, lui, d'arriver jusqu'à son mari. Et quant à Henri, qui pouvait être un danger pour Monnerol, la malheureuse avait évidemment autant d'intérêt à lui cacher le passé qu'à Roquevert lui-même.

— Allons! allons! se disait-il, le filon de la mère peut encore nourrir son homme!

L'action vile, la tactique de Monnerol, avaient un nom aussi, — répugnant comme une telle lâcheté : le *chantage*. On l'eût beaucoup fait rire en disant cela.

Il avait annoncé à Geneviève qu'il reviendrait le lendemain de ce jour même où Henri avait eu ce foudroyant désespoir d'entendre l'aveu de sa mère. Le lendemain, Monnerol, homme de parole, demandait « *Madame Roquevert* » à Suzanne, sur le seuil de la petite maison de la place Dancourt — cette maison autour de laquelle, depuis la veille, Henri avait organisé comme un cordon sanitaire, ne voulant pas qu'un mot, une lettre, un journal où la vérité pût se faire jour, tombât sous les yeux du père.

— Madame Roquevert ou M. Jacques Roquevert, dit Monnerol brusquement.

Suzanne, qui l'avait d'abord regardé avec répulsion, lui jeta un regard étonné, navré, et qu'il ne vit pas.

— Monsieur Roquevert? dit la vieille femme. Il est fort malade depuis cette nuit.

— Ah bah!

— Une crise épouvantable... tout à coup... Le médecin sort d'ici... Il a défendu le moindre bruit, la moindre émotion.

— Ah ! fit Monnerol. Et bien, c'est madame que je verrai !

— Je doute que madame...

— Annoncez M. Monnerol, dit-il avec son assurance hautaine.

Suzanne le fit entrer, en attendant, dans une pièce attenant à la salle à manger. Elle allait, — en murmurant contre ce personnage douteux qui, décidément, venait bien souvent, — prévenir madame.

Monnerol, le chapeau sur la tête, appuyé sur sa canne, développant sa carrure solide, examinait autour de lui les objets, les plaques de faïence, les bronzes. Il regardait tout cela à travers des yeux vitreux que troublait un commencement ou plutôt un fond de perpétuelle ivresse, une odeur alcoolisée se dégageant de tout son être.

Il n'attendit pas longtemps.

Un homme parut, tout pâle, qui vint à lui rapidement, s'approchant tout près et lui demandant d'un ton bref :

— Vous voulez parler à ma mère ?

Monnerol, malgré l'espèce de fumée vineuse qui lui enveloppait le cerveau, comprit très-distinctement, dès le premier mot, à l'accent dont la question était faite, que ce jeune homme qui se dressait devant lui était un ennemi.

Mais, fort peu habitué à s'étonner, il voulut sourire.

— Oui, monsieur, dit-il en relevant sa face un peu bouffie, vergetée de lignes rouges.

— Ma mère est là-haut. Mais vous ne verrez plus ma mère, dit Henri avec une voix d'acier. Ma mère vous a reçu par pitié, et, m'a-t-elle dit, vous a fait l'aumône. Mais ma mère ne vous connaît pas, ne sait pas qui vous êtes — (il appuyait sur les mots fermement) — et vous pouvez repasser la porte que vous avez franchie. Personne ici n'y sera plus pour vous !

L'œil vague de Monnerol laissait, sous la paupière alourdie, tomber un regard froid que soulignait le rictus de ses grosses lèvres humides.

Le cabotin passa sa main droite dans ses cheveux gras au-dessus de son oreille, et prenant le ton fier d'un duc de Guise répondant à la provocation de Saint-Mégrin :

— Pardon! pardon! dit-il. Je ne comprends pas très bien... Madame votre mère ne connaît pas Monnerol?

— Ma mère m'a chargé, répondit Henri en se rapprochant plus encore de cet homme, de vous jeter hors d'ici par les épaules!

Instinctivement, reculant d'un pas, Monnerol avait fait sauter sa lourde canne de sa main gauche à sa main droite et il se campait hardiment.

— C'est comme ça? dit-il. A la bonne heure! Je comprends tout. On fait les fiers! Mais tout pauvre qu'est Monnerol, il tient encore votre renommée dans sa main, et si vous l'y forcez...

Mais cette menace où passait, comme dans un jet de bave, toute la haine du comédien sans talent qui jalouse et qui hait, cette insulte, il ne l'acheva pas. Les deux robustes mains d'Henri s'étaient posées sur les siennes, les tenaillaient et les meurtrissaient dans leur étreinte et, la voix basse, l'œil incendié de colère pénétrant comme une lame dans l'œil injecté de Monnerol :

— Vous allez partir, dit le fils. Vous allez vous taire, vous allez disparaître, disparaître pour toujours, ou je vous traîne hors d'ici, et je vous étrangle comme un chien!

Monnerol était horriblement livide.

Il voulait balbutier encore ou crier...

— Pas de bruit, dit Henri, formidable dans une implacable colère. — Pas une parole! Mon père se meurt! Je sais bien, c'est mon père que vous voulez? Vous l'assassineriez d'un mot, lâche coquin que vous êtes! — Allons, disparaissez, vermine!

Et, d'une poussée brusque, irrésistible, faisant reculer devant lui Monnerol qui se roidissait, essayant de lutter contre les doigts de fer du jeune homme enfoncés dans sa chair molle, Henri rejeta vers le corridor le cabotin qui voulait protester et hurler et dont la voix s'étranglait. Il le poussa

jusqu'à la porte du dehors qu'il ouvrit en tenant toujours l'homme, et, la porte ouverte d'un effort plus violent, tandis que Monnerol jetait un juron de colère et de menace, il l'envoya rouler au bas des marches du petit perron, refermant brutalement sur lui, comme sur un vagabond chassé, la porte vers laquelle, meurtri, se relevant dans le sable du jardinet, Monnerol tendait son poing crispé.

Il eut un moment, ce Monnerol, l'idée de remonter, de revenir là comme à l'assaut, de frapper de sa main cette porte close, d'appeler, de faire du scandale. Humilié dans son orgueil, dans sa force, bravé en face, souffleté moralement et physiquement dompté, le drôle se redressait avec des velléités de vengeance soudaine. Mais, à dire vrai, l'apparition d'Henri l'avait terrifié. Le poste voisin l'inquiétait aussi. Cette scène avait d'ailleurs été si soudaine, sa chute si rapide qu'on n'avait rien aperçu sur la place. Personne n'avait vu tomber Monnerol. Il ravala encore cet outrage. Il reprit son chemin en relevant sa tête fière, et, dans le dandinement majestueux de ce drôle qui s'éloignait du logis encore menacé par lui du coin de l'œil, il y avait quelque chose de sinistre et de résolu qui eût peut-être effrayé Henri lui-même.

Eh bien ! non, Henri ne le craignait pas, ce Monnerol. Il le tuerait sans pitié comme une bête enragée. Et d'ailleurs Monnerol chassé, qu'importait Monnerol ? Ce qui inquiétait Henri, c'était Roquevert. Quelque peu de bruit qu'il eût fait dans cette espèce d'exécution rapide, Henri se demandait si le malade, — le moribond plutôt, car la maladie de cœur avait pris soudain un caractère funeste — n'avait pas entendu. Il fallait la paix, il fallait le silence au malade. Henri monta vivement chez son père.

Sur le seuil de la chambre se tenait Geneviève.

Doucement, sans dire un mot, elle prit la main de son fils et la baisa.

Henri frissonnait.

Il entra seul dans la chambre de Jacques.

Cet *intérieur* de comédien vieilli gardait l'aspect figé des

antiques maisons bourgeoises où les pendules semblent, depuis vingt ans, arrêter et marquer l'heure des anciennes modes. On se croyait, dans cette chambre, transporté à une autre époque. Des toiles de peintres défunts représentaient le portrait de Roquevert dans des rôles oubliés. Elles avaient autrefois figuré aux Salons du Louvre et la foule s'était pressée autour de ces tableaux représentant Roquevert tantôt en costume du moyen âge, la culotte mi-partie et les souliers à la poulaine; tantôt en pourpoint de velours, beau comme un Titien se détachant d'un fond sombre, avec l'aspect d'un aventurier d'épopée ou sous la robe d'or d'un doge vénitien. Quelques-unes de ces toiles, signées de noms pourtant célèbres, avaient plus vieilli que ce mourant lui-même et, bourgeoisement frottées, sans accent et sans vie, faisaient l'effet d'enluminures médiocres et de ces modes que peu d'années rendent ridicules. D'autres au contraire, dorées par les baisers du temps, comme des raisins mûris par le soleil, prenaient dans leurs cadres d'or rougi des aspects de peintures de maîtres. Il y avait là une toile de Louis Boulanger montrant Roquevert en redingote boutonnée au collet et sanglée à la taille, l'air fatal, les cheveux au vent, découpant sa haute silhouette sur un ciel plein d'orage. Ce portrait byronien faisait sourire hier encore, et le grand vieillard sec et maigre qui passait naguère droit devant lui, et que la maladie couchait maintenant sur son oreiller semblait avoir moins de rides.

Des couronnes d'or, encadrées comme ces tableaux, apparaissaient çà et là avec leurs larges rubans de pourpre frangés d'or. Sous le verre bombé qui défendait ces vestiges de gloire contre la poussière et les mouches, on lisait en lettres d'or, sur la soie ou la moire, des noms de villes et des dates et des inscriptions flatteuses où semblait flamber encore l'enthousiasme des spectateurs d'autrefois. Ces couronnes parlaient à Roquevert d'un passé qui n'était plus. Telle s'appelait Marseille, telle autre Rouen, une autre Lyon, une autre Amiens, une autre Limoges. Celle-ci avait été jetée à Gennaro, celle-là à Marino Faliero, une autre à

don Sébastien de Portugal, une autre à Cromwell, une autre à Rienzi, à Michel-Ange ou à Masaniello, car Roquevert, tour à tour, avait été tout cela. Il avait vécu, pendant des soirées fiévreuses, de la vie de ces grands morts. Le jour Roquevert, il devenait le soir un autre, par le miracle d'*avatars* successifs. Il se repétrissait lui-même sur le modèle de ces fantômes. Et ces couronnes d'or, ces rubans, pourpre, ces feuilles de chêne ou ces lambeaux de soie qui se fanaient sous verre, c'était tout ce qui restait au vieux comédien mourant de ce qui avait été sa double vie. Il les regardait du fond de son lit comme un soldat à la retraite, inutile et usé, contemple les parchemins jaunis qui lui disent le nombre de ses campagnes et le chiffre de ses blessures.

Depuis les derniers jours de sa maladie, Roquevert couché vivait les yeux en quelque sorte rivés sur ces couronnes qui scintillaient en face de sa couche, accrochées à la muraille. La nuit, dans les heures lentes de l'insomnie, à la lueur de sa veilleuse, il lui semblait que ces couronnes, dont les reflets s'agitaient, jetaient des lueurs lumineuses. Elles grandissaient, elles étincelaient, elles prenaient des aspects élargis d'auréoles.

Et il les contemplait encore maintenant, lorsque son fils entra, marchant doucement, espérant que le père dormait.

Jacques tourna vers lui sa tête pâle.

— J'allais te faire appeler, Henri, dit-il gravement.

Henri se sentit glacé.

— Oui, j'ai à te parler, à te parler sérieusement. Approche-toi.

L'œil du malade s'enfonçait dans les prunelles de son fils.

— C'est fini, dit Roquevert. J'ai senti cette nuit que c'était fini et j'ai besoin d'avoir avec toi un entretien d'homme à homme. Écoute-moi bien, Henri. Ce que je vais te demander est la plus vive prière qu'un père — et un père mourant — puisse adresser à son fils. Tu étais né peintre,

tu vas perdre ta vie. Tu songes toujours, je le vois bien, à monter sur les planches. Eh bien ! dis-le moi franchement. Veux-tu renoncer au théâtre ?

Il regardait, de ses grands yeux noirs, le jeune homme très-pâle, et dont la lèvre tremblait.

Henri essaya de détourner la conversation : son père avait besoin de repos. Ni paroles ni bruit.

— Oh ! dit Roquevert, je ne me fatiguerai point, n'aie pas peur. Et d'ailleurs, je te le répète, il faut que je te parle. Je t'étudie, je cherche à démêler en toi la vocation réelle. Tu hésites, tu cherches. Tu désoles ta mère, cette pauvre Geneviève, qui est bien la meilleure, la plus honnête et — ajouta le vieillard avec une effusion profonde, tandis qu'invinciblement Henri frissonnait — la plus aimée des femmes... Oui, bien aimée... Elle m'a rendu heureux, malgré ses dévotions, pauvre créature toute dévouée à la paix de la maison, à toi, mon bon Henri, à toi tout petit et à toi devenu jeune homme... Je voudrais qu'après moi elle n'eût aucune inquiétude, aucune larme... Aucune, n'est-ce pas, Henri ?

— Aucune, balbutia le fils, dont le cœur se déchirait.

— Sa crainte — et la mienne peut-être aussi — c'est ce goût du théâtre qui te fait abandonner la peinture, gâcher ton temps... Tu es jeune, mais les années passent... Je m'explique bien d'ailleurs ton état d'esprit... Moi aussi j'ai eu, nous tous nous avons eu de ces crises où l'hésitation est la vie même. Tout artiste qui s'interrogerait se retrouverait, à une heure donnée de son existence, attiré et dégoûté comme toi... Mais tu ne jetteras pas au vent tes facultés, ta vie, n'est-ce pas, Henri ?

— Je te le jure, dit le jeune homme avec un élan éperdu. Oui, entre deux voies qui me tentent j'ai hésité, entre deux devoirs, j'ai attendu, je cherche, je doute. Je voudrais et je tremble. Ce qui m'attirait hier me dégoûte aujourd'hui; mais, sur ta vie, tiens, cher père, sur la mienne, je te jure que je serai digne de toi, de ton nom, de ton dévouement, de ton affection, de ta gloire !

— Ma gloire? fit le moribond. C'est peu de chose, va. C'est ça, tiens! dit-il en montrant de sa main amaigrie les couronnes fanées. Seulement, ça te tente, ça! Bah! ça m'a bien tenté, moi! C'est une vie de fou que celle du théâtre; mais, après tout, si c'est ta vocation, tu souffrirais plus de ne pouvoir en vivre que tu souffriras en en vivant. Réponds-moi donc. Encore une fois, veux-tu renoncer à ce rêve? Réfléchis et réponds, dit Roquevert avec un accent où cette prière dont il parlait se faisait impérative et pesait comme un ordre.

Henri, subitement remis en face de sa chimère, de sa tentation, de son espoir : *le théâtre*, sentait quel coup droit et rude il allait porter à ce mourant, et tout en lui, l'instinct, le flot de sang qui lui montait au front, le poussait à dire : « Eh bien! oui, je renonce, j'abdique ; » mais un autre instinct aussi lui disait que promettre ainsi, c'était mentir; le démon de l'art, l'irrésistible entraînement du désir, une puissance irrésistible, aussi forte que l'amour lui criaient de ne point tromper celui qui interrogeait, qui demandait et exigeait la vérité. Dire oui, c'était cruel. Dire non, c'eût été lâche, car Henri n'abdiquait rien de son rêve.

— Le théâtre a été ta vie, dit-il, ne permettras-tu pas qu'il soit la mienne?

— Vraiment? fit Roquevert avec mélancolie. C'est ce que tu veux décidément? Après tant de conseils et de prières, c'est ce que tu souhaites, Henri ?

— Je t'en supplie...

— Tu veux être comédien?

— Eh bien! oui! dit fermement Henri.

— Elle ne te fait pas trembler, cette existence de fou, qui m'a pris vingt ans de ma vie?

— Non, non... elle m'attire!

— C'est le fond de ton cœur?

— C'est l'espoir de toute ma jeunesse! Depuis que je t'ai vu jouer, que je t'ai entendu applaudir, que tu m'as fait pleurer ou trembler, toi, mon père, j'ai soif de tenir comme

tu l'as fait une salle haletante... J'aime cette fièvre, cette folie, ce que tu voudras! Mais j'en veux vivre! Tu as eu ta part, je veux la mienne!

— Eh bien! donc, s'écria Roquevert, si tu veux être comédien, sois bon comédien, du moins!...

Il appuya ses mains sur son lit et, se hissant par un brusque effort, se redressant à demi, demandant des oreillers et se tenant assis, il dit à Henri :

— J'ai à peine la force de me lever; mais il me reste assez d'énergie pour te donner la leçon que Roquevert doit à son fils. Je n'ai pas fait d'élèves. J'ai toujours répété : *Frappez votre cœur, le seul maître est là!* — Et tu pourras dire, toi, que ton père mourant t'a légué son dernier souffle! Embrasse-moi!

Henri, frémissant, se pencha sur son père et resta un moment, la face perdue dans les mains fièvreuses du mourant.

Il voulut empêcher Roquevert de parler encore, de s'animer davantage.

La moindre émotion ne pouvait-elle l'emporter?

— Je ne veux pas, père...

— As-tu peur que je meure de ce qui a été ma vie?... Allons donc! Je me relèverais de ma tombe pour jouer une dernière fois. Voyons, tu as étudié, appris, cherché!... Dans tous les rôles, quel rôle sais-tu?

— Moi?... celui d'Arnolphe, répondit Henri, les prunelles hagardes, étranglé par une émotion terrible.

Le visage maigre de Roquevert s'éclaira d'un éclat bizarre, et cette tête pâle fit un mouvement de bravade vers quelque chose d'effrayant qui venait.

— Je sais le rôle! dit le vieux comédien. Donne-moi la réplique.

— Moi? balbutia encore Henri.

— Eh! oui, toi! Que la seule leçon que t'aura donnée Roquevert vaille du moins toutes celles que tu recevras de tes professeurs.

Et Henri, terrifié, Henri, tout à l'heure chassant Monne-

rol et maintenant écoutant ce moribond, se demandait si tout cela n'était pas un cauchemar, et il regardait...

Et alors, dans ce vieux corps miné par la maladie, menacé déjà par l'agonie, un brusque soubresaut, un effort insensé de volonté, trouva une dernière force, une vigueur suprême. La tension des nerfs fut terrible. Roquevert se souleva de son lit, glissa ses maigres bras et son torse qui apparaissait à travers le col ouvert de sa chemise, dans une large robe de chambre, enveloppa de ces plis ses jambes dont les os apparaissaient saillants sous la peau jaune, et là, debout, roidi, s'appuyant quelquefois à son lit, saisissant un rideau pour ne point tomber, gesticulant, criant, riant, il *attaquait* le rôle d'Arnolphe, pour s'interrompre bientôt et dire avec un rictus à son fils, stupéfait :

— Ça t'étonne que le répertoire me soit familier ? Tu ne m'as vu jouer que le drame et je t'enseigne la comédie! Mais est-ce qu'il y a des genres dans la vérité? Il y a des hommes et des passions, voilà tout.

Et ce mourant, qui parfois s'arrêtait, la voix manquant à sa gorge sèche, ce vieillard à demi étranglé par la mort, jouait, mimait, avec une puissance effrayante, la grande scène d'Arnolphe suppliant Agnès, pleurant, soupirant, lâche, vil, le cœur déchiré, la voix caressante devant la jeune fille implacable du dédain de la jeunesse.

Il oubliait tout, le vieil acteur, sa souffrance et sa faiblesse. Il n'était plus Roquevert. Il était Arnolphe. Il avait, devant lui, une Agnès idéale, souriante, inflexible, et ses doigts osseux semblaient caresser un fantôme ; et il frappait, de ses poings, sa poitrine creuse, et le fils se sentait comme tordu par l'enthousiasme et par l'effroi, en voyant ce grand vieillard qui riait ou gémissait, ce mourant qui, à ses douleurs, ajoutait les imaginaires douleurs d'une création de poëte; oui, Henri frissonnait, glacé de terreur, stupéfait d'admiration. Jamais Arnolphe ne fut joué avec cette ironique souffrance. C'était comique et c'était effrayant. Les plaintes de Roquevert prenaient un accent de réalité tra-

gique, poignante, que nul n'avait entendu, que nulle voix de comédien n'avait fait vibrer encore. Il crispait sa face superbe, il prenait ses grands cheveux blancs de vieillard dans ses mains de mourant, et il disait :

Jusqu'où la passion peut-elle aller ?...
... Quelle preuve veux-tu que je t'en donne, ingrate?
Me veux-tu voir pleurer ? Veux-tu que je me batte?
Veux-tu que je m'arrache un côté de cheveux?
Veux-tu que je me tue?

Et c'était sinistre et superbe, ce moribond parlant de se tuer, ce malade grimaçant les pleurs devant son fils qui pleurait. Puis, lorsque l'effort fut trop grand, lorsque la bête torturée reprit violemment le dessus sur le génie de Roquevert, lorsque le vieillard tomba, haletant, râlant sur son lit, balbutiant encore : « Voilà comme il faut jouer, « avec ses nerfs, avec son cœur, avec son sang, avec sa « vie... Le paradoxe de Diderot est un paradoxe... Meurs « de ton art, Henri, meurs comme tu m'auras vu mourir! » Henri demeura là, écrasé, épiant sur le visage de son père maintenant abattu et comme évanoui la moindre trace de souffrance, — une crispation, un mouvement, — appelant, attendant quelque frémissement de douleur, car la douleur c'était encore la vie !

Mais Roquevert avait bien senti qu'il était perdu. Il venait de rassembler pour cette suprême leçon, — inoubliable, espérait-il, — et de dépenser, en quelques minutes, tout ce qui lui restait de force, l'artiste survivant presque en lui à l'homme.

Le lendemain matin, lorsque le médecin revint, il trouva le malade plus abattu encore. Il prit Henri à part :

— Consolez votre mère, dit-il.

Le jeune homme frissonna. Son père! Ce soir, son père ne serait plus là. Il s'était habitué, comme les heureux, à croire qu'il n'était point de séparation entre ceux qui s'aiment. Et maintenant...

On eût dit que l'abbé Ronchat avait pressenti cette ago-

nie. Il venait, dans l'après-midi, demander à Geneviève si Jacques Roquevert n'avait pas besoin des secours de la religion. Henri supplia sa mère de laisser Jacques dans le repos de cette mort qui venait tranquille, douce : — une mort de travailleur se couchant sur son sillon, au tomber du jour.

M. Poparel avait été de cet avis :

— Il y a peu d'honnêtes gens, aussi honnêtes que le grand artiste, avait-il dit.

Geneviève ne se sentait plus assez d'autorité sur Henri pour ordonner. Elle supplia Ronchat de ne pas insister.

L'abbé sortit, laissant derrière lui comme une traînée de colère :

— Vous répondrez de cette âme devant Dieu, madame !

Geneviève avait frémi en l'entendant parler ainsi.

Elle s'était alors enfermée, terrifiée, dans sa chambre ; puis elle était venue s'agenouiller au pied du lit de Jacques et silencieusement, dans une prière plus douloureuse que le râle de l'agonisant, elle pleurait et implorait, rompant le demi-silence de sanglots étouffés.

Henri ne songeait à rien qu'à cette réalité écrasante : Jacques mourait.

Il mourut le soir, et Geneviève, affolée, se jeta sur son lit, l'appelant, embrassant sa tête maigre, où la mort mettait une majesté sublime. Elle baisait ces traits immobiles, plus beaux cent fois dans leur rigidité de marbre que sur ces tableaux où ils revivaient avec l'éclat de la jeunesse, et tout bas, bien bas, avec une douleur ardente :

— J'aurais voulu ton pardon, Jacques ! balbutiait-elle. Tu aurais pardonné, toi aussi !

— Il est mort heureux, dit Henri à l'oreille de sa mère. Il n'a rien su !

Et, par une pluie battante, dans la boue et le temps gris d'un triste jour d'automne, le convoi de Roquevert s'achemina lentement de la place Dancourt à l'église Saint-

Clément, où M. Poparel donna lui-même l'absoute, et de l'église au cimetière Montmartre. Il y avait peu de monde. Le temps était trop mauvais. On avançait péniblement à travers les flaques d'eau sur le boulevard extérieur. Les parapluies ouverts, derrière le corbillard, se faisaient à chaque pas, de plus en plus rares. Au coin des rues, les dévouements s'esquivaient par la tangente. Les comédiens qui tenaient les cordons du poêle, soigneux dans leur douleur, relevaient le bas de leur pantalon pour ne pas se crotter. Henri suivait, ne voyant rien, rien que ce drap noir sous lequel était son père. Quelle pluie! Elle battait, lugubre, la grande draperie sombre, dégouttait le long des crépines, mouillait les couronnes jaunes où le nom de Roquevert était écrit...

Au bord de la tombe, il n'y eut pas de discours. On ne s'était pas bien entendu. La Société des Artistes Dramatiques n'avait point désigné d'orateur. Cette bruyante et vaillante existence de grand artiste finissait dans le silence et dans la boue. Et Henri regardait, navré, la bière descendue, la plaque de cuivre qui brillait sur le couvercle de chêne, et il se demandait pourquoi personne n'envoyait à Jacques Roquevert un dernier salut.

Il cherchait du regard quelqu'un parmi ces comédiens restés là, et qui causaient ou se poussaient sous leurs parapluies, n'osant pas parler...

— Pauvre père! murmurait Henri. Pas un adieu. Pas une voix!...

— Henri!... dit quelqu'un derrière lui, — doucement.

Il se retourna.

Le visage de Marsy lui apparut blême, ravagé de larmes. Et Philippe, les bras tendus, ouvrait à Henri sa poitrine.

Henri ne comprit pas, ne demanda rien, ne vit qu'une chose, c'est que son ami, son maître, son frère était là, les yeux rouges et le cœur ouvert; et, poussant un grand cri déchiré, il se jeta dans les bras de cet homme et resta là, l'étreignant comme un fou et pleurant comme un enfant.

XIII

Henri ne pouvait certes avoir deviné ce qui s'était passé chez Philippe.

En le quittant après l'entretien où, furieux, il parlait de duel et menaçait de châtiment le jeune homme qu'il croyait un traître, Marsy était rentré, avenue de Villiers, voulant confondre Sabine après avoir démasqué le fils de Roquevert. Il s'était dompté devant Geneviève, il avait jeté à Henri plus de mépris que de rage ; mais, devant Sabine, sa douleur éclata en une explosion de colère. Dès qu'elle se trouva face à face avec lui, elle eut le sentiment d'un danger. Dans l'étranglement de la voix de cet homme où des sanglots montaient, quelque chose d'effrayant passait. Sabine, surprise, feignit tout d'abord de ne point comprendre. Elle voulut sourire, demandant avec son habituelle raillerie à Philippe, « ce qui lui prenait. » Elle comprit bientôt, elle comprit sur-le-champ qu'il n'y avait pas à essayer de ses armes habituelles, et que ses coquetteries savantes n'avaient plus de force. Une implacable résolution donnait au visage ordinairement rêveur de Philippe un reflet terrible. Elle devina qu'il savait tout. Mais quoi tout ? Qui le lui avait appris ? Henri, sans nul doute. Ah ! le misérable !

Eh ! ne pouvait-elle point soutenir qu'il avait menti ?

Le nom de Melun, tombé de la bouche de Marsy, lui donna le frisson. Un éclair de méchanceté tragique passa

dans son regard. On avait tout dit, Philippe avait des espions. Et cet Henri...

Mais elle frémit tout à coup, sous l'impression d'un sentiment inattendu qui vint la faire blêmir de colère humiliée. Philippe lui racontait, mot pour mot, avec un redoublement de rage à chaque parole, comment il venait d'apprendre cette trahison ; comment madame Roquevert elle-même avait dénoncé, sans le vouloir, celui qu'il n'eût jamais soupçonné, lui, pas plus qu'il n'eût soupçonné Sabine, et comment le hasard avait fait rejaillir la confidence d'un prêtre jusqu'au mari, — jusqu'à moi, disait Marsy en ne quittant point, de ses yeux qui brûlaient de fièvre, les prunelles bleuâtres de Sabine.

Et Sabine comprenait maintenant. Ce n'était pas Henri que Marsy accusait; mais cet Henri, soupçonné par Philippe, avait certainement tout dit à son ami. Et elle le haïssait presque autant pour l'avoir livrée ainsi, que s'il l'eût épiée pour rapporter son secret à Philippe.

— Devant cet accablement de preuves, vous ne nierez pas, dit Marsy. Vous êtes la plus vile des femmes parce que vous en étiez la plus aimée ! Mais que vous ai-je donc fait, moi, Sabine ?

Elle crut voir encore de l'amour dans cette interrogation douloureuse, et la terreur mêlée de rage qu'elle ressentait en fut adoucie. Il souffrait ! C'était une consolation pour cette femme dont la volupté était de sentir son ongle s'enfoncer dans de la chair. Elle ne répondait pas, elle attendait. Et alors, Marsy, tantôt l'écrasant d'un mépris qui montait en lui, tantôt lui jetant dans un cri de reproche le dernier écho d'un amour agonisant, lui contait avec une âpre volupté de souffrance, se déchirant de sa propre main et saignant lui-même sous ces confidences, il contait qu'après la mère il avait vu le fils, et que cet Henri, ce lâche, ce voleur d'amour, cet homme qui, à vingt ans, savait si bien mentir, il le tuerait, oh ! sans pitié !

Qui, lui ? Henri ! Henri, interrogé par Marsy, Henri, menacé par lui, n'avait rien dit, pas un mot ? il avait eu cette

force d'âme de se laisser soupçonner sans se défendre ? Elle reculait, stupéfaite, devant cette révélation. Et à mesure que Philippe parlait, insultant Henri avec la colère de l'être trahi qui soufflette la trahison, Sabine éprouvait un étrange sentiment de révolte contre ce Roquevert qui avait essayé ainsi de la couvrir de son silence ! Il lui semblait qu'il y avait encore du dédain dans cette volonté d'Henri se laissant injurier sans se défendre ; car pour se défendre, il fallait accuser, et ce dédain nouveau affolait cette femme, il la faisait se courber, humiliée, sous la supériorité détestée de ce jeune homme dont le loyal regard l'avait foudroyée là-bas, à l'hôtel, sous son mépris. Cet Henri ! Il ne se contentait pas de lui résister, à elle, l'irrésistible ? Il poussait son puritanisme poseur jusqu'à vouloir racheter par son silence le commérage de sa mère ! Avec l'acuïté de son intelligence, Sabine devinait pourtant, elle incapable du bien, tout ce qu'il avait de généreux chez un autre. Mais cette générosité la mordait au cœur comme une injure et la plus cruelle, la plus méprisante de toutes. Et de quel droit ce Grandisson s'interposait-il entre Cordier et Marsy ? Croyait-il donc que l'homme qu'avait préféré Sabine n'était point capable de soutenir, lui aussi, la colère de Philippe ? Est-ce que Cordier, est-ce qu'elle-même demandaient, par hasard, à ce Roquevert, drapé dans son insupportable vertu, l'aumône de son silence ?

Et, — sentiment bizarre, — plus Philippe accusait le fils de Geneviève, plus Sabine s'irritait contre cet Henri, qui lui paraissait décidément pousser le dévouement jusqu'à l'insulte. Oui, son silence, son courage, sa résolution, cette fermeté implacable, tout cela rejaillissait vers son visage comme autant de mépris qui l'exaspérait. Elle était lasse, à la fin, de sentir cette supériorité du jeune homme, et après avoir été comme dédaignée par cet Henri, qui l'aimait pourtant, il ne lui manquait plus maintenant que d'être protégée par lui !

Ah ! c'était trop vraiment ! Et, alors, dans l'emportement de sa rage, secouant avec une sorte de furie âpre et de

volupté tragique cette protection humiliante, elle jeta, dans une bravade éperdue, l'aveu de son crime à ce mari qui eût douté peut-être, — qui sait? la foi a de telles profondeurs! — oui, qui eût fini par douter si à la dénégation d'Henri se fût joint le silence de Sabine. Elle éprouva, l'insensée, une espèce de joie atrocement cruelle de satisfaction ivre et délirante à rejeter loin d'elle cette protection d'Henri, à crier à Philippe :

— Eh bien ! oui, il disait vrai, ce vertueux et méprisant Henri ! Non, il ne vous a pas trompé ! Non, je ne l'aime pas ! Il n'est pas mon amant ! Mon amant, c'est Cordier !

Elle était folle de colère. Elle soulignait ces aveux de rires nerveux, qui semblaient s'adresser, en des bravades folles, à quelqu'un d'invisible ; et Philippe, sous le foudroiement de toutes ces révélations, la regardait, comme sidéré, ne comprenant plus, n'ayant plus, dans le grand brouillard noir à reflets de sang qui lui tombait devant les yeux, qu'une perception nette : l'effondrement de son bonheur, la destruction de sa confiance, le déshonneur de son foyer.

Cordier ! Que disait donc Sabine ? Cordier !

— Oui, Cordier, Cordier !

Elle répétait le nom avec rage comme si elle l'eût dénoncé à un juge, jeté à un bourreau ! Ah ! il croyait donc, cet Henri, que Cordier n'était pas brave ! Il voulait faire à Sabine l'aumône de son sang, de ce sang qu'eût versé Philippe. Eh bien ! non ! Cordier était là ! Cordier saurait bien payer sa dette ; pas plus qu'elle il n'avait besoin de la protection d'Henri.

Et Sabine éprouvait, torturée et humiliée elle-même, une volupté de blasée qui joue sa vie à faire souffrir, à voir souffrir Philippe. Il mettait, le malheureux, toute sa force à supporter, sans s'écrouler, la férocité de ces aveux. Debout, raidi dans sa volonté, c'était un automate, une sorte de cadavre qui marchait. Ses yeux seuls vivaient, brûlés de colère.

Il prit entre ses doigts les poignets de Sabine :

— Vous ne mentez pas? Vous ne mentez pas? répétait sa voix rauque.

Et Sabine, se tordant sous la meurtrissure de cette pression d'acier :

— Ah! mais, disait-elle, vous me faites mal! Laissez-moi donc! Grâce! Je vous en supplie!

Il la repoussa, écœuré de sa lâcheté.

Sabine ressemblait à ces filles dont la volupté est la douleur physique, mais elle tremblait pourtant sous cette torture que lui infligeait involontairement Philippe, tenant les mains de cette femme dans les siennes comme dans un étau.

Il se rejeta loin d'elle, sentant bien qu'il n'était plus maître de son sang-froid, et que, s'abattant sur la misérable, sa fureur pouvait devenir tragique.

Puis, courant à la porte, et d'un coup de pied l'ouvrant toute grande :

— Va-t'en! dit-il à Sabine.

Il passait ses mains dans ses cheveux, comme s'il eût éprouvé le besoin de se cramponner à quelque chose pour résister à l'appétit de frapper qu'avaient ses doigts :

— Mais allez-vous-en donc! dit-il. Je vous tuerais!

Et Sabine eut peur. Sabine sortit à reculons, livide devant la pâleur de cet homme. Elle sentit le frémissement de la bête devant le dompteur. La douceur de Marsy éclatant en un tel courroux, froidement terrible, la stupéfiait, lui faisait éprouver, à cette femme avide de sensations, quelque chose de délicieusement épouvanté. Elle se fût volontiers jetée aux pieds de Marsy, elle se fût pendue à son cou, lui criant : « Pardonne-moi! je t'aime! » et disant vrai, la misérable, dans cette minute de la peur.

Mais un instinct lui criait que Marsy ne pardonnerait point. Elle s'enfuit, courant rapidement chez elle, à son boudoir, se demandant ce qu'elle allait faire maintenant, pendant que seul, écrasé, Marsy se laissait tomber, le sang aux yeux, les tempes bourdonnantes, les larmes étouffées lui gonflant la poitrine, mais résolu et ne pleurant pas.

Il avait maintenant un homme devant lui et, au milieu de cette douleur, une consolation lui entrait dans l'âme : cet homme, ce n'était pas Henri. Il alla droit chez Cordier, voulant lui cracher son mépris à la face avant de le tuer. Le bellâtre, dans son atelier, fort élégamment vêtu d'un déshabillé galant, peignait justement les accessoires du portrait de Sabine. Il retourna la toile au premier coup de sonnette et devint blême en présence de ce mari irrité dont le regard et la voix étaient implacables. Marsy parti, Cordier laissa échapper sa mauvaise humeur. C'était là une sotte aventure! Il avait bien besoin de rencontrer cette Sabine! Le caprice tournait au tragique brutalement. Les amourettes effeuillées avaient jusqu'ici été plus *drôles*. Ah! la bête de chose! C'est qu'il n'y avait pas moyen de reculer. Ah! il avait bien besoin d'aller à Melun! C'est elle qui avait voulu cela. On est pourtant si bien caché et si libre à Paris! Enfin, heureusement qu'on ne tirait pas mal le pistolet et qu'on avait une dizaine d'années de salle. Mais c'était gai, cette petite histoire-là! C'était facétieux! Oui, parlons-en!

Cordier se répétait cela à lui-même tout en peignant ses beaux cheveux frisés et en s'habillant pour sortir. Il fallait bien chercher des témoins. Ceux de Marsy n'allaient pas se faire attendre. Cordier ne songea pas un instant à Leménil ou à Baloche. Des bohèmes, pensait-il. Ce n'était pas chez Pulchérie qu'il prendrait ses seconds, mais au Cercle, parmi des gens à particule. Cordier soignait d'avance le procès-verbal pour les journaux. Il ne prévoyait point que les témoins de Marsy exigeraient, avant toute chose, qu'il n'y aurait aucune publicité de procès-verbal.

Dès le lendemain matin, les témoins se rencontraient chez l'un d'eux. Marsy n'avait point trouvé Charrière rue Lepic. Il y avait huit jours que François n'était point rentré. Philippe avait aussi songé à Henri, mais le hasard d'une conversation, il ne savait où, dans quelque atelier où il entrait pour chercher un témoin, lui avait appris que le vieux Roquevert était à l'agonie. Deux de ses anciens camarades

d'autrefois, un architecte et un sculpteur, lui avaient donc servi de témoins. Philippe exigeait un duel sans merci. Le combat devait continuer tant qu'un des deux adversaires pourrait se tenir debout.

Lorsqu'il rentra, vers le soir, au logis, machinalement Philippe s'informa de ce qu'était devenue Sabine. On lui répondit que Madame était partie pour Fontainebleau, auprès de son père. Seule ? Oui, seule avec Elise, la femme de chambre. Philippe avait eu, une minute, l'effroi que Sabine eût emmené le petit André. Non, la femme de chambre avait fait les malles en hâte, entassé dans les sacs des objets de toilette. Un désordre de départ furtif, éperdu, donnait quelque chose de lugubre à cet appartement de Sabine où Philippe entra comme pour s'abreuver de l'amer parfum du souvenir. Puis il s'arracha à cette espèce de tombeau où gisait le fantôme de son amour, et il demanda où était son fils.

C'était l'heure du bain de *Monsieur André*. La bonne de l'enfant, sans se soucier de ce drame qui visiblement s'agitait dans l'hôtel, soignait, à l'heure dite, le petit, comme d'habitude. Philippe se glissa, doucement, ne voulant pas envoyer de courant d'air à l'enfant, jusqu'à la chambre d'André.

Dans la petite baignoire de zinc d'un bleu gris, remplie d'une eau que le son rendait lactée, la tête frisée d'André sortait, souriante, et Philippe s'assit là tout à côté, regardant les bras ronds et mouillés du petit, les épaules d'où coulaient des gouttelettes comme sur une soie, la poitrine rose, les plis des dessous de bras baisés par l'eau et d'une teinte dorée. Et l'enfant disant : *Papa ! papa !* prenait ses doux petons avec ses mains, et, curieux et étonné des rides que l'eau mettait à ses petits doigts, les montrait à son père en demandant « *ce que c'est, ça !* »

Il restait là, pensif, ce Philippe à qui pour toute joie cet enfant restait maintenant, et il contemplait, dans le silence d'une rêverie triste, André s'amusant aux bateaux qui dansaient sur l'eau, les faisant passer sous le thermomètre à bain transformé en pont, et sa petite figure, ses joues

rosées, la fleur de grenade épanouie de sa bouche, tout cela riant à cet homme qui se disait, sans le moindre frisson de crainte, mais en être qui pense et qui aime :

— Et si ce misérable me tuait demain, que deviendrait ce petit être ?

Mais ce n'était là qu'un rapide éclair. Ce ne serait pas Philippe qui succomberait, c'était Cordier. Maintenant la bonne tendait à l'enfant le lait de son goûter remué dans la tasse à filets verts, et André avançant sa bouche, comme un oiseau son bec, vers la petite cuiller, avalait gentiment, le pain mouillé et blanc de crème, en disant : — C'est bon !

Et Philippe eût voulu envelopper son fils d'un seul baiser; et il penchait ses lèvres sur les boucles de derrière la tête, brunies et collées par l'eau, puis admirait, le pauvre père, l'enfant sortant du bain, comme une petite statue, bientôt drapée de flanelle, et essuyée de serviettes anglaises.

Bah ! tant que cet enfant, ce cher enfant lui resterait, il y aurait encore des joies pour ce malheureux, dont le cœur crevé laissait couler comme un flot amer ! Il dîna en tête-à-tête avec le petit qui lui répétait de temps à autre, lui demandait avec cette insistance toute d'instinct des enfants : « — Où qu'est maman ? Pourquoi maman n'est pas là ? Elle ne viendra plus, maman ? » Puis, André endormi dans son petit lit à rideaux blancs, Marsy s'enferma dans sa chambre, écrivit quelques lettres où ses dernières volontés étaient fermement tracées, et ces lettres signées, — avec les adresses de Valérie, sa mère, de Charrière et d'Henri Roquevert, — il s'étendit sur son lit, attendant le jour.

Cordier soupait pendant ce temps à la Maison Dorée, redressant sa belle tête de buste antique et ne voulant pas laisser apparaître le profond mécontentement où il se trouvait. Ce n'était pas lâcheté, c'était ennui. Le diable emporte les femmes romanesques ! La moindre figurante des Bouffes valait mieux !

On se battit près du Vésinet, dans les bois. Le duel ne fut pas long. Cordier, tirant admirablement, crut avoir rai-

son de Marsy dès la première passe par un coup droit presque foudroyant. Le coup fermement paré, Marsy riposta et la lame presque entière de son épée s'enfonça dans le côté droit de Cordier. Le blessé demeura encore un moment debout, roulant les yeux, puis tomba brusquement entre les bras de ses témoins. On le croyait mort; le poumon était traversé. Le médecin présent fit, avec toutes sortes de précautions, transporter le moribond dans un petit cabaret voisin où on le coucha après le premier pansement.

Philippe, impassible, froid comme un justicier, reprit le chemin de Paris.

Il apprenait là le décès de Jacques Roquevert, et se rendait le lendemain — mort vivant allant suivre un cercueil — au cimetière où ses bras, tendus au bord de la tombe, disaient à Henri qu'il savait la vérité, tandis que sa lèvre, tout bas, demandait au fils meurtri pardon des injures et des soupçons.

Et, maintenant Philippe Marsy était seul, désespérément seul. Pour toujours Sabine avait fui. Voulût-elle reprendre au foyer la place désertée, que l'époux ne pardonnerait pas, même en songeant à son enfant qui allait grandir sans mère. Elle n'était pas digne de cet être exquis. Philippe l'avait jugée et condamnée en un jour. D'ailleurs, il le savait, elle était accourue de Fontainebleau, jouant, avec des effusions soudaines, des larmoiements éperdus, le rôle de sœur de charité au chevet de Cordier mourant. Elle avait trouvé là ce qu'elle cherchait : une aventure, un drame, une émotion qui secouait son ennui et lui fouettait le sang. Elle se jetait affolée, éperdue maintenant, dans la vie, emportée comme par un tourbillon, des déclassées et des réfractaires. Lui, fidèle au logis désert, il restait debout à côté de son fils.

L'amitié d'Henri (c'était un apaisement dans sa souffrance) demeurait du moins entière. Sa douleur allait consoler la douleur de ce fils et donner du courage à la mère désolée, plus effrayante encore dans sa majesté mar-

moréenne. Geneviève était redevenue, dès le lendemain de la mort de Jacques, ce qu'elle était auparavant. On eût dit qu'une pierre tombale venait aussi de se refermer sur elle. Son secret livré à Henri dans l'épouvante, elle semblait en avoir repris froidement possession depuis; et c'était toujours la statue silencieuse qui descendait sans bruit les escaliers du logis et venait s'asseoir, dans son mutisme retrouvé, devant Henri — à cette table où la place du père était vide.

Il semblait à la dévote que les dernières paroles de l'abbé Ronchat bourdonnaient à ses oreilles comme une malédiction. Roquevert était mort sans avoir confessé sa vie !... Cette pensée cruelle rejetait Geneviève dans toutes ses terreurs, dans la détresse de ses angoisses. Elle était donc condamnée à expier et à expier encore ! Elle n'avait pu offrir au Seigneur, comme un rachat de son passé, la suprême conversion du comédien ! Et la coupable, c'était elle, — l'abbé Ronchat le lui répétait, — elle qui avait eu la faiblesse de laisser partir Jacques sans le divin viatique. Elle était tout étonnée que, pour son châtiment, Dieu ne l'eût point aussi frappée dans son fils. Elle le remerciait avec des effusions ardentes, d'avoir empêché ce duel, écarté le fer de la poitrine d'Henri. Miséricorde du ciel ! il n'eût plus manqué qu'une telle épreuve : la mort du fils après la mort du père !

Philippe avait commencé, pour dompter par le travail l'innervation de sa douleur, une toile nouvelle : quelque chose de désespéré, d'accablé, le déchirement humain incarné dans une figure de femme, une de ces rencontres de l'art où le poëte met son cri le plus désolé, le musicien son sanglot, le peintre sa vie. Il avait bien envie de demander à la *Charité* d'autrefois de lui permettre d'apporter chez elle ses pinceaux et de la prendre encore pour modèle. Mais le souvenir de l'infamie commise par ce journal de biographies où Hélène avait été calomniée lui revenait à la mémoire. Il n'osait plus. Et cependant l'image d'Hélène le hantait ; il la retrouvait éternellement entre sa toile et lui. Il l'aimait donc; décidément, il l'aimait! Comme Sabine avait été in-

fidèle à la foi jurée, lui aussi se laissait donc entraîner vers un autre amour ?

Non, il n'aimait pas Hélène comme il avait aimé Sabine. Il s'était donné tout entier à ce premier amour, et c'était surtout de la pitié qu'il demandait à Hélène Gervais et qu'il ressentait pour elle. Sabine l'eût aimé, que jamais, à aucune heure de sa vie, il n'eût fait un rêve qui dépassât la muraille où, avec son devoir, il enfermait son bonheur. Mais elle avait fait de lui, honnête, aimant, fidèle, un être brisé, navré, cette insensée Sabine ; il avait soif d'affection. Il avait besoin de livrer le secret de sa torture. Alors, il se laissait bercer par ce songe que la vie broyée peut se recommencer, que rien n'est irréparable dans l'existence humaine, et que le sort a mis un baume à côté de toutes les blessures...

La trahison de Sabine ne l'avait-elle pas rapproché d'Hélène? Sans cette femme, adorée et maudite, — et dans le fond du cœur, aussi adorée encore que maudite, — aurait-il connu tout ce que cachait de bonté douce, de tendresse généreuse, de dévouement et de loyauté, cette Hélène Gervais qu'il avait seulement entrevue, mais, du moins, devinée et jugée à sa valeur? C'était Sabine elle-même qui le livrait à cet amour grandissant pour Hélène, comme c'était l'impardonnable vilenie de Saint-Yves qui attirait vers Philippe la pauvre fille mortifiée dans son amour.

La comédienne s'étonnait elle-même de la place que peu à peu Marsy prenait dans sa pensée : elle le plaignait, elle eût voulu l'arracher à cette mélancolie envahissante qui maintenant le courbait comme un enfant. Elle oubliait jusqu'à ses propres douleurs pour celles de Philippe, et la trahison de Sabine lui paraissait plus indigne encore que celle de Saint-Yves.

— Après tout, que me devait-il ? songeait la pauvre fille. Mais elle! Elle portait son nom!

Un matin, cependant, la réapparition soudaine de Monnerol vint la remettre brusquement face à face avec une

réalité plus lugubre encore que celle d'une trahison. Elle se laissait aller à oublier cet homme sinistre et qui était son père. Henri même, depuis ce jour où Monnerol avait osé menacer Geneviève, épargnait à Hélène toute allusion au misérable. Il serait temps d'en parler et d'aviser si l'histrion revenait, quelque jour, jouer son rôle. Ce fut donc comme un nouveau coup de foudre lorsque Monnerol reparut au passage Colin. Il ne fut pas long d'ailleurs à expliquer à Hélène ce qu'il attendait d'elle et ce qu'elle pouvait espérer de lui.

— Vous êtes une enfant perdue, lui dit-il, et vous risquez de mourir sur la paille comme tant d'autres, car le talent ne donne pas toujours même le pain dans notre métier. J'en suis un exemple. Eh bien! je vous apporte la fortune, tout simplement.

— La fortune?

Hélène s'en souciait comme d'un beau songe inutile.

—Oui, la fortune, contenue dans ces vieux papiers-là, tenez!

Il avait pris, dans la poche de son paletot, un vieux portefeuille crasseux et, de ses doigts gras, dépliant des paperasses maculées, usées et déchirées aux plis, il montrait à Hélène, qui les regardait à peine, des lignes à demi imprimées, remplies avec de l'écriture, des timbres bleus, des mots qu'il lisait en faisant vibrer les *r* : « *Mairie du Xe arrondissement*... 17 *septembre* 1853... *un enfant du sexe féminin*... »

Et Hélène regardant cet homme pâle, bouffi, les yeux gonflés, livide de cette teinte sordide du cabotin graisseux, puis reportant ses yeux sur ces papiers jaunes, salis, vieillis, avec des taches des spatules des doigts, se demandait si vraiment cela était possible que cet homme fût son père et que la preuve en fût là, officiellement tracée?

C'est qu'elle n'éprouvait pour lui rien qu'un dégoût plein de révolte, et que ces papiers mêmes l'effrayaient comme si elle eût tremblé que quelque nouvelle révélation hideuse en sortît pour l'épouvanter davantage.

— Tout simplement la fortune est là, ma petite Hélène! dit Monnerol avec un sourire qui donna le frisson à la

jeune fille. Avec ça, avec cette déclaration et ces lettres, il est aussi facile à nous de contraindre votre mère à vous sauter au cou qu'il m'est facile à moi de boire un bock !

Sa mère? Hélène éprouvait toujours cette révolte effrayée qui la secouait jusqu'au profond de son être. Sa mère, c'était maman Gervais ! Elle eût voulu demeurer ce qu'elle était, l'enfant sans nom, recueillie et élevée par la vieille femme. Il lui semblait que la mère qu'allait lui désigner Monnerol devait être aussi repoussante que lui.

— « Article 341, récitait le comédien. La recherche de la maternité est admise. » Il faut des preuves par écrit? Voilà des billets écrits à moi par elle où votre nom est moulé en toutes lettres! Des preuves par témoins? On en aura! En voilà ! dit-il encore en frappant sa poitrine. Je ne suis pas mort !

Des preuves? Comment des preuves? Cette femme dont parlait Monnerol, cette mère, elle ne voulait donc pas voir sa fille? On la *contraindrait!* avait-il dit encore. Il croyait donc qu'Hélène allait forcer à l'appeler *ma fille* une inconnue que Monnerol allait lui nommer, lui dénoncer comme cela, tout à coup ?

— Je ne comprends pas ce que vous voulez de moi, dit-elle, fermement, très-pâle et très-résolue.

— Comment ! Ce que je veux? Je veux vous rendre aux baisers d'une mère, c'est bien simple! dit Monnerol avec un accent où il semblait railler lui-même ces mots de mélodrame : *Une mère, les baisers maternels.*

— Et... sait-elle que j'existe seulement?... Pourquoi ne s'est-elle pas inquiétée de moi ?

— Oh! trop long à raconter ! Seulement elle est riche, et il est inutile de végéter bêtement et de manger ses croûtes sèches, quand on est certain d'avoir de la brioche.

— Elle est riche ! dit Hélène. Ah! bon! Maintenant, je comprends tout. Ce n'est pas son affection que j'irais lui réclamer, c'est son argent? C'est ce que vous voulez me proposer? Est-ce que c'est de moi ou de vous que dépend une telle démarche ?

— De vous. « L'enfant peut réclamer sa mère ! »

— L'enfant oublié ne demande que l'oubli. Emportez ces papiers et allez-vous-en ! Je ne veux rien, rien, rien !

— Des bêtises ! fit Monnerol. Je vous assure que ça lui fera plaisir à cette mère ! Parole. Elle vous a pleuré ! C'est du baume à lui donner !

— Elle me croit morte ?

— On lui a dit que vous l'étiez !

— Qui ?

— Moi !

— Pourquoi cela ?

— Des secrets à moi. Ça ne fait rien à l'affaire. Elle sera heureuse. Et vous la connaissez, parbleu ! De nom au moins...

— Moi? demanda Hélène, qui maintenant frissonnait d'angoisse.

— Parfaitement. Son fils est votre ami ; car je vous annonce ça aussi : — vous avez un frère !

— Henri ! s'écria Hélène éperdue, avec un éclair de joie folle.

— Le cri du cœur, la voix du sang ! ricana Monnerol qui raillait.

Hélène le regardait, fiévreuse, n'osant croire à ce qu'il disait, l'interrogeant, éprouvant tout à coup une impression étrange de contentement à ne plus se sentir isolée et perdue dans le monde, à savoir que cet Henri tenait à elle par des fibres sacrées, et que cette affection, née du hasard, elle la lui devait vraiment. Et sa mère, celle dont le nom se trouvait sans doute tracé sur les papiers que tenait Monnerol, c'était cette Geneviève dont Henri lui parlait si souvent. Sa mère à elle ! Elle ne comprenait pas tout, mais la joie l'inondait. Elle eût voulu la voir sur-le-champ, cette Geneviève, elle avait hâte de retrouver Henri et de lui dire... Mais à quoi pensait-elle ? Monnerol n'avait-il pas prononcé tout à l'heure le véritable mot de cette situation étrange ? « Contraindre ! » Il voulait contraindre, armé d'un article de la loi, cette femme à reconnaître sa fille. Ce que Monne-

rol venait chercher auprès de son enfant, c'était une auxiliaire dans quelque œuvre tragique, dans quelque entreprise vile : le trouble jeté dans un foyer en deuil, la recherche de la maternité exigée comme une menace, la honte du passé infligée à une malheureuse ?... Et, avec un merveilleux instinct honnête, avec la pitié profonde de la femme, Hélène devinait elle ne savait quoi de repoussant dans ce drame d'autrefois qui lui donnait Geneviève pour mère, et pour père Monnerol. Il y avait là quelque chose de vaguement hideux. Quoi ? est-ce qu'elle savait ? Un crime peut-être, un crime dont elle était innocente, elle, dont elle était victime, la pauvre enfant perdue, et dont elle se ferait, en écoutant Monnerol, la complice, — ramassant la boue tendue par Monnerol pour la jeter au front de cette femme...

Ah ! pour Henri, pour cette mère, pour elle-même et pour sa propre conscience, Hélène se tairait ! Elle ne servirait point d'instrument à cet homme. Elle ferait mieux : elle le combattrait, elle le désarmerait si elle pouvait, car elle sentait, elle devinait qu'il y avait un danger pour le toit où vivait Henri, un péril, une menace pour madame Roquevert, dans la moindre parole, dans les rictus chargés de haine de Monnerol.

—Vous ne vous servirez pas de ces papiers, dit-elle alors au comédien. Je vous le défends. Troubler dans son repos, pis que cela, dans sa douleur, une veuve, ce serait impie et lâche. Vous ne le ferez pas !

— Oh ! oh ! dit Monnerol. Vous êtes donc amoureuse de la misère, ma petite Hélène? On vous tend la perche et vous la repoussez ! Sur quoi comptez-vous donc pour vivre heureuse ?

— Je ne compte sur rien. Je veux seulement vivre honnête, et faire ce que vous me conseillez serait une infamie.

— Une infamie ! Dire à la maman : « Me voilà ! Qu'on s'embrasse? » Allons, des enfantillages ! Vous réfléchirez. Et que vous le lui disiez, oui ou non, la loi à la main, on saura que madame Roquevert est votre mère,je vous en réponds ! Je m'en charge.

— Je vous en supplie, dit Hélène. Ne faites rien, ne dites rien. Tout ce que je gagnerai, tout ce que vous voudrez, tout sera à vous. Mais laissez la paix à cette femme, à Henri... Je vous en conjure... C'est la seule prière que je vous aurai adressée... Et si vous l'exaucez... tout ce que j'ai souffert, tout, je vous le pardonnerai!

— Oui dà? fit-il. De la générosité. Mais je serais trop bêta de désarmer. Avoir une position toute faite et la jeter à l'eau, ce serait farce! Madame Roquevert enrichirait un tas d'abbés, et le père de sa fille et sa fille marcheraient sur leurs tiges — pas possible! Article 341. Nous n'avons pas fait la loi, mais nous la savons. Servons-nous-en!

Il était terrible et grotesque à la fois dans ses menaces hautaines, débitées avec des arrondissements du geste à la Frédérick. Hélène sentait bien qu'elle ne convaincraït ni n'apitoierait cet homme. Elle le laissa partir. Il eut, au moment de descendre, sur le seuil, une sorte d'étourdissement : il buvait de plus en plus, depuis quelque temps, arrosant d'eau-de-vie ses espérances. Il s'arrêta, étonné, demanda à boire, trempa ses grosses lèvres dans l'eau fraîche que lui versa la jeune fille et salua après avoir dit : « Pouah! C'est *rèche* dans le gosier, ces fadeurs! » Puis, soignant sa sortie, comme s'il eût attendu sur les derniers mots un *effet* de claque :

— Je reviendrai! Je vous laisse à vous-même! Et dans deux jours vous aurez réfléchi, Hélène.

Il la laissa comme écrasée et partit mécontent, la traitant tout bas de *pécore*. Où diable l'honnêteté bête allait-elle se nicher? Une sotte, cette Hélène! Elle n'arriverait jamais à rien! Elle, à peine avait-il disparu, qu'elle écrivait à Henri. Elle voulait lui parler. Un danger menaçait sa mère. Elle tremblait, sous un frémissement inaccoutumé, en écrivant ces mots : *votre mère*. Quel étonnement! Etait-ce possible? Elle pouvait, elle aussi, prononcer ce nom! C'était sa mère, à elle comme à lui, cette Geneviève!

Henri, avec un pieux dévouement filial, redoublait d'attention et de respect pour Geneviève, depuis qu'il con-

naissait le fond déchiré de cette âme. Cette religiosité farouche, qui l'irritait jadis, le touchait et l'attendrissait presque maintenant qu'il savait ce qu'elle recouvrait de douleurs. Jamais, au surplus, jamais dans un regard ou dans un mot, il ne laissait tomber la moindre allusion à ce secret, jailli du cœur maternel comme d'un flot de larmes. Geneviève eût pu croire que son fils ne savait rien. C'était pourtant la douloureuse songerie de ses nuits, le tourment profond de sa vie. Quel étonnement! Il s'était éveillé, un matin, surpris de n'avoir pas encore — dans la stupeur première de cette révélation — songé à cela, qu'Hélène, celle qu'il appelait Hélène Gervais, était sa sœur! Il ressentait à cette pensée comme une impression de caresse. Affection fraternelle, c'était donc ce sentiment dévoué qui l'unissait déjà à Hélène? Il avait, dès le premier jour de sa rencontre avec la jeune fille, éprouvé pour elle un attachement sans trouble, exquis et d'une tendresse profonde. Il s'expliquait maintenant, par une sorte d'instinct, cet attrait, cette bienfaisante influence qu'Hélène avait sur lui. N'était-ce pas à cette amitié féminine, à ce charme d'honnêteté, qu'Henri avait dû de se sentir plus fort contre l'attirant amour de Sabine? Sans elle, sans cette antithèse vivante de l'*autre*, qui sait si, malgré la fermeté de son amitié pour Philippe, il eût résisté à cette séduction qui se coulait en lui comme un poison?

Hélène était sa sœur! Il trouvait à ce mot des harmonies inconnues. Il avait le droit maintenant de l'aimer, de la conseiller, de la défendre. Plus âgée que lui, elle était pourtant ignorante et désarmée dans la vie. Ah! maintenant, comme il voulait qu'elle fût heureuse! Il l'avait revue, ne lui disant rien, gardant pour lui ce secret révélé, mais entourant la jeune fille d'une tendresse attendrie qui la consolait. Il se réservait aussi de choisir son heure pour la rapprocher de Geneviève et pour dire à cette mère : « Votre fille n'est pas morte! » Une atmosphère de dévouement enveloppait d'ailleurs la pauvre Hélène. Bien souvent Philippe venait, Philippe pâli, vieilli, attristé, mais si bon et laissant deviner tant d'affection pour la comédienne! Elle

avait ses épreuves. *Jeanne Michelin*, qui s'annonçait comme un succès éclatant, n'avait duré que peu de semaines. Brécheux coupait court à la représentation, les recettes devenant mauvaises, et il jouait un drame Louis XV, un drame *en poudre*, comme il disait, où Hélène n'avait point de rôle. On répétait maintenant, au *Théâtre du Boulevard*, une pièce populaire d'Alexis Brécheux, avec des histoires d'assassinats et des complications de cours d'assises. Hélène était chargée là d'un personnage antipathique, une empoisonneuse odieusement niaise, qui répugnait à son talent. Elle regrettait presque maintenant d'avoir signé un engagement avec Brécheux, tout féru de l'idée que les drames anti-littéraires faisaient seuls de l'argent, et demandant de tous côtés, à cor et à cri, ce qu'il appelait de gros *mélos*.

Dans leurs causeries devenues plus fréquentes, Hélène et Philippe échangeaient ainsi leurs confidences et laissaient tomber lentement le secret de leurs déceptions. Ils en étaient à l'heure où la vie, les ayant durement éprouvés l'un et l'autre, les mettait en face comme pour les consoler l'un par l'autre, chacun d'eux allégeant le poids de la douleur voisine en la partageant. Des débris de leurs espérances, ils pouvaient encore faire une joie. Hélène trahie et comme poignardée par ce faible et lâche Saint-Yves et Philippe trompé par Sabine se rencontraient au moment où la pitié, l'attendrissement et l'amitié peuvent prendre un autre nom et devenir de l'amour. Cet amour-là, triste et comme arrosé de larmes, naît pareil à certaines herbes de la terre des tombeaux. Il pousse lentement sur les illusions mortes. Une douleur aperçue le fait germer, une confidence le fera grandir. C'est par la souffrance et non par un sourire qu'il se glisse lentement et comme un baume coulerait, dans le cœur de l'homme, et, semblable à ces enfants souffreteux engendrés dans les pleurs, c'est un timide amour, un amour sans ivresse, un amour mélancolique et doux comme un deuil consolé qui prend furtivement la place de l'amitié et offre, comme bouquet de fiançailles, non des roses, mais des scabieuses.

26

Et, peu à peu, dans ces rencontres de deux êtres également meurtris, cet amour grandissait, passionné chez Marsy, plus indistinct chez Hélène. Une affection honnête et profonde étendait sa douceur sur ces deux fronts pâlis. Les larmes s'essuyaient au coin des yeux rougis dans la solitude. Une tendresse croissante enveloppait ces cœurs brisés à demi, et Philippe, songeant à cette erreur de sa jeunesse, à cette passion éprouvée par Sabine, à ce mariage soudain d'autrefois, se disait que si la loi n'unissait pas à jamais les êtres, ne leur rivait pas au poignet la chaîne des esclaves, il pourrait épouser Hélène, cette douce, bonne, honnête et vaillante Hélène, qui était pour lui l'épouse rêvée, la femme, la conseillère, l'amie soumise à tous les devoirs, Sabine, emportée par tous les caprices, étant née pour être une fille folle, une maîtresse.

Et l'idée de l'affranchissement, du divorce possible, d'une existence recommencée lui venait, avec des colères soudaines, se heurtant à l'invincible loi. Pourquoi l'indissolubilité de ces liens qui semblaient matériellement lui entrer maintenant dans la chair? La loi parle souvent de l'enfant. Mais était-ce une mère, cette femme qui abandonnait son fils pour aller jouer auprès du grabat d'un blessé la comédie de la douleur? Qu'était-ce que la plaie matérielle de Cordier à côté de la souffrance de l'époux isolé, de l'enfant abandonné aux soins mercenaires, orphelin d'une mère vivante? Mais Hélène l'aimait cent fois mieux que cette mère! L'enfant avait été malade un jour, et la jeune fille avait supplié Philippe de la laisser aller vers le petit.

— Non, avait répondu Marsy. Vous ne pouvez venir où *elle* n'est plus.

Henri accourut à l'appel d'Hélène, pressentant que Monnerol avait reparu. Avait-il parlé? Avait-il tout révélé à la pauvre fille? Elle voulut nier d'abord, mais son secret jaillit avec ses larmes, et Henri, dans un élan profond, la serrant contre sa poitrine, tint la malheureuse embrassée, collant ses lèvres à ce front pâle, à ces cheveux bruns, à ce visage de statue, et, tout bas, à l'oreille d'Hélène, répétant doucement

ces mots de *frère* et de *sœur* qui entraient au cœur de l'abandonnée comme une caresse.

Et il leur semblait maintenant, après ce premier baiser fraternel, cette effusion et ces larmes, il leur semblait qu'ils s'étaient toujours appelés ainsi, que cette intimité de joies et de douleurs, ils l'avaient partagée dès l'enfance et qu'ils ne pouvaient être autrement qu'une sœur et un frère l'un pour l'autre.

Mais c'était comme sous la foudre qu'ils se retrouvaient. Le danger était là. Monnerol, à tout prix, ferait un scandale. Hélène donnerait sa vie, s'il le fallait, pour l'empêcher. Elle devinait bien, sans qu'un seul mot d'Henri lui eût rien appris, la résistance, l'impassibilité froide de Geneviève, délaissant, haïssant sa fille parce qu'elle était la fille de Monnerol, la croyant morte d'ailleurs. Et elle ne voulait être rien dans la vie de cette mère, rien qu'une étrangère, la fuyant même pour ne la point troubler, passant inaperçue et ignorée dans son ombre, ne l'ayant jamais vue, jamais, et l'aimant dans son fils, dans cet Henri qui était le fils unique et le frère, elle voulant à jamais demeurer l'oubliée et la morte.

Seulement, il fallait lutter contre Monnerol. Il les avait toujours, ces papiers qui pouvaient moralement assassiner une femme honorée. Le cabotin n'avait plus le pouvoir de frapper au cœur Jacques Roquevert, mais il pouvait atteindre Geneviève, il pouvait éclabousser Henri du déshonneur passé de la mère.

Et que faire contre ce misérable? Entrer chez lui comme dans un antre, lui arracher ces lettres de Geneviève, ces lettres et ces actes de la mairie qu'il avait emportés, le menacer d'un châtiment de mort s'il osait... Ah! tout cela était fou! Tout cela était impossible! C'était faire le jeu de ce bandit, c'était ameuter la foule sous le prétexte d'éviter le bruit! Mais quel lâche drôle était cet homme!

Henri d'ailleurs chercherait bien et trouverait, disait-il, le moyen d'en avoir raison. Il laissait ainsi Hélène troublée, peureuse, et pourtant bénissant le sort. Et quelques jours

passaient, et Hélène, allant machinalement à son théâtre, *répétant* son rôle tout en songeant à ses propres douleurs, se demandait, doublement effrayée, si Monnerol n'allait pas agir, dans l'ombre, ou — chose plus redoutable — en pleine lumière et dans le fracas d'un scandale, et aussi, craintive devant elle-même, s'interrogeant pour savoir si cette affection qu'elle ressentait pour Philippe Marsy n'était pas trop puissante déjà ? Elle s'était laissée aller, comme au bercement d'une douleur aiguë, à la consolation que lui apportait Philippe. La souffrance qu'avait enfoncée en elle l'infamie ou la faiblesse de Saint-Yves s'endormait doucement sous les paroles de Marsy. Ce n'était pas de l'amour qu'elle éprouvait pour cet ami des heures douloureuses, c'était une sympathie profonde qui s'infiltrait en elle chaque jour davantage, et qui, chaque jour, prenait plus de force, à tel point qu'Hélène se demandait maintenant où la conduirait cette affection née dans l'amertume des larmes.

Leur amitié ressemblait à un lac dormant d'eau pure, mais l'amour était au fond.

Et elle s'en inquiétait si vivement, la jeune fille, qu'à une entrevue nouvelle, lorsque Philippe laissa échapper ou plutôt deviner comme un aveu dans ses plaintes, dans ce qu'il racontait de sa vie nouvelle, désolée et brisée, elle voulut lui dire qu'elle lisait clairement en lui, qu'elle savait par avance ce que ses lèvres allaient murmurer, qu'avant même qu'il ne se fût avoué à lui-même le sentiment éprouvé, elle l'avait surpris, elle l'avait vu grandir jusque dans les silences de ce mari cherchant au coin du feu de l'amie la tiède chaleur du foyer éteint et déserté.

— Je sais que vous m'aimez, lui dit-elle avec cette loyale franchise qui était comme le souffle même de sa beauté calme, je le sais, et je vous aimerais aussi, si j'avais le droit d'aimer. A quoi bon, l'un et l'autre, faire ce beau rêve ? J'avais cru ma vie bien et pour toujours fixée. J'avais trouvé, dans ce monde même où je vis, un homme qui me promettait son nom. J'aurais pu, avec lui, devenir, tout en demeurant comédienne, une mère de famille et une honnête

femme — ce qui est difficile, dit-on. Il ne l'a pas voulu et j'ai appris à la fois, à quelques heures de distance, ce que c'est que la grande joie d'un cœur qui s'ouvre et la douleur d'un cœur qui se brise. Cette trahison est toujours là ; elle a pénétré en pleine chair comme une épine. Cela ne saigne plus, mais cela reste. Je n'aurais pas été la maîtresse de cet homme, je ne serai jamais la vôtre, et c'est pourtant cela que je deviendrais si nous nous aimions... Ce que me promettait Saint-Yves, vous ne pouvez me l'offrir : vous êtes marié. Et je ne sais si, acceptant le nom d'un comédien, j'accepterais celui d'un homme de votre renommée ! Fût-on libre, on n'épouse pas une comédienne quand on s'appelle Philippe Marsy, et on ne devient la maîtresse de personne quand on est Hélène Gervais. Oh ! ma fierté n'est pas bien écrasante, dit-elle avec un sourire triste ; je me rappelle seulement que la pauvre femme qui m'élevait m'a appris à être tout simplement une honnête fille.

Elle parlait avec une douceur résolue, d'un ton bas, mais énergique, lentement. Mélancolique et fermant les yeux, Philippe écoutait comme si quelque harmonie lugubre eût accompagné ces paroles. Elles étaient trop simplement vraies pour ne pas l'émouvoir jusqu'au profond de l'être et il lui semblait qu'il entendait là quelque chose comme la lecture de l'arrêt de mort d'une espérance, comme le sifflement d'une bise d'hiver emportant, semant au vent, les dernières feuilles de l'année. La grise mélancolie des soirs d'automne semblait envelopper cette froide sentence d'Hélène, où pourtant on eût surpris l'effort d'un être qui tient à s'arrêter sur le chemin où voudrait le pousser son amour. Quelque chose d'attristé et de sépulcral glissait sur le pauvre cœur de Philippe. Il était mort-né, cet amour nouveau ! Point d'issue à cette route où il avait rencontré Hélène. Ce mot de *maîtresse* fermement tombé des chastes lèvres de la jeune fille, l'irritait lui-même comme un outrage à cette honnêteté. Oui, certes, Hélène avait raison. Ils ne pouvaient s'aimer, ces deux êtres que l'amour avait déjà meurtris. Ne pouvant s'aimer que dans la honte et trop fiers tous deux

pour descendre, trop sûrs d'eux-mêmes aussi pour se perdre l'un l'autre, ils étaient contraints de traîner le poids cruel de leurs souffrances inconsolées et de leur amitié qui n'avait pas le droit, sans devenir la honte, de se changer en amour.

Et alors, baissant la tête sous cette espèce de sentence que rendait Hélène, il semblait à Marsy qu'il vieillissait de minute en minute, et qu'on tirait comme un voile sombre entre ses yeux et ses espoirs. Tout semblait finir et se fondre autour de lui. Il s'enfonçait lentement dans de l'ombre glacée, comme après une ascension vers l'infini un homme redescend à terre, durement reconquis par les réalités tristes. Il hochait la tête, tandis qu'Hélène lui parlait, comme un chercheur d'impossible qui trouve le néant au fond du creuset. Allons! c'en était fait! Elle avait raison, la pauvre Hélène! Encore une fois, ils ne pouvaient s'aimer d'amour. La froide amitié s'imposait à ces désolées victimes que la trahison des autres n'avait même pas affranchies. Il n'avait plus à être époux, il n'avait pas à rêver d'être l'amant de cette femme, il n'avait plus qu'à être père; et dans cette ombre confuse et triste où il tombait, il entrevoyait, comme la seule consolation et le seul sourire, le rose visage de son enfant...

A cette heure même, tandis qu'Hélène songeait aux deux périls qui la menaçaient, à cet amour grandissant de Philippe Marsy, amour navré qu'elle venait, avec sa raison résolue, de rejeter vers l'impossible, et à cette haine de Monnerol, déchaînée contre Henri et contre sa mère, le sort jetait tragiquement sa volonté entre les projets du comédien et les malheureureux que Monnerol voulait atteindre.

Henri rentrait chez lui, un soir, lorsque la vieille Suzanne lui remit une lettre d'une écriture inconnue et tremblante comme celle d'un vieillard. Avant de l'ouvrir, Henri crut à une de ces demandes d'argent, semées çà et là par des pauvres ou des bohèmes. De ce papier sali, on eût dit que se dégageait une odeur d'alcool, et, brusquement, à l'aspect

de la signature, le visage adipeux et comme imbibé d'absinthe de Monnerol apparut au jeune homme. Cette lettre était une menace, une mise en demeure de déposer une somme que Monnerol fixerait plus tard, à moins qu'on ne préférât le retentissement d'un procès public. Henri devinait bien, au surplus, que le misérable préférait ce qu'il osait appeler, dans ce billet à demi fripé, un « arrangement à l'amiable. » L'idée de désarmer devant un tel homme, d'obéir à la sommation d'un être semblable indignait Henri et le révoltait. Il tenait le billet, le relisant avec rage lorsque Geneviève entra, levant ses yeux froids sur son fils et remarquant bien sa colère. Elle demanda lentement ce que c'était que cette lettre qui causait à Henri une telle émotion. Il hésita à déchirer ce papier, le froissa entre ses doigts, puis, tout à coup, comme s'il eût attendu un ordre, il le donna à la mère. Pas un muscle du visage exsangue de cette femme ne bougea tandis qu'elle déchiffra les lignes tremblées du misérable. D'un geste sec, elle rendit le billet à Henri et dit doucement:

— C'est peut-être l'expiation.

— Que la volonté de Dieu soit faite ! ajouta sa lèvre tout bas.

L'expiation ! Elle acceptait tout, l'humiliation, l'écrasement, pour effacer l'ineffaçable et gagner le ciel. Mais, à ce châtiment, lui disait Henri, le nom de Roquevert était mêlé, et sur cette tombe à peine fermée rejaillissait le scandale. A tout prix, oui, à tout prix il fallait désarmer Monnerol, le forcer à se taire. Et comment ? Le comédien ne parlait pas de sa fille dans cette lettre. Henri avait envie de révéler à Geneviève l'existence d'Hélène, mais elle tenait, la jeune fille, à rester ignorée ; elle avait fait promettre le silence à Henri, et d'ailleurs le fils eût redouté que sa mère ne vît maintenant dans cette enfant l'instrument docile de Monnerol. Il ne dit rien, laissant Geneviève dans l'impassibilité de sa résignation ; mais sentant le danger grandir, il cherchait, dans une longue nuit d'insomnie, un moyen possible pour détourner la menace de Monnerol.

Payer? Acheter la fuite de cet homme? Oui, sans doute. Mais c'était lâche! Et puis céder était inutile. Monnerol, alléché, reviendrait toujours menacer ou quémander. D'ailleurs Geneviève y consentirait-elle, cette Geneviève qui tendait son front à la menace comme une martyre tend son col au glaive, agenouillée devant le bourreau? Et la fièvre, l'inquiétude d'Henri grandissaient d'heure en heure, de jour en jour. Mais pourquoi ne traiterait-il point cet infâme drôle comme un chien furieux? Il sentait une résolution farouche dans la menace de cet homme : eh bien! opposer la force à la force, c'était une solution.

Monnerol, en effet, était résolu à tout. Scandale, tapage, polémique, publicité, chantage, toutes les armes sales, toutes les lames ébréchées, tous les cailloux boueux qui peuvent frapper un être au front, il les ramasserait, il s'en servirait. Il fallait qu'il achetât, avant un mois, le droit d'exploiter un petit établissement des boulevards extérieurs, moitié théâtre et moitié bouis-bouis, et qu'on lui offrait à des conditions qui le tentaient. Et il l'aurait, ce droit. Geneviève fournirait l'argent. Il menacerait la veuve et le fils de cette meute hurlante qui s'appelle l'opinion publique : le prochain, le voisin, l'ennemi. Il avait trouvé le *joint*. Il aborderait de front le problème. Sa lettre l'annonçait hardiment. Ou de l'argent reçu ou du papier timbré envoyé. Et en avant le procès! Il engagerait cette mijaurée d'Hélène même si elle reculait, même si elle refusait. Il trouverait bien dans le grouillement des *enfoncés* quelque homme de loi véreux qui entamerait la question, ouvrirait le feu de la bataille.

C'était décidé, entendu, résolu. Monnerol avait un mois — et c'est long, un mois! — pour combiner avec art quelque bonne petite infamie. Quel homme d'affaires, quelle épave du barreau ou d'une étude d'avoué pourrait bien lui servir de collaborateur? Il n'en connaissait pas, mais il chercherait... En un mois, en trente jours, on a le temps!

Les Roquevert avaient encore un mois à se croire sauvés.

Monnerol, d'ailleurs, ne laisserait point passer les semaines inutilement. Il se hâterait. Il ferait — dès maintenant

parbleu! — un tour vers les bas-fonds, depuis ses cafés accoutumés jusqu'à la table d'hôte de Pulchérie.

— Ah! ces Roquevert! Ils verront bien! Ils verront! Le malheur est que ce fameux malin de Jacques ne soit pas là! Il m'aurait donné des nouvelles de Monnerol!

Une après-midi, se sentant l'estomac chargé, les jambes un peu lasses et la tête lourde après un déjeuner copieux qu'il avait pris sans l'avoir payé, le comédien rentra chez lui, passage Brady, attendant le soir.

Il avait besoin de repos.

Monnerol alluma sa pipe et s'étendit à demi sur son lit, ses cheveux gras flottants sur l'oreiller, et là, dans l'amollissement flasque d'une espèce de sieste habituelle, regardant monter au plafond la fumée bleue, il se mit à rêver à ce qu'il allait faire, à supputer la somme ronde que cette dernière pression très-brutale obtiendrait de Geneviève, à se demander l'emploi qu'il en ferait, et, dans sa songerie, un sourire mauvais passait sur ses lèvres, et il se voyait achetant — c'était une nouvelle turlutaine! — un café, ah! un café superbe, ou le petit théâtre de banlieue, et commandant à son aise, jordonnant autour de lui, dans une brutalité tyrannique. La vie lui paraissait avoir maintenant un sourire inattendu. Héritant de Roquevert, Geneviève pouvait disposer de sommes plus fortes. Il y avait bien Henri! Mais, en dépit de ce monsieur, Monnerol obtiendrait de la mère ce qu'il voulait. Sa menace arrivait à l'heure, Geneviève apeurée s'inclinerait certainement. On n'avait qu'à attendre. Et d'ailleurs, si elle résistait, l'auxiliaire ferré sur le contentieux et la procédure que Monnerol allait déterrer se chargerait de faire mettre les pouces à la dame. On dit que la loi fait trembler les coquins. Ah! et les honnêtes gens donc!

— Allons, se disait Monnerol, je prévois un bon dénoûment. Je ne raterai pas mon cinquième acte!

Et sa vanité se gonflait, rassurée, caressée par la perspective d'une vie matériellement assurée. Il éprouvait à songer à l'avenir comme une chaleur heureuse. Ce tabac,

acheté tout à l'heure, boulevard de Sébastopol, chez une grosse marchande courtisée, était très-bon. Très-bon, ce tabac. Monnerol se trouvait satisfait. Et c'était étrange pourtant comme il faisait chaud dans cette chambre! Le toit était bas, les murailles étroites.

Oui, décidément, il faisait là une chaleur insupportable.

Il se leva lentement, lourdement, comme congestionné, et fit quelques pas pour aller à la fenêtre tourner l'espagnolette et boire de l'air.

Mais, tout à coup, effaré, il poussa un cri, une sorte de hurlement rauque, épouvanté. Sa main, cette main qui tenait entre les doigts sa pipe le brûlait au point qu'il jeta à terre la pipe bientôt brisée et qu'il regarda la paume comme pour y chercher la trace de quelque morsure.

Rien.

Rien, mais une souffrance effroyable et qui augmentait.

— Qu'est-ce que j'ai donc, moi? se dit Monnerol.

C'était une angoisse étrange qui, tout à coup, l'étreignait avec une sensation d'étranglement et un vaste effroi.

Il regardait sa main. Devenait-il halluciné? Cette main fumait comme un objet qui se consume. Une espèce de vapeur chaude semblait sortir des pores, lentement, et bientôt, avec une terreur qui lui fit dresser les cheveux sur le crâne, Monnerol vit des flammes, — oui, là, une flamme bleue, pareille aux languettes du punch qui brûle, — couvrir cette main qui semblait gonfler.

Du feu! C'était du feu! Etait-ce possible? Une odeur de soufre montait, effrayant Monnerol qui se précipitait vers la toilette où, jetant à la cuvette le pot d'eau tout entier, il plongeait sa main dans cette fraîcheur, soulagé, souriant, regardant sa face se refléter dans la petite glace ronde entourée d'acajou et cassée; puis terrifié de nouveau en voyant ce sourire apparaître dans un visage rougeâtre et comme tuméfié.

Mais bah! encore un coup, ce n'était rien! Une brûlure à la main. Le sang à la figure. Voilà tout. La pipe avait, lui semblait-il, comme pénétré dans sa chair, et il plongeait

encore délicieusement cette main droite dans l'eau fraîche tout à l'heure. Mais comment! On eût dit maintenant que cette eau était chaude! Stupéfié, il la toucha de la main gauche. Oui, cette eau brûlait! Elle bouillait.

Et encore et toujours cette odeur sulfureuse qui se dégageait d'elle et de son être à lui tout entier.

— Voyons, voyons, se dit Monnerol, avec un épouvantable serrement de poitrine. Je suis ivre, moi, ou je suis fou ?

Il avait retiré sa main gauche. Comme l'autre main, comme la main droite, cette main brûlait aussi, enveloppée, entourée de cette auréole sulfureuse, de cette effrayante flamme d'azur.

— Ah! misère, mais oui, c'est le feu! dit le misérable.

Et, criant, égaré, Monnerol voulut courir à sa porte close, appelant :

— A moi! à moi! Je brûle!

Mais — quelle terreur! — la force lui manquait. Il ne pouvait avancer, il lui semblait que cette petite chambre était immense, infranchissable. Il sentait sous son effroi ses jambes s'écrouler, ses pieds s'attacher aux dalles rouges, comme alourdis par des semelles de plomb et cloués aux briques du sol.

— A moi! à moi! à moi!

On ne l'entendait pas. L'hôtel était vide à cette heure et les garçons montaient rarement si haut. Épouvanté, le malheureux eut aussitôt la sensation, les affres d'une mort infernale, là, dans la solitude de cette chambre, avec il ne savait quel incendie rapide lui mordant maintenant la chair du talon et du crâne.

Il se frappait la poitrine, et son paletot, imprégné d'alcool, s'enflammait; ses vêtements, son pantalon brûlaient, enveloppés d'une flamme mobile, brunâtre, courant comme une coulée de pétrole embrasé.

— A moi! Mais à moi donc, animaux! Ah! les brutes! Ils me laisseront mourir!

Et collé à la toilette, appuyé contre elle pour ne point tomber, il se plongeait le front, les mains, les lèvres dans

cette cuvette où l'eau brûlait, et — chose affreuse! — semblait encore activer la flamme. Et maintenant, de ses bras, de son cou, de ses joues, avec une douleur de damné, il sentait couler comme une graisse chaude. Il devenait affolé, il se roulait à terre, éperdu, hurlant, se tordant sur les dalles rouges, l'épiderme consumé déjà, le derme corrodé, une sérosité rougeâtre coulant de ses membres, des phalanges de ses doigts dont les ongles tombaient. Et rien! Pas de secours! Pas de remède! La mort, une mort hideuse! Il devenait fou furieux, se relevait, essayant de courir avec des bondissements affreux, vers la porte que ses yeux n'apercevaient même plus, entraînant avec lui une vapeur chaude, embrasé de flammes pareilles à celles qui s'échappent des marécages ou des cimetières; puis il retombait, avec des hurlements sinistres, les membres retournés, convulsés, dans les crispations effroyables de la plus atroce des agonies.

Et la combustion, maintenant activée et implacable, dévorait ce corps miné par les spiritueux. L'ignition s'infiltrait dans chaque fibre. Et de ce tas de chair et de haillons en feu des cris de bête fauve enfumée, des appels d'égorgé, sortaient du milieu d'une flamme lente, bleuâtre et sinistre, rauquements gutturaux de bête saignée, cris tragiques, inattendus, étouffés dans cette petite chambre, qui maintenant s'emplissait d'une suie épaisse, infecte et noire, montant au plafond, se collant aux murs, au lit, aux chaises de paille, et retombant comme une pluie fétide.

Et le silence, celui de la mort, maintenant succédait aux râles, et l'être humain tout entier disparaissait, dévoré par cette combustion puante où l'on n'eût plus distingué déjà de formes : — rien qu'un tas de chiffons et de chairs consumés!

On ne devait pénétrer là, dans ce lieu d'agonie, que le lendemain, à l'heure où le garçon d'hôtel entrait faire la chambre, et le domestique reculait devant l'odeur nauséabonde qui s'échappait de cet antre d'incinération.

Prévenus aussitôt, un médecin et des gens de loi ramassaient dans la fétidité de cette chambre des parties d'être

humain à demi torréfiées, une sorte de charbon léger dans une suie pénétrante, jaunâtre, avec des portions de crâne et des débris de vertèbres, comme, après des siècles, on en trouvait dans la cendre refroidie et graisseuse coulant des bûchers de Madrid dans la terre du *Quemadero* de la Cruz.

Le médecin alors hochait la tête, prononçait des mots qui semblaient bizarres à ceux qui écoutaient.

— Etat idio-électrique, développement de gaz inflammatoire dans le corps humain, surabondance de matière graisseuse. — Phénomène exclusif à l'espèce humaine, les animaux n'absorbant pas de spiritueux ! — Je soumettrai le cas à mes confrères qui nient la chose...

— Ainsi, docteur, dit le commissaire de police, la cause de la mort, c'est...?

— La combustion spontanée !

Henri, après bien des hésitations, s'était résolu à aller droit à Monnerol et à lui faire peur. L'audace de ce misérable ne tiendrait pas, croyait-il, contre sa colère. Monnerol avait déjà senti le poids de sa main ; il était dompté à demi. La lettre de menace donnait l'adresse du comédien. Le concierge de l'hôtel du passage Brady regarda d'un air stupéfait Henri lui demandant à quel étage demeurait M. Monnerol, et il fut visiblement enchanté d'avoir à raconter à quelqu'un, qui ne la savait pas, l'histoire de la *combustion* du locataire. Comment ! tout le monde n'avait donc pas lu la chose contée *sur* le journal ? Tant de gens étaient venus, depuis lors, pour voir, et des médecins, s'il vous plaît avec des rosettes à la boutonnière, car c'était, paraît-il, un *cas* très-rare. Le portier en était évidemment fier. En entendant cela, Henri éprouvait un sentiment d'effarement, comme s'il eût reculé devant quelque fatalité inattendue. Jamais une invention dramatique eût-elle produit cet épouvantable coup de foudre de la réalité ? C'était effrayant cette suppression brutale d'un être, brûlant comme un tas de chiffons ou de vieilles hardes imprégnés d'essences. Il demeurait écrasé devant cette révélation pleine d'épouvante,

Puis, interrogeant avec anxiété, il demandait ce que Monnerol avait laissé après lui, si l'on n'avait pas trouvé des papiers, des indices sur sa vie d'autrefois. On n'avait rien trouvé. Le portier était présent justement quand on avait tout fouillé dans la chambre. Des tiroirs vides, des vêtements râpés. Rien autre chose. Monnerol portait tout sur lui. — « Et, dit l'homme, s'il avait beaucoup de billets de banque, c'est un malheur. Tout a flambé avec sa personne. » Il ajouta, d'un air fin : « Je doute seulement qu'il eût beaucoup de valeurs dans son portefeuille. » Ainsi, rien ne restait de Monnerol, rien de ce qui était le passé de Geneviève. En vérité, cet anéantissement tragique arrivait là comme un coup de foudre du sort. Henri voulait contraindre cet homme à disparaître, à se taire, à fuir. Quelque chose d'inconnu faisait plus : Monnerol était supprimé. Un peu de fumée, et de cette menace vivante, de ce danger en chair et en os il ne restait plus que des débris. Henri frissonnait, frappé lui-même de stupeur. Il lui semblait que ses vœux de mort, mentalement lancés contre le misérable, avaient été comme pris au mot par la destinée, et qu'il était pour quelque chose dans cette ignoble tragédie. Etait-ce possible ? Les imaginations du roman donnent-elles jamais ce que la vie apporte : l'intervention brutale du sort dans la vie humaine; l'apoplexie ou le foudroiement entre la coupe et les lèvres ? Le portier lui offrait de lui montrer la chambre où Monnerol avait brûlé : Henri refusa, pris de dégoût.

— Après tout, vous avez raison, dit l'autre. Malgré le chlore et l'acide phénique, l'odeur de graisse vous prend encore à la gorge ! C'est drôle tout de même qu'on puisse être ainsi frit comme un goujon !

Henri s'éloigna comme hanté par un cauchemar. Et pourtant il n'avait plus rien à craindre de cet homme. Mais il lui semblait que ses vêtements à lui étaient imprégnés de cette odeur dont parlait le portier. Henri eût assisté à cette hideuse scène qu'il ne l'eût pas eue plus présente à l'esprit. Il la voyait si bien dans toute son horreur, qu'il eût pu la peindre.

— Cet homme est mort, dit-il à sa mère, presque brusquement, lorsqu'il la revit.

— Qui?

— Monnerol.

Elle darda sur lui ses yeux froids qui maintenant jetaient des flammes.

— Henri, dit-elle lentement, le duel est un épouvantable crime.

— Oh ! fit-il, ce n'est pas moi qui l'ai tué !

Il laissa rapidement tomber quelques mots, et Geneviève joignant les mains sous une épouvante soudaine, qui convulsa son visage blême :

— La mort d'un damné ! dit-elle.

Puis de son pas lent et lourd elle alla s'enfermer, à genoux, devant le christ d'ivoire et prier.

Hélène avait appris, au théâtre et par les propos du foyer, cette agonie sinistre du vieux comédien. Elle avait failli s'évanouir, appelant à elle toute sa force d'âme pour supporter cette pensée que ce misérable dont on parlait là, avec toutes sortes de ricanements effrayés, de gouailleries féroces, c'était son père. Son père, cette brute humaine, cette chair alcoolisée, cet être voué à une telle fin ! « C'est ce qu'on appelle un *grog* ambulant ! » disait le petit Duret, enchanté de son mot. Pépézut se rappelait avoir jadis connu Monnerol. C'était un méchant homme, jaloux, querelleur, insolent. Et pas de talent avec cela. L'épouvante de cette mort même n'enlevait rien à ce que la mémoire du cabotin, laissait, après lui, traîner de rancunes. Un tel supplice n'effaçait point sa vie. Hélène écoutait, tremblait, et, pensant à ce qu'avait dû souffrir Geneviève, elle murmurait tout bas des paroles de pitié pour la pauvre femme.

La tristesse, à présent, l'accablement ne quittaient plus la jeune fille. Elle avait été courageuse en disant à Marsy la vérité, mais cette espèce de rupture vaillante lui avait pris quelque chose comme un inconscient espoir. Philippe apparaissait moins dans sa vie. Lui aussi redoutait cet amour sans issue. A quoi bon se voir si souvent puisque

chaque entrevue était maintenant triste comme un regret! Il s'enfermait, se cloîtrait, s'enfonçait volontairement dans une sorte de misanthropie farouche, ne lisant rien, ne s'inquiétant de rien, ignorant même peut-être que Cordier était guéri de sa blessure et qu'envoyé dans le Midi, pour chasser l'anémie que le furieux coup d'épée et la perte de sang amenaient, il avait été suivi par Sabine. Et qu'importait à Philippe! Pour lui, cette femme était morte. Il le disait, il se le répétait à lui-même du moins, mais, au fond, la plaie était toujours saignante. Il ne l'oubliait pas, cette Sabine, — toute sa jeunesse vivante, tous ces espoirs incarnés dans une séduction! André était là d'ailleurs pour la lui rappeler. En grandissant, l'enfant prenait, semblait-il, comme un reflet des traits de sa mère. Maman Valérie en était jalouse et triste. — «Pourvu que, par le cœur, il ne lui ressemble pas!»

Non, c'était toujours la bonté douce, l'intelligence en éveil, cet enfant devant qui Philippe s'efforçait de sourire et qui demandait, de temps à autre, si *maman* ne reviendrait pas bientôt de voyage.

— Si, bientôt, bientôt.

Et le temps passait. Philippe n'aimait plus maintenant ces tête-à-tête avec son enfant. Il redoutait même les causeries avec l'aïeule. La grand'mère souffrait trop, sentant Philippe souffrir. Ah! si cette affection vouée à Hélène n'eût pas été (elle avait raison, la jeune fille!), un impossible amour, peut-être Marsy eût-il pu renaître. Mais quoi! Il était condamné maintenant à la solitude. Un dégoût profond s'emparait de lui! Son bras retombait lassé devant sa toile. Il achevait, dans un labeur presque machinal, cette figure commencée où pourtant passait comme sa désolation même. Personne ne l'avait vue, personne ne la verrait peut-être cette figure qu'il ne finirait même pas, qui sait? Et il ne regrettait point l'absence de Charrière, il n'avait soif que de sa solitude désespérée. Alors, là, seul, enfermé avec son passé, il sentait matériellement en quelque sorte couler en lui l'amertume des souvenirs, et il éprouvait une joie saignante à compter, à recompter tous

ses espoirs brisés, toutes les miettes de ses rêves broyés, envolés en poudre — statues qu'il rêvait de marbre et qui étaient de plâtre.

Par hasard, pourtant, un jour, François vint chez lui. Il sembla à Philippe, en regardant le sculpteur, qu'il se voyait lui-même, sous le ravage de la douleur. Le visage gras et narquois de Charrière était devenu enfiévré d'un trouble bizarre, maladif. Ce bon compagnon d'autrefois, ironique souvent, alerte toujours, un vent de malechance avait passé sur lui, et, amaigri, avachi, amer et sombre, il ne savait même plus plaindre Philippe. Il venait le voir, comme en passant, errant par habitude, ne sachant où, navré, abattu, rongé d'ennui et écœuré.

— Qu'est-ce que tu fais ? demandait Philippe.

— Rien !

— Ta Vénus?

— Vieille histoire ! Je commence à croire que ton ami n'est que Tartempion. Tu sais, je te le disais autrefois. Je me jaugeais à mon tonnage !

Il avait toujours son air de gouaillerie, mais tombant d'une lèvre tordue de dégoût, amèrement fatiguée. L'ironie sonnait faux, comme une clochette fêlée.

— Et toi ? disait-il.

— Moi ? Je voudrais être certain de vivre assez pour élever André et en faire un homme. Après avoir rêvé des Alhambras, on se contenterait du pain quotidien.

— Au fond, c'est tout ce qu'il faut à l'homme, répondait Charrière. Si on savait être malin, on vivrait en paysan, dans un coin perdu, et on vivrait vieux, ce qui, après tout n'est pas très-enviable. Mais nous avons des appétits ! Comment donc ! Il faut de la chimère à ces messieurs ! Et alors, après s'être connus jeunes et bâtissant, en veux-tu en voilà, des châteaux en Espagne, on se trouve écrasés, avec des têtes de noyés et des airs d'enterrement... Ah ! jolie invention, les femmes ! Ces créatures-là sont ainsi faites qu'elles vous inspirent les grandes choses pour vous empêcher géné ralement de les réaliser !

Et il montrait alors, laissant déborder un tas de colères amassées, la femme, maîtresse ou épouse, devenant si souvent l'obstacle et, de sa petite main, égorgeant sa proie, le mâle, l'ennemi, le maître haï même dans l'amour. Il avait l'injustice emportée du vaincu. Il oubliait tout ce grand foyer d'amour dont les mères, les sœurs, les femmes, gardent une éternelle flamme, comme une étincelle de feu sacré. Il s'était donné, livré à cette froide fille, Lucy Vaughan, l'Anglaise imperturbable dans sa marche droite, allant à la fortune avec une régularité de machine, un sourire éternel sur ses lèvres fraîches, une impassibilité superbe dans ses grands yeux doux. Il avait cru trouver en elle ce qu'il poursuivait dans la passion comme Philippe le cherchait dans le calme : l'inspiration, le coup d'éperon et le coup de fouet, la fièvre heureuse dans le travail activé, tout ce qui donne la joie de vivre, la volupté de sentir et de créer. Et, prenant Charrière comme pis aller, et comme échelon, elle se laissait aimer, elle l'attirait à elle et l'enchaînait par toute la séduction saine et froide de sa beauté de marbre. Et, quand elle le voyait bien épris, heureuse de se sentir la plus forte dans ce duel incessant qu'elle voulait continuer avec l'homme, Lucy Vaughan le laissait là, passait à d'autres conquêtes, cherchant un autre avenir, trouvant étrangement naïf ce gros garçon qui se donnait tout entier, lorsqu'elle se livrait à demi, et déjà lasse de cette admiration où l'artiste confondait, en une sorte de culte exalté, la passion qu'il ressentait pour sa maîtresse et la foi qu'il avait en son œuvre. Alors, de jour en jour, accroché par l'engrenage de cet amour, Charrière se laissait entraîner davantage, se sentait attiré par il ne savait quel vertige qui lui plaisait. Il travaillait âprement, par soubresauts fiévreux, détruisant le lendemain ce qu'il avait fait la veille, comparant avec un sentiment effrayé de la disproportion de son rêve et de la réalité, la Vénus sculptée avec la Vénus vivante, la terre pétrie avec la splendeur implacable de Lucy Vaughan. Et il s'attachait tellement à l'Anglaise, il avait tellement soif de ses baisers qu'il trafi-

quait de son talent, vendait à des marchands, à des éditeurs d'objets d'art, des figures improvisées, faites pour le commerce, hâtivement créées et qui lui servaient à pendre un collier au cou gras et blanc de Lucy, à passer une émeraude au doigt satiné de la jeune femme, à rivaliser, lui, l'artiste pauvre, avec ceux qui lui disputaient cette femme. Et la foi en son inspiration première, la confiance en lui-même s'éteignaient dans cette production insensée, dans ce travail de bête de somme tournant la meule, dans cet éparpillement et cet écrasement quotidiens de ses forces. Il haïssait presque cette Lucy autant qu'il l'aimait. Il le maudissait, cet amour de hasard qui faisait de lui une sorte de cheval de trait attelé à cette autre espèce de chariot, la sculpture, et traînant avec des révoltes haletantes sa tâche journalière. C'est qu'il sentait que Lucy lui échappait, que d'autres étaient là, prêts à la lui enlever, comme un objet d'art, à coups d'enchères, cette belle fille que son ciseau inactif devait immortaliser. Ah! les beaux projets bafoués! les ambitions inutiles! Ce qui restait à François Charrière, c'était l'habileté de la main, l'entrain fébrile de l'homme qui court à la fin de l'œuvre pour en toucher le salaire, la ductilité de la tâche par l'entraînement de l'habitude; mais il avait, comme en lui-même, brisé sa statue idéale, renonçant à cette Vénus dont il disait jadis: « Je ne ferai que ça, mais si je le fais, je laisserai un nom! »

Et vainement voulait-il, par de brusques ressauts, se ressaisir, se raccrocher dans sa chute. Le cuisant ressouvenir de l'amour de Lucy entrait en lui comme un fer chaud. S'en détacher était impossible. La douce, la délicieuse et mortelle vision le hantait. Il s'en éloignait et y revenait, suppliant, ouvrant le boudoir maudit avec une poignée de cet argent qui était comme la sueur de son front, à lui, et le sang de ses veines métallisés.

D'ailleurs, cela lui plaisait comme un défi à la frénésie de jouissances matérielles de son temps de ne plus être qu'un manœuvre et un artisan. L'écœurement de ce monde des artistes, coudoyés par lui, le prenait. Roulé par le cou-

rant, familier de la *Vieille Sparte*, des tables d'hôte où l'esthétique coule avec l'absinthe, il en avait comme la nausée. Il passait, dégoûté de tout, solitaire, au milieu de ces associations d'admiration mutuelle où le mot d'ordre est : *Voir le bien chez nous et le mal chez les autres*, où devant un criant défaut on répond : *C'est voulu*, et où l'on prouve que ce vice même est supérieur aux qualités des autres. Il avait le mépris de ces adulations doublées de jalousies qui s'étalaient, impudentes ; il se révoltait devant ces coups d'épaule soulignés de coups de griffes, ces camaraderies factices et pourtant triomphantes, et, à quarante-cinq ans, déjà traité de *burgrave* par ces nouveaux venus, se sentant d'ailleurs enfoncer lentement, avec chaque jour un pied d'eau de plus sur la tête, le pauvre Charrière se rappelait, comme un noyé revoit sa vie dans un éclair, ses souvenirs de jeunesse, ses études à l'école, devant les *écorchés* de ce Salvage qui faisait geler des hommes pour obtenir des musculations superbes, et ses plaisanteries de vingt ans, alors qu'on promenait dans les rues quelque *nouveau* tatoué et enfermé dans une chaise dépaillée comme dans une cangue, et les rivalités d'atelier, ceux de Drolling allant rue Duperré railler ceux de Picot qui chantaient leur refrain :

Le cœur reste chaud
A l'atelier Picot!

Tout un passé disparu, des camarades morts, des mœurs oubliées, des espoirs envolés, des rêves en fumée! Et, au lieu de cela, l'isolement, l'effondrement, l'impuissance énervée, la misère presque au milieu d'une génération de peintres élégants, ayant hôtels, chevaux, voitures, domestiques cravatés de blanc, habitudes de *high life*, rêvant le triomphe de la Bourse plus que l'apothéose du Panthéon, spéculant sur leurs palettes comme les coulissiers sur les valeurs et regardant comme un niais ce prix de Rome tombé de la Villa Médicis jusqu'aux brasseries où, de loin, autour du *Théâtre du Boulevard*, il pouvait apercevoir Lucy Vaughan descendant de son coupé — et se précipiter vers elle pour lui parler.

Eh oui, un niais! Et c'était bien le nom que se donnait aussi Charrière. Mais il se répétait, avec une joie amère, qu'il était trop tard et qu'il fallait aller jusqu'au bout, sa vie étant manquée. Bah! il lui resterait bien toujours le *doigté* rapide qui lui permettrait de travailler pour le commerce. Il ne ferait, après tout, que ce que font les autres, et Lucy Vaughan pourrait encore venir, à ses heures perdues, lui faire l'aumône de sa beauté. Il se laissait aller ainsi aux acceptations dégradantes. Il était lâche devant cette femme, lui qui, devant un sourire de raillerie, eût sauté à la gorge d'un hercule. On le voyait traîner autour du théâtre, rôder pendant la pièce, après le spectacle, et on ne savait pas que cet homme, plaqué là-bas contre la muraille comme une ombre, se tordait les doigts de rage lorsqu'il apercevait Lucy Vaughan qui passait, attendue par un autre, et partait au galop de ses chevaux, à demi aperçue sous l'éclair d'un bec de gaz, et dénoncée par l'éclat des diamants piqués dans la chair de ses oreilles.

Alors, fou de colère, François promenait dans la nuit ses rages et son agonie. Il ne rentrait plus. Il rôdait. Il cherchait les antres allumés, les restaurants où les nuits se passent dans le tapage et dans l'oubli. Il allait des Halles au boulevard, trouvant des poésies bizarres à ces rues désertes, à ce vent froid qui passait sur Paris endormi, ramené dans son noctambulisme sous les fenêtres de miss Vaughan, boulevard Malesherbes, comme par une main méchante et restant là, sentant en lui sourdre des pensées farouches, des idées de vengeance et de meurtre, absolument fou, et, pour résister à l'idée fixe, s'arrachant à cette façade de pierres, à ces volets clos, et errant, s'enfonçant de plus en plus dans une boue qui lui plaisait, allant pétrir de la glaise ou faire des croquis dans les cabarets de la barrière, dans les débits peuplés de misère où le vagabondage des déclassés du ruisseau réunissait il ne savait quels êtres plus sombres que lui, balayeurs et chiffonniers, chanteurs ambulants, joueurs d'orgue, saltimbanques, le clan des artistes du pavé, industriels de la haute fantaisie, négo-

ciants en gueuserie, pauvres sans honte, ramasseurs et marchands de détritus, toutes les variétés de ces parias qui jouent dans les gouffres sociaux le rôle des mollusques dans les bas-fonds de la mer, végètent et ne vivent pas et font curée du limon que le flot laisse tomber dans leur trou noir.

Puis, le sculpteur retournait au *Théâtre du Boulevard*, vers Lucy Vaughan, comme vers son étoile. Il s'était lié avec Bréchcux, le gros Brécheux qui, lui aussi, sentait sous ses pieds le craquement sourd de la débâcle. Le malheur s'acharnait sur ce pauvre diable de bonhomme, jeté en pleine vie de théâtre comme dans un courant qu'on ne remonte pas. Une catastrophe avait frappé Dutilleul, le successeur de Justin, et Brécheux, terriblement engagé encore dans la maison, avec toutes sortes de traites courantes, se demandait, effaré, comment Dutilleul avait pu, en si peu de temps, compromettre un établissement de cette valeur. Eh! l'ancien caissier de la maison, devenu le caissier du théâtre, avait pourtant bien fait tout ce qu'il fallait pour laisser deviner au patron... S'il quittait sa caisse, boulevard Sébastopol, c'est qu'il s'apercevait bien qu'il y avait, comme il disait depuis, du *grabuge*. Brécheux ne comprenait point et le caissier ne croyait pas pouvoir trahir un de ses maîtres au profit de l'autre. C'était à M. Brécheux « d'avoir l'œil ». Avoir l'œil! Il lui en restait bien le temps, au malheureux Brécheux, engrené dans cette infernale machine du théâtre ! Il n'avait plus une heure à lui. Il ne mangeait pas, ne dormait pas, s'essoufflait, s'époumonnait, maigrissait et sentait la tête lui tourner à tout moment. Rien ne marchait. Les pièces ne faisaient pas d'argent. La pièce *Louis XV*, donnée après *Jeanne Michelin*, était tombée à plat, et le malheureux drame d'Alexis Brécheux, le début du fils, le coup d'essai de l'enfant prodige, avait soulevé, dans toute la salle, des éclats de gaieté foudroyante aux passages les plus pathétiques. Hélène Gervais, malgré son talent, n'avait pu sauver une pièce qui croulait sous l'ironie. Le style surtout égayait le public. On se répétait, en sortant, les phrases *à sensation* du drame

nouveau : « *Une femme n'a pas peur d'entrer dans la tombe lorsqu'elle ne craint pas de sortir de la vie. — Un séducteur est plus lâche qu'un serpent, car le serpent rampe, mais il ne trompe pas ! — Si tous les hommes étaient frères, l'humanité serait une grande famille.* » Comme on avait ri ! Comme on avait souligné, au passage, les naïvetés épiques du pauvre Alexis ! Le malheureux était navré, et, dans un coin, s'essuyait les yeux, tandis que, rouge de colère, le père Justin, montrant, du fond de la coulisse, son poing fermé à toute cette salle, disait :

— Ce sont des imbéciles, des jaloux, des envieux ! Mais nous n'en aurons pas le dernier mot ! Envoie demain une autre pièce de toi à la copie ! Je la joue, malgré eux, malgré la société des Auteurs, malgré toi, malgré tout le monde !

Et, sous le même soufflet de rire, l'autre drame encore tombait, emporté par une tempête comique, laissant Alexis écrasé et Justin furieux. On n'allait plus au *Théâtre du Boulevard* que pour *empoigner*. On s'y rendait, en sortant de table, pour se faire « une pinte de bon sang » comme on fût allé au café-concert. C'était la mode. Le bon ton voulait qu'on répétât, dans les soupers, les phrases des œuvres d'Alexis : « *Le lion ne sait pas mentir, monsieur le comte ! — Le crime n'a rien de commun avec la vertu, pas même le nom !* »

Justin Brécheux n'y comprenait rien. Cela sonnait bien, pourtant, ces phrases hardies. Mais il commençait à croire que Roblot avait raison. Le public n'avait plus la foi, le public ne voulait plus de drame.

— Voyez ! disait le régisseur. Les opérettes seules font de l'argent !

Les opérettes ! Le gros Brécheux ne les aimait pas. Ce n'était pas de son temps. Il eût préféré, puisque les *mélos* ne réussissaient pas, les vieux vaudevilles, avec des couplets de facture et des airs touchants. Mais si pourtant l'opérette était l'article à la mode ?... Alexis ferait des opérettes après tout, et, cette fois du moins, si le public riait, s'il se tordait, pris de spasmes, sur ses fauteuils, il saurait pourquoi. La troupe actuelle pouvait, après tout, devenir

une troupe d'opérette facilement. Claudine Harel avait de la voix, le petit Duret était bon musicien, Gardonne *dirait* les rondeaux au lieu de les chanter; il les *détaillerait* comme Arnal, et quant à Pépézut... eh parbleu! Pépézut avait débuté par l'opéra-comique, Pépézut rentrerait dans son élément. Pépézut trouvait aussi que le drame n'était plus dans le mouvement. Il n'avait reçu aucun billet doux. Les femmes ne venaient pas. Elles avaient raison. A quoi bon pleurer? Cela rend les yeux rouges.

Restait mademoiselle Gervais... Mais, aux premiers mots que lui dit Brécheux, Hélène demanda à rompre son engagement. Elle étouffait, dans ce théâtre. Elle s'y sentait annihilée et perdue. Après son grand triomphe de *Jeanne Michelin*, pas un rôle nouveau ne lui était venu où son talent pût être à l'aise. Elle voyait bien que chez Brécheux elle disparaissait. La critique ne lui accordait que des mentions rapides, en passant. Le public ne s'inquiétait plus d'elle. En vérité, elle préférait quitter Paris, aller en province, n'importe où, plutôt que de rester là, inutilisée, dans ce théâtre qui déjà s'en allait à la dérive. Paul Guérard, l'auteur de *Jeanne Michelin*, avait d'ailleurs un drame reçu à l'Odéon, et, dans sa reconnaissance pour l'admirable interprète de sa première œuvre, il lui avait promis « le rôle » de sa prochaine pièce.

— Eh bien! votre M. Guérard est un farceur, dit, un soir, Brécheux à la comédienne. Le rôle est distribué, les journaux l'annoncent.

— Et qui le joue?

— Clotilde Verrier!

Au théâtre, comme dans la vie, Hélène se heurtait donc toujours à cette femme!

— Peu importe, dit-elle, j'en trouverai un autre!

L'engagement était rompu et le *Théâtre du Boulevard* devenait un théâtre d'opérettes. Brécheux jouait sur cette transformation ses dernières cartes, car Dutilleul croulait décidément et l'entraînait dans sa chute. Un passif considérable écrasait la *Maison Brécheux* (N. C).

Mais quoi! une opérette qui réussissait pouvait tout payer! C'était même bien étrange que ce théâtre, ce damné théâtre, vînt ainsi au secours de l'établissement de bronzes d'art! Le pauvre Brécheux raisonnait comme un joueur engagé dans une partie de baccara. Il comptait, pour se sauver, sur le hasard, sur un coup du sort, sur une *main!*

La première opérette, une parodie de *Guillaume Tell*, où l'on voyait le Guillaume de la légende transformé en hôtelier suisse et rançonnant Gessler métamorphosé en touriste autrichien, cette plaisanterie, pourtant grossière, ne réussit pas. Brécheux commençait à trembler.

Il se lança dans une féerie. Il engagea de jolies filles, demanda des costumes courts à Grévin, et, le cœur serré, plein d'angoisse, il joua encore cette partie nouvelle. Les décors, les costumes, tout était cher. Comme on lui reprochait son économie, le gros homme, pour bien montrer qu'il n'était pas ladre, s'était jeté, tête baissée, dans la dépense. A la garde de Dieu! Il fallait bien sauver Dutilleul.

Lucy Vaughan jouait dans la pièce nouvelle. Elle devait apparaître, toute ruisselante de pierreries, dans le costume de la Fée des Eaux. Charrière le savait. Il demanda à Brécheux, le soir de la première, la permission d'entrer dans les coulisses. Brécheux, absorbé, très-pâle, anxieux comme un accusé à l'heure de l'arrêt, permettait tout, guidant lui-même le sculpteur çà et là, machinalement, et comme pour occuper sa pensée par une trépidation physique. Les coulisses, remplies de monde, avec des figurants de tous côtés, des éblouissements de costumes, des danseuses en robes de gaze, des comparses travestis en scarabées ou en légumes, bourdonnaient comme une immense ruche. Le régisseur lançait çà et là quelque recommandation rageuse : « Moins de tapage, les insectes! — A droite, les légumes! — Attention, les *cartonnages!* » Mais sur ce mouvement et ce bruit, quelque chose de triste planait, une atmosphère de ruine. De ce luxe de théâtre, Charrière ne voyait que le paillon, le frelaté, les déchirures. Roblot, nerveux, Pépézut, sans voix et

sans verve se croisaient avec le vieux Jovelin *tenant* toujours son *monologue* : « Ah ! les misérables ! ah ! les gredins ! »

En haut, dans les travées blanches et les poutres brunes entrevues dans la pénombre et la poussière, des habilleuses, des machinistes accoudés sur les traverses, à côté d'énormes paquets de cordes, contemplaient la scène, laissant tomber leurs regards sur le plancher. On les apercevait, derrière les toiles peintes pendues à des cordes, derrière des lambeaux bleus qui étaient un ciel et faisaient de grands plis. Et plus haut, vers le cintre, sur les couloirs de fonte, les machinistes, le torse nu, dans l'étouffante chaleur du gaz, travaillaient, invisibles, leur pantalon collé à la peau, sans chemise, comme les boulangers qui pétrissent le pain de vie, et eux aussi, dans ces sommets qu'on ne voit pas, pétrissant pour le public de la salle qui les ignore, l'espèce de pâte matérielle : la machinerie immense du théâtre.

Se collant contre les portants, évitant les machinistes, aussi timide que s'il eût été un intrus dans ce théâtre où il avait rêvé de faire une révolution artistique, ce grand garçon d'Alexis glissait, saluant tout le monde et bousculé par cette foule bigarrée.

Les auteurs de la féerie (ils étaient bien quatre) gravement recommandaient aux comédiens, à Gardonne, à Pépézut, de *respecter leur prose* :

— Pas de *cascades !* Nous avons calculé la portée juste de nos traits d'esprit.

Et Gardonne doucement murmurait :

— Ils croient donc avoir fait du Corneille ?

Le comédien hochait la tête tristement, devinant avec son flair de vieux matelot dramatique que la mer était mauvaise et qu'on allait jouer sans entrain, devant une salle morne où tout était funèbre : l'orchestre, la musique, la claque même tombant comme une douche ou comme la pelletée de terre sur un mort.

Dans ce fourmillement multicolore, Charrière cherchait miss Vaughan. Il interrogeait le long couloir où s'habillent les actrices, les loges à demi ouvertes laissant aperce-

voir, dans le fouillis des jupes accrochées et des costumes jetés à terre, un bout d'épaule blanche, des cheveux dénoués ou des bras nus. Lucy n'était point dans sa loge, dans cette loge qui portait encore sur sa porte le nom de *mademoiselle Gervais,* et où s'établissait maintenant l'Anglaise, comme la féerie dépossédait le drame.

— Elle est sur la trappe, parbleu! dit Roblot.

— C'est juste! J'oubliais, fit Brécheux, qui ne pensait plus à rien.

Il fit un signe à Charrière, et, par un petit escalier étroit, longeant un mur poudreux, ils descendirent comme à travers une forêt de mâts, de poutres et de traverses, dans une sorte de cave qui fit au sculpteur l'effet du ventre d'un navire. L'ombre emplissait à demi cette espèce de caveau où des châssis, des charpentes, fantastiquement parallèles, semblaient l'ossature de quelque immense bateau immobile. On se sentait perdu comme en un gouffre humide, dans ce fond de théâtre empli d'ombre, avec des treuils gigantesques, des crochets énormes, ces grands poteaux le long desquels des cordes pendaient. C'était, pour Charrière, comme un monde nouveau, sans rien de la vie réelle, la vision d'un pandémonium noir avec des odeurs de cave.

— Je vous rejoins, lui avait dit Brécheux; il faut que j'examine cette *ferme* là-bas... Eh! parbleu! Il faut que j'examine tout! Quel métier! — Descendez toujours.

Charrière descendait, seul, apercevant tout à coup, dans cette pénombre obscure, dans ce fond poudreux et laid, Lucy Vaughan, à demi vêtue d'un costume vert étincelant et emprisonnée dans l'entre-croisement de ces poteaux gris comme un scarabée aux couleurs chatoyantes qu'eût environné une toile d'araignée. Le sculpteur éprouva, au centuple, cette émotion poignante d'amoureux fou qui le saisissait toujours lorsque l'Anglaise laissait glisser sur lui son regard froid. Il s'approcha, comptant du moins l'étonner par cette espèce d'apparition souterraine; mais elle eut seulement, en l'apercevant, un lent sourire fatigué, et elle

dit, d'une voix où l'accent britannique se parisianisait déjà :

— Ah ! c'est vous? Tiens !.... Jusque-là ?

Ce « *jusque-là* » était aigu comme une lame. Il y avait dans ces deux simples mots un reproche, une lassitude, un bâillement d'ennui prodigieux.

— Je voulais vous revoir... je voulais vous dire...

— La phrase connue : « *I love you!* » Vous êtes bien, bien gentil, Charrière ! *Thank you!*

Elle était superbe dans son costume frais, le satin laissant, par ses échancrures, apercevoir la carnation laiteuse de sa poitrine, le modelé somptueux de ses bras, les maillots de soie verte faisant saillir la rondeur de ses jambes, de hautes bottines dont chaque bouton était une émeraude, supportant ce beau corps hardi, pétri de blancheurs, fait pour être bientôt jeté en pâture dans le déshabillé et le décolleté de ce costume de *Fée des Eaux* à l'admiration bestiale d'une foule. Un ruissellement de pierreries faisait étinceler, sur la gorge, aux oreilles et dans les cheveux de l'Anglaise, des gouttelettes vertes où s'accrochait le moindre rayon de lumière. Des gants de peau verte, à dix-huit boutons, se collant à ses bras donnaient à cette belle fille au sourire implacable, dressée là de toute sa hauteur sur la trappe à tampon qui devait l'enlever, un caractère bizarre, et il y avait quelque chose d'âpre et de menaçant dans ces doigts serrés qui tenaient à la main, pour baguette, un roseau. Un flot de cheveux tombait sur les épaules. Une expression d'orgueil animait cette belle statue, consciente de cette opulente beauté, et Charrière était fou de ces grands yeux, perfidement limpides, de cette bouche froide et belle, de ces cheveux où ses doigts s'étaient enfoncés, de cette fille sculpturale qui le regardait doucement, essayant sur cet être dompté la séduction qu'elle allait exercer dans un moment sur toute une salle.

Et lui, suppliant, faible et lâche sous la fascination impérieuse de l'Anglaise, lui demandait de revenir à lui, et pourquoi elle le fuyait, pourquoi elle oubliait le chemin de cet atelier où, quand elle venait, la joie et la lumière

semblaient entrer en même temps. Elle riait. — Poser, c'est ennuyeux. — Et puis la fameuse statue n'avançait pas. Elle n'aimait, disait-elle, ni les passions trop longues, ni les statues trop lentes. Et sa jolie bouche souriait, doucement, laissant tomber ces froideurs avec des langueurs tendres.

— J'irai à l'atelier, dit-elle, si vous voulez me promettre de faire ma statue, à moi, en argent massif...

Son joli rire cristallin d'Anglaise devenait railleur et sec.

Charrière avait des envies de révolte et de colère.

— Alors, vous ne viendrez plus?

— Qui vous dit ça? Je verrai! J'ai si peu de temps!

Elle riait toujours.

— Je suis une artiste, maintenant, *darling!*

Une voix forte interrompit Lucy Vaughan. Le machiniste, placé dans un dessous, détachant le fil attaché à un poteau, se tenait prêt à faire monter la trappe où, sur un endroit marqué à la craie, l'Anglaise se redressa, brusquement, toute droite, comme un soldat au commandement.

Et Charrière songeait à tout ce que ces filles de théâtre acceptent d'esclavage pour paraître, pour briller, séduire, s'étaler devant le public, triomphantes, rêvant des rêves d'or!

Le machiniste, laissant brusquement filer le cordage qui retenait la trappe, criait à Charrière : — Reculez-vous donc! — Et, superbe, debout, dans l'étincellement de sa beauté, Lucy montait lentement vers la scène comme dans une apothéose. Par l'ouverture du plancher de la scène, glissant sur les coulisseaux, Charrière apercevait la découpure géométrique d'une lumière ardente sur laquelle la vive silhouette verte et blanche, le satin et la chair de Lucy se détachaient comme baignés de rayons chauds, comme entourés d'une rouge auréole. Puis, la trappe arrivant à la scène et prenant la place du plancher, tout avait disparu. Il ne restait plus à François que la mélancolie d'une vision enfuie et cette taie sur le regard que donne une lumière trop intense. Alors, pendant que des machinistes continuaient

dans cet entre-croisement de poutres et de poteaux à manier la machinerie redoutable des planchers, Charrière s'enfonçait plus avant, avec la joie de la solitude, dans ce souterrain du théâtre, entendant au-dessus de lui, là, sur sa tête, dans la chaleur devinée de la rampe, une musique sautillante et gaie qui semblait railler son amertume et qui soulignait le couplet de la *Fée des Eaux*, chanté par miss Vaughan avec un accent anglais qui faisait rire et qui plaisait pourtant chez cette créature insolemment belle.

Et Charrière éprouvait une angoisse mêlée de volupté à se dire qu'il en était de toutes choses comme de ce théâtre, dont il voyait là, dont il respirait le fond et l'odeur caverneuse. Le silence sombre, l'humidité pénétrante qui l'entouraient, répondaient à cette musique de quadrille, allumant là-haut la gaieté et faisant courir, à travers les fauteuils d'orchestre, l'appétit nerveux et la trépidation de la bacchanale.

Maintenant, une pensée bizarre, tragiquement narquoise, relevait la lèvre du sculpteur et faisait passer un sourire de bravade dans sa barbe jadis rousse et qui grisonnait.

Il aperçut Brécheux qui, soufflant et épongeant sa grosse tête, lui disait :

— Vous n'allez pas rester comme ça pendant toute la représentation dans le *troisième dessous?*

— Oh! j'y suis pour plus longtemps que ça! dit Charrière en riant nerveusement. Pour toute ma vie maintenant. Moi et bien d'autres. Le troisième dessous, c'est l'arrondissement souterrain de Paris et le plus peuplé de tous : quelque chose comme les catacombes des enfoncés! Et celui où je me débats, monsieur Brécheux, est encore plus noir que le vôtre!

Il ajouta, montrant à Justin les poutres et les traverses, puis l'endroit du plancher d'où partait l'orchestre invisible.

— Ça serait pourtant drôle, ça, tenez, de se pendre là, un beau soir, en musique!

Mais, tout secoué qu'il fût par cette passion attirante, mordue et tenaillée par le souvenir qu'il avait pour la belle fille, Charrière ne put s'empêcher de frissonner en aperce-

vant l'illumination bizarre qui passa tout à coup sur le bon gros visage de Brécheux. Le sculpteur parlait de se pendre !... Un éclair de tentation farouche emplit brusquement les yeux du pauvre homme, et, tout bas, regardant Charrière en face :

— J'y ai déjà pensé, dit-il simplement.

Alors le sculpteur entrevit chez le bronzier dévoyé tout un monde de douleurs cachées, des inquiétudes sinistres, un anéantissement effrayé, quelque chose de dramatiquement bourgeois, comme une agonie sans tapage, et il entraîna brusquement Brécheux en lui disant, sans en penser un mot :

— Allons donc ! les millionnaires ne se tuent pas ! Et vous allez gagner un argent fou avec les épaules de Lucy Vaughan !

Il quitta ce troisième dessous avec une sorte de joie, respirant plus à l'aise en entendant le pauvre Brécheux lui répéter à chaque marche :

— Alors, vous croyez que ça ira ? Je l'espère, je vous avoue que je l'espère. Seulement, vous savez, on se trompe souvent. Enfin, puisqu'ils veulent de la féerie ils auront de la féerie. Mais, Dieu de Dieu, les costumes, les décors, les trucs, c'est cher, mon Dieu, que c'est cher !

Il y avait longtemps que Justin Brécheux ne connaissait plus les bons sommeils d'autrefois, pleins de ronflements tranquilles. Le poids de ce théâtre, de la responsabilité prise, l'écrasait. Et ce malheureux Dutilleul, qui était perdu sans ressources ! Oh ! il luttait comme un noyé, machinalement. Mais si Brécheux ne le sauvait point, tout était dit : Dutilleul coulait bas. Pourvu que cette féerie fît de l'argent ! Brécheux avait des envies d'embrasser Charrière, ce désespéré qui lui donnait de l'espoir !

La *première* avait été bonne, la presse ne se montrait pas *mauvaise*. On trouvait la pièce drôle. Les costumes étaient élégants, les femmes jolies. « Nous avons *des chances* », disait Roblot. Mais ce pauvre Brécheux avait un malheur : il n'était point *Parisien*. Il n'était pas *dans le train*, comme

disent les initiés. Il ne savait pas faire visite aux journalistes, fréquenter les restaurants à la mode ; son habileté de commis-voyageur bon enfant n'avait rien de cette intelligence spéciale, insinuante, fine et prompte à rejeter le lest du préjugé, que l'argot de ce temps a nommé d'un mot qui peint un siècle : la *roublardise*. On l'avait trop raillé, on avait trop fait de *mots* sur son ignorance, sur ses lampascopes, sur sa boutique de zingueur. Le malheureux *Théâtre du Boulevard* n'était pas « dans le mouvement ». On conseillait à Brécheux d'ajouter de l'argent de sa poche, pendant les premières représentations, afin de grossir la moyenne des recettes, et de publier les chiffres dans les journaux. Il hésitait. L'argent lui manquait déjà. Dutilleul en avait mangé, mangé... Et lui, Brécheux, si confiant, qui avait, quatre ans auparavant, pour grossir ses revenus, pour faire sonner plus haut le chiffre de ses rentes et de la fortuue d'Alexis, placé une grande partie de sa fortune en fonds turcs !... L'angoisse le prenait à la gorge lorsqu'il songeait à tout ce qui le menaçait, à la faillite, à son argent dévoré, à son nom compromis, à l'avenir de son fils perdu !

Et il piochait, il travaillait, il passait des nuits, il allait de son contrôle à son bureau, additionnant les recettes, voyant avec effroi le droit des pauvres s'abattre sur lui, menacé d'être aussi pauvre qu'eux, et lui prendre dix pour cent de l'argent qu'il encaissait : maigre argent, minces recettes. La féerie tombait comme le drame. Le *Théâtre du Boulevard* était mort-né. Et alors les jours passaient dans les angoisses, Brécheux regardant avec effroi tout ce personnel de comédiens, de musiciens, de machinistes, qu'il fallait payer, le 5 de chaque mois et qu'il redoutait de renvoyer sans argent, lui qui, jadis, aux beaux temps de la maison Brécheux, soldait tout à caisse ouverte et rubis sur l'ongle.

Un audacieux eût relevé le front, bravé le sort, haussé les épaules. Lui, Brécheux, honnête et tremblant, n'osait plus commander, donner un ordre, parlait doucement, s'esquivait, s'effaçait, s'enfermait dans son bureau et demandait à Alexis, chaque soir d'une voix basse :

— Eh bien ! quelle recette ?

— Sept cents !

— Avec dix-huit cents francs de frais !...

Il se prenait la tête dans les mains, le pauvre homme effaré. Son crâne chauve bouillait. Il avait des étourdissements, des insomnies, des cauchemars. La faillite ! l'écroulement ! La ruine ! Ah ! s'il savait se remuer, tripoter, intriguer, il se tirerait d'affaire ! Mais il n'osait pas. Il savait travailler, se tuer de fatigue, payer de sa personne, faire bravement un métier de manœuvre. C'était tout. Ç'avait été assez pourtant, rue des Gravilliers, pour faire fortune. Son humble boutique laborieuse, qu'il la regrettait, le pauvre homme ! Qu'il eût voulu y être encore, le tablier de serge sur la poitrine et l'outil à la main ! Il chantait alors ! Il savait par cœur tous les couplets qui couraient Paris ! Mais le théâtre... Ah ! le maudit théâtre ! il eût préféré la tâche du galérien à ce métier de *roublard* où les affaires ne se traitent pas, mais se maquignonnent ! Il n'avait pas menti à Charrière lorsqu'il disait qu'il avait, dans cette atmosphère étrange, affolante du troisième dessous, pensé qu'on y pouvait mourir, sans crainte d'être surpris, loin du bruit, dans l'ombre...

Mourir ! Lui, ce gros bon vivant de Brécheux, et laisser Alexis dans le dédale ou la vase de ce tas d'affaires ? Le pauvre enfant, il saurait encore moins se débrouiller que lui. Ah ! misère ! Avoir été Notable Commerçant, avoir rêvé de faire partie du Tribunal de Commerce, et se voir là, la corde au cou, avec la fatalité lugubre du bilan à déposer ! Car il en était là Brécheux. Plus d'argent. Plus de ressources. Le ricanement des anciens concurrents, des bons bourgeois qui se moquaient du boutiquier devenu directeur ! Des dettes du côté de Dutilleul ! Des dettes du côté du théâtre ! Des dettes partout. C'était sinistre. Un enfoncé de plus.

Et pas de pitié autour de lui ! Plus ses pièces tombaient, plus on le raillait. Les journaux s'amusaient de ses *fours*, le croyaient millionnaire et trouvaient drôle cette quotidienne saignée faite au sac du bonhomme. Les acteurs seuls

le plaignaient, l'encourageaient, n'osant pas trop lui montrer qu'ils s'apercevaient de sa pâleur effarée, mais pourtant sachant le consoler, lui disant que « rien ne faisait d'argent, que la saison était mauvaise, queplus tard.... il suffit d'une pièce... on ne sait pas... le théâtre est un lansquenet... » — Oui, un lansquenet, songeait Brécheux, et j'ai perdu. Imbécile, bête stupide! Est-ce que ces métiers-là sont faits pour nous?

— Et si encore je trouvais une femme possible, disait Pépézut, j'ai une idée : je proposerais à Brécheux une association. Je parie cent sous que je le sauverais!

Le sauver? C'en était fait. Dutilleul croulait. La maison Brécheux s'effondrait. « Mon pauvre père, disait le gros Justin. Que dirait-il de ça, le pauvre vieux? » Et, après la maison de bronzes, c'était le théâtre. On le fermait, ce *Théâtre du Boulevard*, qui avait, des mois auparavant, ouvert si bruyamment ses portes. L'ombre emplissait de nouveau la salle aux dorures neuves. La serge verte s'étendait sur les fauteuils comme un ensevelissement. Des affiches pendaient déchirées sur le boulevard, annonçant ironiquement une pièce future qu'on n'avait pas d'argent pour monter. Brécheux réunissait ses créanciers, leur expliquait, en s'efforçant de ne pas pleurer, qu'il avait lutté, fait de son mieux, qu'avec le temps il payerait sa dette. Et lui, si bonassement fier aux temps prospères, il suppliait, il recevait à bout portant les insolences de fournisseurs qui l'avaient exploité sans vergogne. Il devenait rouge, il renfonçait sa colère et ses larmes. Il étouffait. Enfin, le concordat était accordé. Il travaillerait, ce vieux Brécheux. On n'est pas, à son âge, encore bon à mettre au rancart. Et alors quelque chose de sinistre et de bouffon se produisait autour de lui. Ces tas de gens qui spéculaient naguère sur sa crédulité, son ignorance, sa bêtise, ne pouvaient croire que cet homme, s'il eût été réellement honnête, eût englouti sottement sa fortune dans ce théâtre comme dans un puits. Ils le soupçonnaient d'être un malin qui s'était débarrassé sur un successeur de sa maison de commerce, et

qui avait déposé son bilan en même temps que Dutilleul pour masquer l'opération.

Il devait avoir du foin dans ses bottes, le gros Brécheux! Sous son air bêta, il n'y avait pas de Normand qui lui allât à la cheville. Comme il avait bien pris l'air ému devant ses créanciers! Comme il leur avait enlevé ce concordat haut la main! C'était Macaire ou Mercadet sous l'apparence de Prudhomme. Il y avait des affaires à faire avec un homme comme ça. Et alors, de dessous les pavés sales, des gens véreux accouraient et proposaient à Brécheux des combinaisons d'association baroques, lui apportaient des projets douteux, lui offraient d'ouvrir avec lui des établissements louches, des jardins publics, des squares recouverts de vitrages, où dans l'entassement de femmes, par l'appât du vice, on réaliserait, ou gagnerait des sommes folles. Et c'était des inventions étranges, des idées biscornues et révoltantes, des organisations de paris, des maisons de jeux établies en tournant, en fraudant la Loi!

Et Brécheux se débattait, se dérobait, répondait éperdu:

— Mais je n'ai pas d'argent, moi! Mais je ne demande rien, rien que du travail tant que j'aurai des bras!

Et ces gens ricanaient, clignaient de l'œil, lui tapaient sur le ventre :

— Gros farceur! Ah! le gros farceur! Voyons, avec quarante mille francs comptant on ferait l'affaire. C'est trop? Trente mille! Allons, Brécheux, versez-nous les trente mille et la chose est faite.

Il s'essuyait le front où la sueur perlait; il rougissait, il avait envie d'étrangler ces êtres-là qui ne se doutaient pas de l'insulte faite au pauvre homme, il répétait :

— Mais je n'ai rien, rien, rien!... Vous me prenez donc pour une canaille? Je suis un honnête homme! J'aurais de l'argent, je le donnerais à mes créanciers!

Alors on haussait les épaules et l'on s'éloignait en disant:

— Allons, allons, le père Brécheux est encore plus malin qu'on ne le croyait!

— Ils me tueront, disait le gros homme à son fils. Ah!

mais de quoi est donc fait tout ce monde qu'on me traite comme si j'avais volé au lieu d'avoir tout perdu?

— Père, vois-tu, répondit Alexis, — ce grand maigre et timide Alexis, — un soir, comme s'il avait longuement réfléchi, nous sommes, toi et moi, ce qu'on appelle des imbéciles. A ces imbéciles-là il faut le sillon habituel, comme au bœuf de labour, et pas autre chose. J'ai cru que j'étais né pour être de l'Académie; c'est vrai, ça, j'ai tout rêvé ce qu'on peut rêver. Ils m'ont bien prouvé, avec leurs sifflets, que je n'étais qu'une bête. Mais tu sais, papa, on peut être une bête dans une partie et pas dans une autre. Je ferais, je le vois, un auteur stupide, mais peut-être un bronzier qui aurait ses mérites. Veux-tu m'apprendre le métier, mon cher et vénéré père, dis, veux-tu? Je travaillerai avec toi, comme toi, pour toi. et ton grand dadais d'Alexis qui t'a jeté dans cette caverne saura peut-être t'en tirer!

— Toi, petit?...

Le cœur gros de Brécheux se déchirait en écoutant cette voix tendre, un peu tremblante, d'une timidité résolue.

— Dame! c'est bien le diable si un bachelier ne peut pas faire un monteur en bronze, dit Alexis.

Et, se penchant à l'oreille rouge et velue du bonhomme, il lui dit, comme dans un baiser :

— Et ce sera toujours la *Maison Brécheux*, puisque ce sera la mienne!

— Embrasse-moi, dit Justin en serrant à l'étouffer le maigre jeune homme sur sa poitrine que soulevaient les sanglots. Tous ceux qui t'ont raillé, vois-tu, tous ces beaux messieurs si spirituels ne seraient pas dignes de détacher les cordons de tes souliers!

Et, avec une effusion de malheureux consolé, il caressait, baissait et mouillait de larmes — le pauvre gros homme! — la tête pâle de ce grand garçon qui, courageusement, hardiment, ridicule hier, sublime aujourd'hui, brûlait sa chimère aux pieds du père, avec de saintes ardeurs juvéniles et des appétits de travail à tout embrasser et à tout vaincre...

XIV

Depuis la rupture de son engagement, Hélène se sentait, non pas libre, mais perdue. Elle se heurtait déjà aux portes closes, elle voyait qu'il n'y avait pour elle aucune place à Paris. Toutes les situations étaient prises, toutes les voies obstruées. Chaque théâtre avait son *étoile*. Paris ne gardait pas, après tout, tant de joies à la comédienne pour qu'elle s'acharnât à y demeurer. Elle ne songeait plus à Saint-Yves qu'avec le dégoût de son mensonge ; à Philippe qu'avec une sorte de terreur instinctive, comme si elle l'eût aimé plus qu'elle ne le voulait dire et que cet amour lui fît peur ; à Henri et à Geneviève qu'avec l'âpre désir de disparaître, pour laisser dans la paix cette femme inconnue et qui était sa mère. Elle ne haïssait pas cette solitude froide où le sort la laissait. Elle eût voulu seulement être éloignée et comme perdue dans une autre ville, loin de tout ce bruit parisien dont elle avait déjà la lassitude et la nausée. Malade d'ailleurs, se sentant douloureusement affaiblie, avec une fièvre continuelle et une petite toux sèche qui l'épuisait, elle éprouvait instinctivement le besoin d'aller vers le soleil, l'air libre, dans une atmosphère vivifiante.

Elle avait bien vite pris son parti, et, puisque tout se fermait devant elle, à Paris, elle n'hésiterait pas. Elle partirait. Il y avait bien, en province, des théâtres qui la feraient vivre et, résolue, elle se présenta dans ces espèces de maisons de commission pour les artistes, agences dramatiques où

se tiennent des lots de jeunes premières, de dugazons, de soubrettes et d'ingénues. Elle alla chez une sorte de juif allemand qu'on lui indiqua, dirigeant une *Grande Agence théâtrale* et mettant sur son prospectus des spécialités diverses : « *Joseph Kriegelstein. — Engagements d'artistes dramatiques et lyriques, instrumentistes, chorégraphes. — Déclamation, chant, cours, leçons, mise en scène. — Correspondance avec les directeurs de théâtres, de concerts et de casinos de bains de mer, de sociétés philharmoniques et orphéoniques. — Assortiment complet de maillots première qualité, à prix modérés ; maillots de soie avec bustes, maillots en fil d'Ecosse jouant la soie, en blanc et en chair, maillots de coton depuis* 3 *fr.* 50, *qualités supérieures jusqu'à* 15 *francs*. »

Ce Kriegelstein connaissait Hélène. Il lui promit un engagement prochain, à des conditions excellentes. Hélène avait-elle besoin d'une garde-robe? Il se chargeait de la lui procurer, payable à tant par mois, avec vingt pour cent de retenue d'avance. Et du blanc de théâtre, de la brosserie, de la parfumerie? Kriegelstein débitait tout cela. C'était une façon de Maître Jacques tenant bazar des choses du théâtre. Hélène sortait, assez attristée, de cette étrange officine où se cuisinaient les engagements de tant de pauvres hères, lorsqu'elle se heurta dans l'escalier contre le petit Duret, qui montait lentement, comme accablé.

Il la regarda, la reconnut, lui sourit. Elle le trouva très-pâle. Il y avait de quoi.

Hélène ne savait donc pas?... La mère Harel avait tant et tant fait, grognant, geignant, irritant l'un, montant la tête à l'autre, que, ma foi, un beau jour, on s'était séparé, comme ça, brusquement, bêtement, Claudine allant d'un côté avec sa mère, lui, d'un autre, tout seul!... Et, le plus triste, c'est que cette Claudine il l'aimait toujours. Au fond, oui, malgré son petit égoïsme et sa futilité, ses caprices et cette faiblesse qu'elle avait maintenant d'écouter la mère Harel, il l'aimait. Et que de reproches pourtant il avait à lui faire ! Que de chagrins elle lui avait causés! Comment, Hélène ignorait tout cela? Mais elle savait bien cependant

que Louis avait été malade, fort malade, après *Jeanne Michelin*, et qu'il avait failli mourir d'une fièvre typhoïde, si bien qu'un soir Claudine avait demandé à Brécheux qu'on la remplaçât au théâtre afin de rester auprès de son mari — et Duret était content de la savoir là, et il la regardait, quand il n'avait pas le délire ; puis, pendant qu'il était assoupi, ne voilà-t-il pas que Claudine s'échappait, disparaissait avec sa mère et allait au théâtre, grimpait tout en haut, pour qu'on ne la vît pas, et se mettait à écouter pour savoir si celle qui la remplaçait, ce soir-là, et jusqu'à ce qu'elle reprît son rôle, était bonne ou mauvaise. Oui, oui, la cabotine jalouse restait éveillée jusque dans la petite femme inquiète. Et quand Louis, qui l'avait cherchée et demandée en sortant de son assoupissement, la voyant rentrer, lui disait avec tristesse : — « Tu m'as laissé seul, d'où viens-tu ? — J'ai voulu voir, répondait-elle, comment la petite Anna se tirerait de la grande scène du *trois*. Eh bien! tu sais, elle ne me vaut pas. » Et il ne fallait pas croire qu'elle fût méchante pour ça. Non. Mais l'amour des planches, la vanité de l'actrice, la tenaient, la mordaient au cœur. Comment, mais c'était bien pis ! N'était-elle pas jalouse de Duret, de son mari, parce qu'il chantait bien et qu'on l'applaudissait parfois plus qu'elle, quoiqu'il eût, disait la mère Harel, la *voix poussive ?* Est-ce que ce n'était pas drôle tout de même et triste, ces choses bizarres, hein ?

Louis contait tout cela simplement, d'un ton las. Il voulait quitter Paris. Ses camarades du *Théâtre du Boulevard* parlaient d'un essai d'une exploitation en société de ce malheureux théâtre fermé. Lui, tenait absolument à fuir Paris. Ses parents se moquaient de lui, lui répétaient : « Eh ! bien, et ta Claudine? Un beau mariage ? Parlons-en ! » Et il avait peur, quelque soir, de la rencontrer passant sur le boulevard, au bras d'un autre. Il ne voulait pas voir ça. Il s'en irait. Il jouerait ou chanterait ce qu'on voudrait, à Carpentras ou à Bayonne, le plus loin possible.

Et il faisait de la peine à Hélène, ce pauvre garçon

qu'elle avait vu courir, tout souriant, au-devant de son prix, au Conservatoire. La figure malicieuse du petit Louis était assombrie, maigre, et déjà vieille. Il lui semblait courbé.

— Ah ! quelle vie ! disait-il. Et vous aussi vous venez chez Kriegelstein ? Vous aussi, vous voulez partir ?... Je sais quelqu'un qui en sera triste, fit-il, si la raison lui revient.

— Qui donc ? demanda Hélène.

Elle pressentait un malheur terrible. « *Si la raison lui revient ?...* » De qui parlait là Duret ?

— Comment, vous ne savez pas non plus ?... Vous ne savez donc rien ? dit Louis.

— Non, je ne sais rien...

— Mais les journaux...

— Est-ce que je lis les journaux !

Duret tira de sa poche une feuille pliée et la tendit à la jeune fille :

— Eh bien ! vous aurez là dedans de ses nouvelles !

— Des nouvelles de qui ?

— De Saint-Yves. Il est fou.

— Fou ! s'écria Hélène en reculant, effarée et en s'appuyant, pour ne pas tomber, à la rampe de l'escalier.

— Oh ! quand « mam'zelle » Verrier se met à l'ouvrage, c'est un ver-à-soie sur le mûrier ! Il est devenu fou, en scène, en jouant... On l'a vu porter ses mains à son front... comme ça... Il a éclaté de rire. En sortant de scène, c'était fini... Paf !... Voilà ce que c'est que la raison, le talent... tout !

— Saint-Yves ! murmurait Hélène.

Ce Saint-Yves qu'elle avait aimé, Saint-Yves, sa foi et son admiration vivante ! Saint-Yves, fou !

— Et, ce qui est curieux, c'est qu'il vous demande parfois, oui, vous, dit Louis en voyant la pâleur d'Hélène. Oh ! si vous voulez l'aller voir, vous ne risquez rien, il n'est pas dangereux...

Le pauvre Duret se méprenait sur l'effroi d'Hélène. Ce n'était pas la terreur qui la rendait pâle, c'était une émotion poignante, qui lui glaçait le sang et l'anéantissait. Saint-

Yves était fou ! Cette intelligence haute, ce talent fier, ce pénétrant regard, tout ce charme viril s'éboulaient dans ce gouffre : la folie ! Et il la demandait ! Il l'appelait ! Il souffrait peut-être de l'implacable silence d'Hélène. Elle entendait maintenant le dernier cri, l'adieu à la fois plaintif et menaçant de cet homme. Qui sait ? Elle pouvait le sauver. Et elle l'avait livré pieds et poings liés à cette Clotilde. La faiblesse de Saint-Yves méritait-elle donc un pareil châtiment ?

Dans la rue, Hélène dépliait le journal, y cherchait le nom de Saint-Yves, ne le trouvait pas et finissait par deviner, sous les pseudonymes transparents d'une chronique parisienne, l'histoire de cette catastrophe. On racontait là, à la première page du journal, qu'un comédien d'un talent rare, un séducteur de princesses exotiques, avait trouvé sa dompteuse dans une belle artiste au profil arabe dont le portrait figurerait, disait-on, au Salon prochain : « Cette charmante et terrible femme, comme pour faire payer à nos compatriotes nos conquêtes d'Afrique, se montrait, disait le choniqueur, aussi capricieusement féroce en amour qu'elle était exquise et passionnée sur le théâtre. Elle avait littéralement joué avec le comédien trop naïf comme le chat avec la souris. » Et le journaliste faisait ressortir l'étrangeté de ces amours de théâtre où l'illusion se met si fort de la partie que ces êtres habitués à feindre tous les sentiments, s'y laissent prendre pourtant aussi facilement que des collégiens. « D'ailleurs, disait-il encore, c'est l'histoire banale. Le roman et le théâtre ont déjà trop abusé de ces Dalilas qui ne coupent les cheveux et ne rognent les ongles qu'aux sots. Il serait temps de s'intéresser à d'autres anecdotes. Les femmes de proie font leur métier. Tant pis pour l'insecte qui tombe dans la trappe du *formica leo.* »

L'article continuait ainsi, banal, à son tour, comme l'histoire racontée ; mais Hélène trouvait, dans quelques lignes des *Nouvelles de théâtre*, le renseignement qui devait éclairer le public sur la signification de ce verbiage.

« On raconte, lisait-elle, dans le monde des coulisses

qu'un de nos comédiens les plus distingués vient d'être transporté dans la maison de santé de Passy. On nous saura gré de la discrétion qui nous fait ne pas insister davantage. »

Et immédiatement ensuite, après un *tiret* séparant les deux alinéas :

« M. Saint-Yves vient d'être forcé d'abandonner, pour des raisons de santé, le rôle qu'il remplissait dans la pièce de M. Guérard. On craint que M. Saint-Yves ne soit contraint de rester pour toujours éloigné du théâtre. »

Puis, comme de la terre tombale déjà jetée sur ce vivant, on donnait la biographie de Saint-Yves. On faisait connaître son véritable nom : Charles de Fresnes ; on imprimait la liste complète des rôles qu'il avait créés : Don Juan, Hamlet, Lovelace, Desgrieux... Et les éloges qui accompagnaient tout cela paraissaient à Hélène lugubres comme un discours funèbre.

Elle n'hésita pas alors, et puisque Saint-Yves la demandait, elle voulut aller à lui ; elle se jeta dans un fiacre, donnant l'adresse de la maison de Passy. Elle y allait seule, sans savoir si on la laisserait pénétrer jusqu'à Saint-Yves, et, en chemin, elle se rappelait avec quelle joie elle l'avait entendu lui murmurer le premier compliment, avec quelle émotion elle contemplait son portrait, sur la cheminée, et ces causeries pleines de silence, et cet aveu, le soir de la répétition si pleine d'espoirs, et cette apparition soudaine, cette vision affreuse dans l'avant-scène... Et peu à peu, tout cela lui paraissait un rêve, un mauvais rêve. Elle allait le retrouver tel qu'autrefois, sans l'horrible maladie qui l'avait frappé, souriant, aimant, avec sa voix vibrante qui ne dirait jamais qu'à elle ce qu'il savait si bien dire...

Alors, Hélène, dans une étrange hallucination, touchant elle-même à la folie, se voyait, au bras de Saint-Yves et portant son nom, et allant au théâtre avec lui, en robe rose, toute rose, rajeunie, heureuse, ah ! heureuse...

La voiture s'arrêta. Le cocher ouvrait la portière. C'était la maison de santé. Hélène y entra, blanche comme une

morte, demandant si elle ne pouvait parler au directeur, à un médecin, à quelqu'un. Elle faisait passer sa carte, un domestique la conduisait au médecin en chef, et elle disait alors, sentant les larmes lui monter aux yeux, ce qu'elle voulait.

— Voir M. Saint-Yves? fit le docteur. Cela est possible. Il fait sa promenade. Oui, en effet, il vous demande souvent, mademoiselle, et votre présence, s'il en était conscient, le calmerait peut-être. Mais je doute qu'il vous reconnaisse...

— Ah ! dit Hélène.

Elle demanda timidement :

— Il est... dangereusement malade?

— Il a le délire de la persécution. Manie tenace.

Hélène courbait la tête. Le médecin la conduisit elle-même vers une terrasse où, dans de petits jardinets, les malades, ayant sous les yeux la Seine, le Champ de Mars, l'entassement prodigieux des maisons, le cercle immense des collines, embrassaient Paris d'un coup d'œil. Et la jeune fille aperçut un homme maigre, sans barbe, la tête rasée, portant une sorte de houppelante grise et qui, assis sur un pliant, regardait droit devant lui la ville où tombaient les rayons d'un soleil pâle.

— Qui est-ce donc ? dit Hélène.

— C'est lui.

Elle ne l'avait pas reconnu. Elle ne le reconnaissait pas encore. Ces lèvres sans moustache, ce crâne aux cheveux ras, toute cette tête ronde et glabre l'épouvantait. Il se retourna vers elle lentement, et, alors, dans ce vague regard, dans la fixité de ses yeux, elle retrouva pourtant quelque chose de ce qu'avait été autrefois cet homme élégant qui captivait les foules et qui maintenant, le front rapetissé, les joues avalées, se traînait dans ce petit jardin comme un vieillard incurable.

— Salut, monsieur Saint-Yves, dit le docteur, je vous amène une visite... Une amie... Regardez bien... Ne la reconnaissez-vous pas?

Il s'était levé, saluant Hélène avec une dignité encore

grande et, essayant de sourire, ses lèvres bleuies par la barbe rasée se crispant sous un effort :

— Non, dit-il, non... je ne reconnais pas... Je vous demande pardon, madame! Mais j'ai tant vu de gens, j'en ai tant vu !

— Mademoiselle Gervais, dit le médecin, Hélène Gervais !

Elle attendait un cri, un éclair, un souvenir.

— Ah ! Hélène Gervais... Oui, oui, fit Saint-Yves... Je me rappelle... Jolie femme... Honnête femme... Elle est morte !

Hélène, livide, entendait tout cela avec une angoisse grandissante, et elle serrait ses dents pour ne pas éclater en sanglots. Lui continuait à la regarder de cet air vague, avec son sourire pénible, lorsqu'un sifflement lointain traversa l'air et fit tressaillir, puis bondir, le malheureux qui courut droit devant lui, dardant son regard plein de menace vers la Seine où passait, avec le bruit de sa vapeur, un bateau-mouche allant vers Bellevue.

— Savez-vous ce que c'est, ça ? dit alors le fou avec une expression sinistre. Vous croyez que c'est un bateau? Ah! bien, oui, un bateau! C'est quelqu'un que Clotilde Verrier envoie ici pour me siffler; oui, moi, Saint-Yves, elle me fait siffler! Elle me fait siffler parce que je l'ai quittée, la misérable, et parce que Marchenoir... vous savez bien!... Marchenoir... Marchenoir, de la Porte-Saint-Martin... Marchenoir, son nouvel amant, est jaloux de moi. Et toute la journée ils sifflent, ils sifflent, ils sifflent, ces misérables! On me fait siffler! On me siffle! A bas la cabale! A la porte, les siffleurs! A la porte! à la porte! — Qu'est-ce qui est là? dit-il en sautant vers Hélène. Une femme? C'est mademoiselle Verrier qui t'envoie? Tu viens me siffler aussi, coquine? A la porte! à la porte!

— Emmenez-moi! emmenez-moi! J'ai peur! dit Hélène effarée en se pressant contre le docteur.

Mais le médecin, doucement, calmant le malade :

— Voyons, monsieur Saint-Yves, est-ce que vous êtes de

ceux qu'on siffle, vous, un homme de votre talent? Ce sont des bateaux, je vous jure. Vous savez bien qu'il y a un service de bateaux sur la Seine!

Et le fou, suivant son idée fixe, hochait la tête, s'éloignait, murmurait : — « Vous ne les connaissez pas! Vous ne savez pas de quoi elle est capable! » — et allait se rasseoir, immobile, regardant ce Paris où, çà et là, comme des haleines, des fumées montaient dans l'air du soir.

Hélène sortit de la maison de santé comme si c'eût été l'enfer. Un tremblement nerveux l'avait prise. Il lui sembla, lorsque la porte du dehors se referma sur elle, qu'elle entendait retomber sur Saint-Yves mort la pierre d'un tombeau.

Ah! plus que jamais maintenant elle voulait partir, elle voulait disparaître! Ce Paris lui faisait horreur. Elle ne pourrait sans frissonner revoir de loin les hauteurs de Passy. A chaque angle de rue elle redoutait de voir apparaître, râsé et sinistre, le spectre effrayant de Saint-Yves. Elle se précipita chez Kriegelstein, signant tout ce qu'il voulut, acceptant les conditions imposées, les clauses féroces où les appointements étaient retenus en cas de maladie, *fût-elle d'un jour*, avide de fuir, de retrouver peut-être une sorte de paix dans quelque solitude.

Kriegelstein l'envoyait en Italie, dans une troupe nomade où avait figuré Desclée.

— Vous nous reviendrez peut-être comme elle, fit-il avec un sourire aimable.

— Je ne tiens pas à revenir, répondit Hélène.

Elle éprouvait un soulagement à se dire que, sa signature donnée, maintenant le sort était fixé. Elle n'avait plus que douze jours à rester à Paris. Elle partirait à la fin de septembre. Elle avait soif d'espace, de mouvement, d'oubli. Elle remontait jusqu'au passage Colin, lorsque, rue Drouot, sur une affiche, le nom de *mademoiselle Esther L..., artiste dramatique*, la frappa. Il s'agissait d'une vente publique de bijoux, de vêtements et d'objets d'art à l'Hôtel des commissaires-priseurs. Des équipages armoriés ou chiffrés ame-

naient, à chaque instant, des visiteurs, des curieuses. *Esther L...?* C'était *Esther Lévy*, sans doute. Et machinalement, Hélène entra.

La foule encombrait l'abord d'une immense salle et s'y engouffrait avec des avidités de voir, de toucher, la curiosité gloutonne et indiscrète que fait naître cette chose inattendue : *une vente d'actrice!* Il semble que le mystère de ces existences de luxe va s'étaler soudain devant les yeux de tous, qu'on va pénétrer dans l'intimité — interdite aux pauvres — d'une de ces femmes vers qui Paris tourne ses yeux avides. Chaque meuble doit livrer le secret qu'il cache ; l'alcôve démontée va laisser deviner ce qu'elle abrita ; tout haut on doit entendre, se dit-on, le chœur bizarre des bijoux indiscrets. Et la foule allait, pressée, avide, s'arrêtant devant les colliers, les bracelets, les éventails, les robes, les émaux, l'argenterie, les petits bronzes.

Quoi ! tout cela avait appartenu, appartenait à la petite Lévy ! Hélène passait, étonnée, devant les vitrines, n'éprouvant ni tentation ni dégoût, plutôt de la surprise et comparant avec un sourire calme son existence avec celle d'Esther.

En descendant, elle l'aperçut justement, la jolie fille, toujours gaie, grasse, fraîche, aimable, qui sautait lestement dans son coupé. Esther vit Hélène en même temps qu'Hélène la voyait. Sa jolie main potelée se tendit, par la portière, vers sa camarade d'autrefois.

— Eh bien, dit-elle, vous avez vu... là-haut? Que de monde, hein !... Je fais une foule !

Elle se mit à rire :

— On voit bien que je ne joue pas !

— C'est ma première vente, dit-elle. Je la fais pour me poser. Ça donne du relief. Après quoi, si j'en mène une autre à bien, je plante là tout ça et je vais, je ne sais où, semer des choux et nourrir des poules ! Vous croyez que je ris? Parole d'honneur ! Vous n'avez rien de tout ça, vous, parce que vous n'en voulez pas. Ah ! vous avez bien raison. Si vous saviez comme tout cela coûte cher !

Rapidement elle s'enfonça, toujours vive, dans le coupé, car on commençait à la regarder et la foule s'amassait.

— Adieu, Hélène! Au revoir!... Vous n'êtes pas malade? Je vous trouve pâlotte! Allons, à notre prochaine rencontre! Car, c'est vrai, ce Paris, on ne se voit pas, on se heurte. Bonne chance! — A l'hôtel, Jean!

Et le cocher partait. Hélène remontait au passage Colin. Son pauvre logis d'ouvrière lui semblait bon à revoir. Elle n'y laisserait pourtant aucun souvenir de joie. Tous les espoirs qui y étaient nés n'avaient point grandi, comme des plantes fanées trop vite. Pourtant, à mesure que ce départ voulu, certain, approchait, le cœur d'Hélène se serrait. Elle voyait Henri souvent, tous les jours. Elle lui avait raconté, avec une éloquente impression d'effroi, cette visite à la maison de Passy. Elle lui livrait, avec des tendresses de sœur, bien des secrets de ses souffrances, mais elle cachait, à lui comme à tout le monde, cette résolution prise : l'engagement signé pour l'Italie, la disparition ressemblant à une fuite. Elle ne voulait ni déchirement romanesque, ni supplications, ni obstacle. On saurait tout quand elle serait loin. Elle écrirait. Jusque-là elle se taisait, exigeant de Kriegelstein que les journaux ne parleraient pas. Elle éprouvait, à s'enfoncer ainsi dans l'inconnu, quelque chose de cette volupté cruelle qui pousse les suicidés à se jeter, la nuit, dans l'eau qui les enveloppe et les étouffe sans bruit. Elle avait soif de cette sorte d'anonymat moral que lui imposait la destinée. Elle se rappelait ses réflexions d'autrefois sur la tragique bâtarde, sur cette Eriphile se donnant en victime expiatoire. Elle voulait disparaître comme elle, comme elle perdue et frappée d'avance. C'était le côté romanesque de cette pauvre fille, qui n'avait rêvé cependant que la destinée la plus simple, celle de toute honnête femme : le foyer, la maternité, — le devoir jusque dans cette vie de coulisses où il est, assurent tant de gens, impossible.

Oui, disparaître! Oui, partir! Ah! mais, quand le jour de ce départ viendrait-il donc?... Paris, qui lui avait tout pris,

lui semblait une machine immense à broyer les efforts, à écraser les êtres. Et en partant, elle ne rêvait pas les revanches éclatantes, le retour victorieux, les lendemains pleins de triomphes. Ces triomphes lui semblaient faits pour les Clotilde Verrier, pour cette comédienne dont le nom, chaque jour plus vanté, grandissait et s'imposait dans le tapage et l'entraînement d'une vogue que tout servait, l'étrangeté féminine, le charme morbide, le talent plein d'audace, l'âpreté de cette nature d'Arabe humant et brûlant l'existence avec une avidité de poitrinaire, tout jusqu'à l'histoire même de Saint-Yves, devenue une des légendes des coulisses.

— « Voilà celles qui arrivent ! » se disait Hélène.

Et elle se comparait, elle, pauvre fille timide, dépaysée dans ce monde dont elle avait l'ardeur artistique sans en avoir le charlatanisme ; elle se mesurait à ces rivales victorieuses. Elle n'avait ni l'inconscience de la petite Lévy, ni l'âpreté de Clotilde. Mademoiselle Verrier l'avait jugée d'un mot : « Hélène Gervais? c'est une couturière ! »

Hélène se sentait d'ailleurs atteinte, malade. Toute cette fièvre, ces épreuves, ces déceptions et ces tristesses la brisaient. Elle ne se soignait pas. A quoi bon ? Si la mort venait, par hasard, ce serait tant mieux. Inutile, elle mourrait sans une plainte. Sérieusement, la vie ne valait pas un regret. Dans la lassitude complète, dans l'accablement où elle se trouvait, Hélène n'avait plus un désir. Une inappétence profonde s'emparait d'elle. Elle se rappelait que la mère Gervais était ainsi dans les derniers mois de sa vie. On eût dit qu'une maladie lente couvait dans ce corps épuisé par une pensée constamment triste. Elle ne formula qu'un vœu, demandant à Henri, comme une grâce, de lui laisser voir sa mère.

— La voir ? dit Henri. Vous l'embrasserez et elle vous appellera sa fille. Je veux tout lui apprendre maintenant.

— Non, fit Hélène, je veux la voir simplement... une fois!

Elle approchait, la date du départ. Emporter, comme le souvenir d'une vision, l'image de celle qui était sa mère, c'est tout ce que demandait Hélène. Sa mère! Elle voulait voir cette vivante adoration qui, pour elle, s'incarnait dans la pauvre femme dont elle gardait le nom, *Gervais*. Et quand elle serait là-bas, dans l'éloignement de son volontaire exil, elle se rappellerait cette madame Roquevert dont elle ne voulait pas troubler la paix et dont elle vénérerait le souvenir ! Ainsi (ce n'était pas bien ambitieux) de tout ce qui avait été sa vie de jeune fille, voilà tout ce que garderait Hélène : des fantômes !

Chaque jour, à la messe de huit heures, Geneviève sortait de chez elle et lentement, de son pas silencieux, se rendait à l'église Saint-Clément, la tranche d'or de son paroissien avivant seule les longs plis de laine noire qui l'enveloppaient, et au fond de ces voiles de crêpe, une espèce de visage de cire apparaissait, avec des yeux rougis et navrés comme ceux des madones de bois des vieilles chapelles espagnoles. Elle montait d'un pas raidi les marches de l'église neuve, poussait la porte de cuir, entrait dans le bâtiment froid, cherchait, derrière un pilier accoutumé, un coin plein d'ombre; et son corps maigre semblant disparaître alors, comme cassé sous les plis de ses vêtements sombres, elle restait là, abîmée, le front dans ses mains osseuses, dans la pose écrasée de la pénitente affamée de pitié...

La messe continuait, les sonnettes jetaient au *Sanctus* et à l'*Elévation*, leur note argentine et grêle, les fidèles se levaient, s'agenouillaient, s'inclinaient, le prêtre se tournait vers l'autel pour prendre le calice ou vers la foule pour bénir, Geneviève ne bougeait pas; elle demeurait comme sourde et pétrifiée dans sa douleur, impassible et cachant sous cette immobilité farouche la terreur la plus ardente et les angoisses les plus éperdues.

Puis, toujours lente, elle se levait, ses vêtements tombant droit le long de sa maigreur ; elle s'inclinait devant l'autel dont l'or ruisselait, se signait, et, trempant ses doigts dans l'eau jaune du bénitier de marbre, elle disparaissait par

la petite porte basse qu'elle franchissait tous les jours.

Henri avait conduit Hélène à l'église Saint-Clément, et, tandis que le cœur de la jeune fille battait sous les vêtements noirs qu'elle ne quittait plus, elle aussi, du geste il avait montré cette femme courbée, aux formes invisibles sous les plis de son châle et, la voix tremblante, il avait dit :

— C'est elle !

Puis, se dissimulant derrière un pilier, évitant le regard de l'abbé Ronchat, qui passait tandis qu'officiait le curé, il attendit la fin de cette messe si longue, à son gré. Et Hélène regardait ce fantôme noir, comme aplati à terre. Quelle douleur dans cet effondrement sinistre! Pauvre femme dont il lui semblait voir le dos secoué par les sanglots! Et si Geneviève pleurait, c'était elle, c'était sa naissance exécrée qui faisait couler ces larmes ! Non, elle ne voulait pas qu'Henri parlât. Elle voulait emporter ce secret que la mort affreuse de Monnerol avait anéanti.

Henri remarquait avec une crainte rapide que la jeune fille toussait beaucoup, singulièrement et d'une toux sinistre, le froid de l'église neuve lui tombant sur les épaules.

La messe finie, Geneviève s'était levée. Elle saluait l'autel faisait le signe de la croix comme chaque jour, et allait mathématiquement vers le bénitier, de son même pas lent Par le porche ouvert, la lumière entrait toute grande et Hélène, tremblante, le cœur serré, aussi pâle que cette Geneviève qui venait vers elle, enveloppait d'un regard ardent comme d'une muette caresse, cette vieille femme au front jauni, les paupières baissées, l'aspect implacable et sombre d'une figure tombale qui marcherait. Et cette apparition l'emplissait à la fois de terreur et de pitié. C'était une souffrance vivante, une douleur ambulante qui venait. Elle s'avança doucement, tendit à la dévote ses doigts trempés dans l'eau bénite, et Geneviève, touchant ses doigts sans voir qu'ils tremblaient, laissa tomber sur cette belle jeune fille, maigre, l'air souffrant, les lèvres frémissantes, un regard glacé qu'accompagnait froidement ce mot, dit très bas :

— Merci !

Hélène frissonna en sentant sur ses doigts le rapide contact des doigts de sa mère, et elle se recula pour la voir disparaître, la suivant des yeux, marchant derrière elle et la voyant lentement descendre les marches de pierre, roide comme une statue de marbre noir.

Maintenant, c'était fini. Elle pouvait partir. Elle monta au cimetière où reposait maman Gervais et, pour la première fois, en parlant à la vieille femme endormie, elle ne lui dit pas : *Ma mère.*

Henri se reprochait déjà d'avoir tardé à dire la vérité entière à Geneviève. Avait-il le droit, connaissant un tel secret, de le garder enseveli ? Hélène réclamait le silence, mais Hélène ainsi restait fidèle à son caractère résigné, à son appétit d'oubli profond. Elle croyait faire son devoir en ne demandant rien. Henri ferait le sien en lui rendant auprès de sa mère la place à laquelle elle avait droit. Il n'hésita plus. Et pourquoi eût-il hésité maintenant? Il restait seul face à face avec Geneviève. Ni Roquevert, qu'une telle révélation pouvait tuer ; ni Monnerol, qui voulait en vivre, n'étaient là ! Le sort ne laissait plus en présence que ces trois êtres : la mère, le fils et l'enfant perdue.

Il ne redoutait qu'une chose, cet Henri qui eût voulu jeter Hélène dans les bras de Geneviève. Oubliant tout ce qui était ses rêves d'hier, revoyant d'ailleurs éternellement son père agonisant et jouant, en présence de la mort, cette terrible scène de comédie, désespérant de jamais atteindre à un tel degré de vérité poignante, — il n'avait qu'une préoccupation, mais inquiétante comme une idée fixe : Geneviève consentirait-elle à accueillir, à embrasser l'abandonnée? Il semblait s'être fait, dans l'esprit de la dévote, comme un travail nouveau de cristallisation : plus que jamais elle était froide, silencieuse, d'apparence inflexible. L'influence de l'abbé Ronchat sur cet esprit faible grandissait, implacable, et le rude prêtre campagnard, irrité d'avoir vu lui échapper Roquevert, foudroyait littéralement de son courroux sa pénitente qui n'avait pas eu le courage d'arracher au mori-

bond une parole de remords. Encore ignorait-il que Roquevert, si peu d'heures avant de succomber, avait, de ses lèvres, prêtes à laisser enfuir leur dernier souffle, laissé tomber des vers de Molière!

Et, sous la colère de l'abbé Ronchat, Geneviève se courbait davantage, plus effrayée que jamais. Ce redoublement visible de piété farouche donnait à Henri une inquiétude vague. Mais non! Une mère est une mère. Geneviève croyait sa fille morte ; de quelle joie, malgré sa froideur, allait-elle saluer sa résurrection! Il lui dit, un matin, au moment où la vieille femme venait d'entendre la messe à Saint-Clément, qu'il avait à lui apprendre quelque chose de grave. Quoi donc? Geneviève, levant vers lui ses yeux sans lumière, le trouva, en effet, très-pâle. Elle monta jusqu'à sa chambre, de ce pas qui glissait plus qu'il ne s'appuyait sur les marches, et elle lui dit là qu'elle l'écoutait. Henri alla droit à son but, ne cherchant pas les détours habiles, révélant à cette mère qui, depuis tant d'années, croyait sa fille morte, qu'il savait, lui, qu'elle vivait et où elle vivait.

— Elle? répondit seulement Geneviève d'une voix qu'une émotion contenue, étouffée, rendait rauque.

Henri regardait bien sa mère, l'étudiant involontairement, malgré l'émotion qui l'étranglait lui-même. Elle était cruellement remuée, avec une violence sourde. Ses yeux sans vie retrouvaient, au fond de leurs prunelles, une fugitive flamme. Ah! il en était bien sûr que cette révélation, qu'il redoutait de faire, ranimerait la pauvre femme et lui causerait une joie! Sa fille vivait! Elle ne se rendait pas bien compte de la réalité d'une telle confidence, mais quelque chose de tendre et de douloureux à la fois semblait l'envelopper. Sa fille! Cette petite fille qu'*il* avait emportée si loin, elle vivait!

— Elle vit, et vous la connaissez, dit Henri.

— Je la connais?

La voix était froide toujours et comme rouillée, mais l'émotion se trahissait pourtant dans le frémissement des lèvres.

— Vous l'avez vue, l'autre jour... oui, tu l'as vue, mère... à Saint-Clément, lundi dernier...

— A Saint-Clément ?

— Cette grande jeune fille qui t'a tendu de l'eau bénite lorsque tu sortais...

— Ah! dit Geneviève dont les paupières lourdes s'abaissaient sur ses yeux et qui, blême, immobile, revoyait sans doute ou cherchait à revoir cette inconnue qu'elle avait remarquée justement et qui était sa fille.

Oui, grande, élégante, l'air triste. Et c'était son enfant? Etait-ce possible !

Elle releva ses paupières, et, regardant son fils longuement :

— Qui te l'a dit que c'était elle ?

— Lui, répondit Henri à voix basse, avec un dégoût profond, n'osant pas, devant cette malheureuse qui était sa mère, prononcer un nom maudit.

— Il a pu mentir, fit-elle, terrible.

— Non... non... les preuves étaient là... Il les étalait comme une menace... Hélène les a vues.

— Hélène?... répéta la mère.

Et ce nom prit, même sur ses lèvres, une douce expression musicale et triste. Oui, Hélène, c'était bien ainsi qu'elle l'avait appelée, la pauvre petite créature furtivement mise à la vie. Hélène! Tout un passé amer et effrayant revivait dans ce nom; et pourtant Geneviève le disait et l'écoutait avec un plaisir douloureux, étonné.

— Il y a longtemps que je devrais avoir parlé, disait Henri. J'attendais. Mais je savais bien que le jour où vous sauriez qu'elle n'est pas morte, vous n'hésiteriez pas à nommer votre fille celle que j'ai déjà appelée ma sœur.

La sœur d'Henri! Il avait raison. Cette enfant qu'on lui avait prise était la sœur de ce grand beau jeune homme qu'elle avait élevé, et qui ne l'avait jamais quittée. Comme tout s'éclairait autour d'elle d'une lumière bizarre, soudaine et violente!

Hélène !... Et comment avait-elle vécu, cette Hélène?

Comment avait-elle échappé à l'influence malsaine de Monnerol? Henri connaissait l'existence de la jeune fille presque jour par jour; il pouvait dire ce qu'elle avait bravé et supporté de misères, ce qu'elle gardait en elle d'honnêteté et de courage. Il la montrait à Geneviève, vivant d'abord de son métier, puis emportée par cette vocation que maman Gervais nourrissait en elle, et, à mesure qu'il parlait un froid de glace tombait sur le cœur de la mère; tout ce qui, une minute auparavant, était de l'espoir et presque de la joie, devenait quelque chose d'assombri et de détesté; la dévote retombait dans son ombre et elle se demandait maintenant et encore une fois avec une épouvante nouvelle, si elle n'était point marquée du sceau des réprouvés, puisqu'elle se heurtait partout et toujours à cette œuvre satanique, à cette chose hideuse, le *théâtre*, puisqu'une sorte de fatalité semblait l'enserrer, la jetant de Monnerol à Jacques et d'Henri à Hélène! Quoi! après Jacques c'était son fils que tentait le démon des planches et, cette enfant retrouvée, c'était encore dans cet antre du théâtre qu'elle vivait, c'était cette atmosphère impure qu'elle respirait, absorbant avec les miasmes des coulisses l'air empesté de vice, et aussi, en quelque sorte, la malédiction de l'Église.

Hélène! Hélène Gervais! Henri l'avait nommée. Et cette femme dont Geneviève avait tant de fois entendu parler et qu'elle redoutait naguère, c'était sa fille. Sa fille! Une comédienne, une enfant de bohème, avec le sang de Monnerol dans les veines, une fille perdue, entraînée vers cette vie maudite par l'hérédité qu'elle tenait du père.

Et vainement, maintenant Henri montrait à cette mère ce qu'était la malheureuse enfant qui n'avait rien connu de la vie que les épreuves, chacune de ses paroles était comme un clou qui fermait plus solidement un cercueil. La pitié, un moment réveillée, de Geneviève, gisait plus froide au fond de ce cœur glacé comme une tombe. Toute l'horreur inspirée à la dévote par l'abbé Ronchat s'accumulait sur cette créature maudite qui ne semblait plus à la mère

une enfant retrouvée, mais une incarnation nouvelle de Monnerol. Fille de l'histrion, la comédienne ne pouvait avoir, quoi qu'en dît Henri, que la bassesse du misérable. Non, ce n'était point sa fille, c'était la fille de Monnerol. Elle eût préféré ne rien savoir, n'avoir rien appris. Morte, elle pouvait pleurer sa fille ; la sachant vivante et sur les planches, étalant sa beauté derrière la rampe, incarnant le mensonge, parodiant la douleur, versant des larmes feintes, elle la méprisait, elle la reniait. Non, non, non, encore une fois, ce n'était point sa fille.

Henri reculait effrayé, et, peu à peu se taisait devant l'inflexibilité presque irritée de Geneviève. Le prêtre avait si bien pétri ce cerveau livré à toutes les stupeurs que, de cette confidence commencée sous un rayon d'espoir, Geneviève ne voulait rien retenir que le sentiment plus profond d'une expiation due au Seigneur pour tant de fautes. Châtiée dans son mari, elle était frappée aussi dans sa fille, aussi dans ce fils que le même démon attirait. Il lui semblait que la tonnante voix de l'âpre abbé Ronchat l'accablait de ses grondements. Par une superstition insensée, elle se disait que la destinée d'Hélène était la punition de cette suprême faiblesse : n'avoir pas supplié Roquevert de renier sa vie de comédien et de demander l'absolution de son passé.

Alors elle terminait, dans une inflexibilité absolue, un entretien qui laissait Henri abattu, n'osant point, devant cette résolution impassible et cette foi féroce, laisser éclater l'indignation ressentie, la colère et la douleur qui l'oppressaient. Elle retournait à son prie-Dieu, à ses supplications ardentes, puis à ces silences terribles que Roquevert lui-même autrefois ne pouvait rompre. Henri était désolé. Il s'interrogeait anxieusement, se demandant s'il avait été maladroit dans sa confidence, n'osant plus revoir Hélène, car il craignait que le secret de la froideur de Geneviève ne lui échappât et ne frappât la pauvre fille d'une blessure nouvelle. Il comptait sur le temps, sur un nouvel assaut de pitié pour avoir raison de cette dévotion

étroite, farouche, accablante. Mais chaque fois qu'il essayait de faire devant Geneviève une allusion à celle qui attendait, à la pâle donneuse d'eau bénite qui était apparue à sa mère près du pilier de pierre, une réponse froide de la dévote tranchait d'un seul coup toute discussion, toute conversation, tout espoir :

— J'aimerais mieux la mort du corps que la mort de l'âme ! Et le théâtre, c'est le suicide de cette âme même ! — Ne me parle pas, ne me parle de rien, et laisse-moi prier !

Elle priait pour Jacques. Elle priait aussi pour Hélène. Non pour cette femme aperçue auprès du bénitier de Saint-Clément, mais pour cette petite créature abandonnée autrefois aux mains de celui qui en était le père. Que lui importait cette jeune femme en robe de deuil ? C'était pour elle une étrangère, moins qu'une étrangère puisqu'elle ajoutait sa damnation certaine au constant effroi qu'éprouvait Geneviève. Mais l'enfant, l'innocente enfant disparue, la petite morte, comme l'appelait encore sa mère, tenait, par la dure racine du souvenir, au cœur presque desséché de cette femme. Elle ne connaissait pas, elle ne voulait pas connaître cette Hélène Gervais que l'abbé Ronchat eût enveloppée dans la réprobation générale d'une race maudite. Mais la petite Hélène qui naissait, sans que ses cris fussent pour la malheureuse accouchée autre chose qu'une terreur, cette enfant toute pâle, chétive et souffreteuse dont l'image lui réapparaissait parfois, c'était sa fille. Et de sa fille, elle ne voulait voir, elle ne voulait connaître que ces heures tremblantes où la misérable petite créature vagissait dans ses langes.

Henri n'espérait plus rien de cette femme enfoncée dans sa dévotion étroite et courbée sous l'effroi du châtiment éternel. Il lui semblait que rien d'humain ne pouvait renaître dans cette âme fermée à tout ce qui était la vie des autres créatures et comme ossifiée dans son désespoir. Hélène avait disparu. Elle partait, comme elle se fût suicidée. Une longue lettre mise à la poste à la gare même le soir,

au moment où le train allait s'éloigner, l'apprenait à Henri. Et le jeune homme se disait qu'après tout, n'ayant point sa place dans ce grand désert de Paris, la pauvre fille avait eu raison de la demander à une vie nouvelle, de la chercher dans l'éloignement, dans ce volontaire exil.

Il se condamnait, à son tour, à ne plus parler d'Hélène. Il se rappelait avec quel orgueil elle réclamait le droit de s'ensevelir dans un silence fier. Il lui semblait qu'elle eût été humiliée d'une supplication et qu'elle lui eût reproché, comme une lâcheté, la moindre prière. Il ne comptait plus sur rien pour jeter l'abandonnée aux bras que la mère semblait refermer durement contre sa poitrine.

Un soir, dans le rangement douloureux et le classement pénible de papiers que la mort de Jacques faisait tomber entre ses mains, — lettres d'auteurs illustres, manuscrits des pièces créées autrefois dans les grandes soirées romantiques, — Geneviève, chez qui ces noms de poètes morts, ou ces titres d'œuvres, la plupart oubliées, quelques-unes immortelles, réveillaient tant de souvenirs, mettait de côté ces papiers jaunis pour les donner à Henri qui en était le maître ; puis, allant et venant dans sa chambre, à la clarté de la lampe, elle ouvrait et refermait machinalement, çà et là, des tiroirs qu'elle n'avait pas touchés depuis bien des années et qui enfermaient, comme des cercueils, les châles d'autrefois, les dentelles, le cachemire que Geneviève ne mettait plus, et qui lui rappelaient les premières années de son mariage, l'amour profond de Jacques, la naissance d'Henri, tant de choses évanouies ! Et, comme entraînée par cette fièvre de fouilles dans le passé qui saisit, à de certaines heures, l'homme toujours prêt à jeter, sur le chemin parcouru, sur ce qui fut l'aurore de sa vie finissante, un mélancolique regard, elle interrogeait, dans sa chambre silencieuse, des objets endormis depuis vingt ans et plus au fond des armoires closes qu'elle seule pouvait ouvrir et qu'elle n'ouvrait jamais, comme si quelque chose de douloureux eût été scellé là sous une enveloppe de plomb. Elle remuait doucement le linge amassé, nombreux comme

dans un vieux logis provincial; elle amenait sous l'abat-jour de la lampe quelque vieux fichu de soie, quelque malines roussie par le temps; elle sortait de quelque coffret des bijoux qu'elle ne portait plus, des bagues et des bracelets, des colliers enfouis, cadeaux de Roquevert, toute sa parure de jeune femme qui lui semblait aujourd'hui bien ironique, bien inutile, presque coupable.

Et voilà que dans ce tombeau de son passé, tout à coup sa main frémit en rencontrant quelque chose de frais et de doux qu'elle regarda d'un œil agrandi, sous la lumière rougissant ce linge fin que le temps devait avoir jauni.

Geneviève, lentement, doucement, contemplant ce qu'elle trouvait là, sachant bien qu'elle avait conservé toujours ces reliques avec une sorte de piété tenace, mais n'y songeant plus et les rencontrant brusquement dans cette sorte de visite d'outre-tombe, Geneviève se sentait envahir par une émotion étonnée, furtive d'abord, toute-puissante ensuite et comme éperdue en regardant cette matérialisation même de ses douleurs et de ses remords. C'étaient trois petits bonnets d'enfant, l'un fait de broderies et de valenciennes, l'autre au crochet, le troisième de simple linge orné d'une petite dentelle et qu'elle avait cousu jadis, tremblante de peur, angoissée, y voyant à peine à travers ses larmes, dans la petite chambre que l'oncle Pesquidoux lui donnait au cinquième étage de la maison du *Café Périclès*. Et il y avait là aussi une brassière, une petite brassière de piqué blanc, garnie au cou d'une mignonne broderie qu'elle avait taillée et ourlée — c'était hier, lui semblait-il — et qui avait caressé la peau satinée de l'enfant, de la petite Hélène souffreteuse et grelottante. Et comme dans une vision qui, de minute en minute, prenait plus d'intensité et de vie, l'enfant semblait réapparaître sous ces bonnets où la main maigre de la dévote s'enfonçait avec des frémissements étranges. Les petits bras de la brassière semblaient encore remplis par ceux de l'enfant, et, dans une fantasmagorie bizarre, paraissaient se tendre vers la mère qui, frémissante,

retrouvait dans les moindres plis de ce pauvre petit corsage le souvenir de ses joies pleines de honte et de ses larmes tragiquement essuyées.

Tout lui remontait alors à la mémoire. Elle avait vingt-quatre ans de moins. Il faisait nuit, elle était seule ainsi, dans sa chambre, sous la lampe et elle travaillait pour l'innocente! Avec quelle coquetterie pleine d'amour, elle avait orné ce parement, cousu cette broderie, passé cette brassière vide autour du corps grêle de l'enfant!

La petite Hélène, cette frêle créature qu'elle avait eu, elle misérable, l'odieuse faiblesse de laisser emporter par le père, cette Hélène, sa fille, elle vivait cependant! C'était une femme grande, belle, bonne et charmante, disait Henri, une pauvre fille qui, elle aussi, à travers la vie, supportait depuis sa naissance le poids terrible de l'expiation. Hélène, la pauvre petite Hélène, qui appelait, criait, tendait ses petites lèvres froncées et ses mains ridées vers sa mère, elle lui était rendue et elle ne l'avait pas déjà embrassée! Et les bonnets d'autrefois, les bonnets jaunes, la brassière qui gardait encore quelque chose de sa peluche blanche, comme le duvet d'un oiselet, ces humbles choses muettes, tout ce qu'avait conservé Geneviève du naufrage de sa jeunesse, ces pauvres reliques d'une morte retrouvée, remuaient au fond de ce cœur desséché tout un amas de souvenirs mal éteints. Des pleurs, des pleurs venaient à ces yeux rouges et sévères et — comme l'eau fait refleurir les roses desséchées de Jéricho — sous ces larmes des sentiments endormis semblaient apparaître dans une germination inattendue, pensées consolantes et amères à la fois, mouvement de trouble et de terreur, remords qui prenaient un aspect nouveau et qui n'étaient plus ceux de l'épouse courbée sous son long silence, mais ceux de la mère se demandant, et demandant à son Dieu même si elle n'était point cent fois plus coupable d'avoir chassé Hélène retrouvée et d'avoir renié sa fille que de lui avoir donné la vie.

C'était comme une sensation de maternité nouvelle qui

la tenaillait, tandis que ses doigts maigres caressaient la toile, fine comme la peau d'un nouveau-né. Des mots confus de pardon et de pitié montaient à ses lèvres froides. Une fièvre lui venait de courir tout à coup et brusquement vers cette Hélène, comme elle se fût penchée sur son berceau. Elle portait à sa bouche tremblante cette brassière et la baisait comme si elle eût senti sous cette caresse la chaleur des membres de la petite; elle promenait sur la fraîcheur de ces bonnets ses lèvres comme sur la joue même de l'enfant. Et comme si le vieux Jacques Roquevert eût été là présent, à la fois juge et conseiller, elle le prenait à témoin de ses souffranees et de cette amère joie, et il lui semblait que des laiges yeux pleins de feu du grand vieillard, une absolution, pareille à celle du prêtre, coulait avec des larmes.

Geneviève se sentait devenir folle, comprenant qu'il y avait encore une joie ou plutôt un devoir, un âpre et vaillant devoir pour elle : arracher Hélène à cette effrayante vie des planches, la sauver, l'embrasser du moins et l'appeler sa fille. Sa fille! sa fille! Elle s'enivrait tout à coup de ce mot, comme si Hélène venait de naître! Elle cherchait à se rappeler cette grande jeune femme qui lui était apparue dans ce cadre sévère de l'église Saint-Clément. Et elle ne revoyait que vaguement un visage pâle, avec de beaux yeux doux. Elle avait hâte de la retrouver cette Hélène, et de lui demander pardon comme elle l'eût demandé à Jacques, comme elle l'eût demandé à Dieu.

La mère amena sur le visage attristé d'Henri un grand éclair de joie, d'immense et ardente joie lorsqu'elle lui dit simplement, froidement, avec une résolution absolue :

— J'ai songé. — Où est ma fille? Je veux voir ma fille!

Henri poussa un cri heureux, prit follement entre ses mains le front osseux de Geneviève et l'embrassa tout en pleurant.

Mais Hélène n'était plus là. Hélène s'était expatriée. Il attendait de ses nouvelles avec anxiété. Elle devait être à Turin; elle devait avoir joué déjà. Et Geneviève, en l'écou-

tant, se répétait encore qu'elle enlèverait — oui certes, elle le promettait au Seigneur — sa fille à ce théâtre maudit. Mais aucune lettre, aucune nouvelle, rien n'était venu. Eh bien ! Henri courrait chez Kriegelstein, à l'Agence, interrogerait, saurait. Ah ! maintenant il avait cent fois plus de hâte de savoir exactement où était la jeune femme, pour lui écrire, comme il le lui eût crié : « *Notre mère* sait tout ! »

A l'Agence, on ne put lui fournir aucun renseignement. Mademoiselle Gervais était partie à la date fixée. La saison théâtrale n'était point commencée encore en Italie. Mademoiselle Gervais se rendait sans doute à Turin à petites journées. Henri songea alors à Philippe. Il n'ignorait pas la sympathie profonde qui unissait Marsy à Hélène. Il alla chez lui. Marsy, pâle, abattu, très-malade, ne savait rien, rien que le départ de la jeune fille. Il tendit à Henri une main brûlante de fièvre et lui demanda, d'une voix creuse, lassée et basse, qui fit mal à Henri :

— Elle ne court aucun danger, au moins ?

— Aucun... aucun... Quelle idée !

Geneviève attendait Henri. Elle le vit revenir inquiet. Pourquoi ce silence ? Instinctivement, la terreur de son fils la gagna. Il y avait dans cette ferme volonté d'Hélène se condamnant ainsi à disparaître quelque chose de résolûment tragique. Et la mère se demandait si ce n'était pas elle qui avait ainsi poussé la malheureuse vers l'exil.

Quelques jours s'écoulaient, pleins d'angoisses. Un soir, vers six heures, une dépêche arriva place Dancourt, laconique, mais d'une éloquence terrible. Mademoiselle Gervais, arrêtée à Lyon par une maladie, se mourait à l'hôtel. Ce n'était pas elle qui avait signé cette dépêche adressée à Henri, c'était l'hôtelier. Henri demeura comme foudroyé en lisant ces lignes rapides, brutales comme un boulet, mécaniquement tracées sur ce papier bleu chargé de douleurs.

— Eh bien ! il faut partir, dit froidement et fermement la mère.

On eût dit que quelqu'un d'invisible commandait et qu'elle obéissait.

Il était temps encore de prendre le train de cette nuit. Henri jeta rapidement dans une malle des vêtements pour sa mère, attacha des couvertures dans une courroie et dit à la vieille Suzanne:

— Nous revenons bientôt!

Le pauvre chien *César*, triste depuis la mort de Roquevert et qui se collait, comme un abandonné, aux jupes de la servante, regardait de ses bons yeux profonds les préparatifs de cet autre départ, et, silencieux, il semblait flairer un malheur nouveau.

Pendant la longue fièvre du voyage, dans la fraîcheur d'une pluvieuse nuit de septembre, Geneviève pria. Elle suppliait le Seigneur, au nom de tout ce qu'elle avait souffert, de détourner d'elle sa colère, de lui épargner cette épreuve, ces remords: la mort de cette fille qui avait grandi loin d'elle et dont elle n'avait jamais entendu la voix.

Henri, navré, se répétait avec une douleur violente, les termes mêmes du télégramme: *Mademoiselle Gervais se meurt*. Elle avait donc appelé? Elle avait donc voulu revoir son frère? Mais non! Ce n'était même pas elle qui le suppliait d'accourir!

— Seigneur, Seigneur! répétait Geneviève, la tête perdue, enfoncée dans l'angle du wagon. Seigneur, que la lèvre de cette enfant ait du moins le temps de laisser tomber son pardon sur la plus coupable des pécheresses!

Et le train emportait, à travers les champs endormis, ces souffrances qui veillaient — et bien d'autres angoisses sans doute enfermées avec elles dans ces wagons silencieux qui passaient sur la route de fer...

Au petit jour on était à Lyon. Henri, soutenant Geneviève, affaiblie par cette terrible nuit douloureuse, se jeta dans un fiacre et donna le nom de l'hôtel. « Place des Brotteaux! » Ah! comme ce cheval marchait lentement! Le cocher avait l'air engourdi sur son siége.

— Vite, vite! Je vous en supplie! Plus vite!

L'hôtel était à peine éveillé. Un garçon décrochait, en bâillant, des volets fermés. Le grand bâtiment sentait le sommeil et le froid.

Le premier mot d'Henri fut ce nom qui contenait tout un monde d'angoisses :

— Mademoiselle Gervais?

Froide et droite dans son châle noir, Geneviève attendait la réponse avec un atroce serrement de cœur.

Le garçon écarta lentement ses bras qui pendaient le long de son corps et dit à voix basse, comme si c'eût été un secret honteux et comme si l'hôtel en était déshonoré :

— Elle est morte, monsieur!

Morte!

L'œil ardent, effaré et enfiévré d'Henri rencontra le pâle regard brusquement épouvanté de Geneviève.

— Cette nuit, dit encore le garçon, tout bas: — à une heure du matin! Est-ce que vous êtes les personnes qu'elle appelait?

Ils ne répondaient pas.

— Venez, ajouta le garçon. Je vais vous conduire...

Il monta assez rapidement un grand escalier à rampe de fer, tandis qu'avec lenteur Henri suivait, soutenant Geneviève et lui disant: « Ma mère! Ma chère mère! » Blême, roide, enveloppée de son deuil éternel, la mère était redevenue la statue qui marchait.

On ouvrit devant eux une porte, puis, une antichambre franchie, ils se trouvèrent en face du lit de mort où, les yeux clos, la bouche fermée et semblant dormir, gisait Hélène.

Elle était maigre, mais bien belle avec les bandeaux de ses cheveux noirs tranchant sur sa pâleur de marbre, et un sourire indistinct, à demi effacé et comme envolé, un de ces sourires qui saluent l'infini lorsqu'il s'ouvre, un sourire de captif délivré, relevait doucement ses lèvres régulières, maintenant violacées. On avait croisé sur sa poitrine les mains amincies de la jeune femme, et elle semblait dormir là, d'un sommeil d'enfant, un crucifix posé sur son sein de vierge.

A côté, deux grandes bougies brûlaient avec une lueur pâle qu'attristait l'aurore entrant du haut d'une cour par une fenêtre étroite. Du buis trempait dans un bol à filets d'or au chiffre de l'hôtel. Une religieuse priait au pied du lit, ou plutôt, après cette nuit de veille, sommeillait, le nez dans un livre.

Henri, sur le seuil, restait immobile, mordant ses lèvres pour arrêter ses sanglots et regardant la morte à travers ses larmes. Geneviève, lente, s'approcha du lit de son enfant et, de toute sa hauteur, tombant d'un bloc sur ses genoux, elle resta là, silencieuse, abîmée dans la plus effrayante et la plus insondable des douleurs.

On vint peu à peu donner à Henri des renseignements sur l'agonie d'Hélène et lui demander ce qu'on décidait pour les funérailles. Il y avait trois semaines environ que mademoiselle Gervais s'était arrêtée à Lyon, se sentant très-faible, trop souffrante, disait-elle, pour continuer sans quelque repos son voyage vers l'Italie. Elle était d'abord demeurée là simplement lassée, sans maladie déclarée, puis elle s'était alitée et, dès le premier jour, le médecin avait prévu une issue funeste. Il y avait là une sorte d'anémie compliquée de phthisie galopante. Le docteur avait voulu conseiller à Hélène d'écrire à ses parents, à ses amis.

— Je n'ai pas de parents et ne veux pas attrister mes amis, avait-elle dit. Si je guéris, je ne les affligerai pas. Si je disparais, ceux qui m'aiment l'apprendront assez tôt.

Elle semblait — répétait, chaque soir, le docteur à l'hôtelier — avoir soif de silence et de solitude. Elle souriait d'une façon étrange à la mort qui venait et qu'assurément elle sentait venir. Ce sourire d'affranchissement qui errait encore sur ses lèvres froides, elle l'avait toujours eu, durant sa maladie. Quand on lui demandait s'il fallait avertir quelqu'un, elle répétait *non* avec une insistance bizarre : « Il n'est pas encore temps. Je me sens bien. Plus tard ! » Puis, un jour, elle dit : — « Eh bien, oui, vous pouvez écrire maintenant. » C'était hier. Elle avait donné un nom, une adresse. La dépêche était partie. Puis, le soir, mademoiselle

Gervais avait voulu se lever, se sentant décidément mieux, disait-elle.

— Demain, je verrai Henri !...

Elle répétait ces mêmes mots avec une espèce de joie d'enfant, ajoutant aussi, en parlant sans doute de *Madame* :

« — Et *elle* ! Qui sait ? »

Vers dix heures, une faiblesse était survenue. On l'avait couchée. Le médecin était accouru, puis il s'était retiré, disant que tout était fini. Elle s'était alors endormie, doucement, comme fatiguée, répétant par deux fois :

— S'il vient — ou *s'ils* viennent, on n'avait pas bien entendu au juste — vous me réveillerez !

On lui avait promis cela, en hochant la tête, car on savait la vérité, et le dernier sommeil l'avait surprise ainsi sans agonie, doucement, avec ce beau sourire sur sa bouche.

Tandis que l'hôtelier racontait, sans trop d'émotion, cette fin résignée comme la vie toute entière de la jeune femme, Henri contemplait ce beau profil sculptural de la pauvre Hélène, et Geneviève relevée, droite, froide, écrasée sous sa douleur muette, laissait tomber des mots sans suite, ou disait :

— Merci... merci...

Elle voulut rester, elle demeura jusqu'à la fin au chevet de la morte. Elle demandait à Henri de ramener à Paris ce cadavre. Le médecin qu'avait fait appeler Henri, rappela alors que la pauvre jeune femme avait, souriant à demi, dit un jour que si elle succombait, son désir était d'être enterrée à Lyon, dans quelque coin solitaire, comme elle avait vécu.

— C'était une sorte de vœu.

— C'est bien... Merci... Laissez-moi...

Et Geneviève courbait alors son front jaune sous cette volonté, triste comme une sentence. Oui, elle était morte, seule, comme elle avait grandi, l'abandonnée et la bâtarde! Elle dormirait loin de Geneviève, dans un cimetière inconnu, dans une tombe comparable à ce banal lit d'auberge où elle venait de rendre le dernier soupir. Et c'était sa

mère, et c'était le crime même de sa naissance qui la condamnaient à cet exil jusque dans la mort !

Elle pressait maintenant, sous ses lèvres enfiévrées, les mains glacées de son enfant, cette mère qui ne retrouvait, qui n'embrassait sa fille que pour ne plus la revoir! Elle regardait ce beau visage calme que la terre allait lui prendre. Elle essayait de fixer à jamais, dans une contemplation éperdue, ces traits superbes, blèmis et figés, sur lesquels le bois du cercueil allait se poser comme un masque.

— Toujours, toujours, disait-elle à son fils, je voudrais garder devant les yeux son image !

Henri, un moment, laissa ses yeux attachés sur ceux de sa mère, puis, brusquement il sortit, donna à un garçon un ordre rapide et revint à côté de Geneviève s'asseoir près du lit de la morte. Tête nue, le garçon rentra bientôt, marchant doucement, regardant avec un certain effroi Hélène endormie, et tendant à Henri un grand carton et des crayons enveloppés de papier. Le fils de Roquevert appela alors à lui tout son sang-froid, essuyant ses yeux, écrasant entre ses paupières les larmes qui pouvaient tomber sur le papier, et là, intrépide, volontairement cloué à une œuvre tragique, malgré la fièvre qui rendait sa main tremblante, malgré la douleur qui lui enfonçait comme un genou sur la poitrine, il jeta sur le papier du large album, avec le frémissement d'une douleur que chaque regard redoublait, le profil de sa sœur morte, ces traits fins et fiers, ce nez droit légèrement pincé, ce beau front pur, cette bouche froide et pourtant vivante, les contours de cette joue, de ce menton, de l'attache exquise de ce cou disparaissant à demi sous les draps qui recouvraient déjà ce corps comme d'un suaire. Il dessina cette tète de vierge endormie, ce bras aux lignes ondulantes doucement plié et comme lassé sur une poitrine que la respiration de la vie semblait soulever encore. Il mit dans ce dessin tout son amour, toute sa douleur, toute sa vie ; et le soir tombait, un soir gris et froid d'automne hàtif, un triste soir où s'avivaient les lumières tremblotantes des cierges apportés de-

puis le matin, le crépuscule entrait, avec des frissons glacés, dans cette chambre mortuaire, et Henri travaillait encore, essayant de faire revivre cette morte et de donner à cette mère l'image de sa fille endormie.

C'était un chef-d'œuvre, ce dessin tragiquement achevé dans la veillée de la mort. La beauté honnête d'Hélène vivante s'unissait là à la majesté saisissante que donne l'éternel repos. Et, chose étrange, tandis qu'Henri travaillait, sentant une sueur glacée lui couler sur la joue, il lui semblait, tant le jeûne, la fatigue, l'émotion, surexcitaient en lui les nerfs et le cerveau, qu'une voix, — celle d'un autre mort, celle du père, ce grand artiste qui se relevait pour lui léguer sa tradition et ce souffle qu'Henri désespérait d'égaler — lui parlait et que cette voix lui disait que c'était là sa véritable voie, cet art qui laisse après soi l'œuvre encore debout, qui fixe à jamais, et autant qu'une œuvre humaine peut se vanter d'être éternelle, sur une feuille volante ou sur un lambeau de toile, les traits de ceux qui ont vécu. Et Henri sentait, par une sorte de cristallisation interne où sa volonté n'était pour rien, se fixer toutes ses irrésolutions, disparaître tous ses doutes, s'envoler tous ses rêves de théâtre, tous ses projets, toutes ses chimères, et son esprit, son être tout entier, son âme en même temps que sa main, s'attacher à cet art dont toute la puissance lui apparaissait maintenant là, oui, là, au chevet de sa sœur morte, dans l'affolement et le brisement de sa tête et de son cœur, tandis que ses doigts, avec une habileté de machine et une virtuosité admirable, dessinaient, retraçaient, enveloppaient de poésie ce profil de morte, et donnaient à la réalité saisissante de ce cadavre étendu le rayonnement et comme l'auréole d'une sainte divinisée par la mort.

Geneviève poussa un cri lorsque, laissant enfin éclater sa douleur, Henri, broyé de fatigue, la joue sillonnée de larmes, lui tendit ce dessin admirable.

C'était Hélène! C'était Hélène pour toujours visible et présente à cette mère qui n'avait jamais entendu un mot

de cette bouche close, jamais senti de ces lèvres autre chose que l'inconscient baiser de l'enfant.

Et, alors, Henri se penchant sur la morte et donnant à ce front glacé un baiser long comme un adieu :

— Ma mère, dit-il, je sais maintenant où j'irai, et c'est « notre Hélène » qui vient de me le dire. Le théâtre a donné au père un nom qu'on ne doit pas diminuer; le théâtre vous a pris votre fille. C'est assez! je ne serai pas comédien, je serai peintre!

Même sur le visage dévasté, martelé de douleurs de la vieille femme, une lueur de reconnaissance passa, et, comme si la bâtarde eût, par sa mort, sauvé la vie, marqué l'avenir du fils de Roquevert, la mère écrasée s'agenouilla encore, avec une ferveur plus farouche et une souffrauce plus déchirante, devant ce cadavre, et doucement, tout bas, affolée par la souffrance et son corps maigre secoué par les sanglots, toute la nuit, dans cette chambre d'hôtel, au milieu de l'immense silence qui tombait sur la sombre et laborieuse ville, Geneviève Roquevert parla, suppliante, éperdue et versant des larmes, à l'oreille muette de la fille de Monnerol.

Philippe ignorait tout de cette fin résignée d'Hélène Gervais et de l'ensevelissement silencieux de la jeune fille dans un cimetière de Lyon, avec Henri, Geneviève, un hôtelier, des garçons et quelques inconnus suivant son convoi. Elle lui avait, par un mot rapide, annoncé son départ, mais c'était tout. D'Italie elle écrirait. Il aurait de ses nouvelles certainement. Il semblait à Marsy qu'il y avait plus que de l'amitié dans cet adieu, et que les mots de ces quelques lignes ne disaient pas tout ce qu'eût voulu confier Hélène à ce billet rapide. Peut-être Philippe s'illusionnait-il, mesurant à l'affection qu'il avait pour elle la sympathie qu'Hélène devait avoir pour lui. Mais c'était sa joie, cette illusion, et il lui semblait que, là-bas, la comédienne ne l'oublirait point, songerait à lui et lui donnerait une part dans les consolations que lui gardaient ses triomphes.

Il ne lisait d'ailleurs et décidément rien, ne demandait

rien, éprouvait une joie amère à vivre d'une vie machinale, solitaire, n'ayant d'autre but que de donner quelque plaisir au petit André qui lui paraissait triste, pâle, souffrant depuis le départ de Sabine. L'enfant ne parlait jamais de sa mère, mais il semblait à Marsy qu'il y pensait toujours.

Ces petits cerveaux ont des songeries profondes. Et Philippe avait peur que la contention de quelque idée fixe ne rendît l'enfant malade et, lui déjà souffrant, agité d'une fièvre lente, morbide, qui le minait cruellement, le condamnait à l'insomnie, le rendait pâle, brûlait ses yeux, creusait ses tempes, lui, profondément atteint et menacé, n'avait qu'une inquiétude et qu'une crainte : son fils.

Valérie, l'aïeule, suivait avec angoisse sur le visage de Philippe les ravages grandissants de cette fièvre que rien ne pouvait vaincre; Henri, revenu à Paris avec sa mère, plus effrayante qu'auparavant, automatique et retombée dans son mutisme tragique, Henri, affligé de ce dépérissement continu de son maître, lui cachait avec un soin profond la mort d'Hélène, Marsy croyant que le jeune homme ne portait qu'un deuil quand il en avait deux au cœur, et le malade semblait ne point se sentir frappé, uniquement poursuivi, hanté par cette épouvante que le petit André devenait chétif et pouvait mourir.

Alors, il sortait avec l'enfant le plus souvent possible, le baignait d'air, comme il disait, le promenait, André courant çà et là, et le père se traînant, affaibli, dans les jardins et les squares. Il l'avait, un dimanche, conduit au Luxembourg devant un théâtre enfantin, sous les arbres. Le ciel, avec des tons d'un bleu doux, tendre, profond comme un infini, pomponné de nuages d'un blanc d'ouate, formait au-dessus de ce théâtre en plein vent un gai plafond, plein de lumière. Des rayons de soleil d'avril traversaient les feuilles des arbres, d'un vert encore acide et transparent. Et, sous ces branches fraîches, sous ce ciel déjà chaud, dans l'atmosphère tiède d'un premier beau jour, autour de la baraque du montreur de marionnettes, des enfants s'entassaient sur les bancs, sur les chaises, assis

ou debout, pressés, avides, leurs grands yeux pleins de fièvre braqués sur un même point : cette scène étroite où, devant un décor criard, dansait au bout d'un fil un comédien de bois. Et c'était, dans tout ce public enfantin, des exclamations joyeuses, des grands cris fous, des battements de mains tapageurs, des amusements bruyants, des éclats de voix qui ressemblaient à des soleils de feux d'artifices.

Sous les chapeaux de paille ou de feutre, sous les toquets enrubannés, les cheveux bruns ou blonds, d'une soie fine, voltigeaient, se mêlaient, se penchaient, et de toutes ces chevelures, de toutes ces bariolures de costumes, avec de larges ceintures rouges, bleues, écossaises, sortaient des rires perlés, des acclamations, des joies sans fin. Une harpe enrouée, un violon nasillard, c'était tout l'orchestre. Des bruits de sous remués dans quelque sébile de fer-blanc accompagnaient parfois l'air de valse. Des recommandations de papas ou de mamans debout, hors du théâtre, le ventre tendant la corde qui les séparait de leurs petits, se croisaient : « Prends garde au soleil, Georges ! Tiens-toi droite, Marcelle. Ne mords pas tes gants, Gustave ! » Et puis tout était étouffé sous l'explosion ardente de ces tas de gamins émus, charmés, entraînés, par l'apparition de quelque Chinois combattant un petit soldat en pantalon rouge, le sac sur le dos — Guignol en campagne — et qui, de sa tête de bois frappant le mandarin avec des coups secs, étendait à terre cet habitant du pays bleu, malgré son grand sabre d'étain ! Alors, le même contentement éclatait, le même mot courait, joyeux sur toutes ces lèvres ouvertes comme des pétales de fleurs épanouies : *Il est mort ! Il est mort !* Et c'était étrange ce mot sinistre : *mort*, sortant de ces petites bouches, de ces marmots grouillant de vie, de cette enfance qui riait de cela : la *mort*, comme si elle eût bien senti qu'elle était le contraire de cette froide chose, épouvantable. Et le rideau tombait tout à coup. Et c'était un grand bruit bavard, argentin, amusant, printanier, succédant au silence ; et tout aussitôt dans le cercle des petits,

le marchand de gaufres apparaissait grand, le torse serré dans sa veste blanche, portant sur sa main gauche la corbeille où de blonds gâteaux montraient leur apparence jaune traversée de soleil, et que de sa main droite il saupoudrait de sucre fin emporté tout autour de lui par le vent et jeté sur les têtes blondes, comme un nuage léger de poudre blanche...

— T'es-tu bien amusé, André? disait Philippe en emmenant le petit.

— Oh ! beaucoup ! beaucoup ! et toi ?

— Je m'amuse toujours quand tu es content !

Ils allaient alors par les rues, cherchant une voiture et, vers l'Odéon, Marsy devenait subitement très-pâle, il serrait contre lui son enfant comme si quelque affreux danger planait.

— Ne regarde pas, disait-il avec un effroi soudain.

Ne regarde pas! La curiosité éveillée du petit cherchait aussitôt tout autour et voyait là, très-près, passer un convoi, celui d'un autre enfant.

Et le mot de tout à l'heure revenait sur ces lèvres roses : *Mort*.

— Ne dis pas cela ! Ne dis pas ce mot ! Viens, viens vite, répétait Philippe en entraînant André.

Mais un embarras de voitures pleines forçait le pauvre père à tout voir, à frôler presque ce convoi lugubre, et, comme s'il y avait eu là, dans ce spectacle, quelque magnétisme bizarre, l'enfant, que Marsy entraînait, tournait invinciblement la tête vers la petite bière et la suivait des yeux, étonné, attiré. Et alors toutes les superstitions, toutes les faiblesses de l'être aimant qui craint tout pour l'être aimé torturaient Philippe, et il lui semblait que l'enfant au cercueil appelait cet enfant vivant, debout et qu'il serrait contre lui, tout en marchant, comme si la grande voleuse eût étendu ses doigts osseux vers ce petit front...

— Ah! se disait le père, que tout croule autour de moi, mais que mon fils me reste ! Il ne me manquerait plus que cet atroce malheur !

Puis, son imagination s'exaltait, la fièvre venant grandissante. Elle affaiblissait déjà ce corps solide, cet esprit robuste et net. Philippe éprouvait maintenant des lassitudes profondes, des accablements et comme la nausée même de la vie. Il ne pouvait ni travailler ni penser. Sa main et son cerveau subissaient une égale fatigue. Chaque jour diminuait sa force, son énergie, et cette fièvre pernicieuse finit par avoir raison des dernières résistances de ce tempérament vigoureux. Un matin, Philippe ne put se lever. Il sentit sa tête lui tourner et s'affaissa sur son lit, se glissant ensuite sur son oreiller où il tomba avec un frisson et un claquement de dents.

Il éprouvait une sensation atroce d'affaissement et d'impuissance. Il ne voulut plus désormais que sa mère le quittât. Il restait couché, Valérie demeurant là, silencieuse: et, lui, comptant les journées qui s'écoulaient, lentes, uniformes, chargées de pensées tristes que Philippe s'efforçait de chasser en regardant devant lui. Le soleil, pendant le jour, dorait les rideaux de mousseline et faisait paraître transparents les grands rideaux de perse; Philippe apercevait vaguement à travers ce voile les arbres de l'avenue qui verdissaient, avec des effluves de vie printanière; puis le soir venait, le soleil s'affaiblissait peu à peu, et il semblait à Philippe que c'était sa propre vie qui s'éteignait. L'ombre tombait, le silence se faisait au dehors, et l'on n'entendait que des bruits de roues et de fers de chevaux. Les rideaux prenaient tour à tour une teinte d'opale d'un bleu gris, la chambre s'emplissait d'une ombre froide, puis la lumière jaune de la lampe entrait, s'accrochant au cadre de la glace, à l'or des flambeaux, à la pendule, jaunissant toutes choses et, la nuit devenant plus profonde, le malade avait seulement pour se distraire les ronds tremblotants que la lumière mouvante de la lampe dessinait à côté de la rosace, sur le plafond.

Quelquefois aussi, le petit André entrait, galopant sur le tapis avec un bruit que le malade aimait à entendre, il courait à la fenêtre, le jour, et regardait, devant lui, des

enfants du dehors qui s'amusaient à se jeter au visage la paille étendue là devant l'hôtel de Marsy, pour assourdir le bruit des voitures. Ils se roulaient là dedans, ces petits, et ils riaient, leurs cheveux tout emmêlés de brins jaunes. Et il eût voulu comme eux courir, le petit André, gambader comme eux et lancer à pleines poignées cette paille fraîche !

— Maman Valérie, je voudrais faire comme ces petits garçons-là ! Je peux bien, moi, puisque c'est notre paille !

Les *chut* de l'aïeule lui répondaient alors doucement.

Puis le soir, tout bas, l'enfant, venant embrasser son père, lui disait de cet air confidentiel qu'ont les petits :

— Tu sais, dépêche-toi de te lever ! C'est joli dehors ! On a allumé les étoiles !

Ou encore :

— On les a éteintes

Et le malade hochait la tête. Il le savait, il le savait bien hélas! que les étoiles étaient éteintes. Il y en avait une, au firmament, qui brillait autrefois et sur laquelle une petite bouche féminine avait soufflé : Pft ! Et elle s'était éteinte, l'étoile !

Tout fier, un matin, et tout souriant, le petit vint, comme Philippe assoupi après une nuit de fièvre s'éveillait, encore engourdi : et, de sa petite voix d'oiseau qui chante :

— Papa, tu as toujours mal, dis? Eh bien ! c'est moi qui *va* te soigner ! Tiens !

Il tendait, il jetait sur le lit du père un grand Polichinelle qu'il était allé déterrer dans ses joujoux, disant de sa petite voix douce, tendre, caressante :

— Amuse-toi, tiens!

— Pauvre et bon petit !

Le Polichinelle, jeté sur le lit, les jambes écartées, levant au plafond ses mains maigres, semblait, avec son fin profil voltairien, son nez et son menton aigus, railler, dans son attitude bizarre, ce malade qui le regardait de ses yeux agrandis et tristes. Involontairement le peintre contemplait ce pantin à demi brisé, son costume de satin mi-partie rose

et blanc défraichi, sa collerette de dentelle déchiquetée, avec des lambeaux de toison blanche sortant de dessous son grand chapeau galonné, dont les doigts du petit André avaient arraché la ganse, et ces gaies couleurs vives, tranchant sur la blancheur des draps, retenaient ce morne regard et faisaient remonter la pensée du malade vers ce jour — si peu éloigné — où, tout content, il avait apporté le jouet au logis, faisant envelopper par le marchand ce grand joujou qu'il mettait sous son bras et dont les grelots, tintant à chaque pas comme un pépiement de poussin, semblaient déjà contenir le joyeux rire de l'enfant. A travers le papier, les sabots de velours noir galonné d'argent du polichinelle passaient et, comme il pleuvait, Marsy hâtait le pas, coudoyant tout ce monde qui ne se doutait guère du fardeau léger qu'emportait gravement cet homme. Et comme le père avait monté l'escalier ! Comme il demandait en hâte qu'on appelât l'enfant ! et André venait, Philippe dissimulait derrière son dos le polichinelle blanc et rose, et le petit, les yeux brillants, se doutait bien que ces mains cachées tenaient quelque surprise ! Il attendait et toute sa jolie figure, trouée de ses prunelles noires, s'éclairait quand, au bout des doigts de Marsy, apparaissait, montrant sa figure ridée, ses yeux fixes, sa bouche rouge piquée de dents aiguës, Polichinelle, ce beau Polichinelle, qui dansait, levant les bras, écartant les jambes et riant d'un rire muet dans ses dentelles et ses galons d'argent. Comme l'enfant battait des mains alors ! Comme le père était heureux ! — Et Philippe se rappelait maintenant que Sabine, ne comprenant rien à ces divines puérilités de l'amour paternel, regardait cette scène avec son sourire ennuyé, méprisant, et ses yeux lassés.

— Amuse-toi bien, papa ! répétait l'enfant en passant le jouet sous les doigts maigres du malade. Je ne te le prête pas, je te le donne,

Charrière venait, avec Henri, s'asseoir souvent au chevet de Philippe. Il y trouvait toujours la mère, la vieille madame Marsy immobile, regardant dépérir son fils, cet

enfant dont elle avait fait un homme, — un grand homme, disait-elle, — et qui s'en allait de jour en jour plus sûrement. François essayait de rendre à Philippe un peu de ce courage qu'il n'avait plus lui-même et qu'il semblait pourtant retrouver, à l'aspect de ce moribond, comme en présence d'un danger. Il se raidissait pour ne pas laisser apparaître devant Marsy son navrement sans fond. Il se contraignait à sembler optimiste devant son ami désespéré.

— Il fait bon vivre à présent, hein, Philippe? Les prix de Rome, avec la pension de l'Etat et la rente Decaen, qui les attend à Paris à leur retour d'Italie, sont des coqs en pâte ! Nous n'avions pas ça, nous; mais bah! nous nous sommes tirés d'affaire tout de même !

Tiré d'affaire ! Comme il mentait, le pauvre diable!

Il avait d'ailleurs fini par se trouver trop lâche, trop niais et trop vil devant l'Anglaise, et, avec un courage féroce, échappant à cet amour enfoncé dans sa chair, se l'arrachant comme avec des tenailles, il brisait chez lui tout ce qui lui parlait de la Vaughan, et bénissait comme le salut cette nécessité qui l'enlevait à sa rage et le forçait à aller voir Marsy.

Il y venait souvent avec Henri, et Henri annonçait à son maître qu'il *se remettait* décidément à la peinture, et pour tout de bon.

— Bravo! faisait Philippe doucement. Le contraire eût été dommage!... Votre route est tracée, Henri... Vous arriverez !... Et si... et si aucun obstacle... si vous rencontrez une femme intelligente qui vous comprenne... Mais non, murmurait-il tout bas, tous les mariages ne sont pas des suicides. — Et que dit votre mère ?

— Ma mère? L'abbé Ronchat la supplie de me pousser vers la peinture religieuse!

— Bah! dit Philippe. Il suffit quelquefois de faire le portrait d'un contemporain pour représenter le Christ en croix!

Le Salon, pendant ce temps, venait d'ouvrir. Philippe revoyait du fond de son lit cette journée fiévreuse du dernier jour des envois : les tableaux apportés par les com-

missionnaires, montés par le grand escalier de pierre du Palais de l'Industrie, salués par les gouailleries des rapins, par les plaisanteries bruyantes de ceux qui *blaguent* sans songer que l'auteur est là souvent, et qu'un mot lui enfonce un couteau au cœur; puis le *vernissage*, où tout Paris figure, où les succès se dessinent comme à la répétition générale d'une pièce, et l'*Ouverture* enfin, avec la foule accourue, les jugements qui se croisent, les saluts, les propos, les bons mots de tout ce monde de peintres, d'amateurs, de critiques qui se coudoient, se saluent, se complimentent, se déchirent...

Machinalement, le malade se faisait apporter les journaux, lisait les nouvelles des arts, les critiques. Sa *Pitié*, qu'il s'était décidé à envoyer, figurait dans la grande salle carrée, et le succès s'était, dès le premier jour, établi autour de ce tableau. Le mourant devinait bien, à distance, que la revanche de son insuccès de la *Charité* ne se ferait pas attendre. Il était heureux. Il se sentait comme raffermi, consolé, sauvé... Enfin! Il reprenait sa place. Il retrouvait son rang!

Comme il lisait un de ces articles, il poussa un cri. Sa mère accourut.

— Hélène Gervais est donc morte? dit-il d'une voix étranglée.

Le critique rappelait, en effet, à propos de la *Pitié*, que cette exquise figure évoquait l'image de la pauvre mademoiselle Gervais, si brillamment apparue et sitôt disparue, enterrée, là-bas, dans un cimetière de Lyon...

— Morte?

— Oui, répondit tristement Valérie. On te l'avait caché. On savait que ça t'attristerait trop.

— Morte!

Il ne dit plus un mot jusqu'au soir. Hélène était morte! Il lui semblait que cet espoir renaissant se brisait, qu'il retombait du haut d'un rêve. Hélène morte! Il ne voulut plus rouvrir un journal, il ne s'occupait même plus de la *Pitié*, du Salon, de rien. Quand Henri venait, il parlait d'Hélène.

Autour de lui, on n'était point fâché qu'il ne lût plus rien. Les journaux, en effet, étaient remplis du nom de Marsy ; mais à ce nom se joignait souvent celui de Sabine. Sabine avait exposé. Des fleurs, comme toujours, des fruits, des natures mortes. On s'extasiait sur ces merveilles. Le *Trivialiste* avait décidément mis Sabine à la mode. Elle avait hardiment accepté et sa situation nouvelle et l'espèce de notoriété scandaleuse qu'elle s'était faite. Elle groupait autour d'elle les amis de Cordier, Baloche, Foubertaille et les autres qui lui dédiaient leurs symphonies ou leurs livres. Elle donnait des fêtes dont le *Trivialiste* parlait. Cordier n'aimait qu'à demi ces réunions artistiques qu'il présidait, un peu malgré lui, déclarant tout bas qu'il les trouvait « ennuyeuses comme la pluie ». On y parlait beaucoup trop de Sabine et pas assez de lui. Ce succès de madame Marsy grandissait comme un paradoxe, l'offusquait, finissait par lui donner sur les nerfs. Lié à cette femme comme un forçat à son boulet, depuis cette *imbécile de blessure*, comme il disait, il traînait partout cette liaison pesante qui faisait dire à Baloche et répéter chez Pulchérie : « Tout indépendant qu'il soit, Cordier copie David : il est l'auteur de l'enlèvement de Sabine. »

Aussi comme il fuyait Paris, emmenant cette femme à qui de temps à autre, entre deux traductions du sanscrit, le vieux Tournier envoyait une demi-page de morale douce ! Ce Parisien de Cordier prenait Paris en *grippe*. Il y était trop connu ; il n'y pouvait faire un pas sans qu'on ne le montrât du coin de l'œil : « Voilà Cordier, vous savez, celui qui a reçu de Marsy ce coup d'épée... » Le coup d'épée était devenu son seul titre de gloire. Ah çà ! et ses tableaux? On n'en parlait pas, on ne parlait que des toiles de Sabine.

Et pendant que Philippe se mourait, ils étaient au Havre, respirant les premières bonnes brises, allant d'Orcher à Montivilliers, un peu partout. Cordier était heureux de passer là, dans la liberté de son anonymat, sous l'inévitable histoire de son coup d'épée sans cesse répétée, ressassée.

— Eh ! bien, nous resterons au Havre toujours ! disait Sabine.

Et tandis qu'il faisait légèrement la grimace, elle lui disait, lui montrant le port, avec les dentelures éloignées des navires et l'entre-croisement des mâts :

— N'est-ce pas que c'est beau ? N'est-ce pas que cela vous donne l'envie de partir, d'aller plus loin, où vont ces steamers, vers l'inconnu, vers l'infini? Si nous partions? Si nous disparaissions ? Ah ! quitter Paris, pour longtemps, pour des années, comme ce serait bon !

Mais, maintenant, Cordier secouait la tête, répondait très-vulgairement : « Eh bien ! merci. En voilà une idée! » et se demandait, avec des colères profondes, se répétait pour la millième fois, avec des rages impuissantes contre lui-même, quelle sotte idée il avait eue de se fourrer dans une aventure aussi niaisement soporifique et dont tout l'agrément était parti. Ah ! parole d'honneur, il eût volontiers reçu un second coup d'épée pour en avoir fini avec cette liaison ! mais le *monde* était là, non pas le monde bizarre de la *Vieille Sparte*, mais celui des clubs que choyait le peintre. Que dirait son Cercle ? Il fallait, pour cette galerie spéciale, se conduire en gentleman, garder, au moins *pour un temps moral* (et le mot faisait sourire même Cordier), la femme compromise. Dieu ! quel ennui !

Et Sabine aussi éprouvait déjà la lassitude de cet amour fait de caprice. Elle commençait à juger à sa valeur ceP arisien aux plaisanteries stéréotypées, ce bellâtre, dont les cheveux à la Lucius Vérus lui causaient une impression particulière, celle d'un buste chaque jour contemplé dont la majesté agace et finit par sembler prétentieuse. Voilà bien pourquoi, avec une avidité singulière, un appétit de fuite et d'éternel mouvement, elle rêvait maintenant quelque long voyage, quelque disparition folle, avec des mois passés aux Indes ou à Tokio, dans le centre même de ce *japonisme* dont Emile Cordier faisait comme une religion.

En revenant à l'hôtel, un soir, par la rue de Paris, Sabine aperçut, à la porte d'un café d'où sortaient des bouffées de

musique, une affiche qui l'arrêta un moment et la fit rêver; Cordier se demandait ce qu'elle regardait. Elle montra du doigt l'affiche tracée à la main, avec des rinceaux pour encadrements, et sur cette paucarte les noms de *Pépézut* et de *Louis Duret* : « *Louis Duret, premier prix du Conservatoire de Paris, ex-artiste du théâtre du Boulevard, chantera les romances de son répertoire.* » Louis Duret ! Sabine se rappelait parfaitement l'avoir vu autrefois, au Conservatoire justement, lorsqu'il concourait avec Hélène Gervais... Comment le lauréat était-il tombé si bas, en si peu de temps ? C'était bizarre! La fantaisie lui prit de voir cela. Elle entraîna Cordier et ils entrèrent.

Le café était petit, et dans le fond de la salle se tenaient Pépézut, souriant toujours malgré sa vieillesse visible, et Duret, qui chantait, tandis qu'un grand garçon pâle, à longs cheveux couleur de maïs, l'accompagnait sur le piano. Depuis la chute de Brécheux et la fermeture du *Théâtre du Boulevard*, Duret et Pépézut avaient tant bien que mal cherché à vivre, et le petit Duret avait, en outre, voulu fuir Paris « où il y avait Claudine. » L'un et l'autre avaient accepté, Louis tout naturellement et Pépézut en faisant la grimace, l'engagement que leur offrait l'Agence Kriegelstein. Toutes les troupes étaient complètes. Il n'y avait guère que les théâtres étrangers et les petits établissements du genre de ce café du Havre qui eussent encore besoin d'artistes. Au premier abord, chanter dans un café ne paraissait pas chose séduisante, mais on y était libre. On appointait à ses frais le musicien accompagnateur, — quatre francs par soirée — et après chaque morceau chanté, on faisait la quête. Quelle chute ! Mais du moins la clientèle était bonne, il y avait de ces chanteurs qui devenaient riches. D'ailleurs qu'importait à Duret ? Il voulait fuir Claudine, la coquette petite Claudine qui voulait, elle aussi, devenir *à la mode* et se montrait au Bois avec Clotilde Verrier, et plus Louis s'enfonçait, allait loin, moins il la reverrait. Quant à Pépézut, il songeait également à une chose toute simple, c'est que plus il se rapprocherait du public, moins il y aurait de

rampe entre lui et les spectatrices, plus il aurait la chance de foudroyer d'un regard la femme attendue. Oh ! une amie. Maintenant il ne rêvait plus l'amour. Une amie qui lui fît de bon lait de poule et du feu pour chauffer ses rhumatismes. Et ils étaient partis, Kriegelstein leur fournissant l'accompagnateur, un élève de Marmontel qui avait eu des revers. Et là, dans ce café du Havre, s'ouvrant de plain-pied sur la route de Paris, le petit Duret montait chaque soir sur un petit socle de bois, l'estrade et la scène, et de sa voix gutturale, sans méthode, mais profonde et pleine souvent de tendresses infinies, il chantait. Des matelots de tous pays, bronzés, hâlés, avec le nom de leur navire écrit sur leur toque ou brodé sur leur poitrine, écoutaient, fumant leur pipe de terre et rêvant tout en regardant de méchants paysages peints sur la muraille et qui représentaient de lointaines terres, de roses oasis, des banquises blanches des forêts vertes, des mers bleuâtres, des tempêtes, des combats, des naufrages. Et les romances que Duret choisissait tout exprès pour ces matelots, disaient, à leur tour, dans leur banalité pénétrante, les séparations des fiancés, les départs des marins, les rêveries du petit mousse voyant passer une hirondelle qui s'en va peut-être au pays. De leurs yeux bleus pensifs, les matelots du Nord suivaient, en écoutant, les gestes du chanteur, et leur pensée s'en allait là-bas, vers Christiania, Stockholm ou Copenhague, tandis que les marins italiens de la *Speranza* ou les Espagnols de la *Esméralda* revoyaient leur golfe de Naples ou leur blanche et coquette Cadix.

Et, dans l'atmosphère épaisse du café, dans la chaleur du gaz et la fumée des pipes et des cigares, dans l'aigre vapeur de la bière brune, cette poésie montait. La chaude voix du petit chanteur vibrait. Pour lui, comme pour ces marins silencieux, les murailles de la tabagie s'enfonçaient, comme un décor trop étroit, pour laisser apercevoir les perspectives infinies des grands voyages, et partout dans ces cadres heureux, le petit Duret revoyait Claudine, entendait le rire et le babil de Claudine, tandis que, battant des

ailes, libre, poétique, faite de rêves, la chanson du chanteur que Sabine écoutait maintenant, disait :

> Dites, la jeune belle,
> Où voulez-vous aller ?
> La voile ouvre son aile,
> La brise va souffler !

Dans la rue, à travers la porte à claire-voie, faite de volets verts, des groupes de matelots plus pauvres stationnaient, l'oreille collée aux battants et saisissant, comme on se nourrirait de l'odeur d'un repas, l'écho des chansons de Louis.

Et qui sait de combien de doux songes le pauvre chanteur, l'ancien lauréat tombé jusque-là, emplissait ces cerveaux de grands enfants partant pour les longs voyages? Qui sait tout ce qu'ils emportaient, du fond de ce café étouffant, de consolants refrains qui leur revenaient en mer, lorsque la vague hurlait et que les cordages sifflaient dans le vent? Qui sait quels germes jetés au hasard poussaient dans ces âmes candides, dans ces corps robustes, et combien de pauvres gens, éloignés des leurs, battus du vent, menacés des tempêtes, il avait consolés dans leur exil intermittent, et raffermis et encouragés, le malheureux chanteur ignoré, l'artiste enfoncé, le pauvre humble vaincu de la grande bataille parisienne, l'épave de Paris échouée dans un *caboulot* du Havre?

Et comme les marins, Sabine, bercée par ses souvenirs tandis que Cordier bâillait et regrettait l'Alcazar d'hiver, Sabine revoyait, en écoutant le petit Duret, un passé qui la mordait au cœur : cette loge du Conservatoire où Henri entrait, timide, mal à l'aise, et où la coquetterie savante de la femme croyait bien avoir triomphé de son puritanisme ! Ah ! cet Henri ! C'était lui pourtant qui l'avait poussée vers Cordier par cette austérité irritante et détestée ! Elle le haïssait, elle eût voulu s'en venger... Mais, bah ! A quoi bon ?... Eh bien ! elle était lancée hors de son monde, déclassée, perdue, que lui importait ? Une femme de sa

valeur peut braver toutes choses ! Elle préférait encore cette existence nerveuse, avec ses succès de Salon ou d'expositions libres, ses réceptions de *Spartiates* excentriques, ses fièvres et ses gaietés absurdes, à cette monotone vie de l'avenue de Villiers, où elle avait laissé Philippe et le petit André, auxquels elle ne pensait pas.

Il fallait même la rencontre de Duret, le hasard de cette entrée dans le petit café pour que, dans le fracas de sa vie nouvelle, Sabine songeât un moment à sa vie passée. Son soin actuel était de ne penser à rien. Elle se mit à rire en voyant Pépézut succéder à Louis Duret sur le socle de bois. Duret chantait la romance sentimentale et Pépézut la chansonnette comique. Il faisait peine à voir, le pauvre diable, avec sa maigreur triste, qui voulait être drôle ; et sa voix cassée aux accents de laquelle se pâmaient jadis les amis de Montpellier, sonnait creux et semblait râler. Mais justement Sabine trouvait amusant ce divertissement macabre. Elle riait, applaudissait, disait à Cordier : — « Mais il est étonnant ! Il est superbe ! » Et Pépézut, à travers la fumée du tabac, regardait cette jolie Parisienne élégante, dont les petites mains gantées de suède accompagnaient de battements rapides chacun de ses refrains.

La chanson chantée, il prit la sébile de bois et fit avec une lenteur savante le tour des tables, remerciant avec dignité et ne jetant pas un regard sur ce qui tombait dans la sébile, comme si le pauvre diable eût professé le dédain des richesses. En arrivant devant Sabine, il donna machinalement un pli à son paletot usé et montra du linge. Son sourire se fixa plein de mansuétude sur cette jolie blonde qui le regardait à travers ses cils avec un bizarre et troublant sourire. Elle laissa tomber une pièce qu'il ne vit pas, ne voyant que la main serrée dans un gant de couleur *noisette*. Il dit : *Merci* en s'inclinant avec une modestie conquérante, puis il passa à une autre table, emportant le sourire de Sabine et croyant bien lui avoir laissé le sien.

Sabine s'était levée et sortait, suivie de Cordier et du

garçon qui les accompagnait, en s'inclinant. Elle franchissait le seuil du café en se retournant encore pour revoir Duret, Pépézut et ce pauvre pianiste aux cheveux paille qui jouait toujours. La foule des marins groupés au dehors s'écartait devant elle. Et tout à coup, Sabine aperçut dans ce groupe une femme, une petite femme élégante, pâle, le visage à demi caché sous une mantille noire, qui s'approcha avec vivacité du garçon resté sur le seuil et lui dit rapidement, en lui glissant quelque chose dans la main :

— Dites donc à M. Pépézut qu'il vienne et qu'une dame le demande !

Sabine se mit à rire en s'éloignant. Etait-ce bizarre ? Ce bouffon qui faisait des conquêtes ! Cordier comprenait-il cela ? Eh bien ! à vrai dire, cela ne l'étonnait pas extrêmement, elle. Il était laid, il était vieux, il semblait avoir une fatuité niaise, ce Pépézut, mais il était *drôle !* C'est quelque chose que de savoir amuser une femme ! Ah ! s'amuser ! s'amuser ! Le Havre ennuyait déjà Sabine. On le quitterait demain pour regagner Paris, en bateau, jusqu'à Rouen. Etait-ce dit ?

— Comme vous voudrez, répondait Cordier.

Et tandis qu'elle traversait avec lui, sans plus parler, la place du Théâtre, — en se demandant (réflexion rapide et bien vite oubliée !) si, déclassée à jamais et volontairement tombée, elle ne connaîtrait pas, elle aussi, un jour, ces chutes sinistres et définitives, — le garçon s'approchait de Pépézut, lui disant à l'oreille qu'*une dame* l'attendait à la porte et voulait lui parler.

Une dame ! *Elle,* parbleu ! Celle qui était là tout à l'heure, assise ! Celle-là ou une autre ! Mais *elle*, celle qu'il appelait depuis tant d'années ! C'était elle ! Pépézut se leva en chancelant, ses jambes refusant de porter tant de joie. Une dame ! Enfin ! Enfin ! c'était la réalisation de ce vieux rêve qui, depuis si longtemps, semblait s'éloigner, s'éloigner !... Jeune, cette dame ? — Oui, jeune. D'ailleurs il allait bien voir !

Et Pépézut marchait vers la porte avec une lenteur vou-

lue, contraignant stoïquement son cœur à ne point battre trop vite, et apercevant pourtant dans une vision la petite gantée de suède qui lui faisait des signes.

Il interrogea rapidement, sur le seuil de la porte, la foule amassée dans l'ombre de la rue, et avec quelle anxiété heureuse il vit une forme féminine s'en détacher et venir à lui prestement ! Avec quelle émotion il sentit, — était-ce possible ?—une petite main s'appuyer, presque tremblante, sur sa main !... Il tremblait aussi, lui-même ; il tremblait bien fort ! Et maintenant il entendait une voix, une douce voix, une jolie voix qui suppliait, lui dire tout bas :

— Monsieur Pépézut, monsieur Pépézut, je vous en conjure, dites à Louis que je veux lui parler !

Louis ! Ah ! l'écroulement !... Il la reconnaissait cette voix, il la reconnaissait cette femme ! C'était Claudine, Claudine dont on affichait justement, à cette heure, pour le lendemain, le nom à la porte du Grand-Théâtre ! Claudine qui venait donner des représentations d'opérette au Havre, et qui venait toute seule, sans la mère Harel demeurée à Paris pour soigner un asthme naissant ! Claudine qui, furtive, — peureuse, la petite Claudine, — redoutant que Duret ne « la reçût mal », suppliait Pépézut, l'ami Pépézut, ce bon et brave Pépézut, de prier Louis pour elle et de le décider à lui venir dire bonsoir.

— Patatras ! songeait Pépézut. Allons c'est encore un château de cartes qui tombe ! Encore ! Encore et toujours ! — Ne craignez rien, je vais lui dire...

Et il rentrait tête basse, il allait en hochant le front, vers Duret qui ne chantait plus, et il lui disait doucement :

— Claudine est là, dans la rue ! Claudine t'attend. Va voir Claudine !

Puis, tout en remontant sur le socle de bois, il cherchait, à la table vide, la place de Sabine, disparue, et il chantait, à son tour, pendant que Louis, très-pâle, courait vers cette Claudine qui l'attendait, prise du caprice de le revoir, — quitte à le laisser au Havre et à revenir seule à Paris, vers la mère Harel, — il chantait, le pauvre Pépézut, quelque

drôlerie qui faisait rire les matelots et qui lui donnait, à lui songeant à tant d'espoirs successivement bafoués, l'envie de pleurer un peu.

Philippe Marsy se sentait perdu et voyait la fin venir sans illusion et sans faiblesse, songeant peut-être qu'il allait rejoindre Hélène. Il en était arrivé à ne pas la plaindre, la pauvre fille. Elle ne pouvait vivre, ayant sa vie brisée. Il n'y avait pas plus pour elle que pour lui de joie dans le monde. Entre elle et lui se dressait la vivante. La comédienne laissait la place à Sabine. Lui, Philippe la laissait à Cordier.

— Ce sera peut-être leur châtiment à tous deux, songeait-il. La vie n'est pas gaie ; mais point de pessimisme. Tout a une sanction ; il suffit d'attendre !

Puis, enfonçant sa tête dans l'oreiller : « Ah ! que je l'avais adorée cette Sabine ! » disait-il.

Et il secouait avec colère ces souvenirs déçus. Il avait soif de repos. Il assistait, par avance et dans une sorte de fantasmagorie morbide, à cette cérémonie d'une banalité tragique : ses obsèques, dans une église où les confrères, les camarades étaient venus, par devoir ou par désœuvrement, les uns curieux, les autres ennuyés. On célébrait le service des morts devant cette foule, — ou plutôt devant cette poignée indifférente, où des gens chuchotaient du prochain concert, parlaient du ministère en formation, de la dernière comédie ou du dernier scandale. Il voyait, il revoyait plutôt ce spectacle auquel il avait tant de fois assisté lui-même. Les cierges brillaient devant le tabernacle d'or qui s'enlevait sur le fond noir des draperies traversé par une large croix de satin blanc. Devant l'autel, le catafalque sombre attendait, tandis que les prêtres disaient la messe et que le suisse, du bout retentissant de sa canne, frappait les dalles pour faire se lever ou s'asseoir les assistants. La fumée lourde de l'encens montait, jaunissant les lumières des cierges. Marsy la suivait des yeux, s'envolant dans du soleil. Et les petits enfants de chœur, tenant par une poignée de velours pourpre à franges d'or d'énormes

cierges de bois, riaient en regardant la flamme qui rougissait leur visage et le reflet d'un vitrail d'un bleu clair qui se jouait sur la manche de leurs surplis blancs.

— Je ferais ce tableau ! se disait Philippe. Si je pouvais tenir un pinceau, je le ferais.

Et il se plaisait à cette vision tant de fois regardée. Une file de prêtres et de desservants, en chasubles de velours noir brodé d'argent, se tournaient vers le catafalque où il était couché, lui, Philippe. Le curé marchait rapidement autour, l'aspergeant d'eau bénite et, comme il allait d'un pas allègre, un des deux prêtres qui portaient sa chasuble semblait s'essouffler à le suivre. Grave et roide, comme à la parade, le suisse, avec ses épaulettes de jais, appuyait sa main droite gantée de noir sur la grosse pomme d'argent de sa canne, et dressait, de sa main gauche sa hallebarde historiée, enveloppée d'un crêpe.

Et les chants montaient. Et c'était un tremblement, un déchirant soupir de l'orgue, tendre comme une prière, suppliant comme une plainte, puis des grondements de tonnerre, des éclats d'orage, des accents de terreur et de menaces. Les cierges brillaient toujours dans la fumée des cassolettes et Philippe, dans cette vision de malade, lisait distinctement le banal discours qu'avait dans sa poche un des assistants chargé de laisser tomber sur lui les louanges pompeuses de la harangue funèbre, et qui était précisément, celui-là, par une ironie dernière, quelqu'un que Philippe n'avait pas aimé !

Paris apprit, en effet, un matin, que l'auteur de cette magnifique figure de la *Pitié* qui faisait fureur au Salon encore ouvert était mort, dans son hôtel de l'avenue de Villiers. Ce fut une émotion générale. Quoi ! si jeune ? Philippe Marsy, un maître, — oui, vraiment un maître, — un des espoirs, mieux que cela, une des gloires de l'école française ! Etait-ce possible ? On parlait de chagrins éprouvés, d'amertumes sinistres, et les mêmes gens qui écrivaient contre la *Charité* des articles dédaigneusement injustes, constataient que la critique avait été tout simplement ini-

que avec un homme dont le talent honorait un pays. Les photographies de Marsy apparaissaient aux vitrines de la rue Vivienne ; on envoyait son portrait au graveur pour les publications illustrées. La louange tombait maintenant sur ce front pâli comme une cruauté suprême. Le jury parlait sur-le-champ de décerner, comme un dernier hommage, la grande médaille d'honneur à l'auteur de la *Pitié*.

Philippe était mort après avoir confié à Henri qui ne le quittait pas, à Charrière et à la vieille Valérie, cet enfant dont il venait d'embrasser la joue pour la dernière fois. Le peintre ne laissait point de fortune ; son hôtel hypothéqué pour le paiement, ses esquisses, ses études, peu de chose à coup sûr. Mais il sentait que le petit André ne serait pas seul. Il avait semblé à Henri Roquevert qu'un sourire pareil à celui qui errait sur les lèvres d'Hélène montait aux lèvres de son maître expiré. Les lettres de faire part envoyées par Henri ne portaient pas le nom de Sabine. C'était l'expresse volonté de l'aïeule.

— Elle n'est rien ici, disait la vieille femme d'un ton farouche. Elle n'est ni épouse ni mère ! Elle m'a pris Philippe, elle ne me prendra pas André, dussé-je plaider, la traîner devant la justice !

Il lui semblait que ce mort , son Philippe, son enfant, avait été tué lentement, assassiné.

Elle ne s'arracha à lui que lorsque la foule des invités, le flot montant de tous ceux qui avaient connu, admiré, aimé et même jalousé et attaqué Philippe, envahit l'hôtel tendu de draperies sombres, avec un grand *M* argenté sur l'écusson du milieu. Alors elle s'enferma, lugubre, dans une chambre donnant sur l'avenue, avec Charrière et le petit André.

Henri recevait les invités dans cet hôtel envahi, rempli de monde, de visages célèbres, d'inconnus, de curieux.

La mort ouvrait les coins secrets à la banalité avide des gens accourus, entassés, montant l'escalier, pénétrant partout en se composant un visage. Dans cet envahissement sinistre de l'appartement par les invités, dans ces

coudoiements de gens en deuil, de femmes enveloppées de voiles, dans ces poignées de mains gantées de noir, les mêmes paroles s'échangeaient toutes basses, les plaintes habituelles, les hochements de tête qui voulaient être navrés, les soupirs vrais ou faux de la douleur ou des comédies de la douleur. Les vieux camarades réapparaissaient, en souriant involontairement, après des années de séparation, à deux pas de la chambre où l'on vissait le cercueil. « Tiens ! c'est toi ! — Ah ! quel hasard ! — Tu n'es pas changé ! — Oh ! on perd ses cheveux ! — Et ce pauvre Marsy ? — C'est un malheur ? — Brave garçon ! — Et quel talent ! »

Baloche était là et Leménil ; ils avaient connu Philippe après tout. Ses tableaux, on n'en parlait pas, mais c'était un « bon garçon » qui plaidait parfois pour les *jeunes*. Ils n'étaient point fâchés d'ailleurs de se mêler aux gens illustres. L'Institut était venu, les professeurs de l'Ecole, le clan des *hors concours* et des *gens à commande*, comme disait Baloche. Et les indépendants guettaient un salut, un sourire, un regard de ces « médaillards » qui les détroussaient de leur gloire et leur volaient leur part de soleil.

L'appartement tout entier était comme pris d'assaut, livré à cette foule grossissante qui machinalement cherchait les signatures au bas des tableaux accrochés, discutait leur valeur ou leur mérite, remuait doucement dans l'atelier désormais désert les toiles retournées, pour voir les ébauches que laissait Marsy ; et c'était un bourdonnement sourd, confus et triste, un bruit de pas, de voix basses, de propos échangés qui emplissaient les escaliers et les salles de l'hôtel d'un murmure mélancolique pareil à celui de la mer.

— Mais pourquoi donc qu'il vient tant de monde ? disait André, surpris, à Charrière et à Valérie, qui ne répondaient pas.

Par les volets fermés de cette chambre où ils s'étaient réfugiés, le soleil glissait encore des rayons clairs qui jetaient sur les tapis leurs raies vives ; et cette joie lumi-

neuse du dehors, entrant dans la maison triste, faisait hocher la tête à la vieille aïeule qui en avait tant vu déjà de ces mornes départs ! Elle se tenait enfoncée dans un fauteuil, passant ses mains glacées sur le front du petit André, qui était tout ce qui lui restait de la chair de sa chair. Et Charrière, debout auprès d'elle, Charrière amaigri, écrasé, sorti, comme d'un enfer, de cette épreuve où il avait failli laisser sa vie, et où il laissait sa foi en lui-même et son art, se penchait doucement vers la mère et disait, de sa voix ironique autrefois, maintenant brisée :

— C'est Philippe qui revit en lui ! C'est votre enfant ! Pauvre petit! A nous deux nous l'élèverons... oui, sans rien demander à... à personne, disait-il en voyant l'affreux et soudain frémissement de Valérie qui songeait à Sabine.

Et Charrière, pensif, se répétait tout bas, retrouvant contre lui-même le sarcasme de jadis :

— Tu n'as plus de talent, tu es fini, Charrière, et tu n'as à en accuser personne. Si tu n'as pas fait de statues, c'est que tu n'en avais pas en toi. Les femmes ne vident que les sots. Philippe laissera un nom, toi, rien ! Mais tu peux du moins nourrir quelqu'un avec ton métier, puisque tu as nourri cette femme. Artiste manqué, sois un bon ouvrier ! Tu as ce petit à élever.

Et parlant à ce mort qu'on allait emporter, comme si Philippe eût été présent :

— Ne t'inquiète pas, je suis là, Philippe. Le petit a encore une mère, la tienne, et si Barbedienne trouve que cet imbécile de Charrière est trop fini, trop usé, a trop gâché sa main, eh ! bien, je ferai du zinc pour la maison Alexis Brécheux, et le petit André ne manquera de rien, mon pauvre Philippe.

André ! Il allait, venait, courait, intrigué et inquiet de tout ce bruit, de ce grondement de pas dans l'escalier, de tout ce monde, de ces vêtements noirs dont on l'avait couvert et qui lui semblaient si laids... si laids... Il comprenait, le pauvre enfant, aux regards navrés de l'aïeule, à la pâleur de Charrière, à celle d'Henri, que quelque chose

de lugubre entrait chez lui. Pourquoi maman ne revenait-elle pas puisque papa s'en allait ? Il s'en allait, il le savait, il l'avait entendu dire à la cuisine. *Où qu'il s'en allait?* André ne voulait pas qu'il partît, il voulait aller avec lui ! Papa le laissait seul maintenant ! Pourquoi ? L'éternel *pourquoi ?* de l'enfance montait à ces petites lèvres sèches qui d'instinct, s'ouvraient tristement, les yeux confusément interrogateurs et profonds comme l'infini, attendant une réponse que le petit ne comprenait pas et qui amenait encore et toujours un affreux, un cruel et effrayant : *Pourquoi?*

Oui, pourquoi lui disait-on de se taire? Pourquoi maman Valérie le prenait-elle entre ses mains, le serrant si fort, avec des larmes chaudes qui tombaient sur son front, comme lorsque *papa* était triste? Et partout, sur tous les visages et sur tous les regards, le petit André promenait ses prunelles élargies et noires qui brûlaient dans sa petite figure pâle.

Tout à coup il entendit un grand bruit en bas, dans l'avenue ; il s'échappa des pauvres bras tremblants de l'aïeule, courut à la fenêtre, et collant son visage aux carreaux, se haussant sur ses pieds, laissant tomber son bon regard effaré au dehors, il vit, — là, sous les fenêtres, — des soldats avec des collets jaunes et des pantalons rouges qui arrivaient, se plaçaient en rang des deux côtés d'une voiture où s'allongeait une boîte sur laquelle des fleurs étaient jetées avec un ruban rouge où pendait une croix piquée dans le drap noir, et comprenant soudain que cette grande voiture sombre, pareille à celles qu'il avait rencontrées parfois dans la rue et que saluaient les passants, allait lui prendre, lui emporter, son père

— Maman Valérie, maman Valérie, dit-il, de sa pauvre petite voix apeurée et avec un frémissement de tout son corps, empêche-les, empêche les méchants soldats de venir chercher papa !

— Emmenez cet enfant, commanda doucement l'aïeule à la bonne. Qu'il ne voie pas...

Mais il fallait arracher André pleurant et suppliant, de cette fenêtre où, lentement, l'aïeule prenait sa place, enfonçant dans sa bouche son mouchoir que ses dents mordaient, regardant sur la terre jaune de l'avenue cette silhouette noire du char garni d'argent qui, lentement se mettait en marche. Des gens décorés, cravatés de blanc, tête nue, tenaient, de chaque côté, les cordons du poêle. On les nommait, en bas, dans la foule, et Valérie ne les connaissait pas.

Elle suivait, à travers les volets, ce lugubre défilé, cette oule en deuil, ces deux rangs de soldats, le fusil baissé ; elle regardait cette lumière chaude et crue du soleil tombant sur tout ce monde et faisant étinceler les galons d'argent, les crépines claires, les ornements funèbres, les plumes blanches qui frémissaient à chaque tour de roue. Et, pour accompagner ce long cortége qui s'éloignait, se déroulait, formait en bas comme un ruissellement sombre sous la pleine clarté d'un beau jour de printemps, de sourds roulements de tambour montaient, coups de baguettes lourdes retentissant sur le crêpe noir comme frappés sur le cœur de la mère. Oui, c'était bien vraiment sur ce cœur maternel qu'était frappé chacun de ces roulements qui saluaient Philippe Marsy et que Marsy n'entendait pas.

Alors des sanglots effrayants gonflaient la poitrine et soulevaient les épaules de la vieille femme, et Charrière, avant de la quitter pour accompagner Philippe *là-bas*, cherchait les mains fièvreuses de maman Valérie et les serrait doucement dans les siennes, lui répétant toujours le même mot : « *Courage... courage...* » et l'entendant qui, à travers ses larmes, mêlait, avec des malédictions, le nom détesté de Sabine au nom adoré de son fils.

Maintenant, par la large avenue, sous le souffle plus frais d'une brise qui remuait doucement les feuilles reverdies, le noir cortége serpentait, la voiture funèbre devenait déjà presque invisible dans l'éloignement et ne laissait plus apercevoir au-dessus des têtes que le large chapeau ga-

lonné du cocher et les panaches du char. Il disparaissait et la foule, attendant pour se mettre en marche à la suite de tout ce monde, était grande encore dans les escaliers et aux alentours de l'hôtel. Les derniers arrivants, les tard venus, avides de n'être pas oubliés par les *reporters*, soulevaient, pour passer, les lourdes tentures noires dont la porte était drapée, puis se précipitaient, se bousculaient sous le vestibule, dans l'antichambre, partout, demandant de l'encre pour signer leurs noms.

Et comme, sur les longues pages blanches apportées là et posées sur une table, au bas de l'escalier, il ne restait plus de place pour mettre des signatures, — tant le feuillet était couvert d'écritures hâtives, de paraphes fébrilement tracés où des noms célèbres que notaient sur leur carnet les journalistes accourus coudoyaient des noms inconnus, — un domestique apporta en hâte un buvard quelconque qu'il trouvait traînant, là-haut, sur quelque table, un buvard en cuir de Russie qu'il ouvrait en cherchant du papier dans les poches doublées de moire violette où Sabine sans doute serrait autrefois ses petits billets :

— Voilà de quoi signer, messieurs ! disait-il.

Et, secouant vivement le buvard, il faisait tomber sur la table, — dans l'éparpillement de papiers de formats divers, — des vieilles cartes dorées sur tranches, des enveloppes satinées, des programmes de concerts, des invitations d'autrefois, tout le reliquat des fêtes oubliées qui attiraient et enfiévraient Sabine, ou que naguère elle donnait encore dans cet hôtel en deuil...

Et c'était sur ces cartes jaunies que maintenant des mains rapides traçaient leurs signatures et jetaient, — au lieu de larmes — à ce mort emporté déjà des gouttes d'encre qui tombaient sur le bristol imprimé où se lisaient encore ces lignes ironiques : « *Monsieur et Madame Marsy resteront chez eux le Samedi* 25 *Janvier. On dansera.* »

FIN

F. AUREAU, — Imp. de Lagny.